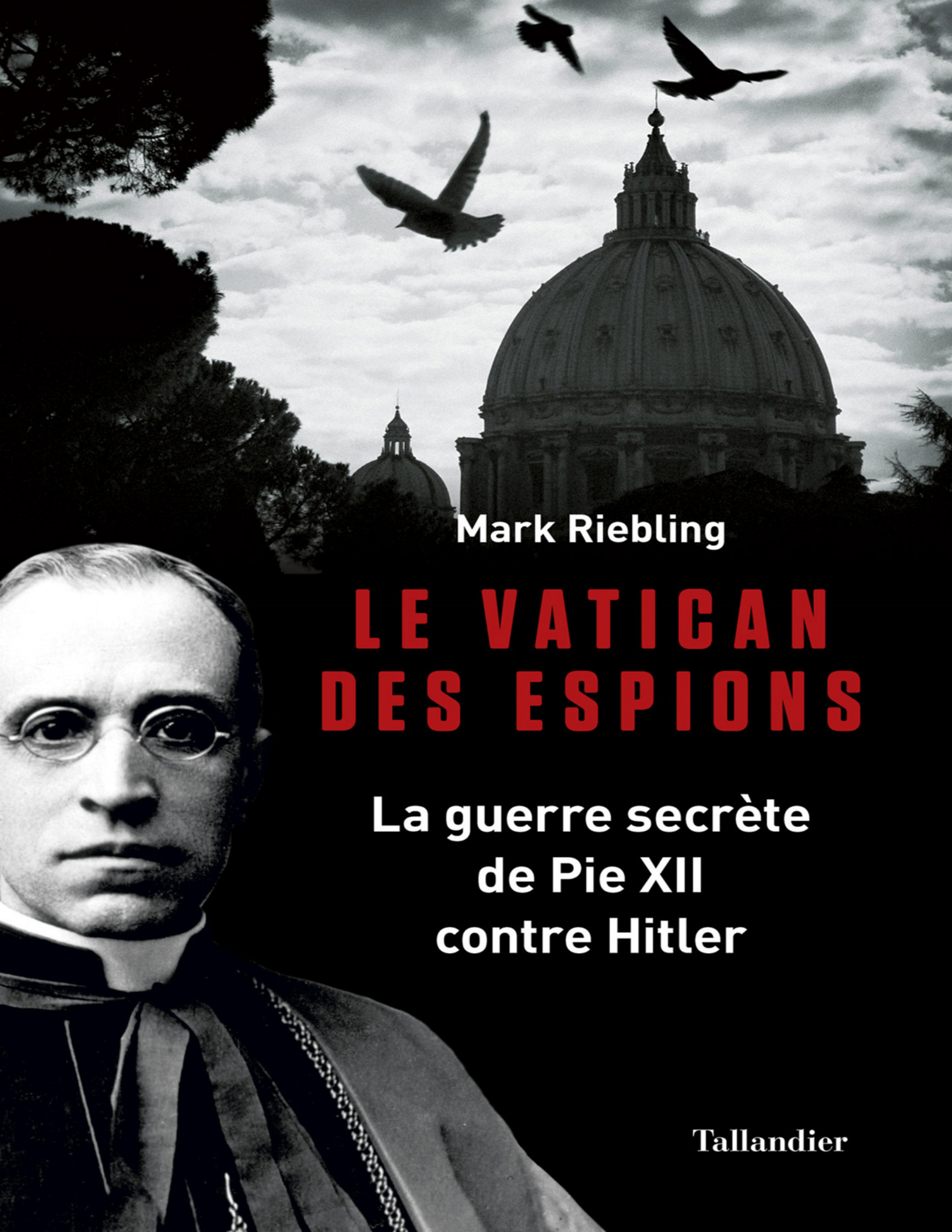

Mark Riebling

LE VATICAN DES ESPIONS

La guerre secrète de Pie XII contre Hitler

Tallandier

Mark Riebling

LE VATICAN DES ESPIONS

La guerre secrète de Pie XII contre Hitler

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Johan-Frédérik Hel Guedj

TALLANDIER

Titre original : *Church of Spies. The Pope's Secret War Against Hitler*

© 2015 by Mark Riebling
First published in the United States by Basic Books,
a member of Perseus Books Group.

© Éditions Tallandier, 2016 pour la traduction française
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-2045-0

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Robin

« Quelle représentation nous faisons-nous de notre religion ?
Est-ce un simple système ou un feu lumineux ? »
Alfred Delp, père jésuite allemand.

Principaux personnages

Nom	*Fonction*
Adenauer, Konrad	Maire de Cologne, soutien puis opposant au régime nazi. Plus tard chancelier d'Allemagne fédérale, 1949-1963.
Arborio-Mella, Alberto	*Maestro di camera* du pape.
Benigni, Carlo (Umberto ?), Mgr	Vatican, sous-secrétaire aux Affaires extraordinaires.
Beck, Ludwig, général (1880-1944)	Chef d'état-major de l'armée de terre jusqu'en 1938 et chef de l'opposition militaire à Hitler, il devait devenir chef de l'État après l'assassinat du Führer, et s'est suicidé le 20 juillet 1944.
Bergen, Diego von	Ambassadeur allemand au Saint-Siège.
Bertram, Adolf von, cardinal	Archevêque de Breslau, favorable à l'accommodement avec le parti nazi.
Best, Sigismund Payne	Agent secret britannique capturé par la Gestapo et le SD en novembre 1939 lors de l'incident de Venlo.
Birkner, Joachim, frère	Religieux.
Bonhoeffer, Dietrich, pasteur	Pasteur protestant et beau-frère de Hans von Dohnanyi qui accepta des missions d'espionnage pour l'Abwehr ; opposant à Hitler.
Bonin, Col. Bogislav von	Officier de la Wehrmacht et journaliste. Chef de la Division des opérations de l'État-Major général de l'armée allemande. Arrêté et emprisonné pour avoir désobéi à un ordre direct de Hitler de ne pas se retirer de Varsovie en janvier 1945.
Bormann, Martin	Adjoint de Hitler.
Brauchitsch, Walther von, général (1881-1948)	Commandant en chef de la Wehrmacht ; démis par Hitler en 1941.
Braun, Eva	Maîtresse de Hitler ; il l'épouse en avril 1945.
Braun, Odilo, père	Messager dominicain.
Brüning, Heinrich (1885-1970)	Chancelier du Reich allemand avant 1933, plus tard professeur à Harvard.
Canaris, Wilhelm, amiral	Chef du renseignement militaire allemand (Abwehr) et figure centrale de la résistance militaire.
Charles-Roux, François	Ambassadeur de France au Saint-Siège.
Churchill, Peter	Agent secret britannique.
Ciano, Galeazzo, comte (1903-1944)	Ministre des Affaires étrangères de Mussolini, marié à sa fille, plus tard ambassadeur d'Italie au Vatican.
Delp, Alfred, père	Jésuite allemand.
Denk, Johannes von, Dr	Juriste et diplomate.

Dohnanyi, Hans von, docteur en droit	Procureur principal du Reich, affecté à l'Abwehr en tant qu'assistant d'Oster, beau-frère du pasteur Dietrich Bonhoeffer. Opposant à Hitler.
Elser, Georg	Nom de code : « Eller ». Ébéniste souabe qui posa une bombe à la *Bürgerbräukeller* en 1939. Mis à mort à Dachau sur ordre de Heinrich Müller.
Erzberger, Matthias	Chef du Parti du centre (catholique).
Etscheit, Alfred, Dr	Avocat berlinois et opposant à Hitler ; agent secret occasionnel de l'Abwehr.
Faulhaber, Michael von (1869-1952)	Cardinal, archevêque de Munich.
Frank, Hans	Gouverneur nazi de Pologne et camarade d'université de Josef Müller ; principal conseiller juridique du parti nazi, avocat personnel de Hitler, plus tard président du Reichstag et ministre de la Justice du Reich.
Franken, Paul P.	Agent de l'Abwehr.
Freisler, Roland	Président du Tribunal du peuple (*Volksberichthof*), 1942-1945. Tué lors d'un bombardement allié de Berlin.
Fromm, Friedrich, général	Commandant de l'armée de terre (*Heer*).
Garibaldi, Sante, général	Partisan italien.
Gerlach, Rudolph	Maître de la garde-robe du pape Benoît XV.
Gersdorff, Freiherr von, colonel	Comploteur, cherche à assassiner Hitler seul.
Gisevius, Hans Bernd (1904-1974)	Agent de l'Abwehr à la légation allemande de Zurich, conspirateur, établit des contacts avec l'étranger pour la résistance allemande : transmet des informations à l'OSS (Dulles) en Suisse.
Goebbels, Josef, Dr	Ministre nazi de la propagande.
Göring, Hermann (1893-1946)	As de l'aviation de la Première Guerre mondiale, premier commandant des SA, chef de la Luftwaffe, premier président du Reichstag nazi ; Reichsmarschall et successeur désigné de Hitler ; négocie avec l'industriel suédois Birger Dahlerus en 1939 pour repousser la guerre.
« Gregor »	Nom de code de l'Abwehr pour le père Robert Leiber.
Gröber, Conrad	Archevêque de Fribourg.
Groscurth, Helmut, major	Chef du département II de l'Abwehr, membre de l'Orchestre noir, fait prisonnier par les Russes à Stalingrad, meurt dans une prison soviétique.
Gumpel, Peter, frère	Jésuite allemand.

Guttenberg, Karl Ludwig von, baron (1902-1945)	Gentleman-farmer qui passe au crible les journaux au QG de l'Abwehr.
Haaser, Anni	Secrétaire de Josef Müller.
Halder, Franz, général (1884-1974)	Chef d'État-Major général de la Wehrmacht, remplace Ludwig Beck, 1938-1942.
Halifax, Edward, lord	À la tête du Foreign Office (1938- 1940), en faveur de la politique de l'*appeasement*.
Hartl, Albert, Stürmführer	Prêtre défroqué, dirige l'Unité II/B de renseignements du RSHA.
Hase, Paul von	Commandant militaire de Berlin.
Hassell, Ulrich von (1881-1944)	Ambassadeur d'Allemagne en Italie, 1932-1938, plus tard opposant à Hitler.
Held, Heinrich	Premier ministre de Bavière démis par Hitler en 1933.
Heydrich, Reinhard (1904-1942)	Chef adjoint de la SS sous Himmler. Chef du RSHA et du SD ; après mars 1942, protecteur de Bohême-Moravie ; assassiné par des patriotes tchèques.
Himmler, Heinrich (1900-1945)	Reichsführer de la SS et chef de la Gestapo, ministre de l'Intérieur et commandant en chef de l'armée de réserve (*Heer*). Négocie sans succès avec le comte suédois Bernadotte la reddition allemande aux puissances alliées occidentales (avril 1945).
Helferich, Otto, colonel	Officier de liaison de l'Abwehr auprès du ministère italien de la Guerre.
Hofmeister, Corbinian, abbé	Abbé de Metten et administrateur de plusieurs abbayes allemandes.
Huppenkothen, Walter	Colonel SS et directeur à la RSHA.
Innitzer, Theodor, cardinal	Cardinal archevêque de Vienne et primat d'Autriche.
Kaas, Ludwig, prélat (1881-1952)	Administrateur de la basilique Saint-Pierre, ancien chef du Parti du centre (catholique) dissous par Hitler en 1933, proche conseilleur de Pie XII.
Kaiser, Jakob (1881-1961)	Ancien directeur des syndicats chrétiens de Rhénanie-Westphalie.
Kaltenbrunner, Ernst (1903-1946)	SS Obergruppenführer et général de police, chef de la RSHA et du SD ; après l'assassinat de Reinhard Heydrich en 1942.
Keitel, Wilhelm, Feldmarschall (1882-1946)	Chef de l'OKW.
Keller, Hermann, abbé	Ancien prieur de l'abbaye bénédictine de Beuron ;

	collaborateur du SD.
Kessel, Albrecht von	Vice-ambassadeur du Reich au Saint-Siège.
Kluge, Günther von, Feldmarshall (1882-1944)	Commandant du groupe d'armée du Centre en Russie, en liaison avec les conspirateurs, se suicide le 18 août 1944.
König, Lothar, frère (1906-1946)	Jésuite et professeur de cosmologie.
Kordt, Erich, Dr	Candidat assassin de Hitler.
Lahousen, Erwin von, major général	Ancien chef du renseignement militaire autrichien, opère avec Canaris à l'Abwehr et fournit les explosifs de l'attentat du 20 juillet 1944.
Leber, Julius	Marchand de charbon berlinois, collabore à la tentative d'assassinat contre Hitler.
Lehnert, Pascalina	Religieuse bavaroise et gouvernante de Pie XII.
Leeb, Wilhelm Ritter von, colonel général	Feldmarschall, commandant du groupe d'armée du Nord au cours de l'Operation Barbarossa ; relevé de son commandement à sa demande en janvier 1942.
Leiber, Robert, frère (1887-1967)	Jésuite allemand et historien de l'Église, secrétaire privé officieux de Pie XII.
Ley, Robert	Chef du Mouvement du travail nazi.
Lunding, Hans, général	Ancien chef du renseignement militaire danois.
Luxembourg, Rosa	Révolutionnaire communiste durant la Première Guerre mondiale.
Maas, Otto, lieutenant-colonel	Commandant de la prison militaire de la Lehrterstraße à Berlin, opposant à Hitler.
Milkau, Herbert, sergent	Garde de la prison de la Lehrterstraße, à Berlin ; opposant à Hitler.
Monnens, Théodore, frère	Jésuite belge.
Montagnini, Carlo, Mgr	Agent secret du Vatican.
Montini, Giovanni	Sous-secrétaire d'État, futur Paul VI.
Müller, Heinrich, lieutenant général (1900-1945)	Chef de la Gestapo.
Müller, Josef (1898-1979)	Avocat munichois et lieutenant de l'armée de réserve, affecté à l'Abwehr ; assure la liaison avec le Vatican ; ministre bavarois de la Justice (1947-1952).
Mussolini, Benito	*Duce* italien.
Nebe, Arthur	Directeur au département de la police criminelle de la RSHA, collabore avec la résistance.
Niemöller, Martin, pasteur	Commandant d'U-boot pendant la Première Guerre

(1892-1984)	mondiale, puis pasteur et fondateur de l'Église confessionnelle.
Nieuwenhuys, Adrien	Ambassadeur de Belgique au Saint-Siège.
Noots, Hubert	Abbé belge flamand de l'ordre des Prémontrés.
Olbricht, Friedrich, général	Chef de la *Heer*.
Orsenigo, Cesare, Mgr	Nonce apostolique en Allemagne (1930-1945). Lien diplomatique entre le régime nazi et les papes Pie XI et Pie XII.
Osborne, Francis D'Arcy, Sir	Ambassadeur de Grande-Bretagne au Vatican.
Oster, Hans	Colonel, puis major général, chef de la Section II de l'Abwehr.
Pacelli, Eugenio (1876-1958)	Ancien nonce apostolique à Munich et Berlin, plus tard cardinal secrétaire d'État de Pie XI, élu pape sous le nom de Pie XII.
Papen, Franz von (1879-1969)	Chancelier du Reich sous le Président Hindenburg (république de Weimar), puis vice-chancelier de Hitler, ambassadeur en Autriche et en Turquie.
Preysing, Konrad von, comte (1880-1950)	Évêque catholique de Berlin, puis cardinal ; détesté de Hitler pour son régime.
Privalov, Pyotr, général	Général partisan russe emprisonné à Flossenbürg avec Müller.
Raeder, Erich, grand amiral	À la tête de la Kriegsmarine pendant la première moitié de la Seconde Guerre mondiale, démissionne en 1943. Connu pour avoir révoqué Reinhard Heydrich de la marine en 1931 pour « conduite peu convenable de la part d'un officier et d'un gentleman ».
Rattenhuber, Hans	SS Gruppenführer et commandant de la garde rapprochée de Hitler.
Ribbentrop, Joachim von (1893-1946)	Ministre des Affaires étrangères du III^{e} Reich (1938-1945).
Roeder, Manfred, colonel	Procureur du tribunal militaire.
Rohleder, Joachim, colonel	Officier du service du contre-renseignement de l'Abwehr.
Rösch, Augustin, père	Père provincial des jésuites allemands.
Sack, Karl	Juge avocat général de l'armée allemande.
Schellenberg, Walter	Standartenführer du SD, ravisseur de deux agents secrets britanniques à Venlo, Hollande ; plus tard chef du service de renseignements politique.
Schlabrendorff, Fabian von,	Officier d'état-major qui collabore avec von Tresckow

lieutenant	sur la bombe à retardement ; son gendre.
Schmidhuber, Wilhelm	Affairiste de l'import-export, trafiquant de devises.
Schönhöffer, Hans, prélat	Directeur de la Société pour la propagation de la foi au Vatican.
Schulte, Josef	Cologne.
Siemer, Laurentius, frère	Dominicain.
Sonderegger, Franz Xavier	Officier de la Gestapo.
Stauffenberg, Claus Schenck von (1907-1944)	Colonel comte blessé et amputé en Tunisie, officier d'état-major de l'armée de réserve, tente de tuer Hitler le 20 juillet 1944.
Stavitzki, Kurt	Commissaire de la Gestapo ; interroge Müller à Flossenbürg.
Stein, Edith, sœur	Sœur carmélite, convertie du judaïsme.
Stevens, Richard	Officier anglais capturé à Venlo.
Tardini, Domenico	Sous-secrétaire d'État du Vatican.
Taylor, Myron (1874-1959)	Financier fortuné et représentant personnel de Franklin Roosevelt au Vatican.
Thomas, Georg, général	Chef du Bureau allemand de la production et de la mobilisation la défense.
Tittmann, Harold	Chargé d'affaires américain.
Tresckow, Henning von, major général	Officier des opérations, groupe d'armée du Centre, qui fit placer une bombe à retardement dans l'avion de Hitler ; beau-père de Schlabrendorff, se suicide le 21 juillet 1944.
Trott zu Solz, Adam von	Taupe du ministère allemand des Affaires étrangères.
« *Herr* X »	Nom de code de Josef Müller à l'Abwehr.
« M. X »	Lonsdale Bryans, citoyen anglais qui rencontra Ulrich von Hassell en Suisse en 1940 pour organiser une paix séparée entre l'Allemagne et l'Angleterre. Le SD le confondit ensuite avec « X » (Josef Müller).
Yorck, Peter	Comploteur du cercle de Kreisau.

Prologue

En avril 1945, les nazis tentèrent de briser l'homme qu'ils qualifiaient de « meilleur agent de renseignements du Vatican sur le sol allemand ». À première vue, Josef Müller avait simplement l'air d'un éditeur bavarois aux oreilles décollées, philatéliste et fumeur de pipe. Pourtant, depuis son arrestation pour avoir fourni des faux papiers et de l'argent à des juifs, son nom avait fini par apparaître dans un dossier d'une portée capitale. La Gestapo affirmait qu'il avait comploté pour tuer Hitler « en s'appuyant sur les services d'espionnage du clergé catholique[1] ».

Toutefois, il refusait d'avouer. Selon le souvenir qu'en conservait un gardien de la prison, « Müller avait des nerfs aussi solides que des câbles en acier et il maîtrisait la situation ». Quand les gardes lui défaisaient ses chaînes, il les expédiait au sol d'une prise de jiu-jitsu. Sa fermeté de caractère inspirait le respect aux autres détenus, qui avaient cru avoir affaire, à tort, à un individu ordinaire. « À le voir, écrivait un espion britannique emprisonné avec lui, il donnait l'impression d'un petit bonhomme banal un peu corpulent, le teint rougeaud et le cheveu d'un blond terne coupé en brosse, le genre d'individu qui n'aurait pas davantage retenu votre regard si vous l'aviez croisé quelque part, et pourtant, c'était l'un des êtres les plus courageux et les plus déterminés imaginables[2]. »

Un colosse SS unijambiste entra dans la cellule. Le Sturmführer Kurt Stawitzki cadenassa autour d'un barreau les fers qui entravaient les jambes de Müller. Ses voisins de cellule au camp de concentration de Flossenbürg le virent ensuite forcé d'avaler sa nourriture comme un chien, dans une écuelle posée à même le sol, les mains ligotées derrière le dos[3].

Fouillant dans la valise du prisonnier, le Sturmführer SS s'empara d'une enveloppe. Elle contenait une lettre de l'épouse, qui cherchait à savoir ce qu'était devenu son mari. Elle y avait joint un second courrier de la main de sa fille, où celle-ci lui annonçait qu'elle célébrerait sa première communion le dimanche suivant. Stawitzki se saisit de ces deux missives et les déchira[4].

Il voulait en savoir davantage sur les liens du prisonnier avec le Vatican. L'un des dossiers décrivait « un homme d'une intrépidité hors du commun éduqué chez les jésuites », par l'intermédiaire duquel des généraux allemands dissidents « maintenaient le contact avec le pape ». Ainsi que l'indiquaient des documents saisis relatifs au coup de force contre Hitler, Pie XII avait signifié à Müller que la condition préalable à la paix serait un changement de régime en Allemagne[5].

Stawitzki le confronta à l'un de ces documents préparatoires. La phrase d'introduction était rédigée en ces termes : « D'Honnêtes Allemands ont décidé de négocier avec les Anglais par l'intermédiaire du Vatican. » Le SS lui lut le texte à voix haute et, chaque fois qu'il tombait sur ces termes, « d'Honnêtes Allemands », il lui assenait une gifle sur la lèvre supérieure. Peu à peu, les dents du prisonnier se déchaussaient. À la fin, Stawitzki le frappa si violemment qu'il fit basculer Müller et sa chaise. Ensuite, le Sturmführer le piétina en beuglant : « Tu causes ou tu crèves[6] ! »

Le dimanche 8 avril, le prisonnier avait le visage tuméfié et enflé. Il allait et venait dans sa cellule, en tapant des pieds pour se tenir

chaud, et la porte s'ouvrit d'un coup.

– Fini la comédie ! s'écria Stawitzki.

Et aussitôt il cria vers l'autre bout du couloir :

– L'adjudant est là pour l'exécution[7] ?

La potence se dressait dans une cour où l'on procédait à l'appel des détenus. Six escabeaux conduisaient à une rangée de crochets, d'où se balançaient des nœuds coulants. « Généralement, les détenus promis à la pendaison étaient complètement nus, précisait un rapport sur les crimes de guerre commis à Flossenbürg. Avant d'être pendus, les victimes étaient fréquemment rouées de coups, jusqu'à ce que les malheureux supplient pour qu'on leur passe tout de suite la corde au cou, afin de les soulager de leur souffrance. Une autre méthode d'exécution consistait à pendre un individu par les poignets en le lestant d'un lourd tonneau attaché aux chevilles. Le poids finissait par déchiqueter les entrailles du supplicié, et il mourait[8]. »

Un prisonnier soviétique, le lieutenant général Piotr Privalov, entrevit Müller que l'on conduisait à la potence. Il l'appela, espérant le soutenir fièrement d'un dernier regard. Mais l'officier de l'Armée rouge s'exprima en russe et, de prime abord, le condamné ne réagit pas. Quand Müller finit par relever les yeux, il paraissait « satisfait ». Puis il sortit du champ de vision de Privalov[9].

1

Ténèbres sur la terre

Six mois avant le début de la Seconde Guerre mondiale, les cardinaux de l'Église catholique furent convoqués à Rome. Les portes de la chapelle Sixtine se fermèrent et les gardes suisses plantèrent leurs hallebardes dans le sol, interdisant l'entrée à quiconque pourrait tenter de pénétrer dans le conclave, ou d'en sortir, avant que la plus puissante religion du monde n'ait élu son nouveau chef. Le lendemain, le 2 mars 1939, des milliers de fidèles se pressaient en masse sur la place Saint-Pierre, et tous les regards étaient fixés vers la cheminée qui pointait du toit de la chapelle. À deux reprises, elle cracha une fumée noire, signalant un vote sans verdict. Et, comme d'habitude, lorsque rien ne s'en échappait, le suspense ne faisait que croître ; or, c'était la première fois que ce spectacle attirait une horde de correspondants de la presse étrangère, dont les téléobjectifs rappelaient des « canons antichars » à un témoin de la scène. Au cœur de cette Europe qui basculait vers la guerre, les premiers propos publics du nouveau pape auraient peut-être la force d'influencer l'opinion, et sa diplomatie discrète celle de renverser le cours des événements. « Depuis la Réforme, écrivait un observateur, jamais

l'élection d'un souverain pontife n'avait été attendue avec tant d'inquiétude par le monde entier[1]. »

À 17 h 29, un panache de fumée s'éleva du tuyau de cheminée. Des chapeaux s'envolèrent, des canons tonnèrent, des cloches carillonnèrent. Au balcon du Palais apostolique, le doyen des cardinaux se pencha vers un micro. « Je vous annonce une grande joie. Nous avons un pape ! Le très éminent et très révérend seigneur cardinal Eugenio Pacelli, qui s'est donné le nom de Pie XII[2]. »

En quelques pas hésitants, le nouveau souverain pontife s'approcha de la balustrade. Il était d'une taille majestueuse et d'une pâleur mortelle, les yeux comme deux diamants noirs. Il leva la main. La place fit silence et la foule s'agenouilla. À trois reprises, il traça dans l'air le signe de la croix. La foule se releva dans le fracas des clameurs : les envolées d'« *Evviva il Papa!* » croisaient les litanies cadencées des « *Pacelli*, *Pacelli*, *Pacelli!* ». Le nouvel élu se tenait sur le balcon, multipliant les gestes de bénédiction, les manches déployées telles deux ailes blanches. Ensuite, subitement, il se retourna et disparut à l'intérieur de Saint-Pierre[3].

Au fond du palais, Pie XII entra dans la chambre d'un ami mourant. Le cardinal Marchetti-Selvaggiani essaya de se redresser, en chuchotant : « Très Saint-Père. » Pie XII lui aurait pris la main, et lui aurait dit : « Ce soir, permets-moi d'être encore Eugenio. » Mais le manteau du *Pontifex Maximus*, dont 257 autres hommes d'Église, qu'ils fussent des saints ou des fripouilles, s'étaient emparés avant lui, s'emparait déjà de Pacelli. Dès les premiers instants de son élection, écrivit-il plus tard, « nous sentions déjà tout le poids des graves responsabilités[4] ».

Regagnant son logement de fonction, il y découvrit un gâteau d'anniversaire, piqué de soixante-trois bougies. Il remercia sa gouvernante, mais n'y toucha pas. Après avoir récité un rosaire, il fit

appeler son compagnon de toujours, Mgr Ludwig Kaas. Ils quittèrent les appartements pontificaux, qu'ils ne réintégrèrent pas avant 2 heures du matin[5].

L'un de ses tout premiers biographes autorisés a décrit la scène qui suivit. Pacelli et Kaas empruntèrent les passages dérobés du palais et s'engouffrèrent dans une alcôve du mur sud de la basilique Saint-Pierre. Entre les statues de saint André et de sainte Véronique, ils s'arrêtèrent devant une porte. Celle-ci s'ouvrait sur un corridor souterrain, conduisant à une autre porte, lourde, en bronze, fermée par trois verrous. Kaas la déverrouilla en se servant des clefs cachées dans son bréviaire, et la referma derrière eux, puis il emboîta le pas à Pacelli qui descendit un escalier métallique, et pénétra dans la crypte du Vatican[6].

L'air était chaud et humide, d'une moiteur émanant du Tibre tout proche. Un dernier couloir débouchait dans la nécropole papale, où les papes et les rois défunts occupaient chacun une niche. Pacelli rassembla sa soutane et s'agenouilla devant un élément d'ouvrage près du sol, une sorte de coffrage bas, recouvrant une cavité dans la terre. Il demeura là, pensif, et ce fut peu après ce moment qu'il arrêta sa première décision en sa qualité de pape. Son sous-secrétaire d'État évoqua ce décret comme l'une des « étoiles qui éclairèrent son difficile cheminement […] d'où il tira force et constance, et qui donna naissance, pour ainsi dire, au […] programme de son pontificat ». Avec cet arbitrage, Pacelli cherchait à résoudre le plus lancinant de tous les mystères du Vatican – et les fantômes qu'il rencontra dans cette quête deviendraient ses guides[7].

L'énigme que le nouvel élu souhaitait élucider était aussi ancienne que l'Église. À une date indéterminée du I^{er} siècle, saint Pierre s'était rendu à Rome, avait pris la tête d'une congrégation qui avait fait vaciller le pouvoir, avant de lui-même périr sur la croix, au

Vaticanum, une terre de marais connue pour ses gros reptiles et son vin infect. Cette Église naissante avait alors adopté une existence littéralement souterraine, dans les catacombes, et les successeurs du premier pape avaient prudemment tenu secret le lieu de sa sépulture. Toutefois, chez les Romains, il se murmurait de longue date que Pierre était inhumé sous le maître-autel de la basilique qui portait son nom. Ces rumeurs avaient surtout trait à une pile de maçonnerie, composée aussi d'autres matériaux non identifiés, de six mètres sur douze. Personne ne savait ce qui se trouvait au-dessous ou à l'intérieur de ce mystérieux élément d'architecture, ce noyau de voûte. Certains affirmaient qu'il contenait de l'or et de l'argent, ou que des pèlerins du Moyen Âge y avaient creusé un puits. D'autres juraient qu'il dissimulait un cercueil en bronze contenant les ossements de Pierre. Personne n'avait jamais organisé d'expédition pour vérifier ces fables. Du propre aveu de sources vaticanes, une malédiction millénaire, exposée en détail dans des documents apocalyptiques et occultes, menaçait des pires calamités quiconque troublerait ces lieux qui abriteraient le tombeau de Pierre[8].

Or, en 1935, Pacelli avait enfreint cet interdit. Pie XI l'avait prié de lui réserver un emplacement derrière le maître-autel, mais pour que l'endroit puisse accueillir son cercueil, il faudrait agrandir la crypte. Pacelli, qui entre autres fonctions assumait celle de grand chancelier de l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne, décida d'en rehausser le plafond en abaissant le sol de quatre-vingt-dix centimètres. À soixante-quinze centimètres de profondeur, en balayant la terre, les ingénieurs du pape avaient mis au jour un élément bien singulier : la façade d'un mausolée, décorée de frises représentant des crânes et des pygmées – une allégorie païenne du duel entre la vie et la mort. La crypte du Vatican se situait au-dessus d'une nécropole oubliée, une cité des morts, demeurée intacte depuis l'époque impériale[9].

Croyant que les ossements de Pierre pouvaient être restés à l'intérieur, Pacelli souhaitait que l'on creuse plus profond. Pie XI refusa. Ses cardinaux qualifièrent ce projet de sacrilège, et ses architectes le jugeaient dangereux. Si les excavatrices endommageaient les pieds-droits qui soutenaient la monumentale coupole de Michel-Ange, la plus vaste église du monde pourrait s'effondrer.

Or, plus que tout autre pape avant lui, Pacelli avait foi en la science. En catholique fervent élevé au lycée Ennio-Quirino-Visconti, établissement secondaire ouvert à la libre-pensée, essuyant les quolibets à cause de l'injustice jadis infligée par l'Église à Galilée, il avait appris à traiter les aventures de la raison avec une révérence réparatrice. « Ô scrutateurs des cieux ! s'enthousiasmait-il. Géants que vous êtes, quand vous mesurez les étoiles et nommez les nébuleuses. » Il faisait à la fois l'éloge de la science pure et de ses applications : son ode aux voies ferrées et aux usines semblait tout droit sortie d'un roman social comme *La Grève*[*1]. Il ne se laisserait démonter par aucun problème d'ingénierie, aucune malédiction pieuse ne l'entraverait dans sa quête. « De valeureux chercheurs, affirmait-il, ne craindraient jamais les obstacles et les risques. » Et à cet instant, en sa première nuit pontificale, agenouillé devant l'orifice aveugle de ces fouilles interrompues, il décida d'en achever l'exploration[10].

Cette quête préfigurait, en miniature, ce qui serait l'entreprise épique et cachée de son pontificat. En effet, c'est ici, sur le site de ces excavations audacieuses, que ses conseillers se réuniraient pour en échafauder une autre, encore plus hardie, avec sa bénédiction. Comme la première, cette initiative portait la marque de l'autorité pacellienne. Ces deux desseins trahissaient une obsession du secret. Pour les mener à bien, l'Église devrait pouvoir compter sur des

Allemands exilés, des agents germaniques et laïcs, et des jésuites allemands. Ces deux entreprises supposaient un immense hiatus entre les propos affichés et les actes clandestins. Elles mettaient la plus vaste église du monde en danger. Et elles s'achèveraient l'une et l'autre dans la controverse – le règne de Pacelli en paraîtrait frappé d'une telle infortune que certains le crurent atteint de la malédiction des pilleurs de sépultures.

Tandis que le nouveau pape priait entre les murs de la crypte du Vatican, dans l'édifice le plus redouté d'Allemagne, la lumière resta allumée très tard. L'hôtel particulier de cinq étages sis au 8, Prinz-Albrecht-Straße, à Berlin, était une ancienne école d'art. Les nazis avaient transformé les ateliers des sculpteurs en cellules de prison. Deux gardes armés de pistolets et de matraques étaient postés au pied du majestueux escalier. Au dernier étage, Heinrich Himmler, Reichsführer de la Schutzstaffel (SS), la phalange de la terreur hitlérienne, était au travail. Dans un bureau voisin, son spécialiste des affaires vaticanes tapait laborieusement à la machine : il préparait un dossier sur le nouveau pape que le conclave venait d'élire[11].

Le Sturmbannführer Albert Hartl était un prêtre défroqué. Il avait le visage rond, des lunettes cerclées et un toupet digne d'une crête de Mohican. Son épouse le disait « taciturne, strict, fuyant […] et très ombrageux ». Il était devenu ecclésiastique après la mort de son père, un libre-penseur, pour contenter sa mère, une femme très pieuse. Il s'était ensuivi quelques accrocs lorsque ses supérieurs le jugèrent « peu convenable pour des jeunes filles ». Il abandonna l'Église pour de mystérieuses raisons, après avoir trahi son meilleur ami, l'un de ses homologues prêtres, pour rejoindre les nazis[12].

« Il a prétendu s'être réveillé un matin de janvier 1934 au quartier général de la Gestapo, à Munich, écrivait un officier américain chargé de l'épuration des anciens nazis, couvert de contusions et

d'hématomes et souffrant d'une douleur intense. Il présentait une importante blessure au pied et il avait la tête enflée, pleine de suppurations. Il avait les lèvres bleuies et gonflées, et deux dents manquantes. Il s'était fait rouer de coups avec une violence impitoyable, mais ne se souvenait de rien. » Un homme, le visage ovale d'un « ange déchu », se tenait devant Hartl, le dominant de toute sa stature. Reinhard Heydrich, le chef des services d'espionnage de la SS, précisa que Hartl avait été « roué de coups et empoisonné par des fanatiques de l'Église[13]. »

Heydrich l'invita à intégrer les services secrets nazis. À la tête de l'Unité II/B (Amt II/B), Hartl dirigerait une escouade d'anciens prêtres qui espionnaient les nazis anticatholiques – « pour les harceler, les acculer et finalement les anéantir ». « Nous ne voulons pas d'autre Dieu que l'Allemagne », ainsi que l'avait déclaré Hitler en personne. Hartl avait rejoint la Schutzstaffel sur-le-champ. Ensuite, se souvenait l'un de ses collègues, il l'avait servie « avec toute la haine d'un renégat ». Mettant à jour son propre curriculum vitæ, l'intéressé y nota : « La lutte contre ce monde que j'ai si bien connu est devenue l'œuvre de ma vie[14]. »

L'élection d'un nouveau pape lui fournit une occasion de se distinguer. Il espérait que les hautes figures du régime, et Hitler en personne, liraient le dossier de la SS sur Pie XII. Il sélectionnait des sources secrètes et publiques, passait les faits connus au tamis de sa propre expérience et employait la formulation abrégée qui avait la préférence de décideurs politiques à l'agenda très chargé[15].

Pape Pie XII (cardinal Pacelli)

Biographie :

2 mars 1876 : naissance à Rome

> 1917 : Nonce à Munich – intense coopération aux efforts de paix du Vatican
> 1920-1929 : Nonce à Berlin
> 1929 : Cardinal
> 1930 : Cardinal secrétaire d'État – voyage en Amérique et en France.
>
> Attitude envers l'Allemagne. – Pacelli a toujours été très germanophile (*sehr deutschfreundlich*) et connu pour son excellente connaissance de la langue allemande. Mais sa défense de la politique officielle de l'Église l'a souvent conduit à en découdre en combat singulier avec le National-socialisme par principe[16].

Ce combat singulier avait débuté par un marché. Lors de l'accession des nazis au pouvoir, en 1933, Pie XI avait fait l'éloge de l'anticommunisme d'Adolf Hitler, et accepté sa proposition d'officialiser les droits de l'Église. Secrétaire d'État, Pacelli négocia un concordat, finançant l'Église grâce à des recettes fiscales annuelles de 500 millions de marks. « En signant cet acte de conciliation, le pape courait le risque de laisser toute latitude à des millions de catholiques qui se tenaient jusqu'à présent à l'écart de se rapprocher d'Adolf Hitler », écrivait Hartl dans son rapport. Mais au milieu de la décennie, le dictateur finit par considérer le concordat comme une entrave. La secrétairerie d'État bombarda Berlin de cinquante-cinq notes de protestations contre des violations du texte. Il devenait de plus en plus clair, ainsi que le déclarait un officier SS, qu'« il serait absurde d'accuser Pacelli d'être pronazi[17]. »

Ses prises de position publiques dérangeaient Berlin. L'encyclique papale de 1937, *Mit brennender Sorge* (Avec une brûlante inquiétude), accusait l'État allemand de conspirer à l'anéantissement

de l'Église. Pacelli, remarquaient les analystes nazis, émaillait ses protestations de jugements extrêmement cinglants : « haine », « intrigues », « guerre d'extermination ». En employant des termes pareils, estimait Hartl, le secrétaire d'État « demandait au monde entier de s'insurger contre le Troisième Reich[18] ».

Pire que tout, il prêchait l'égalité raciale. « La chrétienté est censée avoir rassemblé toutes les races, qu'elles soient noire ou blanche, dans une seule et grande famille, celle de Dieu, soulignait Hartl non sans raillerie. C'est pourquoi l'Église catholique rejette aussi l'antisémitisme. » S'exprimant sur le territoire français, le prélat avait condamné la « superstition de la race et du sang ». Suite à ces déclarations, les caricaturistes nazis croquèrent un cardinal secrétaire d'État au nez crochu frayant avec Jesse Owens et des rabbins, alors que, affirmait Hartl, « toute la presse judaïsée des États-Unis dressait les louanges de Pacelli[19] ».

Ces doctrines étaient dangereuses car elles ne se bornaient pas à la seule rhétorique. La police secrète jugeait les catholiques « idéologiquement réfractaires à toute éducation », du fait de leur indéfectible fidélité envers les commerçants juifs. Comme le soulignait le rapport du SS, « c'est précisément dans les circonscriptions où le catholicisme politique conserve son influence que les paysans sont tant contaminés par les doctrines du catholicisme au point d'être sourds à toute discussion du problème racial ». Des fermiers catholiques modifièrent la formule d'un écriteau – « On ne veut pas de juifs ici » – devenue : « Les juifs sont ici les bienvenus[20]. »

Selon Hartl, cette inflexibilité avait d'obscures origines. Un ami de sa classe d'ordination, le père Joachim Birkner, travaillait aux Archives secrètes du Vatican, prétendument à des recherches sur la diplomatie de l'Église au XVI^e^ siècle. En réalité, Birkner était un espion

SS. Et il avait jeté son dévolu sur le proche conseiller jésuite de Pacelli, Robert Leiber, que certains surnommaient « l'esprit malin du pape[21] ».

« Le père Leiber a confié à l'informateur que le plus grand espoir de l'Église serait de voir le national-socialisme détruit par la guerre, dans un avenir proche, rapportait le SS. Si la guerre n'éclate pas, la diplomatie du Vatican s'attend à un changement de situation en Allemagne, au plus tard après la mort du Führer. » Le rapport de Birkner coïncidait avec un appel aux héros chrétiens à « sauver le monde » des « faux prophètes » païens, que Hartl considérait comme un appel à résister à Hitler[22].

D'autre part, le nouveau pape paraissait se situer à l'épicentre de la lutte contre le Reich. La guerre ne s'achèverait pas de sitôt. « Tant qu'il subsistera une Église romaine, avertissait Hartl, ses éternelles prétentions politiques la pousseront à combattre tout État doté d'une conscience ethnique. » La question n'était pas de savoir si Pacelli lutterait contre le dictateur, mais comment[23].

Le maître de l'Allemagne acquiesça. Ainsi que le notait dans son journal Joseph Goebbels, ministre de la Propagande : « 4 mars 1939 (samedi). À midi, avec le Führer. Il s'interroge pour savoir si, à la lumière de l'élection du cardinal Secrétaire d'État au rang de pape, nous ne devrions pas abroger le Concordat avec Rome. Cela sera sûrement le cas dès que Pacelli se sera livré à son premier acte d'hostilité[24]. »

Le dimanche 5 mars, Pie XII décrochait le combiné du téléphone posé sur son bureau pour inviter son homme de confiance à le rejoindre. Le père Robert Leiber entra dans les appartements pontificaux. Connu dans la Rome papale comme « le petit asthmatique », ce jésuite bavarois de 51 ans avait l'air d'un elfe mélancolique. Bien qu'il s'entretînt deux fois par jour avec le pape et

lise presque tout ce qui transitait par son bureau, personne ne connaissait son titre. On le décrivait tour à tour comme « très versé dans les questions allemandes », comme un bibliothécaire papal, un professeur de l'histoire de l'Église et une « sorte de secrétaire scientifique[25] ».

En fait, il ne détenait aucun titre. « Au Vatican, le père Leiber n'a jamais exercé de fonction officielle, soulignait un jésuite. C'était un proche collaborateur du pape, mais il n'a jamais été formellement admis ici en tant que membre du Saint-Siège. » Leiber y conservait un bureau, mais ne figurait pas dans l'organigramme. C'était un responsable officiel à titre officieux[26].

Cette absence faisait de lui l'homme idéal pour les tâches secrètes. « Il est évident que si nous commettons des erreurs ou si nous échouons, les autorités ecclésiastiques ne sauraient être tenues pour responsables, expliqua plus tard un prêtre ayant travaillé pour le renseignement américain durant les années du nazisme. Elles doivent être en mesure de déclarer qu'elles n'ont jamais su ce qui se disait ou se faisait. » Comme Leiber ne travaillait pas pour le Vatican, le Saint-Siège pouvait nier son implication dans tout ce qu'il entreprenait[27].

Heureusement, si l'on en croyait l'un de ses homologues jésuites, il « savait tenir sa langue ». Et surtout, concernant la politique de l'Église, « le père Leiber adopte une attitude de secret absolu », relevait quelqu'un qui le connaissait. À cet égard, il paraissait être le véritable archétype du conseiller pontifical, tel que le décrivait le pape Sixte V, au XVI^e^ siècle : « Il doit tout savoir, avoir tout lu, tout comprendre, mais ne doit rien dire[28]. »

Lorsque Leiber s'exprimait, il le faisait sans détour. « Il a le verbe aussi affûté qu'une lame d'acier finement polie », commentait un diplomate. Dans les années 1920, alors que Pacelli était nonce apostolique à Munich, Leiber avait même interpellé le futur souverain

pontife parce qu'il vivait avec une nonne bavaroise, Pascalina Lehnert. Lorsqu'un cardinal se rendit en visite d'inspection à la nonciature, Leiber lui évoqua ce mode d'existence commune, qu'il jugeait déplacé ; du propre aveu de sœur Lehnert, elle appréciait de voir le futur pape en « tenue de cavalier : elle lui allait à la perfection ». Apprenant que le cardinal avait fait part de ses remontrances à Pacelli, Leiber lui proposa de démissionner, mais son ami refusa. « Non, non, non. Tu es libre de penser et de dire ce que tu ressens. Je ne vais pas te congédier[29]. »

Pourtant, cette franchise que Pacelli trouvait attrayante en éloigna plus d'un. L'un de ses homologues prêtres jugeait les manières d'être de Leiber trop cassantes, voire blessantes, et d'ajouter : « Voyez-vous, il est devenu un peu étrange. » L'asthme avait poussé Leiber à essayer une « thérapie cellulaire » – des injections de tissus prélevés sur des agneaux fraîchement abattus et réduits en poudre très fine. Certains le décrivaient d'une formule latine non dénuée d'ironie : *Timeo non Petrum sed secretarium eius* – « Je ne crains pas Pierre mais son secrétaire[30]. »

En ce dimanche matin, Leiber apportait à Pie XII un mémorandum urgent. Michael von Faulhaber, cardinal de Munich, avait poussé de longue date le Vatican à résister au nazisme, qui violait des principes censément aussi immaculés que les étoiles éternelles. Mais à présent, dans une lettre sous-titrée « Très respectueuses suggestions », il recommandait vivement une trêve.

Il s'inquiétait de ce que Hitler ne précipite la rupture entre l'Église d'Allemagne et Rome. Nombre de catholiques allemands « croyaient » dans le Führer – non en tant que catholiques, mais en tant qu'Allemands. « Les catholiques admirent en *Herr* Hitler un héros, et ce malgré sa haine de l'Église », avait lui-même remarqué Pacelli. Faulhaber percevait un risque de schisme dans « le pays qui nous a

donné la Réforme ». Contraints de choisir entre le dictateur et l'Église, nombreux seraient ceux qui retiendraient le premier. « Les évêques, avertissait le cardinal, doivent prêter une attention particulière aux efforts nécessaires à l'instauration d'une "Église nationale". À moins que le Vatican ne recherche un compromis, Hitler risque de nationaliser l'Église, comme le roi Henry VIII l'avait fait jadis en Angleterre[31]. »

Entre-temps, les nazis s'étaient eux-mêmes transformés en église. « Leur philosophie est une religion de fait », expliquait Faulhaber. Ils ont leurs propres rituels sacramentaux de baptême et de confirmation, de mariages et de funérailles. Ils ont transformé le mercredi des Cendres en jour de Wotan, le jeudi de l'Ascension en fête du Marteau de Thor. À la cime de l'arbre de Noël, ils ont piqué non plus une étoile mais un swastika. Les nazis ont même « prétendu, affirmation blasphématoire, qu'Adolf Hitler est en somme aussi grand que le Christ[32] ».

Faulhaber voulait s'entretenir avec le pape de tous ces mauvais présages. Trois autres cardinaux et lui-même étant venus à Rome pour le conclave, Pie XII les invita à lui « présenter quelques idées » lors d'une audience qui se tint le lendemain. La rencontre posait toutefois un problème au nouveau pontife, car l'un des quatre cardinaux invités lui inspirait une certaine méfiance.

En effet, un an auparavant, le cardinal Theodor Innitzer, primat de Vienne, avait provoqué un scandale. Lors de l'annexion de l'Autriche, il avait déclaré que l'Église soutenait les nazis. Eugenio Pacelli, alors secrétaire d'État, avait rappelé Innitzer à Rome et l'avait prié de signer une rétractation. À présent, devenu pape, il était toujours aussi peu sûr de cet Autrichien affable et sentimental, qui lui semblait vulnérable aux pressions. Face aux menaces de guerre, tous ceux qui avaient accès à la bibliothèque pontificale avaient envie d'en

ressortir en se disant que le Seigneur s'était rangé dans le camp de leur pays. Si le cardinal autrichien ne déformait pas publiquement les propos du pontife, rien n'empêcherait les propagandistes nazis de s'en charger[33].

Pie XII décida donc d'établir une transcription écrite de l'audience des quatre cardinaux. Un compte rendu *in extenso* lui permettrait de réfuter toute altération de son point de vue. À cette fin, dès le début de son pontificat, il équipa sa bibliothèque d'un système d'espionnage sonore[34].

Ce dispositif d'audiosurveillance papale restera l'un des secrets les mieux gardés du Vatican. Ce n'est que soixante-dix ans plus tard que le dernier membre survivant d'une Église entrée dans la clandestinité sous le régime nazi, le père jésuite allemand Peter Gumpel, en confirmera l'existence. Gumpel avait alors consacré quarante années à instruire le dossier de la canonisation de Pacelli.

« Un trou avait été pratiqué dans le mur, expliquait-il. Il se trouve que je le sais, et je le tiens de très haut. […] [Le] fait est avéré. J'ai investigué à ce sujet dans l'entourage immédiat du pontife[35]. »

Après l'élection de Pacelli, ces enregistrements sont devenus la norme. Au cours des années suivantes, Hitler, Staline, Churchill et Roosevelt seraient tous enregistrés à leur insu ; quelques jours plus tôt, une inspection de la chapelle Sixtine avait révélé un dictaphone dissimulé, et, en la matière, les prouesses techniques du Vatican égalaient celles de n'importe quel pouvoir séculier. La pose des micros du Saint-Siège fut assurée par Guglielmo Marconi, l'inventeur de la TSF[36].

Pacelli avait lui-même engagé Marconi pour moderniser le siège de l'Église. L'ingénieur avait construit, gratuitement, un central téléphonique, une station de radio et une liaison à ondes courtes avec la résidence d'été des papes, à Castel Gandolfo. Pour sa part, le Saint-

Siège avait annulé le premier mariage de l'inventeur, lui permettant ainsi de convoler en secondes noces et d'avoir une fille, prénommée fort à propos « Electra ». Quelques ingénieurs de Marconi travaillaient encore pour Sa Sainteté, sous la direction d'un physicien jésuite qui dirigeait Radio Vatican. Ils se chargeaient de ce que les documents internes de l'Église appelaient des « missions institutionnelles », comme conserver les archives sonores des discours du pape, et des « services extraordinaires », tels que placer ses visiteurs sur écoute[37].

Sur le papier, la tâche ne paraissait pas si ardue. L'équipe de Radio Vatican connaissait le site et pouvait en contrôler l'accès. Le pape recevait des visiteurs dans la Bibliothèque apostolique. Les lieux partageaient un mur mitoyen avec deux antichambres, où les techniciens jésuites marconistes pouvaient opérer à l'abri des regards. Pourtant, l'audience des cardinaux allemands étant programmée pour le 6 mars, les installateurs ne disposaient que d'une journée pour étudier le site, poser une entrée de ligne, insérer un microphone, tirer des câbles jusqu'au poste d'écoute et tester le dispositif[38].

Ils envisagèrent plusieurs emplacements où cacher le micro à l'intérieur de la bibliothèque. Les cadres des tableaux, les lampes, les entretoises des pieds de table, les téléphones, les plafonniers, offraient autant de possibilités. « En fin de compte, attestera le père Leiber des années plus tard, l'équipe opta pour un système qui fonctionnait grâce à un dispositif permettant de tout entendre dans la pièce voisine. » Ils forèrent un trou et l'équipèrent d'un micro[39].

Les employés de Radio Vatican se mirent au travail, certainement dans la nuit du 5 au 6 mars. Pour éviter de tacher le sol de l'antichambre, et afin de pouvoir rassembler tout leur matériel et s'éclipser rapidement, ils déroulèrent un tapis en caoutchouc. Ils y posèrent leurs outils : foreuses et mèches, pousse-tubes, échelles télescopiques. Les outillages électriques risquant d'attirer l'attention,

l'équipe se servit de forets manuels. Ils travaillaient par équipes, chaque homme tournant son outil de toutes ses forces, avant de s'accorder une pause pendant qu'un autre le relayait. Malgré cela, à leur vitesse de rotation maximale, ces ustensiles manuels restaient eux aussi trop bruyants pour des travaux si secrets. Les spécialistes décidèrent donc de lubrifier les mèches, afin d'étouffer le bruit. Un jésuite serait allé se procurer de l'huile d'olive. Les techniciens y trempèrent leurs mèches, et le travail reprit, en silence. Mais plus elles chauffaient, plus la température de la pellicule d'huile augmentait. Les lieux sentirent assez vite la friture. Pour évacuer l'odeur, l'équipe dut faire une pause et ouvrir une porte donnant sur le Cortile del Pappagallo, la cour du Perroquet[40].

Finalement, après plusieurs heures d'un labeur intense et éprouvant, ils débouchèrent côté bibliothèque. Au moyen d'une mèche fine, ils pratiquèrent un trou très discret, créant ainsi un passage pour un récepteur audio et un câble. Les dos des livres alignés le long des murs créaient des cavités naturelles qui servirent de cachettes. On ignore s'ils logèrent un microphone dans un livre évidé appartenant au père Leiber, ou s'ils élargirent la paroi de leur côté du mur pour y dissimuler l'appareil. Quoi qu'il en soit, ils se servirent apparemment d'un microphone à condensateur en forme de tétine. Ils le branchèrent dans un préamplificateur portatif qui ressemblait à une serviette en cuir marron[41].

Ils tirèrent des câbles depuis ce préamplificateur vers leur station d'enregistrement. Une liaison fixe par câbles coaxiaux transitait par un passage souterrain, sous une chênaie des jardins du Vatican, avant de pénétrer dans une tour du IXe siècle ornée de dents de dragon. Là, au milieu de fresques de naufrages où Jésus apaisait la tempête, des jésuites faisaient fonctionner le plus grand appareil enregistreur jamais construit. Plus volumineuse que deux réfrigérateurs couchés et

empilés l'un sur l'autre, la machine Marconi-Stille enregistrait les sons sur un ruban d'acier qui pouvait se rompre et décapiter les opérateurs. Ils ne l'actionnaient qu'au moyen d'une télécommande, depuis une pièce à part. Une demi-heure d'écoute utilisait 2,9 kilomètres de ces bobines d'acier[42].

Le 6 mars au matin, ainsi que le suggèrent des éléments de preuve accessibles, un opérateur actionnait un interrupteur mural. Une lampe témoin blanche s'allumait sur la machine. Il attendait une longue minute que les cathodes chauffent, puis il réglait la manette de contrôle en position « enregistrement[43] ».

Pie XII fit son entrée dans la Bibliothèque apostolique à neuf heures moins six. À peu près au même moment, depuis un petit réduit dans la cour de San Damaso, Mgr Enrico Pucci vit les quatre cardinaux pénétrer dans le Palais apostolique. Chacun d'eux portait une calotte rouge, une écharpe pourpre et une croix pectorale en or. Ils empruntèrent un dédale de corridors et de cours intérieures, puis montèrent par un ascenseur grinçant. La porte s'ouvrit sur une antichambre tendue de velours rouge, décorée de médaillons à l'effigie des derniers papes. Le *maestro di camera*[*2] de Sa Sainteté, Alberto Arborio-Mella, conduisit les visiteurs dans la bibliothèque[44].

Cette pièce d'angle donnait sur la place Saint-Pierre. Des rayonnages couraient le long des murs, surmontés de douze tableaux, des scènes animalières. Un chandelier de cristal pendait du plafond. Le sol de la pièce était revêtu d'un épais tapis. Trois portraits aux couleurs sombres de maîtres hollandais la dominaient du haut de leurs niches. Une longue table en acajou était orientée vers les trois fenêtres, aux rideaux entrouverts, laissant pénétrer des lames d'une lumière blanche[45].

Pie XII était assis à un bureau, et sa silhouette se découpait à contre-jour, dans le halo des rayons du soleil. Il était coiffé d'une

calotte blanche et portait aux pieds des chaussons rouges sans talons. Sa robe d'une blancheur de neige n'était ornée que d'une croix en or. Tour à tour, les visiteurs s'inclinèrent pour baiser son anneau : les prélats Adolf Bertram, de Breslau, Faulhaber, de Munich, Josef Schulte, de Cologne, et Innitzer, de Vienne.

Ils prirent place dans les fauteuils à dossier en osier qui faisaient face au pontife. Un crucifix partageait la table avec des pyramides de documents. Un téléphone plaqué or à cadran rotatif aux orifices couleur bleu roi trônait à côté. Une plaque en argent indiquait que cette table de travail était un cadeau des évêques allemands, en remerciement des douze années qu'il avait passées en Allemagne en sa qualité de nonce apostolique.

« Nous souhaitions mettre à profit ce moment où vos éminences sont ici, commença le pape, pour réfléchir à la manière dont nous pourrions, dans la période présente, servir la cause de l'Église catholique en Allemagne. » Il lut une proposition de lettre à Hitler, en latin. Au milieu des formules de politesse ornementées du protocole, une phrase ressortait : « Dieu vous protège, monsieur l'honorable chancelier[46]. »

« Pensez-vous que ce document convienne, ou devrions-nous ajouter ou changer quoi que ce soit ? » s'enquit le pape.

Trois des cardinaux approuvèrent. Faulhaber émit une objection.

« Faut-il que ce soit en latin ? Considérant son aversion pour les langues non germaniques, le Führer préférerait ne pas avoir au préalable à consulter un théologien.

– Nous pouvons écrire en allemand, proposa Pie XII. Nous devons réfléchir à ce qui est le plus approprié vis-à-vis de l'Église d'Allemagne. C'est pour moi la question la plus importante. »

Le pape abordait là sans détour le conflit entre l'Église et le Reich. Il lut une liste de doléances, dressée par le cardinal Bertram. Les

nazis avaient œuvré à l'encontre des enseignements de l'Église, proscrit ses organisations, censuré sa presse, fermé ses séminaires, saisi ses biens, révoqué ses enseignants et fermé ses écoles. Ce conflit laissait présager des persécutions généralisées. Les hiérarques du parti nazi se vantaient de ce qu'« après la défaite du bolchevisme, du judaïsme, l'Église catholique sera le seul ennemi restant[47] ».

Pie XII laissa ensuite la parole à Faulhaber. Ce dernier avait un rapport encore plus sombre à faire. « Le préjugé contre le catholicisme ne s'effacera pas », prévint-il. Il cita le récent discours de Hitler devant le Reichstag, qui contenait cette phrase glaçante : « Nous détruirons le prêtre, ennemi politique des Allemands. » Les Chemises brunes avaient pris ces propos pour un permis de décapiter les statues des cathédrales, d'utiliser des crucifix comme cibles d'exercice et de maculer les autels d'excréments. Une foule avait récemment encerclé le domicile de Faulhaber, fracassé toutes les fenêtres et tenté de mettre le feu au bâtiment[48].

Le cardinal de Munich reliait l'origine de ces troubles à l'encyclique papale de 1937. Il avait lui-même rédigé la protestation du Saint-Père contre les politiques nazies – mais Pacelli, en sa qualité de secrétaire d'État, l'avait rendue plus tranchante. Tandis que Faulhaber s'étendait sur les souffrances, il avait changé de thème, lui préférant celui du combat. Il en avait modifié le titre, « Avec une préoccupation considérable », lui préférant celui-ci : « Avec une brûlante inquiétude ». Dans sa version plus affûtée, ce texte affirmait que le « National-socialisme avait l'intention de persécuter l'Église, d'emblée et par principe ». Dans son premier discours de chancelier, Hitler déclarait souhaiter la paix avec l'Église, et il était donc « furieux des propos susdits de l'encyclique » et, depuis lors, il avait « presque complètement rompu toutes relations avec les autorités de l'Église. » Bien que Faulhaber se fût abstenu de le dire, le Pacelli

cardinal avait contribué à engendrer la crise qu'affrontait désormais le Pacelli pape[49].

Faulhaber remettait en cause un autre trait acéré de Pacelli dans l'encyclique. Le texte déclarait que l'Allemagne « célébrait l'apothéose d'une croix hostile à la croix chrétienne ». Faulhaber protesta : « Le swastika n'a pas été choisi par le Führer pour supplanter la croix chrétienne et n'est pas non plus considéré comme tel par le peuple. » Un État avait le droit de choisir son drapeau, et « un rejet de ce drapeau serait perçu comme inamical ». Là encore, laissait entendre Faulhaber, le cardinal Pacelli n'avait-il pas attisé un incendie que le pape Pacelli devait maintenant éteindre[50] ?

« Son éminence Faulhaber a tout à fait raison », admit Pie XII. Ce fut le seul moment de l'entrevue où il distingua l'un de ses quatre visiteurs en particulier pour le féliciter. Ce faisant, il signalait subtilement qu'il s'en remettrait à lui – et non à Bertram, chef officiel de l'Église d'Allemagne – pour définir une politique vis-à-vis de Hitler.

Celle qui avait la préférence du cardinal de Munich se déclinait en deux volets. Le premier était celui d'un acquiescement sans détour. « Ils [les nazis] ont tellement des allures de combattants que l'on dirait qu'ils cherchent à tout prix des raisons de se battre. En particulier si c'est contre l'Église ! Mais je crois aussi que nous, les évêques, avons le devoir d'agir comme si nous n'avions pas conscience de cela. » Les évêques ne devraient pas entrer dans une guerre de mots avec le Führer, et Pie XII non plus. « Sur un plan pragmatique, de son côté, le Saint-Père devrait faire des concessions. »

« J'ai interdit les polémiques », rappela ce dernier. Il avait déjà demandé au quotidien du Vatican, *L'Osservatore Romano*, d'éviter d'attaquer la politique allemande. « Je leur ai fait savoir qu'il fallait désormais s'abstenir de tout propos tant soit peu incisif. »

Le second volet comportait des tentatives d'intercessions discrètes. Contrer le nazisme requérait des « contacts personnels », pas des protestations officielles. Des collaborateurs de confiance pourraient résoudre certains conflits dans les coulisses – s'ils se tenaient informés. « Il incombait aux évêques allemands de trouver un moyen de transmettre à Votre Sainteté des renseignements exacts qui tombent à point nommé. » Si nécessaire, ils pourraient contourner les voies bureaucratiques officielles[51].

« Cela va sans dire », commenta le pape. Il aimait garder la maîtrise du cours des choses. « La question allemande est pour moi la plus importante de toutes. Je me réserve de la traiter moi-même[52]. »

Cette perspective sembla perturber les cardinaux.

« Nous devons veiller à ce que Sa Sainteté reste en bonne santé. »

Telle fut la réflexion immédiate de plusieurs d'entre eux.

« Je suis en bonne santé », leur répondit-il. Puis il se leva. « Vos éminences, peut-être aurons-nous l'occasion de nous réunir à nouveau. »

Alors que les cardinaux allaient prendre congé, il s'efforça de raffermir leur résolution.

« Nous ne pouvons renoncer sur les principes, déclara-t-il. S'ils veulent se battre, il ne faut pas que nous ayons peur. Mais nous souhaitons encore voir s'il ne subsisterait pas un moyen d'en arriver à une solution pacifique… Quand nous aurons tout tenté, s'ils veulent absolument la guerre, nous riposterons. Et s'ils refusent, répéta-t-il, alors nous serons obligés de nous battre[53]. »

Au quartier général de la SS, Albert Hartl était encore plongé dans son travail. Ses supérieurs lui avaient demandé d'étoffer son dossier sur le nouveau pape, afin qu'ils puissent en publier une partie sous forme de brochure. Ce document exposerait la ligne du parti concernant Pie XII, et serait sous presse à la mi-mars. Hartl élabora

son portrait autour de quelques scénarios d'affrontement. Si le nouveau pontife continuait de lutter, il était crucial de savoir quelles tactiques et quelles armes il emploierait.

Pacelli n'agirait pas de manière inconsidérée. Ses déclarations publiques contre le nazisme reflétaient davantage le style emporté de Pie XI que le sien propre. Ce n'était pas un imprécateur mystique, mais un observateur attentif, un scrutateur clairvoyant et perspicace de réalités qui auraient échappé à d'autres natures plus grossières. « Ce qu'il fait, il le dissimule en son for intérieur. Ce qu'il ressent, il n'en montre rien. L'expression de son regard ne change pas. » Le pontife pesait chaque mot et maîtrisait chacun de ses mouvements. Cela pouvait le faire paraître superficiel, aride ou pointilleux. Ce n'était que rarement, au contact des Américains ou en présence d'enfants, qu'une lueur brillait dans ses yeux et qu'il élevait la voix[54].

Pourtant, s'il esquivait le combat frontal, ce n'était pas seulement affaire de style. Politique et réaliste, il évitait d'abattre ses cartes s'il n'avait pas la main. Contre les mouvements autoritaires de masse, l'Église était « dépassée, molle et impuissante ». La conquête de l'Abyssinie par l'Italie, et l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne, avaient déjà révélé de profondes divisions entre un Vatican pacifiste et des évêques nationalistes. Pacelli constaterait que son pouvoir sur les églises locales était entier en théorie, mais très partiel dans la pratique[55].

Il combattrait donc, mais indirectement. « Partout où l'Église ne se sent pas elle-même en possession du pouvoir, elle applique naturellement des méthodes plus habiles. » Hartl en mettait trois en évidence : le militantisme, la mutinerie et l'espionnage ; et la plus répandue des trois était l'espionnage[56].

« À strictement parler, il n'existe pas de services de renseignements du Vatican », écrivait-il. Pourtant, l'Église avait ses

« agents » – le clergé, qui soumettait des rapports. En les analysant avant de prendre ses décisions, le Vatican leur réservait un « traitement propre aux métiers du renseignement ». Qui plus est, l'entourage du pape assignait des « missions secrètes » au clergé et à des laïcs. Le Vatican disposant d'agents, d'analystes, de rapports et de missions, *de facto*, le pape possédait véritablement un « service de renseignements[57] ».

Certaines de ces missions présumées relevaient d'un militantisme d'ordre presque médiéval. Hartl rapportait par exemple qu'à Munich, le cardinal Faulhaber dissimulait des armes réservées aux forces de droite. Alors qu'il faisait ses études au séminaire de Freising, de 1919 à 1923, Hartl avait appris qu'« une quantité considérable d'armes et de munitions y étaient tenues cachées avec la permission de Faulhaber. […] Il y avait là des fusils, des mitrailleuses et deux petites pièces d'artillerie ». Il signalait avoir vu ces armes de ses yeux. « Certaines d'entre elles étaient stockées dans une cachette secrète […] à laquelle on pouvait accéder par un escalier dérobé situé sous une dalle de pierre près du maître-autel. » Des groupes réactionnaires bavarois s'entraînaient au maniement des armes lors d'exercices militaires secrets, et aussi peut-être à la faveur d'opérations contre des terroristes d'extrême gauche. L'Église pouvait encourager la violence contre les nazis, en employant des méthodes similaires, si elle y était poussée[58].

L'action militante se transformait ensuite en mutinerie. « L'Église catholique revendique le droit fondamental de destituer des chefs d'État, déclarait Hartl, et c'est une exigence qu'elle a pu satisfaire à plusieurs reprises, jusqu'à l'époque actuelle. » Durant la Contre-Réforme, des agents jésuites auraient soi-disant tué les rois Henri III et Henri IV, et comploté pour faire sauter le Parlement britannique. Hartl savait déjà que le conseiller jésuite de Pacelli, le père Leiber,

n'opposait aucune objection d'ordre moral à des initiatives similaires contre Hitler. C'est pourquoi la SS se devait de débusquer tous les militants catholiques allemands liés à Leiber et de « briser leur position offensive[59] ».

Il était « extrêmement difficile » de découvrir ces liens, admettait-il. Seul le proche entourage du pape connaissait le détail de ces opérations secrètes. Qui plus est, remonter la piste des espions du Saint-Siège relevait de la responsabilité du renseignement militaire allemand, l'Abwehr, un service d'espionnage qui, selon la rumeur, abriterait en son sein des conservateurs opposants à Hitler. En conséquence, la Schutzstaffel ne disposait que de « maigres » informations sur les « personnalités composant les services de renseignements du Vatican[60] ».

Hartl se figurait que les mœurs lui ouvriraient des fenêtres sur le monde secret de la Curie romaine. Conrad Gröber, archevêque de Fribourg, qui aurait eu une maîtresse juive, avait coopéré avec les SS, croyait-il, « par peur de voir sa liaison amoureuse révélée au grand jour ». La SS avait pris des moines au piège dans un night-club fréquenté par les homosexuels. Le père Johann Gartmeier, président de Caritas, organisme caritatif catholique, avait été convaincu de détournements de fonds à hauteur de 120 000 marks, après qu'une affaire de ménage à trois eut mal tourné : « Il était tombé entre les griffes de deux femmes mariées qui avaient rompu leur[s] mariage[s] avant de le faire chanter », avait signalé l'un des hommes de Hartl. Mais l'exploitation de ces écarts de conduite n'avait pas permis de démasquer des espions de l'Église[61].

Il restait une voie d'accès. Tous les agents secrets finissaient par transmettre des renseignements à leur officier traitant. Pour tout espion, c'était là le moment le plus dangereux : la plupart de ceux qui échouaient se faisaient prendre à l'instant où ils tentaient de

communiquer. À titre de précaution, ces agents et leurs officiers traitants recouraient à des relais, ce que le jargon du renseignement appelait des « coupe-circuits », leur tenant lieu de messagers. Hartl cherchait donc, comme le relevait la SS, « à démanteler le réseau de courriers géré par l'Église catholique[62] ».

De prime abord, il crut avoir pénétré le système. Ainsi qu'il le mentionnait, un certain Dr Johannes Denk « se chargeait d'une boîte aux lettres, un relais de messagers, à Munich, mais il était en même temps un agent de la Gestapo berlinoise ». Pourtant, les lettres qui transitaient entre les mains de Denk ne révélèrent l'identité d'aucun agent. Hartl en déduisit que l'Église avait organisé un réseau de messagers qui restait à découvrir ; et, n'ayant pas réussi à en infiltrer le versant allemand, il incita ses hommes à se tourner vers Rome[63].

Pie XII reçut de nouveau les cardinaux du Reich le dimanche 9 mars. L'*esatto* (« verbatim ») révélait les hommes du pape comme aucun observateur extérieur ne les voyait jamais. Détendus après plus d'un mois passé dans la péninsule, les princes germaniques de l'Église badinaient comme s'ils se trouvaient dans une sorte de vestiaire du clergé. Employant un langage si coloré qu'il frisait l'irrévérence, ils plaisantaient au sujet de leurs chances d'accéder à la sainteté. Bertram riait de la manière dont Pie XII pourrait s'adresser à Hitler : « Et le Saint-Père qui s'exclame lui aussi "*Heil*, *Heil*[64]" ! »

« Si vos éminences veulent bien reprendre place, suggéra le pape, je souhaite poursuivre sur cette question allemande, d'une telle importance. »

Il souleva le principal sujet à l'ordre du jour, insistant sur son caractère prioritaire. Le premier volet requérant toute leur attention ce matin-là ne portait pas sur la situation spirituelle lamentable des catholiques. Il avait plutôt trait aux opérations clandestines.

« La première question, reprit le souverain pontife, concerne le service de messagerie entre le Saint-Siège et les évêques allemands. L'affaire est vitale, ajouta-t-il, car cette liaison par messager est le seul moyen d'acheminer des messages secrets. »

Le secrétaire politique de Faulhaber, Mgr Johannes Neuhäusler, avait envoyé deux propositions. Pie XII les lut à haute voix :

> a) Périodiquement (chaque mois ou tous les deux mois), le Saint-Siège envoie un diplomate avec lequel les très révérends archevêques peuvent discuter des questions du moment et à qui nous pouvons aussi remettre des documents écrits destinés à Rome. En ce cas, l'itinéraire serait à peu près celui-ci : Rome, Vienne, Munich, Fribourg, Cologne, Berlin, Breslau, Rome (par Vienne ou Munich).
>
> b) On emploierait un double service de messagerie. Le premier, celui qui est déjà en vigueur entre Rome et Berlin (la question est de savoir s'il conviendrait d'ajouter une étape intermédiaire à Munich). Et le second, un réseau interne à l'Allemagne : Berlin, Munich, Fribourg, Cologne, Berlin. Les documents destinés à Rome seraient récupérés à l'étape intermédiaire et un messager s'en chargerait jusqu'à Berlin, d'où ils seraient réexpédiés vers Rome *via* le premier service de messagerie mentionné. De même, et de manière à être assuré d'avoir accès au territoire, il faudrait probablement que le messager intragermanique jouisse du statut diplomatique.

Pie XII commenta ensuite ce qu'il appelait ce sujet « technique » en des termes très directs :

> Cela concerne un messager, qui n'appartient pas officiellement au Saint-Siège, mais reste néanmoins tout à fait digne de confiance. Il effectuera le voyage une fois par semaine. Il quittera Rome le samedi et arrivera le lundi à Berlin. Dans le sens inverse, le Saint-Siège recevra les messages de Berlin le premier jour de la semaine. Cette liaison hebdomadaire Rome-Berlin est fiable. Depuis l'époque de *Mit brennender Sorge*, nous avons les meilleures preuves de la confidentialité de cette filière. Personne n'en a jamais rien su.

Le réseau intérieur, en territoire germanique, s'avérait plus problématique. Les agents épiscopaux devaient se mettre hors de portée du *Sicherheitsdienst* (SD), le service d'espionnage de la SS. « C'est le mal absolu », souligna le cardinal Bertram. Les cinq hommes débattirent alors de la manière de relier autant de diocèses dispersés avec Berlin[65].

> Cardinal Bertram : Nous devons procéder clandestinement. Quand saint Paul se fit descendre dans une corbeille au bout d'une corde le long de la muraille, à Damas, il n'avait pas non plus la permission de la police[66].
>
> Le Saint-Père : Oui, nous avons là un précédent utile. Pie XI avait déjà approuvé la prise en charge des coûts de ce service de courrier de Munich, Breslau et Cologne vers Berlin sur le denier de Saint-Pierre. De la sorte, ce service paraît en effet possible et facile !
>
> Cardinal Innitzer : Oui, mais cet individu doit aussi certainement être digne de confiance.

Cardinal Schultze : Cette messagerie n'a pas toujours été assurée par la même personne. Il vaudrait mieux que ce soit toujours la même.

Cardinal Faulhaber : En Bavière, nous en changeons souvent, parce que sans cela la police finirait par le rattraper. À Munich, c'est facile. Les ecclésiastiques de passage descendent à l'Europäischer Hof ; on y trouve toujours quelqu'un de Berlin[67].

Le Saint-Père : Et qu'en est-il de Vienne ?

Cardinal Innitzer : De là-bas, cela fonctionne à peu près de la même manière.

Cardinal Faulhaber : Les évêques ne savent pas quand le messager apostolique se rend à Berlin depuis Rome.

Le Saint-Père : Tous les samedis, toutes les semaines.

Cardinal Faulhaber : Pouvons-nous en informer les évêques ?

Le Saint-Père : Bien sûr ! Je reçois toujours la valise diplomatique de Berlin chaque lundi matin. Tout à fait régulièrement, en toute certitude et en toute sécurité. Comme je l'ai dit, Pie XI m'avait fait savoir que les dépenses des évêques pour ces services pouvaient être payées par le denier de Saint-Pierre, sans aucune difficulté.

Si l'Église devait combattre le parti nazi, des liaisons sûres seraient cruciales.

« Y a-t-il dans le camp d'en face des signes perceptibles d'une volonté de faire la paix avec l'Église ? » s'enquit le souverain pontife.

Innitzer jugeait la tendance « très mauvaise ». Dans les campagnes, le parti tentait d'empêcher les prêtres d'enseigner le catéchisme. Mais certains paysans avaient résisté.

« L'enseignement religieux, disent-ils, nous appartient. S'il n'y a plus de catéchisme, nous provoquerons des émeutes.

– Nous ne devons pas perdre notre sang-froid, fit le pape. Nous ne pouvons tout simplement pas renoncer.

– Le danger est grand », l'avertit le cardinal Bertram[68].

Dimanche 12 mars, à 6 heures du matin, une procession serpentait en direction des portes de bronze de Saint-Pierre. Les gardes suisses avançaient en tête, suivis de moines aux pieds nus, une ceinture de corde nouée à la taille. Pie XII avait pris place en fin de cortège, porté dans sa *sedia gestatoria*, sa chaise à porteurs, encadrée de plumes d'autruches qui ondoyaient en silence, comme des guillemets.

Il pénétra dans la basilique, salué par une sonnerie de trompettes d'argent et une salve d'applaudissements. Il bénit les visages, entre les colonnes de fumée des encensoirs. Au maître-autel, des serviteurs lui placèrent sur les épaules une étole en laine entretissée de croix noires.

À l'extérieur, la police contenait la foule. Les gens grimpaient sur les rebords des fenêtres et se tenaient en équilibre sur des cheminées, s'efforçant d'entrevoir le balcon du palais.

À midi, Pie XII fit son apparition. Le cardinal-diacre se trouvait là, debout, à côté de lui. Il déposa sur la chevelure noire de Pacelli une couronne sertie de perles, en forme de ruche. « Reçois cette tiare, déclara-t-il, reçois cette tiare ornée d'une triple couronne, et sache que tu es père, prince et roi, le recteur de la terre[69]. »

L'ambassadeur d'Allemagne auprès du Saint-Siège, Diego von Bergen, aurait dit de la cérémonie : « Très émouvante et très belle, mais ce sera la dernière[70]. »

Tandis qu'Eugenio Pacelli était couronné pape, à Berlin, Hitler assistait à une cérémonie d'État. Lors d'un discours du jour du Souvenir, à l'Opéra national, le grand amiral Erich Raeder déclarait : « Partout où nous nous sommes imposés, nous nous maintiendrons ! Partout où une faille apparaît, nous la comblerons ! […] L'Allemagne frappe vite et fort ! » Le dictateur passa en revue sa garde d'honneur, puis déposa une couronne sur le tombeau du Soldat inconnu. Ce même jour, il signa des ordres pour que ses soldats occupent la Tchécoslovaquie[71].

Le 15 mars, l'armée allemande entrait dans Prague. Sous la neige et le brouillard, sur des routes verglacées, le maître du Reich suivait à bord de son véhicule Mercedes de commandement à trois essieux, vitres pare-balles relevées. L'escouade de 800 officiers SS de Himmler se lança à la chasse aux indésirables. Un agent papal câbla à Rome, avec des « précisions obtenues confidentiellement », signalant les arrestations de tous ceux qui avaient « pris la parole et publié des écrits contre le Troisième Reich et son Führer ». Très vite, 487 jésuites tchèques et slovaques finirent dans des camps de prisonniers, où il n'était « pas rare, racontait un témoin, de voir un prêtre vêtu de haillons, épuisé, tirer un chariot et, derrière lui, un jeune en uniforme des SA [*Sturmabteilung*, ou section d'assaut], fouet au poing[72] ».

En faisant main basse sur la Tchécoslovaquie, Hitler précipitait l'Europe dans la crise. Il avait jeté aux oubliettes sa promesse de respecter l'intégrité de la nation tchécoslovaque, faite à Munich six mois auparavant, et dont le Premier ministre Neville Chamberlain avait affirmé qu'elle garantissait « la paix pour notre temps. » À présent, Londres condamnait « la tentative de l'Allemagne de

conquérir la domination du monde, à laquelle il était de l'intérêt de tous les pays de résister ». Confronté à un ultimatum de Berlin sur le litige du corridor de Dantzig, le gouvernement polonais mobilisa ses troupes. Le 18 mars, l'agent apostolique à Varsovie signalait « un état de tension » entre le Reich et la Pologne « qui pourrait avoir les plus graves conséquences ». Un autre rapport de renseignements parvint au Vatican, qualifiant la situation d'une « extrême gravité[73] ».

En près d'un millénaire, aucun pape n'avait sans doute été élu dans un tel climat de peur généralisée. La tragédie égalait celle de 1073, lors de l'implosion du très vieil empire de Charlemagne, et il suffisait d'une étincelle pour que l'incendie ravage l'Europe. « L'élection du pape elle-même se déroula à l'ombre du swastika, se vantait Robert Ley, le chef du Front allemand du travail. Je suis sûr qu'ils ne parlent de rien d'autre que de trouver un candidat au fauteuil de Saint-Pierre qui soit plus ou moins à la hauteur pour négocier avec Adolf Hitler[74]. »

En fait, la crise politique avait engendré un pape politique. Face à la tempête imminente, les cardinaux avaient élu le candidat le plus habile qui soit sur ce plan, au terme du conclave le plus bref des quatre derniers siècles. Sa longue carrière au sein du service apostolique des affaires étrangères faisait d'Eugenio Pacelli le plus émérite des diplomates de la Curie. Il avait chassé à courre avec des généraux prussiens, subi lors de dîners interminables les diatribes de rois en exil, affronté des révolutionnaires en armes avec sa croix sertie de pierreries pour seule protection. Cardinal secrétaire d'État, il s'était discrètement aligné sur les positions d'États amis et, avec ceux qui se montraient hostiles, il était parvenu à conquérir certains droits pour les catholiques. Utile à tous les gouvernements sans jamais être le valet d'aucun, il avait fait à un diplomate allemand « l'impression d'être politique à l'extrême[75] ».

Pacelli avait la politique dans le sang. Son grand-père avait été ministre de l'Intérieur des États pontificaux, une ceinture d'États plus vastes que le Danemark, sur lesquels les souverains pontifes avaient régné depuis le Moyen Âge. Croyant que ces territoires assuraient l'indépendance politique des papes, les Pacelli avaient lutté pour les préserver contre les nationalistes italiens. Et ils avaient dû s'incliner. En 1870, le pape ne régnait plus que sur la cité du Vatican, un royaume en forme de diamant de la taille d'un parcours de golf. Né à Rome six ans plus tard, élevé dans l'ombre de la basilique Saint-Pierre, Eugenio Pacelli héritait donc d'une conception hautement politique de sa mission. Enfant de chœur, il priait pour les États pontificaux ; dans ses compositions scolaires, il protestait contre les revendications séculières ; et, en sa qualité de pape, il considérait la politique comme une religion conduite par d'autres moyens[76].

Certains percevaient une contradiction dans sa manière de mêler sacerdoce et politique. L'ancien secrétaire d'État était porteur de maintes contradictions. Il s'était rendu en visite dans plus de pays et parlait plus de langues que tous ses prédécesseurs – pourtant, il restait casanier, et vécut avec sa mère jusqu'à l'âge de 41 ans. Désireux d'aller à la rencontre des enfants, jamais effrayé par les dictateurs, il était timide avec les évêques et les prêtres. Il menait l'une des existences les plus publiques de la planète, et l'une des plus solitaires. Il était connu de milliards d'individus, mais son meilleur ami était un chardonneret. Il était ouvert aux inconnus, pensif avec ses amis. Ses conseillers étaient incapables de lire dans son âme. Aux yeux de certains, il ne faisait pas l'effet d'« un être humain, avec ses pulsions, ses émotions, ses passions » – mais d'autres se souvenaient de lui en sanglots devant le sort réservé aux juifs. Un observateur l'avait trouvé « poignant et extraordinaire », un autre « despotique et

peu sûr de lui ». Une moitié de sa personne neutralisait toujours l'autre moitié, semblait-il[77].

Une double dévotion à la politique et à la piété créait en lui un profond clivage intérieur. Personne n'aurait pu le traiter de pur machiavélisme, de pape à la Médicis : il disait la messe chaque jour, communiait avec le Seigneur des heures durant, faisait état de ses visions de Jésus et Marie. Les visiteurs remarquaient son apparence empreinte de sainteté ; l'un d'eux évoqua même « un homme semblable à un rai de lumière ». Pourtant, ceux qui lui trouvaient l'air d'appartenir à un autre monde se trompaient. L'hyperspiritualité, le repli dans la sphère de la religion pure n'avaient pas sa faveur. Un officier de renseignements américain en poste à Rome remarqua le temps qu'il consacrait à la politique et combien il surveillait étroitement tous les aspects des affaires étrangères du Vatican. Tout en rédigeant une encyclique sur le corps mystique du Christ, il évaluait aussi l'impact stratégique probable des armes atomiques. Il jugeait qu'il s'agissait d'« utiles moyens de défense[78] ».

Parmi ceux qui l'appréciaient, certains n'aimaient guère son souci du pouvoir séculier. Considérant le rôle primordial de l'Église, « on est tenté parfois de regarder comme surérogatoire l'activité politique et diplomatique de la secrétairerie d'État », écrivait Jacques Maritain, ambassadeur de France au Vatican, après la guerre. Le rôle primordial de l'Église était après tout de sauver des âmes. Mais dans la pratique, ce but spirituel en renfermait un autre, temporel : réunir les conditions politiques de l'éventuel salut des âmes. Les prêtres devaient baptiser, dire la messe, et célébrer les mariages sans aucune interférence de la part de l'État. La peur de la puissance étatique structurait la pensée de l'Église : les César avaient tué Pierre et Paul, et Jésus[79].

Par conséquent, le pape n'endossait pas un rôle unique, mais deux. Il devait rendre au Seigneur ce qui était au Seigneur, et tenir César en respect. Chaque pape était pour partie un politicien ; certains d'entre eux avaient mené des armées. La papauté dont héritait Pacelli était aussi bipolaire que lui. Il reprenait purement et simplement à son compte, sous une forme concentrée, le problème existentiel de l'Église : comment être une institution spirituelle dans un monde à la dimension hautement physique et politique[80].

Ce problème impossible à résoudre se révélait gérable, tout au plus. Et si ce dilemme avait été la cause de vingt siècles de guerre entre l'Église et l'État, portés à leur paroxysme lors de son élection, ce fut aussi un choix épineux qui, sous son autorité, placerait le catholicisme en situation de conflit avec lui-même. En effet, la poussée tectonique de tensions opposées, d'impératifs spirituels et temporels, ouvrait dans les fondements de l'Église une faille qui ne pourrait se refermer. Idéalement, la fonction spirituelle d'un pape ne devrait pas entrer en opposition avec sa fonction politique. Mais si tel était le cas, et quand cela se présenterait, à laquelle des deux fallait-il accorder la priorité ? C'était là une question toujours délicate, mais qui ne le fut jamais autant que durant ces années les plus sanglantes de l'Histoire humaine, quand Pie Douzième du nom aurait à choisir la réponse qu'il y apporterait.

Le 1er septembre 1939, il se réveilla vers 6 heures du matin, dans sa résidence d'été de Castel Gandolfo, forteresse médiévale posée à cheval sur le bord de la caldeira d'un volcan éteint. Sa gouvernante, sœur Pascalina, venait de laisser sortir ses canaris de leurs cages quand le téléphone de la table de chevet sonna. Répondant à sa manière habituelle (« *È'qui Pacelli* » – « Ici Pacelli »), il entendit la voix tremblante du cardinal Luigi Maglione, qui lui transmettait un

renseignement émanant du nonce apostolique à Berlin : un quart d'heure plus tôt, la Wehrmacht avait fait irruption en Pologne[81].

De prime abord, Pie XII maintint le cours normal de son existence papale. Il se rendit à petits pas vers sa chapelle privée et s'agenouilla, en prière. Ensuite, après une douche froide et un rasage au rasoir électrique, il célébra la messe, à laquelle assistaient des nonnes bavaroises. Mais au petit déjeuner, nota sœur Pascalina dans ses mémoires, il ne goûta à ses petits pains et à son café que du bout des lèvres, avec circonspection, « comme s'il ouvrait une pile de factures dans le courrier ». Tout au long des six années suivantes, il se nourrirait peu. À la fin de la guerre, malgré son mètre quatre-vingts, il ne pèserait plus que cinquante-six kilos. À bout de nerfs, affaibli par le fardeau des épreuves morales et politiques, il évoquait à sœur Pascalina un « moineau affamé ou un cheval fourbu ». Avec un soupir d'une grande tristesse, son sous-secrétaire d'État, Domenico Tardini, eut cette réflexion : « Cet homme, pacifique par tempérament, de par son éducation et ses convictions, allait devoir vivre ce que l'on pourrait appeler un pontificat de guerre[82]. »

En période de conflit armé, le Vatican s'efforçait de rester neutre. Représentant les catholiques de toutes nations, le pape se devait de paraître impartial. Prendre parti eût incité certains catholiques à trahir leur pays, et d'autres leur foi[83].

Mais la Pologne constituait un cas à part. Durant des siècles, les Polonais avaient formé un rempart entre la Prusse protestante et la Russie orthodoxe. Pie XII reconnaîtrait le gouvernement polonais en exil, pas le protectorat nazi. Si sa position officielle se définissait par sa « neutralité », sa position réelle était autre. Lors de la chute de Varsovie, il se confia à l'ambassadeur de France : « Vous savez de quel côté vont mes sympathies. Mais je ne peux pas le dire[84]. »

Alors que la nouvelle du supplice de la Pologne se répandait, il se sentit toutefois obligé de s'exprimer. En octobre, le Vatican avait reçu des rapports l'informant de juifs abattus dans des synagogues et enterrés dans des fosses communes. En outre, les nazis prenaient aussi les catholiques polonais pour cibles. Ils finiraient par assassiner quelque 2,4 millions de catholiques polonais lors d'« opérations meurtrières à caractère non militaire ». La persécution des Gentils de Pologne serait loin d'égaler le génocide industriel infligé aux juifs d'Europe. Mais elle comportait aussi certaines caractéristiques quasi génocidaires et préparait la voie à ce qui suivrait[85].

Le 20 octobre, le pape faisait diffuser une déclaration publique. Son encyclique *Summi Pontificatus*, connue en anglais sous le titre *Darkness over the Earth* (Ténèbres sur la terre), débutait en dénonçant les attaques contre le judaïsme[*3].

> Celui qui appartient à la Milice du Christ – qu'il soit ecclésiastique ou laïque – ne devrait-il pas se sentir stimulé et excité à une plus grande vigilance, à une défense plus résolue, quand il voit augmenter sans cesse les rangs des ennemis du Christ, […] [qui] brisent d'une main sacrilège les tables des commandements de Dieu pour les remplacer par des tables et des règles d'où est bannie la substance morale de la révélation du Sinaï, l'esprit du Sermon sur la Montagne et de la Croix ?

« L'Église » doit se montrer « ferme cependant, quand, même au prix de tourments et de martyre, écrivait-il, elle doit dire le *Non licet* ! ». Il insistait ensuite sur l'« unité du genre humain ». Soulignant que cette unité réfutait le racisme, il annonçait qu'il consacrerait des

évêques de douze origines ethniques, dans la crypte du Vatican. Il clôturait sur ce point en rappelant que « l'esprit, l'enseignement et l'œuvre de l'Église ne pourront jamais être différents de ce que prêchait l'apôtre des nations : […] il n'y a plus ni grec ou juif[86] ».

Le monde jugea que ce texte équivalait à une attaque contre l'Allemagne nazie. « Le pape condamne les dictateurs, les violateurs de traités, le racisme », titrait le *New York Times* en gros titre barrant toute sa première page. « La condamnation sans réserves que, dans son encyclique *Summi Pontificatus*, Pie XII adressait aux principes de gouvernement totalitaires, racistes et matérialistes a suscité un profond émoi », rapportait une dépêche de l'Agence télégraphique juive. « Bien que l'on se soit attendu à ce que le pape s'attaque aux idéologies hostiles à l'Église, peu d'observateurs avaient envisagé un texte au contenu aussi cinglant. » Le pape promettait même de s'exprimer à nouveau, si nécessaire. « Il n'est rien dont Nous Nous sentions davantage débiteur envers Notre charge et envers Notre temps, que de rendre, avec une apostolique fermeté, témoignage à la vérité, écrivait-il. […] Dans l'accomplissement de ce devoir qui Nous incombe, Nous ne Nous laisserons pas influencer par des considérations terrestres[87]. »

C'était un serment courageux, mais vain. Il n'userait plus du mot « juif » en public avant 1945. Pendant le conflit, les agences de presse alliées et juives le saluaient encore comme un antinazi. Mais avec le temps, son silence finit par tendre les relations judéo-catholiques et par entamer la crédibilité morale de la foi. Objets de débat au cours du siècle suivant, les causes et la signification de ce mutisme deviendraient la principale énigme tant du parcours biographique de Pie XII que de l'histoire de l'Église moderne.

En le jugeant sur ce qu'il n'a pas su dire, on ne peut que le condamner. Face à ces images de monceaux de cadavres squelettiques

qu'il avait sous les yeux ; face à ces femmes et ces jeunes forcés, sous la torture, de s'entre-tuer ; devant ces millions d'innocents encagés comme des criminels, envoyés à l'abattoir comme du bétail, et incinérés comme des détritus – il aurait dû élever la voix. Il avait ce devoir, non seulement en sa qualité de souverain pontife, mais en tant qu'individu. Après sa première encyclique, il émit de nouveau des distinctions d'ordre général entre la haine raciale et l'amour chrétien. Cependant, il fit un usage très parcimonieux du denier éthique de l'Église ; et, envers ce qu'il qualifiait en privé de « forces sataniques », en public, il fit preuve de modération ; là où aucune conscience ne pouvait demeurer neutre, l'Église, elle, paraissait le rester. Tout au long de la plus grande crise morale que le monde ait connue, le plus grand de ses chefs spirituels semblait à court de mots.

Mais le Vatican n'œuvrait pas seulement par le verbe. Le 20 octobre, quand Pie XII apposa son nom en tête de *Summi Pontificatus*, il était pris dans les rets d'une autre guerre en retrait de la guerre. Sans être nullement informés de ses actions secrètes, ceux qui révélèrent plus tard les méandres de ses politiques se demandaient pourquoi il avait paru si hostile envers le nazisme, avant de si longtemps se taire. Mais quand on retraça ses actions secrètes, et quand on les mit en coïncidence avec ses paroles publiques, une sombre et brutale corrélation devint évidente. Le dernier jour où Pie XII prononça publiquement le mot « juif » fut aussi le premier où il fit le choix historique d'aider à assassiner Adolf Hitler[88].

---

*1. *La Grève* (ou *La Révolte d'Atlas*, son titre original) est un roman monumental d'Ayn Rand, vaste allégorie sociale. *(N.d.T.)*

*2. Le grand chambellan du Vatican, chargé des services personnels du pape, de la tenue de la maison papale, des gardes du Vatican, des demandes d'audience et de l'organisation des

cérémonies pontificales. *(N.d.T.)*

*3. L'encyclique contient ce passage : « Le saint Évangile raconte que, quand Jésus fut crucifié, les ténèbres se firent sur toute la terre (Matth., XXVII, 45) : effrayant symbole de ce qui est arrivé et arrive encore dans les esprits, partout où l'incrédulité aveugle et orgueilleuse d'elle-même a de fait exclu le Christ de la vie moderne, spécialement de la vie publique, et avec la foi au Christ a ébranlé aussi la foi en Dieu. […] et la laïcisation si vantée de la société, […] a fait réapparaître, même dans des régions où brillèrent pendant tant de siècles les splendeurs de la civilisation chrétienne, les signes toujours plus clairs, toujours plus distincts, toujours plus angoissants d'un paganisme corrompu et corrupteur : les ténèbres se firent tandis qu'ils crucifiaient Jésus. » *(N.d.T.)* Source : Vatican. http://w2.vatican.va/content/piusxii/fr/encyclicals/documents/hf_pxii_enc_20101939_summi-pontificatus.html.

2

La fin de l'Allemagne

Le 22 août 1939, dix jours avant que l'Allemagne n'envahisse la Pologne, Hitler convoquait ses généraux dans son repaire perché au flanc d'une montagne bavaroise, son domaine privé de Berchtesgaden. Après avoir franchi les contrôles de sécurité, les généraux et les amiraux pénétrèrent dans le chalet du Führer, le Berghof, et prirent place dans les fauteuils du salon de réception. Une large baie vitrée commandée par un système de vérins hydrauliques coulissait verticalement dans le sol, ouvrant la pièce sur un panorama alpin d'une telle immensité que l'on se sentait comme suspendu dans l'espace. La crête dentelée du massif de l'Untersberg étincelait au loin, montant la garde sur ce qui serait, disait-on, la sépulture de Charlemagne[*1]. Le maître de l'Allemagne, qui s'appuyait contre un piano à queue, prit la parole presque sans jeter un œil aux feuillets de notes qu'il tenait dans sa main gauche[1].

Dans le fond de la pièce était assis un homme aux allures de fouine, l'air nerveux, le visage pénétré d'une grande intensité, des yeux d'un bleu perçant et une masse épaisse de cheveux blancs. Il sortit un carnet et un crayon. Chef de l'Abwehr, le renseignement militaire, l'amiral Wilhelm Canaris avait le droit de prendre des notes

lors des conférences d'état-major secrètes de l'armée allemande. D'autres participants confirmèrent l'indéniable exactitude de sa transcription, qui deviendrait une pièce à conviction dans le cadre du tribunal des crimes de guerre, à Nuremberg[2].

« Je vous ai tous réunis, commença le Führer, pour vous donner un aperçu des critères sur la base desquels j'ai décidé d'agir. Pour moi, il m'est clairement apparu qu'un conflit devait survenir avec la Pologne. » L'Allemagne ne retrouverait jamais son honneur et ne restaurerait jamais son prestige tant qu'elle n'aurait pas récupéré tous les territoires perdus au cours des guerres passées. C'était pourquoi il avait décidé d'attaquer. Bien que les Britanniques aient promis de protéger Varsovie, ils n'interviendraient probablement pas : « Nos ennemis ne sont que des *kleine Würmchen* [de petits vers de terre]. » Se référant à un appel de Radio Vatican à des pourparlers de paix, que le pape avait lancé à Rome ce matin-là, il déclara seulement s'inquiéter de ce « qu'au dernier moment un de ces mollusques ne vienne encore me soumettre un plan de médiation[3] ».

Il prit la parole encore une heure, entrant dans les détails opérationnels, puis on leva la séance pour passer à table. Après le caviar servi sur la terrasse par des officiers SS en uniformes d'été d'un blanc de neige, il reprit sur un ton encore plus fanatique. Le crayon de Canaris courait de nouveau sur la page de son cahier. « Nous devons assumer ce risque […]. Nous sommes confrontés à des choix très rudes, soit celui de frapper, soit celui d'un anéantissement assuré. […] Le moment est désormais favorable pour parvenir à une solution, alors frappons ! […] Exécution : dure et impitoyable ! Fermez vos cœurs à la pitié[4] ! »

Les propos que Hitler venait de tenir choquèrent ses généraux. Canaris n'osait pas coucher cela sur le papier, mais le *Feldmarschall* Fedor von Bock en confia plus tard la teneur à un collègue. Des

formations spéciales de la SS arborant l'insigne à tête de mort, leur avait révélé le dictateur, moucheraient la dernière flamme vacillante de la résistance polonaise en liquidant des milliers de prêtres catholiques. Ainsi que le rapporta l'un des colonels de l'entourage de Bock, Hitler affirmait « qu'après la fin de la campagne les Polonais seraient traités avec une sévérité sans merci [...]. [Il] ne voulait pas charger l'armée du fardeau des "liquidations" rendues nécessaires par des motivations d'ordre politique, mais préférait que la SS entreprenne la destruction de la classe dirigeante polonaise, c'est-à-dire surtout la destruction du clergé polonais[5] ».

« Après coup, on ne demandera pas au vainqueur si ses raisons étaient justes, continuait Canaris. Ce qui compte, ce n'est pas d'avoir le droit de notre côté, mais simplement de posséder la volonté de vaincre. » Le Führer acheva son discours par cette formule : « J'ai fait mon devoir. Maintenant faites le vôtre[6]. »

Après quoi, dans le souvenir de Bock, il y eut un long « silence glacial ». Finalement, Walther von Brauchitsch, commandant en chef des forces armées, s'écria : « Messieurs, regagnez vos postes dès que possible. » Canaris referma son cahier et redescendit de la montagne[7].

Ce soir-là, le Führer flânait sur la terrasse, en contemplant l'horizon. « Le ciel au nord, d'un bleu turquoise surnaturel, vira d'abord au violet puis au rouge sang, écrivit plus tard son officier d'ordonnance. Au début, nous avons cru à un important incendie derrière le mont Untersberg, mais ensuite cette lueur couvrit tout le ciel au nord, comme le font les aurores boréales. Un tel événement est exceptionnellement rare en Allemagne du Sud. J'en ai été très ému et j'ai affirmé à Hitler que cela augurait d'une guerre sanglante[8]. »

« S'il doit en être ainsi, le plus tôt sera le mieux, lui répliqua le Führer. Personne ne sait combien de temps encore je vivrai. C'est pourquoi mieux vaut un conflit maintenant. […] Pour l'essentiel, tout dépend de moi, de mon existence, en raison de mes dons politiques. Il est probable que personne ne jouira plus jamais d'une confiance aussi entière du peuple allemand, égale à celle dont je dispose. Mon existence est donc un facteur de grande valeur. Mais on pourrait m'éliminer, à tout moment. » Il craignait qu'un « fanatique armé d'un fusil à lunette » ne l'abatte[9].

Il ne pensait pas que l'agresseur pût agir seul. S'il suspectait l'existence d'un complot visant à le supprimer, confia-t-il à son adjoint, Martin Bormann, il prendrait des mesures urgentes contre la faction qu'il soupçonnait d'être l'instigatrice la plus probable d'un tel coup de force. « Les facteurs spirituels sont décisifs », avait-il insisté dans son discours, ce jour-là. Les éléments bourgeois ou marxistes seraient incapables de motiver les vrais idéalistes, de les convaincre de risquer leur vie pour le tuer. Le plus grand danger viendrait au contraire d'« assassins galvanisés par les noirs corbeaux dans leur confessionnal ». Parmi les « crétins » qui s'opposaient à lui, ajouta-t-il, il y avait « en particulier [les dirigeants] du catholicisme politique ». Si quiconque tentait un coup de force, jura-t-il, il « irait ramasser tous les chefs du catholicisme politique à leur domicile et les ferait exécuter[10] ».

Le lendemain, de retour à Berlin, dans son bureau de l'Abwehr, Canaris broyait du noir. Alors que ses teckels dormaient sur une petite litière où s'empilaient des couvertures, il travaillait à un résumé codé de ses notes. Ensuite, lors d'une réunion avec ses plus proches collaborateurs, il leur lut les passages essentiels de son ton de voix si caractéristique, avec un léger zézaiement. Ce fut seulement à cet instant qu'ils remarquèrent la profondeur de son désespoir. « Il en

était encore totalement horrifié, écrivit Hans Gisevius, un officier de l'Abwehr. Il lisait d'une voix tremblante. Canaris avait une conscience aiguë de s'être trouvé en position de témoin d'une scène monstrueuse[11]. »

Canaris haïssait le Führer avec toute la ferveur de celui qui l'avait jadis aimé. Le dictateur avait promis de préserver les traditions religieuses et militaires allemandes, mais il n'avait proposé qu'une parodie païenne de ces idéaux très anciens. Pour Canaris, l'Épiphanie eut lieu en 1938, quand le chancelier du Reich limogea deux généraux de haut rang, après avoir gravement porté atteinte à leur honneur en proférant des allégations d'ordre sexuel à leur encontre. Au lieu de démissionner en signe de protestation, l'amiral, l'un des chefs de l'espionnage allemand, préféra conserver son poste, et fournir aux ennemis de Hitler au sein du camp conservateur l'arme secrète qui leur permettrait d'abattre le monstre qu'ils avaient contribué à créer. Dirigeant les activités clandestines, au fait des secrets d'État, Canaris et ses proches étaient en parfaite position pour porter atteinte aux nazis. Ils auraient les moyens de frapper le dictateur, de l'intérieur[12].

Après la lecture de ses notes, ses collaborateurs et lui débattirent de ce qu'il convenait de faire. Son adjoint, Hans Oster, voulait divulguer le discours de Hitler. Peut-être cela pousserait-il les opposants du régime à organiser un coup d'État qui serait de nature à préserver la paix. Si Londres et Paris réagissaient avec assez de vigueur, les généraux allemands pourraient suivre le conseil de leur chef d'état-major adjoint, Franz Halder, qui avait déclaré à l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin : « Il faut frapper la main de l'homme qui porte la hache[13]. »

Cela valait apparemment la peine d'essayer. Le 25 août, le colonel Oster transmettait clandestinement le document à Alexander C. Kirk,

le chargé d'affaires américain à Berlin, qui soupira : « Oh, reprenez-moi ça. […] Je n'ai pas envie d'être impliqué. » L'officier de la Section Z en envoya ensuite un exemplaire à un fonctionnaire de l'ambassade de Grande-Bretagne, mais ce texte non signé, sur papier libre, laissa ce dernier indifférent. Pour aborder les puissances étrangères, en conclut Hans Oster, les comploteurs devaient chercher à se procurer une forme d'imprimatur, un sceau de légitimité, un moyen de se porter garants de la bonne volonté allemande[14].

De son côté, Canaris entreprit quelques démarches plus diligentes. Il se rapprocha du vice-ministre des Affaires étrangères, Ernst von Weizsäcker, qui, après avoir appris que la guerre menaçait, écrivit dans son journal : « Quelle idée atterrante que de savoir mon nom associé à cet événement, sans compter avec les résultats imprévisibles pour l'existence de l'Allemagne et ma propre famille. » Le 30 août, il rencontrait le Führer à la chancellerie du Reich et l'implorait de sauver la paix. Il avait un pistolet dans sa poche, un Luger, chargé de deux balles. Il déclara plus tard avoir eu l'intention de tuer le maître de l'Allemagne et de se donner ensuite la mort. Mais il avait perdu son sang-froid et il était reparti trempé de sueur. Ainsi que Weizsäcker le confia à l'intermédiaire de Canaris, « je regrette que rien dans mon éducation ne m'ait rendu apte à tuer un homme[15] ».

Hitler émit l'ordre d'attaquer la Pologne dans vingt-quatre heures. Hans Gisevius, officier de l'Abwehr, se rendit en voiture au quartier général, se rua dans l'escalier et croisa Canaris et d'autres officiers qui descendaient. L'amiral laissa ces derniers s'éloigner et prit Gisevius à part, dans un renfoncement. Refoulant ses sanglots, le chef de l'Abwehr lui souffla : « C'est la fin de l'Allemagne[16]. »

Le 1er septembre 1939, un million d'Allemands se ruaient en territoire polonais. Deux jours plus tard, Hitler embarquait à bord d'un train pour effectuer une tournée du front. Là, ses hommes de

main entreprirent de liquider ce qu'il avait appelé les « facteurs spirituels » susceptibles d'insuffler un esprit de résistance. « Nous laisserons de côté le menu fretin », avait prévenu le chef des services de renseignements de la SS, Reinhard Heydrich, mais « les prêtres catholiques [...] devront tous être liquidés[17]. »

Canaris s'envola vers la Pologne pour protester. Le 12 septembre, il ralliait Illnau, où le train du dictateur s'était arrêté, et se confronta au général Wilhelm Keitel, dans sa voiture de commandement. « Je lui ai signifié que j'étais informé de ce que des exécutions de masse étaient planifiées en Pologne », notait l'amiral, remarquant que « le clergé devait être exterminé ». Keitel lui rétorqua « que cette question avait déjà été réglée par le Führer[18] ».

Hitler en personne fit alors son entrée et se joignit à l'entrevue. Un témoin, le lieutenant-colonel Erwin von Lahousen, se rappelait plus tard que le Führer jugeait « particulièrement indispensable d'éliminer le clergé ». Et Lahousen ajoutait : « Je ne me souviens pas du terme exact qu'il a employé, mais il était dépourvu d'ambiguïté et signifiait bien "tuer". » Pour accélérer la mise en œuvre de ses projets, le dictateur placerait la Pologne sous le contrôle d'un de ses vieux camarades du parti, l'avocat Hans Frank. « La tâche que je vous confie, Frank, est d'ordre satanique » – Canaris avait pu entendre cet avertissement. « D'autres individus à qui l'on confierait de tels territoires me demanderaient : "Que voulez-vous construire ?" Pour ma part, je poserai la question inverse. Je leur demanderai : "Qu'avez-vous détruit[19] ?" »

Canaris ne tarda pas à découvrir les conséquences de ces ordres de ses propres yeux. Le 28 septembre, il errait sans but dans les ruines de Varsovie, où les rats dévoraient les cadavres et la fumée rougissait le soleil. Un vieux juif, prostré devant le corps de sa femme morte, hurlait : « Il n'y a pas de Dieu ! Hitler et les bombes sont les

seuls dieux ! Il n'y a ni grâce ni pitié en ce monde ! » Du toit d'un stade, se remémorait un ami de Canaris, le maître du Reich regardait son artillerie pilonner la ville, « et il en avait presque les yeux exorbités, il était devenu un tout autre homme. Il semblait subitement assoiffé de sang ». Canaris regagna ses quartiers, où il vomit. Un ami raconta qu'il rentra à Berlin « complètement brisé[20] ».

Le Führer avait alors décidé d'envahir la France. « Par nature, les révolutions peuvent accélérer, mais ne peuvent ralentir, observait l'un des collaborateurs de Canaris. Il devenait de plus en plus clair que, tout comme un cycliste ne peut rester d'aplomb qu'en avançant, Adolf Hitler ne pourrait rester au pouvoir que par la continuation de la guerre. » L'attaque étant programmée pour octobre, ceux qui s'y opposaient avaient une fenêtre de quatre semaines pour mettre des bâtons dans les roues de cette révolution. Le groupe des généraux « lutta bec et ongles contre ce nouveau projet de campagne », rappela le général Dietrich von Choltitz, tandis que les plus audacieux d'entre eux procédaient à des transferts de troupes pour monter un coup d'État militaire à Berlin[21].

Ce fut Canaris qui valida le plan de ce coup de force. Deux divisions de panzers tiendraient la capitale du Reich pendant que soixante commandos de l'Abwehr prendraient la chancellerie d'assaut. Bien que l'ordre stipulât platement que Hitler serait « mis hors d'état de nuire », les commandos avaient l'intention de l'abattre comme un chien enragé. L'armée instaurerait une junte civile, organiserait des élections et ouvrirait des pourparlers de paix. Afin de rendre le changement de régime perceptible aux yeux de tous, les nouveaux dirigeants lèveraient le black-out imposé en temps de guerre : les lumières se rallumeraient dans toute l'Allemagne[22].

Le plan de l'amiral se heurtait à quelques obstacles manifestes. Il requérait de connaître l'agenda et les déplacements de sa cible, qui en

décidait souvent elle-même à la dernière minute. Qui plus est, les généraux devraient rompre leur serment au Führer et se révolter contre l'autorité civile. Ils ne se risqueraient guère à entreprendre une telle action sans précédent si elle pouvait entraîner leur déchéance et leur asservissement. Ils ne destitueraient Hitler que si, au préalable, les Alliés acceptaient une paix juste.

Le fait de lier ainsi une rupture en matière de politique intérieure à des forces étrangères se heurtait à un écueil supplémentaire. Les comploteurs étaient confrontés à un dilemme : convaincre les Alliés qu'ils disaient la vérité, et empêcher les nazis d'apprendre cette même vérité. Ils avaient à la fois besoin d'asseoir leur crédibilité et de préserver le secret. Canaris trouva en la personne du pape une réponse à ce casse-tête.

Canaris s'était forgé de l'Église une vision romantique et fantasmatique. Élevé dans l'Évangile, il avait fini par admirer la religion catholique, son organisation, la force de sa foi, à telle enseigne qu'il s'était laissé gagner par un vague mysticisme qui le conduisait à arpenter les cathédrales gothiques, habité d'un sentiment de respect admiratif et muet. « Il était grandement influencé par l'Italie et le Vatican », rappelait un de ses collaborateurs, et « nombre de ses activités de renseignements étaient empreintes de cette influence ». Selon certains, ce double attachement à la croix et au poignard datait de la Première Guerre mondiale, du temps où il avait organisé une mission secrète en Italie, en compagnie d'un prêtre. Dans une variante de cet épisode, il s'était échappé d'une prison italienne en tuant l'aumônier et en enfilant sa soutane. Ce ne fut peut-être pourtant pas cette suite d'associations d'idées un peu décousues qui décida de l'opinion qu'il se fit du pape. Son choix se fondait sur un calcul réaliste[23].

Il connaissait Pacelli et se fiait à lui. Dans les années 1920, quand le futur pape était « le diplomate le mieux informé de Berlin », ils avaient fait ensemble des sorties à cheval sur le domaine d'un ami commun. Il admirait le réalisme et la discrétion de l'ecclésiastique – et son aversion envers Hitler. Si le pape se joignait à la conspiration, croyait-il, les comploteurs disposeraient au moins d'un interlocuteur qui les écouterait, en Occident. Inversement, si Pie XII était en mesure de négocier les conditions de la paix en amont, cela pourrait inciter l'armée à s'engager dans un changement de régime[24].

Fin septembre, il entreprit d'associer le pape au complot. Mais il avait besoin de trouver le moyen de soulever une question aussi sensible avec le souverain pontife. Il ne pouvait se rendre en personne au Vatican sans éveiller les soupçons, même si le pape acceptait de le recevoir. Les comploteurs avaient besoin d'un messager, d'un « relais ». L'Abwehr étant un appendice de l'armée prussienne, dominée par des protestants, il ne savait guère où chercher des intermédiaires lui permettant d'avoir accès au Saint-Père. Or, ce fut précisément l'un des contacts catholiques de l'Abwehr à Munich qui se révéla en mesure de lui fournir le nom, puis le dossier, d'un homme qui semblait taillé pour cette mission[25].

---

*1. La légende, reprise dans une allégorie par les frères Grimm, voudrait que ce soit l'empereur Frédéric Barberousse ou Charlemagne qui attendraient sous ce massif l'heure de leur résurrection. *(N.d.T.)*

3

Jo le Bœuf

Josef Müller était un avocat autodidacte aux robustes origines paysannes, un Bavarois amateur de bière aux yeux d'un bleu d'azur, et un héros de la Grande Guerre, décoré de la Croix de fer. Parce qu'il payait ses études en conduisant un char à bœufs, ses amis l'avaient affublé d'un sobriquet, *Ochsensepp*, « Jo le Bœuf ». Ce surnom judicieusement choisi évoquait bien la solide charpente de Müller, ses racines rurales et la volonté inébranlable qui lui vaudrait tant de bonnes et de mauvaises fortunes[1].

Sa vie était émaillée d'un invraisemblable mélange de prouesses en tout genre. Müller eut des soldats sous ses ordres, achemina clandestinement des documents, tâta de la politique, ourdit un assassinat, rédigea des sermons, sauva des juifs, rançonna des évêques, échappa à la capture, essuya des trahisons, endura la torture, démasqua ses ravisseurs, épousa la femme de sa vie et marcha vers la tombe avec vaillance. Pie XII déclara sans ambages que Josef Müller avait « accompli des merveilles ». Il était rare que ses homologues membres du Parti populaire bavarois le présentent sans rappeler qu'« à 21 ans, et en deux jours, Jo le Bœuf avait vaincu les forces [communistes] alors dominantes en Bavière ». Ses rivaux

en politique, comme Konrad Adenauer, futur premier chancelier de l'Allemagne de l'Ouest après guerre, l'avaient qualifié de banal « aventurier ». Mais une nécrologie parue en Bavière fit plutôt sienne la perception que l'on avait généralement du personnage : « Ce démocrate haut en couleur, jovial, astucieux, convivial et gros buveur était un homme de bien[2]. »

Herr Doktor Müller était une figure tutélaire, une sorte de parrain de la Munich catholique. Son métier de juriste l'avait amené à siéger à des conseils d'administration et à diriger des entreprises : il fut tour à tour brasseur, imprimeur, éditeur de livres et importateur de tabac. Au cours d'une même journée, on pouvait trouver dans sa salle d'attente un abbé belge, un consul portugais, un professeur de cosmologie et un baron de Metternich souffrant de dépression nerveuse. Son cabinet juridique jouxtait l'ancien palais des Wittelsbach, devenu désormais le quartier général bavarois de la SS, et certains de ses clients devaient leur existence ou leurs moyens d'existence à Jo le Bœuf. Ils le récompensaient de leur amitié, de ce sobriquet si enjoué d'*Ochsensepp*, et de modestes cadeaux – un fût de bière Ettaler, une boîte de bretzels cuits au four tout spécialement pour lui. Il était bien convenu, même si cela allait sans dire, qu'il pourrait un jour leur demander une petite faveur à son tour. Pour ceux qui s'attiraient le mécontentement des nazis, c'était à la fois un intercesseur aguerri et un bienfaiteur, un gardien et un défenseur – moitié Oskar Schindler, moitié Vito Corleone[3].

En 1939, il s'était ainsi créé des liens avec des centaines de Munichois. C'était un « camarade apprécié », selon les dossiers de la Gestapo – et pas seulement parce qu'il rendait certains services. Il possédait ce qu'un espion américain appelait « une réputation assez impressionnante d'inépuisable convivialité ». Un jour, il avait gagné trois convois entiers de prisonniers de guerre allemands en pariant à

qui tiendrait le mieux l'alcool avec un diplomate soviétique, un dénommé Leonid Georgiev. Mais si ses yeux bleus pétillaient en partie à cause de la bière blanche, ce n'était pas un alcoolique, du moins pas selon les critères de la Bavière en temps de guerre. Il buvait ferme, mais il savait tenir sa langue. Quand il laissait libre cours à ses sentiments, ou lorsqu'il se servait un verre de trop, il ne le faisait qu'en la compagnie d'amis fiables, comme les habitués d'une taverne voisine de l'*Hotel Kaiserhof*, à Berlin, tous des antinazis. Dans des cercles plus sobres ou moins sûrs, il s'exprimait avec des gestes lourds de sens, tels les signaux d'un sémaphore. Il lui arrivait par exemple de se saisir du fameux portrait de Hitler qui agrémentait à peu près tous les intérieurs allemands, de le coucher face contre une table, et de déclarer : « Au mur, il était pendu de travers. Il mérite d'être pendu comme il faut[4]. »

Le 30 janvier 1933, Müller était à Berlin pour affaires, quand l'Allemagne tomba entre les mains de Hitler. Sous le balcon de sa chambre d'hôtel, Wilhelmstraße, des milliers de nazis se rassemblèrent en masse à la lumière des torches, frappant le sol de leurs bottes cavalières, frappant du tambour. En contemplant ces visages éclairés de lueurs, il se dit : « Si le feu se propage, il ravagera tout. » « Pour la première fois de ma vie, j'ai ressenti ce que peut signifier un phénomène collectif capable de transformer des individus en masse anonyme, se souvenait-il. Ce n'était pas un incendie au sens propre du terme qui avait éclaté là », mais une fournaise humaine – le brasier de la haine[5].

Cinq semaines plus tard, l'incendie gagnait la Bavière. Lors d'un meeting aérien organisé à l'aéro-club bavarois de pilotage sportif, le commandant d'un aérodrome local lui confia que, le lendemain, le gouvernement central ordonnerait la fermeture des terrains d'aviation. Il allait se passer quelque chose. Le malaise de Müller ne

fit que croître lorsqu'un membre du club prit la décision d'en exclure le trésorier, un juif. Il protesta, rappelant qu'on ne devait pas brader la loyauté et la camaraderie pour des motifs politiques, et menaça de démissionner. Mais il n'avait pas la majorité de l'assistance de son côté. L'adhésion au parti nazi était devenue la voie de l'avancement de carrière. La motion d'exclusion fut maintenue et il quitta le club[6].

Plus tard ce jour-là, il croisa l'un de ses proches, un banquier qui entretenait des relations dans la SS. Comme les nazis n'avaient jamais remporté les élections en Bavière, lui expliqua cet ami, ils s'empareraient du pouvoir par la force. Cette prise du pouvoir aurait lieu « demain ». Müller se précipita au domicile du ministre-président de Bavière, Heinrich Held, qui faisait depuis longtemps appel à ses conseils juridiques. Tout en aidant l'éminent personnage, atteint de diabète, à se faire son injection d'insuline, Müller le pressa de mobiliser la garde nationale bavaroise. Pourtant, le ministre-président hésitait à enflammer la situation[7].

Le lendemain, Jo le Bœuf buvait son café avec le même Held dans le bureau de ce dernier, lorsque la porte s'ouvrit d'un coup. Le chef de la SS, Heinrich Himmler, frappa de sa cravache sur le bureau et exigea que le ministre-président cède le pouvoir. Pour rendre cette démission « volontaire » plus acceptable, le Reichsführer lui proposa un poste d'ambassadeur au Vatican. L'autre lui demanda deux heures pour réfléchir, et le hiérarque de la SS sortit d'un pas martial, jurant de mobiliser « la volonté du peuple[8] ».

Josef Müller recommandait une action radicale. En sa qualité de chef d'un État assiégé, Held avait autorité pour former un détachement d'une garde spéciale qui pourrait arrêter Himmler et le coller au mur devant un peloton d'exécution. Mais le ministre-président ne voulait pas provoquer une guerre civile[9].

La situation paraissait désespérée. Des Chemises brunes s'emparèrent de la rue. Müller se dépêcha de pousser Held dans une voiture banalisée. Ils roulèrent jusqu'à l'adresse de la fiancée de l'avocat, Maria, et là, le ministre-président admit qu'« en Bavière, c'est le diable qui était lâché ». Après la tombée de la nuit, Müller le conduisit en Suisse[10].

Au cours des mois suivants, ses meilleurs amis commencèrent à disparaître les uns après les autres. Grâce à de discrètes investigations, il finit par savoir qu'ils avaient échoué dans le premier camp de concentration du Reich, à Dachau. Des récits d'atrocités ne tardèrent pas à franchir les marais et les tourbières qui séparent Dachau de Munich. En grand secret, la SS mettait des juifs à mort et humiliait les « catholiques politiques », apprit-il de la bouche du gardien-chef du camp, un ancien camarade de guerre. Ce dernier lui exhiba une photo montrant le fils de Held, le crâne rasé, en tenue rayée de détenu, tirant un rouleau compresseur. Müller plaqua la photo sur le bureau du ministre de la Justice de Bavière, Hans Frank, un autre vieil ami, qui avait demandé à Hitler de fermer Dachau. Le Führer avait maintenu le camp en activité[11].

Dès début 1934, les agissements de Müller avaient eu le don d'irriter la police secrète. Son nom figurait sur une liste, dressée par la SS, de catholiques opposés au régime. Le gardien-chef de Dachau l'avertit qu'il « arriverait » lui-même prochainement au camp. Quelques semaines plus tard, le 9 février, la Gestapo l'appréhendait, à Munich, en l'accusant de « conspiration et de trahison [...] punissables de mort[12] ».

Ce fut Heinrich Himmler qui dirigea l'interrogatoire. Avec ses petits yeux perçants derrière ses verres de lunettes non cerclées, caressant son menton fuyant de ses mains manucurées, il avait plus l'air d'un maître d'école que d'un bourreau. Très à cheval sur le

respect des procédures, il ordonna que soit consignée une transcription de l'entretien. Il ouvrit la séance en expliquant qu'entre l'Église et le Reich, il ne saurait y avoir de compromis, car l'une et l'autre exigeaient « l'âme de l'homme tout entière ». Müller acquiesça. Son interrogateur remarqua ensuite qu'il avait défendu des ennemis du régime en justice. L'autre riposta qu'aucune loi n'interdisait la pratique du droit[13].

Le Reichsführer lui demanda quel conseil il avait donné à Held lors du soulèvement bavarois. Jo le Bœuf lui répondit la vérité. Il admit avoir insisté pour qu'on fasse fusiller le chef de la SS. En sa qualité de chef du gouvernement, le ministre-président aurait pu ordonner la chose en toute légalité. À la place de Müller, Himmler n'aurait-il pas formulé la même recommandation[14] ?

Le chef de la SS trouvait son prisonnier d'un courage confondant. Plus tard, un officier de renseignements allié postula que ce dernier, « combattant coriace, habitué au corps à corps politique », était « le type d'homme issu du peuple dont les nazis aimaient prétendre qu'il était des leurs et qui, en tant qu'opposant, les intimidait plutôt ». Quelque peu interloqué par la force de volonté du détenu, le Reichsführer l'invita à rejoindre la SS. Müller refusa. « Je suis philosophiquement à l'opposé de vous. Je suis un catholique pratiquant, et mon frère est un prêtre catholique. Où pourrais-je trouver la voie d'un compromis ? » Himmler le félicita de sa « ligne de défense virile » et le laissa libre de s'en aller[15].

Peu après sa libération, il reçut la visite d'un SS. Hans Rattenhuber, un ancien policier âgé de 37 ans, commandait le *Reichssicherheitsdienst* (RSD), ou service de sécurité du Reich, la garde rapprochée des hauts dignitaires du régime. Cet homme de haute taille aux valeurs élémentaires considérait la plupart des chefs nazis comme des parvenus, flagorneurs et corrompus, et admirait

Müller d'avoir su résister à Himmler. Depuis que la rumeur avait circulé qu'il avait insisté pour que l'on exécute le Reichsführer de la SS, Rattenhuber avait eu envie de rencontrer Jo le Bœuf.

Devant deux chopes de bière, ils se lièrent d'amitié. Rattenhuber appréciait au plus haut point leur fraternité de buveurs car elle lui fournissait une occasion, si rare sous une dictature, de livrer le fond de sa pensée. Müller se délectait des diatribes de l'autre, parce qu'elles lui révélaient les plans des nazis contre l'Église. C'est ainsi que se noua l'une des fidélités les plus singulières de la Seconde Guerre mondiale, où le chef de la garde rapprochée de l'hitlérisme révélait régulièrement des secrets de la SS à un espion du Vatican[16].

Le cardinal de Munich, Michael Faulhaber, ne demanda pas véritablement à Müller d'espionner. Bien que membres de la même fraternité, et s'adressant la parole en usant de ce « *du* » allemand, le tutoiement marquant la familiarité, Faulhaber recourait à un intermédiaire, un *monsignor* à forte carrure, aux lunettes à monture de corne et au nez bulbeux, et qui, semble-t-il, ne pria pas directement Müller de s'engager dans des activités d'espionnage. Au lieu de quoi, Mgr Johannes Neuhäusler, qui utilisait le nom de code « Casanova », lui demanda de l'aider à sauver Leo Haus, un holding de presse catholique, menacé de faillite. Müller devint par conséquent ce que le Vatican appelait un « collaborateur de confiance ». Et ce travail fut de plus en plus secret et de plus en plus dangereux, au point, selon l'intéressé, d'en devenir « presque sacrilège ». Mais lors de leurs longues promenades dans l'Englischer Garten, le grand parc de Munich, Neuhäusler l'aida à accepter une doctrine capitale de l'Église, celle des *Disciplina Arcani*, ou la Voie du secret[17].

Cette Voie découlait de la pratique du Christ en personne. Prêchant dans un environnement hostile, celui-ci avait ordonné à ses disciples de dissimuler son identité, ses propos et ses actes aux non-

initiés. Il avait organisé ses apôtres en cellules clandestines, sous la conduite de Jacques et de Jean, qu'il appelait les « Fils du tonnerre », et qu'il conduisit sur une montagne, avec son protégé, Pierre, pour s'entretenir avec eux d'affaires secrètes. Ils se retrouvaient dans des lieux sûrs, auxquels Jésus accédait par des entrées dérobées, et dont ils ne se révélaient mutuellement la localisation qu'au moyen de signaux codés, par exemple en suivant dans Jérusalem un homme portant une cruche d'eau. Le Christ prenait ces mesures non pour se soustraire aux autorités politiques de Rome, mais pour échapper à la grande prêtrise hébraïque, alors détenue par la famille Anân, que le Talmud mentionne en ces termes : « Que le fléau s'abatte sur la maison d'Anân : que le fléau s'abatte sur leur surveillance[18]. »

Après la mort de Jésus, les Pères de l'Église continuèrent d'appliquer cette Voie du secret. La foi ne survécut d'abord que sous la forme d'un mouvement secret, à Rome, et, les auteurs de l'Évangile croyant le retour du Christ imminent, les premiers chrétiens s'attendaient peut-être à rester des militants occultes jusqu'à la fin des temps. Pendant trois siècles, jusqu'à ce que la chrétienté devienne la religion de Rome, l'Église dissimula le baptême et la confirmation, le Notre Père, la Sainte-Trinité et l'eucharistie, le Credo et les Écritures – non seulement aux païens, mais aussi aux convertis qui, comme l'expliqua plus tard une figure de l'Église, « pouvaient être des espions souhaitant s'informer à seule fin d'être en position de trahir[19] ».

Et le prix de la trahison était élevé. « Certains étaient cloués et mis en croix, d'autres cousus sous la peau de bêtes féroces, et exposés à la furie des chiens ; d'autres encore enduits de matières inflammables, et quand le jour cessait de luire, on les brûlait en place de flambeaux », écrivait Tacite à propos des persécutions de Néron. Les premiers papes furent martyrisés et pas un n'en réchappa : les

empereurs les exilaient en Sardaigne, où chacun d'eux eut le nerf de l'intérieur du genou sectionné, l'œil droit arraché et cautérisé avec du fer en fusion ; ensuite, s'ils avaient moins de 30 ans, on leur faisait subir la castration. Au cours des siècles suivants, il s'écoula rarement une année sans que l'Église ne soit en guerre avec le monde. À cent soixante-dix reprises, des usurpateurs chassèrent un pontife de la cité et, à trente-trois reprises, ils l'assassinèrent sur le trône même de Saint-Pierre. À eux seuls, les IXe et Xe siècles virent Jean XII décapité, Jean XIV laissé mort de faim, Adrien III empoisonné, Benoît VI asphyxié, Étienne VIII écartelé, Léon V assommé à coups de gourdin jusqu'à ce que mort s'ensuive, Étienne VI étranglé, Étienne VII garrotté, Jean VIII frappé à mort, Jean X étouffé sous un oreiller et Boniface VII frappé jusqu'à en perdre connaissance, puis jeté au pied d'une statue de Marc Aurèle et poignardé à mort par des passants[20].

En conséquence, les souverains pontifes avaient appris à se défendre. Au VIIe siècle, le pape Martin Ier avait engagé des espions visant expressément des ravisseurs potentiels ; et depuis ce temps-là, les informations d'agents secrets pontificaux ont sauvé des dizaines de prélats de la mort ou de la capture. L'Église justifiait toute une panoplie d'opérations, occultes ou autres, en n'invoquant pas seulement l'exemple de Jésus, mais aussi la doctrine de saint Thomas d'Aquin, qui, dans la conduite d'une guerre juste, autorisait les embuscades et autres méthodes clandestines. Durant la Contre-Réforme, des jésuites avaient étendu l'enseignement de saint Thomas d'Aquin en justifiant les complots contre les rois protestants. Enfin, à l'époque de l'unification italienne, le Vatican eut recours à des agents provocateurs pour attirer les rebelles à Pérouse, où les troupes pontificales de la garde suisse leur tranchèrent la tête[21].

Par comparaison, ce que proposait Neuhäusler semblait d'une insigne fadeur. Il souhaitait que Müller conserve certains dossiers.

Puisqu'il l'avait engagé pour sauver l'entreprise Leo Haus, si jamais les nazis tentaient de saisir ces documents, ils pourraient invoquer la confidentialité de la relation entre l'avocat et son client. En acceptant, Müller devenait l'agent d'un service secret antinazi.

« Nous devons nous préparer à mener une rude bataille, avait déclaré le cardinal Faulhaber lors de la première réunion de l'archidiocèse de Munich, après l'accession de Hitler au pouvoir. Il importera que nos mesures de défense et de résistance soient organisées de manière uniforme et que tous les renseignements soient regroupés en un seul lieu. » Il pria Neuhäusler, son secrétaire politique, de se charger de cette « mission importante et dangereuse », et de coordonner les opérations avec le Vatican[22].

En avril 1933, ce dernier effectuait le voyage à Rome. Bien que le cardinal secrétaire d'État Pacelli eût à peine entamé les négociations en vue d'un concordat avec le Reich, il avait déjà entrevu la nécessité d'établir un bureau centralisé de recensement des violations des clauses de cet accord. Neuhäusler décrivit une situation périlleuse : des brutes braillardes rouaient de coups en pleine rue les fidèles qui effectuaient la quête pour les œuvres caritatives, frappaient d'autres fidèles à coups de cravache à leur sortie de la messe, saccageaient les imprimeries catholiques, jetaient les casses de plombs typographiques dans la rue. Toutefois, de ces agissements flagrants, le secrétaire politique ne rapportait que des récits, et jamais de preuves. « Envoyez-nous des rapports fiables ! lui aurait ordonné Pacelli. Sans quoi, nous ne pouvons vous aider[23]. »

Le cabinet juridique de Müller devint le bureau de recensement centralisé de ces incidents que le futur pape appelait de ses vœux. Il rassembla des rapports de violations du concordat fournis par l'archidiocèse de Munich et par la compagnie de Jésus, qui avait son siège bavarois, situé dans la Kaulbachstraße, qui se trouvait sur son

chemin quand il se rendait à son bureau. Bien que Mgr Neuhäusler eût prié ses informateurs d'« ouvrir grand les yeux et les oreilles », ils se concentrèrent sur dix cibles prioritaires :

1) les décrets antichrétiens ;
2) la censure de la presse ;
3) les obstacles au clergé ;
4) la suppression des clubs ;
5) l'interruption des réunions ;
6) la profanation des croix ;
7) les pressions sur les écoles religieuses ;
8) les procédures contre les ordres et les cloîtres ;
9) les agressions physiques et les mesures d'emprisonnement contre d'éminents catholiques ;
10) les procès secrets de responsables nazis accusés de délits financiers ou sexuels.

Le flot de documents était si fourni que, chaque jour, Neuhäusler et Müller étaient obligés de disséminer ces pièces vers des sites de repli, pour le cas où la SS aurait procédé à une perquisition illégale[24].

L'évaluation de ces renseignements s'avérait plus compliquée que leur collecte et leur conservation. Sachant que ces éléments destinés à éclairer le Vatican seraient transférés à Rome, Müller ne souhaitait pas relayer d'informations à l'état brut ou, pire encore, erronées. « Je voulais m'assurer de la véracité des rapports que nous devions envoyer au cardinal secrétaire d'État, soulignait-il. Je me sentais le devoir de procurer à Eugenio Pacelli des informations assorties d'évaluations précises, par exemple "avec une probabilité confinant à la certitude" ou la simple mention "probable[25]". »

Afin d'en contrôler l'authenticité, il créa un réseau d'agents. Il sonda des amis de l'armée, de l'université et de la faculté de droit ayant accès à des responsables nazis – une communauté d'individus

bien informés qui travaillaient pour des journaux, des banques, et même, dans le cas du chef du service de sécurité du Reich, Hans Rattenhuber, au sein de la SS proprement dite. L'un de ses informateurs les plus hauts en couleur, « sœur » Pia Bauer, dirigeait un organisme caritatif d'aide aux anciens combattants du Reich, et se définissait elle-même comme une nonne nazie. Le prix à payer pour obtenir des informations de cette harpie fut d'accepter de boire un verre avec elle dans une salle à l'écart de la banque Eidenschink et, chaque fois qu'il l'y retrouvait, remarquait-il, « elle relevait sa jupe et me montrait une cicatrice sur sa fesse dénudée », séquelle du putsch manqué de la *Bürgerbräukeller*, en 1923, journée historique où elle avait été la seule femme à marcher aux côtés de Hitler. Elle tenait si souvent à l'exhiber qu'« elle évitait même de porter une gaine-culotte[26] ».

La dernière difficulté résidait dans la nécessité d'acheminer ces renseignements à Rome. Le concordat avec le Reich laissait au Saint-Siège « entière liberté […] dans sa correspondance avec les évêques », en revanche, les nazis n'accordaient pas aux évêques l'entière latitude de correspondre avec le Saint-Siège. Les espions SS d'Albert Hartl ouvraient leur courrier et plaçaient leurs téléphones sur écoute, les soumettant ainsi à une surveillance particulièrement attentive, de peur que leurs plaintes ne trouvent un écho dans le reste du monde. Le nonce de Berlin, Cesare Orsenigo, voyant en Hitler un banal Mussolini germanique, « serait incapable de se charger de simples opérations courantes, se souvenait Müller, pas même de rapports destinés au Vatican ». Ces entraves à la communication soulevaient un problème aussi classique que singulier, car pour diffuser la foi, soulignait plus tard Jo le Bœuf, le Saint-Siège « dépendait tout particulièrement de la liberté de parole et d'écriture ». Paul et Pierre l'avaient propagée en rédigeant des épîtres,

Pierre avait peut-être même choisi d'édifier l'Église à Rome parce que tous les chemins y menaient, et, de ce fait, parmi ses autres fonctions, le pape était, au sens le moins trivial du terme, le grand postier de l'Occident. Pour envoyer et recevoir des messages, le Vatican avait eu depuis longtemps recours à d'ingénieux stratagèmes. À la Renaissance, le Saint-Siège avait joué un rôle précurseur dans l'utilisation de communications codées, en inventant une clef mnémonique permettant de mélanger les signes d'un alphabet chiffré, une pratique que les puissances séculières ont plus tard imitée. À l'époque de la Réforme, le sémaphore du Vatican transmettait des messages lumineux dans toute l'Europe, du sommet d'une colline à un autre, au moyen de miroirs le jour et de fusées la nuit. Dans les années 1930, une tour de retransmission radio, que l'on ne tarda pas à surnommer « le doigt du pape », se dressait dans les jardins, et c'était à l'époque l'émetteur le plus puissant du monde. Toutefois, après mûre réflexion, le secrétaire politique Neuhäusler opta pour le plus ancien et le plus simple de tous les moyens[27].

Il misa sur des individualités. L'une d'elles, Ida Franziska Sara Schneidhuber (née Wasserman, qui avait choisi le pseudonyme de Thea Graziella), était critique de cinéma et auteur de livres pour enfants. Un haut responsable de l'Église définit plus tard cette femme, convertie au catholicisme, en ces termes : « juive, divorcée, et probablement lesbienne, mais dévouée à la foi ». Un flux constant de rapports cruciaux lui parvenait par l'intermédiaire de Rupert Mayer, père jésuite munichois, « qui avait le loisir de se rendre en visite chez *Frau* Schneidhuber en toute discrétion », comme le soulignait le secrétaire de Faulhaber, de sorte que « ces renseignements extrêmement précieux purent être acheminés […] vers Rome. Durant de nombreuses années, ce canal de renseignements fonctionna vite et bien », jusqu'à ce que finalement, en 1941, la SS arrête

Mme Schneidhuber, au motif qu'elle n'était pas aryenne, et la mette à mort en 1942, dans le camp de concentration de Theresienstadt[28].

Le principal messager restait toutefois Jo le Bœuf. « Il se chargeait de quantité de missions dangereuses, dit de lui plus tard un prêtre jésuite. C'était un homme courageux. Il lui fallait faire preuve de fermeté de caractère. Il pilotait ces minuscules avions de compétition aérienne entre l'Allemagne et l'Italie, livrait ces documents à Merano, et là, les remettait à quelqu'un qui les portait à Pacelli, au Vatican. » Mgr Neuhäusler appelait Müller « mon facteur au cœur de lion », ajoutant : « Je dois l'admettre de bonne grâce, sans lui, je n'aurais pas été en mesure d'accomplir ma mission, qui consistait à tenir constamment le Saint-Père informé de toutes les affaires importantes […]. C'était l'un des opposants les plus convaincus au Troisième Reich. Cela lui donnait du courage, du sang-froid et de l'habileté. Il n'y avait rien qu'on ne pût lui demander de traiter en toute confiance. "Donnez-moi donc un peu ça !" s'écriait-il, et il fourrait souvent des lettres contenant une vingtaine de dossiers ou plus dans sa serviette ou sa mallette, qu'il calait dans le poste de pilotage. » Bien qu'il eût pour habitude d'enfouir les pièces les plus sensibles au milieu d'autres documents ecclésiastiques inoffensifs, c'était peu fait pour rassurer son interlocuteur épiscopal. « Plus d'une nuit, quand Müller était en route pour Rome avec des papiers dangereux, j'ai été presque incapable de trouver le sommeil, se remémorera plus tard Neuhäusler. Je savais que si ces pièces étaient découvertes, nous y laisserions tous deux notre tête[29]. »

Les services confidentiels que rendait Müller ne tardèrent pas à parvenir à l'attention de Pacelli, à Rome. En récompense, celui-ci prit des dispositions pour que son « facteur » puisse épouser sa fiancée, Maria, au-dessus de l'emplacement supposé de la tombe de saint Pierre, dans la crypte du Vatican. Le 29 mars 1934, le père

Neuhäusler ceignait de son étole les mains jointes de Josef et sa promise, qu'il maintint avec force, et un long moment, un geste fait pour mettre l'accent sur la solidité de leur union[30].

Pacelli se servait des bulletins de Müller pour rédiger des notes de protestation destinées à Berlin. Le père Leiber rangeait ensuite ces rapports au sommet d'un haut rayonnage de la bibliothèque du cardinal, dans la cavité secrète d'un gros livre de couleur rouge. L'un de ces rapports en particulier, enfermé dans ce volume couleur sang, hantait Pacelli[31].

Hitler avait créé des écoles spéciales réservées à sa nouvelle élite. Il les appela les « châteaux de l'ordre » (*Ordensburgen*), et les dota d'un personnel composé d'instructeurs SS de confiance. S'exprimant dans un de ces châteaux de l'ordre, l'*Ordensburg* de Sonthofen, en 1937, le chancelier du Reich jura : « J'écraserai l'Église catholique comme un crapaud ! » L'un des élèves, un catholique apostat, saisi d'un remords, relata ce propos dans une lettre à son évêque. Peu après, l'un de ses amis qui partageait des opinions similaires et lui-même périrent en tombant du train express Munich-Berlin, une chute prétendument accidentelle. La nouvelle source secrète du Vatican au sein de la SS, Hans Rattenhuber, considérait que cette tragédie coïncidait avec les méthodes dont on savait Himmler coutumier lorsqu'il entendait régler le sort des suspects de trahison[32].

Le Reichsführer SS soupçonnait aussi toujours Müller de traîtrise. Rattenhuber lui adressait régulièrement des mises en garde à ce sujet. Bien que les SS n'aient apparemment eu aucune connaissance du travail de l'avocat pour le compte du Vatican, ils savaient que son cabinet défendait nombre de juifs qui cherchaient à émigrer après le pogrom de la nuit de Cristal, en novembre 1938[33].

Müller se demandait s'il ne devrait pas lui aussi quitter le pays, mais ne voulait pas que sa famille tombe dans l'asservissement et la

mendicité. Il choisit de rester et de lutter, et conclut un pacte avec Pacelli. Il travaillerait pour lui avec encore plus d'acharnement, en dédiant ce travail au Seigneur, et Pacelli prierait pour lui tous les jours. Cette alliance fut pour lui une consolation, surtout après l'élection du cardinal au trône de Pierre. Le Saint-Père lui aurait apparemment mis un talisman dans la main. Müller y puisa de la force, en ce mercredi 27 septembre 1939, qui débuta pour lui comme un autre, mais devint la journée la plus fatidique de son existence[34].

Vers 8 heures du matin, il prit congé de son épouse et de sa fille en les embrassant. Il alluma sa pipe, sortit de sa maison mitoyenne munichoise à la façade couleur moutarde et se dirigea vers son cabinet juridique de l'Amiraplatz. Plus tard ce jour-là, il reçut un appel téléphonique de Wilhelm Schmidhuber, personnage louche, entrepreneur dans l'import-export. Schmidhuber l'informa que le bureau de l'amiral Canaris souhaitait le voir immédiatement[35].

Il s'envola pour Berlin, en se demandant ce que le chef des espions de Hitler pouvait lui vouloir. Il marchait d'un pas lourd sur le tapis de feuilles mortes du Landwehrkanal, craignant que son travail secret pour l'Église n'ait fini par exposer sa famille au danger. Au n° 74-76, Tirpitzufer, les portes d'un vieil ascenseur se refermèrent derrière lui avec un fracas métallique et il monta au deuxième étage. Des gardes déverrouillèrent une grille rétractable et il s'enfonça, un peu hésitant, dans un couloir où résonnaient les claquements de bottes des parachutistes et des voix aux accents étrangers[36].

Un fringant officier de cavalerie s'avança. Le colonel Hans Oster, chef de la Section Z, le conduisit dans un bureau et ferma la porte. Les deux hommes se toisèrent. Ensuite, dans le souvenir qu'en conservait Müller, le colonel, visiblement sur ses gardes, entama l'entretien en ces termes : « Étant une organisation d'espionnage,

nous en savons beaucoup plus sur vous que vous n'en savez sur nous[37]. »

Il ouvrit un dossier et lui énuméra une série d'informations. Oster savait que Müller avait souvent effectué le voyage à Rome pour discuter « affaires » avec Pacelli. Il savait que les bonnes grâces du prélat lui avaient valu de pouvoir se marier sur la tombe de saint Pierre. Un procès-verbal figurant au dossier consignait l'arrestation de Müller et l'interrogatoire mené par Himmler. Enfin, l'officier de l'Abwehr releva que son visiteur avait fourni des conseils gratuits à des dirigeants de l'Église qui ferraillaient avec le parti nazi, l'acculant à de véritables parties d'échecs juridiques[38].

Ces petits jeux du temps de paix devaient maintenant cesser, l'avertit le chef de la Section Z. Le parti était sur le pied de guerre et ne manifesterait aucune pitié. Que deviendraient l'épouse et la fille de Müller si les choses tournaient mal pour lui ? En revanche, s'il coopérait, tout le monde y gagnerait. En fait, ses liens avec l'Église feraient de lui un interlocuteur particulièrement précieux pour l'Abwehr auprès de la cité du Vatican. L'amiral Canaris avait besoin d'un agent qui ait là-bas ses entrées. S'il se rendait en visite à Rome en qualité d'envoyé confidentiel pour recueillir l'opinion du pape sur « certaines affaires », l'Abwehr fermerait les yeux sur son passé[39].

Müller refusa. Soyons clairs, expliqua-t-il, si l'Abwehr détenait des informations aussi exactes à son sujet, ils devaient savoir qu'il n'espionnerait jamais le Vatican ou le pape.

Oster lui répliqua que c'était un type d'intervention « très exactement inverse » qu'il avait à l'esprit. Il observa un temps de silence, comme pour laisser ce qu'il sous-entendait faire son chemin dans l'esprit de son interlocuteur. Enfin, il ajouta qu'il le croyait si fiable qu'il allait maintenant lui parler sans détour. « Bien, docteur Müller, je vais vous dire une chose qui présuppose de ma part

une très grande confiance à votre égard, car si je ne vous connaissais pas si bien, en me fondant sur les renseignements dont nous disposons à votre sujet, je ne serais pas en mesure de vous révéler ce que je vais vous révéler sans m'exposer moi-même à d'incalculables dangers[40]. »

Les propos qui suivirent scellèrent alors son passage dans un autre monde.

« Après cette entrée en matière – il n'avait dû prononcer qu'une ou deux phrases –, le colonel Oster m'a dit : "Bien, docteur Müller, vous êtes ici au quartier général du renseignement militaire allemand. Nous espérons même qu'un jour vous ferez partie de la direction de ces services. La direction des services de l'Abwehr, ici même, à notre quartier général, est en même temps le quartier général de l'opposition de l'armée allemande à Hitler." Et il ajouta : "Je suis moi-même favorable au renversement de ce criminel, par le recours à l'assassinat[41]." »

Au cours de la première semaine d'octobre, Josef Müller contemplait le paysage urbain de Rome, dominé par la coupole de la basilique Saint-Pierre. Il se sentait en sécurité, à l'*Albergo Flora*, un hôtel sur via Veneto. C'était l'un des établissements favoris des officiers allemands, lui avait appris le colonel de la Section Z, et une partie du personnel émargeait à l'Abwehr. Le Bavarois avait retenu une chambre donnant sur la cour, afin d'être à l'abri des bruits de la rue. Pourtant, son entrevue avec l'officier de renseignements ne cessant de défiler dans sa tête, il était incapable de trouver le sommeil[42].

« Les dés sont jetés, se souvenait-il s'être dit. Oster s'était lui-même pour ainsi dire passé la corde au cou, et lui avait déclaré sans détour : "Oui, c'était la vérité, il voulait éliminer Hitler […]. Il voulait

le supprimer parce qu'il avait persécuté les églises chrétiennes et comptait exterminer les juifs[43]." »

Le colonel était au courant de la mise à mort des juifs de Pologne. Afin de justifier l'assassinat du Führer, il avait ouvert un dossier sur les crimes nazis perpétrés là-bas. La SS ayant tué des prêtres catholiques et des juifs polonais, Oster considérait que le Vatican devait être également informé de ces atrocités. Il avait demandé à Müller de présenter au pape une partie de ces éléments à charge[44].

Il incombait aux Allemands de s'unir dans le Christ pour restaurer la paix, avait continué l'officier. Il était lui-même protestant, fils de pasteur, mais les chrétiens, insistait-il, ne pouvaient se contenter de prier. « Un criminel comme Hitler ne peut être évincé que par la force. Et les seuls qui sont capables d'opposer la force à la force sont les membres militaires de l'opposition. » Pourtant l'armée n'écarterait le Führer que si elle avait la certitude, ce faisant, que cela créerait les conditions d'une paix honorable avec l'Ouest[45].

C'était là que le pape entrait en jeu. Personne ne pourrait assurer le lien entre les ennemis de Hitler de l'intérieur et ceux de l'extérieur de manière plus discrète et plus crédible que Pie XII. Étant peut-être la plus prestigieuse personnalité d'Europe qui soit aussi au-dessus des pressions des partis, il détenait le plus grand avantage que puisse détenir un dirigeant : il demeurait le seul pouvoir digne de confiance parmi tant d'autres auxquels personne ne pouvait se fier. Il était le seul à posséder l'influence et la réputation susceptibles de lui permettre de négocier la paix – et de persuader les Alliés que la résistance allemande n'était pas, comme le prétendaient les Britanniques, « une créature aussi fabuleuse que le centaure et l'hippogriffe ». Si le continent tombait sous le contrôle de l'Axe, une cité neutre du Vatican aurait néanmoins de quoi offrir aux

comploteurs un canal d'accès à l'Ouest. Müller approcherait-il le pape en leur nom[46] ?

Après qu'Oster eut fait pression sur lui pendant trois heures, le juriste bavarois avait accepté de se joindre au complot. Ils avaient conclu leur pacte en se serrant la main et en prêtant serment sur l'honneur. Soit Hitler mourrait, soit ils périraient. Mais si l'un des deux se faisait prendre, il jurait d'affronter la mort sans trahir l'autre. Il irait à la potence seul[47].

En prêtant ce serment, Müller s'était senti à la fois euphorique et libre. Pourtant, depuis la minute où son avion avait décollé, il avait le ventre noué. « Lorsque vous êtes assis dans un avion, après avoir quitté le sol, et quand, une fois en l'air, vous essayez de reprendre vos esprits, vous vous sentez gagné par la sensation écrasante de lutter contre des puissances diaboliques, déclara-t-il plus tard[48]. »

Pour sa deuxième soirée romaine, il avait pris place dans le jardin intérieur d'une *osteria* [*1]. L'endroit donnait sur la chapelle Quo Vadis, sise voie Appienne. Il y retrouva un vieil ami, Mgr Ludwig Kaas, l'un des rares à garder sur lui les clefs des appartements pontificaux. Ancien président du *Zentrum*, le Parti du centre, formation allemande catholique désormais dissoute, l'homme, corpulent et porteur de lunettes, conseillait Pie XII sur les affaires allemandes tout en menant une vie de paisible exilé en sa qualité de gardien de la crypte vaticane[49].

Müller et Kaas discutèrent de ce qui risquerait d'arriver si Hitler devenait le maître de l'Europe. Tiendrait-il sa promesse d'écraser l'Église comme un crapaud ? Jo le Bœuf avait envie de lui parler de ses contacts avec la résistance allemande, mais la peur l'en empêcha. Au lieu de quoi, il écouta Kaas lui décrire ses excavations de la crypte, à la recherche du tombeau perdu de saint Pierre. Dans son souvenir, tandis que les deux hommes s'attardaient devant un dessert, son

regard se posa sur l'église Domine Quo Vadis, avec sa façade blanche illuminée. Kaas lui évoqua la légende associée à ce nom[50].

D'après la chronique, Pierre venait de s'échapper de sa geôle. Tentant de fuir Rome par la voie Appienne, il aurait alors eu la vision du Christ, dit-on, juste à l'emplacement de l'actuelle chapelle. Pierre aurait demandé à Jésus : « *Quo Vadis ?* » (« Où vas-tu ? »). Le Christ lui aurait répondu qu'il était venu se soumettre à un second crucifiement, puisque Pierre refusait de mourir en son nom. Alors, Pierre, honteux, s'en retourna et pria ses bourreaux de le clouer sur la croix, mais la tête en bas, parce qu'il ne méritait pas de périr comme Jésus[51].

Le simple récit de cette légende, confia Müller plus tard, suffit à dissiper sa peur. Malgré les cours de sociologie qu'il avait suivis avec Max Weber, malgré les costumes de laine qu'il portait et les conseils d'administration qu'il honorait de sa présence, Jo le Bœuf conservait ses souches paysannes. Un jour, alors que celui qui n'était encore que le cardinal Pacelli lui demandait comment il avait pu garder son calme lors de son interrogatoire par la SS, il avait avoué que la théologie catholique ne lui avait été d'aucun secours. En revanche, il s'était reposé sur le « catéchisme de paysan » de son père qui, avant tout déplacement en charrette, prenait son fouet et traçait devant les chevaux le signe de la croix en disant : « Au nom du Seigneur[52]. »

Josef Müller transmit à Kaas la requête de la résistance allemande. Selon son compte rendu de l'entrevue, il lui fit aussi part du dossier de l'Abwehr relatif aux atrocités de la SS en Pologne. Ils s'accordèrent pour qu'il se considère dorénavant lié par un *Secretum Pontificium*, un serment de secret pontifical. « Avant de révéler quoi que ce soit, jura-t-il, j'avalerai ma langue ! » Et ce n'étaient pas des paroles en l'air, souligna-t-il plus tard, « je le pensais, littéralement. »

Kaas promit d'informer le Saint-Père et de lui transmettre sa réponse[53].

---

*1. Traditionnellement, l'*osteria* est un établissement où l'on sert du vin et quelques antipasti. *(N.d.T.)*

4

Tyrannicide

À la mi-octobre 1939, Mgr Kaas empruntait la voie Appienne en direction de Castel Gandolfo, où Pie XII mettait la dernière main à son encyclique. Pourquoi attendit-il deux semaines avant cette visite, la raison en reste obscure. Ce délai découlait peut-être de la *pazienza*, ce rythme romain plus lent que Müller et les autres Allemands n'avaient pas manqué de remarquer. À moins que le même Müller ne lui ait pas appris l'intention de Hitler d'attaquer la France ce mois-là, ou qu'il n'en ait rien su. Quoi qu'il en soit, Kaas ne transmit pas la requête des comploteurs au-delà de la date du 16 octobre[1].

Le pape consacra une journée à réfléchir. Le père Leiber conservera le souvenir d'un souverain pontife pesant toujours mûrement ses décisions un long moment, avant de répondre par oui ou par non. Il eut donc du mal à croire qu'après moins d'une journée de méditation, le pape lui donnât une réponse à transmettre aux comploteurs allemands, et formulée sur un ton ferme et résolu. Il y eut au moins un historien de son pontificat pour considérer la réponse comme « ne cadrant absolument pas avec son caractère ». En fait, elle se situait dans le droit fil de l'ensemble de sa carrière[2].

Trente-huit ans avant d'être couronné pape, Pacelli était devenu espion. C'est ce qu'exposait le dossier du spécialiste nazi du Vatican, Albert Hartl, et, sans aller jusqu'à proposer de descriptif exhaustif des fonctions de l'intéressé, ce document n'était pas entièrement erroné. Âgé de 24 ans, ordonné prêtre de fraîche date, il vivait alors chez ses parents, à Rome, et aurait été occupé à jouer du violon, accompagné de sa sœur au piano, quand une servante décontenancée annonça « le monsieur du Vatican ». Les mains aux doigts fuselés se resserrèrent sur l'instrument muet, le *monsignor* corpulent alluma un cigare. Ils s'entretinrent toute la nuit à la lueur orangée du brasero. Mgr Pietro Gasparri discourut sur les périls socialiste et nationaliste auxquels était confrontée l'Église. Pacelli l'implora de lui ouvrir la carrière sacerdotale. À l'aube, les cloches de Saint-Pierre gravèrent dans le ciel cet appel en italiques de bronze : « Nous avons besoin de chiens de garde pour chasser les loups qui prennent pour proie les ouailles du Seigneur. » Il y eut finalement un soupir, un signe de tête approbateur, puis ce même doute écrasant qui avait paralysé l'apôtre Thomas, mortifiant l'âme du prêtre qui, ayant parlé jusqu'à l'épuisement, prononça un formidable serment, jurant le secret[3].

Quelques jours plus tard, il gravissait les deux cent quatre-vingt-quatorze marches de la place Saint-Pierre, vers les combles du palais. Dans ces pièces à l'ancienne, décorées de cartes de l'Europe médiévale, il prit place dans une alcôve au sol nu, sans tapis, et commença par déchiffrer des télégrammes. Il se trouvait dans la Sacrée Congrégation pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires, le département des Affaires étrangères de la papauté. Bien qu'il eût débuté en tant que simple clerc, des forces supérieures avaient accéléré sa carrière. Sa famille éminente suffisait à faire de lui une recrue prometteuse, le soutien de Gasparri lui procurait une protection, et le parrainage du pape Léon XIII le préparait au pouvoir.

Pacelli avait à peine commencé son travail que le pontife le choisissait pour aller à Londres présenter ses condoléances, après la mort de la reine Victoria. Deux ans plus tard à peine, il affichait une silhouette fringante de *monsignor* fraîchement nommé – cape noire, écharpe violette et souliers à boucle d'argent. En 1905, il n'avait pas encore la trentaine et dirigeait déjà le bureau de la Congrégation de France. À ce moment-là, toutefois, il se retrouva au milieu d'une crise – et les leçons qu'il en tira le guideraient dans son approche de la politique étrangère papale des quatre décennies suivantes[4].

Pie X avait rompu les relations diplomatiques avec la France. Après que des journaux catholiques eurent accusé Alfred Dreyfus, officier d'artillerie d'origine juive, de trahison, les socialistes français au pouvoir avaient fermé quatorze mille établissements scolaires catholiques et expulsé leurs ecclésiastiques. Les jésuites avaient dû ôter leurs tenues et des sœurs auxquelles on n'avait laissé que quelques instants pour réunir leurs affaires avaient fui en Belgique ; enfin, des prêtres privés de paroisse s'étaient même repliés sur l'apiculture[5].

La nonciature de Paris, désormais fermée, fut confiée à Mgr Carlo Montagnini, officiellement à titre de liquidateur du mobilier et des dossiers. En réalité, il servait d'agent secret au Vatican, cultivant des sympathies au sein de la police française et avertissant les fidèles de persécutions imminentes. Des troupes françaises envoyées en Savoie pour expulser des moines et des nonnes de leurs monastères et de leurs couvents avaient trouvé leur route barrée par des centaines de paysans brandissant des piques. Soupçonnant Montagnini de subversion, la police avait effectué une perquisition à la nonciature et saisi les archives. Les documents comprenaient des messages expédiés par ce dernier à Pacelli. Un câble signalait qu'un responsable

politique français enjoignait l'Église de combattre les lois anticléricales en versant des pots-de-vin[6].

Pacelli avait rédigé une analyse de la situation. Détaillant ce qui, en France, avait mal tourné, le document signalait des carences dans le dispositif de renseignements papal. Les nonces dirigeaient des réseaux trop étroits – en se reposant essentiellement sur des évêques, des collègues diplomates et des responsables locaux qui traitaient les questions d'ordre religieux. En conséquence, les agents du Vatican tenaient Rome correctement informée des affaires ecclésiastiques locales, mais ne parvenaient pas à cultiver de sources politiques bien placées. Toutefois, la Congrégation pouvait élargir ses horizons secrets en exploitant le potentiel de renseignements des laïcs de la catholicité. L'Église avait la capacité de s'appuyer sur des vecteurs influents au sein des partis politiques et d'exercer une influence à travers les syndicats, la presse, la radio, et d'autres groupes tenant lieu de « façade » – une pratique que les responsables de l'Église avait baptisée « Action catholique[7] ».

De prime abord, Pie X avait adopté un angle d'attaque différent. Il s'était moins inquiété des menaces extérieures que des taupes modernisatrices à l'œuvre dans le giron de l'Église. Il avait demandé à Mgr Umberto Benigni, sous-secrétaire aux Affaires extraordinaires, de mettre sur pied un comité central de vigilance. Benigni avait déployé un réseau mondial d'informateurs, d'experts graphologues et perceurs de codes, créant, dans le souvenir de Gasparri, « une association d'espionnage secrète, en dehors et au-dessus de la hiérarchie [...], une sorte de franc-maçonnerie au sein de l'Église, du jamais-vu dans l'histoire ecclésiastique ». Toutefois, quand Benigni avait accusé des juifs très en vue de tendances hérétiques parce qu'ils ne répugnaient pas à se servir de l'éclairage électrique, le retour de bâton ne s'était pas fait attendre. En 1914, il avait démissionné et Gasparri était

nommé cardinal secrétaire d'État. Pacelli, qui s'était prudemment tenu dans l'ombre de la curie, était devenu sous-secrétaire de la Congrégation, et il avait saisi cette chance pour étoffer un réseau d'agents laïcs, durant le premier conflit mondial[8].

Le pape Benoît XV (1914-1922) s'était efforcé de préserver la neutralité du Vatican. Il espérait pouvoir jouer un rôle de négociateur et peser de toute son influence sur les clauses de la paix et instaurer un ordre d'après guerre à la fois sûr et procatholique. Dès lors, Pacelli avait initialement prévu de pénétrer les cercles politico-militaires étrangers d'où se dégageraient les conditions d'un armistice. Mais les années que Benigni avaient passées à la tête de la Sacrée Congrégation l'avaient privée des dépisteurs de talents qui auraient pu valablement approcher les hommes aux affaires et les recruter au bénéfice de la cause du catholicisme, et l'institution accusait un temps de retard par rapport aux événements[9].

Il avait donc joué la partie sur un mode défensif. Il avait modernisé les codes pontificaux et créé un programme officiel de formation pour les prêtres diplomates. Le Vatican s'était aussi mis en chasse d'espions œuvrant pour l'étranger, et, en 1917, en avait pris un dans ses filets. Rudolph Gerlach, *monsignor* allemand, *guardaroba* (en charge de la garde-robe et des effets personnels) du pape Benoît, travaillait aussi en qualité d'agent secret du kaiser, informant Berlin de ce qu'il voyait et entendait. Plus scandaleux encore, Gerlach avait tenu lieu d'intendant et de trésorier des saboteurs allemands qui avaient fait sauter des navires de guerre italiens[10].

Les sympathies du pape, et les politiques de Pacelli, s'étaient alors retournées contre l'Allemagne. L'aile secrète de l'Action catholique n'avait pas tardé à recevoir en son sein Matthias Erzberger, chef du Parti du centre catholique allemand, dont la guerre avait nourri les désillusions. Il rencontrait Pacelli dans les monastères, les cryptes et

même les ruelles romaines. Ce dernier avait entrepris de conspirer avec Erzberger pour faire barrage au militarisme prussien en proposant d'ouvrir des pourparlers de paix directement avec le Parlement et le peuple germaniques[11].

Cependant, les événements avaient abrégé la partie avant qu'elle n'eût débuté. Percevant Pacelli comme favorable aux Alliés, les ecclésiastiques des Puissances centrales avaient intrigué contre lui. Souhaitant instaurer la paix dans sa propre maison, surtout après l'affaire Gerlach, source de discorde, le pape l'avait consacré évêque *in partibus infidelium*, « dans les contrées des infidèles », et envoyé prendre la tête des opérations papales en Allemagne[12].

Pacelli avait d'abord passé de longs mois à étudier le dossier de la Sacrée Congrégation sur la Bavière. La nonciature y entretenait une tradition d'actions secrètes d'une richesse peu coutumière. Au VIII^e^ siècle, le premier nonce bavarois, saint Boniface, avait échangé une telle profusion de messages codés avec Rome qu'il avait pu accomplir des progrès décisifs en matière de cryptographie, avant que des païens ne le mettent à mort. Durant la Contre-Réforme, le nonce de Munich, Peter Canisius, un jésuite, avait tenu le luthéranisme en respect en usant de méthodes qu'un chroniqueur qualifia d'aussi « rusées et discrètes que les pas feutrés d'un chat ». Toutefois, depuis 1872 et l'expulsion des jésuites par Bismarck pour cause de conspiration politique, Rome avait misé sur le Parti du centre, catholique, et son allié, le Parti populaire bavarois, afin de mieux protéger les intérêts de l'Église. Pacelli avait fait une priorité de la restauration de la Compagnie de Jésus en Allemagne. En 1917, grâce à l'influence de son atout maître, Erzberger, le Reichstag abrogeait ses lois hostiles aux jésuites[13].

Pacelli avait alors repris ses menées pacifiques. Selon un rapport d'après guerre du renseignement germanique, il avait conspiré pour

contrecarrer une offensive que le général prussien Erich Ludendorff planifiait en France. Erzberger avait rendu visite au supérieur général des jésuites en Suisse. Peu après, un jésuite français, Michel-Joseph d'Herbigny, renseignait les Alliés, qui faisaient monter leurs troupes de réserve en ligne et infligeaient une défaite écrasante à Ludendorff. Le moral allemand s'était effondré, le kaiser avait abdiqué, et Erzberger signait l'armistice mettant un terme au conflit[14].

Au milieu de la tourmente qui s'était ensuivie, Pacelli était demeuré à Munich. « La situation du monde paraît incertaine et grave », avait-il câblé au cardinal Gasparri après que les marxistes eurent proclamé la Bavière République soviétique. En avril 1919, les gardes rouges investissaient la nonciature et lui braquaient un pistolet sur la poitrine. Ils lui volaient sa voiture, mais lui laissaient la vie sauve. Des groupes paramilitaires d'extrême droite n'avaient pas tardé à s'emparer du pouvoir, mais il avait dû constater que ces nationalistes étaient tout aussi « hostiles à la foi » que les socialistes. Ils avaient exécuté des travailleurs catholiques, taxés de « sympathies communistes », et criblé la nonciature de balles. Quand le général Ludendorff, chef des forces d'extrême droite, l'avait convoqué et lui avait demandé son aide dans cette chasse aux « rouges », il avait rechigné. Le général s'était alors lancé dans une dénonciation de « l'Église de Rome », antiallemande et antipatriotique, cataloguant Erzberger comme un « criminel de novembre » qui avait intrigué en faveur de la paix et signé la capitulation[15].

La police avait averti ce dernier que des escouades d'extrême droite l'avaient pris pour cible. Avant que sa fille n'entre au couvent, il lui avait confié : « La balle qui me tuera a déjà été fondue. » Des amis lui avaient instamment conseillé de porter un Luger sur lui et d'apprendre à tirer, mais il leur avait répondu : « Je n'ai pas envie d'apprendre à tuer. » En août 1921, ses ennemis l'avaient suivi à Bad

Griesbach, dans la Forêt-Noire. Après la messe dominicale, il marchait sur une route à l'écart, quand deux hommes lui déchargèrent leur revolver en pleine poitrine. Erzberger avait sauté au fond d'un ravin, dix mètres en contrebas, en s'accrochant à des racines d'arbres pour freiner sa chute. Les assassins avaient encore tiré trois coups de feu, lui transperçant les poumons, l'estomac et le haut de la cuisse. Il avait cherché un abri derrière un pin, avant de perdre connaissance. Les tueurs avaient alors dévalé la pente, s'étaient penchés sur lui, et l'avaient abattu de trois derniers projectiles en pleine tête. Tout en bas de la déclivité, la police avait retrouvé une bague que le pape Benoît avait remise à Erzberger, et que les tueurs lui avaient arrachée[16].

Pacelli venait de perdre son principal collaborateur laïc. Pour réaffirmer son influence politique chez les catholiques, il s'était aligné sur les positions de l'archevêque de l'archidiocèse de Munich-Freising, le cardinal Michael Faulhaber, et celles de Franz Matt, député du Parti populaire bavarois. Ils cherchaient tous à resserrer les liens avec Rome, mais faisaient peu de confidences à leurs proches conseillers : l'un des confidents de Pacelli qualifiait leur collaboration tripartite de « mystère diplomatique[*1] ». Le 8 novembre 1923, les trois hommes dînaient à la nonciature quand ils avaient appris que Hitler s'était proclamé chef d'un nouveau gouvernement[17].

Pacelli en savait peu sur cet activiste. Le caporal cassé de son grade prononçait de bons discours, disait-on, mais son passé demeurait une énigme. Dès son entrée en politique, fin 1919, le personnage avait fait impression sur le père jésuite Rupert Mayer, mais se l'était vite aliéné, ainsi que la plupart du clergé, avec sa rhétorique antichrétienne. Dès 1921, l'évêque Clemens von Galen, de Münster, avait condamné le corps de doctrine nazi. Quand Hitler avait forgé une alliance avec le général anticatholique Erich

Ludendorff, en 1923, le cardinal Gasparri avait ordonné à Pacelli de faire « observer de près » les deux hommes. Cette surveillance avait été incapable de déceler l'intention du jeune caporal et du vieux général de prendre le gouvernement de Bavière en otage dans une brasserie[18].

Pacelli avait envoyé à Rome un rapport de situation chiffré. En cas de réussite du putsch, l'influence de Ludendorff produirait un régime anticatholique et compromettrait les chances d'un concordat garantissant les droits de l'Église en Bavière. La réponse du Vatican révélait la quintessence de l'action secrète catholique, le modèle que Pacelli suivrait, une fois élu pape. Face à des puissances séculières qui tentaient de percer les codes de la Sacrée Congrégation, un langage aussi éloquent était rare dans ces échanges télégraphiques, où l'on tendait à recourir à des généralités et à des ellipses. Pourtant, ainsi que l'écrivit plus tard l'archiviste du Vatican, « de temps à autre, un rai de lumière éclaire la réalité ». Le message de Gasparri révélait que Rome pèserait indirectement sur les événements, en dissimulant son rôle. Il avait câblé cet ordre : « Empêchez catholiques de soutenir le putsch. Évitez déclarations publiques, mais autorisez prêtres locaux à parler. Laissez toute intervention directe au Parti populaire bavarois (BVP)[19]. »

Matt, le député du BVP, avait instauré un gouvernement croupion à Regensburg. Un certain père Sextel espionnait les réunions des officiers rebelles. Un autre prêtre avait qualifié publiquement Hitler de « bandit, fripouille et traître ». Mais ce fut le père jésuite Mayer, ancien aumônier de l'armée, qui exerça le plus d'impact. Les soldats bavarois l'adoraient, car il avait sauvé de nombreux blessés pendant le conflit mondial : il y avait laissé une jambe, et portait la Croix de fer sur sa robe noire. Sa déclaration largement diffusée selon laquelle

un « catholique ne peut être un nazi » avait retourné l'armée bavaroise contre le futur dictateur[20].

Le putsch avait échoué. Ludendorff et Hitler furent traduits en justice pour trahison, mais écopèrent de sentences légères. Le cardinal Gasparri s'inquiétait de ce que le clergé bavarois n'ait pris parti de manière trop flagrante, et redoutait que les nazis ne lui en tiennent rigueur. Un Pacelli confiant avait télégraphié son pronostic à Rome : cet activiste ne risquait guère de véritablement accéder à un quelconque pouvoir. De son côté, le principal intéressé avait appris à ses dépens combien il importait de réduire l'Église au silence[21].

Le 18 août 1925, le futur Pie XII embarquait à bord d'un train pour Berlin. Le pape Pie XI (1922-1939) l'avait nommé nonce en Allemagne, et lui avait donné pour mission d'améliorer la situation des catholiques en Prusse protestante. « Tous les regards furent immédiatement attirés par la haute silhouette vêtue d'écarlate et de damas pourpre, écrivit Bella Fromm, une chroniqueuse mondaine. De contenance ascétique, ses traits évoquent ceux d'un profil sculpté sur un camée antique, et ce n'est que rarement que l'ombre d'un sourire fugace anime ce visage. Sa sérénité et sa pondération m'ont enchantée. » Lorsqu'il en trouvait le temps, il rendait visite à de nouveaux amis sur un domaine situé dans la forêt d'Eberswalde, et montait à cheval avec des personnalités militaires allemandes – Wilhelm Canaris, Ludwig Beck et Hans Oster[22].

Fin 1929, rappelé à Rome, il y devenait secrétaire d'État. Il avait alors négocié un concordat garantissant les droits de l'Église en Prusse. Pour la première fois depuis l'unification de l'Allemagne par Bismarck, des prêtres prussiens pouvaient venir étudier dans la capitale. L'État acceptait de dédommager l'Église des biens saisis à l'époque de Martin Luther. Après quatre cents ans, la Contre-Réforme venait officiellement de se clore.

Toutefois, ce n'étaient encore que les prémices des problèmes du nouveau secrétaire d'État avec l'Allemagne. Tandis qu'il quittait Berlin, les nazis poursuivaient leur ascension vers le pouvoir. Le krach d'octobre 1929 et la dépression mondiale qui s'ensuivit ouvrirent une brèche à Hitler. Après l'apparent échec du capitalisme, la majorité des électeurs allemands se sentait poussée à essayer le socialisme. Face à un choix entre le socialisme internationaliste de Staline et le national-socialisme de Hitler, ils choisirent la seconde formule. Moins d'un an après le début de la crise économique, les nazis avaient plus que quadruplé leur pourcentage de sièges au Reichstag, passant de 4,6 à 18,3 %. Bien que les évêques allemands aient proscrit l'adhésion au parti nazi, suivant une instruction de Pacelli émanant de Rome, en 1930, nombre de pasteurs et de fidèles protestants s'affilièrent au nazisme, et les catholiques se sentaient de plus en plus entraînés par ce raz-de-marée national. La Grande Dépression s'aggravant, la date du triomphe de Hitler semblait se réduire à un simple problème d'arithmétique, jusqu'à ce que, finalement, le 30 janvier 1933, il atteignît son objectif[23].

Sa nomination au poste de chancelier déconcerta Pacelli. Ainsi qu'il en fit part au père Leiber, il considérait cet événement comme « de plus mauvais augure […] qu'une victoire de la gauche socialiste ». Il se dit en accord avec Konrad von Preysing, alors évêque d'Eichstatt, qui observa : « Nous sommes maintenant entre les mains de criminels et d'idiots[24]. »

Abasourdi par la victoire du nouveau chancelier, le pape tenta de travailler avec lui. Le 20 juillet 1933, à 6 heures du soir, que sonnèrent les cloches de Saint-Pierre, le cardinal Pacelli conclut un concordat avec le Reich. Fondé sur l'accord qu'il avait négocié avec la Prusse, le traité garantissait les droits des catholiques dans toute l'Allemagne. Pourtant, après le 30 juin 1934, et la nuit des Longs

Couteaux, toutes les illusions vaticanes relatives à Hitler s'évanouirent.

Non content de procéder à une purge de leurs rivaux au sein du parti, les SS assassinèrent aussi des dirigeants catholiques laïcs. Des sbires SS casqués d'acier enfoncèrent les portes du bureau de Franz von Papen, vice-chancelier catholique, firent sauter les serrures des coffres, et abattirent son secrétaire de presse. Ils exécutèrent le président de l'Association catholique, le Dr Eric Klausener, après l'avoir obligé à rédiger une fausse lettre de suicide, et traînèrent son adjoint, Edgar Jung, jusqu'à un bois de la périphérie, où ils l'exécutèrent d'une balle dans la nuque. Ils frappèrent à mort le Dr Fritz Gerlich, catholique fervent, directeur fondateur du magazine antihitlérien *Der Gerade Weg* (Le droit chemin), et abattirent Adalbert Probst, directeur national de l'Association sportive de la jeunesse catholique (Deutsche Jugendkraft-Sportverband, DJK), qui « tentait d'échapper à son arrestation ». Ils brisèrent la colonne vertébrale et logèrent trois balles dans le cœur du père Bernhard Stempfle, qui avait d'abord soutenu Hitler avant de l'accuser publiquement. En signe de défi à la doctrine catholique, ils incinérèrent leurs victimes, et leurs parents reçurent les cendres par la poste[25].

Fin 1936, l'Église et le Reich semblaient se diriger vers une épreuve de force. Des responsables du parti retirèrent les crucifix des écoles catholiques, les qualifiant de « symboles de superstition », et entamèrent la fusion des systèmes scolaires catholique et protestant. Seuls 3 % des enfants munichois fréquentaient des établissements catholiques, comparés à 65 % trois ans plus tôt. Durant les vacances de Noël, le pape se serait senti si déprimé qu'il demeurait chaque jour des heures assis en silence à la fenêtre de sa chambre[26].

En janvier 1937, Pacelli convoqua cinq évêques et cardinaux allemands à Rome. Questionné sur le moyen pour le Vatican

d'endiguer ces actes de harcèlement des nazis, le cardinal Faulhaber était d'avis que seule une protestation papale, « un mot de vérité rédemptrice », pourrait enrayer « un naufrage dans les abysses que rien ne peut arrêter[27] ».

Le pape jugea le moment opportun. Des Allemands respectables s'indignaient des persécutions nazies contre les catholiques. Pour peu que cette protestation écrite se réfère à la seule Allemagne, en évitant de mentionner nommément le nazisme, Pacelli ne croyait pas que Hitler, soucieux de l'opinion internationale, réagirait avec violence[28].

Douze imprimeries secrètes firent passer le texte par leurs presses, en territoire germanique. Un réseau clandestin de messagers en livra des exemplaires dans chaque paroisse. La jeunesse catholique se servit du prétexte de groupes de randonnée pour arpenter, sac au dos, les Alpes bavaroises, la Forêt-Noire et la vallée du Rhin. Des enfants de chœur pédalaient de nuit sur leur bicyclette. Des athlètes d'équipes lycéennes franchirent des champs d'orge au pas de course. Les messagers livraient leur colis aux prêtres, dans l'isoloir du confessionnal. Les ecclésiastiques enfermèrent le texte à clef dans leur tabernacle et, le dimanche des Rameaux, le lurent en chaire, dans tout le Reich[29].

Les nazis réagirent avec brutalité. « Le Reich ne souhaite pas de *modus vivendi* avec l'Église, tempêta Hitler, mais plutôt sa destruction. » Himmler organisa des simulacres de procès collectifs, où comparurent des moines, dans Berlin. Des séides du parti investirent le palais du cardinal, à Vienne. Ils profanèrent sa chapelle, brûlèrent ses vêtements sacerdotaux et jetèrent le vicaire d'une fenêtre du deuxième étage, lui brisant les jambes[30].

En 1939, lors de l'élection de Pacelli, l'horizon s'assombrit encore davantage. Malgré une apparente détente, la tourmente des menaces et des pressions ne s'apaisait nullement. « En Allemagne, l'élection de

ce pape n'est pas accueillie favorablement, car il s'est toujours montré hostile au national-socialisme, déclara Berlin, ajoutant sur un ton menaçant : au bout du compte, ce sont les armes qui décident des conceptions du monde[31]. »

Pourtant, les cardinaux du Reich avaient insisté auprès du nouveau pontife pour qu'il évite la confrontation. Hausser le ton n'avait fait qu'envenimer la situation de l'Église dans le Reich, insistaient-ils. Quoi qu'il fasse contre Hitler, il le ferait dans l'ombre.

À Castel Gandolfo, Pie XII sortait marcher tous les après-midi en empruntant la même allée, qui serpentait entre les roseraies, passait devant les colonnes brisées d'une villa bâtie par l'empereur Domitien. Ce fut au milieu de ces ruines noyées sous les vignes qu'il pesa la décision la plus fatidique de son jeune pontificat. Pouvait-il, lui, l'auxiliaire du Christ sur terre, devenir l'assesseur et l'agent d'un complot militaire visant à supprimer un dirigeant séculier[32] ?

Les enseignements de l'Église stipulaient les conditions dans lesquelles des citoyens avaient le droit de tuer les tyrans. La doctrine catholique autorisait la peine capitale et, bien qu'un prêtre ne pût lui-même verser le sang, un chevalier chrétien pouvait brandir l'épée de justice sur l'injonction d'un prêtre. En conséquence, au cours des siècles, les théologiens catholiques avaient élaboré une doctrine nuancée du tyrannicide, couvrant pratiquement tous les cas de figure concevables. Ils divisaient les tyrans en deux catégories : les usurpateurs, qui s'emparaient illégalement du pouvoir, et les oppresseurs, qui en usaient injustement. Hitler, qui occupait sa fonction en toute légalité, mais gouvernait d'injuste manière, était devenu un oppresseur. Il tombait dès lors dans la catégorie des personnages malfaisants que les citoyens avaient latitude d'assassiner – ainsi que l'avaient soutenu Thomas d'Aquin et quelques théologiens jésuites[33].

Cependant, l'éthique catholique limitait strictement le recours à la violence. Les exécuteurs du tyran devaient avoir de bonnes raisons de croire que sa mort améliorerait véritablement la situation et ne provoquerait pas de guerre civile sanglante. Il ne fallait pas seulement qu'il se révèle être lui-même l'instigateur principal de politiques injustes ; ses assassins devaient avoir des raisons suffisantes de croire que celles-ci s'achèveraient avec la vie du tyran. S'il était vraisemblable qu'un autre despote poursuive ces politiques, les assassins n'avaient aucun fondement moral à agir. Enfin, ils devaient avoir épuisé tous les moyens pacifiques de renverser l'oppresseur[34].

Le complot contre Hitler semblait répondre à ces conditions. Tout d'abord, les conspirateurs entendaient s'assurer d'une paix honorable sous l'autorité d'un gouvernement fort, mais antinazi, de sorte que l'éviction du Führer ne soit pas synonyme de chaos ou de pérennité du nazisme, cette fois sous un Göring ou un Himmler. Ensuite, le dictateur ne pouvait être évincé que par la violence, car il avait aboli les procédures démocratiques grâce auxquelles il avait accédé au pouvoir. « Nous, nationaux-socialistes, avons créé cet État ; nous allons garder la main sur cet État ; et nous ne laisserons jamais échapper cet État. » Enfin, et plus fondamentalement, les renseignements reçus de Müller témoignaient non seulement de la malfaisance des actions nazies, mais que Hitler en personne commandait ces décisions[35].

Le dossier d'*Ochsensepp* sur la Pologne attestait de l'évidente atrocité de ces choix. Un prêtre du Vatican en récapitula plus tard les preuves : « Dès le premier mois, des centaines de prêtres ont été arrêtés et fusillés par les Allemands, alors qu'on arrêtait et déportait vers le camp de concentration d'Oranienburg, près de Berlin, des catholiques, intellectuels, ecclésiastiques ou laïcs. […] Ce dispositif

avait pour fondement l'élimination de l'élite intellectuelle et de l'influence traditionnelle du clergé. » Müller rappelait que ce dossier contenait aussi des confirmations de « l'extermination systématique des juifs », notamment « des films, des photos, des rapports, par ex. d'hommes, de femmes et d'enfants, entassés dans des tranchées qu'ils devaient eux-mêmes creuser, mitraillés comme des sardines en boîtes ; et une photo montrait un officier de police tirant sur un enfant agrippé entre ses genoux[36] ».

Pie XII pensait que Hitler était à l'origine de ces décisions. Or, certains évêques allemands, ce dont se plaignit plus tard le pontife, considéraient encore le Führer comme le défenseur des valeurs chrétiennes. En fait, convaincu que le christianisme avait sapé les traditions viriles et tribales germaniques, le maître du III^e^ Reich regrettait que les musulmans n'aient pas conquis l'Europe : « Nous avons la malchance de ne pas posséder la bonne religion. […] La religion musulmane aussi aurait été bien plus appropriée que ce christianisme avec sa tolérance amollissante. » Ainsi qu'il le déclara ailleurs, « toute la difformité et l'atrophie de notre esprit et de notre âme n'auraient jamais eu lieu sans cette mascarade orientale, cette abominable manie du nivellement égalitaire, ce maudit universalisme du christianisme qui nie le radicalisme et prêche une tolérance suicidaire ». Pie XII n'avait pas oublié le serment du Führer d'écraser l'Église comme un crapaud ; Himmler, rapportait-on, aurait espéré inaugurer un nouveau stade de football en exécutant le pape en public, et le volume à la reliure rouge du père Leiber regorgeait d'indications selon lesquelles le dictateur encourageait et cautionnait ces atrocités. Bien que ces mesures brutales fussent invariablement attribuées à « l'erreur d'un subalterne », notait Müller d'un ton acide, il ne s'agissait pas « d'un simple épisode ou d'une méthode tactique à caractère temporaire, mais d'une composante essentielle du national-

socialisme, d'une action systématique et calculée ». Par conséquent, écrivit Pie XII au cardinal Schulte vers cette époque, c'était « le Parti » qui dirigeait cette attaque contre l'Église ; et c'est probablement pour cette raison qu'il aurait décrit Hitler, selon la note d'un diplomate allié à cette période, « non seulement comme une fripouille indigne de confiance mais comme un individu fondamentalement malfaisant[37] ».

À son lever, le lendemain matin, Sa Sainteté avait pris sa décision. Elle allait approcher la résistance au sein de l'armée allemande et encourager une contre-révolution conservatrice. Pour cette résistance, elle tiendrait lieu d'agent secret de l'étranger – tout en présentant ses plans aux Britanniques, afin d'en obtenir la garantie. Elle s'associerait à des généraux non pas seulement pour arrêter la guerre, mais pour éradiquer le nazisme en éliminant Hitler[38].

Cette décision stupéfia ses conseillers, et d'autres encore, qui l'apprirent plus tard. « Jamais, au cours de l'histoire, déclara un historien ecclésiastique, un pape ne s'était aussi périlleusement engagé dans une conspiration visant à renverser un tyran par la force. » Un officier de renseignements américain, durant la guerre, considérerait le prompt consentement du pontife à agir en qualité d'intermédiaire dans une conspiration comme « l'un des événements les plus ahurissants de l'histoire de la papauté moderne ». Le père Leiber estimait que Pie XII était « allé beaucoup trop loin ». Les dangers auxquels s'exposaient le pontife et l'Église frôlaient presque la témérité. Si Hitler apprenait quel était son rôle, il risquait de punir les catholiques, d'envahir le Vatican et même d'enlever ou de tuer le Saint-Père[39].

Mais Leiber fut incapable de faire revenir Sa Sainteté sur sa décision. « L'opposition allemande, lui répliqua Pacelli, doit être entendue en Grande-Bretagne. » Leiber s'y conforma. Il commença de

coucher ses remarques par écrit, afin de pouvoir dire à Müller : « Voici les paroles exactes du pape. » Pie XII lui avait lui-même fourni le propos directeur, le leitmotiv qui accompagnerait les événements des cinq années suivantes. À la question du type de gouvernement vers lequel l'Allemagne devait s'orienter, selon les notes de Leiber, il répondit : « N'importe quel gouvernement, sans Hitler[40]. »

---

*1. « Mystère » désigne ici le genre théâtral du Moyen Âge, succession de tableaux nourrie d'histoires et de légendes. *(N.d.T.)*

5

« Il nous faut quelqu'un pour le tuer »

En date du 17 octobre, Josef Müller avait reçu confirmation de sa mission pontificale. Le gardien de la crypte du Vatican, Mgr Ludwig Kaas, le tint informé, probablement dans une taverne proche de la résidence du Saint-Père. Le lendemain, s'envolant vers Berlin avec la réponse papale, porteur de bonnes nouvelles qu'il ne pouvait répéter à presque personne, il ressentait toute la jubilation angoissée de l'agent secret qui a mené sa mission à bien[1].

Le Bavarois présumait que ses contacts procéderaient avec la discrétion requise. Il était civil et c'étaient des professionnels. Il eût été abasourdi d'apprendre que, le vendredi 20 octobre, un officier de l'Abwehr au fait du secret avait tout noté.

Le major Helmuth Groscurth déverrouilla la porte de son coffre-fort, en sortit son journal intime et le posa, ouvert, sur son bureau. Le major assurait la liaison entre la cellule Canaris-Oster et les généraux antinazis ; il leur avait procuré des explosifs dans le cadre de leurs projets d'assassinat, et retranscrit les résultats de la mission de Müller, non pas mû par une compulsion teutonique de l'archivage, mais pour deux motifs mûrement réfléchis. Première raison, les

officiers du renseignement militaire étaient formés à consigner sur le papier les informations émanant de leurs contacts et à la conserver en lieu sûr pour consultation ultérieure, faute de quoi la mémoire pouvait jouer des tours. Seconde raison, certains des comploteurs souhaitaient être en mesure de prouver, pour la postérité, qu'une « Allemagne honnête » existait, de sorte que s'ils échouaient et ne réussissaient pas à tuer Hitler, ils auraient au moins montré qu'il y avait une possibilité de combattre la tyrannie. Ainsi, jusque dans leur défaite même, ils auraient trouvé un moyen de vaincre[2].

« Le pape est très intéressé et juge une paix honorable possible, écrivit-il. Garantit personnellement que l'Allemagne ne se fera pas escroquer comme dans la forêt de Compiègne [où l'armistice avait mis fin à la Première Guerre mondiale]. Dans ces ouvertures de paix, on est confronté à l'exigence impérative de l'éviction de Hitler[3]. »

En ce même vendredi, dans sa résidence, Pie XII signait sa première encyclique. Bien qu'il l'eût apparemment terminée dès le 8 octobre, en date du 18, le *New York Times* annonçait le report de sa diffusion publique. Le quotidien américain ne fournissait aucune explication, mais son correspondant avait rendu son article le 17 – le jour où le Saint-Père promettait d'aider la résistance allemande. Une réflexion émise pendant la guerre par Josef Müller laisse entendre que les actions secrètes du souverain pontife avaient retardé, altéré, et finalement tempéré sa prise de position officielle sur les crimes nazis.

Les comploteurs l'avaient enjoint de ne pas protester. Selon un document retrouvé dans les papiers du Président Franklin Roosevelt, les planificateurs du coup de force avaient pressé le souverain pontife de « s'abstenir de toute déclaration publique stigmatisant les nazis », ainsi que Müller en avait fait part à un diplomate, car « cela aurait rendu les catholiques allemands encore plus suspects qu'ils ne

l'étaient et fortement restreint leurs libertés d'action dans leur œuvre de résistance[4] ».

Durant ce laps de temps qui vit Pie XII retarder son encyclique, il en adoucit bel et bien les termes. Il édulcora ou supprima les phrases critiquant « l'expansionnisme effréné », les « relations entre les peuples [conçues] comme une lutte » et « la primauté de la force ». En revanche, il conserva l'avertissement selon lequel « il n'y a plus ni grec ou juif ». Toutefois, ce fut la dernière fois de la guerre qu'il employait publiquement ce mot : « juif[5] ».

Au quartier général de l'Abwehr, les mentors du juriste bavarois entamèrent les préparatifs de son « montage » auprès du Vatican. Dans le sabir des espions, un « montage » désignait un ensemble composé de deux facettes – l'opération secrète et sa couverture. Canaris couvrirait les contacts de Müller au Vatican en les affectant à une opération prétendue de l'Abwehr. Malgré l'attaque imminente de Hitler sur le front de l'Ouest – désormais repoussée à novembre –, le but n'était pas d'engranger des résultats rapides, mais de se doter d'une capacité permanente, derrière une façade protectrice. Les comploteurs ne planifieraient rien en misant sur la chance ; ou plutôt, ils planifieraient tout en pariant sur la malchance. Résoudre le problème du nazisme prendrait peut-être des années, et, si long que ce soit, il faudrait une raison plausible de maintenir et continuer ce « montage ».

La couverture reposerait sur certaines idées préconçues des nazis. Hitler considérait les Italiens comme des alliés instables, et les comploteurs joueraient sur ses craintes. L'Abwehr enverrait Müller à Rome pour y suivre de près le mouvement pacifiste italien. Il se ferait passer pour l'agent des Allemands mécontents, cherchant une voie vers la paix par l'entremise des Italiens. Cela lui permettrait de soi-disant sonder ces derniers, toujours friands de bavardages recueillis

auprès de responsables du Vatican bien informés. L'Abwehr avertirait d'emblée la Gestapo que Müller jouait les conspirateurs. Canaris pourrait même envoyer au dictateur les rapports que l'on établirait au sujet de ces écervelés d'Italiens. Selon toutes les apparences bureaucratiques, *Ochsensepp* participerait à l'effort de guerre en faisant mine de discuter de paix.

Or, il ferait simplement semblant de faire semblant. En réalité, il serait bel et bien le comploteur pour lequel il était censé se faire faussement passer. Il serait donc comploteur, sous couverture d'être un espion, sous couverture d'être un comploteur. Il effectuerait une sorte de triple saut périlleux arrière, sans même bouger un muscle.

C'était du Canaris classique. La manœuvre portait sa signature, cette manière de dissimuler en pleine lumière. Il s'en servirait à maintes reprises, quoique jamais de la même façon, pour tirer les comploteurs de l'embarras. Jusqu'au dernier mois de la guerre, cette posture ne ferait que produire une succession de situations que l'on pourrait définir comme autant de défis mortels. Dans le cas précis de Müller, l'efficacité de cette couverture apparaît clairement dans une évaluation plus tardive de la CIA, estimant que, durant les trois premières années du conflit, il s'était rendu au moins cent cinquante fois en visite au Vatican pour le compte des candidats assassins, et ce toujours avec l'aval du gouvernement qu'il visait à renverser[6].

Fin octobre, avant de retourner à Rome, il rencontra Canaris. Dès qu'il entra dans le bureau de l'amiral, il se sentit à son aise. Il découvrit un tapis persan ancien, et, dans un coin, un teckel endormi sur sa couche. Sur un bureau d'époque XIX^e^ maculé de taches d'encre était posé un modèle réduit du croiseur *Dresden*. Canaris lui tendit la main, comme à un vieil ami, et le pria de prendre un siège[7].

Ils parlèrent de Hitler. Le Führer eut beau s'être arrogé le titre de « plus grand seigneur de la Guerre de tous les temps », Canaris le

percevait plutôt comme « le plus grand criminel que la terre ait jamais porté ». L'amiral avait expressément averti son maître que les puissances occidentales se rangeraient aux côtés de la Pologne, mais le chancelier du Reich n'en avait pas moins déclenché le conflit armé[8].

Pire encore, il planifiait une guerre éclair contre les Pays-Bas, la Belgique et la France. Son mépris du droit international, ajouta l'amiral, était assimilable à un « acte de négligence criminelle[9] ».

Pourtant, les événements de Pologne éclipsaient tout ceci, poursuivit-il. Une soldatesque évoquant ces vols de corbeaux qui suivaient invariablement les armées en marche exposait des provinces entières à la dévastation. Telles des bandes de pirates, les SS agissaient sans obéir à aucune autorité juridiquement reconnue. Et pourtant, clairement, le parti et surtout Hitler les y encourageaient et cautionnaient leurs actes[10].

Canaris en était informé grâce à ses espions au sein de l'appareil de sécurité du parti. Saisi de remords de conscience, le directeur de la *Kripo*, Arthur Nebe, lui avait remis nombre de rapports secrets[11].

En conséquence, l'amiral était au courant des actions planifiées contre l'Église – pas seulement en Allemagne, mais aussi à Rome. Au total, quatre organismes distincts rivalisaient pour espionner le pape, le cercle fermé de ses proches conseillers et la secrétairerie d'État. Le gouvernement du Reich avait percé les codes diplomatiques de la papauté et les institutions religieuses romaines grouillaient d'informateurs. Le chef de l'Abwehr promit de fournir des preuves à l'appui de sa démarche, afin de témoigner de sa volonté d'aider le souverain pontife[12].

Il entreprit ensuite de discuter des missions futures de Josef Müller. Il souligna trois aspects. Le premier, une préoccupation : il ne souhaitait pas que ce travail secret pèse sur sa conscience. Il ne

recevrait aucun ordre d'agir, à moins qu'il ne se porte volontaire pour telle ou telle besogne[13]. Le deuxième, un impératif : le Bavarois demanderait au prélat de n'entrer en contact qu'avec les Britanniques. Pour s'éviter tout soupçon de chercher à dresser les Alliés les uns contre les autres, les comploteurs ne devraient négocier qu'avec un gouvernement à la fois. Et s'ils pouvaient se borner à n'entretenir qu'un seul de ces liens, ce devrait être avec Londres. Les Anglais étaient des diplomates plus fiables. Des négociateurs tenaces, certes, mais ils tenaient parole[14]. Enfin, le troisième, une demande : il pria son interlocuteur d'inclure dans chacun de ses rapports transmis de Rome une section intitulée « Actuelles possibilités de paix ». Il ne ferait d'allusion codée à l'éviction de Hitler que dans cette section. Canaris séparerait du document tout ce qui serait rédigé sous cet intitulé et le transmettrait secrètement à d'autres correspondants. Cela les assurerait d'une certaine protection, au cas où un rapport tomberait entre de mauvaises mains[15].

Il lui parla ensuite de Pie XII sur un ton très révérencieux. Tant de déférence surprit Müller autant qu'elle lui plut. Il sentait que Canaris et Oster, quoique protestants, considéraient le souverain pontife comme le plus éminent des chrétiens, et plaçaient en lui une foi presque enfantine. Ils s'adressaient au Saint-Père non seulement pour solliciter son soutien secret, mais aussi pour qu'il leur procure réconfort et espoir. Le chef de l'Abwehr cita la mise en garde à peine voilée du chef de l'Église catholique à Hitler, rendue publique une semaine avant la guerre : « Les empires qui ne sont pas fondés sur la justice ne sont pas bénis de Dieu. La politique affranchie de la justice trahit ceux-là mêmes qui la veulent ainsi ». L'amiral ponctua ce témoignage de la sagesse papale en servant du schnaps dans de petits verres à alcool et en proposant un toast : « Wir gedenken des Fuhrers,

uns zu entledigen[16] ! » (« Buvons au Führer, puissions-nous être débarrassés de lui ! »).

La participation de Sa Sainteté à leurs plans insuffla une énergie nouvelle aux conjurés. Ce fut surtout le cas de la cellule des conspirateurs civils dirigée par l'ancien maire de Leipzig, Carl Goerdeler, au sein de laquelle la nouvelle provoqua l'euphorie. Goerdeler avait préparé un discours radiodiffusé au peuple allemand et commencé de pourvoir les postes dans un gouvernement fantôme. Josef Müller jugea cette exaltation déplacée. Quand le colonel Hans Oster lui transmit une liste de ministres et de secrétaires d'État, il la lui retourna sans l'avoir lue. « Gardez-la, Hans, soupira-t-il. Si nous réussissons, nous aurons des ministres et des secrétaires d'État à ne savoir qu'en faire. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est quelqu'un pour le tuer[17]. »

Savoir non seulement qui tuerait Hitler, mais aussi comment : cette double question demeurait posée. Les débats éthiques sur la décision de l'assassiner, de l'emprisonner, de le déférer devant un tribunal ou de le déclarer fou agitaient les esprits. En vertu de motifs religieux, certains conjurés protestants étaient opposés au meurtre. Même des généraux et d'ex-généraux, qui avaient fait de la violence leur profession, s'élevaient contre l'usage de la force. « En particulier, les chrétiens luthériens de l'opposition militaire refusaient de prêter leur aval à un assassinat, pour des raisons liées à la religion, rappelait *Ochsensepp*. Ils se référaient à une phrase de saint Paul, selon qui "toute autorité vient de Dieu", aussi, il [Hitler] pouvait dès lors exiger obéissance. » Fondant essentiellement leur raisonnement sur l'*Épître aux Romains*, 13, Martin Luther et Jean Calvin avaient plaidé contre toute résistance aux gouvernants. « Je préfère subir un prince qui fait le mal plutôt qu'un peuple qui fait le bien », avait écrit le premier. Et

de conclure : « La désobéissance est un plus grand péché que le meurtre[18]. »

Les catholiques s'inspiraient d'une autre tradition. Suivant saint Thomas d'Aquin, les théologiens jésuites jugeaient la violence politique non seulement quelquefois admissible, mais aussi nécessaire. « Seule une chose est interdite au peuple, écrivait le jésuite français Jean Boucher en 1594, en l'espèce, accepter un prince hérétique. » En de pareils cas, soutenait le jésuite espagnol Martin Anton Delrio, le chrétien doit « faire du sang d'un roi une libation à Dieu ». Dès lors, non sans une certaine logique, les conjurés se tournèrent vers Rome pour en recevoir l'approbation morale, et finirent par recruter leurs meurtriers chez des laïcs. Les catholiques oseraient s'engager là où les protestants refusaient de se hasarder. C'est pourquoi un contact de l'Abwehr pria Josef Müller de solliciter la bénédiction formelle du pape pour ce tyrannicide[19].

Müller savait que le Vatican ne fonctionnait pas de cette façon. Il détrompa ses collaborateurs protestants, dissipant leurs espoirs de voir le pape avaliser la violence sans détour. Inquiet, ainsi qu'il le dit plus tard, d'un « mauvais usage de l'autorité et de la position du pape », il qualifia le tyrannicide d'« affaire réservée à la conscience individuelle ». Pressé de questions pour savoir s'il soulèverait le problème avec son confesseur, il se dit partisan d'abattre Hitler comme un chien enragé, et que l'on en reste là[20].

Pendant ce temps, un général catholique au rôle déterminant semblait prêt à se joindre aux comploteurs. Sachant que le commandant en chef de l'armée et le chef d'état-major s'opposaient à l'attaque projetée par Hitler à l'Ouest, le colonel-général Ritter von Leeb leur assura : « Je suis prêt, dès ces prochains jours, à vous appuyer pleinement de ma personne et à en tirer toutes les conclusions nécessaires et souhaitables. » Pourtant, parce que Leeb,

homme pieux, avait un jour publiquement rabroué Alfred Rosenberg, l'apôtre nazi de l'antichristianisme, Himmler l'avait placé sous la surveillance de la SS. Cette surveillance interdisait aux conspirateurs de faire entrer Leeb dans leurs plans[21].

Fin octobre, l'élan propice à un coup d'État acquit néanmoins de l'ampleur. Des ecclésiastiques catholiques allemands qui connaissaient Müller se mirent à murmurer à propos du décès imminent du Führer. Après une longue visite au domicile du juriste bavarois, le 24 octobre, l'abbé bénédictin Corbinian Hofmeister affirma à l'un de ses homologues prêtre que la guerre prendrait fin d'ici Noël, car un puissant complot militaire aurait alors débarrassé le pays du tyran. À la fin du mois, un conjuré catholique du ministère des Affaires étrangères, Erich Kordt, avait décidé d'ôter la vie au maître du Reich[22].

Arrêtée en toute conscience, la décision de Kordt découlait d'une remarque émise au passage. « Si seulement [les généraux] n'avaient pas prêté un serment qui les liait à Hitler vivant », avait relevé Oster alors qu'ils sortaient d'une réunion secrète. Kordt en conclut que la mort du dictateur délierait les généraux de leur serment. Une phrase de Thomas d'Aquin devint sa devise : « Celui qui tue un tyran pour libérer son pays doit être loué et récompensé[23]. »

Le 1er novembre, Kordt insistait auprès d'Oster. « Nous n'avons personne qui jettera une bombe afin de libérer nos généraux de leurs scrupules », bougonnait ce dernier. Kordt lui annonça qu'il était venu lui demander cette bombe. En qualité de conseiller du ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, il avait accès à l'antichambre de Hitler. Il connaissait son habitude de sortir accueillir les visiteurs ou donner des ordres[24].

Hans Oster lui promit l'engin explosif au plus tard le 11 novembre. Le chef de l'Allemagne nazie avait programmé son

attaque à l'Ouest pour le 12. Kordt décida de se rendre à la chancellerie sous divers prétextes, afin d'habituer les gardes à sa présence[25].

6

Une chance diabolique

Les généraux de l'Allemagne ne souhaitaient pas élargir le conflit. Le 5 novembre, le commandant en chef de l'armée, Walther von Brauchitsch, tenta de faire état du pessimisme des militaires au chancelier du Reich. Désarçonné par la proximité du Führer, Brauchitsch n'alla pas bien loin. « Quand je suis confronté à cet homme, dit-il un jour de son maître, j'ai la sensation que l'on m'étouffe et je suis incapable de trouver mes mots[1]. »

Il avait préparé un document relatif au plan d'attaque. Le moral des soldats ne pourrait supporter une nouvelle offensive, prévint-il. En Pologne, des officiers avaient perdu le contrôle des engagés, qui orchestraient des « orgies d'ivrognerie » à bord des trains de transports de troupes. Des rapports émanant de cours martiales évoquaient des « mutineries[2] ».

Hitler éclata – en lui passant un savon mémorable, notera Brauchitsch, « comme on n'oserait même pas en infliger à la recrue la plus bornée ». Même les secrétaires à l'extérieur du bureau entendirent le dictateur éreinter son commandant en chef. Quelles étaient ces unités qui osaient faillir à la discipline ? Où ? Il s'envolerait dès le lendemain sur place pour y faire appliquer des

sentences de mort. Non, hurla-t-il, les troupes combattraient ; seuls leurs chefs l'inquiétaient. Comment pouvaient-ils condamner toute l'armée à cause de quelques écarts ? « Pas un commandant sur la ligne de front n'a mentionné devant moi le moindre manque d'esprit offensif dans l'infanterie. Mais maintenant il faut que j'entende ça, après la magnifique victoire remportée par l'armée en Pologne[3] ! »

Brauchitsch lui offrit sa démission. Il lui riposta en vociférant que le général était tenu d'accomplir son devoir comme tous les autres soldats. Faisant allusion au nom du complexe situé à l'extérieur de Berlin où l'état-major de l'armée avait son siège opérationnel, il l'avertit qu'il n'oublierait pas le défaitisme de « l'esprit de Zossen ». Il maudit la couardise des chefs de la Wehrmacht jusqu'à en perdre le souffle. Puis il arracha sa note à Brauchitsch, la jeta dans un coffre-fort, sortit de la pièce avec raideur, et claqua la porte derrière lui, l'écho se répercutant dans la grande salle[4].

Brauchitsch ressortit d'un pas hésitant. Le chef d'État-Major général de l'armée de terre, Franz Halder, qui l'attendait dans l'antichambre, se souvenait d'un général émergeant de l'entrevue « blanc comme de la craie, le visage crispé par un rictus », incohérent, l'air terrorisé, les dents serrées, comme s'il avait du mal à respirer, « l'air décomposé ». Il fit état de la menace du Führer d'écraser les défaitistes. Avait-il eu vent de leurs projets de coup de force ? À tout moment, les SS pouvaient effectuer une descente à Zossen. Personne n'avait oublié la nuit des Longs Couteaux. Regagnant le quartier général, Halder ordonna de brûler tous les papiers relatifs à l'opération en cours[5].

Assez vite, il apparut que Hitler ne savait rien du complot. Mais le collègue d'Oster, Hans Gisevius, avertit le Bavarois de ne pas compter sur une nouvelle tentative de putsch de la part des généraux. « Ils se contentent de jouer aux échecs avec le peuple, s'emporta Gisevius

devant une bière, au Kaiserhof, juste avant que Müller ne monte dans un train pour rentrer à Munich. Ces gentleman-riders courront tout droit jusqu'à l'obstacle, mais ne le sauteront jamais ! » Il recommanda vivement à l'ecclésiastique de ne pas trop faire valoir le rôle des militaires au Vatican[6].

À Rome, le 7 novembre, Josef Müller pénétrait dans l'appartement du père Leiber, au 4, piazza della Pilotta. À l'opposé d'un Kaas, franc et chaleureux, Leiber se révélait très peu, derrière un sourire énigmatique et exercé, fruit de longues années consacrées au service des affaires secrètes – un murmure de prêtre en soutane noire. Exprimant son inquiétude de ce que Pie XII n'ait décidé de se joindre au complot, l'éminence grise des jésuites enseigna les règles du jeu au visiteur[7].

Le pape ne pouvait rencontrer ce dernier tandis que se fomentait la conspiration. Les espions SS de Hartl rôdaient dans les écoles et les presbytères de la Rome papale. Et si l'un d'eux éventait la couverture de Müller ? Pour préserver sa faculté de démenti plausible, le pontife devait être en mesure d'affirmer ne l'avoir jamais rencontré, et ce pendant toute la durée du complot. Au lieu de quoi, le Bavarois établirait la liaison avec le pape par l'intermédiaire du père Leiber, leur « bouche commune ». *Ochsensepp* reçut ces propos, déclara-t-il plus tard, comme un « ordre bienveillant quoique pertinent ».

En fin de compte, Pie XII voulait personnellement conserver la maîtrise du canal reliant Londres à Berlin. Il refusait d'en faire porter la moindre responsabilité à l'Église. Les conspirateurs pourraient impliquer le Saint-Père, mais pas le Saint-Siège. Il fallait respecter un dispositif d'une évidente symétrie : tout comme Hitler, et non l'État allemand, était la cible du complot, ainsi Pie XII, et non la foi romaine, en serait le complice. « Leiber m'a dit que, sur ordre du pape, il demandait qu'en débattant de l'autorité qui organiserait les

pourparlers de paix, ils [les militaires conspirateurs] devraient citer le “pape” et non le “Vatican”, rapportait Müller. Parce qu’il [Pie XII] avait mis un point d’honneur à tracer une nette distinction entre le pape qui, en un certain sens, avait le droit et l’obligation de tout tenter pour la paix et le Vatican, qui détenait un statut plus politique. » Ce qui, pour des observateurs extérieurs, pouvait passer pour des ratiocinations scolastiques s’appuyait aux yeux du souverain pontife sur une logique irréfutable. Les généraux allemands, et leurs éventuels interlocuteurs britanniques futurs, étaient des protestants ; ils appréciaient Pacelli et se fiaient à lui, mais conservaient une certaine réserve envers l’Église catholique romaine, et tout particulièrement envers le Vatican. Le Saint-Père jugea dès lors opportun de tenir en somme ce discours : « Vous, peuples des deux camps présents dans cette guerre, vous me connaissez ; vous savez que je suis fiable. Pour ma part, je sais que vous éprouvez quelques doutes ou difficultés envers le Vatican en tant que tel. Alors menons à bien cette tâche délicate en mon nom, auquel vous accordez crédit, plutôt qu’au nom de mon institution, dont vous doutez. Afin que cette proposition soit prise au sérieux, qu’elle soit couronnée de succès ou qu’elle échoue, j’offre ma réputation personnelle à titre de garantie. » Ainsi, à strictement parler, les manœuvres qui s’ensuivraient ne participeraient pas de la campagne clandestine de l’Église contre le Reich, mais de la guerre secrète du pape contre Hitler[8].

Il s’intéressa personnellement aux détails opérationnels, notamment aux noms de code. Müller adopterait celui de « *Herr* X ». Le père Leiber, qui enseignait à l’Université grégorienne, utiliserait le pseudonyme « Gregor ». Ils appelleraient l’un et l’autre Pie XII le « Chef ». Le Bavarois demanda à Leiber si le pape connaissait son nom de code. « Bien sûr », lui répondit l’autre. « Mais n’est-ce pas un peu sacrilège ? Comment l’a-t-il pris ? », s’étonna-t-il. Leiber lui

assura que le Saint-Père s'était contenté de sourire, et qu'il avait même paru satisfait. Ce nom de code, « Chef », démontrait, croyait-il, que le pape rendait aux conjurés la confiance qu'ils avaient placée en lui[9].

Tandis que Josef Müller conversait avec Leiber à Rome, Adolf Hitler se dirigeait vers Munich à bord de son train privé. Tous les ans, le 8 novembre, il prenait la parole à la *Bürgerbräukeller*, marquant ainsi l'anniversaire du putsch de la brasserie, en 1923. Mais il s'inquiétait des risques pour sa sécurité qui allaient de pair avec ces apparitions annuelles en public, estimant au contraire qu'un emploi du temps échappant à la régularité restait la meilleure sauvegarde contre l'assassinat[10].

Au moment de son arrivée à Munich, sa police des frontières procédait à une arrestation. Georg Elser, un horloger souabe de 36 ans, avait tenté de pénétrer illégalement en Suisse, par le lac de Constance. Dans ses poches, la police avait trouvé une paire de pinces, des pièces de détonateur et une carte postale représentant l'intérieur de la brasserie en photo. Masqué sous le revers de sa veste, les policiers avaient découvert un insigne de l'ancien mouvement communiste du « *Rote Front* » (« Front rouge »). Ce ne fut que plusieurs jours plus tard qu'Elser avoua aux interrogateurs SS pourquoi il avait tenté de quitter l'Allemagne ce soir-là. Sachant que Hitler s'exprimait tous les 8 novembre à la brasserie, il y avait caché une bombe. Il n'était pas membre du groupe de Canaris. Il opérait seul. Néanmoins, il avait planifié cet attentat de façon experte. Il s'était fait embaucher dans une carrière pour y dérober du donarit, un explosif possédant les propriétés requises à ses yeux. Pendant trente-cinq nuits, il avait réussi à se cacher dans la brasserie, sans se faire repérer. Il avait ménagé un orifice à l'intérieur de la colonne lambrissée située derrière l'estrade, qu'il avait ensuite camouflé en

fabriquant un portillon avec un morceau de lambris assorti. Il avait logé dans cette cavité une bombe improvisée à partir d'un obus de soixante-quinze millimètres. Le 5 novembre, il avait installé deux pendules Westminster en guise de minuteries, enfoncées dans un bloc de liège afin d'en étouffer le tic-tac[11].

À 20 heures, Hitler pénétra dans la brasserie. Il monta sur le podium tendu de drapeaux, et trois mille nazis l'acclamèrent. Quand la salle eut fait silence, il ne prit la parole qu'une heure, au lieu des trois habituelles. Il fustigea l'Angleterre. Bientôt, Londres recevrait une leçon : « Nous, nationaux-socialistes, nous avons toujours été des combattants. C'est un grand moment. Et c'est un moment où nous ferons d'autant plus nos preuves en tant que combattants. » Après cela, il salua les dignitaires du parti qui se pressaient vers lui en masse. Certains membres de l'auditoire restèrent à leur place et buvaient, d'autres sortirent de la brasserie à la queue leu leu[12].

Huit minutes plus tard, à 21 h 20, le pilier situé derrière la tribune se volatilisa, effacé par une flamme blanche aveuglante. La déflagration souleva des tables et projeta des vétérans du parti au sol. Des solives du plafond effondré écrasèrent huit personnes, tuées sur le coup, et en blessèrent plus de soixante autres, parmi lesquelles le père de la maîtresse du Führer, Eva Braun. Le propriétaire de la brasserie se rappela « une explosion terrible, provoquant l'écroulement du plafond, qui s'est abattu dans un grondement épouvantable. Il y a eu des cris, l'air était rempli de poussière et d'une odeur âcre. Des corps gisaient sous les décombres, ensuite ce fut le sauve-qui-peut, les blessés ont tenté de se dégager et ceux qui étaient indemnes ont essayé de trouver la sortie[13] ».

Le dictateur avait quitté les lieux huit minutes plus tôt. Il avait déjà embarqué à bord du train qui le ramenait à Berlin lorsque se répandit dans sa voiture la nouvelle qu'il était arrivé quelque chose. À

la gare de Nuremberg, les premières informations filtrèrent. Le Führer décréta que c'était « un miracle » qu'il ait été épargné, un « signe infaillible » que sa mission recevait les faveurs de la Providence. L'incident avait aussi démontré, ainsi que l'écrivit son officier d'ordonnance, « que Hitler avait des ennemis qui ne reculeraient devant rien pour se débarrasser de lui[14] ».

Josef Müller passa la soirée du 8 novembre à Rome. Il avait pris place avec Mgr Johannes Schönhöffer dans les bureaux de la Sacrée Congrégation pour la propagation de la foi lorsque la nouvelle que le maître du Reich avait survécu à un attentat à la bombe leur parvint. « Un prêtre italien et un prêtre français présents avec nous dans la pièce me dévisagèrent d'un œil interrogateur », se souvenait Müller. Ces regards perplexes laissaient entendre qu'il était au moins parvenu à consolider sa « couverture » d'agent des dissidents allemands. Il se demandait lui-même si c'étaient ses amis qui avaient placé cet engin explosif[15].

Quatre jours plus tard, il retrouva ses camarades, au comble de la confusion. Cet attentat avait totalement pris au dépourvu le groupe du colonel Oster. D'après les informations qu'ils avaient pu récolter, Elser était un loup solitaire, un communiste. Ayant agi seul, personne n'ayant donc pu trahir ses projets, les SS n'avaient pratiquement eu aucun moyen de percer son complot à jour. Si Hitler n'avait pas inexplicablement abrégé son discours, la bombe d'Elser l'aurait tué. Ce ne serait pas la dernière fois que Müller se dit que le Führer avait « une chance diabolique[16] ».

L'incident de la *Bürgerbräukeller* réduisait à néant le plan d'Erich Kordt. En fin d'après-midi, le 11 novembre, il se rendit au domicile d'Oster pour se procurer la bombe qu'il entendait utiliser ce soir-là. Bien que le dictateur eût repoussé son offensive à l'Ouest, en invoquant des raisons météorologiques, Kordt restait déterminé à

frapper. Hans Oster le reçut avec cet aveu regrettable : « Je suis incapable de vous fournir l'explosif. » Après l'attentat à la bombe, la police du parti avait placé sous surveillance tous les dépôts de munitions, y compris ceux de l'Abwehr. Kordt lui répondit à voix basse : « Alors je vais devoir tenter la chose avec un pistolet. » Oster s'agita. « Kordt, ne commettez pas d'acte insensé. Vous n'avez pas une chance sur cent. Vous ne pourrez jamais voir Hitler seul à seul. Et, dans l'antichambre, en présence d'aides de camp, d'ordonnances et de visiteurs, on ne vous laisserait guère l'occasion de tirer[17]. »

L'attentat de Munich perturba les hommes du pape. Mgr Kaas le jugeait « inexplicable », une « énigme », surtout parce que Müller ne pouvait lui relater que les conjectures de l'Abwehr. Kaas estimait que les nazis avaient eux-mêmes pu monter cet attentat de toutes pièces, comme l'incendie du Reichstag, afin de servir leurs intérêts. Le fait que personne ne semblait trouver cet événement stupéfiant ou anormal suffisait à démontrer, de l'avis de Kaas, que Hitler et Staline avaient fait du gangstérisme un état de choses communément admis.

À Berlin, le nonce porta une enveloppe au ministre des Affaires étrangères. La secrétairerie d'État transmettait ses félicitations au Führer d'avoir survécu à cette tentative de mettre fin à ses jours. Le principal intéressé doutait de la sincérité du pontife.

« Il aurait préféré voir ce complot réussir », confia-t-il peu après à des convives invités à sa table. Le gouverneur de Pologne, Hans Frank, protesta contre cette idée : Pie XII avait toujours été un ami de l'Allemagne. « Cela se peut, mais ce n'est pas le mien[18]. »

L'échec de cette tentative d'assassinat eut une conséquence bénéfique pour les conspirateurs. Il suscita l'intérêt des Britanniques pour un changement de régime. Les messages de Josef Müller, transmis par la voie vaticane, y gagnèrent en crédibilité. Avant que

Londres soutienne les antinazis, avait déclaré le Premier ministre Neville Chamberlain, « l'Allemagne doit agir pour prouver sa bonne foi ». À présent, un Allemand venait d'agir en ce sens. C'est pourquoi, le lendemain de l'explosion, les Britanniques envoyèrent deux espions rencontrer un officier germanique, qui promit de leur exposer en détail un plan visant à renverser Hitler et à mettre un terme à la guerre[19].

Ils se donnèrent rendez-vous à la frontière germano-hollandaise, dans la petite ville de Venlo. Les officiers anglais, Payne Best et Richard Stevens, ne connaissaient pas le vrai nom de l'homme qu'ils allaient rencontrer. Ils ne le connaissaient que par son nom de code : « Schaemel ».

Une sentinelle releva la barrière et les Britanniques s'engagèrent dans un no man's land. Seuls de rares arbres jalonnaient un poste de douane et un café. Schaemel sortit de sous la marquise du café à l'instant où la barrière côté allemand se levait. Il fit signe de la main pour indiquer que tout allait bien[20].

Sans avertissement, une voiture fonça à travers la barrière allemande. Les officiers SS montés sur les marchepieds braquèrent leurs pistolets-mitrailleurs sur les Anglais. Schaemel ordonna à Best et Stevens de descendre de leur véhicule. Leur chauffeur hollandais, Dirk Klop, sortit son revolver et s'échappa en courant, en tirant sur les SS dans sa fuite. Les Allemands ripostèrent en ouvrant le feu, et Klop s'écroula, mort, dans une rangée d'arbres. Schaemel désarma Best et Stevens et les poussa devant lui, les faisant entrer de force en Allemagne[21].

Les Britanniques étaient tombés dans un guet-apens nazi. Un officier de renseignements de la SS, Walter Schellenberg, s'était fait passer pour un général de l'opposition – le dénommé Schaemel –, un moyen d'alimenter la désinformation des Anglais. Après l'attentat de

la brasserie, Himmler avait vu là une chance de rameuter les Allemands autour de Hitler en prétendant qu'Elser travaillait pour les services secrets de Londres. Il avait ordonné à Schellenberg d'appréhender les agents britanniques et de les présenter comme les officiers traitants d'Elser. Les nazis espéraient de la sorte se rallier le soutien du peuple à un assaut sur le front de l'Ouest, non sans discréditer toute résistance véritable aux yeux des Alliés. Ils échouèrent sur le premier point, mais parvinrent à leurs fins sur le second : d'instinct, Londres se montra plus sceptique quant à de prétendus complots visant à évincer le dictateur[22].

L'affaire de Venlo ne déconcerta pas moins le Vatican. Le 21 novembre, l'ambassadeur de Grande-Bretagne au Saint-Siège, D'Arcy Osborne, câbla à Londres après un entretien avec Mgr Kaas. Le gardien de la crypte du Vatican avait paru « toujours aussi amical », et clairement signifié « sa haine de Hitler et de son régime nazi ». Mais « Kaas était d'un avis très pessimiste » sur les perspectives de changement de régime. Les Allemands étaient « serviles de nature » et, après avoir été soumis de longue date à un régime disciplinaire, presque incapables d'organiser une révolte. La plupart d'entre eux restaient unis derrière leur maître, même s'ils étaient nombreux à déplorer les principes et les méthodes des nazis. Le succès de la campagne contre les Polonais, si détestés, avait aveuglé jusqu'aux détracteurs du régime. Les nazis avaient su museler le reste de la population, réduite au consentement par la terreur.

D'Arcy Osborne appréciait le réalisme de Kaas. Espérant maintenir ouverte la voie vaticane, il demanda à Londres de préserver la confidentialité de sa conversation avec lui. Le nom de *monsignor* ne devait « en aucun cas être mentionné ». Sentant que ce dernier possédait des contacts avec la résistance dans les profondeurs de l'Allemagne, Osborne enjoignit ses supérieurs de suivre toutes les

pistes qu'offrait le Vatican, sous réserve d'avoir la preuve qu'elles ne conduisent pas la Grande-Bretagne vers un « autre Venloo[23] [*sic*] ».

Josef Müller consacra la seconde partie du mois de novembre à chercher cette preuve, à Berlin. Il eut du mal à se la procurer. Franz Halder, le chef d'état-major adjoint de l'armée de terre, soutenait les planificateurs du coup d'État, mais restait pieds et poings liés par le serment de Hitler de vaincre « l'esprit de Zossen ». Grâce à Hans Rattenhuber, le chef de la garde rapprochée du Führer, le Bavarois apprit l'instauration de patrouilles de sécurité renforcée dans les jardins de la chancellerie, et d'un nouveau poste de commandement devant les appartements du Führer. Ce fut en partie cette raison qui amena Kaas à confier à D'Arcy Osborne que les conspirateurs étaient affectés d'un « fatalisme transi ». Ensuite, le tableau changea de nouveau. La situation des comploteurs passa du sombre au catastrophique. Un espion SS avait découvert le rôle du pape dans le complot[24].

7

La Chapelle noire

Ce n'était plus qu'une question de temps. Trop de gens en savaient, en disaient et en faisaient trop pour échapper à l'attention d'Albert Hartl et de ses espions. Le prêtre défroqué qui dirigeait l'Unité II/B de renseignements de la SS surveillait Josef Müller depuis des années. Hartl ne le suspectait pas seulement d'être secrètement un jésuite, de l'espèce de ceux qui avaient jadis infiltré l'Angleterre élisabéthaine en tenue de laïc, mais il croyait que Pacelli lui avait accordé une dispense, lui permettant de prendre femme et de fonder une famille. Au troisième mois de la guerre, l'un des agents de Hartl avait été informé des missions romaines du personnage[1].

Hermann Keller était né avec un trou dans le cœur, une malformation septale. Exempté du service militaire, il était devenu moine bénédictin à l'archi-abbaye de Beuron, qui dominait le Danube comme un château fort. Pendant huit siècles, les moines vêtus de noir de Beuron avaient obéi à la Règle de saint Benoît, priant sept fois par jour et une fois par nuit. Assommé par cette existence routinière, frère Keller allait chercher quelques émotions fortes dans l'alcool, les aventures amoureuses et l'espionnage. « Keller [...] était l'un des meilleurs agents étrangers du *Referat Vatican* [de la SS] », rappelait

Hartl. Fort utilement pour ce dernier, le moine détestait Müller, et n'eut aucun besoin d'encouragement pour le surveiller[2].

Leur différend datait de plusieurs années et concernait les juifs. En 1933, l'archi-abbé de Beuron, Raphael Walzer, avait transmis à Rome une supplique d'Edith Stein, une convertie du judaïsme devenue sœur carmélite. Elle plaidait en ces termes : « La campagne de destruction menée contre le sang juif ne constitue-t-elle pas une profanation de la très sainte humanité de notre sauveur ? » Après que Pacelli eut transmis le texte au pape, les nazis intriguèrent pour destituer l'archi-abbé Walzer. Hartl fournit des preuves forgées de toutes pièces de ce que l'archi-abbé aurait enfreint les lois sur les devises[*1]. Pendant que Walzer se mettait hors de portée des SS, en se réfugiant en Suisse, les homologues de Keller en profitèrent pour le placer à la tête de Beuron[3].

Soupçonneux, des dirigeants de l'ordre des Bénédictins demandèrent à Müller d'examiner la question. Ce dernier apprit d'un procureur de ses amis que l'État ne prévoyait pas de poursuivre Walzer. Les SS avaient échafaudé ces accusations pour installer leur agent, Keller, à sa place. Furieux, les bénédictins transférèrent Keller à leur abbaye du mont Sion, en Palestine[4].

Toutefois, le Bavarois sentait qu'il n'avait pas fini d'en apprendre sur le compte du moine nazi. « Keller pouvait finir par me faire courir un danger, se souvenait-il d'avoir pensé, à l'époque. Intelligent comme il l'était, il avait découvert que j'avais contrecarré ses projets en rendant justice à l'archi-abbé Walzer. Il brûlait de se venger[5]. »

Le moine continua d'espionner pour le compte de Hartl. En Palestine, il pénétra l'entourage du grand mufti antisémite de Jérusalem. En 1937, de retour en Allemagne, Keller fut aussi rattaché au bureau de l'Abwehr à Stuttgart. « C'était son habitude de déguiser son activité de renseignement, rappelait Hartl, en se posant en

collectionneur de photostats de manuscrits médiévaux. » En novembre, il était en Suisse, où il traquait un avocat berlinois, Alfred Etscheit, l'un des amis de Müller[6].

Etscheit était un agent de la résistance, un protagoniste de second plan, mais sincère. Fréquemment invité au domicile du général Halder, il avait facilité l'entrée de Müller dans leur faction. Canaris avait envoyé Etscheit sonder des diplomates alliés en Suisse, sous couvert d'une délégation militaire chargée d'acheter du lait pour les enfants allemands, et c'était là-bas que son émissaire était tombé sur Keller, peut-être pas par hasard. Durant une soirée festive où l'on ne lésina pas sur le cognac et les cigares, Etscheit avait laissé échapper que la guerre s'achèverait bientôt, car certains généraux préparaient un coup de force. Ils avaient déjà envoyé un émissaire au Vatican, afin de chercher à établir les conditions de la paix par l'intermédiaire du pape[7].

Toujours en quête d'une information de taille, Keller se précipita à Rome. Interrogeant certains de ses contacts bénédictins, il apprit que son vieil ennemi juré, Jo le Bœuf, s'était rendu à plusieurs reprises dans la cité du Vatican ces dernières semaines. Des rumeurs le reliaient à des généraux dissidents. Toutefois, Keller manifesta tant d'intérêt pour Müller que cela réveilla les soupçons des supérieurs bénédictins. Lors de la visite suivante du Bavarois à Rome, ils l'avertirent de ces investigations.

Pie XII avait alors été informé des menées malveillantes de Keller par une autre source. Le nonce à Berne, Mgr Filippo Bernardini, avait reçu un message d'un des anciens frères bénédictins de Keller à Beuron. Carl Alexander Herzog von Württemberg, plus connu sous son nom d'église de Dom Odo, était un personnage digne de la plume d'un Evelyn Waugh, débordant de visées ambitieuses et se vantant de contacts personnels avec le Président Roosevelt, dont il était pourtant

incapable d'épeler le patronyme. Dom Odo était tombé sur Keller à Berne, et il avait relaté leur conversation au nonce. Le 22 novembre, Bernardini câbla au cardinal Maglione, à Rome :

> C'est avec grande circonspection que je transmets le renseignement suivant à Votre Éminence : une Personne nommée dans le message de Votre Éminence n° 5152 du 18 août dernier [Dom Odo] me prie instamment [phrase incomplète] de vous informer de l'organisation en Allemagne d'un complot militaire des plus sérieux afin de renverser Hitler et le national-socialisme et de conclure la paix avec la Grande-Bretagne et la France. Par souci de prudence, je ne mentionne pas sur papier les noms et les renseignements qu'il m'a fournis[8].

Déjà rentré en Allemagne, Keller tint ses officiers traitants au courant. L'affaire ayant des ramifications à l'étranger, le rapport du moine remonta au quartier général de l'Abwehr. Au retour de Müller à Berlin, Oster lui montra la déposition de Keller.

Le Bavarois se rappelait ce que lui avait dit Oster : « Nous nous doutions qu'ils allaient vous canarder de toutes les directions possibles, mais nous ne craignions tout de même pas d'avoir à vous protéger contre des hommes de robe. » Pire encore, Keller avait rédigé un second rapport, à Hartl, affirmant que Müller avait accès aux appartements pontificaux, et postulant qu'il travaillait comme messager secret papal. Ce rapport causa un tel émoi qu'Heydrich avait convoqué le moine à Berlin pour qu'il lui expose les faits lui-même. Le chef de l'espionnage de la SS aurait annoncé que son agent de liaison avec le Vatican serait arrêté dans les jours à venir. Oster

avertit le Bavarois d'éviter Rome jusqu'à ce que l'Abwehr comble cette faille de sécurité. Il valait mieux qu'ils voient Wilhelm Canaris[9].

Müller craignait le pire, mais le chef de l'Abwehr se contenta de caresser ses chiens. Il lui répondit qu'il se chargerait de leurs amis les SS. De prime abord, Jo le Bœuf fut incapable de comprendre ce que l'amiral lui demandait de faire. Celui-ci le pria de s'asseoir et d'écrire sous sa dictée – un soi-disant « rapport de renseignement confidentiel émanant du Vatican », détaillant les plans d'un coup d'État militaire prévu « peu avant la guerre ». Se référant au rapport Keller, il mettait en garde contre quelques généraux qui voulaient évincer le Führer. Les sources vaticanes, continuait-il, ne connaissaient pas l'ampleur exacte de la conspiration, mais avaient entendu prononcer le nom du général Werner von Fritsch (qui, ayant été tué par la suite lors de la campagne de Pologne, était hors d'état de nuire). Il conseilla à Müller d'ajouter le nom du général Walter Reichenau, un soutien connu de Hitler. Le Bavarois objecta que jamais Reichenau ne résisterait au dictateur, et l'autre lui répliqua que c'était justement l'intérêt. Le Führer soutiendrait Reichenau et rejetterait le rapport – discréditant les accusations de Keller[10].

Quelques jours plus tard, Müller s'enquit des effets de ce rapport factice. Le maître du renseignement militaire lui relata de quelle manière il s'y était pris pour présenter à Hitler « le rapport d'un agent particulièrement fiable du Vatican ». Quand le dictateur lut le nom de Reichenau, il jeta la feuille de papier et s'exclama : « *Schmarren* » (« Sottises »). Canaris passa au domicile d'Heydrich. « Vous imaginez un peu, lui dit-il, l'air contrit, moi qui pensais présenter au Führer une information vraiment importante, en l'occurrence un rapport du Dr Josef Müller, mon as du Vatican, concernant les plans d'un coup de force militaire. Et ensuite, à peine le Führer a-t-il fini de lire ce papier qu'il le jette[11]. »

Pour l'heure, les comploteurs avaient évité un désastre. Toutefois, cette frayeur eut des répercussions gênantes. Un journal helvétique affirma qu'Halder et d'autres généraux allaient bientôt essayer de chasser Hitler du pouvoir. Pendant presque tout le mois de décembre, Müller resta loin de Rome. Le complot s'enlisa[12].

Le frère Keller ne relâcha pas ses efforts. Avec l'aide de Hartl, il envoya un autre bénédictin, Damasus Zähringer, à Rome. Zähringer sonda le père Leiber au sujet des agissements de Müller et essaya même d'apprendre de sœur Pascalina Lehnert, maîtresse de maison et gouvernante du pape, s'il avait ses entrées dans les appartements pontificaux. Pascalina lui répliqua qu'elle ne devait rien dire au sujet des visiteurs de Sa Sainteté[13].

Loin de se décourager, Keller envoya un deuxième espion au Saint-Siège. Le journaliste suédois Gabriel Ascher, juif converti au catholicisme, était passé sous l'influence et le contrôle des nazis par l'intermédiaire de Hartl. Il réussit à se faire présenter à Mgr Kaas, que Keller suspectait de servir à Müller de canal d'accès à Pie XII. Mais Kaas ne se fiait pas à Ascher et l'éconduisit[14].

Hartl renvoya ensuite Keller en personne à Rome. Des contacts de Müller virent le moine boire comme un soudard à la *Birreria Dreher*, une taverne où l'on servait volontiers les alliés allemands de Mussolini. Pour mieux égarer Keller, deux bénédictins lui racontèrent qu'ils ne se fiaient pas au Bavarois, à cause de ses « opinions pronazies ». Finalement, Keller se trahit en se vantant trop ouvertement de ses liens avec le renseignement allemand. Canaris rapporta cette indiscrétion à Heydrich, qui muta l'intéressé à Paris, où aucune information sur les manœuvres de Müller ne lui parvint plus[15].

Pourtant, Heydrich demeurait soupçonneux. Un soir, il convoqua son adjoint, Walter Schellenberg, et lui fit signe de s'asseoir.

« Pendant presque une minute, nous sommes restés assis à cette table en silence », soulignera Schellenberg quelques années plus tard. De sa voix nasillarde et haut perchée, Heydrich engagea la conversation en lui demandant : « Qu'en est-il de l'enquête sur ces hommes de l'Abwehr à Munich… Josef Müller… et les autres ? N'est-il pas assez clair qu'il s'agit du cercle qui a engagé ces ouvertures de paix par l'intermédiaire du Vatican[16] ? »

Schellenberg savait seulement ce dont Keller l'avait informé. Müller avait un accès direct aux plus hauts échelons de la hiérarchie papale. C'était « un homme très habile et, bien qu'on ne puisse tout à fait se fier à lui, ses rapports n'étaient pas dénués d'intérêt ».

Heydrich hocha pensivement la tête. « Veillez à ce que l'on surveille tout ce cercle de près. » Le dossier portait le nom de code *Schwarze Kapelle*, ou « Orchestre noir », inspiré par la couleur des soutanes des prêtres. *Kapelle* signifiant aussi « chapelle », ce double sens fit office pour les SS de métaphore désignant toute trahison remontant jusqu'au Vatican. Heydrich conserverait ce qu'il appelait sa « réserve de munitions » de la Chapelle Noire jusqu'au moment qu'il jugerait opportun pour lui délivrer le coup de grâce[17].

---

*1. À partir de 1935, les nazis lancèrent une série de campagnes de presse et de radio pour dénoncer de prétendues opérations illégales sur les devises auxquelles se seraient livrés plusieurs ordres religieux. Source : *The Persecution of the Catholic Church in the Third Reich. Facts and Documents*, Londres, Pelican Books, 1940. *(N.d.T.)*

8

Secret absolu

Le danger d'être démasqué semblant s'estomper, Pie XII raviva le complot. Fin 1939, il dévoila ses premières cartes secrètes à Londres. Après un déjeuner avec Mgr Kaas, D'Arcy Osborne, ambassadeur de Grande-Bretagne, câbla à Londres le 1er décembre au sujet d'un complot pour supprimer Hitler et conclure la paix par l'entremise du pape.

Kaas expliqua qu'un émissaire des milieux militaires allemands l'avait approché. Cet agent, à l'évidence connu de lui, et auquel il se fiait, lui avait demandé d'utiliser le Vatican comme intermédiaire pour assurer une « paix juste et honorable ». Si l'Allemagne pouvait se voir garantir un traitement équitable, les conspirateurs « retiraient ultérieurement le contrôle du pays au régime nazi ».

Pie XII « accueillerait toujours avec gratitude » ce que proposaient les comploteurs. Pourtant, il exigerait la plus grande prudence de la part du Vatican, et il éviterait toute intervention politique directe. Le commentaire d'Osborne à Londres, comme le câble de Gasparri à Munich, en 1923, éclaira d'un rare rai de lumière la politique secrète du pape : « C'est l'habituelle affirmation du principe apolitique du Vatican ; dans la pratique, je crois que ce principe était toujours

surmontable, tant qu'il n'y avait pas de manquement *évident* à l'impartialité » (c'est moi qui souligne).

Kaas lui fit ensuite part de sa propre opinion. Il jugeait prématurée une proposition de paix. Les négociations requerraient des garanties probantes, non seulement quant à l'intention des comploteurs de supprimer le maître du Reich, mais aussi quant à leur capacité de passer à l'acte. La manière dont ils proposaient de régler le sort du despote n'était pas claire.

D'Arcy Osborne admettait que le plan paraissait « nébuleux ». En tout état de cause, avant que des pourparlers fructueux ne puissent s'engager, il fallait que Londres reçoive l'assurance que l'Allemagne renoncerait à sa politique présente de violations successives. « En même temps, je n'excluais pas l'éventuelle possibilité d'établir un contact par le truchement du Vatican, ou du moins de cercles du Vatican », notait l'ambassadeur. Il espérait que *monsignor* signalerait tous contacts ultérieurs avec les comploteurs. Quand Osborne demanda s'il pourrait faire état de leur conversation à Londres, Kaas y consentit, « pourvu que le secret reste soigneusement gardé [1] ».

Pendant ce temps, les liens de Josef Müller avec le Vatican contrarièrent les plans de Hitler de surprenantes manières. En janvier, un rapport parvenait au quartier général de l'Abwehr indiquant que le maître du Reich pourrait envahir la Suisse afin de couvrir son flanc gauche. Müller vit Canaris presque étouffer de rage. « Cet idiot veut maintenant entraîner aussi la Suisse », siffla l'amiral, avec son zézaiement. L'honneur allemand ne serait jamais rétabli, dit-il, si la plus grande fripouille du monde (*Weltlump*), non content de conspirer déjà à la violation de l'intégrité des Pays-Bas, s'attaquait maintenant à l'État neutre le plus emblématique d'Europe. Si cela arrivait, dit-il, à l'avenir, personne ne voudrait plus « accepter le moindre quignon de pain d'aucun Allemand [2] ».

Le chef de l'Abwehr réfléchit à divers moyens d'avertir les Suisses. Ceux-ci pourraient-ils organiser assez de mouvements visibles de l'armée helvétique pour dissuader Hitler de passer à l'attaque ? Müller suggéra de recourir à l'agent de l'Abwehr, Hans Bernd Gisevius, qui détenait un poste à Zurich et connaissait bien les milieux dirigeants. Mais cela contredisait les principes opérationnels de Canaris. « Vous devez garder une idée à l'esprit, souligna-t-il. Si vous voulez venir en aide à une nation, il ne faut jamais le faire de l'intérieur du pays même. Si je prie un de mes hommes en Suisse de s'en charger, après cela, il sera trop exposé. Gisevius ne pourrait donc pas s'en acquitter aussi bien que vous. » Il accepta la mission, non sans préciser qu'il devait éviter de tenter quoi que ce soit qui soit susceptible de compromettre le Vatican.

À Rome, Müller essaya de s'attaquer au problème de plusieurs manières. Tout d'abord, il rencontra Paul Krieg, l'aumônier de la garde suisse. Mais Krieg voulait trop en savoir, et cela refroidit le Bavarois. Il décida ensuite d'opérer en misant sur l'entregent du ministre italien des Affaires étrangères, Galeazzo Ciano, dont le pacifisme relatif et la méfiance envers Berlin étaient bien connus de l'Abwehr. Il lui adressa un message en recourant à un intermédiaire. Ciano envoya un avertissement à Berne, et les Suisses entamèrent des manœuvres militaires[3].

Devant Hitler, Canaris grossit l'événement, le qualifiant de « mobilisation partielle ». Connaissant le mode de fonctionnement de son esprit, il compléta par la suite avec des rapports sur les défenses alpines, soulignant qu'ils émanaient d'« une haute autorité ecclésiastique ». Le renseignement était censé provenir d'un ami et fréquent compagnon de voyage du Bavarois, l'abbé Corbinian Hofmeister, de l'abbaye de Metten. L'ecclésiastique se rendant assez souvent en Suisse pour affaires de l'Église, cela suffisait à faire

paraître une telle activité secondaire plausible, et, du fait de ses études fictives des mesures défensives helvétiques, il figurait dans les effectifs de l'Abwehr à titre d'« agent secret ». Se servant de ces rapports, l'amiral avança qu'une conquête de la Suisse entière réclamerait plus que les six semaines suggérées par certains. Le maître de l'Allemagne abandonna le plan helvète[4].

Le 8 janvier, Mgr Kaas apprenait que Müller était reparti à Rome. Kaas alerta Osborne le jour même, réitérant « la volonté du Vatican d'agir à titre d'intermédiaire », ainsi que le nota Osborne. La planification du coup d'État revêtait de nouveau un caractère d'urgence car le directeur du Front du travail, Robert Ley, venu récemment à Rome, s'était vanté de ce que Hitler lancerait une grande attaque[5].

Trois jours plus tard, le souverain pontife recevait D'Arcy Osborne en audience privée. « Sa Sainteté m'a confié avoir reçu la visite d'un représentant allemand », écrivit le diplomate à Londres. Cet émissaire s'était exprimé au nom des chefs de l'armée du Reich, dont le pape préférait tenir les noms secrets. Il estimait de son devoir de communiquer ce qu'il avait appris. « Quoi qu'il en soit, il a considéré qu'il n'aurait pas la conscience tout à fait tranquille tant qu'il ne m'aurait pas vu, complétait l'ambassadeur. Une grande offensive allemande a été préparée jusque dans les moindres détails pour la mi-février », exposait-il, reprenant les propos que lui aurait tenus le pape. L'attaque s'effectuerait par la Hollande. « Elle se mènera de manière violente, impitoyable et totalement dépourvue de scrupules. »

Pourtant, elle n'était pas inévitable. Si les généraux pouvaient recevoir l'assurance d'une paix juste avec la Grande-Bretagne – ils ne mentionnaient pas la France –, ils remplaceraient le gouvernement allemand actuel par un *verhandlungsfähige Regierung* – un

gouvernement plus apte à négocier. Ils souhaiteraient conserver l'Autriche, mais restaureraient la souveraineté de la Pologne et de la Tchécoslovaquie, et « traiteraient aussi » le cas de la Russie, ce qu'Osborne interpréta au moins comme une volonté de rompre le pacte de Hitler avec Staline.

Le diplomate demeurait sceptique. Ces plans vagues lui rappelaient l'affaire de Venlo. « Sa Sainteté avait affirmé pouvoir répondre de la bonne foi de l'intermédiaire », écrivait-il, mais ne pouvait garantir celle de ses mandants. Et il pouvait encore moins garantir qu'ils seraient en mesure d'effectuer le changement de gouvernement qu'ils évoquaient ou même, dans cette hypothèse, qu'ils seraient en rien plus fiables que Hitler.

Pourtant, Pie XII procéda comme s'il croyait en ces comploteurs. Il affirma au diplomate anglais que les mandants allemands de l'émissaire n'étaient nullement liés au parti nazi. Si Londres souhaitait envoyer au pape un message à l'intention des conspirateurs, Osborne pouvait demander à le voir à tout moment. Qui plus est, « il m'a supplié de considérer [l'affaire] comme absolument secrète. Si quelque chose se savait, ces généraux qu'il n'a pas nommés le paieraient de leur vie ».

Il promit la discrétion. Il ne rapporterait cette audience que dans une lettre confidentielle au secrétaire d'État aux Affaires étrangères, lord Halifax, envoyée par la valise diplomatique, de sorte qu'aucun officier du chiffre ou sténographe ne la verrait. Il taperait la lettre lui-même et n'en conserverait pas de copie[6].

Pie XII eut beau agir discrètement, il ne dissimula pas les plans d'invasion de Hitler en les tenant sous le boisseau biblique[*1]. Durant la deuxième semaine de janvier 1940, lorsque les conseillers du pape avertirent les diplomates des puissances ouest-européennes à Rome de l'offensive allemande, dont le dictateur venait d'arrêter la nouvelle

date, au 14, une frayeur généralisée s'empara d'eux. Le 10, un prélat du Vatican prévint l'ambassadeur de Belgique au Saint-Siège, Adrien Nieuwenhuys, que les Allemands attaqueraient bientôt à l'ouest. Le lendemain, Nieuwenhuys appela le Vatican et interrogea le sous-secrétaire d'État, Giovanni Montini, le futur pape Paul VI[7].

De prime abord, Montini s'en tint à des généralités. Quand le Belge le pressa de questions, toutefois, il céda. « Nous avons en effet reçu quelque chose », dit-il. En raison du caractère sensible de la source, il enjoignit instamment l'ambassadeur de porter l'affaire à un échelon supérieur. Suivant ce conseil, Nieuwenhuys appela le cardinal secrétaire d'État, Luigi Maglione. S'avançant avec prudence, Maglione fit allusion à une attaque allemande imminente, mais attribua ses conclusions à une réflexion personnelle plutôt qu'à des agents secrets. Nieuwenhuys et l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, François Charles-Roux, croyaient que Pie XII avait reçu un rapport sortant de l'ordinaire les 9-10 janvier, mais qu'il procédait avec prudence, afin de protéger une source allemande[8].

Charles-Roux sonda un peu plus les cercles diplomatiques. Le 16 janvier, il rendit visite au sous-secrétaire de la Sacrée Congrégation pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires, Domenico Tardini, qui évita adroitement d'admettre détenir le moindre renseignement secret. Tardini se référa seulement à des rumeurs de Berlin : Hitler était pris au piège, son prestige exigeait qu'il frappe les Alliés au printemps, ou même avant. Les circonlocutions de Tardini ne firent qu'approfondir la conviction de l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège que le pape détenait des renseignements émanant d'une cellule secrète en Allemagne[9].

Pie XII avait en fait déjà partagé cette mise en garde, tout en sauvegardant sa source. Le 9 janvier, le cardinal Maglione donna instruction à l'agent papal à Bruxelles, Mgr Clemente Micara,

d'avertir les Belges d'une attaque allemande à venir. Six jours plus tard, Maglione envoyait un message similaire à son agent à La Haye, Mgr Paolo Giobbe, le priant d'alerter les Hollandais[10].

Ce même mois, le pontife ébaucha une tentative à peine voilée de protestation publique. Il nota dans ses bulletins de Radio Vatican de nouvelles précisions sur les atrocités commises en Pologne. Mais quand le clergé polonais déplora les répercussions de ces émissions, qui aggravaient les persécutions, il se replia de nouveau dans le silence et l'action secrète[11].

Une fois encore, le pape approcha les Britanniques en qualité d'émissaire des comploteurs. Le 7 février, il convia de nouveau Osborne pour une audience. Le Vatican avait imposé de nouvelles mesures de sécurité très élaborées. « Cette fois, cela ressemblait beaucoup à du Phillips Oppenheim », écrivit l'envoyé, citant nommément un auteur de romans d'espionnage alors en vogue. Le *maestro di camera* de Sa Sainteté, Arborio-Mella, chef de sa maison privée, se rendit d'abord à l'appartement d'Osborne. Il le pria de se présenter au bureau du Vatican à minuit et demi. Il l'attendrait dans les appartements pontificaux, où un intermédiaire conduirait le visiteur. Ensuite, le *maestro di camera* le mènerait discrètement au pape. Osborne ne devait pas s'habiller pour une audience. L'Église n'annoncerait pas sa visite et n'en conserverait aucune trace écrite. Si quelqu'un lui posait la question, le diplomate dirait qu'il était venu voir le *maestro*. Afin de rendre ce mensonge véridique au plan pratique, l'ambassadeur pourrait demander au *maestro di camera* une information que Londres pourrait avoir l'envie de connaître.

À l'heure convenue, l'Anglais présenta ses papiers d'identité à un membre de la garde noble. Le *maestro* s'approcha en silence, marchant sur un épais tapis. Invitant d'un geste son visiteur à l'imiter, il fit une génuflexion juste sur le seuil d'une porte de communication.

Osborne se retrouva dans une pièce d'angle aux murs tapissés de livres, percés de trois hautes fenêtres, donnant sur la place Saint-Pierre.

Sa Sainteté était assise à un bureau en chêne, flanqué d'une machine à écrire blanche et d'un téléphone blanc. Elle s'exprima en s'aidant de quatre feuillets dactylographiés en allemand.

« Le pape m'a dit avoir été de nouveau approché par "l'intermédiaire de confiance" des cercles militaires allemands, rapporta Osborne. Je l'ai instamment prié de me révéler son identité, mais il a refusé de me donner un nom ; il a seulement accepté de me révéler que cela concernait un général réputé et important. Il m'a tu son identité, car il ne souhaitait pas causer la mort de cet homme par inadvertance, si cela devait se savoir. Mais il m'a assuré qu'il occupait un poste suffisamment éminent pour être pris très au sérieux. »

Afin de souligner l'importance de cet émissaire, Pie XII disséqua alors en détail un mystérieux incident. Par un matin de brouillard, le 10 janvier, deux officiers-pilotes de la Luftwaffe s'étaient écrasés avec leur appareil dans un champ de Belgique. L'un d'eux était porteur de documents secrets, qu'il n'avait réussi à détruire qu'en partie. Les autorités belges étaient ainsi entrées en possession des plans d'une attaque allemande par les Pays-Bas. Les commandants alliés suspectaient un stratagème de Berlin ; D'Arcy Osborne avait estimé que l'incident aurait été mis en scène afin d'exercer des pressions sur la Belgique [12].

L'émissaire des conspirateurs avait validé l'authenticité des documents. Malgré cette atteinte à la confidentialité de l'opération, le maître du Reich refusait d'annuler l'invasion. Seul un froid extrême le retarda. Il attaquerait au printemps, avertit le pape : « Hitler se vante d'être au Louvre d'ici l'été et l'une de ses premières préoccupations sera de choisir un site plus digne où exposer la Vénus de Milo ! [*sic*] »

Pie XII en vint ensuite au cœur du sujet. « Une partie de l'armée (dont la proportion et l'influence n'ont pas été précisées) aimerait un changement de gouvernement et se débarrasser de Hitler. » Ils ne déclencheraient pas leur coup d'État dans la Berlin protestante, mais au cœur de la Munich catholique, ainsi qu'à Cologne et Vienne. Le Reich aurait d'abord deux gouvernements, et connaîtrait sans doute une guerre civile. Le groupe antihitlérien instaurerait une dictature militaire, avant de la remplacer par un État démocratique. Une fois que le régime serait capable de s'exprimer avec autorité, il conclurait la paix. Les partisans de ce plan voulaient savoir si « la pérennité du Reich augmenté de l'Autriche » fournissait une base à des pourparlers[13].

Osborne demeurait sceptique. Il répondit au pape que cette nouvelle approche lui semblait prêter le flanc à toutes les anciennes critiques. Elle ne comportait aucune garantie d'authenticité, ou de réussite, et pas davantage celle qu'un nouveau gouvernement allemand se montrerait plus digne de confiance ou moins agressif. La réponse à la question cruciale – celle de savoir si les rebelles voulaient entamer des tractations avant le coup d'État – demeurait obscure.

Le pape n'en disconvenait pas. Ce complot se résumait à un espoir, tout au plus. Pourtant, « sa conscience ne lui permettait pas de totalement l'ignorer, au cas où il pourrait y avoir une chance concevable sur un million que cette action serve l'objectif d'épargner des vies humaines ».

Le pape fit de nouveau valoir la nécessité d'une extrême confidentialité. Il insista pour qu'Osborne ne consigne rien sur papier, excepté un rapport à Londres, que l'envoyé taperait lui-même, et dont il ne ferait pas de copie. Il pria ensuite le Premier ministre britannique, Neville Chamberlain, de n'informer qu'oralement les

Français. Il déclara que son propre secrétaire d'État ne devrait rien en apprendre. Si les Britanniques recevaient le moindre message des comploteurs, l'ambassadeur aurait obligation de rééditer ce ballet nocturne clandestin, en prenant contact par l'entremise du *maestro di camera*.

Il prenait manifestement le complot avec le plus grand sérieux. « Je pense que l'insistance pressante de Sa Sainteté sur le secret absolu donne la mesure de sa propre conviction de la bonne foi de ses informateurs », écrivait l'Anglais. Le pontife semblait tant tenir à s'engager dans ce complot qu'il en paraissait presque insistant. Il alla jusqu'à demander si lord Halifax serait personnellement en mesure de garantir l'intégrité territoriale de l'Allemagne post-hitlérienne : « Il répugnait tout à fait à abandonner cette idée. »

La passion papale eut un certain impact. « J'en ai retiré l'impression, ajouta Osborne dans son rapport dactylographié, que l'initiative germanique était plus importante et plus authentique que je ne l'avais cru. » Le prélat avait tellement usé de son influence en faveur du coup d'État, jugeait-il, que Londres serait sans doute contraint de réagir[14].

À Londres, l'appel papal fut entendu au plus haut niveau. Lord Halifax transmit une copie du rapport d'Osborne au roi George VI. Sa Majesté en conclut que quelque chose se tramait en Allemagne : deux semaines auparavant, le souverain avait appris, de la bouche de sa cousine, la reine Marie de Yougoslavie, l'existence d'un complot visant à « liquider » Hitler. Le 15 février, Chamberlain notait quelques indications pour tous contacts futurs par l'intermédiaire du pape : « G. B. [la Grande-Bretagne] accepterait de discuter toutes conditions demandées, écrivait le Premier ministre, si convaincue du sérieux de l'affaire[15]. »

Tout en attendant une réponse officielle, le pape émit un autre signal. Cette fois, pour mener son action clandestine, il se servit d'un rituel officiel. L'épouse et le fils de lord Halifax se rendirent en visite à Rome, le 16 février ; Pie XII leur accorda une audience, et Osborne se joignit à eux. Le Saint-Père « m'a pris à part, écrivit ce dernier, pour me dire que les milieux militaires allemands évoqués dans mes lettres précédentes avaient confirmé leur intention, ou leur désir, de procéder à un changement de gouvernement ». Toutefois, même si le régime changeait, le diplomate ne croyait pas que la Grande-Bretagne dût laisser la machine de guerre germanique intacte. En outre, si les comploteurs visaient véritablement un changement de régime, pourquoi n'allaient-ils pas « de l'avant » ? Pie XII répliqua qu'ils attendaient des assurances britanniques. Il abrégea ensuite la conversation, car lady Halifax attendait. Mais Osborne tint sa promesse de relater les propos papaux[16].

Le lendemain, Halifax lui donna son aval. « J'ai réfléchi à votre lettre [du 17 février] et j'en ai discuté avec le Premier ministre. » La tonalité initiale de cette réponse tendait à montrer que Londres prenait désormais le complot au sérieux. Il y eut un autre signe plus net de ce que les Britanniques avalisaient ce plan, lorsqu'ils proposèrent de ne « rendre aucunement compte [aux Français] de ce qui se passait ».

Halifax invoqua les enjeux personnels du pape comme une raison d'aller de l'avant. « Au vu de l'importance qu'attache Sa Sainteté à la démarche effectuée auprès d'elle, nous pensons que nous devrions de nouveau entrer en relation avec elle en recourant au canal que nous vous avons indiqué, et lui transmettre la teneur de notre réaction. » Si les mandants allemands avaient à la fois l'intention et le pouvoir d'accomplir ce qu'ils promettaient, le gouvernement de Sa Majesté examinerait toutes les requêtes qu'ils pourraient formuler. Halifax

invita les conspirateurs à élaborer leur idée en termes concrets. Il proposa un échange de vues avec la résistance allemande par le truchement du pape[17].

Au cours de la dernière semaine de février, Osborne transmit la réponse anglaise. « Aujourd'hui, O. était avec le Chef, et lui a dit quelque chose qui va vous pousser à rentrer tout de suite chez vous, griffonna le père Leiber sur une carte de visite, à l'hôtel de Josef Müller. Nous devons avoir une conversation dès aujourd'hui. » Quand ils se rencontrèrent, ce soir-là, le jésuite lui chuchota : « Il y a du progrès[18]. »

---

*1. Matthieu 5:15 : « Et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » *(N.d.T.)*

9

Le Rapport-X

Après des mois de diplomatie de l'ombre, Pie XII avait établi le lien entre les ennemis du Reich, ceux de l'intérieur et ceux de l'extérieur. En mars 1940, il arbitra leurs pourparlers. Chaque partie émit sept communiqués. Les négociations se déroulèrent dans une atmosphère tendue, car Berlin risquait d'attaquer à l'Ouest à tout moment[1].

Le pape établit une chaîne de communications complexe. Le colonel Hans Oster soumettait à Josef Müller des questions appelant une réponse par oui ou par non, celui-ci les transmettait à Pie XII, qui les soumettait à Osborne, qui les câblait à Londres. Les réponses britanniques empruntaient la voie inverse. Dans ce complot fomentant la mort d'Adolf Hitler, le Vatican restait l'épicentre : toutes les routes menaient vraiment à Rome, au bureau orné d'un simple crucifix qui donnait sur les fontaines de la place Saint-Pierre[2].

En guise de relais, le Saint-Père se fiait à ses plus proches adjoints. Le père Leiber traitait le canal allemand, rencontrant Müller sur le toit du collège jésuite ou d'obscures églises romaines. En règle générale, il lui transmettait des messages oraux. Mais quand Leiber rencontrait Sa Sainteté le soir, et si l'émissaire était obligé de repartir

le lendemain, il déposait à son hôtel des notes sur papier ligné, marqué de ses initiales « R.L. » (Robert Leiber). Cette façon de procéder ne paraissait pas risquée au père jésuite. Dans la plupart des cas, il était en mesure de résumer les réponses britanniques en phrases courtes, sous les intitulés numérotés des questions allemandes, et Müller brûlait ces messages dès qu'il les avait lus[3].

Mgr Kaas s'occupait de la partie britannique. Son appartement, dans les jardins du Vatican, était contigu avec celui de l'ambassadeur Osborne, de sorte qu'ils pouvaient se rencontrer sans grande crainte de se faire repérer. Fin février, ils avaient entamé des pourparlers sans intermédiaire.

Une remarque d'Osborne parut importante à Kaas. Si, après l'élimination de Hitler, les comploteurs acceptaient des conditions de paix humiliantes, leur position en serait affaiblie. D'Arcy Osborne nota : « L'élimination de la *furor Germanicus* de l'hitlérisme laissera, en particulier au sein d'une jeune génération très agitée, un vide spirituel qui devra être comblé, d'une manière ou d'une autre, si l'on veut éviter une autre explosion. » À titre d'ordre et de principe substitutif, le Vatican proposait l'unification européenne. Une fédération économique, soutenait Kaas, empêcherait l'autarcie, le patriotisme exacerbé, l'agression et la guerre[4].

À Londres, certains restaient sceptiques. Le 28 février, le sous-secrétaire au Foreign Office, Alexander Cadogan, fustigeait « l'histoire éculée, ridicule d'une opposition allemande prête à renverser Hitler, pour peu que nous voulions bien garantir que nous n'en "tirerions pas avantage" ». Il ajoutait que c'était « à peu près la 100^{e} fois » qu'il entendait ce discours. Quatre jours après, le Foreign Office mettait en garde contre un autre Venlo : « Nous avons des raisons de croire que la Gestapo exerce une emprise sur Mgr Kaas. » Londres transmit à Osborne un avertissement Très Secret selon lequel *monsignor* aurait

pu tomber sous influence nazie, par l'intermédiaire de séminaristes allemands à Rome[5].

« Je connais fort bien Mgr Kaas, riposta l'envoyé, et il fait peu de doute qu'il soit résolument antinazi. » Il le croyait trop occupé à s'occuper de Saint-Pierre pour fréquenter des séminaristes allemands qui, en outre, lui paraissaient des espions peu crédibles : « Ils sont vêtus de la tête aux pieds des tons écarlates les plus voyants, ce qui ne va guère de pair avec le travail d'agents secrets[6]. »

Le souverain pontife reçut les conditions finales de Londres vers le 10 ou le 11 mars. Les clauses que les Britanniques exigeaient de pouvoir négocier avec une Allemagne post-hitlérienne comportaient une condition *sine qua non* : « l'élimination du régime national-socialiste ». Leiber remit au Bavarois un résumé d'une pleine page sur papier à en-tête du Vatican, filigrané de la mention « P.M. », pour « *Pontifex Maximus* », et portant, dans l'angle supérieur gauche, le signe d'un poisson, inspiré de saint Pierre, ancien pêcheur[7].

Leiber attendait de Müller qu'il brûle ce papier après l'avoir annoté dans un langage abrégé et codé. Mais ce dernier pensait que l'ensemble de ce plan pourrait tenir à l'effet que les clauses britanniques produiraient en Allemagne. Croyant peut-être que le sort du monde en dépendait, il prit sur-le-champ la décision de conserver le document filigrané, au lieu de le brûler. Vers le 14 mars, il porta les notes du pape ainsi que la carte de visite de Leiber au quartier général de l'Abwehr, où les assassins potentiels de Hitler s'en réjouirent. Müller considéra ce moment comme le point culminant de ses intrigues vaticanes[8].

« Vos bouts de papier [*Zettel*] m'ont été très utiles », confia-t-il à Leiber lors de sa visite suivante à Rome. Le jésuite en perdit son calme. « Mais vous m'aviez promis de les détruire », protesta-t-il, et il exigea qu'il les lui restitue. L'autre lui apprit qu'il les avait remis et

n'en avait plus la maîtrise. Grâce à ces pièces, ajouta-t-il, il était plus optimiste quant à leur impact à Berlin : « En Allemagne, les résultats de la médiation sont considérés comme des plus favorables. » Le coup d'État pourrait survenir dès la mi-mars. Il paraissait si catégorique que Leiber se sentit rassuré. Le pape et les rares initiés du Vatican décidèrent de patienter[9].

Les comploteurs préparèrent pour les généraux un tout dernier train de mesures. L'unique feuillet du père Leiber et une présentation orale ne suffiraient guère à emporter la décision dans un pari de cette ampleur. Une ultime tentative de pousser l'armée à la mutinerie méritait un rapport final couvrant l'opération entière.

Le document fut le fruit du travail effréné d'une nuit entière. Müller se cloîtrera dans la maison de l'adjoint d'Oster, Hans von Dohnanyi. Dans la chambre d'amis, sur le lit d'ordinaire réservé au beau-frère de ce dernier, le pasteur évangélique Dietrich Bonhoeffer, il étala ce qui constituait le résultat des manœuvres du pape. En plus du feuillet du père Leiber, il y avait là ses propres notes codées sur papier-toilette, en écriture sténographique Gabelsberger, ainsi qu'une liasse de notes de Dohnanyi, épaisse de presque trois centimètres[*1]. Dohnanyi dicta à son épouse un rapport jusque tard dans la nuit. Le lendemain matin, Müller relut le résultat, qui totalisait quelque douze pages dactylographiées[10].

Parmi les conspirateurs, ce texte devint le « Rapport-X ». Pour des motifs de sécurité, le document ne comportait ni titre, ni date, ni signature, et il ne désignait le Bavarois que sous l'appellation de « *Herr* X ». Il reprenait les conditions de pourparlers de paix avec l'« Allemagne honnête », édictées par les Britanniques. Elles étaient au nombre de sept : élimination de Hitler ; rétablissement de la « règle de droit » en Allemagne ; aucune guerre à l'Ouest ; l'Autriche reste allemande ; libération de la Pologne ; autodétermination des

autres territoires par voie de plébiscite ; et un armistice par l'intermédiaire du pape. Le contenu sous-jacent de ces protocoles devint plus tard matière à débat : par exemple, Moscou alléguerait que le rapport contenait un accord vaticano-anglo-allemand destiné à ouvrir la voie d'une attaque contre l'Union soviétique. Toutefois, tous ceux qui eurent connaissance de ce rapport s'accordèrent sur un point. Le pape, ainsi que le remarqua l'un de ses lecteurs, était « allé incroyablement loin » pour aider les conspirateurs. Pie XII avait réussi à convaincre Londres de leur proposer un terrain d'entente, en couvrant les clauses britanniques du manteau de son autorité. Il avait porté ces plans jusqu'au seuil du passage à l'acte. À chacune de ses entrevues avec Hitler, le général Halder décida de cacher un pistolet dans sa poche[11].

Pourtant, fin mars, le Führer était toujours en vie. Le 27, Osborne vit Kaas, dont « les contacts au sein de l'armée allemande semblaient avoir pour l'heure abandonné leurs projets de traité de paix », notait l'envoyé. Un Kaas abattu dépeignit ses compatriotes comme trop obéissants pour organiser une révolte[12].

Trois jours plus tard, le pape convoquait le diplomate. Lorsque ce dernier voulut savoir si Sa Sainteté avait eu des nouvelles des conspirateurs, le pontife lui répondit qu'il n'avait plus rien reçu de leur part depuis qu'il avait transmis les clauses finales des Britanniques, trois petites semaines auparavant. Pie XII lui confia qu'il sentait que Londres avait perdu espoir. Osborne admit que, désormais, seule l'éviction de Hitler pourrait assurer son gouvernement de « la bonne foi des mandants allemands ». Pourtant, il souligna que Londres « recevrait toujours avec intérêt, et traiterait avec respect », tous les messages que les comploteurs feraient parvenir par le canal du Vatican. Le Britannique sentit le pontife « très désillusionné[13] ».

Durant cette entrevue, il reçut un message de Halifax. Il en communiqua la teneur à Sa Sainteté, qui parut « très satisfait », et pria son visiteur de lui transmettre ses meilleurs vœux et ses remerciements. Cette note, peut-être détruite par la suite à la demande du Vatican, avait le cas échéant simplement pour objet de répéter la volonté de Londres de traiter avec l'armée allemande, après le décès du maître du Reich. Trois jours plus tard, ce fut très exactement cette sorte d'assurance qui parvint aux comploteurs, par l'intermédiaire de Müller[14].

Pourtant, à cet instant crucial, la branche protestante des comploteurs se fit hésitante. Ces derniers avaient le cœur animé de scrupules chrétiens, qui retenaient leurs mains. Le chef d'État-major général, Franz Halder, tâtait le pistolet glissé dans sa poche, mais, « en tant que chrétien », ne pouvait tirer sur un homme désarmé. Pour lever en partie ces restrictions luthériennes, Müller demanda à l'ancien prince héritier de Saxe, Georg von Sachsen, devenu prêtre jésuite, de s'entretenir avec Halder. Sachsen, réputé pour claquer des talons au moment de recevoir l'hostie de la communion, insista sur le droit moral du chrétien à la rébellion et parut redonner un peu de cran au général. Après avoir rejeté certaines sollicitations initiales, Halder accepta finalement de lire le Rapport-X[15].

Ensuite, un obstacle surgit quant au choix de celui qui lui apporterait et lui présenterait ce texte. Les comploteurs choisirent d'abord Ulrich von Hassell, ancien ambassadeur d'Allemagne à Rome, déjà informé des projets de coup de force avant la guerre. Le 16 mars, ainsi que von Hassell l'écrivit dans son journal, Oster et Dohnanyi lui ont « lu des papiers extrêmement intéressants portant sur les entretiens d'un agent catholique avec le pape. […] L'hypothèse généralement admise est naturellement celle d'un changement de régime et un engagement à la morale chrétienne ». Ce fut pourtant à

ce moment précis que von Hassell fit l'objet des soupçons de la SS, et les comploteurs l'écartèrent[16].

La mission de convaincre Halder échut à la place au général Georg Thomas. Le 4 avril, le général porta les documents au chef d'état-major. Les termes proposés comprenaient à présent une déclaration du Vatican confirmant que les Britanniques s'en tenaient à leurs clauses, ainsi qu'un mémorandum de Dohnanyi soulignant la nécessité de dissocier l'armée des crimes de la SS[17].

Ces documents intriguèrent l'intéressé, non sans le laisser perplexe. Le rapport lui parut interminable, et pourtant flou sur les points essentiels. Il s'estimait incapable de jauger la crédibilité des personnalités allemandes impliquées, car le document ne mentionnait ni leur identité ni celle de leur intermédiaire avec le Vatican, « *Herr* X[18] ».

Néanmoins, Halder considérait que le Rapport-X méritait plus ample examen. Il porta la proposition à son supérieur, le commandant en chef de l'armée, Walther von Brauchitsch, et le pria de le lire dans la soirée.

Le lendemain matin, il trouva son supérieur de méchante humeur. « Vous n'auriez pas dû me montrer cela, lui dit-il en substance, en lui rendant le document. Nous sommes en guerre. Établir des contacts en temps de paix avec une puissance étrangère, cela se conçoit. En temps de guerre, pour un soldat, c'est impossible. » Désignant le Rapport-X, il ajouta : « Nous sommes confrontés là à un acte de pure trahison de la patrie » (*Landsverrat*). Halder se remémorait que Brauchitsch « exigea ensuite que je fasse arrêter l'homme qui m'avait procuré ce document […], ce sur quoi je lui ai répondu : "S'il y a quelqu'un à arrêter, alors arrêtez-moi, je vous prie[19]" ».

Brauchitsch fit alors silence, la mine pensive. Sans détacher les yeux du Rapport-X, il soupira : « Que suis-je censé faire de ce torchon

[*Fetzen*] qui ne porte ni date ni signature ? » Après quelques instants de tiraillements, Halder et lui décidèrent de réserver encore à ces documents du Vatican une dizaine de jours d'examen. Au cours de ce laps de temps, les perspectives d'action changèrent radicalement[20].

Depuis plusieurs mois, Hitler avait projeté d'envahir la Norvège. Prévoyant une guerre longue contre les Alliés, surtout après l'invasion de la France, il voulait s'assurer d'un accès aux métaux et à d'autres ressources stratégiques scandinaves, avant que les Britanniques n'en aient la possibilité. La crise norvégienne naissante procurait aux planificateurs du coup d'État une nouvelle opportunité : avertir les Alliés pourrait inciter à une démonstration de force navale susceptible de dissuader le dictateur ou de lui infliger une défaite. À la faveur d'un appel téléphonique prudent à Mgr Johannes Schönhöffer, Jo le Bœuf prévint donc le pape des plans du dictateur. À la fin mars, Kaas signala à Osborne une possible initiative allemande contre la Norvège, et le diplomate transmit l'information à Londres. Mais les Anglais ne réagirent pas avant le 9 avril, quand Hitler frappa[21].

---

*1. L'écriture sténographique Gabelsberger, inventée vers 1817 par Franz Xaver Gabelsberger, usitée en Allemagne et en Autriche jusque dans les années 1920. *(N.d.T.)*

10

Avertissements à l'Ouest

Hitler avait enfin fixé une date pour déclencher sa guerre à l'Ouest. Apprenant fin avril 1940 que l'attaque aurait lieu début mai, les cercles allemands regroupant les ennemis secrets des nazis se sentirent de nouveau obligés d'avertir les victimes par l'entremise du pape[1].

À présent, les enjeux semblaient encore plus considérables. Toutes leurs manœuvres vaticanes n'ayant pu, à ce jour, entraîner de coup d'État, les conspirateurs avaient besoin de redorer le blason de leur bonne foi. S'ils se révélaient incapables de se montrer à la hauteur de l'excès d'optimisme qu'ils avaient engendré, Londres pourrait supposer qu'ils n'étaient en réalité que des agents nazis. Ensuite, les Britanniques, mais aussi le pape, risquaient fort de leur fermer les voies du Saint-Siège. En revanche, s'ils étaient en mesure d'alerter les Alliés sur les plans hitlériens, ils pourraient au moins continuer d'avoir accès au pape, en vue d'un coup de force futur. Ce fut la raison qui amena Canaris à mesurer toute la nécessité d'une mission romaine rédemptrice. « Nous devons rester présents, non sans garder les mains propres. » Ce fut en ces termes que l'un de ses adjoints résuma la situation[2].

Le 1er mai, Josef Müller arrivait à Rome. Il avait effectué le trajet avec l'abbé Corbinian Hofmeister de l'abbaye de Metten, officiellement pour traiter d'affaires concernant l'Église. Le groupe de Canaris avait soigneusement pesé la formulation du message qu'il remettrait au père Leiber à l'intention du Saint-Père. « Les discussions ne peuvent se poursuivre sans aucune perspective de succès. Malheureusement, il est impossible de convaincre les généraux d'agir, expliquait ce texte, dans le souvenir qu'en conservait Müller. Hitler va attaquer et cette action est imminente[3]. »

Après avoir délivré ce message à Leiber, Müller se dépêcha de se rendre à une autre adresse. Il voulait avertir un ami proche, un Belge, Hubert Noots, abbé général de l'ordre des prémontrés, du sort qui guettait son pays. Deux jours après, il fournissait à Noots un tableau encore plus détaillé, avant de vite s'envoler de Rome, le 4 mai.

Durant une halte à Venise, il fut saisi de paranoïa. Percevant à quel point il s'était lui-même mis en péril en divulguant ces plans guerriers, il essaya d'effacer ses traces. Dans la cité des Doges, par où il transita à plusieurs centaines de reprises durant les années du nazisme, il avait gagné l'amitié d'un agent des douanes, moyennant quelques cigares et autres cadeaux. Cette fois-ci, il emprunta à cet officier un tampon officiel. Il s'en servit pour masquer, à la page de son passeport, les dates auxquelles il était entré en Italie et auxquelles il en était reparti[4].

Entre-temps, Hitler ne cessait de changer les dates de l'assaut. Le 1er mai, il le fixa pour le 5 ; le 3 mai, il le reporta au 6 ; le 4 mai, il le déplaça au 7 ; le 5, il le repoussa au 8. Canaris en conclut qu'il était impératif de tenir le pape informé de cette situation au fur et à mesure de son évolution. Mais les 4 et 5 mai, Müller venait de rentrer à Berlin, et il paraissait peu raisonnable de repartir précipitamment à seule fin de transmettre un message de quelques mots – d'autant plus

qu'un autre agent de l'Abwehr, Wilhelm Schmidhuber, était sur le point de partir pour Rome. Il lui remit une note pour Leiber, signalant simplement la date alors fixée pour l'offensive, le 8 mai. Si cette date devait encore changer, il téléphonerait à Schmidhuber à l'hôtel Flora. Puisqu'ils siégeaient tous deux au conseil d'administration de la banque Eidenschink, il mentionnerait des dates soi-disant liées aux réunions de ce conseil, un subterfuge lui permettant ainsi de transmettre celles de l'attaque[5].

Schmidhuber s'envola pour Rome et avertit Leiber le 6 mai. Le 7 et le 8, il reçut des coups de téléphone de Müller, modifiant les dates de la « réunion du conseil d'administration ». Dans chaque cas, le père Leiber informa le pape[6].

Pie XII fut prompt à réagir. Ainsi qu'il le remarqua devant son conseiller, la récente mise en garde concernant la Norvège l'incita aussitôt à ajouter foi à ces tout derniers renseignements. La violation imminente des frontières de plusieurs pays neutres suscita particulièrement son indignation. Le 3 mai, il donna instruction au cardinal secrétaire d'État, Luigi Maglione, d'envoyer des télégrammes d'avertissement aux agents de la papauté à La Haye et Bruxelles. Afin de conférer davantage de poids à ces messages d'alerte, il fit personnellement part de ces lugubres prévisions, lors d'une audience privée, le 6 mai, avec la princesse Marie-José de Belgique[7].

Sa mise en garde aux puissances alliées fut plus décisive. Ces dernières ayant déclaré la guerre à l'Allemagne, le Vatican ne pouvait habiller ces messages d'alarme en gestes humanitaires. Trahir les desseins de Hitler envers Paris et Londres signifiait que l'on prenait parti dans le conflit mondial.

Pour mener à bien cette action délicate, le Saint-Père choisit un conseiller qui serait plus tard, bien après le conflit mondial, élu souverain pontife à son tour. Le 7 mai, Mgr Montini, le futur Paul VI,

s'adressait solennellement à Osborne et au diplomate français Jean Rivière. Avant la fin de la semaine, leur apprit-il, l'Allemagne envahirait les Pays-Bas. Montini leur fournit des renseignements tactiques sur le style attendu des opérations, notamment l'emploi de parachutistes et le recours au sabotage[8].

Le père Leiber mit en œuvre une autre filière d'alerte. Il renseigna le père jésuite Theodor Monnens, un collègue belge de l'Université grégorienne. Monnens se précipita chez l'ambassadeur de Belgique, Adrien Nieuwenhuys, qui venait de recevoir un avertissement presque identique de la part de l'abbé général Noots. L'envoyé prit note et expédia le 2 mai un télégramme chiffré alertant Bruxelles au sujet d'une attaque la semaine suivante. Le ministre belge des Affaires étrangères exigea davantage de détails, aussi Nieuwenhuys envoya un compte rendu plus complet à Bruxelles le 4 mai, le jour où Josef Müller maculait son passeport de taches d'encre, à Venise. L'avertissement, soulignait Nieuwenhuys, n'était pas un simple avis, mais un renseignement émanant d'un « compatriote » – un Belge – lui-même alerté par un « personnage qui devait tirer ses informations de l'État-Major[9] ».

> Cette personne, qui a quitté Berlin le 29 avril, est arrivée à Rome le 1er mai, vendredi soir, et a eu une nouvelle discussion de plusieurs heures avec notre compatriote [Noots] à qui elle a confirmé que le chancelier [Hitler] avait irrévocablement décidé d'envahir la Hollande et la Belgique, et que le signal d'attaque serait donné très bientôt sans déclaration de guerre préalable. […] Il a ajouté que la guerre sera conduite par tous les moyens : gaz, bactéries, pillage total, notamment des coffres de dépôts dans les banques. […] Dans la mesure où

> l'apparence extérieure des choses permet d'en juger, j'ai du mal à croire que pareil développement soit proche[10].

Les destinataires révoquèrent en doute tous ces signaux d'alarme du Saint-Siège. « Je n'ajoute pas particulièrement foi à leur prédiction du moment, notait Osborne quand il câbla le message d'alerte du pape. [I]ls ont fait état de perspectives comparables précédemment. » Le 19 mars, par exemple, le diplomate s'était attendu à une attaque dans moins d'un mois ; les renseignements les plus récents de Pie XII avaient situé cette attaque à la mi-avril. Après six mois de péripéties vaticanes, dans son esprit, lord Halifax semblait avoir classé les alertes du mois de mai sous la rubrique : « Le pape continue de crier au loup[11]. »

Hitler envahit la Hollande et la Belgique le 10 mai, puis il s'enfonça en France. Après cinq jours, Paris s'estimait vaincu. Les Alliés entamèrent un mouvement de retraite long de cinq semaines, qui culminerait avec l'évacuation des Britanniques à Dunkerque, et s'achèverait avec le swastika flottant au sommet de la tour Eiffel.

Quand Pie XII apprit l'invasion, il prépara une protestation. Le cardinal Maglione rédigea un bref communiqué pour le soumettre à sa signature, qui pourrait paraître le soir même dans le quotidien du Vatican, *L'Osservatore Romano*. Le pape rejeta cette première mouture, la jugeant trop tiède. Une seconde ébauche de la plume de Maglione essuya le même verdict. À 20 heures ce soir-là, l'horaire de bouclage était presque dépassé, même pour une édition tardive. Le pape prit ensuite l'initiative plus directe de rédiger un message de condoléances, long d'un paragraphe, aux souverains des deux puissances agressées, condamnant les « cruautés » de l'invasion, « un déni de toute justice », et ordonna leur publication dans l'édition suivante du journal. Il tapa ces notes lui-même, sur son Olivetti

blanche, et les corrigea de sa main. En raison de l'heure tardive, il imita la contre-signature de Maglione[12].

Ces notes provoquèrent une réaction brutale de l'Axe. Peut-être aiguillonné par Berlin, Mussolini tenta d'intimider Sa Sainteté. Le 13 mai, lors d'une audience qu'accordait ce dernier à l'envoyé italien, Dino Alfieri, l'atmosphère était électrique, lourde de rancœur. Mussolini considéra non seulement les notes, mais aussi leur publication dans le quotidien du Saint-Siège, comme « une initiative contre ses politiques », déclara Alfieri. Au vu de la colère dans le camp fasciste, il ne pouvait exclure qu'il « se produise de graves événements ». En réponse à cette menace à peine voilée, Pie XII rétorqua ne pas craindre « de finir dans un camp de concentration ou entre des mains hostiles[13] ».

Il délivra ensuite son propre avertissement, que l'un de ses conseillers l'entendit prononcer. En sa qualité de souverain pontife, il « devait effectivement s'exprimer contre ce qui se passait en Pologne ». « Nous voudrions pouvoir prononcer des propos enflammés contre de telles actions et la seule chose qui Nous empêche de parler est la peur d'aggraver encore le supplice des victimes[14]. »

Le triomphe hitlérien réduisait le Vatican à la dimension d'une île au milieu de l'océan de l'Axe. En juin, alors que l'Italie entrait en guerre dans le camp allemand, Pie XII offrit aux diplomates alliés un sanctuaire dans la ville-État, où D'Arcy Osborne se sentit « pris au piège comme un animal ». Mussolini considérait le Saint-Siège, avec son dédale de diplomates, comme « un nid d'espions » (*un covo di spie*) et se vantait de pouvoir l'envahir à tout moment. Müller avertit le père Leiber d'un complot de la SS visant à placer le pape en résidence surveillée. Après que le journal du Vatican eut publié les notes du pape signifiant sa compassion aux nations neutres envahies,

des escouades de sbires fascistes rouèrent de coups les vendeurs de journaux et jetèrent les exemplaires dans la fontaine de Trevi. Quand le souverain pontife s'était aventuré dans Rome pour dire une messe, d'autres brutes fascistes l'avaient bloqué à un carrefour, secouant la limousine papale en hurlant : « Mort au pape[15] ! »

Il renforça son territoire. La police vaticane créa une Section spéciale en civile, en charge du contre-espionnage. Les gardes suisses conservèrent leur chapeau à plume et leurs épées anciennes, mais se constituèrent des stocks de masques à gaz et un arsenal de mitraillettes. Des techniciens du Saint-Siège construisirent des abris antiaériens et une pièce blindée d'acier pour protéger les livres et manuscrits rares[16].

Les relations du pontife avec la résistance allemande suscitaient l'inquiétude. Les actions clandestines du père Leiber engendraient une certaine panique au sein de la hiérarchie jésuite. Quand le supérieur général de l'ordre regretta que les « intrigues aussi nébuleuses que douteuses » de Leiber ne compromettent la Compagnie de Jésus dans le Reich, Pie XII déplaça les entrevues de Leiber avec Müller vers un presbytère de la périphérie. Lorsque les contacts de ce dernier brûlaient leurs papiers, de la fumée s'échappait des cheminées de Rome. En revanche, quand Leiber, et, plus tard, Mgr Kaas suggérèrent que le pape rompe tout contact avec les comploteurs, celui-ci leur recommanda vivement de « s'occuper de leurs affaires[17] ».

Il souligna qu'il ne craignait pas pour sa propre sécurité. Se référant apparemment aux communistes qui avaient pris sa nonciature munichoise d'assaut, en 1919, il répondit à Alfieri : « À aucun moment nous n'avons été effrayés par des pistolets pointés sur Nous et Nous le serons même encore moins la prochaine fois. » Mais au cours des mois à venir, alors que ses liens avec la résistance le

placèrent à nouveau dans la ligne de mire des SS, il se rendrait compte à quel point sa position était devenue périlleuse[18].

11

Les Oiseaux bruns

Un officier SS la présenta comme « l'affaire de haute trahison la plus importante de la guerre ». Josef Müller l'apprit le 17 mai 1940, lorsqu'il reçut un appel téléphonique alarmant, sur la ligne sécurisée spéciale de l'Abwehr à Munich. Un confident de Canaris le priait de venir immédiatement à Berlin. Il devait effectuer le trajet par la route, évitant ainsi le train et l'avion pour empêcher toute reconstitution ultérieure de ses mouvements[1].

Müller appela Mgr Johannes Neuhäusler, et ils convinrent d'un rendez-vous à l'Englischer Garten de Munich. « Giovanni, lui dit-il, en usant du sobriquet italien de son ami, je crois que je suis perdu. » Il demanda au prêtre de veiller sur sa famille, surtout sur sa fille. Il craignait que la vie ne soit rude, pour l'enfant d'un traître condamné[2].

À Berlin, il se rendit au domicile de Hans Oster. Le chef de la Section Z de l'Abwehr posa sur lui un regard chagriné. Il se remémorerait longtemps sa question : « Vous souvenez-vous de ce que nous nous sommes promis ? Si l'un de nous rate son coup, il monte à la potence seul. » Müller lui répondit qu'il s'en souvenait, naturellement, et Oster lui dit : « Eh bien, maintenant, nous sommes

profondément dans la merde. » Il n'entra pas plus dans les détails. « Mais gardez la tête haute, ajouta-t-il, et Dieu nous vienne en aide[3]. »

Müller se rendit ensuite au quartier général de l'Abwehr, où il tomba sur Canaris. L'amiral était sur le point d'entrer dans sa réunion hebdomadaire des chefs de départements. Le Bavarois remarqua aussitôt qu'il était agité. Il lui adressa la parole à voix basse, usant du tutoiement. « Les Oiseaux bruns ! siffla-t-il. Lis donc les Oiseaux bruns. » La perplexité du visiteur fut à son comble lorsque l'amiral lui demanda, en plissant les yeux : « C'est toi ? » « Comment cela, qui suis-je censé être ? » fit Müller. Mais Canaris le planta là sans répondre à la question[4].

Finalement, ce fut dans le bureau de l'adjoint d'Oster que le visiteur apprit de quoi il retournait. Quelques années auparavant, lui expliqua Hans von Dohnanyi, le chef de la Luftwaffe, Hermann Göring, avait créé le Bureau de recherche du ministère de l'Air du Reich, afin de décrypter les communications étrangères. Ce service interceptait et décodait des messages et envoyait les résultats aux départements intéressés. Ces décryptages circulant sur papier brun, siglés d'un aigle du Reich, les officiers de l'Abwehr les appelaient les « Oiseaux bruns ».

Le bureau avait décodé deux câbles expédiés par l'ambassadeur de Belgique au Vatican. Transmis par Adrien Nieuwenhuys les 2 et 4 mai, ces messages détaillaient les plans de guerre de Hitler. L'un des deux textes attribuait l'avertissement à un « compatriote » belge, renseigné par un « personnage » qui « avait quitté Berlin le 29 avril, arrivé à Rome le 1er mai[5] ».

« Est-ce toi ? » lui demanda encore Canaris à son retour. Müller répliqua d'un ton égal : « Possible. » L'amiral lui rétorqua : « Allons, tu dois bien le savoir ! » Puis il sourit, lui posa la main sur l'épaule et lui

fit l'éloge de son sang-froid au milieu de ce chaos. Puis il lui demanda : « Es-tu prêt à recevoir un ordre de moi ? » L'autre lui répondit que cela dépendait de l'ordre. « Je t'ordonne d'aller à Rome, en mission spéciale, et d'enquêter sur cette fuite là-bas », fit le chef de l'Abwehr.

Il devait partir immédiatement. Dès que son avion aurait décollé, Canaris lancerait une chasse à l'homme pour débusquer ce « personnage » et imposerait des contrôles frontaliers à tous les voyageurs partant pour l'Italie : « Je dois me charger de cela avant qu'Heydrich ne s'empare de cette affaire. » À Rome, Müller devait se présenter au quartier général de l'Abwehr, où le colonel en poste aurait reçu ordre de l'aider. Toute l'enquête reposerait sur Jo le Bœuf. Il ne restait plus à Canaris qu'à assurer au Führer, qui lui demanderait d'investiguer sur cette fuite, qu'il avait mis là-dessus l'homme qu'il fallait – un certain Josef Müller, disposant d'entrées hors pair au Vatican. Ainsi que le rapporta plus tard l'intéressé, « l'amiral m'avait bombardé chef de l'enquête sur moi-même[6] ».

Une fois encore, il s'envola donc vers Rome. Il rendit d'abord visite au père Leiber, et l'informa. Ils s'accordèrent tous deux à considérer que l'auteur du télégramme, l'ambassadeur de Belgique, Nieuwenhuys, devrait disparaître pour un temps au cœur du Palais apostolique aux mille et une pièces. Ensuite, il incomberait à Müller et Leiber de trouver un moyen de distraire l'attention de l'abbé général Noots, qui avait relayé l'avertissement de l'ambassadeur. Müller s'introduirait au domicile de ce dernier à la nuit tombée.

Au préalable, il se présenta au bureau de l'Abwehr. Là, il demanda au colonel Otto Helferich le dossier à jour de l'enquête sur ces fuites. À son grand soulagement, il n'y releva aucun motif de préoccupation urgente. Il réclama ensuite une liste des agents de l'Abwehr et de la SS espionnant le Vatican, et l'obtint. Enfin, sachant que ses amis

s'inquiéteraient pour lui, et ayant besoin de faire prendre à Helferich la mesure de l'importance de sa mission, il téléphona à Canaris, en la présence du colonel, lui affirmant que ce dernier avait bien progressé dans ses recherches et qu'ils avaient eu une « conversation très satisfaisante ». Plutôt laxiste, Helferich semblait ravi que son visiteur endosse cette charge supplémentaire de travail. Par conséquent, Müller donna ordre à l'appareil local de l'Abwehr d'œuvrer à son profit – en menant l'enquête sur sa propre personne[7].

Tout s'organisait à merveille. Il appela Noots et l'avertit de faire profil bas. Ce soir-là, il vit Leiber et lui communiqua cette manne tombée du ciel : la liste des espions nazis. Elle incluait l'ami bénédictin de Keller, Damasus Zähringer, Gabriel Ascher, le juif converti au catholicisme et le père Joachim Birkner, la taupe de Hartl aux Archives secrètes du Vatican[8].

Le lendemain matin, il rencontrait un Leiber radieux. « J'ai eu une inspiration, lui dit le jésuite avec toute la malice d'un lutin. L'un de nos pères, un Belge, est parti pour le Congo et il est hors de portée. Pourquoi ne pas tout lui mettre sur le dos, et faire de lui le "compatriote" auquel se réfère Nieuwenhuys ? Cela devrait servir à détourner l'attention de Noots[9]. »

Müller avait maintenant un récit plausible à faire à Berlin. Concernant le rôle de Noots en « compatriote » belge, il avait réussi à piéger un tiers. Il retourna ensuite auprès du colonel Helferich, rayonnant d'une satisfaction non feinte. Par l'intermédiaire de ses relations vaticanes, il avait appris qu'un jésuite belge, Theodor Monnens, avait fui Rome et s'était caché. C'était clairement le « compatriote » belge mentionné dans les messages interceptés.

Le problème n'était toutefois qu'à moitié résolu. Il fallait qu'il puisse aussi imputer à quelqu'un d'autre son propre rôle, celui du « personnage » qui avait averti le « compatriote ». En l'occurrence,

l'abbé Noots l'aida à façonner de toutes pièces une légende qui tirerait parti des préjugés nazis. Heinrich Himmler, chef de la SS, détestait le ministre des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop, et nourrissait aussi une complète aversion de son homologue italien, Galeazzo Ciano. Ciano aurait alors dirigé un réseau d'espionnage dans le monde des cocktails et des dîners romains. Müller créditerait les espions de Ciano d'avoir réussi, lors des déplacements du ministre von Ribbentrop, à subtiliser les plans de guerre à son entourage, composé de trente-cinq personnes, parmi lesquelles des experts juridiques et économiques, deux coiffeurs, un masseur, un médecin et un professeur de gymnastique. En transitant par Ciano, ce renseignement aurait pu remonter jusqu'à la princesse héritière Marie-José, qui avait intégré son réseau mondain et, de la princesse belge, parvenir au jésuite belge, Monnens[10].

Pourtant, le danger n'était pas surmonté. Un officier du contre-espionnage de l'Abwehr, le colonel Joachim Rohleder, avait appris l'existence de ces messages interceptés. Il n'appartenait pas à la faction Canaris. Rohleder étudia le dossier de trente-six personnes qui avaient franchi la frontière vers l'Italie à la période concernée. Il avait repéré le nom de Josef Müller[11].

Il décida de mettre un agent sur la piste de ce dernier. Il apprit que Gabriel Ascher avait précédemment aidé Hermann Keller à réunir des renseignements sur cet individu. Comme Ascher avait encore des amis haut placés au palais papal, Rohleder lui versa de l'argent et l'envoya à Rome[12].

Deux semaines plus tard, Ascher rentrait avec un rapport accablant. Il contenait ce que Rohleder appelait des « preuves à charge » contre Müller, « convaincantes d'un point de vue logique ». Ascher citait une liste impressionnante d'agents supposés, notamment des prêtres, à Milan et à Gênes, et une personnalité du Vatican qui

connaissait le père Leiber. Muni de ces données, le colonel du contre-espionnage alla voir Oster, mais le colonel de la Section Z rejeta les affirmations d'Ascher comme autant de ragots insignifiants émanant d'un groupe ecclésiastique rival, jaloux des entrées de Müller. Rohleder en appela ensuite à Canaris, qui jugea le dossier « peu concluant[13] ».

Les comploteurs convoquèrent de nouveau *Ochsensepp* à Berlin. Dans un discret repaire situé près de la gare centrale, il eut un entretien confidentiel avec Hans Dohnanyi, qui lui montra le rapport d'Ascher et les accusations qu'en avait tiré le colonel Rohleder. À titre officiel, le Bavarois devait signer une contre-déposition, sous serment. Ce dernier se rendit au cabinet d'un de ses amis avocats, Max Dorn, qui lui devait une faveur. Dorn tapant à la machine, il lui dicta un démenti qu'il s'agirait de remettre à Canaris[14].

L'amiral convoqua Rohleder. Ayant considéré l'affaire sous tous les angles, il recommandait de classer l'ensemble du dossier et de se défaire d'Ascher. Le colonel protesta, s'insurgeant surtout contre l'idée qu'Oster continue de recourir à Müller. Face à l'insistance de Canaris, Rohleder ne vit pas d'autre choix que d'obéir.

Frôler ainsi le désastre refroidit Pie XII. Par l'intermédiaire de Müller, il pria les conspirateurs de détruire tous les papiers impliquant l'Église dans leurs projets. Mais Ludwig Beck, général en retraite, regimba à l'idée de brûler des documents de la résistance, que son protégé, Oster, conservait dans un coffre, à Zossen. Pour la postérité, Beck voulait préserver la preuve qu'une « Allemagne honnête » avait existé. Par l'intermédiaire du major-colonel Oster, Müller protesta à son tour, soulignant que cela mettrait les comploteurs en péril, tant à Rome qu'en Allemagne. Il pria le major-colonel de promettre, sur l'honneur, de détruire les papiers de Leiber. En la présence d'*Ochsensepp*, Hans Oster demanda à un subalterne de

s'en charger. Ce fut seulement plus tard qu'il se rendit compte qu'en réalité l'adjoint de Canaris n'avait pas donné sa parole d'honneur[15].

La victoire d'Adolf Hitler à l'ouest démoralisa ses ennemis, tant à l'étranger qu'à l'intérieur. L'honneur des conspirateurs était sauf, mais ils avaient laissé filer leur heure. Au lieu de s'attaquer au Führer, la Wehrmacht avait lancé ses attaques contre les Alliés – d'abord au nord, puis à l'ouest. Le gouvernement britannique, à présent sous l'autorité de Winston Churchill, ne parlementerait pas davantage, tant que les Allemands n'auraient pas éliminé le dictateur. Les masses germaniques, ivres de victoire, ne voulaient pas voir leur Führer évincé. La bataille d'Angleterre acheva de brouiller Churchill avec l'idée même d'une « Allemagne honnête ». À l'endroit de la résistance allemande, il ordonna : « Notre attitude [...] doit être le silence absolu[16]. »

Pourtant, le souverain pontife maintint ce canal ouvert. Dans l'incapacité de proroger les engagements britanniques, il resta en contact avec les conjurés allemands. Josef Müller continua sa mission au Vatican, plaçant la résistance en position de profiter d'un éventuel retour de fortune. Et ce fut peut-être en septembre 1940 qu'il informa le représentant personnel de Pie XII, Myron Taylor, des grandes lignes du complot[17].

Leiber étant sous le coup des soupçons de la SS, *Ochsensepp* rencontrait plus souvent Kaas. Après la chute de la France, le danger d'être surveillé s'accrut, et ils prirent l'habitude de se retrouver dans la crypte du Vatican, où les excavations du tombeau de Pierre se poursuivaient. Müller descendait l'escalier et s'enfonçait par un étroit corridor creusé dans les fondations de l'église – un trajet de quelques poignées de secondes le ramena dans la Rome des IIe et IIIe siècles. Observant les mosaïques des murs, il ne pouvait éviter d'y déceler des allusions à sa vie et à sa mission. L'une de ces scènes pastorales

montrait deux bœufs qui attendaient leur maître, accouplés à un chariot chargé de grappes de raisins. Un emblème rouge, blanc et bleu, travaillé selon le dessin d'une voûte d'arêtes, évoquait l'Union Jack britannique. Au-dessous, l'affranchi Flavius Agricola avait inscrit : « Quand la mort survient, la terre et le feu dévorent tout. » Non loin de là, Jonas tombait d'un navire dans la gueule de la baleine. Et, dans les profondeurs de la voûte, juste au-dessous du maître-autel de la basilique, quelqu'un avait inscrit : « *Petr[os] en[i]* », « Pierre est ici[18] ».

À l'été 1940, Josef Müller en apprit davantage sur les chefs de file du complot. Il eut ses premières entrevues avec le général à la retraite Beck. Ces rendez-vous mirent l'agent politique le plus digne de la confiance du pape en relation directe avec le régent désigné de l'« Allemagne honnête » du régime posthitlérien. Au cours de longues conversations, il rallia le général à l'idée d'une « Union économique européenne conçue comme l'étape fondamentale vers une Europe unifiée, qui rendrait tout nationalisme excessif et toute guerre entre États individuels impossible ». Cette idée devint partie intégrante des plans de la résistance pour une Europe posthitlérienne[19].

La deuxième idée développée avec Beck touchait à la nécessité de rendre la résistance plus œcuménique. Les généraux protestants luthériens s'en tenant plus strictement à leur serment de loyauté, les alliés potentiels de l'Allemagne considéraient le plan de coup d'État comme une manœuvre des catholiques du Parti du centre et, le pape ayant pris la tête de ce complot, leurs alliés et amis potentiels à l'étranger le percevaient comme un projet du Vatican. Ainsi que le rapporta Müller, Beck voulait « moduler » cette « résonance » à prédominance catholique.

À cette fin, la résistance recruta le théologien protestant Dietrich Bonhoeffer. Sa sœur, Christel, avait épousé Hans von Dohnanyi, et le

théologien avait appris les grandes lignes du complot par son beau-frère. Bonhoeffer avait rejoint le bureau de l'Abwehr à Munich, et Jo le Bœuf était devenu son officier traitant. En octobre 1940, il l'avait installé en lieu sûr, hors de portée de la Gestapo, dans le monastère bénédictin d'Ettal, sur un sommet autour duquel venaient se briser les vents alpins[20].

Les montagnes barraient le soleil, dont les rayons n'effleuraient l'abbaye qu'à midi. Le père Johannes Albrecht – un maître brasseur de bière en tunique noire à capuche – confia à Bonhoeffer une clef de la bibliothèque. Il consacrait là chacune de ses matinées à rédiger son *Éthique*, un texte où il procédait à une fusion des préceptes catholiques et protestants[21].

Ce fut vers cette époque qu'il adopta le point de vue catholique sur le tyrannicide. Le père jésuite Rupert Mayer, alors logé à Ettal, a pu ainsi l'encourager à renoncer à la doctrine protestante de non-résistance. En tout état de cause, c'est à ce séjour de Bonhoeffer au monastère d'Ettal que remonte la preuve la plus flagrante d'un tel renoncement. Les contacts qui renseignaient Müller au sein de l'Église, l'abbé Hofmeister et Mgr Neuhäusler, devinrent les plus proches compagnons du penseur protestant ; ce fut alors qu'il commença de se référer à des thèmes catholiques, comme l'« Unité de la Chrétienté », et qu'il se mit à s'exprimer de façon elliptique, dans des lettres à des proches dignes de confiance, en usant de termes issus du Nouveau Testament grec pour inciter à « une audace alliée à la prudence ». Se faisant l'écho des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola, il écrivait que le « Christ est le destructeur » et considérait ses ennemis comme « prêts à être brûlés ». Dans des « situations graves », Bonhoeffer soutenait à présent, en recourant à une casuistique toute jésuite, que la trahison devenait le « vrai

patriotisme » et que ce qui passait normalement pour du patriotisme était devenu trahison[22].

À Noël 1940, les agents de la résistance chrétienne tinrent conseil à Ettal pour planifier leur prochaine initiative. Ils se réunirent dans la salle à manger privée de l'abbé, et veillèrent la moitié de la nuit autour de l'âtre : Müller, Dohnanyi, le père Mayer, le père Albrecht et le pasteur Bonhoeffer, ainsi que Schmidhuber et le capitaine Heinrich Eckhardt, du bureau de l'Abwehr de Munich. Selon certains comptes rendus, le Vatican avait envoyé trois prélats à cette réunion, parmi lesquels Leiber, et peut-être le père jésuite Ivo Zeiger, recteur du collège allemand de Rome[23].

Autour d'un vin de glace de Franconie, leur conversation revêtit un tour mesuré. Ils se demandaient si le pape ne pourrait pas renouer des contacts avec les Britanniques. Le père jésuite l'espérait. Cependant, Müller avertit ses amis de ne pas trop y compter. Tout le contexte avait changé, désormais. Avec l'entrée en guerre de l'Italie dans le camp nazi, et les Britanniques en lutte frontale avec l'Allemagne, l'heure des pourparlers était révolue. Les « Allemands honnêtes » se devaient d'agir. S'ils agissaient, le pape les aiderait. S'ils demeuraient passifs, alors aucune aide pontificale n'aurait assez de poids. Adolf Hitler triomphant partout, l'Europe se transformait en empire païen. Le second du Führer, Martin Bormann, venait de lancer le *Klostersturm* (ou l'assaut sur les monastères), comportant la confiscation des biens de l'Église, la suppression des crucifix des écoles et la fusion des cloches dont le métal servirait à couler des balles. Le père Albrecht partageait les préoccupations croissantes du pape, qui redoutait « l'équivalent d'une sentence de mort pour l'Église catholique d'Allemagne[24] ».

Quand les prêtres se retirèrent pour la nuit, les espions jaugèrent les choix qui s'offraient à eux. Ils allaient devoir essayer de renouer

certains contacts avec les Alliés. Mais le véritable élan, ils en convenaient tous, devait provenir d'Allemagne. Müller avait déjà discuté avec Bonhoeffer de comment s'appuyer sur de petites communautés de chrétiens engagés. Dohnanyi chercherait ensuite un moyen de relier ces cellules chrétiennes avec les cercles syndicaux et militaires, dans le cadre d'un front militant populaire[25].

En Bavière rurale, on percevait déjà des lueurs de révolte. Quand les chefs du parti retirèrent les crucifix des écoles de campagne, des femmes croyantes et pieuses lancèrent une vague de désobéissance civile. Souvent, après une messe dite en l'honneur d'un soldat tombé au front, elles marchaient ensemble pour aller remplacer un crucifix. Au village de Velburg, cinq cents femmes entrèrent de force dans la maison du maire, le plaquèrent au sol alors qu'il cherchait son pistolet, et contraignirent son épouse à leur remettre les clefs de la salle de classe. Dans d'autres communes, des épouses rassemblèrent leurs maris, et les places publiques se remplirent de paysans brandissant leurs fourches. Percevant un « front de résistance psychologique » et un « climat presque révolutionnaire », le gouvernement bavarois rétablit les croix[26].

Sans armes, des femmes avaient défié les nazis, conquérants du monde. L'épisode inspira les comploteurs d'Ettal, tout en leur faisant honte. Ils se sentaient maintenant obligés d'être le fer de lance d'une action en Allemagne proprement dite.

Mais la guerre de partisans n'est pas un jeu fait pour les vieux messieurs. « Les vieux préfèrent laisser les choses telles qu'elles ont toujours été, et préfèrent à tout prix s'éviter des désagréments », écrivait ce mois-là un jeune prêtre de Passau au président des évêques allemands, âgé de 81 ans, une façon de lui exprimer ce nouvel état d'esprit militant. « Il est tout à fait nécessaire et important, dans de telles fonctions, où l'on exerce de vastes responsabilités, de posséder

assez d'esprit de décision et d'énergie pour intervenir de façon vigoureuse et intrépide, et même d'avoir le courage de mourir. » C'est dans un tel esprit, alors que la nécessité d'agir se déplaçait du Vatican vers l'Église d'Allemagne, que les conspirateurs d'Ettal s'aligneraient sur une phalange de prêtres plus jeunes et plus audacieux, dans une nouvelle série de complots contre Hitler[27].

12

Battre le fer

La terre de France paraissait comme « défoncée à intervalles réguliers par un poing gigantesque ». Ce fut l'impression qu'en retint Helmuth James von Moltke, juriste et expert du renseignement de l'Abwehr. En août 1940, lors d'une tournée dans l'ouest de l'Europe occupée, inspectant la ligne Maginot, il se lamentait de « ce gâchis d'argent et de terres » affectés à des postes de garde, des barricades, des pièges pour chars d'assaut, des blockhaus et des baraquements, et qui s'étendait de la Belgique à la Suisse. « Dans cette région tout entière, écrivait-il à son épouse, Freya, rien d'autre ne pousse que des chardons et des mauvaises herbes, et le vent qui souffle constamment emporte des monceaux de graines de chardon arrivées à maturité, qui se répandent comme un fléau. » Après avoir regardé le vent souffler des brassées d'épineux, Moltke eut cette réflexion : « Un tel système de défense est inorganique et malade. Si nous ne pouvons nous passer de tels dispositifs, en Europe, j'entends, alors nous ne méritons pas mieux[1]. »

La mélancolie de Moltke ne fit que s'accentuer lorsqu'il se mêla aux Français. Il les jugea d'une « gentillesse écœurante ». Misant sur leurs fortifications matérielles, ils n'avaient pas su cultiver les qualités

spirituelles requises pour se battre. Décrivant la « débâcle morale », il se plaignait de ce que les Françaises « faisaient littéralement la queue pour mettre un soldat allemand dans leur lit, parce qu'elles avaient à l'évidence le sentiment que c'était lui le plus fort, et qu'avec l'homme le plus fort, elles auraient plus de plaisir ». Pour leur part, les soldats français étaient devenus de « simples réfugiés en uniforme ; dès qu'ils entendaient un avion approcher, ils sautaient de leurs véhicules en beuglant, poussaient les femmes, les enfants, les vieillards et filaient se mettre à couvert dans les champs[2] ».

Il en tirait la leçon que « la guerre totalitaire détruit les valeurs spirituelles. On sent cela partout. Si elle ne détruisait que les valeurs matérielles, le peuple, dont la pensée se limite pour l'essentiel à ses perceptions, saurait comment et contre quoi se défendre. En tant que telle, la destruction intérieure n'a pas de corrélat dans la réalité du monde des objets, de la matière, tels qu'ils le perçoivent. Le processus à l'œuvre leur échappe, tout comme les moyens éventuels de la riposte ou du renouvellement de soi[3] ».

De retour à Berlin, Moltke commença d'œuvrer à un changement de régime. Le 14 août, il rencontra pour la première fois l'archiviste de l'Abwehr, Hans von Dohnanyi, qui préparait alors un texte sur le droit de désobéir à des ordres immoraux. De prime abord, l'officier de l'Abwehr procéda de façon méthodique, en recrutant des amis dignes de confiance, un à la fois, et constitua un cercle qui, fin 1941, transforma l'opposition allemande. En effet, pour Moltke, avant d'être militaire ou politique, le combat contre Hitler s'avérait avant tout d'ordre méta-éthique : son séjour en France l'avait convaincu de ce que la résistance à la tyrannie reposait sur « la capacité de réimplanter l'image de l'homme dans le cœur de nos compatriotes[4] ».

Cette quête d'une nouvelle image de l'homme conduisit le très protestant Moltke vers l'Église catholique. Il connaissait et appréciait

Josef Müller, avait perdu le sommeil lors d'une des missions vaticanes de son ami, et voyait un « avantage » à ce que les ennemis du tyran se lient d'amitié avec le pape. En quête d'un fondement spirituel à un gouvernement posthitlérien, il constata que les encycliques papales offraient non seulement un programme cohérent, mais qu'elles l'emplissaient d'un profond calme intérieur. Pourtant, en recherchant des partenaires pour pareil projet, il s'aperçut que certains ecclésiastiques non catholiques de premier plan manifestaient encore leur réticence à l'idée de résistance. « Alors que [l'évêque de Münster Clemens von] Galen et l'évêque de Trêves [Franz Rudolf Bornewasser] ont courageusement prêché dans l'opposition », l'un des contacts protestants de Moltke notait « l'absence de décision du côté évangélique ». Par conséquent, lors d'un dîner avec le général Beck, le 28 septembre 1941, Helmuth James von Moltke insistait pour « battre le fer » en s'inspirant des catholiques – et Beck approuva[5].

Le 13 octobre 1941, un prêtre jésuite pénétrait au quartier général de l'Abwehr à Berlin. Petit et trapu, fils d'un conducteur de locomotive, le père Augustin Rösch avait combattu dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Resté plusieurs heures enseveli vivant sous un barrage d'artillerie, il en avait parfois les membres parcourus de tremblements et de tressaillements involontaires, comme s'il tentait encore de s'arracher à la terre. Impétueux, animé d'une énergie débordante, toujours en mouvement, il avait un don pour tisser des réseaux et créer des alliances. Le père Leiber saluerait en lui « l'homme fort du catholicisme en Allemagne ». C'était sur ses épaules que reposait la charge de conduire les jésuites bavarois en ces temps de persécution[6].

Le père Rösch était venu voir un bon ami de Munich. Ludwig von und zu Guttenberg, ancien rédacteur en chef du *Weisse Blätter*,

journal monarchiste catholique, avait rejoint le renseignement militaire où, comme son bon camarade Josef Müller, il menait à bien des missions pour le compte du groupe de résistants d'Oster. Et ce jour-là, lors de la visite du père Rösch dans les bureaux de cette institution militaire, à Berlin, officiellement pour discuter du statut des aumôniers de l'armée, Guttenberg proposa de lui présenter un autre membre de la résistance[7].

Guttenberg imposa des précautions de sécurité draconiennes. Il se rendrait au *Treffpunkt*, le lieu de rendez-vous, suivi de Rösch, à une cinquantaine de mètres. Quand il s'arrêterait à un portail de jardin et allumerait une cigarette, le prêtre devrait franchir le portail de jardin suivant. Il continuerait son chemin en traversant un vaste garage, contournerait l'arrière d'un bâtiment et monterait un escalier percé dans le mur du fond. Un appartement caché se situait au-dessus du garage, lui précisa Guttenberg. « Sonnez, le mot de passe, c'est mon nom. » Rösch appliqua ces instructions, et notera plus tard, dans son récit consacré au père Delp, qu'il avait dû « tâtonner un peu avant de trouver l'escalier ». Il se dépêcha de gravir les marches et sonna[8].

Le comte Helmuth James von Moltke lui ouvrit. « Je n'oublierai jamais cette première entrevue », écrira Rösch. Il conservait du personnage le souvenir d'« un homme aux traits tirés, au visage finement sculpté », si grand qu'il devait se baisser pour franchir la porte. Affable, l'officier de l'Abwehr le conduisit dans une grande pièce, meublée avec simplicité, excepté une « bibliothèque splendide ». Sur un mur était accrochée une affiche de propagande de la Wehrmacht bien connue, avec cette légende : « L'ennemi écoute[9]. »

Guttenberg se joignit à eux. Moltke fit asseoir ses invités autour d'une table en bois vernis et s'éclipsa. Il revint avec des tasses et des assiettes, du café, des petits pains, un réchaud à alcool et une pâte à crêpes dans un bol. Tandis que Moltke faisait cuire des crêpes aux

pommes, Guttenberg prédit que, la guerre paraissant presque gagnée, les actes de harcèlement contre l'Église allaient bientôt s'intensifier. L'autre l'interrompit, signifiant son désaccord. « Pour l'Allemagne, les choses vont horriblement mal. En fait, si on ne retire pas le pouvoir des mains de Hitler […], pour nous, la guerre est déjà perdue[10]. »

Ensuite, il esquissa ses plans. « Nos officiers pourraient proclamer un cessez-le-feu et conclure la paix à l'Ouest ; ensuite, rien n'empêcherait une paix acceptable de se signer et l'Europe sera sauvée, souligna-t-il, dans les souvenirs qu'en consigna Rösch. Nous devons être prêts à retirer le pouvoir militaire à Hitler. […] Cet homme est vraiment malade. […] Et si nos officiers devaient nous faire défaut… je n'ose toujours pas y croire… alors l'Allemagne est perdue[11]. »

Ils discutèrent de la guerre des nazis contre la religion. Moltke admettait « la haine satanique [du Führer] contre les Églises, surtout contre l'Église catholique », sa rage envers les jésuites, et tout ce qui était chrétien. Il déplorait que, malgré l'interdiction d'adhérer au parti nazi, formulée par l'Église catholique, suivant les instructions du cardinal Pacelli émises de Rome en 1930, nombre de pasteurs protestants se soient rangés derrière la bannière du nazisme. En raison de la position plus disciplinée de l'Église catholique, qu'elle avait pu maintenir précisément grâce sa structure hiérarchique, et de la tutelle du pape, il croyait que Rome devait prendre la tête de la résistance contre le maître du Reich. Selon Rösch, il souligna cette idée par ces propos : « Je veux vous faire part de la conclusion à laquelle je suis parvenu, en tant que chrétien protestant. En Allemagne, le christianisme ne peut être sauvé que par les évêques allemands et le pape[12]. »

Dans le droit fil de cette réflexion, il nourrissait des idées ambitieuses. Il voulait que Rösch ménage une place à l'Église

catholique dans la planification d'un ordre postnazi. À supposer que l'armée réussisse à destituer Hitler, la sécurité publique requerrait un cabinet fantôme, qu'il faudrait composer en se fondant sur des conceptions sociales chrétiennes. « Nous devons penser en chrétiens, planifier et nous préparer à reconstruire. […] Nous devons lutter, et tout faire pour sauver ce qui peut l'être », aurait déclaré Moltke. Ces propos firent forte impression sur Rösch, qui les répéta à maintes reprises par la suite. « Et maintenant, je vous pose la question, père provincial : y êtes-vous prêt ? avez-vous la volonté coopérer en ce sens ? voulez-vous coopérer[13] ? »

Augustin Rösch réclama un peu de temps afin de mieux y réfléchir. Visiblement, Moltke « espérait une importante aide directe de l'Église catholique », ce qui empêchait l'ecclésiastique de lui donner son accord pur et simple dans l'instant. Cette structure hiérarchique ecclésiale que le juriste de l'Abwehr vantait tant obligerait aussi le jésuite provincial à consulter Rome. Moltke effectuait souvent le voyage pour Munich ; ils acceptèrent de poursuivre leurs discussions là-bas. En raccompagnant ses visiteurs, il leur dit « *Guten Tag* », et Rösch répondit « *Grüß Gott* » (« Dieu soit avec vous »). D'après Rösch, cela plut tant à Moltke qu'il promit : « À partir de maintenant, j'emploierai toujours "*Grüß Gott*". » Ces mots, scellant l'association entre le comte Moltke et le père Rösch, marquèrent les débuts officiels de l'engagement de l'Église dans la deuxième vague de complots fomentés contre Hitler en temps de guerre[14].

Cette deuxième vague de conspirations s'était cristallisée avant même le 22 juin 1941, quand trois millions de soldats des forces de l'Axe s'attaquèrent à l'empire de Staline. Canaris avait déjà informé le Vatican de ce qu'Adolf Hitler appelait l'opération Barberousse. Le père Leiber se souvenait de cet avertissement avec une grande clarté : au

fur et à mesure du développement de ces plans, datant de la fin 1940, il en avait reçu plusieurs mises à jour. Dans chaque cas, le jésuite assurait au pape que les renseignements émanaient de Canaris[15].

Un avis alarmant leur parvint fin avril 1941. Josef Müller se rendit au quartier général de l'Abwehr et Oster lui remit un ordre du Führer, applicable deux mois plus tard, à compter de sa date d'émission. Une phrase essentielle des instructions qu'il contenait était libellée comme suit : « Dans la lutte contre le bolchevisme, nous ne devons pas tenir pour acquis que la conduite de l'ennemi se fondera sur des principes d'humanité ou de droit international. » Deux autres phrases sautèrent aux yeux de Müller : « Les commissaires politiques ont adopté des méthodes de guerre barbares, asiatiques. Par conséquent, il conviendra de régler leur cas immédiatement et avec la dernière sévérité. Par principe, ils seront aussitôt abattus, qu'ils aient été capturés au cours des opérations ou qu'ils aient opposé une résistance. » Les partisans et les civils suspects de soutenir le régime, ce qui, dans le jargon du parti, désignait surtout les juifs, devaient mourir sur-le-champ[16].

Il incomberait donc maintenant à l'armée d'endosser en Russie les actions dont la SS s'était chargée en Pologne. Brauchitsch, bien que scandalisé, n'affronterait pas Hitler et ne démissionnerait pas. Comme Halder, il resterait à son poste pour empêcher le pire. En recourant à des ordres spéciaux, ils réussiraient peut-être à sauver quelques milliers de vies, convinrent Müller et Oster. Pourtant, ce consentement, fût-il de façade, suffisait à souiller l'honneur de l'armée[17].

Le colonel Oster l'emmena voir Canaris. Les chiens du vieil homme leur aboyèrent dessus, et l'amiral entra, par la terrasse dominant le Tiergarten, où il était sorti nourrir des oiseaux. Il fit signe au Bavarois de s'asseoir et s'enfonça dans un fauteuil élimé.

Craignant que le nouveau *Kommissarbefehl* (l'« ordre des commissaires ») ne revienne les hanter pour l'éternité, Canaris demanda à Müller de rechercher, par l'intermédiaire de Pie XII, « les anciennes formules » de paix. Il faisait allusion aux clauses britanniques de mars 1940. Tout en caressant ses teckels, le chef de l'Abwehr prédit : « Contrairement à ce que s'imaginent les rêveurs », qui voyaient la Russie vaincue en six semaines, Hitler y rencontrerait son destin, tout comme Napoléon[18].

Le Führer se terrait dans son bunker. Dès le début de la campagne de Russie, il quittait rarement sa Tanière du loup, la *Wolfschanze*, son poste de commandement proche de Rastenburg, en Prusse orientale. Un triple périmètre d'une épaisse forêt le coupait du monde. Seuls ses trajets offraient une occasion de l'atteindre[19].

Le colonel Oster avait déjà envisagé de le faire abattre lors d'un précédent défilé de la victoire, à Paris. Mais à son arrivée, le 23 juin 1940, le Führer était allé visiter le Louvre, en s'évitant la parade militaire. Lors d'une autre descente des Champs-Élysées par les divisions allemandes, en mai 1941, deux officiers présents sur l'estrade d'honneur avaient prévu de tirer sur lui, tandis qu'un troisième jetterait une bombe du balcon d'un hôtel. Mais la date du défilé approchant, Hitler annula ce déplacement. Il resta dans sa montagne bavaroise, pour planifier sa guerre contre les Russes. Ce serait plus tard au cours de l'année 1941, lorsque les horreurs de la campagne de Russie se feraient jour, qu'un nouveau groupe de jeunes officiers d'état-major déciderait de résister au dictateur[20].

Officier en charge des opérations à l'Est, le major général Henning von Tresckow prit la tête de cette conjuration. Voyant en la Wehrmacht « une simple bouffée de vent sur les vastes steppes de Russie », Tresckow jugeait la défaite allemande « aussi certaine que l'Amen à l'église ». Pourtant, confia-t-il à un adjoint, il croyait aussi

que les crimes de Hitler pèseraient sur les Allemands pendant un siècle – « pas seulement sur le Führer, mais sur vous et moi, votre épouse et la mienne, vos enfants et mes enfants, la femme qui traverse la rue à cet instant, et ce jeune garçon là-bas qui joue au ballon ». En septembre 1941, juste après que les nazis avaient contraint les juifs à porter l'étoile jaune, Tresckow envoya un émissaire au groupe de Canaris[21].

Ce dernier partageait le jugement de l'officier, mais redoutait une guerre civile. Ils devaient prendre des dispositions pour pallier la vacance du pouvoir, admit Tresckow, « comme on contourne un malstrom ». Avant de se débarrasser du dictateur, ils devaient fusionner les « noyaux » militaires, civils et religieux, en créant les conditions politiques préalables à un soulèvement[22].

Ce fut justement à cette période, et à cette fin, que Moltke acheva de nouer les liens avec le père Rösch. Comme le montrent les lettres, il croyait le jésuite provincial « très introduit au Vatican », et à juste titre. Le comte Moltke savait-il que Rösch apporterait davantage que le point de vue d'un catholique sur l'Église et l'État, cet aspect est moins clair. En tout état de cause, Rösch fournit un service d'espionnage ecclésiastique clef en main, immédiatement adaptable à la cause de l'élimination physique de Hitler.

13

Le comité

Les origines du réseau d'espions jésuite bavarois – et ses liens avec Pacelli – remontaient aux premières années du Reich. Ce dispositif grandit à partir de la source de renseignements de Josef Müller à Munich. Le père Rösch, qui bataillait jour après jour contre la SS sur les prérogatives de l'Église, avait renseigné ce dernier sur les plans des nazis, qui, à son tour, avait acheminé les rapports de Rösch jusqu'à Rome. En conséquence, dès Noël 1940, quand le foyer de la résistance catholique se déplaça de Rome vers l'Allemagne, un canal secret et sécurisé reliait déjà Pie XII aux ordres religieux à l'intérieur du Reich[1].

Ce déplacement aurait dû amener la Curie à s'appuyer davantage sur la nonciature de Berlin. Mais Pie XII jugeait son représentant à Berlin trop complaisant envers le nazisme – et soupçonnait même l'adjoint du nonce d'être un espion à la solde de la SS. Il se tourna donc vers les évêques allemands. Toutefois, les taupes d'Albert Hartl avaient aussi infiltré l'épiscopat, en se procurant même les minutes de ses conférences à huis clos, à Fulda[2].

Une option subsistait. Les branches allemandes des ordres catholiques, comme les jésuites, les dominicains et les bénédictins,

feraient office de mandataires pontificaux. Ceux-ci ne relèveraient pas des évêques locaux, mais des chefs de ces ordres à Rome – qui ne rendaient eux-mêmes compte qu'à Sa Sainteté. Si les bénédictins semblaient susceptibles de céder à la cooptation nazie, les dominicains, et surtout les jésuites, faisaient preuve d'un état d'esprit plus martial. Étiquetés comme « ennemis du Reich », ils craignaient la déportation à l'est. Ce fut d'entre leurs rangs que se leva un corps ecclésiastique plus jeune, plus militant, qui accepta ce que le Vatican, selon le titre d'un texte en éloge du martyre, qualifiait d'« Invitations à l'héroïsme[3] ».

Ils acceptèrent cette invitation lors d'une conférence à huis clos, à Berlin. Le 26 mai 1941, la hiérarchie des jésuites et des dominicains allemands jurait « de soutenir et de préserver notre honneur de catholiques, devant notre conscience, devant le peuple, devant l'Histoire, l'Église et notre Seigneur Dieu ». Dans cet esprit, ils formèrent un groupe de sept hommes qui ne possédait aucune existence officielle, mais tenait simplement lieu de façade à un « service de renseignements de l'Église » (*kirchliche Nachrichtenwesen*). Entre eux, ils l'appelaient le « Comité des ordres », ou simplement le « Comité[4] ».

Le père Rösch était la force motrice de ce Comité. Il sillonna l'Allemagne, organisant un service de messagers entre les évêques, transmettant des avertissements, conseillant des mesures de riposte et constituant un groupe d'hommes partageant le même état d'esprit. Ces militants s'informaient sur les plans des nazis grâce à des secrétaires, des opératrices téléphoniques, des officiers et même des membres de la Gestapo. Les renseignements affluaient tous au provincialat jésuite de Munich. Après que Rösch eut fait cause commune avec Moltke, ses prêtres travaillèrent en étroite relation avec les comploteurs militaires[5].

Les agents du Comité des ordres opéraient camouflés et déguisés. Ils reçurent des dispenses spéciales pour porter des tenues civiles et vivre « en dehors des règles de leur ordre », une licence nécessaire. Le messager dominicain, le père Odilo Braun, dissimulait sa soutane sous une blouse de couleur claire ; les jésuites portaient des manteaux en laine noirs et gris. Certains de ces agents tenaient leur seconde adresse secrète : Braun occupait une chambre dans la maison berlinoise d'une amie, où il cachait des documents. Pour éviter de se faire repérer, ils se mirent à jouer la comédie, comme lorsque le messager jésuite, le père Lothar König, et la secrétaire de Braun, Anne Vogelsberg, se promenèrent sous un parapluie à la gare de Berlin, jouant les amoureux pour tromper la surveillance de la Gestapo. Ou quand Anne Vogelsberg acheta un billet de chemin de fer pour un prêtre du Comité qui, afin d'éviter de voyager sous son nom, s'était contenté de retirer un simple ticket de quai. La secrétaire lui garda un siège dans un train en partance, et, peu avant le départ du convoi, le prêtre embarqua, la secrétaire en descendit, et ils s'échangèrent leurs billets en se croisant dans le couloir, à l'insu de tous. Les prêtres du Comité correspondaient ou se téléphonaient en langage codé ; ils évoquaient par exemple l'évêque Johannes Dietz en l'appelant « Tante Johanna[6] ».

Augustin Rösch réglait la stratégie, mais laissait les opérations plus tactiques à un second qui sut se rendre indispensable. Son secrétaire et messager, le père König, devint un intermédiaire vital pour les groupes de la résistance disséminés partout dans le Reich. En février 1941, König se savait atteint d'un cancer de l'estomac, mais refusant d'accéder aux suppliques de Rösch qui le priait de rester au presbytère, il lui rappela que « le combat passe avant tout ». En cette seule année, il accumula 77 000 kilomètres en voyageant pour le compte du Comité, généralement en train de nuit. Ses manières

d'être douces et rassurantes dissimulaient parfois des préoccupations fort peu sacerdotales. Un jour, il était au volant d'un camion, le convoi du Führer le dépassa à vive allure, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsqu'il songea à tout le mal qu'il aurait épargné au monde si seulement il avait pu percuter la Mercedes et écraser le maître du Reich[7].

Au nom du Saint-Père, Rösch avait déjà fait des ouvertures aux militaires de la conspiration. Dès avril 1941, le père jésuite et ses collègues munichois avaient entamé une série d'entrevues avec le chef d'état-major de la Wehrmacht, le général Franz Halder. Ils discutèrent alors de la manière d'éliminer Hitler, ainsi que le rappelait le général, et de savoir si des méthodes militaires « seraient appropriées ». Toujours aussi hésitant, le général disait approuver tout ce que planifiaient les jésuites, sans rien pouvoir tenter lui-même : au sein de son entourage, personne ne coopérerait. « Après cet aveu décevant, se remémorait le chef d'état-major de la *Heer*, l'armée de terre, nous avons parlé des méthodes dont disposait l'Église catholique pour lutter contre Hitler. […] Cela m'est resté en mémoire, car je n'imaginais pas en quoi ces dignitaires spirituels pourraient être efficaces contre un dictateur[8]. »

En avril 1942, le Comité des ordres recruta son agent le plus charismatique, qui tint un rôle essentiel. Le prêtre jésuite Alfred Delp portait des habits séculiers, un costume et une cravate, ce qui lui donnait des airs de hibou tout fripé, et il se montrait rarement sans un cigare à la main, la tête couronnée d'un nuage de fumée. Au sein de la résistance, il acquit le statut d'une sorte de tribun du peuple. Les paroissiens notaient ses sermons en abrégé, se les échangeaient sur un bout de papier plié, de la taille d'un dé à coudre, pour éviter de se faire repérer[9].

Delp possédait l'esprit d'un libre-penseur. Avant de se convertir du luthéranisme, il avait flirté avec le nazisme ; ses racines protestantes et ses centres d'intérêt politiques lui conféraient un point de vue unique parmi les jésuites bavarois. Dans son premier livre, il tenait Luther et Kant, deux chrétiens, pour responsables de la « totale désintégration de la personnalité humaine » ; en revanche, pour lui, Nietzsche, un athée, avait ouvert la voie de nouvelles évolutions chrétiennes. Il pensait par exemple que les Églises avaient eu le tort d'encourager une conception « collectiviste » de la démocratie. Creusant à fond les questions et les théories, il adorait débattre. Il parlait souvent de saint Pierre, voyant en lui un mélange d'impétuosité, de fragilité et de confiance passionnée – des qualités qui définissaient le père Delp lui-même, et causaient quelques migraines à ses supérieurs jésuites[10].

Ses manières combatives lui aliénèrent d'autres jésuites, et ses amis eux-mêmes le trouvaient difficile. « Ne laisse pas ma mère te raconter de "pieuses légendes" à mon sujet, écrivit-il à un ami. J'étais un sale gosse. » Quand le provincialat reporta la date de ses vœux perpétuels, pour des motifs demeurés inconnus, d'aucuns chuchotèrent au sujet de ses amitiés féminines. Personnage rare de franc-tireur au sein d'un ordre jésuite très strict, il priait instamment ses contacts civils de s'insurger contre Hitler. « Quiconque n'a pas le courage de créer l'histoire, écrivait-il, est condamné à devenir son objet. Il nous faut agir[11]. »

Le Comité des ordres se tenait en liaison étroite avec le Vatican. Josef Müller fournissait le maillon principal. Depuis le milieu des années 1930, six des sept ecclésiastiques du Comité avaient eu recours à ses services de messager. La plupart des membres du groupe possédaient aussi leurs propres entrées au Saint-Siège. Le père Rösch usait de son collègue jésuite, le père Leiber, comme d'une

voie d'accès informelle au Saint-Père. Par l'intermédiaire de ces canaux d'informations, le Vatican était informé du travail du Comité. Le père Rösch accepta l'offre de Moltke seulement après en avoir « discuté avec des interlocuteurs importants », alors que les lettres du même Moltke se référaient avec effusion au « grand hymne [de Rome] à la louange de Rösch : c'était l'homme fort du catholicisme en Allemagne[12] ».

Pie XII attachait au travail du Comité des ordres un intérêt qui n'avait rien de fortuit. Le 30 septembre 1941, deux jours après que le général Beck avait approuvé l'idée de « battre le fer » dans l'esprit des catholiques, le pontife transmit au Comité des instructions écrites, appelant à une collaboration de l'Église avec la résistance militaire. Cette lettre du pape insistait précisément auprès de ses membres pour qu'ils visent une « unité d'intention [et] d'action » contre le nazisme à travers toutes « les forces mises à disposition ». L'alliance Tresckow-Beck ayant invité à la participation du Comité des ordres à ce même projet, la directive papale survenait à un moment décisif. À en juger par les événements ultérieurs, la missive n'empêchait à l'évidence pas le Comité animé par Rösch d'intriguer en vue d'évincer Hitler[13].

À l'automne 1941, lors d'une audience générale du mercredi, réunissant quelque quatre-vingts personnes, dont des soldats allemands, le Saint-Père recevait un juif allemand exilé. Selon un article publié en temps de guerre dans le *Palestine Post*, un journal sioniste, ce visiteur non aryen – plus tard identifié sous le nom de Heinz Wisla – demanda au Saint-Siège d'offrir son aide à des juifs italiens naufragés acculés à rejoindre la Palestine. Après l'avoir invité à revenir le lendemain avec un rapport écrit, Pie XII aurait déclaré : « Vous êtes un jeune juif. Je sais ce que cela signifie et j'espère que vous serez toujours fier d'être juif[14] ! »

Le souverain pontife commençait alors à déjà regretter de ne pas tenir de semblables propos de manière plus publique. Le 7 octobre, des informations avaient circulé à propos d'un vicaire officiant à l'église Sainte-Edwige, à Berlin, l'« étoile juive » cousue sur sa robe, celle que les juifs étaient désormais contraints de porter. Rencontrant trois jours plus tard le diplomate pontifical Angelo Roncalli, le futur pape Jean XXIII, Pie XII s'inquiétait de ce que son « silence au sujet du nazisme ne puisse être mal jugé[15] ».

Selon les témoins de cette audience, mue par la culpabilité ou par la frustration, s'adressant encore à ce jeune émissaire juif, Sa Sainteté aurait ensuite élevé la voix : « Mon fils, que vous soyez ou non plus méritant que d'autres, seul le Seigneur le sait, mais croyez-moi, vous êtes au moins aussi méritant que tous les autres humains qui vivent sur notre terre. » Selon la presse, le pape mit fin à l'entrevue en ajoutant : « Que la protection du Seigneur vous accompagne. »

Ensuite, comme après chaque audience, sœur Pascalina désinfecta la bague du pape. Elle était sertie d'un diamant, elle pouvait lui percer la peau lorsque les fidèles lui serraient les doigts trop fort, « et il y avait une raison précise pour qu'il faille le [*sic*] désinfecter », ainsi que le père Gumpel, futur postulateur à sa béatification, le déclarerait plus tard. « En réalité, les gens lui prenaient la main très fermement, en appuyant sur l'anneau papal, et il n'était pas rare que le pontife regagne ses appartements privés avec du sang sur les mains[16]. »

Le père Augustin Rösch et Helmuth James von Moltke composaient une équipe efficace. Après des débuts discrets en 1941, en l'espace de dix-huit mois, ils surent porter les événements à un paroxysme extrême. Durant ce laps de temps, le deuxième complot contre Hitler progressa plus avant et plus vite que le premier. Or, sans les services de renseignements de Rösch, cette conspiration aurait pu n'enregistrer aucun progrès.

Pour les comploteurs, le Comité des ordres devint le conseil de planification de l'après-guerre. Moltke décida de réunir d'éminents penseurs de la société à Kreisau, son domaine de Silésie, pour y rédiger un programme politique. Le père Rösch accepta d'animer les débats et de dégager un consensus, un peu à l'instar d'Alexander Hamilton durant la révolution américaine. Immergé dans les *Federalist Papers*, Moltke encourageait ce parallèle[17].

Augustin Rösch se fixa l'imposante mission de négocier à l'avance un accord sur tous les sujets. Les impératifs de sécurité interdisant tout contact par téléphone ou par courrier, son secrétaire, le père König, devint un acteur clef, arrivant et repartant de nuit et dans le brouillard, sans jamais dire ni où il allait, ni d'où il venait, réjouissant les esprits avec des maximes telles que celle-ci : « Il n'est rien que je ne puisse[18]. »

Le père König ouvrit un nouveau front de résistance, qui promettait pour la première fois de créer un soutien de masse à un coup de force. « Le grand problème, demeuré insoluble jusqu'à présent, est de savoir où nous pourrons trouver des noms capables d'exercer une influence sur les travailleurs », écrivait l'un des conjurés, Ulrich von Hassell, en octobre 1941. À la fin de ce mois-là, König avait relié les réseaux de Berlin et Munich aux dirigeants du Mouvement des travailleurs catholiques, lui-même sous le coup d'une interdiction, à Stuttgart et Cologne. À leur tour, les chevilles ouvrières du syndicat recrutèrent quelques personnalités déterminantes au sein du Parti du centre catholique, également proscrit[19].

Les plans progressèrent avec une telle fluidité qu'en novembre, Beck et l'amiral Canaris approuvaient une démarche en direction du Président Roosevelt. Les conspirateurs choisirent pour intermédiaire Louis Lochner, le chef de bureau d'Associated Press à Berlin. Rencontrant une dizaine de dirigeants de la résistance au domicile

d'un fidèle du Parti du centre catholique, Lochner considérait presque cette conspiration comme une association d'ordre ecclésiastique ; Jakob Kaiser, dirigeant syndical catholique, lui fit l'impression d'être la figure dominante du cercle. Les comploteurs confièrent à Lochner un code secret de communication radio entre Franklin Delano Roosevelt et le général Beck, et il accepta d'approcher la Maison Blanche à l'occasion des cérémonies de Noël[20].

En décembre, la dynamique avait franchi un seuil critique. Le commandant en chef de l'armée, Walther von Brauchitsch, perturbé par la persécution des juifs, se mit à convier des chefs de la résistance à prendre le thé. Hasso von Etzdorf, officier de liaison entre le Foreign Office et le Haut Commandement, décrivit une scène lourde de sens qui avait eu lieu en ce premier Noël de la guerre contre la Russie. Lors d'une adresse aux officiers, sous-officiers et hommes du rang, au quartier général, Brauchitsch avait désigné l'arbre de Noël au milieu de la cour intérieure et déclaré : « Vous devrez choisir entre ces deux symboles – les flammes brûlantes du feu teutonique de la fête de Lulz et cet arbre de Noël lumineux. Pour ma part, j'ai choisi le symbole du christianisme. » En conclusion, il avait demandé à l'auditoire « de penser à l'homme sur les épaules duquel repose l'entière responsabilité de tout ceci ». Personne ne se méprit sur la nature du sous-entendu. Il y eut des exclamations, « scandaleux », s'écrièrent certains. « Cet homme [Hitler] devrait être fusillé », s'exclamèrent d'autres[21].

Les éléments d'un coup d'État se mettaient si impeccablement en place que Müller envoya une activiste catholique, Charlotte Respondek, auprès du père Leiber, à Rome. Le colonel Oster appela ensuite le Bavarois à Berlin pour qu'il coordonne le rôle du Vatican dans le cadre d'un changement de régime. Selon un témoignage, assez plausible, bien que peu documenté, le couple Dohnanyi avait

prévu de sortir à l'opéra, et, à l'arrivée de Müller, ils s'organisèrent rapidement pour lui réserver une place, à lui aussi. À leur départ de la salle, à l'entracte, ils retrouvèrent Oster au foyer. Le colonel proposa qu'ils sortent un moment. Dehors, au milieu d'allées qui se croisaient entre des parterres de rosiers aux branches nues, il lui apprit qu'il venait de recevoir un message d'un informateur de l'Abwehr : les Japonais avaient bombardé la flotte des États-Unis à Pearl Harbor[22].

L'entrée en guerre de l'Amérique condamnait et sauvait le maître du Reich. À long terme, les conseillers du pontife l'avaient bien compris, l'Axe ne pouvait que perdre. Mais pour l'heure, la résistance allemande était incapable de vaincre. La déclaration de guerre du Führer aux États-Unis amena les responsables de la Maison Blanche à rejeter la démarche de Lochner, se souvint ce dernier, au motif qu'elle devenait « des plus gênante[23] ».

Le complot de Noël finit en impasse. Déjà ébranlée par ce revers, la résistance en subit un autre le 19 décembre, quand Hitler rendit Brauchitsch, qui marquait de plus en plus son opposition, responsable de l'enlisement de l'offensive contre Moscou et le révoqua. Pourtant, ces écueils n'handicapèrent que brièvement les conspirateurs. Ils se ressaisirent grâce au père Rösch, qui sut de nouveau inséminer « l'image de l'homme » dans leur cœur[24].

Cela se produisit du 22 au 25 mai 1942, à Kreisau, dans la propriété silésienne de Moltke. Les comploteurs mirent à profit ce week-end de Pentecôte pour vivre trois jours dans le monde nouveau qu'ils cherchaient à instaurer. La vingtaine d'invités de Moltke se remémorerait avec une émotion unanime ce cadre idyllique – les lilas sous le soleil, les moutons et les betteraves sucrières, les conversations nocturnes devant la cheminée. La fête de la Pentecôte instillait un esprit de renouveau, avec sa traditionnelle apparition du

Saint-Esprit, au milieu de langues de feu, aux apôtres réunis en secret à Jérusalem. Les comploteurs se percevaient eux-mêmes comme les modernes apôtres d'une nouvelle Babylone, et le père Rösch les guidait. Il leur apprit à résister aux interrogatoires, en se fondant sur l'exemple de plus d'une centaine de confrontations qu'il avait vécues avec la Gestapo. Il leur offrit le simple conseil de « prier pour votre ange gardien ». Cela suffit à donner la tonalité très chrétienne primitive de ce week-end – l'éthique des catacombes, la pureté régénératrice d'un retour aux racines. L'épouse de Moltke écrivit du père Rösch : « Grâce à lui, nous nous sommes vraiment sentis renaître[25]. »

Augustin Rösch était trop chevronné et trop discret pour suggérer de servir de truchement au pape. Mais le Vatican coordonna et approuva en amont le programme de Kreisau, ainsi que le montraient les écrits secrets d'Helmuth Moltke. Le 8 mai, « un homme qui se présenta de la part de Rösch voulait en connaître les divers aspects et, qui plus est, il avait eu des entrevues avec le pape [*Besprechungen mit Papst*] », notait Moltke. Ainsi, « l'une des principales questions de Rome était la suivante : "Que pouvez-vous nous exposer au sujet de l'ordre économique ?" ». Le comte et juriste de l'Abwehr eut une journée d'entretiens, du matin au soir, avec l'envoyé du Vatican, qu'il identifia comme « l'étranger », et rien de plus. Par l'intermédiaire de Moltke, l'étranger transmit donc des questions relatives à l'ordre posthitlérien à l'évêque de Berlin, Konrad von Preysing, et, par l'intermédiaire du même Moltke, Preysing répondit à son tour au pape. En fin de compte, ils accomplirent « d'importants progrès », estimait ce dernier : « P[reysing] était visiblement satisfait, et moi aussi. » Le manifeste résultant de la conférence, rédigé par le père jésuite Delp et révisé par Rösch, se conformait strictement à l'enseignement catholique social de l'Église tel qu'édicté par Pie XI

dans son encyclique de 1931, *Quadragesimo Anno*, que Moltke admirait depuis longtemps[26].

Quand Rösch lut ce manifeste à l'assemblée, le texte exerça un certain impact. Rejetant l'essentiel de la pensée politique élaborée depuis le XIV^e^ siècle, le document dénonçait la « déification de l'État » (*Staatsvergötterung*) et regrettait son expansion progressive qui, telle l'« étreinte du python, a pu s'imposer à l'homme tout entier ». En opposition à ce monstre anonyme, Rome proposait un localisme communautaire – « le plus grand nombre possible de communautés les plus petites possibles ». La *Christenschaft*, l'union des chrétiens, deviendrait la particule élémentaire de ce nouvel ordre. L'Allemagne retournerait à la théorie de l'« État organique », qui avait disparu avec Charlemagne. Rösch convainquit les chefs de la résistance protestante et les dirigeants syndicaux socialistes que ce modèle était adapté à l'avenir de l'Allemagne. Un romantisme réactionnaire s'imposa, pour ainsi dire comme si le feu de la Pentecôte était descendu sur leurs têtes. Rösch leur transmit la vision d'une nouvelle chrétienté, bâtie sur des principes sociaux-démocrates et non plus militaires et féodaux ; et cette forme de nostalgie politique nourrit le sentiment que la Réforme avait été une grave erreur, parce que le déclin de l'Église avait permis l'essor de l'État absolu. Bien que ce fût là une explication quelque peu moniste de l'impasse allemande, elle servit à orienter les conspirateurs dans leur monde en ruine. L'énergie qu'ils avaient jadis consacrée à expliquer Hitler pouvait maintenant l'être à le combattre[27].

Rösch analysa la conception catholique du tyrannicide. Saint Thomas d'Aquin avait souligné que l'élimination du tyran ne devait pas provoquer de guerre civile. En ce sens, le groupe de Kreisau, créé précisément pour prévenir toute lutte intestine après la chute de l'hitlérisme, légitimait le complot. « Il fut alors question d'une

nouvelle tentative d'attentat contre Hitler, dont rien n'a transpiré », témoignera-t-il après guerre[28].

Les conspirateurs se jurèrent de rester frères dans la guerre et dans le Christ. À la fin de ces deux journées, ils conclurent un pacte d'honneur avec un insigne secret. S'inspirant des premiers chrétiens qui gravèrent le signe du poisson dans les catacombes romaines, les membres du cercle de Kreisau se reconnaîtraient désormais à leur propre symbole : un cercle autour d'une croix. Le cercle représentait leur *Freundeskreis*, un réseau fermé d'amis qui se confiaient mutuellement la responsabilité de leurs vies. La croix signalait leur foi dans le Christ. Ensemble, le cercle et la croix, leur foi et leur amitié, formaient un réticule[29].

Ces transports religieux de Kreisau galvanisèrent la résistance. Au cours des mois suivants, le complot accéléra l'allure. Mais les réalités qui auraient raison des comploteurs prenaient forme en même temps que leur cercle. À Prague, juste derrière les montagnes qui abritaient Kreisau, les événements avaient pour la troisième fois mis les SS sur la piste des liens entre les conspirateurs et le pape. Après leur avoir échappé à deux reprises, le groupe de Canaris commit alors des négligences qui finirent par le conduire dans des chambres de tortures et, au bout du compte, à la potence.

14

Conversations dans la crypte

En juillet 1942, Josef Müller accompagnait Dietrich Bonhoeffer à Rome pour qu'il s'y entretienne avec des conseillers du pape. L'ouverture de ce dialogue visait à combler le fossé entre confessions, de sorte que les chrétiens puissent coordonner leur combat contre Hitler. Il présenta le théologien au père Leiber et à Mgr Kaas, qui fit œuvre subtile de prosélyte en initiant le protestant à sa recherche du tombeau de saint Pierre[1].

Ces conversations dans la crypte suggéraient la perspective d'une chrétienté réunifiée. Bonhoeffer savourait l'enseignement catholique – sur l'Église dans le monde, sur le Christ s'incarnant dans les événements du temps présent, sur la place qu'occupe l'Église dans la vallée de l'ombre de la mort[*1]. Reprenant là où les conciliabules de Kreisau s'étaient interrompus, les protagonistes de ces entretiens s'accordèrent à penser que la scission entre protestants et catholiques était « allée bien au-delà de ce pour quoi les réformateurs s'étaient battus ». Le père Leiber concéda qu'« en perdant l'Europe du Nord, [l'Église catholique] avait perdu un peu de son équilibre, parce qu'elle avait ensuite subi l'influence des romans italiens centrés autour de l'amour de la mère et de l'enfant, qui contribuèrent à créer

tout le culte de la Madone ». Pour sa part, Bonhoeffer admit que les princes protestants avaient exploité la Réforme pour s'emparer des biens de l'Église. Il se hasarda même à affirmer que les prêtres catholiques, grâce à leur vœu de célibat, faisaient de meilleurs combattants contre Hitler, puisqu'ils n'avaient pas charge d'âmes contre qui les nazis pourraient se venger[2].

Le compte rendu que livra Müller de ces dialogues dans la crypte eut son influence sur la résistance de l'Église en Allemagne. Un rapport de mission amendé, diffusé par le Comité, soulignait que les catholiques devaient « intercéder non seulement pour les Églises chrétiennes dans les affaires purement confessionnelles, canoniques ou spirituelles, mais surtout dans la défense des individus en tant qu'êtres humains ». Le père Delp conçut ces propos comme un appel à sauver des vies non aryennes. Il inscrivit à l'ordre du jour d'une seconde conférence de Kreisau, validée par le Vatican, en octobre 1942 : « La restauration des droits humains fondamentaux (surtout ceux des juifs). » Son presbytère munichois devint une étape sur la route d'évasion clandestine vers la Suisse[3].

Le Bavarois et d'autres au sein du groupe de Canaris aidèrent aussi des juifs. Durant les premiers mois de la guerre, son cercle de l'Abwehr avait ainsi pu escamoter le principal rabbin orthodoxe, Chabad Loubavitcher Joseph Isaac Schneersohn, de Varsovie vers Brooklyn, et, en 1942, Dietrich Bonhoeffer exfiltrait des juifs vers la Suisse, dans le cadre d'une opération spéciale des services de Canaris, sous le nom de code « U-7 ». Désireux de sauver quelques connaissances juives, Canaris avait confié à Hans von Dohnanyi la tâche de superviser leur évasion, invoquant le prétexte que l'Abwehr pourrait les employer comme agents, prétendument pour organiser des opérations d'infiltration sur le territoire américain. Müller et Wilhelm Schmidhuber, l'agent de Munich du contre-espionnage

militaire, mirent sur pied une *ratline*, une filière d'exfiltration pour les réfugiés – facilitée par des dollars américains que Schmidhuber passait clandestinement afin de subvenir provisoirement aux besoins de ces juifs, et en s'appuyant sur un réseau de monastères s'étendant de la Slovaquie à l'Italie[4].

Mais cette filière risquait aussi de se transformer en véritable nasse. À la Pentecôte 1942, les douanes allemandes découvrirent peu à peu ce plan de sauvetage quand les douaniers arrêtèrent un trafiquant du marché noir pour change illégal de devises dans une gare de Prague. Fouillant la serviette de l'homme, la police y trouva des pierres précieuses. Le suspect avoua que Schmidhuber lui avait demandé de fourguer ces pierreries et ces devises afin de régler certaines affaires financières avec des juifs. L'inspecteur principal des douanes téléphona à l'un de ses collègues et lui demanda d'arrêter Schmidhuber à Munich. Au lieu de quoi, le collègue, lui-même un sympathisant de la résistance, téléphona à Schmidhuber et Müller. Ceux-ci avertirent Canaris de ce qu'une avalanche fonçait droit sur eux[5].

Schmidhuber avait blanchi cet argent pour sauver des juifs. Dohnanyi lui avait demandé de passer 100 000 dollars destinés à douze « U-7 » berlinois âgés, pour lesquels Bonhoeffer avait pu s'assurer d'un asile en Suisse. Toutefois, Schmidhuber avait vu là une chance de gagner parallèlement un peu d'argent, compromettant ainsi l'ensemble de la filière. Bien qu'ignorant tout du rôle du pape dans les complots d'assassinat du dictateur, il avait aidé Pie XII à divulguer les plans guerriers de Hitler – en prenant les appels de Müller à l'hôtel Flora et en transmettant à Leiber les dates des attaques planifiées. Oster avertit Canaris : si Schmidhuber parlait, il « pourrait aisément tous nous envoyer à la potence[6] ».

Entre-temps, le supplice infligé aux juifs poussa Pie XII au bord de la protestation. Le 20 janvier 1942, le chef des services d'espionnage de la SS, Reinhard Heydrich, présidait une réunion dans la périphérie de Berlin, à Wannsee, visant à planifier la liquidation des juifs d'Europe. Cinq semaines plus tard, le père Scirro Scavizzi signalait que les Allemands avaient entamé l'extermination de populations entières. En tant qu'aumônier militaire de l'ordre de Malte, Scavizzi avait accompagné un train sanitaire militaire italien à travers la Pologne et les territoires occupés de Russie, où des officiers saisis de remords lui avaient parlé « des déportations dans des camps de concentration d'où, disent-ils, très peu de rescapés reviennent vivants. […] Dans ces camps, des milliers et des milliers de gens […] sont exterminés, sans aucune procédure judiciaire ». Non loin d'Auschwitz, précisaient les informateurs de l'aumônier, ils pouvaient sentir les bouffées de fumée écœurantes des fours crématoires. Scavizzi rédigea un rapport pour l'archevêque de Cracovie, qui lui ordonna de le détruire, de peur que les Allemands ne découvrent ce texte et « ne fusillent tous les évêques et d'autres encore peut-être ». Le prêtre obéit, mais en prit d'abord secrètement copie, à la main, destinée au seul pontife. Ayant fait part de ce rapport à Pie XII lors d'une audience, le 12 mai, Scavizzi affirma plus tard que Sa Sainteté s'effondra, leva les mains au ciel, et « pleura comme un enfant[7] ».

Cet été-là, le monde n'avait encore entendu que des rumeurs de génocide, mais le Saint-Père, lui, détenait une pile de rapports. Le nonce Giuseppe Burzio câblait de Slovaquie qu'en Pologne, 80 000 juifs avaient disparu. Angelo Rotta, le nonce de Budapest, écrivait que les juifs slovaques étaient « partis vers une mort certaine ». Gerhart Riegner, le représentant du Congrès juif mondial à Genève, parla au nonce de Berne de juifs massacrés « par injections létales et par le gaz ». Orsenigo, le nonce apostolique partisan de

l'Axe, à Berlin, ajoutait lui-même foi à de « macabres suppositions » relatives au sort des déportés, ajoutant : « Toutes les louables intentions d'intervention au nom des juifs demeurent sans effet. » Les évêques des Pays-Bas rédigèrent une condamnation publique ; pour leur part, les nazis ripostèrent en déportant 40 000 juifs hollandais[8].

Ce désastre hollandais soumit le pape à de fortes pressions. Un soir – probablement fin juillet ou début août 1942 –, le père Leiber entra dans la cuisine des appartements privés du souverain pontife et vit deux feuilles de papier revêtues de son écriture manuscrite caractéristique. Ces pages contenaient la protestation la plus vigoureuse jamais formulée à l'époque par le Vatican contre la persécution des juifs. Pie XII projetait de la faire paraître dans *L'Osservatore Romano* dès ce soir-là. Or, Leiber invita instamment Sa Sainteté à se remémorer la lettre pastorale des évêques néerlandais. Si elle avait coûté la vie à 40 000 juifs, une protestation plus vive, émanant d'une voix plus éminente, risquerait d'en coûter bien davantage. Le pape aurait tout intérêt à conserver le silence sur la scène publique et à faire tout son possible en secret. Deux témoins dirent plus tard avoir vu Pie XII remettre les pages à Leiber, qui les jeta dans la cheminée de la cuisine et les regarda brûler[9].

Mais quelques mois plus tard, le Saint-Père protesta bel et bien contre le génocide. Lors de son message annuel de Noël, il dénonça la réalité de ces « centaines de milliers de personnes, qui, sans aucune faute de leur part, et parfois pour le seul fait de leur nationalité ou de leur origine, ont été vouées à la mort ou à une extermination progressive ». Évitant d'employer le mot « juif », il usa du terme « lignée » – *stirpe* – que les Italiens employaient comme un euphémisme pour désigner les juifs. Si des diplomates alliés estimaient que le pontife n'était pas allé assez loin, ils ne virent aucune objection à ce qu'il ait omis d'employer le mot « juif » – ou

même ne parurent pas le remarquer. Ils se plaignirent plutôt, ainsi que le soulignaient des documents du Vatican, de ce qu'il n'ait pas nommément mentionné les nazis[10].

Or, ceux-ci réagirent comme si ce message papal les avait ouvertement désignés. Le ministre allemand des Affaires étrangères, von Ribbentrop, avait téléphoné à l'ambassadeur Diego von Bergen à Rome. Une analyse du texte du pape, émanant des services de renseignements de la SS, estimait qu'il s'agissait « d'une longue attaque contre tout ce que nous défendons. […] Dieu, disait-il, considère tous les peuples et toutes les races comme étant dignes de la même considération. Ici, il parle clairement au nom des juifs. […] Il accuse pratiquement les Allemands d'injustice envers les juifs, et se fait le porte-parole des criminels de guerre juifs ». Le pasteur protestant François de Beaulieu, sergent opérateur radio à Zossen, fut arrêté pour avoir distribué des exemplaires clandestins du message de Noël de Pie XII au lieu de les détruire. Un tribunal militaire l'accusa de propager un « document subversif et démoralisateur », d'être « spirituellement attiré vers les milieux sémites et d'avoir des sympathies envers eux ». S'épargnant une sentence de mort grâce à une intervention de ses supérieurs, il exprima plus tard son désaccord avec ceux qui considéraient que le pontife aurait dû oser un geste plus audacieux. « À quoi aurait servi que le pape s'immole par le feu devant le Vatican ? Ce qu'il fallait, c'était une révolte de tous les prêtres et de tous les pasteurs protestants d'Allemagne[11]. »

Fin 1942, les projets d'une révolte chrétienne se renforçaient. L'unité interconfessionnelle devint un principe opérationnel, tandis que l'action politique secrète du pape progressait lentement à Munich, Cologne et Berlin. Les conversations de la crypte continuaient de soutenir le Comité dans ses démarches. « L'Église est obligée de reprendre contact avec les réseaux sans cesse plus larges

qu'elle s'était aliénée, grâce à notre personnel idéologiquement motivé et très intégré », écrivait le père Delp. Assignant au nouvel œcuménisme qui l'inspirait la mission de négocier une alliance entre dirigeants clandestins catholiques et dirigeants de syndicats socialistes, il soulignait : « Nous devrions nous efforcer de conjuguer les efforts de groupes extra-ecclésiastiques afin de renverser le système en nous appuyant sur des forces suffisamment puissantes[12]. »

Mais alors que Delp coordonnait ces forces, Canaris était confronté à un dilemme moral. Le démantèlement de la filière de Willy Schmidhuber mettait en péril une entreprise susceptible de sauver des millions de vies. Selon certains rapports, Oster recommandait avec insistance à l'amiral de liquider ce Schmidhuber si peu vertueux avant qu'il ne les trahisse tous. Mais le chef de l'Abwehr refusa, hanté par sa complicité *a posteriori* dans le meurtre de la révolutionnaire Rosa Luxemburg, en 1919. Paniqué, Schmidhuber s'enfuit dans un hôtel de Merano ; la police italienne le reconduisit à Munich menottes aux poignets[13].

Le sable achevait de s'écouler dans le sablier. « Les huit semaines qui nous attendent seront remplies de tensions comme rarement, peut-être même comme jamais auparavant dans nos existences, écrivit Moltke à sa femme le 25 octobre, alors que ses réunions avec Müller et les jésuites devenaient particulièrement fréquentes. Il est étrange de voir une infinie multitude de choses dépendre soudainement d'une seule et unique décision. Ce sont les rares moments où un seul homme peut soudainement réellement compter dans l'histoire du monde[14]. »

---

*1. « Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, Je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. Ta houlette et ton bâton me rassurent » (Psaumes 23:4). *(N.d.T.)*

15

Une fusillade dans la cathédrale

C'était à Prague, au lendemain de la Pentecôte. Tout était silencieux, un silence tel que l'on pouvait presque entendre le fracas des carrosses à quatre chevaux d'une époque révolue qui roulaient dans les rues pavées. L'amiral Canaris était arrivé dans la capitale une semaine auparavant. Il avait arpenté ses rues sinueuses à flanc de murailles, admiré les églises ornementées, où les flèches des clochers étaient elles-mêmes surmontées d'autres flèches. Ses agents lui avaient aussi fait découvrir la cité secrète, les restaurants souterrains, dans des caves connues des seuls autochtones. Après quelques carafes de tokay, Prague était à la fois plus sinistre et plus belle, ainsi que se la remémorait l'un des contacts jésuites de l'amiral, « avec ses ombres et ses fantômes », ses « souvenirs de ce qui a sombré », où seules les silhouettes des tours miroitaient à travers la brume au clair de lune. « C'était un spectacle magique, puisqu'on ne pouvait voir les murs de soutènement des coupoles miroitantes et dorées, qui semblaient en suspens, enveloppées d'un mystère sacré[1]. »

Canaris avait fait de Prague l'un des îlots de son archipel clandestin. Il avait consacré presque deux années à édifier ce récif de la résistance ; il ne fallut à la SS que deux mois pour le détruire.

Pourtant, dans le protectorat tchèque, juste avant leur chute, les ennemis secrets d'Adolf Hitler remporteraient un triomphe retentissant, où le Führer affirmerait déceler la main secrète de l'Église catholique. À l'image des coupoles flottantes de Prague, ces événements parurent d'autant plus stupéfiants que l'appareil sur lequel ils reposaient demeurait invisible, les faits semblant demeurer comme en suspens, leurs fondations restant cachées dans le secret du sacré[2].

Le chef de l'espionnage de la SS, Reinhard Heydrich, résidait à Prague. Du château de Hradschin, il organisait à la fois la campagne du parti contre l'Église catholique et le meurtre de masse des juifs d'Europe. Le 18 mai, Canaris l'appela pour discuter d'un partage confidentiel des tâches entre les espions de l'armée et ceux du parti, partage désigné sous l'appellation informelle de « dix commandements ». Au cours de cette réunion, sur un ton sinistre, Heydrich fit allusion « aux fuites survenues en 1940, par l'intermédiaire du Vatican ». Il n'avait pas refermé son dossier sur l'Orchestre noir[3].

Cinq jours plus tard, des agents de la résistance tchèque apprenaient le programme des déplacements du vice-protecteur de Bohème-Moravie. Ils décidèrent de le tuer quand il se rendrait en voiture à son château, à l'entrée d'un virage en épingle à cheveu où son chauffeur était obligé de freiner avant de s'y engager[4].

À 9 h 30, le 27 mai, deux partisans tchèques s'étaient postés sur la route. Sous leurs imperméables, Jan Kubiš et Jozef Gabík dissimulaient des mitraillettes et des grenades. Un troisième homme tapi derrière une haie avait mission de signaler au moyen d'un miroir l'approche de la voiture d'Heydrich[5].

Le miroir darda ses éclairs à 10 h 31. Lorsque la Mercedes vert foncé fut en vue, Gabík s'avança pour tirer, mais son pistolet s'enraya.

Kubiš lança alors une grenade sur la voiture. Blessé, Heydrich sortit de l'épave en titubant, dégaina son pistolet, et s'effondra. Une semaine plus tard, il mourait[6].

Les agents tchèques s'enfuirent dans la crypte de la cathédrale de Prague. Ils se cachèrent et se couchèrent dans les niches des murs de pierre construites pour recevoir les dépouilles mortelles des moines. Des membres de la clandestinité planifièrent une fuite vers les montagnes de Moravie, d'où ils pourraient s'exfiltrer en Angleterre. Ils organiseraient à la cathédrale une sorte de mémorial en l'honneur des victimes des purges de la Gestapo, provoquées par le meurtre d'Heydrich. Personne ne soupçonnerait que l'on escamoterait ces agents dissimulés à l'intérieur des cercueils[7].

Mais quelqu'un les trahit. Ainsi que le rappelait un inspecteur de la SS, Heinz Pannwitz, Atta Moravec, un agent du réseau de soutien des assassins du *Reichsprotektor*, craqua quand ses interrogateurs « lui montrèrent la tête de sa mère immergée dans un aquarium ». Moravec avoua qu'on lui avait conseillé de se cacher dans la cathédrale, si jamais il avait des ennuis[8].

L'inspecteur Pannwitz encercla l'église avec une troupe de SS. Il posta des gardes devant chaque bouche d'égout et sur tous les toits du quartier. Espérant apprendre ainsi toute l'ampleur de la conspiration, il ordonna aux équipes d'assaut de capturer les suspects vivants.

Les Allemands pénétrèrent dans l'église le 18 juin, à 4 h 15 du matin. « Nous avons convoqué les prêtres, se souvenait Pannwitz, mais ils nièrent être informés de quoi que ce soit concernant des agents secrets. » L'aumônier Vladimír Petřek ne put toutefois expliquer pourquoi l'un des barreaux de fer de ses fenêtres était manquant. Les SS l'obligèrent à les guider dans leur fouille de la cathédrale à moitié

plongée dans l'obscurité. Ils venaient de traverser la nef quand ils essuyèrent des tirs en provenance de la galerie du chœur[9].

Sous cette grêle de balles, l'un des inspecteurs fut touché à la main. Les hommes d'infanterie de la Waffen-SS ripostèrent depuis le sanctuaire avec des pistolets-mitrailleurs. Immobilisés par ces tirs, les Tchèques étaient empêchés d'ajuster les leurs. Ils lancèrent une grenade, et les tentures du sanctuaire furent la proie des flammes. Les Allemands tentèrent de prendre la galerie d'assaut, mais ne pouvaient l'atteindre qu'en empruntant un étroit escalier en colimaçon, qui les exposait aux tireurs postés au-dessus d'eux. Ils lancèrent donc des grenades, se rappelait Pannwitz, jusqu'à ce que les défenseurs « soient lentement réduits au silence ». Une escouade de SS casqués d'acier gravit prudemment les marches circulaires[10].

Dans la galerie, ils trouvèrent trois hommes. Deux étaient morts et le troisième mourant. C'était Kubiš, il avait lancé la grenade qui avait tué Heydrich. Au bout de vingt minutes, les tentatives de le maintenir en vie échouèrent. « Le principal témoin de l'accusation était décédé », ainsi que l'écrivit Pannwitz, considérant que c'était là « une lourde perte[11] ».

Gabík, le troisième homme, le tireur embusqué en bordure de la route, demeurait en fuite. Mais les Allemands n'avaient pas encore fouillé les catacombes. L'aumônier Petřek admit alors qu'il avait abrité sept hommes dans l'église. Quatre d'entre eux étaient encore en bas, dans la crypte. Retirant les ossements des squelettes, ils avaient transformé les cercueils en couchettes fermées. Les trois autres étaient remontés dans la galerie uniquement parce qu'ils avaient été saisis de claustrophobie à l'intérieur des cercueils. Petřek dessina le plan des tombes et leur expliqua qu'il n'y avait qu'une issue pour y entrer et en sortir. Il souleva une dalle et montra une trappe aux Allemands[12].

Pannwitz appela Petřek, pour qu'il s'approche de la trappe, espérant qu'il convaincrait ces hommes de sortir. Les Tchèques répliquèrent qu'ils ne se rendraient jamais. « Ils étaient en bas, bien armés, se souvenait Pannwitz. Quiconque passerait ne serait-ce qu'une jambe par la trappe serait immédiatement abattu[13]. »

Il fit venir une brigade de pompiers pour inonder la crypte. Les Tchèques repoussèrent les tuyaux et tirèrent sur les SS, vidant sur eux les chargeurs de leurs pistolets. Les gaz lacrymogènes se révélèrent problématiques parce que leurs émanations filtrèrent par les interstices du plancher et enveloppèrent les inspecteurs de la Gestapo. Enfin, une escouade d'assaut de trois hommes tenta de forcer l'accès. Les Tchèques tirèrent sur le trio de SS, et il fallut des renforts pour venir à leur secours. De l'eau jusqu'aux genoux, les SS tirèrent dans les cercueils. Gabík et ses amis ripostèrent jusqu'à être à court de munitions. Usant de leurs ultimes cartouches, ils se donnèrent mutuellement la mort, et le dernier homme se suicida[14].

Le rôle du clergé, qui avait caché ces hommes, mit Hitler en rage. Que les prêtres en question soient des orthodoxes plutôt que des catholiques lui importait peu. La différence d'appartenance confessionnelle lui semblait n'être qu'un stratagème ingénieux du Vatican. Le pape avait en fait secrètement émis un *Motu proprio*, autorisant les prêtres orthodoxes à préserver la confidentialité de leur conversion au catholicisme. L'expert SS du Vatican, Hartl, affirma que le pontife coordonnait les opérations avec l'Église orthodoxe tchèque par l'intermédiaire d'un monastère situé sur le col de Dukla, en Slovaquie orientale. Selon lui, depuis les années 1920, Pacelli avait supervisé un vaste projet visant à pénétrer l'Europe centrale et la Russie d'Europe, en recourant à des jésuites déguisés en prêtres orthodoxes. L'un d'eux, suspectait Hartl, Matěj Pavlík, s'était converti au catholicisme en 1921, pour fonder une Église nationale tchèque.

Pavlík avait conservé des relations amicales avec Rome, et les motifs de sa séparation de l'Église paraissaient superficiels : il voulait avoir sous sa tutelle les légionnaires tchèques revenus de la Grande Guerre avec leurs épouses russes. Devenu évêque de Prague, c'était dans sa cathédrale que s'étaient cachés les assassins de Heydrich[15].

Pavlík admit avoir aidé les comploteurs. Il fut exécuté plus tard cette année-là, avec son aumônier, Petřek. Robert Johannes Albrecht, traducteur militaire allemand à Prague, qui avoua être secrètement jésuite, fut aussi liquidé. Bien qu'une enquête de la SS fût incapable de relier les conspirateurs à Pie XII, Hitler invoqua cet épisode afin d'expliquer pourquoi il avait l'intention de « régler les comptes » avec le pontife[16].

« Il faut simplement se rappeler l'étroite coopération entre l'Église et les meurtriers d'Heydrich, dit-il à Martin Bormann. Les prêtres catholiques ne leur ont pas seulement permis de se cacher [...] mais ils les ont autorisés à se retrancher dans le sanctuaire de l'autel[17]. »

Les prêtres assassins ne cessaient de hanter les rêves éveillés d'un Führer paranoïaque. Le 16 novembre, il confia à trois officiers qu'« il y avait certains desseins pour attenter à ses jours ; jusqu'à présent, il avait réussi à mener la vie dure à ceux qui en avaient après lui ». L'un de ces officiers se rappelait d'autres propos du dictateur : « Ce qui était particulièrement triste dans tout cela, c'était qu'il ne s'agissait aucunement de communistes fanatiques, mais d'abord et avant tout de membres de l'intelligentsia, de soi-disant prêtres[18]. »

En novembre 1942, *Herr Doktor* Manfred Roeder, juge-avocat général de la Luftwaffe, entama l'interrogatoire de l'agent Willy Schmidhuber de l'Abwehr. « Il prétendait avoir fait le voyage à Rome sur ordre du bureau du renseignement militaire de Munich, afin d'établir des contacts avec des membres influents du clergé allemand

au Vatican », témoigna l'officier SS Walter Huppenkothen, après la guerre.

> L'intention n'était pas seulement d'exploiter de telles relations pour se procurer des éléments d'information de nature militaire ou de politique générale, mais aussi d'établir le contact, *via* le Vatican, avec des cercles d'opposition pour explorer les possibilités de paix. Schmidhuber indiqua ensuite que l'avocat et lieutenant de réserve, le Dr Josef Müller, qui jouissait d'un accès particulièrement facilité au Vatican, menait des missions similaires à Rome. Il savait qu'il existait « une camarilla de généraux » derrière cette activité, mais il ignorait qui en était membre. L'officier chargé de ces affaires était le magistrat du Reich von Dohnanyi, au bureau d'Oster, qui avait lui-même également effectué plusieurs déplacements à Rome, où Müller l'avait mis en contact avec des personnalités influentes du Vatican. Schmidhuber fournit tous ces éléments de sa propre initiative, sans être sollicité. […] Néanmoins, au début, nous sommes restés prudents dans l'évaluation de ces informations. En raison de la personnalité inquiète et peu convaincante de Schmidhuber, nous devions envisager qu'il ait pu chercher à nous manipuler pour s'assurer d'une certaine clémence dans le cadre d'une procédure pénale, en exerçant des pressions sur des personnalités plus haut placées, y compris Canaris, susceptible d'être lui aussi visé par une enquête[19].

En raison de la position de Canaris, ses ennemis se devaient d'agir avec précaution. Himmler requerrait du général Wilhelm Keitel, à la

tête du haut commandement, la permission de rompre le sceau du secret dont jouissaient les bureaux de l'Abwehr, et que l'amiral protégeait si jalousement. Une banale accusation d'irrégularités relatives à un trafic de devises ne suffirait pas. Mais si l'affaire allait au-delà, jurait Roeder, il le saurait. Il possédait une réputation de fin limier : ses récentes poursuites contre la *Rote Kapelle*, l'Orchestre rouge, un groupe de résistance communiste, avaient abouti à des peines de mort contre les chefs du réseau[20].

Le 27 novembre, le juriste Hans von Dohnanyi s'envolait pour Rome. Là, au cours de pourparlers nourris avec le Vatican, il avait espéré convaincre les Alliés de soutenir un gouvernement posthitlérien. Plus précisément, il recherchait l'approbation d'une liste de *Landesverweser*, ou commissaires régionaux, qui assumeraient la responsabilité de l'intérim après l'éviction du dictateur. Mais à présent, il devait avertir les conseillers du pape de ce que l'arrestation de Schmidhuber avait placé le groupe d'Oster, et ses liens avec Pie XII, sous une surveillance renouvelée. Le père Leiber exigea de nouveau que les comploteurs militaires brûlent tous les documents impliquant le pape, en particulier la note pontificale reprenant les clauses de paix édictées par les Britanniques. « Les documents sont détruits », aurait juré Dohnanyi. Il mentait. L'armée avait simplement déplacé ses pièces les plus sensibles sous terre, dans une cellule du quartier général, à Zossen[21].

Pendant que le juriste résistant séjournait à Rome, à Munich, Müller dut se soumettre à quelques questions. Heureusement pour lui, le juge-avocat de la Luftwaffe Karl Sauermann semblait sceptique sur l'affaire Schmidhuber. Il apparaissait que Jo le Bœuf avait emprunté de l'argent à l'intéressé pour s'acheter des timbres-poste slovaques, mais il réussit à démontrer que son hobby de collectionneur de timbres servait à couvrir des réunions avec des

sources de l'Abwehr. Quand Sauermann laissa entendre que certains officiers de l'entourage de Canaris pourraient être déloyaux, Müller feignit d'être scandalisé : « Pensez-vous que [le Führer] aurait autorisé l'amiral à rester à son poste s'il y avait même une parcelle de vérité dans tout cela ? Vous figurez-vous que le Führer serait si naïf[22] ? »

Après l'interrogatoire, Canaris lui rendit visite à Munich. Dans le hall de l'hôtel Regina, au pied de l'escalier tournant majestueux, depuis un passage voûté, Müller observa la salle du restaurant et vit une table réservée pour l'amiral et son entourage. Trois SS étaient installés à une table voisine, et surveillaient la porte. Il reconnut l'un d'eux, c'était le successeur d'Heydrich, le chef de l'espionnage de la SS, Ernst Kaltenbrunner – plus grand que les autres, la joue barrée d'une longue cicatrice[23].

Il monta dans la chambre du chef de l'Abwehr. Ce dernier ne semblait pas tout à fait lui-même, et la nouvelle de la présence de Kaltenbrunner parut le décontenancer. Il se mit à tapoter les murs, à la recherche de micros. Il décrocha les tableaux, inspecta ce qu'il y avait derrière, avant de passer les mains sur les rebords des tables et les contours des sièges. Apparemment rassuré, il couvrit le téléphone de son manteau et le questionna à propos de l'interrogatoire qu'il avait subi. *Ochsensepp* lui expliqua qu'ils s'étaient enquis au sujet de ses missions vaticanes, mais il avait expurgé tous ses dossiers avant l'arrivée de Sauermann. Ils n'avaient rien découvert. Canaris s'inquiétait néanmoins de l'argent que Dohnanyi avait remis à Schmidhuber pour l'opération U-7. Ils avaient l'impression d'être pris au piège. L'amiral s'effondra dans un fauteuil et marmonna, à moitié à lui-même : « Cette tension permanente. » Il paraissait à bout de nerfs[24].

Le Bavarois ne voyait qu'une seule issue. Le chef de l'Abwehr devait réexaminer l'offre de Keitel de laisser le renseignement militaire créer sa propre unité de contrôle interne, de sorte que l'amiral aurait toute latitude de faire investiguer sur les crimes commis au sein de ses services. Dans l'épineuse situation à laquelle ils étaient confrontés, cela les aiderait certainement à contrôler ces enquêtes[25].

Canaris refusait de l'envisager. L'affaire Rosa Luxemburg le hantait. Après l'assassinat de la dirigeante communiste par un groupement paramilitaire du Freikorps en 1919, il siégeait en qualité d'officier subalterne au sein de la cour martiale qui avait imposé un jugement d'une étrange clémence en faveur des auteurs de ce double meurtre[*1]. Certains le soupçonnaient d'avoir trempé dans l'élimination de Rosa Luxemburg. Il ne voulait pas être mêlé à des « chasses à l'homme », déclara-t-il à Müller. Il avait déjà suffisamment de fardeaux émotionnels des « temps passés » à supporter. Se levant brusquement, il suggéra qu'ils descendent dîner[26].

Le Bavarois lui proposa de sortir prendre leur repas ailleurs, afin de se soustraire à la surveillance de la SS. Canaris n'était pas de cet avis. Il fallait toujours agir de manière inattendue. Quand un tireur isolé ajustait sa cible, lui répondit-il, elle devait sortir à découvert, un moyen de désarçonner le tueur. Pourtant, lorsqu'ils descendirent l'escalier, l'amiral dut s'appuyer sur Müller, pour reprendre une contenance. « Ce criminel, fit-il d'une voix forte, il sacrifie encore des millions de gens rien que pour prolonger sa misérable vie. » Stupéfait, l'autre le ramena dans la chambre, afin qu'il puisse se ressaisir. Lorsqu'ils ressortirent dans le couloir, Canaris le prit par l'épaule. « Mes nerfs, mes nerfs ! s'écria-t-il. Je ne peux plus supporter tout ça. » Personne ne savait tout ce qu'il avait enduré, depuis 1933. Il murmura quelque chose à propos d'un nœud coulant, puis s'obligea à

afficher un masque de normalité. Ils descendirent ensemble au restaurant pour y retrouver l'ennemi, tout au long d'un dîner de quatre services[27].

Canaris prit place avec un salut de la tête à Kaltenbrunner. Müller s'assit à côté de l'amiral. Ils bavardèrent tous comme de vieux amis. Ce dîner irréel évoquait une atmosphère de pourparlers entre Grecs et Troyens. Après la fin de cet intermède, la guerre reprendrait. Au cours des mois suivants, *Ochsensepp* retournerait au Vatican, et le pape redeviendrait un membre actif de la conspiration – tandis que les conspirateurs accéléraient la marche de leurs plans pour avoir raison d'Adolf Hitler avant qu'il ne puisse avoir raison d'eux[28].

---

*1. Karl Liebknecht fut assassiné juste après Rosa Luxemburg. *(N.d.T.)*

16

Deux bouteilles de cognac

« Debout ! Allons ! Réveillez-vous ! »

Le père jésuite Alfred Delp prononça ces mots dans ses sermons de l'avent 1942, et les répétait si souvent dans sa vie de tous les jours qu'ils étaient devenus sa devise. Il aspirait à un « bouleversement qui aille au fond du cœur, jusqu'à la moelle des os, se rappelait un paroissien. Un réveil soudain. Quelque chose qui forcerait le peuple à se réveiller et à reprendre ses esprits[1] ».

Pendant la quasi-totalité de cette année, les Allemands suivirent Hitler comme une masse de somnambules. Alors que la Wehrmacht se ruait dans le Caucase, que Rommel filait vers Le Caire, le maître du Reich paraissait invincible. Ensuite, à la fin de l'année, tout changea[2].

Les chars russes encerclèrent la VI^{e} armée à Stalingrad. À Noël, la SS rapportait des rumeurs de mécontentement sur le front intérieur. L'Allemand moyen sentait maintenant qu'avait débuté une retraite qui ne s'arrêterait pas aux frontières du Reich[3].

Les comploteurs y entrevirent leur chance. Le major général Tresckow projeta d'attirer Hitler à Smolensk, au quartier général du groupe d'armée du Centre. Là, les conspirateurs avaient la maîtrise du terrain, et pourraient plus aisément éviter les gardes du corps de

Rattenhuber. L'adjoint de Tresckow, Fabian von Schlabrendorff, se rendit en visite à Berlin afin d'établir la liaison avec Müller et Hans Oster et, par leur intermédiaire, avec les Alliés, *via* le Vatican. Un espion américain qui l'avait rencontré pendant la guerre l'avait jugé d'une « grande intelligence », chaque fois qu'il évoquait un sujet qui l'intéressait, ses yeux « bougeaient en tous sens, remarquait-il, comme ceux d'un serpent ». Avocat dans le civil, son action dans la résistance lui valut le nom de code *Der Schläger*, « L'Exécuteur[4] ».

Le colonel Oster convoqua des membres de la résistance dans son bureau et, sur sa carte militaire, traça un cercle autour de Stalingrad. Il envoya un émissaire à Tresckow, qui parla « d'arrêter » Hitler, un euphémisme puisqu'il s'agissait de le tuer, lors de sa prochaine visite à Smolensk. Peu après, Tresckow arriva à Berlin, et obtint du général Friedrich Olbricht, chef du Bureau général de l'armée de l'intérieur, qu'il s'engage à créer une organisation militaire de substitution capable de s'emparer du pouvoir dès que le dictateur serait mort[5].

Les membres civils de la conspiration se réunirent pour réviser leurs plans. En décembre, Josef Müller et Helmuth Moltke se retrouvaient tous les deux ou trois jours avec les jésuites de Munich. Les prêtres du Comité percevaient la nécessité d'une coalition politique afin de parachever le complot militaire en cours. Néanmoins, affirmait le père Delp, la résistance civile rencontrait un problème de taille[6].

Il s'appelait Carl Goerdeler. Il ne manquait certes pas de courage et de charisme. Coiffé d'un feutre gris et d'un ample pardessus, une canne noueuse à la main, Goerdeler avait des allures de prêcheur itinérant et il émanait de sa personne un zèle de missionnaire. En 1937, quand les nazis avaient détruit la statue du compositeur juif Felix Mendelssohn, il avait démissionné de sa fonction de maire de

Leipzig. En 1939, il avait même écrit à Pacelli pour lui demander de l'aider à renverser Hitler et Mussolini[7].

Pourtant, en tant que chancelier putatif d'une « Allemagne honnête », Goerdeler était aussi une vraie plaie. D'anciens dirigeants de syndicats et de partis politiques frappés d'interdiction le jugeaient réactionnaire. Beaucoup le considéraient aussi comme une source de risque au plan de la sécurité. Se présentant à l'évêque de Berlin, Konrad von Preysing, il lui déclara, au moment de lui serrer la main : « Le régime nazi devra naturellement être éradiqué. » Michael Faulhaber, cardinal de Munich, et celui de Vienne, Theodor Innitzer, firent état d'entrevues similaires. Müller doutait que Goerdeler fasse preuve d'assez de discrétion pour qu'ils puissent atteindre leurs objectifs communs. Moltke et Delp avaient donc essayé de maintenir les barons du syndicalisme en dehors du camp de Goerdeler[8].

Delp jugeait pourtant que le personnage pourrait tout de même se révéler utile – et même indispensable. Les conjurés de Kreisau avaient besoin de provoquer un déclic en instaurant une direction politique unifiée de nature à inspirer confiance aux généraux. Ces derniers se fiant surtout à des conservateurs de la vieille garde comme ce Goerdeler, il fallait que chacun des autres membres l'accepte. Delp avait trop œuvré au déclenchement de ce coup de force et à la mort de Hitler pour laisser échapper sa chance[9].

Il insista donc et réussit à imposer une nouvelle conception des choses. D'un seul mouvement, la faction des jeunes tendit la main au groupe de Goerdeler et unifia ses forces contre lui. Le père dominicain, Laurentius Siemer, devint l'agent de liaison avec Goerdeler, coordonnant les éléments syndicaux catholiques avec ses plans de soulèvement. Entre-temps, Delp négocia un pacte entre dirigeants syndicaux catholiques et socialistes, de sorte que Goerdeler se retrouva associé à des forces qui le dépassaient. En fin de compte,

ce seraient pourtant ces forces-là qui prendraient l'ascendant sur leur chef[10].

Mais où les mèneraient-elles ? Delp répondit à cette question dans sa « Déclaration sur les idéaux de paix allemands ». Elle s'appuyait sur les éléments de doctrine énoncés par Churchill et Roosevelt dans le cadre de leur Charte atlantique de 1941. L'« audace d'un retournement intérieur, en Allemagne », apporterait la paix à la seule condition que les Alliés n'aient pas à redouter « des éléments militaristes réactionnaires » tirant les marrons du feu. Pour lever cette méfiance, les Allemands devaient accepter « une union de tous les États européens, sur un pied d'égalité », et rétablir « les droits humains fondamentaux, en particulier [pour] les juifs[11] ».

Delp appelait ensuite à un tour de table destiné à unifier les forces civiles. Le 8 janvier 1943, le groupe des jeunes, autour de Moltke, rencontra la faction des aînés, celle de Beck, à Berlin. Delp contribua à l'organisation de cette réunion dans la maison d'un des conjurés de Kreisau, Peter Yorck, mais n'y participa pas[12].

Présidant la séance, Beck laissa la faction des aînés prendre la parole la première. Ulrich von Hassell, ancien ambassadeur d'Allemagne à Rome, se plaignit de ce qu'ils avaient déjà trop attendu, et que tout nouveau régime se transformerait en « syndic de faillite ». Goerdeler se voulait optimiste et se lança dans des sermons moralisateurs, en évitant de creuser trop profondément les sujets controversés susceptibles de rendre un consensus plus difficile à atteindre. Se refusant à qualifier leurs plans de « coup d'État » ou de « tentative d'assassinat », il suggéra qu'ils opèrent en partant du principe que lui, Goerdeler, réussirait à persuader Hitler de démissionner[13].

Moltke et son groupe des jeunes jugèrent Goerdeler aussi évasif que naïf. Ils souhaitaient que l'on énonce de façon critique des idées

réalistes – sur l'Église et l'État, sur le capitalisme et le socialisme, sur la dictature et la démocratie. Le pasteur protestant Eugen Gerstenmaier réagit vivement à ce qu'il appela plus tard « une pédagogie obscurcissant tous ces sujets », à laquelle s'était livré Goerdeler. Moltke offensa les aînés en marmonnant le nom « Kerenski », comparant implicitement Goerdeler au dirigeant russe fantoche que Vladimir Ilitch Lénine avait exploité, puis écarté, durant la révolution russe. Ainsi que l'avoua le comte à son épouse le lendemain, « j'ai décoché une flèche empoisonnée que je gardais depuis longtemps dans mon carquois[14] ».

L'unité régnant au sein de la faction des jeunes la rendait d'autant plus indomptable. Adam von Trott zu Solz, fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, développa le plaidoyer de Delp en faveur d'une Europe unie. Moltke réclamait instamment une collaboration entre les églises et les syndicats, épousant les grandes lignes de la réflexion de Delp. Le groupe des jeunes obtint gain de cause. Ainsi que le nota Moltke : « L'affaire s'est conclue de façon spectaculaire, et par chance, nullement sur des platitudes ». Les participants ratifièrent la déclaration de Delp, défendant les idéaux d'un front civil unifié. Le cercle de Kreisau et le groupe Beck-Goerdeler travailleraient dans l'homogénéité avec les comploteurs militaires. Autour d'une assiette de soupe aux pois chiches accompagnée de tranches de pain, Beck déclara solennellement qu'il leur fallait évaluer le poids opérationnel de leurs forces. Ils s'accordèrent tous sur la nécessité de provoquer un renversement de régime à brève échéance[15].

Alors que les jésuites forgeaient leur consensus, leurs alliés militaires fabriquaient des bombes. Tresckow confia à un officier de renseignements, Freiherr von Gersdorff, la mission de se procurer des explosifs sur le front de l'Est. L'officier se rendit dans les dépôts de l'Abwehr et demanda qu'on lui fasse une démonstration d'un certain

type de plastic, le « clam », saisi auprès de commandos britanniques. Le clam était actionné par un détonateur silencieux à l'acide, pas plus grand qu'une bible de poche. Lors d'un test, l'un de ces engins fit sauter la tourelle d'un char russe, l'expédiant à vingt mètres de distance[16].

Gersdorff emporta quatre de ces clams et Tresckow se prépara à les cacher dans la Mercedes de Hitler. Si cela ne fonctionnait pas, il en dissimulerait un dans son avion. Les comploteurs avaient seulement besoin d'attirer le Führer à Smolensk[17].

Tresckow manigança en ce sens. « Il fallait convaincre Hitler de quitter son quartier général de Prusse orientale, rappelait l'adjoint de Tresckow, et de rendre visite au groupe d'armée du Centre. Tresckow voulait que le Führer se trouve dans un lieu qui nous soit familier mais qui lui soit inconnu, créant ainsi une atmosphère susceptible de provoquer le déclic initial tant attendu[18]. »

En février, Müller prit la route et se rendit à la villa de Beck à Berlin-Lichterfelde. Ils étaient en plein entretien, quand Hans von Dohnanyi se joignit à eux. Pourtant, Beck renvoya Dohnanyi au jardin, lui signifiant qu'il souhaitait discuter en tête à tête avec son visiteur[19].

Ils conversèrent trois heures. Beck jugeait que l'exigence alliée d'une capitulation sans condition de l'Allemagne, rendue publique à Casablanca le 23 janvier, changeait radicalement la donne. Müller se souvenait de leur conversation en ces termes : « La question était alors : pouvons-nous utiliser Casablanca à notre avantage, pour retarder l'invasion en organisant un coup de force ? […] Il fallait que le renversement du régime survienne avant toute invasion. C'était aussi l'une des raisons principales pour lesquelles on avait hâté les préparatifs de la tentative d'assassinat de Tresckow. » Beck avait approuvé le plan de Tresckow. « Pour des raisons éthiques, les

généraux se sentaient obligés d'agir. Comptez dessus, fit Beck. J'ai maintenant le doigt sur le bouton [*ich habe jetzt den Finger auf dem Knopf*] ; cela finira par se faire[20]. »

Ils discutèrent de la manière de contacter à nouveau Londres par l'intermédiaire du Vatican. Müller souligna que, depuis la période 1939-1940, leurs chances de succès s'étaient amenuisées. Pourtant, Beck trancha : il fallait qu'ils tentent de rallier Londres à leur entreprise. Il lui confia la mission d'informer Pie XII d'un coup de force imminent – et de demander au Saint-Père de leur servir, une fois encore, d'agent secret vis-à-vis de l'étranger[21].

Le Bavarois passa les deux semaines suivantes à Rome. Certains éléments de contexte suggèrent qu'il se serait envolé de Berlin juste après le 9 février, et qu'il ne serait pas rentré avant le 22 – il s'agit peut-être là de son plus long séjour romain de la guerre. Non content d'informer Pie XII sur les projets de coup de force, il se chargea de deux autres missions importantes[22].

La première fut de transmettre un rapport de situation urgent de la part du père Rösch. Adressé au père Leiber, aux bons soins du jésuite général adjoint, il y était fait mention des plans du Comité visant le régime. Durant les « événements graves [et] imminents [des] semaines à venir », indiquait-il, ses jésuites ne se borneraient pas à coordonner les « forces laborieuses », mais tiendraient aussi lieu « de troupes d'assaut pontificales ». S'ils échouaient, Rösch s'attendait à ce qu'ils « soient déportés comme des juifs ». Il tiendrait le père Leiber informé, et, si ces plans paraissaient trop risqués, « qu'il me déjuge ». En tout état de cause, avoua Rösch en toute franchise, les instructions de Rome ne lui seraient pas inutiles, bien au contraire, d'autant plus que « des cercles bien en cour » avaient gardé « le silence sur le sort des juifs[23] ».

La seconde de ces deux missions annexes d'*Ochsensepp* à Rome avait trait aux armes nucléaires. « J'ai reçu un rapport détaillé d'un interlocuteur employé par le Vatican et les États-Unis, sur l'état de la recherche atomique, déclara-t-il plus tard. J'avais aussi discuté de la chose avec Canaris. Nous avons tous deux parlé du choix de Hitler de provoquer l'émigration vers l'Amérique de chercheurs et d'ingénieurs chimistes juifs, et qui se vengeraient de lui. » Müller put recevoir le « rapport détaillé » d'un des cinq physiciens américains qui conseillaient l'Académie pontificale des sciences, devant laquelle, le 21 février, Pie XII lui-même décrivit tout le processus d'une éventuelle explosion nucléaire – en entrant dans un tel luxe de détails que ses connaissances stupéfièrent autant l'unité SS spécialisée de Hartl sur les questions de l'Église que les services secrets britanniques, dont cette communication avait attiré l'attention[24].

Mais la principale affaire qu'avait à traiter le Bavarois au Saint-Siège concernait le renversement du régime. Il approcha le pape par l'intermédiaire de Leiber et probablement aussi de Kaas. « Le général Beck m'a donné ordre de notifier au Saint-Père la révolution imminente en Allemagne et de lui réitérer sa demande de s'efforcer d'aboutir à une paix acceptable. » C'étaient les propos qu'il se souvenait avoir tenus à Leiber. « Les généraux se sentent obligés d'éliminer cette bande de criminels qui a plongé le monde entier dans le malheur. » L'« Allemagne honnête » voulait que Pie XII connaisse ses nouveaux plans d'après guerre, que Müller résuma comme suit :

> Après la chute du tyran, il sera nécessaire d'instaurer en Allemagne une dictature militaire, pendant un an, jusqu'à ce que puissent être constitués des groupements démocratiques qui ne ressembleront plus à des partis politiques au sens traditionnel. Les troupes allemandes

> resteront temporairement stationnées dans les pays occupés, jusqu'à ce qu'elles puissent entrer en contact avec les mouvements de résistance qui formeront les nouvelles forces gouvernantes. Cela ne devra pas non plus constituer un prétexte à une occupation prolongée des pays conquis. Au contraire, l'amiral Canaris détient des renseignements exacts (émanant par exemple du préfet de police de Paris) anticipant le développement d'un mouvement anarchiste incontrôlable après tout brusque retrait des troupes allemandes.

Müller ne se borna pas à partager les plans d'après guerre des comploteurs, mais aussi leurs préparatifs. Ainsi que l'expliqua Leiber à un espion américain l'année suivante, le complot « fut la résultante directe du désastre de Stalingrad » et, comparée à d'autres tentatives précédentes, celui-ci était

> bien plus sérieux et jouissait d'un soutien beaucoup plus large. Son chef était le général Ludwig Beck, et ses protagonistes civils comprenaient […] toutes les personnalités politiques de la république de Weimar, l'extrême droite et l'extrême gauche exceptées. [Konrad] Adenauer, ancien maire centriste de Cologne, refusa de se joindre au mouvement, car avant que l'opposition ne soit amenée à tenter de renverser le régime nazi, il croyait que ce dernier méritait de supporter toute la responsabilité de la défaite. Les personnages essentiels de la conspiration devaient être les généraux du front de l'Est, sous la direction du [Feld] Marschall [Erich] von Manstein. Immédiatement après la défaite de Stalingrad, ces

généraux avaient désespéré de pouvoir maintenir la cohésion du front.

Leiber doutait que les généraux tentent quoi que ce soit. Mais il remercia Müller pour ce message, « au nom de leur vieille amitié », et promit de le transmettre à qui de droit[25].

Le souverain pontife réagit promptement sur trois registres. Tout d'abord, il apporta sa caution morale, en admettant que les comploteurs étaient confrontés à des « pouvoirs diaboliques » – soulignant même, selon les souvenirs du Bavarois, qu'ils auraient toute justification morale de faire sauter l'avion de Hitler, « car nous devions mener notre guerre contre les puissances du mal ». En conséquence, Müller était en mesure d'assurer au général Beck que l'assassinat était permis « en cas de nécessité morale pressante, afin d'aider à préserver la libre volonté du peuple, qui lui avait été conférée par son Créateur ».

Ensuite, Pie XII élabora des plans concrets de reconnaissance du régime posthitlérien. Avant de lancer un véritable coup de force, il suggéra d'accélérer les opérations en recherchant l'agrément officiel coutumier – la déclaration par laquelle il stipulait son accord sur le choix d'un envoyé. Il suggéra donc que, dans l'éventualité d'un renversement du régime, Müller soit reconnu en qualité d'émissaire spécial du Vatican auprès du gouvernement posthitlérien, avec le titre et le statut d'ambassadeur désigné. Cela montrerait au monde que l'Allemagne avait pris un nouveau départ. Le nouveau régime devrait envoyer ensuite l'émissaire spécial solliciter de Pie XII qu'il intercède en faveur de la paix.

Enfin, Sa Sainteté rechercherait une paix séparée avec les Alliés occidentaux. Bien que la déclaration de Casablanca ait rendu la médiation papale importune, le Saint-Père s'opposait à la politique de

capitulation sans conditions des Alliés : « Aucune nation n'accepterait cela, remarqua-t-il, devant Leiber, que ce propos avait marqué. Proférer une telle menace envers l'Allemagne ne fera que prolonger la guerre. » Le pape visait une paix rapide pour de nombreuses raisons, notamment empêcher une avance soviétique en Europe. Il assura son visiteur que les chances de paix étaient raisonnables, pour peu qu'ils réussissent à chasser Hitler du pouvoir avant une invasion alliée. Se fondant peut-être sur une telle assurance, le général Tresckow ne tarda pas à évoquer des accords avec les puissances occidentales en vue d'une capitulation séparée à l'Ouest[26].

Les Britanniques ne conclurent aucun accord de cet ordre avec Pie XII. Mgr Kaas approcha l'ambassadeur Osborne, mais les clauses du Rapport-X de 1940 n'étaient plus à l'ordre du jour. Churchill, qui se sentait entravé par la déclaration unilatérale de Roosevelt à Casablanca, pourrait néanmoins fermer les yeux sur la proposition de Müller. Toutefois, il n'en eut jamais l'occasion, parce qu'un espion soviétique au cœur du renseignement britannique, Kim Philby, fit part de cette proposition à ses officiers traitants, à Moscou, au lieu d'en informer ses supérieurs à Londres[27].

Washington reçut ces ouvertures plus favorablement – en tout cas, on en prit connaissance. Le 11 février, Leiber avait commencé par transmettre les messages de Jo le Bœuf à un jésuite américain à Rome, le père Vincent McCormick, qui les avait fait suivre au diplomate américain auprès du Vatican, Harold Tittmann. Grâce à une autre chaîne d'intermédiaires, parmi lesquels le père jésuite allemand Friedrich Muckermann, le Bavarois informa le chef de l'Office des services stratégiques (OSS), Allen Dulles, à Berne. Un rapport d'après guerre de l'OSS à propos de Müller indiquait platement : « c'était notre agent et informateur pendant la guerre avec l'Allemagne ». Malgré le refus de Roosevelt de négocier, Dulles et

le chef de l'OSS, William Donovan, ne se contentèrent pas de maintenir des contacts avec *Ochsensepp*, mais eurent une allusion appuyée au fait que la mort de Hitler rendrait la déclaration de Casablanca nulle et non avenue, du jour au lendemain[28].

C'était exactement ce que les généraux allemands avaient envie d'entendre. « Il était convenu qu'il ne faudrait pas s'opposer à une invasion américano-britannique à l'Ouest. Il faudrait retirer les troupes allemandes vers l'intérieur du Reich et vers le front de l'Est, pour le renforcer », rappela le major général Alexander von Pfuhlstein. Lors du soulèvement, alors que la division Brandebourg, unité d'élite, se chargerait de liquider la SS à Berlin, les conspirateurs « établiraient le contact avec l'Amérique et l'Angleterre par l'intermédiaire du Vatican, dans le but de négocier un armistice », déclarait Pfuhlstein en 1944, ajoutant : « Je pense que le Vatican a été choisi comme le lieu de rencontres en terrain neutre pour les diplomates concernés. » Que Pie XII, dans le cadre de ce marché, ait exigé d'avoir entière liberté de nomination des évêques allemands pendant quinze ans prêtait à ce scénario hypothétique consistance et réalité. Tout en évitant de trop en promettre, Müller croyait que la disponibilité de Rome, qui acceptait de faire office d'intermédiaire, fut pour ses amis une source d'inspiration « en cette heure la plus sombre de l'histoire allemande[29] ».

De Rome, il rapporta aussi les recommandations qu'avait réclamées Rösch. Comme s'il s'attendait à être privé quelque temps de tout contact, au moins peut-être durant la phase chaotique consécutive au coup de force, au mois de février, Pie XII envoya une série de lettres aux évêques allemands, puis plus une seule au cours des six semaines suivantes. Avant ce grand silence, où chacun semblait retenir son souffle, le 24 février, il avait soutenu ce que le père Odilo Braun appelait les « plans du Comité pour une

“intercession virile” ». À ce moment, le père Delp remarqua non sans malice devant un entourage de laïcs qu’« aucun tyran n’était jamais mort dans son lit. Cela ne nous trouble nullement ». Et d’ajouter : « Soyez attentifs, ce sont les travailleurs qui donneront le signal[30]. »

Le rôle du pape dans le complot créa toutefois quelques difficultés. La première d’entre elles touchait à la nécessité de dissimuler son rôle. « Nous ne pouvions présenter le souverain pontife en complice direct d’un assassinat », se rappelait Müller.

> Par conséquent, dans la déclaration formulée par Beck et moi – nous avions discuté précisément de la façon dont nous devions la rédiger –, tout avait été déjà préparé de sorte que dans l’éventualité d’un renversement, le pape aurait l’air de tout en ignorer. […] Mais nous devions réfléchir à ce que nous ferions si une telle opération échouait. Le souverain pontife ne pourrait tout bonnement pas se montrer aussitôt visiblement prêt, en spectateur, à un changement de régime – il aurait l’air d’un écolier pris en faute. […] En pareil moment, beaucoup de choses dépendraient du comportement du Saint-Père[31].

Ayant besoin de quelqu’un pour agir au nom de Sa Sainteté, Müller s’en remit à l’évêque de Berlin. Dans l’éventualité d’une chute du Reich, von Preysing accepterait-il de devenir légat du pape ? Ce dernier promit de consciencieusement s’acquitter de toute mission que lui confierait Pie XII, mais ne pouvait dissimuler son scepticisme. « Les généraux hésiteront jusqu’à ce que les Russes soient dans Berlin, assura-t-il à *Ochsensepp*, et ensuite, peut-être tenteront-ils quelque chose[32]. »

Pourtant, à l'instant où Preysing prononçait ces propos, d'autres événements étaient déjà en cours, qui allaient lui donner tort.

Le 18 février, les SS arrêtèrent deux lycéens à Munich. Hans Scholl et sa sœur Sophie étaient à la tête d'une cellule de la résistance dont le nom, la Rose blanche, est demeuré célèbre. Œuvrant de nuit dans la réserve de bois de chauffage située derrière leur appartement, les jeunes Scholl imprimaient des tracts – leurs « roses blanches » – dénonçant Hitler. Ils se rendaient dans d'autres villes en train, transportaient ces tracts dans des valises, les glissaient dans des boîtes aux lettres ou les dispersaient dans les rues et les gares. Un jour, la police ouvrit le bagage de Sophie, mais n'y trouva pas ses tracts, cachés dans ses sous-vêtements[33].

Toutefois, le frère et la sœur firent preuve d'imprudence. Dans un geste de défi, cédant à l'exubérance, Sophie lâcha un paquet de ses tracts du haut d'un balcon d'une cour intérieure, à l'université de Munich. Les papiers voletaient encore dans les airs quand un appariteur vit le duo Scholl s'enfuir. Des agents de la Gestapo les transférèrent à leur quartier général, dans l'ancien palais Wittelsbach. Afin d'obliger Hans à trahir ceux qui le soutenaient, ils interrogèrent Sophie devant lui. Un SS lui écrasa un tract sur le visage et lui demanda s'il savait qui l'avait écrit. Hans avoua qu'il en était l'auteur et les supplia de laisser sa sœur tranquille[34].

Quatre jours plus tard, le juge du Tribunal du peuple, Roland Freisler, arrivait de Berlin pour l'unique audience du procès Scholl. Dans sa déposition, Sophie signifia qu'ils avaient simplement écrit ce que beaucoup de gens pensaient sans oser le dire. Freisler savait aussi bien qu'eux que l'Allemagne ne pouvait plus gagner la guerre, insista-t-elle. Pourquoi n'avait-il pas le courage de l'admettre ? Le juge éructa, vociférant que les hommes de la SS avaient dû la traiter avec trop de clémence. Ils auraient dû lui rompre tous les os du corps.

Pour sa part, il ne manquerait pas de rendre la justice. Sophie déclara que la justice de Dieu transcendait celle de l'État ; Freisler répliqua en lisant la sentence à voix haute : la mort. La mère des condamnés cria et s'effondra dans la galerie réservée au public. Le jour même, la Gestapo décapita ses enfants[35].

Ils moururent sans révéler leurs liens avec la résistance catholique. Hans et Sophie Scholl avaient entamé leur travail clandestin en distribuant un sermon de l'évêque Clemens von Galen, dénonçant le gazage par Hitler des infirmes et des malades mentaux. Sophie Scholl avait obtenu la permission épiscopale de réimprimer le texte et de le distribuer à l'université de Munich. Le père Delp était resté en contact avec le frère et la sœur par l'intermédiaire d'un ami. Moltke reçut le dernier tract fatal, probablement de la main de Josef Müller, qui en connaissait l'auteur, le Pr Kurt Huber. « Un [pamphlet] de la Rose blanche, apporté à ma résidence, à l'étage, me fut présenté par le prof Huber, se rappelait le Bavarois. J'avais emporté ce [pamphlet] de la Rose blanche à Rome avec d'autres effets, et, de là, le document avait été envoyé en Angleterre, avant de nous parvenir jusqu'ici, diffusé par Radio Londres. » Les liens de la Rose blanche avec Müller et Delp en faisaient presque une section estudiantine de l'Orchestre noir[36].

Après l'arrestation des Scholl, les conjurés accusèrent le coup. Certains crurent que les nazis s'étaient servis de ce procès pour leur adresser un avertissement. Sinon, pourquoi un juge président du Tribunal du peuple, la *Volksgerichthof*, se serait-il déplacé de Berlin[37] ?

Deux semaines plus tard, début mars, le maître du Reich tombait dans le traquenard des comploteurs. Il accepta de se rendre en visite à Smolensk. Des officiers de cavalerie en poste sur place se portèrent volontaires pour l'abattre quand il serait attablé pour le déjeuner ou

lui tendraient une embuscade lorsqu'il traverserait les bois en voiture. Tresckow se décida plutôt pour le sabotage de l'avion du Führer lors du vol de retour. Le 7 mars, Canaris et Oster s'envolèrent pour Smolensk, soi-disant pour y tenir une conférence de renseignements, en emportant avec eux des charges explosives. Le second de Tresckow, Schlabrendorff, enferma la bombe à clef dans une valise dont il possédait l'unique clef[38].

« Une simple pression sur la tête du détonateur brisait un tout petit flacon libérant une substance corrosive, rappela-t-il plus tard. L'acide rongeait un câble, et un percuteur basculait, mettant la bombe à feu. Pour s'assurer de l'effet, nous avons emporté non pas une, mais deux charges d'explosifs que nous avons emballées dans un paquet qui avait l'air de contenir deux bouteilles de cognac[39]. »

Hitler arriverait le 13 mars, dans la matinée. Le plan paraissait fin prêt. À Berlin, Munich et Vienne, le Comité du père Rösch avait préparé le terrain au plan politique. Le général Olbricht déclara à Schlabrendorff : « Nous sommes prêts ; il est temps de mettre le feu aux poudres[40]. »

Dans la chapelle Sixtine, le vendredi 12 mars, Pie XII célébrait le quatrième anniversaire de son intronisation. Le corps diplomatique de la capitale italienne y assistait en masse. Le chargé d'affaires américain, Harold Tittmann, se remémorait les représentants britannique et américain au Saint-Siège, D'Arcy Osborne et Myron Taylor, s'échangeant des sourires entendus. Tittmann attribua ces sourires à la fille de Mussolini, dont l'allure avait de quoi émoustiller. En effet, Edda, épouse Ciano, attirait l'attention avec ses yeux éclatants, sa cape couleur sable et des « boucles lui pointant du front comme autant de petites cornes ». Ce fut seulement plus tard que la joie maligne de ses collègues parut devoir être attribuée à une autre cause plausible. L'un et l'autre avaient reçu des indications –

Osborne par l'intermédiaire de Kaas, et Taylor grâce à Müller – qu'une action contre le dictateur était imminente[41].

Le lendemain, 13 mars, le maître du Reich s'envolait vers Smolensk. À l'atterrissage de son Focke-Wulf Condor, les gardes du corps de Hans Rattenhuber, en uniformes SS vert de gris, tenaient leurs mitraillettes braquées. Le marchepied fut abaissé, la porte ouverte, et un Adolf Hitler courbé, fatigué, en descendit. Après une réunion chargée de tensions avec ses généraux, il remonta dans l'avion. Le lieutenant-colonel Heinz Brandt allait le suivre à bord, quand Schlabrendorff l'arrêta sur le marchepied[42].

Le souffle des hélices soulevait des tourbillons de neige autour d'eux et ils durent hurler pour s'entendre. Le second de Tresckow demanda à Brandt s'il voulait bien se charger d'un cognac destiné au général Helmuth Stieff. Brandt lui répondit qu'il acceptait bien volontiers[43].

Fabian von Schlabrendorff lui tendit un paquet et lui souhaita bon vol. L'appareil entama son roulage, Schlabrendorff recula et le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse, avalé par des bourrasques de neige[44].

17

Les plans Siegfried

Josef Müller passa la journée du 13 mars à Berlin, à la table d'une taverne située non loin du quartier général du renseignement militaire, dans l'attente du mot de code annonçant la mort de Hitler. L'avion personnel de Canaris attendait lui aussi, réservoirs pleins, sur l'aéroport de Tempelhof, prêt à l'acheminer vers Rome par la voie la plus rapide. Une fois dans l'enceinte du Vatican, si tout se déroulait comme prévu, il présenterait ses lettres de créances au pape et recevrait de Sa Sainteté la reconnaissance officielle du gouvernement succédant au régime nazi. Les heures passèrent. À chaque chope de bière, les espoirs du Bavarois s'étiolaient. Le mot de code n'arriva jamais[1].

À Smolensk, Tresckow patientait lui aussi, avec Schlabrendorff. Ils espéraient entendre l'un des chasseurs escortant l'avion du Führer émettre un appel de détresse par radio. Le détonateur à retardement étant réglé sur trente minutes, la bombe aurait dû exploser au bout de 200 à 240 kilomètres de vol, quelque part au-dessus de Minsk. Mais ils ne surent rien avant trois heures de temps. Lorsque le téléphone sonna, Tresckow se rua sur le combiné. Le dictateur avait atterri sain et sauf à Rastenburg[2].

Schlabrendorff appela Berlin pour transmettre le mot de code signalant l'échec de l'attentat. Ensuite, pris de panique, il comprit qu'il leur fallait à tout prix et sur-le-champ récupérer le colis. Faute de quoi, le général Stieff, qui n'était au courant de rien, risquait encore de l'ouvrir, espérant ainsi se servir un verre de cognac, comme on s'accorde un remontant après la bataille. « Nous étions dans un état d'agitation indescriptible », se rappelait Schlabrendorff. Au terme de quelques conciliabules affolés, Tresckow appela Brandt et lui demanda, l'air de rien, de conserver le colis, invoquant un malentendu.

Le lendemain matin, Schlabrendorff s'envolait vers Mauerwald, en Prusse orientale. Les nerfs à cran, il franchit les contrôles de sécurité et se souvint que Brandt, « ignorant tout du problème, était tout sourire et me tendit la bombe, en secouant le paquet si violemment que je craignais encore qu'elle n'explose, puisque le dispositif de mise à feu avait été enclenché ».

Il se dépêcha de rejoindre un train stationné sur une voie à l'écart, où logeaient les visiteurs. « Je suis entré dans le compartiment qui m'était réservé, j'ai verrouillé la porte et, avec précaution, j'ai découpé l'emballage avec une lame de rasoir. Lorsque j'ai retiré le papier, j'ai pu constater que les deux charges étaient intactes. J'ai prudemment désarmé la bombe et détaché le détonateur[3]. »

L'acide avait attaqué le câble retenant le percuteur, qui avait bien heurté le détonateur, consumant l'amorce à percussion. Pourtant, par un hasard extraordinaire, la bombe n'avait pas éclaté. Elle était humide et froide. Peut-être le système de chauffage de la cabine était-il tombé en panne, ou la soute à bagages n'était-elle pas chauffée, car le percuteur était pris dans une gangue de glace[4].

Quelques jours plus tard, les assassins eurent une deuxième occasion. Par coïncidence, l'un des conspirateurs, un colonel, le baron

Rudolf von Gersdorff, fut affecté à la cérémonie de commémoration du jour des Héros, à Berlin, où Hitler passerait en revue les armes russes prises à l'ennemi. Gersdorff promit d'attenter à la vie du Führer à cette occasion – en sacrifiant la sienne[5].

Il se ferait sauter avec le dictateur. L'épouse de Gersdorff était décédée, la guerre était perdue, et il voulait que sa propre mort revête un sens. À cette fin, il souhaitait naturellement avoir confirmation que les projets de coup d'État évoluaient comme prévu. Tresckow lui affirma que le souverain pontife avait arrêté certaines dispositions avec les puissances de l'Ouest en vue d'une capitulation séparée, alors que les jésuites allemands avaient élaboré des projets pour une forme démocratique de gouvernement[6].

Dans la nuit du 20 au 21 mars, Henning von Tresckow fit part de ce plan à Schlabrendorff au moyen d'un code qu'aucun tiers extérieur à la conspiration n'aurait pu comprendre. Tresckow avait été informé de l'emploi du temps de Hitler grâce à des contacts au sein de l'état-major, exigeant le secret le plus strict et non sans allusions répétées à « la peine de mort ». Il en avait déduit que le Führer avait réservé une demi-heure à cette cérémonie.

Tôt le lendemain matin, Schlabrendorff se rendit à l'hôtel Eden. Gersdorff était encore endormi. « Je l'ai réveillé, se rappela-t-il plus tard, et je lui ai remis la bombe avant même qu'il ait avalé quoi que ce soit pour le petit déjeuner[7]. »

Le colonel baron se rendit à la cérémonie avec la bombe dans la poche de son manteau. Il servirait de guide au tyran, lui commentant les pièces exposées. Lorsque le dictateur passa devant les blessés de guerre alignés en rang, avant de gagner le musée Zeughaus, un orchestre joua une musique solennelle, dans la salle tendue de drapeaux. Gersdorff régla l'engin – deux clams enveloppés ensemble – pour qu'il explose dix minutes plus tard. Toutefois, le

Führer écourta la visite de l'exposition, jetant à peine un œil au matériel soviétique. Il repartit au bout de trois minutes. L'autre se précipita aux toilettes, écrasa le détonateur, le jeta dans la cuvette et tira la chasse d'eau[8].

Les ratés de mars 1943 contrarièrent vivement les comploteurs jésuites. « Même les pères Rösch et König, qui, eu égard à leur discipline spirituelle, auraient vraiment dû savoir patienter, s'en révélaient incapables, écrivit Moltke, et quand une action est suivie d'un de ces revers inévitables, ils s'agitent et ne voient pas que par-delà cette vallée se dresse un autre sommet. » Au bout de dix-huit mois d'un travail politique préliminaire, les jésuites du Comité des ordres n'avaient plus envie de tarder – surtout parce qu'ils virent se présenter une chance d'atteindre Hitler, littéralement dans leur arrière-cour[9].

Dans la banlieue de Pullach, à une quinzaine de kilomètres au sud de Munich, le maître du Reich avait fait construire quatre bunkers souterrains, comprenant trente pièces, équipés d'un système de ventilation destiné à le protéger contre une attaque au gaz. Ce quartier général de secours, portant le nom de code « Siegfried », jouxtait le moderne et spacieux *Berchmanskolleg*, que les nazis avaient tenté de réquisitionner. Afin d'empêcher que leur collège ne tombe aux mains du parti nazi, les jésuites avaient eu recours à Josef Müller, qui avait déjoué les manœuvres du NSDAP en négociant un accord avec l'armée, l'autorisant à se servir de certaines parties de l'enceinte de l'établissement comme d'un hôpital. Mais cela n'avait pas mis fin aux querelles de Pullach. Les gardes du corps SS de Hitler affectés au bunker Siegfried menacèrent d'un procès, en affirmant que l'égout des jésuites avait pollué leur eau potable. Pour faire barrage au parti, le père Rösch avait de nouveau enrôlé Müller[10].

Puis Hitler en personne se présenta. La première fois qu'il séjourna au quartier général Siegfried, du 9 au 12 novembre 1942, sa proximité avec ceux qui complotaient sa mort suscita une réflexion aussi féconde que pragmatique. Les jésuites en conclurent que leur proie avait pour ainsi dire élu domicile dans leur pré carré. Le père Delp insista pour que des prêtres exclus du service militaire se joignent à l'Organisation Todt, qui entretenait les bunkers du Führer. De la sorte, ils pourraient accéder au QG Siegfried afin d'y placer une bombe. Delp demanda à des contacts militaires s'ils pourraient le faire entrer au sein des unités Todt[11].

Toutefois, une brèche était déjà apparue dans la sécurité de Hitler. Négociant avec les SS au sujet d'une fuite de canalisation d'égout, le père König avait obtenu des copies des plans d'architecte du bunker Siegfried. Il avait transmis ces bleus d'architecte à Müller. Tirant profit de sa fraternité de buveurs de bière avec Hans Rattenhuber, le chef des gardes du corps du Führer, *Ochsensepp* avait appris des détails ultrasecrets sur les procédures de protection du Führer, mais n'avait jamais trouvé de moyen sûr de contourner les gardes postés par Rattenhuber. Détenir les plans du repaire de la créature changeait tout. Les conduits, les cheminées de ventilation, les portes, les canalisations – tous ces dessins offraient un large éventail de possibilités toutes plus dévastatrices les unes que les autres. Müller alerta Oster, qui songeait à éliminer Hitler dans le bunker en profitant d'un raid aérien. Selon le récit qu'en livra *Ochsensepp*, il conservait un exemplaire des bleus d'architecte dans le bureau de son domicile, le 4 avril 1943, alors que le train du Führer fonçait à travers la forêt de Thuringe en direction de Munich, où il resterait au moins jusqu'au 5 avril. Mais ce jour-là, au moment même où tous ces facteurs concouraient en faveur des conspirateurs, la SS leur porta un coup mortel[12].

Willy Schmidhuber avait parlé. Passé à tabac après son extradition d'Italie, il avait tout révélé de l'opération U-7, le plan des comploteurs pour sauver des juifs. En conséquence, le 5 avril, à 10 heures du matin, l'enquêteur de la Luftwaffe, Manfred Roeder, et l'enquêteur de la SS (*Kriminalkommissar*), Franz Sonderegger, investirent le bureau du colonel Oster. Roeder exhiba son mandat de perquisition, demanda à Dohnanyi d'ouvrir les tiroirs de son bureau et lui signifia son intention de fouiller la pièce, en quête de documents compromettants. Il se précipita sur un coffre-fort en métal vert, orné de volutes estampées, et exigea la clef, que Dohnanyi lui tendit à contrecœur après avoir d'abord nié qu'il l'eût sur lui. Roeder sortit les dossiers du coffre et les déposa sur le bureau. Ils contenaient les mots de code dissimulant des missions secrètes à l'étranger, ainsi que des rapports sur l'exfiltration de juifs[13].

Le regard de Dohnanyi s'arrêta sur un dossier étiqueté « *Z Grau* ». Il lança un coup d'œil appuyé à Oster, qui se tenait debout près du bureau, et articula silencieusement ces mots : « Ces papiers, ces papiers ! » Camouflés en « documents de renseignements », ils expliquaient l'échec de la tentative de coup d'État militaire du 13 mars. Des notes complémentaires, destinées au général Beck, l'informaient de ce que le 9 avril, le pasteur Bonhoeffer accompagnerait Müller à Rome pour discuter des complots en cours avec le père Leiber[14].

Oster tendit la main derrière lui pour en retirer les pages concernées. Roeder se retourna et décrivit plus tard ce qui s'était passé. « Par connivence entre Oster et Dohnanyi, le colonel se tenait face au procureur principal, la main gauche dans le dos, retira lesdits papiers et […] les dissimula sous son costume civil. Sonderegger […] et le procureur principal ayant observé son manège, il fut aussitôt interpellé[15]. »

Roeder arrêta Dohnanyi. Oster en réchappait, pour le moment, avec une assignation à résidence. Canaris croyait ses jours comptés. Les comploteurs ne pouvaient plus frapper Hitler de l'intérieur – et leurs ennemis détenaient maintenant la preuve écrite de leurs contacts avec le pape, par l'intermédiaire de Müller[16].

Dès qu'il apprit l'arrestation de Dohnanyi, le Bavarois se précipita à son domicile. Vers midi, l'Abwehr de Munich lui téléphona. La froideur du ton du lieutenant-colonel Nikolaus Ficht lui permit de comprendre que son heure était venue[17].

Il se demanda quelles accusations on porterait contre lui. Ficht l'informa que le procureur principal à la haute cour martiale du Reich (*Oberstkriegsgerichtrat*), le colonel Manfred Roeder, avait émis des ordres en vue de son arrestation. Le chef de la Luftwaffe, Hermann Göring, et Wilhelm Keitel, chef du commandement suprême des forces armées allemandes (*Oberkommando der Wehrmacht*), avaient cosigné le mandat. Il était officiellement accusé d'avoir sapé l'effort de guerre. Les pièces à conviction étaient censées comporter les déclarations de Wilhelm Schmidhuber selon lesquelles Müller aidait des juifs à s'enfuir avec des faux papiers et de l'argent liquide. En outre, selon les SS, *Ochsensepp* était « suspecté d'être impliqué dans une vaste conspiration, visant à renverser Hitler, en collusion avec les puissances de l'Ouest[18] ».

Gagnant du temps, il demanda la permission d'appeler Canaris. « Tentez votre chance », lui répondit Ficht, mais il ne put joindre l'amiral, seulement sa secrétaire, *Frau* Schwarte, qui paraissait très agitée. « C'est la confusion totale, vociféra-t-elle au téléphone. Ils sont ici[19] ! »

Müller commença par débarrasser le bureau dans sa pièce de travail. Depuis près d'un an, avec l'arrestation de Schmidhuber, une épée de Damoclès était suspendue au-dessus de leurs têtes. Il se

demandait si la Gestapo détenait plus d'informations que celles fournies par Schmidhuber. Avait-elle trouvé les papiers, à Zossen ? Si oui, garder le silence ne sauverait personne. Ces documents, il le savait, recelaient assez de pièces à conviction pour les faire pendre tous.

Avec horreur, il se rendit compte qu'il ne pouvait retirer de son bureau la preuve la plus accablante qu'il contenait. Un tiroir caché, verrouillé par une clef, renfermait les bleus d'architecte de la résidence de Hitler à Pullach, le bunker du Führer dans le complexe Siegfried, et les documents relatifs à ses missions vaticanes. Par mesure de sécurité, il ne gardait jamais la clef du compartiment secret à son domicile. Il l'enfermait dans un coffre à son cabinet juridique. Il doutait de pouvoir faire l'aller et retour avant l'arrivée des autorités. Sa secrétaire, Anni Haaser, connaissait la combinaison du coffre et pourrait venir en voiture lui apporter cette clef, mais il lui avait déjà téléphoné et elle avait commencé à détruire des boîtes de fichiers. Elle ne pouvait l'aider en deux endroits à la fois[20].

Il fit son bagage pour la prison. Il fourra dans une malle de voyage quinze mouchoirs, six chemises habillées, cinq paires de chaussettes, quelques sous-vêtements, deux dictionnaires de poche, deux oranges, un costume trois-pièces gris et une cravate verte[21].

Il embrassa son épouse, Maria, et la serra dans ses bras. Il s'était toujours efforcé de la tenir à l'écart de ses agissements. Mais il savait d'expérience que, pour parvenir à leurs fins, les nazis n'hésiteraient pas à menacer ou à arrêter les membres innocents d'une famille[22].

Il appela sa fillette de 8 ans, Christa. Ils sortirent nourrir le canari, Hansi, dans sa cage sous la véranda attenante au bureau. S'il devait partir pour Berlin et y rester plus longtemps que d'habitude, lui expliqua-t-il, elle ne devait pas oublier de prendre soin de l'oiseau[23].

La silhouette menaçante du *Kriminalkommissar* Franz Sonderegger apparut à la porte. C'était un Rhénan, longiligne, les épaules voûtées, le visage maigre et ridé. Il apposa des scellés sur les portes du bureau, tandis qu'*Ochsensepp* descendait l'escalier[24].

Sur le perron, un officier de l'armée lui présenta des menottes. Il se glissa tant bien que mal sur la banquette arrière de la berline noire qui les attendait. Il se tourna, leva ses poings menottés, fit un signe à son épouse et sa fille sur les marches. Elles le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse de leur vue[25].

18

Le chevalier blanc

Le 7 avril 1943, Hans Bernd Gisevius traversait la place Saint-Pierre. L'officier de l'Abwehr s'approchait de l'appartement de Mgr Johannes Schönhöffer, ami intime de Josef Müller. Il y pénétra en se servant d'une clef placée sous le paillasson et patienta dans le vestibule, en observant par la fenêtre, visiblement très tendu. Subitement, il aperçut « une forme noire qui entra dans la cour d'un pas précipité, aussi vive qu'une fouine, de sorte qu'il put à peine distinguer la petite silhouette émaciée, le visage caché par un large couvre-chef noir de jésuite ». Gisevius sortit sur le palier et se pencha dans l'escalier en colimaçon. Il vit ce chapeau grandir à mesure qu'il gravissait les marches[1].

Le père Leiber entra, en toussotant. Le jésuite asthmatique évoqua Pie XII, « très inquiet au sujet du sort de Müller ». Leiber lui-même redoutait que la déclaration de 1940, mentionnant les conditions de la paix édictées par les Britanniques, rédigée sur un papier frappé du filigrane papal, ne tombe entre les mains d'Himmler. Gisevius promit de soulever la question auprès de Beck. Quant à *Ochsensepp*, qui croupissait dans une prison militaire, son sort dépendrait pour une

bonne part de ce qu'il ne soit pas confié à la garde de la SS. Les accusations pesant sur lui semblaient graves[2].

Dès son retour du Vatican, Gisevius informa l'amiral Canaris, à Berlin. Pour la coordination de leurs plans futurs, le père Leiber avait suggéré que les conspirateurs s'en remettent à son collègue jésuite de Munich, le père Rösch. Suite à la perte d'*Ochsensepp*, Leiber louait en Rösch « l'homme fort du catholicisme en Allemagne[3] ».

L'arrestation de l'équipe de Hans Oster ne laissait, hélas, guère d'autre marge de manœuvre aux comploteurs que de tenter de brouiller les pistes. « Après un aussi vaste coup de filet de la Gestapo, se rappelait Gisevius, le choc psychologique engendra la paralysie, et vida en quelque sorte la conspiration de toute substance[4]. »

Pourtant, le jour même de cette entrevue entre Gisevius et le père Leiber, le carnage en Afrique du Nord mit en valeur un catholique combattant sur qui tous les espoirs reposeraient. Après des années d'occasions manquées et de plans déjoués, la résistance allemande allait enfin franchir le pas et agir, grâce à la force d'un seul homme.

Le 7 avril, l'armée allemande attaquait en Tunisie. La bataille soulevait une poussière et une fumée si épaisses que les commandants d'équipages des blindés combattaient debout, trappe ouverte. Quand ils discernèrent les étoiles blanches peintes sous les ailes des appareils américains, il était déjà trop tard. Le colonel Claus von Stauffenberg plongea de sa Kübelwagen VW dans le sable, la tête enfouie entre les bras[5].

Les ambulanciers découvrirent un impact de balle dans le pare-brise et un lieutenant mort sur le siège arrière. Stauffenberg gisait à quelques mètres de distance, inconscient, blessé à la tête et aux bras, perdant du sang. Dans un hôpital de campagne, les médecins lui amputèrent la main droite et deux doigts de la main gauche. Ensuite, ils lui prélevèrent l'œil gauche[6].

Ses homologues au quartier général de la division le regrettèrent. Des micros secrètement cachés dans des camps de prisonniers enregistrèrent certains de leurs éloges, prononcés en temps de guerre : « Stauffenberg incarnait l'idéal de la génération allemande montante », « un homme bon, honnête, chrétien et courageux » qui « veillait sur ses soldats ». S'il avait un défaut, c'était celui d'être « d'une effroyable imprudence », mais ses camarades considéraient que cela faisait « partie de son honnêteté ». La première fois qu'on le rencontrait, « il vous ouvrait aussitôt […] son cœur[7] ».

Le personnage devint plus tard l'objet d'un culte. « Claus était un homme d'un tel charme, se remémorait l'un de ses amis, qu'il exerçait un véritable envoûtement sur nous tous qui l'approchions. » Même l'austère général Halder avoua qu'il le trouvait d'un « magnétisme attractif », mais l'un de ses acolytes, moins réservé, le disait « aussi rayonnant et aussi beau qu'Alcibiade ». En 1947, interrogeant ses anciens camarades au sein de la conspiration, un officier britannique chargé de la dénazification notait que leurs « yeux s'illuminaient » et qu'ils semblaient « ensorcelés par ce seul souvenir ». Durant la période nazie, aucun Allemand n'exerça peut-être d'effet comparable sur ses compatriotes, excepté le maître du Reich en personne. Sachant ce que fit plus tard Stauffenberg, et la notoriété que lui valut cet acte, ceux qui l'avaient connu tendaient à se le rappeler en des termes mythiques, et c'est dans ce statut de figure mythique antithétique que résidait la clef de son charisme. On ne peut comprendre son influence à moins de l'avoir vu, par exemple, dans son uniforme d'été blanc, la Croix de fer épinglée à la poitrine côté cœur, l'air « beau et fort, comme un jeune dieu de la guerre », selon le souvenir d'un de ses collègues, veillant volontiers très tard en compagnie d'officiers subalternes, la main gauche dans la poche de

son pantalon et un verre de vin dans la droite, traduisant *L'Odyssée* d'Homère ou critiquant Adolf Hitler[8].

Ce dernier se l'était aliéné en persécutant les juifs. Comme beaucoup de non-juifs européens, le jeune Claus avait été élevé dans une doxa ethnique contradictoire, mais l'un de ses frères avait épousé une aviatrice de confession juive, dont la révocation de la Luftwaffe, en 1936, avait fait de l'antisémitisme un problème familial. Si la connaissance qu'il avait de la Shoah renforça son aversion du nazisme, la persécution des juifs l'avait retourné contre le Führer bien des années plus tôt. La nuit de Cristal avait constitué pour lui le franchissement du Rubicon : deux mois plus tard, en janvier 1939, Claus von Stauffenberg marchait dans les bois autour de Wuppertal avec son ami Rudolf Fahrner, professeur de littérature au cheveu grisonnant et au regard vif, qui avait réagi au pogrom de la *Kristallnacht* en s'emparant d'une hache et en fracassant un buste du tyran. Quand Fahrner lui demanda si l'armée allait passivement accepter que l'on incendie des synagogues, il lui parla sans détour – et pour la première fois – de renverser le régime nazi[9].

Pourtant, trois années durant, il fut incapable de se montrer à la hauteur de sa propre exigence. Lorsque le groupe Canaris l'approcha, il invoqua des prétextes : l'idée était juste, le moment mal choisi. Ce fut seulement quand il perdit la faculté d'agir, immobilisé par ses blessures, qu'il s'engagea dans l'action. Lorsque les médecins munichois brisèrent la coque du plâtre qui lui maintenait le torse, ce fut un homme neuf qui en émergea. « Il finit par se laisser convaincre que Hitler […] était en fait contrôlé par une puissance diabolique », se rappelait Elizabeth, baronne von und zu Guttenberg, qui lui rendit visite à la mi-mai 1943. « C'était une certitude, au moins dans son esprit, en assassinant Hitler, il supprimerait une créature véritablement possédée, corps et âme, par le démon[10]. »

Sa ferveur était proportionnelle à sa foi. Là où la compassion envers les fidèles d'une autre religion le poussait à haïr le dictateur, les préceptes de la sienne l'aidaient à lui résister. Stauffenberg était un « catholique fervent », d'après ce que put établir une enquête de la SS, et ses « liens avec l'Église jouèrent un *rôle majeur* au sein de la clique des conspirateurs » [la mention en italique figure dans l'original]. Qu'il ait été un « réactionnaire catholique », ainsi que le rapportait la Gestapo, le fait était avéré, et pas seulement en raison de la croix en or qu'il portait au bout d'une simple chaîne de cou. Depuis l'époque médiévale, les Stauffenberg avaient été chanoines de cathédrale en Souabe, l'un des membres du clan avait été prince-évêque de Constance, et un autre prince-évêque de Bamberg. Les liens de sa famille avec la papauté constituaient chez le jeune Claus une force à la fois formatrice et durable. Âgé de 9 ans, chantant et servant la messe à l'autel dans un grenier du château familial, il déclara que si Luther avait su simplement se montrer un peu plus patient, il n'y aurait désormais qu'une seule foi véritable. Avant même de rejoindre la résistance allemande, il ne cherchait pas seulement à anéantir le III^e^ Reich, mais aussi à faire renaître le Saint Empire romain germanique[11].

Claus Schenk von Stauffenberg possédait une mentalité de vitrail. Ses carnets débordaient de poèmes à la gloire de l'*Imperium* catholique médiéval et, un peu à l'instar des Britanniques qui, à l'époque, renouvelaient leurs mythes fondateurs en se représentant Churchill comme le roi Arthur revenant de l'île d'Avalon, de même, il rêvait que Frédéric II, l'empereur du Saint Empire, endormi dans la montagne, finirait par se réveiller pour venir au secours de l'Europe. Quand il chapitrait de jeunes élèves officiers, au milieu de ruines de châteaux du X^e^ siècle, il ne s'exprimait pas seulement en observateur intellectuel, mais en authentique participant, rappelé pour effectuer

des choix historiques capitaux. Physiquement, il combattait dans la Seconde Guerre mondiale, mais psychologiquement, il vivait dans une Allemagne secrète, parmi des saints eux-mêmes secrets, loyal non pas envers le nouvel ordre nazi, mais envers la *Civitas Dei*, *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Pour lui, comme pour les disciples du père Rösch au sein du cercle de Kreisau, la civilisation occidentale ne pouvait être sauvée qu'en restaurant la fusion des idéaux qui avait présidé à sa création, sous Charlemagne. À cet égard, certaines idées catholiques allaient de pair, et ne soulevaient pas plus de questions que des joyaux sur un collier : humanisme, classicisme, chrétienté, aristocratie, tyrannicide[12].

« Enfin, je suis catholique et nous avons une très ancienne tradition justifiant que les tyrans puissent être assassinés », tels étaient les propos que l'un de ses compagnons au sein de la conjuration l'avait entendu prononcer. Pour rationaliser la rupture de son serment d'officier, il invoquait l'idée d'une loi naturelle l'emportant sur le reste : « En catholique fidèle, se souvenait de l'avoir entendu argumenter un autre officier, j'étais lié par le devoir […] d'agir à l'encontre de ce serment. » Pour justifier sa volonté de tuer Hitler, il citait saint Thomas d'Aquin, mais ne se reposait pas seulement sur son interprétation personnelle de la doctrine ; il consulta les autorités ecclésiales, notamment l'évêque von Preysing, du Comité des ordres, et le père Delp[13].

Peu après sa décision fatidique, Stauffenberg établit le lien avec le Comité. Les uns et les autres étant alors présents à Munich, la chose en était facilitée. Alors qu'il restait encore hospitalisé dans la capitale bavaroise, il contacta les jésuites munichois par l'intermédiaire de la baronne von Guttenberg. Son mari avait présenté le père Rösch à Moltke, à l'automne 1941 ; depuis lors, la baronne avait accueilli des conférences hebdomadaires de Delp à son domicile munichois. Le

9 mai, l'un des agents laïcs du père Rösch, Georg Angermaier, avocat du Comité, avait appris les projets de Stauffenberg. Angermaier était basé à Bamberg, où vivait ce dernier, et il était informé des contacts des conspirateurs avec le pape, par l'entremise de Müller[14].

En ce 7 avril 1943, alors qu'il gisait encore, blessé, dans les sables de Tunisie, les SS avaient mis à sac le domicile de Josef Müller à Munich. L'inspecteur de la SS, Franz Sonderegger, soupçonnait Jo le Bœuf d'en avoir déjà débarrassé tous les papiers compromettants. Pourtant, il conduisit l'épouse de ce dernier, Maria, à l'étage, dans le bureau, espérant que, en proie à sa détresse, elle révèle d'éventuels repaires. Comme elle ne se trahit pas, deux officiers de la Gestapo la pressèrent de questions. « Ils ont essayé de me faire révéler les noms des autres membres associés à mon mari, expliqua-t-elle plus tard, en passant au crible les noms de suspects antinazis, et en lui demandant s'ils étaient jamais venus au domicile de Müller. J'ai toujours fait des réponses évasives[15]. »

Pendant ce temps, Sonderegger examinait le bureau à la loupe. Il découvrit le tiroir caché, mais ne put en forcer le mécanisme. Soupçonnant qu'il contenait des preuves concluantes d'activités antinazies, il se retint de faire appel à un serrurier SS. Prévoyant de reprendre ses recherches plus tard, il referma les portes du bureau et les scella en y placardant un avis officiel[16].

À son retour, le lendemain, il trouva le sceau brisé. Comme seules la fille et la belle-mère demeuraient dans la maison, il prit à partie cette dernière. Elle lui répondit que leur canari, Hansi, dans sa cage extérieure, sous la véranda, s'était agité, et elle avait autorisé Christa à le nourrir. Pour sortir sous la véranda, la fillette avait traversé le bureau, mais était ensuite rentrée en grimpant par une fenêtre. Sonderegger lui répliqua sèchement qu'en brisant les scellés, elles avaient commis un délit pour lequel il possédait désormais toute

latitude de les arrêter. « Alors, expliqua plus tard Sonderegger, se souvenant des remontrances de la grand-mère, vous avez arrêté mon gendre, et maintenant vous voulez m'enfermer, moi aussi, et peut-être même ma petite Christa. La prochaine fois, vous allez arrêter le canari ! » S'il fallait en croire ces réactions de défi de la famille, en avait-il conclu, Jo le Bœuf s'avérerait un homme difficile à faire plier[17].

Vers la même heure, le père Albrecht, du monastère d'Ettal, se rendait au cabinet de Müller. La secrétaire de celui-ci, Anni Haaser, lui ouvrit la porte. L'inspecteur Sonderegger l'avait déjà placée en état d'arrestation, mais en l'obligeant à rester sur les lieux, une sorte de souricière. Espérant identifier les contacts du juriste, il avait posté un agent de la Gestapo dans les bureaux, chargé de répondre « Dr Müller » chaque fois que le téléphone sonnait, et ordonné à Anni Haaser de faire entrer tous les visiteurs. Toutefois, le père Johannes Albrecht n'était pas venu en habit clérical, mais vêtu d'un simple costume noir. Sonderegger lui demanda ce qu'il voulait. Interprétant correctement un clin d'œil de *Fräulein* Haaser, l'ecclésiastique improvisa. Il répondit qu'il était venu voir *Herr Doktor* Müller « à propos d'un divorce[18] ».

Par la fenêtre de la voiture de police, *Ochsensepp* contemplait fixement Berlin. Tout était sombre, plongé dans l'obscurité du black-out. Alors qu'il réfléchissait à son sort, ses ravisseurs échangeaient des plaisanteries sur le fonctionnement de l'échafaud. « J'avais peur, dit-il, que la tentative d'assassinat d'Henning von Tresckow n'ait été découverte, que cela n'ait lancé les limiers nazis sur ma trace, et qu'ils n'aient aussi été informés de mes contacts les plus récents avec le pape[19]. »

La voiture s'immobilisa à la prison militaire de la Lehrterstrasse. Au fond de la pénombre, il ne put discerner que la grisaille du fort,

avec sa tour de guet et ses fenêtres protégées de barreaux. Dans la cour intérieure, un portail de fer se rabattit derrière le véhicule avec fracas. « Vous avez interdiction de dire "*Heil Hitler*", avec effet immédiat », beugla un sergent. Deux gardiens conduisirent le détenu au bout de corridors grillagés reliés par des escaliers métalliques en colimaçon, et le poussèrent dans la cellule 7 du couloir des condamnés à mort[20].

La pièce mesurait trois mètres sur deux. Dans l'angle gauche, en entrant, un seau en métal marron tenait lieu de cabinet de toilettes. Du carton obturait le soupirail, dont le carreau avait été soufflé par les bombardements aériens, de sorte que l'endroit était complètement privé de lumière naturelle. Lorsqu'il colla son oreille contre le mur, il entendit sangloter[21].

Lors de son deuxième jour de détention à Berlin, sans doute le 14 avril, le commandant le convoqua. Le colonel Otto Maas travaillait pour le compte du général Paul von Hase, un oncle de Dietrich Bonhoeffer et de *Frau* Dohnanyi. « Je vous transmets les salutations de votre chef, et celles de votre véritable chef », lui dit l'officier sur un ton amical. Il ne pouvait faire allusion qu'à Canaris et Beck. Müller le dévisagea, avant de lui poser cette question : « *Herr* Leutnant-Colonel, êtes-vous prêt à me donner votre authentique parole d'honneur d'officier, à l'ancienne ? » Maas adopta une posture militaire et lui tendit la main. « Transmettez mes salutations à mon chef et à mon véritable chef, lui répliqua Jo le Bœuf, et dites-leur que je tiendrai parole, en homme d'honneur ! » Il espérait ainsi pouvoir assurer à ses amis que, si nécessaire, il irait à la potence seul[22].

Le lendemain matin, il comparut devant le juge militaire et avocat général Roeder, à la table d'interrogatoire. Ce dernier voulait tout savoir des missions du détenu au Vatican. « Vous allez devoir mettre cartes sur table concernant ces jésuites à Rome. » Le magistrat

mentionna le père Leiber et Mgr Schönhöffer, et lui ordonna de révéler l'identité de ses autres contacts au Saint-Siège. Le Bavarois se défendit en arguant que seul Canaris pouvait lui donner la permission de prononcer leurs noms[23].

Roeder sortit une feuille de papier de sa serviette. Müller comprit aussitôt que les SS avaient découvert les bleus d'architecte du bunker de Hitler à Pullach. « Où vous êtes-vous procuré ces plans ? » lui demanda le magistrat sans ménagement. Il lui répondit qu'il ne pouvait discuter des plans du complexe Siegfried sans porter atteinte à la confidentialité de la relation entre avocat et client, et, qui plus est, « en vous disant qui a pu me libérer de mon serment, je violerais mon engagement au secret professionnel ». Cela permit à Müller de gagner un peu de temps, car le juge-avocat général était alors contraint de consulter l'Abwehr[24].

Deux semaines plus tard, les plans du bunker furent de nouveau évoqués. Le conseil de la cour martiale, Erwin Noack, avait découvert les originaux, revêtus d'une annotation de la ville de Pullach signalant qu'une copie en avait été remise au père Lothar König, au *Berchmanskolleg* des jésuites. Le *Kommissar* Walter Möller, intervenant au nom de Roeder, se mit à hurler : « Si vous ne nous dites pas tout ce que nous voulons savoir… » Il acheva d'un geste de la main, comme s'il tranchait une tête. Noack l'avertit qu'ils obtiendraient bientôt la vérité, de toute façon, car il interrogerait lui-même le père König à Munich[25].

De retour dans sa cellule, Müller envoya chercher l'aumônier catholique. Le père Heinrich Kreutzberg, qui aidait les condamnés à se préparer à affronter la mort, fut bientôt à ses côtés. De prime abord, le Bavarois avait redouté sa présence, comme il avait appris à craindre frère Hermann Keller et tous les membres du clergé plus ou moins liés au régime. Mais après qu'il eut confié à Kreutzberg un

message pour le vicaire général de l'évêque von Preysing, Maximilan Prange, et que Kreutzberg lui eut transmis en retour un message affirmant la haine de von Preysing envers les nazis, le prisonnier avait décidé de se fier à lui[26].

Cette fois, il lui parla des plans du bunker. Le danger était qu'en tentant de protéger Jo le Bœuf, König ne scelle leur sort à tous. S'il était acculé par Noack, König serait obligé d'admettre qu'il avait reçu les plans à l'occasion du différend les ayant opposés aux SS à cause de cette canalisation d'égout – et qu'il les avait remis à Müller, conseil des jésuites dans cette affaire[27].

Kreutzberg se rendit le soir même à Munich par le même train que prit Noack. Le lendemain matin, il se dépêcha d'aller avertir König. Noack arriva au presbytère, pour apprendre que König venait de sauter dans un train à destination de Berlin[28].

Pendant que le père König roulait vers le nord par le rail, le pape envoyait un message secret à l'évêque Preysing. Au cours des semaines précédentes, le Saint-Siège avait reçu un nouveau flot de rapports au sujet du sort des juifs. Le père Pietro Tacchi Venturi, qui opérait la liaison avec Mussolini, avait tenté, en vain, de sauver des juifs croates de la déportation, qu'il appelait « la première étape, d'après ce que l'on sait, vers une mort imminente et des plus pénibles ». Le cardinal Celso Costantini, responsable de la propagande papale, se souvenait d'avoir vu une « photo de foules de juifs qui, après avoir creusé des fosses, avaient été tués en masse et jetés dans ces fosses ; il y avait là des femmes, des enfants, des vieillards, des hommes. Un massacre de sang-froid, une barbarie qui n'a d'égale que celle des bolcheviks, et lui est même supérieure ». Entre-temps, Preysing, qui (selon Moltke) « se révélait très bien informé des derniers développements de la question juive », demanda à Rome d'aider les persécutés. « Il n'est probablement pas d'épreuve

plus cruelle pour nous, ici, à Berlin, que la nouvelle vague de déportations de juifs », écrivait l'évêque à Pie XII, le 6 mars, soulignant que les victimes comprenaient des catholiques d'ascendance juive. « Ne serait-il pas possible que Votre Sainteté tente encore d'intercéder pour ces nombreux malheureux innocents[29] ? »

La réponse du pape réaffirmait la ligne de conduite qu'il avait adoptée depuis qu'il était devenu l'agent des conspirateurs à l'étranger. « Nous laissons aux évêques et archevêques en fonction sur place le soin d'apprécier, écrivait-il à von Preysing le 30 avril, si, et en quelle mesure, le danger de représailles et de pressions […] incite à la réserve – et ce malgré les raisons qu'il y aurait d'intervenir – afin d'éviter de plus grands maux. » Il regrettait que les protestations aussi secrètes que modérées des évêques se soient avérées inefficaces, mais il ne leur recommandait pas de dénoncer ces maux avec plus de vigueur en public. Là où certains décrièrent plus tard sa « centralisation rigide », il montrait l'inclination exactement inverse. Au lieu de donner des ordres, il dressait une liste de souhaits[30].

Il souhaitait ainsi que le clergé allemand suive l'exemple de Preysing. « Il n'est jamais permis de priver un membre d'une autre race de ses droits humains », avait déclaré l'évêque lors d'un récent sermon, soulignant qu'il « n'est jamais permis de commettre des actes de cruauté envers une telle personne ». Pie faisait non seulement l'éloge de ces « paroles claires et nettes », mais aussi des actions du chanoine de la cathédrale de Preysing, Bernhard Lichtenberg, qui était mort sur la route d'un camp de concentration, après avoir publiquement prié pour les juifs. « Ce fut pour Nous une consolation d'apprendre que les catholiques, notamment ceux de Berlin, avaient fait preuve de beaucoup de charité devant les souffrances des non-aryens opprimés[31]. »

Le souverain pontife avouait se sentir lui aussi tenu d'aider les juifs – non pas en paroles, mais en actes. Œuvrant avec « des organisations juives », expliquait-il à Preysing, le Vatican avait été obligé de ponctionner ses banques, « des sommes élevées que Nous avons dû verser en argent américain » pour aider des juifs à s'enfuir d'Europe – un vaste effort qui avait requis une coordination mondiale avec des « communautés juives de Bolivie, du Costa Rica, d'Afrique du Sud, du Chili, de l'Union des rabbins orthodoxes d'Amérique et du Canada et du grand rabbin de Zagreb ». Pour les catholiques d'ascendance hébraïque, Pie XII disposait de beaucoup moins de latitude, car les groupes de secours juif ne les accepteraient pas : « Malheureusement, dans l'état actuel des choses, Nous ne pouvons pas leur apporter d'autre secours efficace que Notre prière. » Pourtant, ajoutait-il, il entrevoyait un « moyen d'en sortir » – pas seulement pour les persécutés en Europe nazie, mais pour les innocents qui mouraient, de toute part, sans nécessité[32].

> C'est l'un des motifs pour lesquels Nous-même Nous Nous imposons des limites dans Nos déclarations. L'expérience que Nous avons faite en 1942, en laissant reproduire librement à l'usage des fidèles des documents pontificaux, justifie Notre attitude dans la mesure où Nous pouvons le voir.

« La cruauté de la technique de guerre, qui se développe d'une façon effrénée, rend insupportable la perspective que ce massacre réciproque puisse se poursuivre encore longtemps, écrivait-il. La guerre Nous oblige […] à entreprendre une discrète médiation. » Au sujet de ces actions secrètes, dans sa lettre, le pape en dit peu – surtout parce que Preysing, membre du Comité des ordres, était déjà

informé des interventions menées par l'intermédiaire de Josef Müller. Le pape ajoutait néanmoins que « cette action a nécessité beaucoup de patience […] et [d']arriver à bout des difficultés diplomatiques qui surgissaient ». Cela requérait aussi le succès de ce qu'il appelait d'une formule détournée « les armes de l'action[33] ».

Claus Schenk von Stauffenberg avait appris à lacer ses chaussures en se servant de ses dents. Avec ce qui lui restait de doigts de la main, il écrivit au lieutenant général Friedrich Olbricht, s'engageant à se présenter au Bureau général de l'armée de Terre, la *Heer*, à Berlin. C'était Olbricht qui, deux mois plus tôt, avait comploté pour faire exploser en plein vol l'appareil de Hitler, et Stauffenberg était heureux de ces « opportunités d'intervention décisive ». À sa sortie d'hôpital, en juillet, son épouse lui trouva le visage grave, presque menaçant[34].

Il vécut les semaines suivantes avec ses deux frères dans leur château ancestral. Ils traduisirent le livre VII de *l'Odyssée*, Claus soulignant ce vers : « L'homme intrépide réussit mieux en toute entreprise. » Il escalada des montagnes canne à la main, puis sans canne du tout[35].

Le 19 juillet, il avait établi le lien avec Moltke et le cercle de Kreisau. Par l'entremise de son frère, Berthold, il s'était imprégné de leurs plans de cabinet fantôme, qui venaient à peine de prendre forme sous l'inspiration des jésuites de Munich[36].

Josef Müller se sentait comme enfermé dans un cercueil, surtout la nuit, quand toutes les allées et venues cessaient dans les couloirs. Durant la journée, les gardes ne l'autorisaient pas à sortir marcher dans la cour, de crainte qu'il ne trouve là le moyen d'harmoniser sa version des faits avec celle d'Hans Dohnanyi[37].

« Tout demeure encore en suspens », écrivait le comte Moltke le 20 juin. Au début, il semblait que la main protectrice du chef de la garde rapprochée de Hitler, Hans Rattenhuber, épargnerait la potence à *Ochsensepp*. Mais l'affaire s'était « envenimée », conduisant le comte à prédire : « en fin de compte, les choses vont mal se terminer ». Le juge-avocat général Roeder n'avait pas seulement questionné le moine SS Herman Keller, mais aussi Canaris. L'amiral admettait avoir enfreint une règle : la Section Z n'avait pas autorité pour diriger des agents. Il ne put qu'admettre, argument peu convaincant, que « les liens redondants de Dohnanyi avec Müller (en raison des relations de ce dernier avec certains cercles à Rome) […] étaient bénéfiques aux services de renseignements militaire et politico-militaire[38] ».

En cet instant critique, le Bavarois reçut deux soutiens inattendus. Le sergent Herbert Milkau, un ancien communiste, lut son dossier, et, apprenant qu'il avait autrefois dirigé l'aile gauche du Parti populaire bavarois, il accepta de se charger de messages entre Dohnanyi et lui. Ensuite, le juge-avocat général de l'armée de terre, le général Karl Sack, ami de Canaris, renseigna le prisonnier sur les tactiques auxquelles il serait confronté : « J'étais parfois mieux préparé que les interrogateurs à mon propre interrogatoire. » Ainsi, quand Roeder affirma qu'Oster était passé aux aveux complets, il ne tomba pas dans le piège[39].

Moins le magistrat militaire accomplissait de progrès, plus il cédait à la colère. Il se montrait injurieux et omettait de poser les questions complémentaires les plus logiques. Müller s'en servait contre lui, en cherchant des moyens de provoquer sa colère. Lorsqu'il mentionna au passage qu'il avait effectué un stage chez un avocat juif, le juge entra dans une telle rage qu'il en perdit le fil de l'interrogatoire et dut interrompre la séance[40].

Les diatribes de Roeder prirent un tour si excessif que Sack enjoignit le Bavarois de déposer une plainte. Ce dernier écrivit au général Keitel, accusant le magistrat de déshonorer la Wehrmacht en calomniant des personnalités du Vatican, et de rompre les règles du secret en citant nommément certains des agents du prévenu – Leiber, Schönhöffer, Hofmeister – devant des oreilles non autorisées. Sack soutint cette requête, insinuant que Roeder visait à briser l'Abwehr, et à subordonner ainsi une composante essentielle des forces armées à la SS[41].

Les plaintes portèrent leurs fruits. Keitel en appela à Himmler qui, selon un témoin SS, ne « portait pas le moindre intérêt à toute cette affaire ». Keitel pria Roeder de limiter son investigation aux délits non politiques, tels que les violations des réglementations douanières. Faute d'informations complémentaires, il convenait d'abandonner les charges de trahison contre des membres du soi-disant Orchestre noir – Müller, Oster, Dohnanyi, Bonhoeffer et Schmidhuber. En outre, l'ordre de Keitel, daté du 26 juillet, mentionnait un événement capital survenu la veille, requérant l'engagement de toutes les forces de l'Abwehr[42].

La chute de Mussolini était consommée. C'était « le premier coup de force, grâce à l'accord négocié par Müller », expliqua plus tard l'épouse de Dohnanyi. Certes emprisonné avant que son action n'eût abouti, la faillite du fascisme italien serait d'abord pour Jo le Bœuf un motif d'exaltation, avant d'être un sujet d'inquiétude. « Des groupes œuvrant à l'élimination de Hitler ont été grandement encouragés par les développements survenus en Italie, où il a été démontré qu'il est possible d'éliminer un dictateur », câbla Allen Dulles à Washington. En fait, l'éviction de Mussolini poussa Beck à se lever de son lit de malade, Tresckow à se précipiter à Berlin et Stauffenberg à annuler la pose d'une prothèse de main. En vertu d'un pacte d'honneur entre les

mouvements de résistance italien et allemand, ainsi que l'avait évoqué l'épouse de Dohnanyi, un coup d'État dans l'un des deux pays constituerait un signal aux parties prenantes agissant dans l'autre, et, « en conséquence, la résistance allemande devait emboîter le pas avec une initiative similaire ». Pourtant, alors même que cette action était en cours, la perte de l'Italie eut un autre effet, lorsque les troupes allemandes encerclèrent le Vatican. Hitler allait élaborer un plan pour enlever le pape[43].

19

Prisonnier du Vatican

« La bouche d'un volcan s'était ouverte. » Tel était le souvenir du cardinal Celso Costantini. Le 19 juillet 1943, il voyageait à bord d'un train en périphérie de Rome quand le convoi s'arrêta brusquement. Le prélat sauta du wagon avec d'autres passagers, et se retrouva enveloppé d'un nuage de fumée, peinant à y voir et à respirer. Il trébucha entre des câbles télégraphiques, sur un berceau fracassé, et se heurta à un cheval mort, s'efforçant tant bien que mal de regagner le Vatican, où il apprit que des bombardiers américains avaient tué plus d'un millier de Romains et rasé des monuments d'une valeur inestimable. « Les ruines elles-mêmes sont en ruines », se lamenta Constantini[1].

À l'arrivée d'Albrecht von Kessel, le lendemain, Rome sentait l'herbe incendiée et la pierre brûlante. Officiellement, Kessel était le nouveau premier secrétaire de la mission du Reich auprès du Saint-Siège ; secrètement, c'était le nouveau Josef Müller. Durant l'année à venir, il établirait le lien entre Stauffenberg et le pape. Alors que des slogans « À bas le Duce ! » retentissaient sous les fenêtres de son hôtel, il pensait que l'assaut américain ne ferait pas que sceller la perte du fascisme italien, mais qu'il ébranlerait le nazisme. Quant aux

effets, il avait vu juste, mais se trompait sur les causes. En réalité, le complot qui ne tarda pas à renverser Mussolini avait pu être échafaudé grâce au recours aux voies vaticanes, des années auparavant[2].

« Cela se déroula plus ou moins comme suit, expliqua Müller plus tard. Le maréchal [Pietro] Badoglio avait été le chef de l'état-major italien, et s'était vigoureusement opposé à l'attaque de l'Italie contre la Grèce [en novembre 1940]. C'était un opposant résolu à Mussolini et Hitler. » Par l'intermédiaire d'un contact à la Sacrée Congrégation pour la propagation de la foi, *Ochsensepp* apprit que Mussolini faisait circuler une pétition parmi les officiers italiens, appelant à la comparution de Badoglio devant une cour martiale. La manœuvre mussolinienne incita le maréchal à explorer des contacts avec la résistance allemande. Ainsi que le relata le Bavarois, « j'étais autorisé à espérer […] et là, je dois m'exprimer avec prudence […] que nous puissions traiter avec Badoglio ». Ce dernier se déclara prêt à renverser Mussolini, pourvu que le roi et le pape le soutiennent. Josef Müller négocia une convention de « relation » entre les comploteurs italiens et allemands : si un camp devait réussir un coup de force, l'autre le suivrait dans la foulée[3].

Durant près de deux ans, Badoglio tergiversa. Il attendait que les Allemands fassent le premier pas. Finalement, l'invasion américaine de l'Afrique du Nord, en novembre 1942, lui força la main. Les Alliés étant désormais à moins de deux cents kilomètres de la Sicile par la mer, la position de Mussolini en était fragilisée. Le 24 novembre, Badoglio envoyait la princesse de Piedmont discuter du changement de régime avec le proche conseiller du pape, Montini. Presque au même moment, Canaris rencontrait Müller à l'hôtel Regina, à Munich, et, après leur dîner irréel avec Kaltenbrunner, l'amiral lui suggéra de « s'entendre avec Badoglio ». Un mois plus tard, le

21 décembre, ce dernier envoyait secrètement son neveu rencontrer le cardinal secrétaire d'État, Maglione, quérir la bénédiction du pape pour approcher le souverain italien, le roi Victor-Emmanuel III, une démarche épineuse s'apparentant à un acte de haute trahison. Grâce à toutes ces intrigues, les diplomates alliés entamèrent avec Badoglio des pourparlers sur les conditions de la paix. *Ochsensepp* en gardait un souvenir précis :

> À la fin 1942, j'ai reçu la nouvelle, non pas de Leiber, mais d'un tiers au sein de la sphère vaticane, selon laquelle un personnage italien d'envergure avait entamé des tractations de paix, formulant une suggestion ou une interrogation concernant les conditions d'une paix, et qui constituerait une paix séparée avec l'Italie. […] La réponse [à cette interrogation]… je crois qu'elle est venue de Washington, non de Londres… était la suivante : 1. [cession par l'Italie] des colonies italiennes d'Afrique du Nord. 2. De Pantelleria [île italienne voisine de la Tunisie] à l'Angleterre. 3. Une offre relative [à l'évacuation de l'Italie hors d']Albanie […] 4. était pour nous exaltante, en un certain sens. La formulation était à peu près de cet ordre : le Tyrol [italien] devait devenir partie intégrante d'un nouvel État d'Allemagne du sud. Cela ne nous concernait pas seulement [le cercle autour de Canaris], mais, comme je l'en avais informé, Leiber également. […] Il s'était frappé le front de la main, car la partition de l'Allemagne [par les Alliés] constituait une rupture très nette par rapport à toutes nos discussions [précédentes] avec l'Angleterre. J'avais demandé à Leiber d'essayer de se renseigner auprès de ses contacts, de savoir comment l'idée était perçue en

> Amérique, si les Américains étaient fondamentalement en désaccord, ou s'ils partageaient la position de la Grande-Bretagne.

La perspective d'un démembrement de l'Allemagne alarmait les planificateurs du coup de force, à Berlin. Œuvrant par l'entremise du père Leiber, le Bavarois essayait encore d'« arrêter une lecture définitive » des clauses alliées, lorsqu'il fut arrêté, en avril 1943[4].

Un mois plus tard, Pie XII tenait entre ses mains toute la trame du complot Badoglio. Alors que Roosevelt conseillait publiquement à l'Italie de quitter l'Axe, son représentant personnel auprès du Saint-Siège, Myron Taylor, entreprenait une action parallèle avec le souverain pontife. « Vous vous souviendrez de votre contact permanent avec Sa Sainteté, depuis Washington, par le canal de Radio Vatican, rappela plus tard Taylor au Président américain. Les premiers préparatifs de l'annihilation de Mussolini remontent à ce jour où je vous ai apporté ce message secret, en réponse à l'un des miens concernant la chute du Duce et le retrait de l'Italie du conflit, que vous aviez caractérisé "comme la première brèche dans l'organisation de l'Axe", et qui m'est parvenu par ce canal [papal[5]]. »

Les préparatifs du Saint-Siège en vue de l'« annihilation » de Mussolini débutèrent le 12 mai. Maglione convoqua l'ambassadeur d'Italie auprès du Saint-Siège, le comte Ciano, et lui adressa une note verbale. Le pape souffrait à la fois pour l'Italie et avec elle, lui déclara Maglione, et ferait « tout son possible » pour aider le pays. Le souverain pontife entendait ainsi faire connaître son sentiment au Duce, tout en évitant une intervention directe. Ainsi que l'expert du Vatican sur Pacelli, le père Gumpel, l'évoqua plus tard avec un rire malicieux : « À l'évidence, c'est une manière discrète de dire : "Pouvons-nous être d'une aide quelconque, en qualité de

médiateur ?" » Déchiffrant l'intention, Ciano répliqua abruptement : « Eh bien, le Duce n'ira certainement pas dans ce sens. » Mussolini promit de se battre jusqu'au bout, mais le Saint-Père avait ouvert la voie à d'éventuelles discussions ultérieures[6].

Le 20 mai, Pie XII écrivait à Roosevelt, en le priant de ne pas bombarder les cités italiennes. Sans le dire ouvertement, il concevait les bombardements alliés comme des actes de terrorisme, au même titre que ceux de l'Axe. Ces bombes tuaient des femmes et des enfants, à Londres comme à Berlin, et pour des raisons plus politiques que militaires. La lettre pontificale révélait toutefois l'ampleur de la partie qu'il menait, lorsqu'il demandait au Président américain d'avoir pitié de l'Italie dans le cadre de futurs pourparlers de paix – signalant que le Vatican s'attendait à ce que les Alliés gagnent la guerre. Pie XII s'était discrètement positionné entre deux parties opposées, auxquelles il posait la même question : « En quoi puis-je vous aider[7] ? »

Même si le pape travailla avec Roosevelt à l'éviction de Mussolini, le Vatican affirma qu'il n'avait jamais été activement partie prenante du complot. « Quand on parle d'engagement ou d'influence directe, il convient de rester très circonspect, déclarera plus tard le père Gumpel. En effet, ce n'est pas le rôle du Vatican de s'ingérer à ce point dans les affaires d'États étrangers. […] Leur façon de procéder est très discrète. […] Ils font preuve de plus de diplomatie, et agissent avec plus de prudence, afin d'éviter de s'exposer à de graves accusations. » Le traité politique des accords du Latran, signé en 1929, interdisait au Vatican d'intervenir dans la politique étrangère. Dès lors, comment Hitler réagirait-il si l'Italie, à travers des intrigues papales, déposait les armes ? « Le Saint-Père est d'avis qu'il faut tenter quelque chose, notait son proche conseiller, Tardini, après avoir reçu un message chiffré des Américains, concernant un

changement de régime. Il ne peut refuser une intervention, mais elle doit s'effectuer *segretissimamente* [dans un secret absolu[8]]. »

Le 11 juin, Pie XII recevait d'importants renseignements d'ordre politique. L'un de ses informateurs lui apprit que Victor-Emmanuel avait secrètement reçu deux anciens hommes d'État italiens antifascistes. Que le souverain, d'une passivité notoire, comprenne lui aussi qu'il lui fallait agir suffisait à laisser deviner que le *statu quo* ne tarderait pas à s'éroder. Six jours plus tard, le nonce apostolique auprès de l'Italie rendait visite au roi et lui déclarait que les Américains seraient sans merci, à moins que Rome ne désarme la première. Ce renseignement sur le tour que prendraient les événements, le pape le tenait d'une source située au plus haut niveau, Roosevelt en personne. Le roi demeurait incertain de la marche à suivre[9].

Un mois plus tard, le 10 juillet, les Alliés envahissaient la Sicile. Trois divisions allemandes se réfugiaient en Italie continentale, laissant immédiatement planer la possibilité que les troupes alliées les y poursuivent. Cette perspective n'inquiétait pas seulement le peuple italien, mais aussi Sa Sainteté. Ni ses conseillers, Maglione, Montini, Tardini, ni lui-même n'avaient voulu d'une entrée en guerre de l'Italie, et ils œuvraient à présent avec encore plus de vigueur à lui permettre d'en sortir. Le pape s'organisa pour être informé par le Grand Conseil fasciste des mesures visant Mussolini. Le 18 juillet, le cardinal Costantini écrivait dans son journal : « L'Italie est au bord de l'abîme[10]. »

Lorsque Rome fut bombardée, le lendemain, le sort en était déjà jeté. L'Italie avait perdu la guerre, et ses dirigeants franchirent aussitôt cette passerelle confidentielle menant à la paix, jetée par Pie XII. Six jours plus tard, le roi faisait arrêter Mussolini et nommait le maréchal Badoglio pour gouverner à sa place. Le souverain pontife

ne prononça aucune allocution publique, mais un diplomate américain trouva qu'il n'avait « pas du tout l'air malheureux[11] ». Il consacra le mois suivant à accueillir secrètement les pourparlers entre Badoglio et les Alliés, qui menèrent à l'armistice du 8 septembre. En réaction, Hitler décida de placer l'Italie sous protection allemande et d'envahir Rome.

Le maréchal Badoglio et Victor-Emmanuel s'enfuirent le lendemain à l'aube. Le matin du 10 septembre, un officier italien avertit Mgr Montini qu'une division de parachutistes allemands s'avançait sur la via Aurelia en direction du Vatican. Ils marchaient en formation, alignés au cordeau, dans un fracas de bottes, et prirent position sur la place Saint-Pierre. Derrière eux se profilaient les silhouettes menaçantes de SS installés à bord d'une limousine, se souvenait un témoin, avec leurs « bottes cavalières rutilantes et, à leur revers, leurs insignes à tête de mort, hideux et menaçants[12] ».

Le Saint-Siège avait désormais une frontière commune avec le Reich hitlérien. Une ligne blanche marquait la limite entre les deux ailes des colonnades du Bernin. D'un côté se tenaient des soldats allemands bottés de noir et casqués d'acier, carabine à l'épaule et Luger au ceinturon. De l'autre, les gardes suisses du pape, en pourpoint, fraise et morion surmonté d'une plume, serrant leurs piques médiévales dans leurs mains gantées de blanc.

À 22 heures, le soir du 11 septembre, le Vatican recevait un rapport signalant que les Allemands allaient placer le pape sous leur « protection ». L'information émanait d'Albrecht von Kessel, qui précisait que Hitler tenait le souverain pontife pour responsable de la chute de l'Italie, parce que « le pape avait longuement parlé au téléphone à Roosevelt ». Le père Leiber entreprit de dissimuler les dossiers pontificaux sous les dallages de marbre du Palais apostolique. Plusieurs hiérarques de la secrétairerie d'État reçurent

ordre de tenir leurs valises prêtes et bouclées, de sorte qu'ils puissent partir avec Sa Sainteté pour le cas où les commandos SS s'empareraient de lui et le conduiraient à Munich[13].

Deux heures après avoir appris la chute de Mussolini, le tyran s'était juré d'envahir le Vatican. Le 26 juillet, juste après minuit, l'officier de liaison de von Ribbentrop, Walther Hewel, s'enquit de savoir quel traitement il conviendrait de réserver au Saint-Siège dans le cadre de plans éventuels de restauration d'une Rome fasciste.

> HEWEL : Ne devrions-nous pas déclarer les sorties du Vatican sous occupation ?
>
> HITLER : Cela ne change rien. J'entrerai tout droit dans le Vatican. Croyez-vous que le Vatican me gêne ? Nous allons nous en emparer sur-le-champ. Et d'une, c'est là-bas que se trouve la totalité du corps diplomatique. Pour moi, c'est du pareil au même. Toute cette racaille qui se trouve là-bas. Nous allons débusquer cette bande de salopards… Plus tard, nous pourrons toujours présenter des excuses. Tout cela n'a strictement aucune importance. […]
>
> HEWEL : Nous allons récupérer des documents, là-bas.
>
> HITLER : Là-bas, oui, nous allons mettre la main sur des documents. La trahison sera révélée au grand jour[14].

En revanche, lors de la réunion de situation nocturne suivante, les conseillers du Führer l'avaient apparemment convaincu de renoncer à cette initiative. « En tout cas, nous sommes au moins tous d'accord – y compris le Führer – pour laisser le Saint-Siège en dehors de

l'opération que nous préparons », notait Goebbels dans son journal, au cours de « discussions qui durent jusqu'à une heure avancée de la nuit ».

> Le Führer a l'intention de frapper un grand coup : il veut faire atterrir aux abords de Rome une division de parachutistes, actuellement stationnée dans le Midi de la France ; elle devra occuper la ville, arrêter le roi et toute sa famille, ainsi que Badoglio et consorts, et les ramener en Allemagne par avion. […]
>
> Il ressort des informations qui nous parviennent que le Vatican déploie une fiévreuse activité diplomatique. Il est sans doute, avec son appareil tentaculaire mondial, derrière toute cette affaire [de révolte contre Mussolini]. Le Führer avait d'abord l'intention d'inclure le Vatican dans les arrestations des responsables à Rome. Mais Ribbentrop et moi, nous nous y opposons vivement. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de forcer les portes du Vatican ; j'estime qu'une telle mesure serait même néfaste, compte tenu de la portée mondiale de nos actions[15].

En revanche, un autre témoin soutenait que Hitler avait réactivé ce plan. Le commandant de la Waffen-SS en Italie, le général Karl Wolff, affirmait qu'en septembre, le maître du Reich l'avait convoqué pour lui confier une mission d'une « importance historique mondiale ». Il voulait une étude de faisabilité de l'occupation du Vatican par les troupes allemandes, d'une saisie des archives et d'un déplacement du pape, ainsi que de la Curie, afin d'éviter qu'ils ne tombent entre les mains des Alliés. Le dictateur déciderait ensuite de

ramener ces dignitaires catholiques en Allemagne ou de les assigner à résidence en territoire neutre, au Liechtenstein. Il estimait que prendre le Vatican s'avérerait difficile, et demanda à Wolff sous quel délai il serait en mesure de monter l'opération[16].

Wolff aurait répondu qu'il ne pouvait s'engager sur une date, et tenté de l'en dissuader. La guerre avait poussé les forces de la SS en Italie à l'extrême limite de leurs capacités. En outre, le souverain pontife pourrait résister, et ils risquaient de le tuer. Néanmoins, insista le dictateur, il accordait personnellement une grande importance à l'opération. Il ordonna au général d'étudier la question et de rédiger un rapport[17].

« Que va-t-il advenir de l'Allemagne ? L'heure de Hitler sonnera dans peu de temps », songeait le cardinal Costantini le jour où de hauts dirigeants nazis débattaient de l'enlèvement de Pie XII. La chute de Mussolini constituait le point culminant de la série de revers qui avait débuté avec la reddition de Stalingrad, et qui continua avec la perte de la Tunisie. Au milieu de l'été 1943, l'Axe était confronté à la défaite tant dans le Sud qu'à l'Est. C'était le moment psychologique pour une révolution.

Les nazis ne l'ignoraient pas. « Si les événements venaient à être connus en Allemagne, certains éléments subversifs pourraient entrer en action et fomenter un coup identique à celui de Badoglio et consorts à Rome, notait Goebbels après ses réunions marathon de la fin juillet. Le Führer donne l'ordre à Himmler d'user des moyens policiers les plus durs pour étouffer dans l'œuf toute manœuvre de ce genre. »

Canaris transforma ces ordres en son ultime coup de maître. Hitler redoutait un soulèvement des travailleurs étrangers en Allemagne. En conséquence, le 31 juillet, la Wehrmacht approuva le plan de contre-insurrection de l'amiral, sous le nom de code

« Valkyrie ». Il fournissait la couverture parfaite au coup de force de Stauffenberg : les hommes désignés pour empêcher la révolution seraient ceux qui la prépareraient.

L'automne succédant à l'été, le jeune comte résistant réactiva la constitution d'un cabinet fantôme. Le père Delp dressa de nouveaux plans de décentralisation du pouvoir vers des groupes vocationnels locaux, et devint l'agent de liaison de Stauffenberg avec les dirigeants syndicaux catholiques dans la clandestinité, à Cologne. Moltke rencontra Delp et d'autres jésuites de Munich à la cathédrale St Michael de Munich afin de dessiner une nouvelle carte de l'Allemagne de l'après-guerre avant de la soumettre à l'approbation des Alliés. Le cousin de Moltke, Peter Yorck, informa Stauffenberg des projets politiques des jésuites et, à son tour, Yorck informa ces derniers des contacts du héros de Tunisie avec les généraux.

Dans une série de notes transmises clandestinement depuis leurs cellules, Müller et Dohnanyi insistaient sur la nécessité d'un passage à l'acte. Dohnanyi soulignait le « devoir moral » des comploteurs envers le gouvernement Badoglio. Le Bavarois attendait impatiemment son retour au Vatican, afin de coordonner les pourparlers de paix avec les Alliés. Entre-temps, Gereon Goldmann, un séminariste franciscain, porterait à Rome des messages de Canaris destinés à Albrecht von Kessel.

L'enquête de Roeder sur la trahison avait beau s'être enlisée, Himmler ouvrait l'œil. Des investigations de la Gestapo révélèrent par la suite que Stauffenberg « plaçait le clergé dans une position susceptible de servir leur objectif de liaison avec les milieux ecclésiastiques [et] le Vatican ». Le SS relevait que les planificateurs envoyaient « tout particulièrement auprès du pape des agents dignes de confiance, les diplomates les plus adroits, afin de faciliter des relations très étroites ». Pourtant, alors que dans d'autres villes, la

police secrète de Hitler réussissait à identifier les émissaires de Stauffenberg, à Rome, elle ne parvint à détecter qu'« une personne négociant avec le pape, et qui reste non identifiée ».

En réalité, à Rome, auprès du pape, Stauffenberg disposait de deux relais. Le premier était Kessel, le second l'agent de l'Abwehr, Paul Franken. Officiellement professeur d'histoire à l'école germanophone sise via Nomentana, Franken entretenait des relations avec le Vatican et avait noué de discrets contacts avec des diplomates britanniques et américains. Afin de couvrir ses activités de renseignements militaires, il percevait un traitement de l'Association de la recherche allemande à Rome, qui l'employait à la rédaction de rapports de la nonciature. En réalité, Franken, un catholique, reprit à son compte les contacts de Müller au Vatican [18].

Comme ce dernier, Franken faisait profil bas. Il évitait les lieux trop fréquentés par les agents allemands opérant contre le Vatican : l'ambassade du Reich au Saint-Siège, les bureaux de la Gestapo et le collège ecclésiastique allemand. Au lieu de quoi, il prit un logement dans une clinique dirigée par des religieuses allemandes, les Sœurs Grises. Deux fois par semaine, Kaas s'y rendait pour y traiter des maux de ventre et, avant de repartir, prenait le temps d'une visite de courtoisie à Franken. Les dimanches matin, Franken venait prendre le café à l'appartement de Kaas, souvent en compagnie du père Leiber [19].

Lors de ces entrevues, Franken informait le Vatican des plans visant à l'élimination de Hitler. À l'automne 1943, Leiber n'ignorait rien de ceux de Stauffenberg. Un officier de renseignements américain chargé d'enregistrer sa déposition, en 1944, nota la connaissance qu'avait le même Leiber d'un complot « autour de septembre-octobre 1943. De ce troisième complot, le père Leiber a été informé dans les [...] grandes lignes par un colonel, un attaché aux affaires culturelles, en poste à Rome. La tentative devait avoir

lieu au plus tard le 15 octobre, mais dépendrait d'une stabilisation préalable du front russe. À l'évidence, c'est l'absence d'une telle stabilisation qui entraîna l'abandon de la conspiration[20] ».

Franken exposa la réflexion des conspirateurs aux représentants du Vatican. Si l'armée de terre du général Olbricht était capable de neutraliser le centre de communications de Hitler, alors seule une contre-attaque à outrance de la Schutzstaffel réussirait à les arrêter. Pour empêcher cela, les comploteurs seraient tenus de désarmer les SS à la vitesse de l'éclair. Les commandants des régions militaires neutraliseraient les dirigeants des sections locales du parti nazi. Afin de s'assurer le secret, seuls un ou deux hommes auraient connaissance de chacun des éléments du plan Valkyrie. Les généraux qui ne seraient pas au courant à l'heure H recevraient leurs instructions du quartier général, à Berlin, où Stauffenberg répondrait à leurs appels. Ce dernier libérerait Josef Müller et, suite à la mort de Hitler, l'enverrait à Rome demander au pape d'appeler à un armistice mondial. Il faudrait informer le souverain pontife de ce que, cette fois, ils iraient jusqu'au bout[21].

L'idée de livrer la teneur de ces plans à Rome rendait Franken hésitant. Ses craintes atteignirent leur paroxysme lors d'une réunion d'octobre 1943, au cours de laquelle le père Leiber prit des notes écrites afin d'informer le pape. Franken les mit en garde : ces notes risquaient de tous les envoyer à la potence. Le lendemain, Leiber lui assura que Pie XII, après lecture en sa présence, avait approché ces pages de la flamme d'une bougie sur son bureau, en lui disant : « Vous pouvez lui dire que vous avez vu le pape brûler ces feuillets de sa propre main[22]. »

Début décembre 1943, Hitler fit convoquer Karl Wolff, l'officier supérieur commandant de la SS en Italie. Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'il lui avait ordonné de lui proposer un plan visant à

s'emparer de la personne du pape. Le Führer voulait une réponse sans détour : pourquoi rien n'avait-il été tenté[23] ?

Le général de la Waffen-SS répondit que se saisir du pape requerrait une opération de taille. À Rome, cela serait susceptible de provoquer une réaction brutale. Jusqu'à présent, l'Italie sous occupation allemande s'était tenue tranquille. L'Église offrait à la nation italienne sa seule source d'autorité incontestée. Les femmes italiennes lui restaient fidèles et dévouées. L'enlèvement du souverain pontife risquait aussi de provoquer des troubles parmi les catholiques français et allemands. Et cela coûterait cher à Berlin vis-à-vis de l'opinion internationale[24].

Adolf Hitler reporta la mise à exécution de ce plan, au moins jusqu'à ce qu'il réussisse à stabiliser le front italien. Il ordonna néanmoins à Wolff de se tenir prêt à agir sur-le-champ[25].

Le 19 janvier 1944, Claus von Stauffenberg téléphona au domicile berlinois du cousin de Moltke, Peter Yorck, qui faisait office d'agent de liaison avec le père Rösch et le Comité des ordres. Les SS venaient d'arrêter Helmuth von Moltke et quelqu'un avait imprudemment mentionné son nom. Dans le cadre de son travail au sein du Comité, ce dernier avait rencontré Josef Müller et appris l'existence de la filière vaticane. Stauffenberg ne pouvait qu'espérer que Moltke tienne suffisamment de temps pour laisser aux autres celui d'agir[26].

Après cette arrestation, les prêtres du Comité des ordres quittèrent son cercle et intégrèrent la cellule Stauffenberg. Avec l'intervention des jésuites du père Rösch, ce dernier entreprit de coordonner ses opérations avec le comte von Preysing, évêque de Berlin. Il le rencontra au moins une fois ce printemps-là, à Hermsdorf, pendant plus d'une heure, selon certains témoignages[27].

Les deux hommes discutèrent de l'impératif d'un changement de régime, et firent allusion à la question morale que soulevait un

assassinat. Plus tard, certains suggérèrent que cette rencontre avait joué un rôle important dans la décision de Stauffenberg de supprimer Hitler. Plus vraisemblablement, les deux interlocuteurs débattirent de la place de Preysing, en sa qualité de délégué du pape, après le renversement du régime, quand Josef Müller irait rechercher les conditions d'un armistice par l'intermédiation papale. Ce fut peut-être à cette fin que le père Leiber écrivit à Preysing en avril pour aborder la nécessité d'une meilleure communication par des « moyens confidentiels[28] ».

Selon tous les observateurs, Preysing donna son aval au complot. Il précisa apparemment ne pouvoir absoudre Stauffenberg par avance de ce que le jeune officier avait l'intention de faire. Pourtant, ainsi qu'il l'écrivit plus tard à la mère de l'intéressé, il ne lui avait pas refusé « sa bénédiction personnelle en qualité de prêtre[29] ».

Le 3 mars 1944, Müller comparaissait devant la *Reichskriegsgericht*, la plus haute juridiction pénale militaire, à Berlin. Il était vêtu de son costume trois-pièces gris et de sa cravate verte. Les débats se transformèrent en affrontement à huis clos entre l'armée et la SS[30].

Le Dr Sack, premier juge militaire, présidait la cour. Le lieutenant général Biron dirigeait le collège des juges, composé de généraux de haut rang. L'inspecteur Sonderegger, de la SS, représentait sa hiérarchie. Le juge-avocat général Roeder conduisait l'accusation[31].

Ce dernier allégua que le prévenu avait abusé de son autorité d'espion militaire pour conspirer avec l'ennemi, avec l'appui de ses amis de l'Église. Par conséquent, l'accusé avait commis un acte de haute trahison et devait mourir[32].

Le juge Biron objecta qu'avant de pendre un homme attestant de si brillants états de service militaires, et en faveur duquel le chef de la

garde rapprochée du Führer en personne avait témoigné, la cour se devait de présenter des preuves solides[33].

Roeder s'appuya sur la déposition des témoins à charge, en particulier celle du frère bénédictin Hermann Keller. Il avertit la cour de ce que « les plus hautes sphères du pouvoir suivraient » les débats de la cour[34].

Biron rétorqua que son tribunal préserverait son indépendance. Il n'avaliserait pas des décisions prises « ailleurs ». Il demanda à Müller ce qu'il avait à déclarer pour sa défense[35].

L'accusé souligna que ces accusations reprenaient des rumeurs émanant de personnages discrédités qui nourrissaient des griefs personnels à son égard. Une enquête avait déjà permis d'examiner les faits, avant de conclure au rejet de leurs accusations, plusieurs années auparavant. Sans quoi, comment aurait-il pu continuer à occuper un poste aussi confidentiel et aussi sensible au sein du renseignement ? Il avait agi sur ordre de sa hiérarchie, dans l'intérêt de son pays, ainsi que ses supérieurs en avaient attesté. L'accusation n'avait produit aucune preuve du contraire. Si la cour reconnaissait au moins cet aspect, alors elle devait lui rendre sa liberté[36].

Le collège des juges le déclara innocent. En revanche, la SS annonça son intention de l'arrêter sur la base de nouvelles charges. Afin de soustraire le prévenu aux griffes de la Gestapo, la Wehrmacht le mit de nouveau en état d'arrestation et le reconduisit à la prison de la Lehrterstrasse[37].

Claus von Stauffenberg était assis à l'écart dans la salle, en tant qu'observateur de l'armée. Il se dirigea vers Müller à l'instant où les huissiers lui passaient les menottes. Voyant s'approcher cet officier mutilé de guerre, les gardiens du tribunal s'écartèrent. Il fallut un moment à Jo le Bœuf pour le reconnaître, avec son cache-œil. Ils échangèrent un bref regard entendu[38].

À la fin mai 1944, des colonnes de fumée s'élevaient des monts Albains, à proximité de Rome. Du haut des jardins du Vatican, Pie XII et ses proches conseillers pouvaient discerner les patrouilles alliées. Mais les services de renseignements du Saint-Siège furent incapables de l'éclairer sur les intentions germaniques – défendre la ville ou se replier. Redoutant que des civils romains et des prêtres du Saint-Siège ne périssent sous le feu des tirs croisés, le souverain pontife prononça cette mise en garde dans une allocution, le 2 juin : « Quiconque osera porter la main contre Rome sera coupable de matricide devant le monde civilisé et le jugement éternel de Dieu. » À près de minuit, une longue colonne de chars Tigre défila dans un grondement devant la place Saint-Pierre, en direction du nord. À l'approche des Alliés, les Allemands avaient entamé leur repli[39].

Le lendemain matin, au point du jour, les forces américaines et allemandes s'affrontaient encore au sud de Rome. « Je me souviens encore très distinctement qu'en fin d'après-midi, le 3 juin, nous pouvions suivre une bataille de chars qui était en cours près de Lanuvio, dans les plaines au pied des monts Albains », se rappelait le chargé d'affaires américain, Harold Tittmann. Du haut des postes d'observation que formaient les longs murs d'enceinte des jardins du Vatican, il vit « un grand nuage de fumée et de poussière [en suspens] au-dessus du champ de bataille. […] Un char sortit pesamment de ce nuage, à découvert, suivi d'un autre, et ils échangèrent des tirs à une cadence rapide. Au bout de quelques minutes, ces deux chars replongèrent dans la mêlée, au milieu du nuage. On entendait sans relâche le grondement ininterrompu des canons ». La nuit du 3 juin, les habitants du Vatican eurent du mal à fermer l'œil, écrivit Tittmann dans son journal, en raison du vacarme que provoquaient les unités battant en retraite.

> Ensuite débutèrent les bombardements en piqué. Des dizaines de nos appareils s'abattirent sur les Allemands qu'ils bombardèrent aux abords immédiats de Rome, assez près de nous pour que nous puissions voir les bombes larguées par les avions. Nous pouvions aussi apercevoir les petits jets de flammes jaillissant de leurs ailes quand ils mitraillèrent la route. Nous étions assez écœurés de voir ces jeunes gens allemands recrus de fatigue défiler à pied devant nous, pour les voir ensuite se faire bombarder et mitrailler[40].

Tard dans la soirée du 4 juin, les premières patrouilles alliées entrèrent dans la ville éternelle. Ces hommes se faufilaient comme des ombres dans des rues plongées dans une nuit noire, prudemment, leurs armes prêtes à tirer. Cette nécessaire prudence devint vite inutile. La lumière matinale révéla des foules de Romains frénétiques, en liesse, massés dans les rues. Les chars américains avançaient au pas sur des chaussées semées de pétales de rose, que les femmes agglutinées sur les jeeps et les camions jetaient par poignées[41].

« J'avoue que j'ai dû faire l'effort de maîtriser mon émotion, écrivit plus tard le général vainqueur, Mark Clark, à son entrée dans Rome. Piazza Venezia était envahie par une foule monstre, et notre jeep avançait à la vitesse d'un escargot, sous une pluie de fleurs qui s'abattait sur nos têtes, des hommes nous empoignaient les mains et les couvraient de baisers. […] Je me sentais merveilleusement bien, au comble de la générosité, et d'une telle importance. Je représentais à la fois la force, la droiture et la réussite. » Assez vite, Clark et ses hommes furent complètement perdus, et, « comme les généraux sont les derniers des hommes à demander leur chemin », ils aboutirent

place Saint-Pierre. Un prêtre dut leur indiquer la direction du Capitole[42].

À Rome, ce jour-là, personne ne paraissait plus soulagé que le pape. Il était si certain de ne plus rien avoir à redouter qu'il protesta avec la dernière fermeté auprès des Alliés contre toute violation de l'enceinte du Vatican. À 10 heures, le matin du 5 juin, lorsqu'il se présenta à la fenêtre de son bureau pour bénir la foule des fidèles, il vit un char américain stationné à proximité d'une des colonnades du Bernin. Après vingt années de fascisme, le droit de laisser libre cours à son mécontentement suffit à faire le bonheur de Sa Sainteté[43].

Plus tard en cette même journée, toute la ville éternelle paraissait s'être rassemblée place Saint-Pierre. Sous une volée de cloches, à 5 heures de l'après-midi, 300 000 personnes investirent l'esplanade. « Le soleil de l'après-midi zébrait les toits de Rome de ses rayons obliques, notait une religieuse américaine dans son journal, déversant des torrents de lumière dorée sur un océan multicolore[44]. »

Les fenêtres du balcon s'ouvrirent. Tout se figea, tous se turent. Pie XII dans sa robe blanche sortit et vint seul à la balustrade. Une clameur monta de la foule. Les Romains le saluèrent de la main, tenaient leurs enfants levés en l'air et s'exclamèrent : « Vive le pape[45] ! »

Le souverain pontife prononça ensuite l'un des discours les plus brefs et les plus dépouillés de tout son règne. Il remercia saint Pierre et saint Paul d'avoir protégé la cité. Appelant les Romains à surmonter toute soif de vengeance, il s'écria : « *Sursum corda !* » – « Haut les cœurs[46] ! »

Après son retrait du balcon, la foule salua en lui le « sauveur de Rome ». Eric Sevareid, reporter radio aussi chevronné qu'endurci, ne put s'empêcher d'en avoir les larmes aux yeux. Quoique rejetant tout sentiment de respect envers le Vatican, qu'il jugeait « trop bien

disposé envers le fascisme », il s'avoua ému par la faculté du pape à exprimer le chagrin et l'espoir de la famille humaine dans sa totalité[47] [*1].

Au cours des journées suivantes, Pie XII accorda des audiences collectives aux militaires alliés. Un officier américain lui mentionna un certain nombre de soldats juifs, membres de son groupe, aussi le souverain pontife prononça-t-il une bénédiction en hébreu. Ce geste fut si bien perçu que, lors d'audiences ultérieures, le Saint-Père s'enquit de la présence de soldats de confession juive, afin de les bénir[48].

Sous l'occupation allemande, les SS avaient arrêté et déporté à Auschwitz 1 007 juifs romains. Quinze d'entre eux avaient survécu. Le pape ne se prononça jamais publiquement au sujet de leur déportation. Au cours de la même période, 477 juifs s'étaient cachés dans la cité du Vatican, et 4 238 avaient trouvé asile dans des monastères et des couvents romains[49].

---

*1. Le Préambule de la Déclaration universelle des Droits de l'homme du 10 décembre 1948 stipule : « Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde. » *(N.d.T.)* Source : www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/.

20

Cela doit advenir

Alors que les Alliés prenaient Rome, les craintes de Hitler se fixaient sur la France. Il doutait de l'imminence d'une invasion, mais cette attente l'irritait. En avril, l'Abwehr s'était procuré les épreuves d'une proclamation encore secrète d'Eisenhower au peuple français, annonçant le débarquement des troupes alliées. Pourtant, les missions de reconnaissance au-dessus du sud-est de l'Angleterre faisaient état d'un très faible déploiement de barges de débarquement en face des côtes de Dunkerque où, selon le Feldmarschall Erwin Rommel, les Alliés frapperaient. Les météorologues de la Luftwaffe prévoyaient plusieurs jours de mauvais temps. Le général commandant la XV^e^ amée, chargée de monter la garde dans le Pas-de-Calais, était sorti pour une partie de chasse. Rommel retourna à Berlin fêter l'anniversaire de son épouse. Lorsque le maître du Reich se coucha, après minuit, entre le 5 et le 6 juin, il ne soupçonnait pas que cinq mille vaisseaux ennemis avaient déjà appareillé vers la Normandie[1].

Quelques heures plus tard, des informations concernant des parachutages et des atterrissages de planeurs se répandirent. Les troupes stationnées le long du Mur de l'Atlantique entendirent des

moteurs de navires le long des côtes. Personne n'osa réveiller le Führer. En temps de guerre, les premiers rapports se révélaient souvent faux. La situation ne se clarifierait pas avant l'aube, se persuadèrent les aides de camp du Führer[2].

À cette heure-là, les Alliés auraient établi une tête de pont. Il ne fallut aux forces d'invasion que douze heures sanglantes pour s'emparer d'une bande de terre européenne profonde de trois kilomètres et longue d'une vingtaine. La suprématie aérienne alliée empêchait les unités de réserve allemandes de faire mouvement en plein jour. Lorsque débuta la réunion de situation du Führer, à midi, le 6 juin, il avait déjà perdu la France[3].

Cet après-midi-là, le père Delp effectuait le trajet en train de Munich à Bamberg. Un pasteur de mouvement de jeunesse l'avait invité à s'adresser à un groupe de jeunes catholiques. Depuis l'arrestation de Moltke, cinq mois auparavant, la prudence avait imposé au père Delp de vivre constamment sur ses gardes. Il était ravi d'avoir une occasion de prendre la parole. Pourtant, il avait aussi d'autres raisons plus pressantes de se rendre à Bamberg. Tandis qu'il relisait ses notes à bord du train express en direction du nord, un autre conspirateur, un laïc, le monarchiste Franz Sperr, s'était déjà chargé des travaux d'approche[4].

À 15 heures, Sperr se rendait dans l'une des plus élégantes demeures de Bamberg. Ce fut Claus von Stauffenberg qui le fit entrer. Ne sachant pas quand il pourrait revoir sa famille, le colonel s'était accordé quelques jours de congé loin de Berlin. Il dressa à son visiteur un sombre tableau du conflit mondial. Le manque de réserves de main-d'œuvre plaçait l'Allemagne en fâcheuse posture. Selon le récit qu'en livra Sperr, voici ce que lui confia son hôte : « La paix requiert un changement radical en politique intérieure – l'élimination du Führer. » Le monarchiste bavarois l'avait quitté bien avant

21 heures, lorsque le père Delp achevait une leçon au presbytère de la Kleberstrasse[5].

Le pasteur du groupe des jeunes, Jupp Schneider, conduisit ensuite Delp dans un bureau. Il lui présenta une collègue de longue date, Toni Müller. Schneider la décrivit comme une personne de confiance qui mènerait le prêtre à une certaine adresse[6].

Müller roulait à bicyclette, en zigzaguant lentement devant Delp qui suivait à pied. Au bout de 2,1 kilomètres, elle laissa tomber un mouchoir devant une maison de la Schützenstrasse. Delp frappa à la porte. L'épouse de Stauffenberg, Nina, ouvrit. Son mari semblait attendre Delp et le reçut de bonne grâce. Certains récits ultérieurs dressèrent le portrait d'un Stauffenberg furieux que le jésuite se soit présenté à son domicile, car les visites des membres de la conspiration mettaient sa famille en péril. Pourtant, la visite de Sperr, ce jour-là, n'avait pas suscité de telles inquiétudes. Delp et le jeune comte se parlèrent deux heures, jusqu'à onze heures et demie, horaire auquel le prêtre repartit attraper le dernier train du retour pour Munich[7].

Certains éléments tangibles fournissent quelques indications de la teneur de leur conversation. Plus tard, dans un récit délibérément trompeur, Delp écrivit qu'ils avaient parlé « en termes généraux de l'état de l'Allemagne, des préoccupations des évêques et des relations entre l'Église et le gouvernement ». Cette version, rédigée à l'intention des enquêteurs de la Gestapo, omettait sa prise de parole devant un groupe clandestin à Bamberg et le signal du mouchoir lâché par terre, un geste de pure technique d'espionnage, qui l'avait mené à la maison de Stauffenberg. Au lieu de quoi, le pasteur prétendait s'être rendu en visite dans le Nord « par hasard » – poussé à effectuer ces deux heures de trajet en train vers le nord parce qu'il était « personnellement curieux, à titre personnel », d'en savoir

davantage sur l'invasion en Normandie. Il ne précisait pas pourquoi il s'attendait à être reçu par le colonel comte. Durant cette visite, poursuivit-il, il décida de demander à son hôte si les jésuites, exclus du service militaire, pourraient devenir membres de l'Organisation Todt, l'organisme de construction qui bâtissait les bunkers du Führer[8].

Grâce à Sperr, la Gestapo obtiendrait une version qui semblait plus crédible. Delp savait que Stauffenberg planifiait une tentative d'assassinat, attesta ce dernier, car l'officier d'état-major avait fait part de son plan à l'ecclésiastique. Passant en revue ce que le jeune monarchiste qualifiait de « questions liées à la résistance », les deux hommes avaient discuté de la manière dont les évêques catholiques seraient susceptibles de seconder les membres du complot. Delp avait exposé « tout ce qu'il savait au sujet des évêques et des organismes ecclésiastiques dans certaines villes », précisa le monarchiste. Le jésuite avait abordé plus en profondeur les idées politiques qu'il avait développées avec Moltke, en se fondant sur les encycliques papales à résonance sociale. Stauffenberg s'accordait avec le programme de Moltke, du moins tel que le jésuite le lui avait exposé. Dans l'Allemagne posthitlérienne, les travailleurs partageraient la décision en matière de salaires et d'horaires, et bénéficieraient de forts dispositifs de protection sociale. Pourtant, Delp, comme le colonel comte, défendait aussi les principes aristocratiques. Tandis que le prêtre rejetait le « nivellement » nazi et insistait sur le règne d'une « élite créatrice », le jeune noble dissident avait rédigé à l'intention des conspirateurs le texte d'un serment qui déclarait : « Nous méprisons le mensonge de l'égalité et nous inclinons devant les hiérarchies établies par la nature[9]. »

Devant son visiteur, l'officier d'état-major s'était probablement peu répandu au sujet de la manière dont Hitler périrait. Toutefois, pour

que les évêques apportent leur soutien au complot, il leur fallait savoir non seulement que le coup de force aurait lieu, mais également quand. En fait, après la rencontre entre les deux hommes, les jésuites de Munich connaissaient les dates telles que prévues initialement, et les dates modifiées. Apparemment, Delp encouragea lui-même ces projets ; il confia à un ami, professeur d'école de commerce, Georg Smolka, qu'il avait insisté en présence de Stauffenberg sur « le désir de nombre d'entre eux de passer à l'action le plus tôt possible[10] ».

Avant de regagner Munich, le père Delp s'était arrêté au presbytère de Jupp Schneider. Ce dernier se rappelait un prêtre survolté, lui déclarant : « Je crois avoir fait davantage aujourd'hui pour ma patrie et pour vous tous que de toute ma vie avant cela. Priez pour que tout se passe bien[11]. »

Le lendemain, le jésuite s'exprimait de manière encore plus suggestive. Dans le presbytère de l'église du Précieux-Sang, à Bogenhausen, il évoquait « les droits de la résistance à deux reprises, en une moitié de soirée, et de façon très directe, se rappelait son ami Hans Hutter. Il était convaincu de ce que les chrétiens devaient avoir un droit de résister pour des motifs de conscience, pour peu que diverses conditions soient réunies. En particulier, il fallait obtenir la garantie que ceux qui maniaient ce droit de résistance soient en position de briser le pouvoir du dictateur pour le lui ravir. Durant nos conversations, et je m'en souviens encore très précisément, il soulignait qu'une résistance était une nécessité politique absolue afin de prouver au monde qu'il subsistait en Allemagne des forces encore bien vivantes capables de dominer la dictature de l'intérieur ». Dans le contexte de ces remarques, Hutter attachait une signification bien précise aux dernières paroles que prononça Delp au moment de repartir – « Cela doit advenir » – et à ce que le même Delp inscrivit

sur un exemplaire de son livre, *L'Homme et l'histoire* [*Der Mensch und die Geschichte*] : « Celui qui n'a pas le courage de faire l'histoire devient son pauvre sujet. Faisons l'histoire[12]. »

Début juillet, l'oncle de Dietrich Bonhoeffer rendit visite à Josef Müller en prison. Paul von Hase, commandant militaire de Berlin, avait rejoint les conspirateurs. Dans l'éventualité d'un coup d'État militaire, promettait Hase, il bouclerait les bâtiments gouvernementaux. La Wehrmacht fournirait les troupes. Ce serait pour bientôt[13].

Quelques jours plus tard, le cercle de Stauffenberg transmit un message au prisonnier. Il lui fut acheminé par l'intermédiaire du commandant de la prison de la Lehrterstrasse, le major Maas, qui avait aussi intégré la conspiration. Dans l'éventualité d'un renversement du dictateur, Maas libérerait le Bavarois. Le colonel comte disposerait d'un avion, avec le plein de carburant, attendant de ramener Müller à Rome. Là, ce dernier associerait sa voix à celle de Pie XII afin d'engager des pourparlers de paix avec les Alliés. Pour accélérer les choses, comme lors du complot de mars 1943, le Saint-Père avait de nouveau accepté d'accorder un *agrément* officiel stipulant sa volonté de recevoir l'envoyé qu'on lui proposerait, avant que le soulèvement ne soit véritablement engagé. Les « amis romains » de Müller l'avaient nommé par anticipation « émissaire spécial du nouveau gouvernement » auprès du Saint-Siège, avec le titre et le statut de futur ambassadeur. Certains avaient vu dans le Vatican la première puissance étrangère à reconnaître le pouvoir de Hitler, et ce serait à présent la première puissance étrangère à légitimer sa chute[14].

Dans la soirée du 19 juillet, Stauffenberg entrait dans une église de Berlin. Il trempa le bout des doigts de sa main valide dans la

vasque du bénitier et fit le signe de la croix. Werner von Haeften était assis sur un banc d'église vers le fond tandis que le colonel comte traversait la nef éclairée de bougies, en direction d'un confessionnal. Selon certains témoignages, il s'agenouilla à la grille, garante de confidentialité, et demanda l'absolution de saint Léon, accordée aux catholiques exposés à un danger de mort imminente. Au bout de quelques minutes, il ressortit de l'église et s'engouffra dans un véhicule qui l'attendait [15].

Descendant de voiture devant chez lui, il donna instruction à son chauffeur de revenir à 6 h 30 le lendemain matin. Ensuite, une fois en sécurité, à l'intérieur, il tira les rideaux de la chambre et chargea sa serviette de deux blocs d'explosif, du plastic, de 975 grammes chacun [16].

21

La sainte Allemagne

À 7 heures, le matin du 20 juillet, Stauffenberg arrivait à l'aérodrome de Rangsdorf, à Berlin. Sur le tarmac, il retrouva Haeften, porteur d'une serviette identique à la sienne. Ils embarquèrent à bord d'un Heinkel 111, moteurs au ralenti, et échangèrent ensuite leurs cartables. Le brouillard retarda le décollage. Stauffenberg signala au pilote qu'ils devaient être partis à 8 heures, afin qu'il puisse être à Rastenburg à midi, pour informer le Führer d'affaires de la plus haute importance[1].

Adolf Hitler se réveilla à 9 heures et se rasa, les mains tremblantes, en prenant soin des contours de sa moustache. Derrière la porte, dans le salon, son serviteur personnel, Linge, disposa un plateau sur la table basse. Le dictateur s'approcha d'un pas traînant et, dans le souvenir du serviteur, observa des choux à la crème d'un œil suspicieux. Il pria son serviteur de les faire goûter, afin de détecter un éventuel poison. L'autre lui répondit que le personnel de Rastenburg les avait vérifiés. Il voulait qu'on les contrôle à nouveau. Alors que Linge repartait avec le plateau, le Führer téléphonait à son officier d'ordonnance, Nicholas von Below, et lui demanda de changer le lieu de la conférence militaire du jour. Ils se réuniraient

dans le baraquement qui abritait la salle des cartes, et pas dans le bunker en béton habituel[2].

À 10 h 30, le Heinkel se posait en Prusse orientale. Stauffenberg et Haeften descendirent de l'appareil, s'installèrent à bord d'une voiture de l'état-major, et roulèrent au milieu d'une sombre forêt de pins. Pour eux, membres de confiance du Haut Commandement, le franchissement de deux postes de contrôle se limitait à une simple formalité, et leurs serviettes ne furent pas fouillées. Le véhicule s'immobilisa devant le bunker de l'État-major général, où quelques officiers assez empâtés prenaient leur petit déjeuner à une table de pique-nique, sous un arbre. À l'intérieur du bunker, Stauffenberg et Haeften repérèrent une pièce à l'écart et fermèrent la porte. Un ventilateur brassait un air chaud. Le colonel comte suspendit sa casquette et sa vareuse, retira sa ceinture et s'ébouriffa les cheveux. Ensuite, il se présenta au rapport au Feldmarschall Wilhelm Keitel. Sans se lever de son bureau, ce dernier le toisa des pieds à la tête et lui fit observer que son allure lui paraissait un peu trop décontractée pour une réunion d'état-major du Führer. Il lui répondit qu'il allait rectifier la tenue avant la séance ; il souhaitait simplement éviter de maculer son uniforme d'auréoles de transpiration, car il faisait toujours si chaud dans le bunker, pendant ces conférences. Keitel lui apprit que Hitler avait ordonné le déplacement de la réunion dans le baraquement en bois[3].

À 12 h 15, Stauffenberg avait regagné la petite pièce à l'écart pour « rectifier la tenue ». Il s'accorda aussi le temps de régler le détonateur. Cette tâche délicate exigeait de lui qu'il écrase une capsule contenant de l'acide. Il se servit pour ce faire d'une pince spécialement conçue pour être maniée avec sa prothèse de main. Ce changement de lieu leur imposait d'amorcer deux pains d'explosifs : un baraquement en bois ne comprimerait pas le souffle de la

déflagration de la même manière qu'un bunker en béton. Mais il avait à peine terminé l'amorçage du premier pain de plastic que quelqu'un frappa à la porte. « Stauffenberg, on vous attend ! » s'exclama un officier d'escorte depuis le couloir. Ils devraient se contenter d'une seule charge[4].

À 12 h 30, il suivit l'officier dans le baraquement où se déroulerait la conférence. À son entrée dans la salle, Keitel et les officiers au généreux tour de taille se tenaient debout autour de la table. Un autre ânonnait un exposé monotone à propos du front de l'Est. Hitler, qui manipulait une loupe, leva les yeux. « Colonel Claus Schenk von Stauffenberg, annonça l'officier, chef d'état-major auprès du commandant de l'armée de réserve et de l'intérieur, héros de la campagne de Tunisie. » Le dictateur serra la main artificielle du nouvel arrivant, en le fixant d'un regard perçant. Les gradés firent place au héros estropié, qui s'assit à la droite du Führer. Il posa sa serviette et la repoussa du pied sous la table. L'exposé reprit, sur le même débit monotone. Hitler se pencha en avant pour examiner une position sur la carte. Stauffenberg se leva, l'air de rien, s'approcha de Keitel, et lui marmonna qu'il devait passer un coup de téléphone. Keitel opina, mais tapota le cadran de sa montre de l'index, comme pour lui signifier : « Faites vite[5] ! »

Dans le couloir, il décrocha un combiné téléphonique, qu'il cala contre son oreille. L'officier d'escorte le regarda brièvement faire, avant de regagner la salle des cartes. Stauffenberg raccrocha, s'en fut d'un pas rapide à l'autre bout du couloir, et retrouva Haeften sur la pelouse, à l'extérieur. Ils s'étaient éloignés du baraquement d'une cinquantaine de mètres et s'approchaient de la table de pique-nique quand ils entendirent une explosion[6].

Des flammes bleuâtres et jaunes jaillirent du baraquement. Des corps furent projetés par les fenêtres. Il y eut une pluie d'éclats de

verre, de bois et de panneaux d'aggloméré. Des officiers et des ordonnances se précipitèrent au milieu des gémissements et des hurlements des victimes réclamant un médecin. On sortit un corps immobile sur une civière, recouvert de la pèlerine d'été du Führer[7].

Stauffenberg et Haeften s'engouffrèrent dans leur voiture. Sur la route de l'aérodrome, le lieutenant jeta le pain de plastic inutilisé dans les bois. Au premier poste de contrôle, les gardes les laissèrent passer ; au second, quelqu'un avait donné l'alarme. Une barrière abaissée bloquait le véhicule et la sentinelle avait déjà le doigt sur la courroie de son fusil. Le colonel descendit promptement, téléphona à un capitaine des gardes de sa connaissance, et tendit le combiné à la sentinelle. Quelques instants plus tard, la barrière se relevait[8].

Lorsqu'ils atteignirent le terrain d'aviation, le pilote avait fait chauffer les moteurs. À 13 h 15, le Heinkel décollait et virait plein ouest, cap sur Berlin[9].

À l'extérieur du baraquement, des cadavres calcinés gisaient sur des brancards alignés dans l'herbe. Le médecin personnel du dictateur, Theo Morrell, passa cet alignement en revue, opérant un tri. « Mort, mort, mortellement blessé, mort. » Arrivé devant une forme allongée sur le dos, il s'immobilisa. Le pantalon pendait en lambeaux, les jambes présentaient des brûlures. La peau était couverte de poussière et de particules de fibres de bois. Les cheveux roussis étaient dressés telles des épines de cactus. Pourtant, la victime ne souffrait d'aucune blessure traumatique, et n'avait pas perdu de sang. Malgré le visage maculé de suie, les yeux bleus et vifs lançaient des éclairs. Une légère bruine se mit à tomber. Morrell en recueillit quelques gouttelettes dans son mouchoir et essuya la moustache la plus célèbre de l'univers[10].

À 16 h 30, Stauffenberg montait le majestueux escalier du quartier général de l'armée de réserve et de l'intérieur, situé Bendlerstraße. Dans un bureau du deuxième étage, il retrouva le major Ludwig von Leonrod et le général en retraite Beck. Ils libérèrent tous le cran de sûreté de leurs Lüger, puis firent irruption dans le bureau voisin du commandant de l'arme, le général Friedrich Fromm. Le Führer était mort, annonça Stauffenberg. Il le savait parce qu'une bombe avait explosé et il était présent sur place. Ils devaient mettre en œuvre le plan Valkyrie, afin de maintenir l'ordre[11].

Fromm refusa. Faute d'une déclaration officielle, rétorqua-t-il, ils devaient partir du principe que le coup de force avait échoué. Selon les récits qu'en firent ultérieurement Fromm et d'autres témoins, il s'ensuivit un échange en ces termes :

> STAUFFENBERG : Aucune des personnes présentes dans cette salle n'a pu survivre.
>
> FROMM : Comment le savez-vous ?
>
> STAUFFENBERG : Parce que c'est moi qui ai déposé la bombe.
>
> FROMM : Vous !
>
> STAUFFENBERG : Vous autres, les généraux, vous n'avez fait que causer, sans jamais agir. Fini le temps des conversations autour d'une tasse de thé et des palabres.
>
> BECK : Je suis d'accord.
>
> FROMM : C'est une trahison de la patrie ! [*Landesverrat.*]

STAUFFENBERG : Non, mon général. C'est de la haute trahison [*Hochverrat.*]

FROMM : Je vous déclare en état d'arrestation.

STAUFFENBERG : C'est nous qui vous arrêtons[12].

Il y eut rixe. Haeften planta le canon de son pistolet contre la poitrine de Fromm. Le général se soumit et le major Leonrod le fit sortir. Stauffenberg décrocha un téléphone et appela le centre de communications. À 16 h 45, suivant ses ordres, le quartier général de l'armée de réserve et de l'intérieur câblait un message ultrasecret aux commandants sur le terrain dans tout le Reich : « Le Führer Adolf Hitler est mort[13]. »

Depuis sa cellule de la Lehrterstrasse, Josef Müller entendit le martèlement des bottes dehors dans la rue. Le bataillon de garde Grossdeutschland du général Hase avait entamé son déploiement[14].

En fin d'après-midi, Maas, le commandant de la prison, vint le voir. « Hitler est mort, annonça-t-il. Il a été assassiné. » « Enfin », songea Müller, dans son souvenir. Un avion de l'Abwehr se tenait prêt, à Rangsdorf, il le savait. À l'aube, si le coup de force réussissait, il serait de retour au Vatican[15].

Le père jésuite Lothar König passa la nuit du 20 juillet à Munich-Pullach. Au Berchmanskolleg, ils se réunirent en petit comité autour d'un poste de radio, avec des officiers de l'armée de l'intérieur loyaux envers Stauffenberg, qui avait réquisitionné l'école des jésuites pour en faire un poste de commandement provisoire. À 18 h 38, la musique diffusée par la station de radio s'interrompit et un présentateur intervint. « Le Führer a été victime d'une tentative

d'assassinat, mais il n'est pas grièvement blessé. Je répète, il n'est pas grièvement blessé. Nous ne disposons d'aucune précision pour le moment. » Le bulletin fut repris toutes les quinze minutes jusqu'à 9 heures du soir, lorsque le même présentateur promit que le Führer en personne allait bientôt s'exprimer[16].

Au quartier général du tyran, la pluie fouettait les fenêtres du bunker-salon de thé. Il était assis dans son fauteuil favori, en tenue officielle, la main bandée, le bras en écharpe, heureux. Le Dr Morrell, agenouillé, lui prenait le pouls. Autour d'eux, des secrétaires sanglotaient. Stupéfait, Morrell constata que son patient avait un pouls normal[17].

Morrell se souvenait d'avoir entendu le Führer s'exclamer : « Je suis immortel ! Je suis l'enfant de la Destinée. Si je n'avais pas déplacé le lieu de la conférence, je serais mort. Voyez-vous, la charpente en bois a permis au souffle de l'explosion de se dissiper. Jamais je n'ai vu une chance pareille ! Maintenant, ces salopards, je les tiens. Maintenant, je peux prendre des mesures ! » Dans un accès de colère, il se leva. « Exterminez-les ! Oui, exterminez-les[18] ! »

Un téléphone sonna. Himmler souhaitait lui présenter ses félicitations et lui exprimer son soutien. Il y eut ensuite d'autres appels, de généraux qui tentaient de vérifier les rumeurs de décès du Führer. L'humeur du dictateur changea brusquement. Il approuva un communiqué radiodiffusé annonçant qu'il avait survécu à une tentative d'attentat, mais refusa de répondre à d'autres coups de téléphone. Il s'enferma dans un silence maussade, en écoutant la pluie tambouriner aux fenêtres[19].

À 22 heures, Stauffenberg avait manié les téléphones depuis cinq heures sans discontinuer. De la Bendlerstraße, il avait appelé les commandants militaires d'un bout à l'autre du continent européen,

s'efforçant de rassembler les énergies autour du coup de force. Pourtant, à la tombée de la nuit, des rapports avaient circulé, affirmant que le maître du Reich avait survécu. Et, souvent, ces rapports atteignaient les commandants en même temps que les ordres émanant de Stauffenberg, à Berlin. Les généraux n'avaient aucune envie de mettre en œuvre le plan Valkyrie sans avoir la certitude que Hitler soit mort. Ils se dérobèrent. Quand les pairs du colonel comte au sein de la conspiration s'interrogeaient sur ce qui justifiait de poursuivre la lutte, il leur désignait son bureau, une photographie de ses enfants. « Je fais cela pour eux, leur dit-il. Ils doivent savoir qu'il existait aussi une Allemagne honnête[20]. »

La maîtrise de la situation avait déjà échappé aux conspirateurs. Dans une autre aile du bâtiment, un groupe d'officiers loyalistes, armés de mitraillettes et de grenades, libérait le général Fromm et le ramenait à son bureau. Il convoqua une cour martiale composée de trois autres généraux, qui condamna aussitôt les séditieux à mort. Une escouade se dirigea vers le poste de commandement de Stauffenberg, afin de le mettre aux arrêts. Il agrippa son pistolet à son ceinturon et l'arma des trois doigts de sa main gauche. Quelqu'un tira. Atteint à l'omoplate gauche, il tituba. Il battit en retraite dans l'antichambre du bureau de Fromm. Haeften brûla des documents. Beck fixait son arme du regard, avec une expression suicidaire. L'officier d'état-major retira son cache-œil pour en frotter l'orbite vide. « Ils m'ont tous laissé en plan », dira-t-il, avec une expression d'une tristesse indescriptible[21].

Le détachement venu l'appréhender pointa les canons de ses armes dans l'encadrement de la porte. Stauffenberg et Haeften jetèrent leurs pistolets. En quelques formules laconiques, le premier assuma l'entière et pleine responsabilité de la tentative d'assassinat. Tous les autres, affirma-t-il, s'étaient bornés à suivre ses ordres.

Insensible à ce plaidoyer, Fromm jubila : « Je vais maintenant vous faire subir le sort que vous auriez dû me faire subir cet après-midi[22]. »

À minuit passé de treize minutes, les gardes poussèrent le colonel comte dehors. Ils le placèrent devant un tas de sable, dans la cour que les chauffeurs des officiers illuminèrent des faisceaux des phares de leurs véhicules. Albert Speer, ministre des Armements du Reich, se remémorait ce moment en ces termes : « Au milieu de Berlin plongé complètement dans les ténèbres [...] [la cour] faisait le même effet théâtral qu'un décor de cinéma illuminé au beau milieu d'un studio plongé dans l'obscurité. De longues ombres noires ajoutaient à la plasticité du décor. » Un bataillon de dix gardes pointa ses fusils. Stauffenberg porta à ses lèvres la croix en or qu'il portait toujours autour du cou. « Longue vie à la sainte Allemagne[23]. »

22

Une mine de renseignements

Radio Berlin diffusa le message de Hitler, prononcé d'une voix éraillée, à 1 heure du matin, le 21 juillet. « Mes camarades allemands, dit-il,

> si je m'adresse à vous aujourd'hui, c'est d'abord pour que vous puissiez entendre ma voix et sachiez que je suis indemne, que je vais bien, et ensuite pour que vous soyez informés d'un crime sans précédent dans l'histoire de l'Allemagne. Une toute petite clique d'officiers ambitieux et irresponsables, mais non moins stupides et insensés, ont échafaudé un complot pour m'éliminer et, avec moi, l'état-major du Haut Commandement de la Wehrmacht. La bombe, placée par le colonel comte Stauffenberg, a explosé à deux mètres de moi, sur ma droite. Elle a grièvement blessé un certain nombre de mes fidèles et loyaux collaborateurs, et l'un d'entre eux est mort. Je suis moi-même complètement indemne, hormis quelques égratignures, quelques contusions et brûlures. Je considère cela comme une confirmation de la tâche qui m'a été

> assignée par la Providence. Le cercle de ces usurpateurs est très limité et n'a rien de commun avec l'esprit qui anime la Wehrmacht allemande et, surtout, rien de commun avec le peuple allemand. C'est une bande d'éléments criminels, qui sera anéantie sans merci. Le devoir incombe à chaque Allemand, quel qu'il soit, d'affronter ces éléments sans pitié aucune, et soit de les arrêter immédiatement ou – s'ils devaient résister à leur arrestation – de les éliminer sans plus réfléchir. Cet ordre a été adressé à l'ensemble de nos troupes. Vous devez exécuter [cet ordre] aveuglément, en conformité avec l'esprit d'obéissance auquel l'armée allemande est accoutumée[1].

Quand le père König entendit le discours de Hitler, raconta un témoin, il pâlit. Il savait que le père Delp avait rencontré Stauffenberg quelques semaines auparavant. Les deux prêtres connaissaient les plans de l'officier d'état-major catholique. König demanda à l'un de ses homologues jésuites, le père Franz von Tattenbach, d'avertir Delp de se cacher[2].

Tattenbach enfourcha sa bicyclette et, dans l'obscurité, se rendit au presbytère de Bogenhausen. Il appuya son engin contre un arbre, lança des cailloux contre le carreau de Delp, qui apparut à une fenêtre, en survêtement. Tattenbach attrapa une échelle, grimpa tout en haut et l'informa. « Ah, mais quelle horreur », s'écria spontanément le prêtre[3].

Pour éviter de prêter le flanc à la moindre suspicion de culpabilité, il resterait à St. Georg et dirait la messe. S'il était contraint de s'enfuir, assura-t-il à Tattenbach, il pourrait s'éclipser par une porte dérobée, dans le mur d'enceinte du presbytère. Elle donnait sur le

parc Herzog, où il retrouverait des contacts, qui l'achemineraient discrètement jusqu'à une maison de fermier[4].

Des gardes SS pleins de morgue arpentaient les couloirs de la prison de la Lehrterstrasse. Durant les heures précédant l'aube du 21 juillet, ils accablèrent les prisonniers de quolibets et de sarcasmes, leur hurlant que le Führer était vivant. Un soldat de deuxième classe dont la cellule jouxtait celle de Müller éructa qu'il aurait préféré que Hitler meure. Un gardien l'entendit et le tira hors de sa cellule, en lui hurlant qu'il allait payer pour ses paroles[5].

Ochsensepp et d'autres conjurés incarcérés s'interrogeaient sur ce qui avait pu mal tourner. Ils savaient que les deux contingents de conspirateurs, en Prusse orientale et à Berlin, n'avaient pu communiquer correctement entre eux. Personne ne savait pourquoi. Mais quand Stauffenberg avait rallié Berlin, croyant toujours avoir tué le dictateur, il s'était presque écoulé quatre heures cruciales. Lorsque les conjurés mirent enfin leurs troupes en mouvement, certains dirigeants nazis avaient repris le dessus et alerté des commandants d'unités restés loyaux envers le régime. Le coup d'État se délita avant même d'avoir débuté.

La Lehrterstrasse accueillit un défilé de généraux menottés. Échangeant un bref regard avec le général Stieff qui portait monocle, Müller leva à son tour ses mains entravées, en signe de solidarité, comme pour indiquer à l'officier supérieur qu'ils devaient rester unis, en assumant jusqu'aux conséquences ultimes[6].

Les prêtres de l'entourage du père Delp le supplièrent de prendre la fuite. Fin juillet, l'enquête des inspecteurs de la SS avait porté ses premiers coups de sonde à la périphérie du cercle clandestin des jésuites. Mais l'ecclésiastique répéta qu'il refusait de délaisser ses paroissiens en « ces temps difficiles de bombardements aériens de

nuit ». Il ne voulait pas non plus compromettre sa profession de foi finale, prévue pour la mi-août. Mais sa plus vive préoccupation restait sans doute d'éviter les soupçons qui se porteraient sur lui ou sur d'autres s'il s'enfuyait, ainsi qu'il l'avait confié au père Tattenbach la nuit de l'échec du coup de force. Il resta donc à St Georg, visiblement inquiet. Le père Braun, qui rendit visite à Delp et Rösch « immédiatement après » le 20 juillet, s'en souvenait encore : « Nous sentions tous une forme de prémonition menaçante peser sur nous. Personne ne savait l'ampleur du danger ou son degré de proximité. Mais nous n'en parlions pas. En revanche, à plusieurs reprises, lorsque nous avions la certitude de ne pas être observés, il [Delp] m'a adressé un clin d'œil. Son regard résumait tout, avec cette question : que va-t-il arriver ? » Le 27 juillet, un ami de Delp, Georg Smolka, lui conseillait instamment d'aller se cacher dans une ferme de Bavière. Avec un sourire, le prêtre ouvrit un tiroir, révélant un revolver, « pour se défendre ». Si le danger se précisait, des contacts berlinois l'avertiraient par un message codé, en recourant à des « coupe-circuits », des intermédiaires de confiance[7].

Le 28 juillet, cette mise en garde lui parvint en effet. Le Dr Ernst Kessler, chef du département juridique de Bayerische Motoren Werke (BMW), recevait un télex adressé à Delp, de la part de « nos amis de la résistance à Berlin ». Le message d'alerte au contenu convenu d'avance signalait, se rappelait Kessler, que « la discussion secrète entre le père Delp et ses amis sociaux-démocrates avait été annulée pour des raisons de sécurité ». Kessler monta dans sa voiture et fonça à St. Georg, à l'heure de la première messe, pour remettre cet avertissement[8].

À l'arrivée de Kessler, le service religieux avait déjà débuté. Delp lut l'évangile du jour : « Vous serez livrés même par vos parents, par

vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous[9*1]. »

Kessler quitta l'église et entra dans la sacristie par la porte latérale. Dans les termes les plus pressants, il demanda à la sœur de Saint-Vincent-de-Paul qui servait la messe avec le père Delp d'aller à l'autel lui remettre un bout de papier. Alors que le père jésuite prononçait la prière du *Suscipe*, la porte de la sacristie s'entrouvrit et se referma en douceur. Le sacristain n'osait interrompre l'offertoire, au moment où le prêtre présentait la patène et le pain de la communion, en déclarant : « Prends, Seigneur, et reçois toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté. » Kessler avança plus tard qu'un « ange gardien [...] impressionné par cette action secrète » incita le sacristain à reculer, épargnant ainsi sans doute la potence à Kessler et à la sœur de Saint-Vincent-de-Paul. En effet, sans que personne n'en sache encore rien, deux agents en civil de la Gestapo étaient déjà entrés dans l'église[10].

Après la messe, le sacristain remit le mot de Kessler à Delp, dans la sacristie. Il le lut, puis il l'avala. Il quitta l'église par la porte de la sacristie, sortit dans le jardin, et alluma un mégot de cigare. Le soleil perçait les ramures des chênes de ses rayons obliques, illuminant les nuages de fumée qu'il recrachait. Il décida de se comporter comme si de rien n'était. Deux hommes en imperméable et chapeau s'approchèrent de lui[11].

Devant l'église, des habitués de la paroisse étaient occupés à dégager les décombres d'un bombardement. « C'était une journée radieuse d'un bleu d'acier, et tout semblait si irréel, personne n'aurait pu en mesurer la portée », se remémorait la secrétaire de la paroisse, Luise Oestreicher. Le père Delp ressortit du presbytère avec les deux hommes, vêtu d'un pardessus dans la chaleur de l'été. Le teint soudain devenu gris, il paraissait malade. « Je suis en état

d'arrestation, dit-il à voix basse, sur un ton oppressé. Dieu soit avec vous. Au revoir[12]. »

Le 24 juillet, une jeep militaire s'immobilisait sur la place Saint-Pierre. Raymond G. Rocca, un officier américain du X-2 (le contre-renseignement) rattaché à l'Office des services stratégiques (OSS), entra dans les bureaux de la secrétairerie d'État. Il avait rendez-vous avec un jésuite américain, le père Vincent McCormick. Rocca s'était acquis la coopération de McCormick en lui faisant part du contenu d'un dossier sur la pénétration de la Gestapo au sein de la grégorienne, l'université pontificale jésuite dont McCormick était le recteur. Ce dernier conduisit Rocca au bout d'un couloir dérobé, ils traversèrent la basilique et descendirent un escalier menant à la crypte. Là, Rocca rencontra Mgr Kaas, qui semblait très absorbé par ses excavations. Rocca savait que l'émigré allemand lunetté avait jadis présidé le très catholique Parti du centre, et qu'il conseillait encore Pie XII sur les affaires allemandes[13].

Rocca expliqua ce qui l'amenait. Succinctement résumé, le X-2 souhaitait avoir confirmation de la bonne foi de certains Allemands incarcérés qui se présentaient comme des antinazis. Rocca cherchait en particulier à vérifier les affirmations d'un certain Albrecht von Kessel, ambassadeur adjoint du Reich auprès du Saint-Siège, qui soutenait que l'ambassade tout entière avait été partie prenante du complot contre Hitler. En effet, s'ils étaient déportés vers l'Allemagne, ils seraient « pour ainsi dire morts dès leur retour sur le territoire du Reich[14] ».

Kaas appuya Kessel, puis il ajouta un mot à Rocca, qui resta interloqué. *Monsignor* était informé de deux précédentes tentatives de coups de force. L'Américain ne saisissait pas comment un haut dignitaire de l'Église avait pu tremper dans des affaires aussi

dangereuses. Lorsque Rocca tenta d'en savoir davantage, Kaas l'adressa à un autre émigré allemand – le père Leiber[15].

Dans les locaux de l'OSS, via Sicilia, Rocca échangea des télégrammes avec le X-2/Londres. Ayant besoin d'antinazis pour reconstruire l'Allemagne après la défaite, les supérieurs de l'officier américain lui avaient demandé d'exploiter les pistes de Kaas. Mais quand il essaya de rencontrer le père Leiber, des intermédiaires lui conseillèrent de patienter. Le père McCormick lui laissa entendre qu'une personnalité située au plus haut niveau, peut-être même le pape en personne, devait approuver ce contact. Entre-temps, Rocca câblait à la division Recherche et Analyse de l'OSS à Washington pour réclamer des éléments d'information sur la résistance catholique[16].

Cette piste permit de recueillir quelques informations surprenantes. Aux yeux de Rocca, la plus surprenante de toutes concernait un émigré allemand, Willy Brandt, le futur chancelier de l'Allemagne de l'Ouest. Quoique résolument protestant et socialiste, Brandt écrivait froidement ceci : « L'Église catholique constitue la force d'opposition la plus ample et la mieux organisée d'Allemagne. » Les ecclésiastiques entretenant des relations avec toutes les couches sociales, rien ne leur interdisait de maintenir des contacts, y compris dans les milieux militaires, sans éveiller les soupçons de la Gestapo. Ce fut surtout en Bavière, où les jésuites munichois mirent en œuvre « un appareil organisationnel solide » que l'Église put opposer une résistance farouche. Les syndicats interdits liés au Parti du centre catholique étaient « aussi engagés, depuis des années, dans des activités clandestines[17] ».

Or, cette résistance catholique opérant dans le plus grand secret, l'OSS était peu informé des opérations spécifiques qu'elle menait et encore moins de son mode de coordination et de contrôle. « L'opposition au sein de l'Église allemande dispose de quelques

représentants à l'étranger, observait Willy Brandt, mais ils opèrent avec une extrême prudence. » Les réticences du père Leiber à rencontrer des agents de l'OSS semblaient illustrer cette circonspection. Rocca fut donc honoré et reconnaissant de ce que Leiber ait finalement accepté de le recevoir, le 18 août[18].

Il admit entretenir des liens avec les conjurés. Ils l'avaient « presque constamment tenu informé de leurs activités », relevait Rocca. Le jésuite lui exposa par le menu trois complots antérieurs au 20 juillet. Parmi les conspirateurs, il mentionna les noms du général Franz Halder, ancien chef d'état-major de la Wehrmacht, réputé au sein de l'OSS pour être « une éminente personnalité des milieux catholiques ». Leiber laissa entendre, sans le déclarer formellement, qu'il avait fait part au pape des informations qu'il détenait au sujet de ces conspirations[19].

Rocca croyait que son interlocuteur en savait beaucoup plus qu'il ne voulait bien en dire. Comment s'était-il tenu au fait de ces complots ? se demandait-il. Le Vatican comptait-il un messager ou un intermédiaire secret dans les rangs de la résistance allemande ? Si tel était le cas, l'OSS réussirait-elle à remonter jusqu'à lui ? Autre question plus fondamentale : pourquoi les conspirateurs s'étaient-ils donné tant de mal pour tenir le plus proche conseiller du pape informé de leurs desseins[20] ?

En août, le gouvernement du Reich lançait l'*Operation Thunderstorm*, un vaste coup de filet contre les suspects de trahison. La Wehrmacht limogea les principaux protagonistes survivants du coup de force, de sorte qu'au lieu d'être traduits en cour martiale, ils comparurent devant le juge Roland Freisler et le Tribunal du peuple (*Volksgerichthof*). La fureur de Hitler s'abattit aussi sur les comploteurs de l'Église[21].

Les SS torturèrent Delp, et émirent des mandats d'arrêt contre König et Rösch.

Le premier se cacha dans une cave à charbon, à Pullach. Le second se terra dans un silo à grain de la campagne bavaroise, puis dans la ferme d'une famille dont le fils jésuite était mort sur le front de l'Est.

La chasse aux prêtres du Comité des Ordres lancée par Himmler s'étendit aux dominicains. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, vers 1 heure du matin, le père provincial Laurentius Siemer fut réveillé par un coup de téléphone du gardien du couvent de Schwichteler. Deux hommes voulaient lui parler. Siemer répondit qu'ils devraient revenir le lendemain et se recoucha. Les deux hommes tentèrent alors de grimper par la fenêtre, et le gardien réveilla de nouveau Siemer, qui comprit alors que ces visiteurs étaient de la Gestapo. Il consulta le père dominicain Otmar Decker, et ils conçurent une manœuvre de diversion. Pendant que Siemer sortait du couvent par la porte du jardin, Decker approcha les deux séides de la police secrète, qui se précipitèrent sur lui, comme prévu. Il les conduisit à la chambre du père provincial, au deuxième étage, de manière à donner le temps à Siemer d'atteindre la forêt. Profitant de l'obscurité, il gagna en catimini le village voisin de Schwichteler, se cacha d'abord dans un bûcher, et plus tard dans une porcherie.

La Gestapo tenta de remonter jusqu'à lui par l'intermédiaire de son second, le père Odilo Braun. Le 7 octobre, une femme agent de la Gestapo, Dagmar Imgart, plus connue sous le surnom de « Babbs » ou « Babsy », se présenta au bureau de Braun à Berlin. Quelques jours plus tôt, elle lui avait demandé d'intercéder en faveur d'un prêtre catholique pacifiste incarcéré, Max Josef Metzger. Il avait trouvé cette requête suspecte, les nazis ayant exécuté Metzger par décapitation, six mois plus tôt. De l'autre côté de la rue se tenait un homme qui

surveillait les lieux. Braun demanda à sa secrétaire de faire patienter la femme à la porte. Aussitôt, il se rua à l'étage supérieur, sortit par une lucarne, et s'enfuit vers le cloître dominicain mitoyen en sautant du toit[22].

Le 22 septembre, les SS fouillèrent une annexe de l'Abwehr à Zossen. Ils percèrent un coffre et y découvrirent des preuves du rôle du Vatican dans ces complots. Cette mine de renseignements comprenait une note sur papier à en-tête pontificale, précisant les clauses imposées par les Britanniques en vue d'un armistice avec l'Allemagne – stipulant « l'élimination de Hitler » parmi les conditions *sine qua non*[23].

Quatre jours plus tard, les gardes se retiraient soudainement du couloir de la cellule où était enfermé Müller. Le commandant Maas vint s'entretenir avec lui seul à seul. À Zossen, les SS avaient découvert des pièces compromettantes, lui apprit-il à voix basse. Tant qu'ils n'auraient pas taillé *Ochsensepp* en pièces, ils ne s'arrêteraient pas là. Mais l'un des gardes, Milkau, pouvait conduire le Bavarois dans un quartier ouvrier de la ville. D'anciens membres du Parti social-démocrate le cacheraient. Les SS penseraient éventuellement à le traquer dans un monastère bavarois, mais jamais dans un quartier rouge de Berlin[24].

Il remercia Maas, mais déclina son offre. Cela mènerait son épouse tout droit derrière les barreaux et attirerait les soupçons sur ses amis. Le commandant acquiesça, comme s'il s'était attendu à cette réponse. Il lui souffla qu'il lui laisserait son Lüger sur sa couchette. Mais de nouveau le Bavarois protesta. En catholique pratiquant, il considérait le suicide comme un péché mortel[25].

Le matin du 27 septembre, Hitler refusa de sortir de son lit. Il rejeta toute nourriture et n'exprima aucun intérêt pour la conduite de

la guerre. Ses aides de camp, très inquiets, ne l'avaient jamais vu aussi privé de ressort. « Il me semble me souvenir, se rappelait Traudl Junge, qu'il était resté allongé, en disant : "Je ne ferai plus rien[26]." »

Six jours d'affilée, le dictateur resta au lit, poussant parfois des cris, souffrant apparemment le martyre. Le Dr Morrell l'examina et en conclut qu'aucune cause physique n'était à l'origine de sa douleur. Il paraissait seulement déprimé[27].

Morrell demanda au proche entourage du Führer ce qui avait pu ainsi lui briser le moral. On lui confia un secret. La Gestapo avait récemment découvert les archives secrètes des conspirateurs dans un coffre-fort, à Zossen. Depuis qu'il avait appris le contenu de ces dossiers, le 26 septembre, il avait changé. Quel que fût la teneur de ces documents (personne ne la révéla au médecin), Hitler avait interdit qu'on la transmette au Tribunal du peuple. Il déciderait personnellement de l'issue de cette affaire[28].

Tandis que le Führer se morfondait dans son lit, les armées alliées se rapprochaient du Rhin. Les hauts dirigeants du Reich avaient besoin que l'on remette leur maître sur pied. Morrell convoqua le Dr Erwin Giesing, oto-rhino-laryngologiste, afin qu'il l'examine[29].

Giesing vit un homme brisé, allongé dans son lit, en robe de chambre. Le dictateur releva la tête pour le saluer, puis la laissa retomber sur son oreiller. Il avait le regard vide et se plaignait d'une sensation de pression à l'intérieur du crâne. Il évoqua « la tension nerveuse du mois passé ». En fin de compte, il allait de soi que, tôt ou tard, les événements du 20 juillet finissent par l'affecter. « Jusqu'à présent, j'ai eu la volonté de cacher tout cela, mais maintenant, je ne peux plus[30]. »

Giesing sortit une ampoule de sa mallette. Elle contenait une solution de cocaïne diluée à 10 %, qu'il lui administrait depuis le mois d'août. Le praticien plongea l'extrémité d'un coton-tige dans

l'ampoule et le lui appliqua ensuite autour des narines. Son patient se sentit vite mieux, se leva de son lit, arpenta la pièce et se lança dans un monologue. Il avait lu les dernières lettres que les comploteurs avaient envoyées à leurs épouses, avant leur exécution par pendaison. Le général Stieff, par exemple, écrivait s'être converti au catholicisme. Hitler s'esclaffa, se disant « ravi d'avoir rendu au pape l'âme noire de cet individu démoniaque, mais seulement après l'avoir pendu[31] ».

Au bout d'une demi-heure de diatribe, en proie à l'euphorie, sa voix devint pâteuse. Il cligna des yeux. Il prit les mains de Giesing, les serra fort, et réclama encore de « ce remède à la cocaïne ». Le médecin lui prit le pouls, qu'il jugea rapide, mais faible. Le Führer était retombé sur son lit, inconscient. Giesing le laissa dormir. Il referma sa trousse et repartit à Berlin, en laissant un Morrell perplexe s'interroger sur le contenu de ces documents de Zossen, qui bouleversaient tant le Führer. Ce fut seulement après la guerre que des survivants, membres du sérail, apprirent ce que révélaient ces dossiers. Depuis le premier mois de la guerre, selon un résumé final des documents saisis dans ce coffre-fort, les assassins potentiels du maître du Reich « avaient entretenu des relations avec le pape[32] ».

---

*1. Évangile selon saint Matthieu, 10:21, saint Luc, 21:16-17. *(N.d.T.)*

23

L'enfer

Le 26 septembre, la Gestapo vint chercher Josef Müller. Averti par le major Maas, il s'était préparé. Il avait mis de l'ordre dans ses affaires, dans toute la mesure du possible. Il gardait quelques effets personnels sur lui – des lettres de Maria, un cliché de Christa dans son uniforme scolaire. Occupé à boucler son bagage, il surprit l'expression d'anxiété du sergent Milkau, devant sa porte. Il plongea les yeux un long moment dans ceux de son fidèle gardien, s'efforçant de lui communiquer sa gratitude. Milkau avait déjà promis que, quoi qu'il arrive, il irait informer la fille et l'épouse du détenu[1].

Le trajet dans Berlin lui révéla des monceaux de ruine, une dévastation d'une ampleur qu'il n'aurait pu imaginer. Certaines rues évoquaient des photographies de Stalingrad, que les deux armées s'étaient tant disputée. Les maisons des quartiers ouest, jadis le centre de la vie intellectuelle et sociale de la capitale, avaient été ravagées par les incendies, et leurs façades percées de fenêtres vides avaient une allure menaçante. De l'eau stagnait dans des cratères de bombes, des bulles de gaz s'échappaient des tuyauteries déchiquetées. Le véhicule contourna l'hôtel Kaiserhof et franchit le portail du quartier général de la SS, au 8, Prinz-Albrecht-Straße[2].

À l'intérieur, deux SS lui braquèrent le canon de leur mitraillette dans les reins. Ils l'escortèrent en bas d'un escalier et lui ordonnèrent de se déshabiller. Quand il demanda pourquoi, l'un des deux lui flanqua un coup de poing au visage. Au contact de leurs mains qui le palpèrent pour une fouille au corps, il se concentra sur la porte devant lui. Peut-être voulaient-ils s'assurer qu'il n'ait pas dissimulé une ampoule de poison dans son anus. Ils lui ordonnèrent de s'habiller et le conduisirent au sous-sol où s'alignaient les anciens ateliers des sculpteurs de l'école des beaux-arts, désormais de sinistre réputation. Arrivés devant la cellule 7, ils le poussèrent à l'intérieur[3].

Une ampoule électrique nue éclairait la pièce privée de fenêtre. Elle contenait un tabouret, un lit de camp et une table minuscule. S'il n'avait eu les poignets entravés, Müller aurait pu se tenir au milieu de la pièce et toucher les murs de part et d'autre[4].

Une sirène d'alerte aérienne retentit. Des portes s'ouvrirent d'un coup, et des voix lui ordonnèrent de sortir. Dans l'obscurité, il entrevit l'amiral Canaris et le colonel Oster[5].

Le 27 septembre, il rencontra ce dernier aux toilettes. Ils ne purent se parler à cause d'un garde qui allait et venait devant eux. Mais ils réussirent à se chuchoter quelques mots sous la douche glacée, grâce au crépitement de l'eau qui couvrait leurs voix. Le Bavarois le questionna au sujet de Zossen. « Oui, lui apprit Hans Oster, quelqu'un a guidé les SS directement là-bas. » La Gestapo avait mis la main sur l'ensemble de cette mine de renseignements et tâcherait d'en extraire tout ce qu'elle pourrait, en particulier les noms des conjurés, avant de mettre les prisonniers à mort. Il fallait qu'ils bernent les SS – en les lançant sur de fausses pistes – et tentent le tout pour le tout pour faire traîner les choses jusqu'à ce que les Alliés atteignent Berlin[6].

Regagnant la cellule 7, Müller entendit des cris. Il crut que ces cris s'étaient tus, mais ils reprirent encore plus fort. Ils continuèrent un long moment, chaque hurlement était plus terrible que le précédent, puis ils se transformèrent en gémissements et en plaintes[7].

Il croisa Canaris dans le couloir. La silhouette toujours mince, le chef de l'Abwehr paraissait émacié. Ses yeux luisaient comme des braises sur un tapis de cendres. « *Herr Doktor*, chuchota-t-il, cet endroit, c'est l'enfer[8]. »

Fin novembre 1944, un SS conduisit le Bavarois à un ascenseur. Au sommet de la cage, tout en haut, les câbles claquaient. Au troisième étage, ils en sortirent et empruntèrent un long couloir jusqu'à une antichambre, où un garde armé d'une mitraillette était posté près de la porte. Devant la porte à double battant, un autre garde le somma d'approcher. Dans une pièce attenante, il se retrouva devant Franz Xavier Sonderegger[9].

Jusqu'à présent, Müller avait habilement joué sa partie, lui dit l'autre. Mais les SS savaient depuis le début que Canaris protégeait un nid de traîtres. À présent, ils avaient de quoi le prouver. Ils n'ignoraient plus ce que Jo le Bœuf avait mijoté avec ses amis du Vatican – oui, ils étaient aussi au courant pour le pape. Sonderegger sortit un épais dossier d'un tiroir et le déposa sur la table. Müller devrait le lire, avant de proférer d'autres dénégations[10].

Il consulta le dossier. Des textes de proclamations que Dohnanyi avait écrits pour Beck et Goerdeler, une étude de coup d'État militaire rédigée de la main d'Oster, des rapports adressés par Müller au Vatican. Oui, reconnut-il, feignant le soulagement : toutes ces pièces évoquaient des éléments dont ses supérieurs s'étaient servis pour prendre les Alliés au piège et collecter des renseignements sur leur volonté de combattre. Il avait en effet joué un rôle dans tout cela. Comme il le répétait, depuis un an et demi maintenant, il s'était

présenté à l'Abwehr avant tout parce que ses contacts au Vatican pouvaient fournir d'utiles renseignements à la Wehrmacht[11].

Sonderegger lui rétorqua qu'il était désormais oiseux de se retrancher derrière cette fable. S'il tentait encore de contrecarrer l'action de la SS, ce serait une fois de trop, et sa situation risquait de s'envenimer. Sa vie risquait fort de comporter de graves désagréments, le prévint-il. Désormais, la SS le détenait, et elle adopterait des méthodes plus brutales que l'armée. Ses hommes avaient découvert quantité de documents compromettants dans le coffre-fort de l'armée, à Zossen. Le Bavarois pouvait aussi bien se considérer comme un homme mort[12].

D'un ton égal, le prisonnier répondit qu'il s'y était résolu. La mort n'était « jamais que le passage d'une vie dans la suivante ». Ce fut sa réponse, que l'inspecteur de la SS aurait plus tard l'occasion de mentionner. Il demanda à *Ochsensepp* s'il priait. Il lui répondit par l'affirmative. Priait-il aussi pour la SS ? insista-t-il. Le Bavarois lui répondit encore par l'affirmative, en effet, il priait surtout pour ses ennemis.

Sonderegger se tut un moment. Ensuite, lui signifiant qu'il serait de retour « dans trois minutes », il posa une feuille de papier sur la table[13].

Müller avait sous les yeux la note du père Leiber. Sur ce papier à en-tête pontifical, filigrané du signe du pêcheur, Leiber avait griffonné la condition *sine qua non* pour que soit mis un terme à la guerre. Pie XII garantissait une paix juste en échange de « l'élimination de Hitler[14] ».

Il déchira la feuille et mit les bouts de papier dans sa bouche. Au retour de l'inspecteur, il avait avalé toute la note[15].

« Je n'ai franchement aucune envie de mourir, cela ne fait aucun doute, écrivit Moltke. Ma chair et mon sang s'insurgent violemment

contre cette idée. » Longtemps, il avait estimé, comme ses ancêtres prussiens, qu'« il ne fallait pas faire trop grand cas d'une mort par exécution ». Mais en octobre, la Gestapo l'avait officiellement accusé de conspirer au renversement du régime, une accusation passible de la peine de mort. Depuis lors, travailler à sa défense avait « puissamment stimulé sa volonté de surmonter cet écueil[16] ».

Le réseau catholique l'aida à effacer ses traces. L'évêque Johannes Dietz, du Comité des Ordres, lui fit parvenir clandestinement des messages, l'aidant à harmoniser sa version avec celle d'autres suspects. Moltke était confronté à un « grave danger », une information qu'avait pu recueillir son épouse[17].

Elle se rendit au siège de la Gestapo afin d'y plaider la clémence. Toutefois, un entretien avec son chef, le général Heinrich Müller, ne lui permettait plus de douter de l'intention de la police secrète du Reich de tuer son mari. Après la Première Guerre mondiale, les ennemis de l'intérieur, en Allemagne même, avaient survécu et pris le pouvoir, lui expliqua le SS-Gruppenführer. Le parti ne permettrait pas que cela se reproduise[18].

Au cours de la première semaine de l'année 1945, le père Delp tenta de déchiffrer ce que serait son propre destin. « C'est un moment où la totalité de l'existence se concentre en un seul point, et avec elle la somme totale de la réalité », réfléchissait-il le 6 janvier, fête de l'Épiphanie. Se sentant « dans l'ombre de l'échafaud », il apprit que le juge présidant la cour, Roland Freisler, dans sa robe rouge, haïssait les catholiques et les prêtres[19].

« Les choses semblent plus claires et en même temps plus profondes, écrivait-il. On entrevoit toutes sortes d'aspects inattendus. » En ce début d'année, il faisait le point, et la guerre lui apparaissait à la fois comme une expression et une condamnation de la modernité. « C'est bien davantage qu'une civilisation ou un riche

héritage qui se sont perdus, quand l'ordre universel a emprunté la voie des civilisations médiévales et antiques. » Pourtant, rares étaient ceux qui concevaient « le lien entre les champs de bataille jonchés de cadavres, les monceaux de décombres où nous vivons, et l'effondrement du cosmos spirituel de nos visions du monde ». L'Europe était maintenant confrontée à l'expression la plus extrême du nihilisme moderne, à la perspective de la vie sous la botte de Staline. Le communisme servirait toutefois de « baudet à un impérialisme aux proportions illimitées. […] Les Slaves n'ont pas encore été absorbés par l'Ouest et sont comme un corps étranger dans les rouages de la machine. Ils peuvent détruire, annihiler et emporter avec eux d'énormes butins, mais pour l'heure, ils sont incapables de diriger ou d'édifier qui que ce soit[20] ».

L'Église serait-elle capable de reconstruire l'Europe, après le conflit mondial ? « Pour ce qui est de son influence concrète et tangible, l'attitude du Vatican n'est plus ce qu'elle a été », écrivait-il à regret. Il craignait que la papauté n'ait pas su être à la hauteur, bien qu'elle eût symboliquement effectué toutes les démarches morales possibles.

> Naturellement, il sera démontré par la suite que le pape a accompli son devoir et davantage, qu'il a émis des offres de paix, qu'il a exploré toutes les possibilités permettant d'ouvrir des négociations de paix, qu'il a édité les conditions spirituelles sur la base desquelles une paix juste pourrait se fonder, qu'il a fait acte de charité et qu'il a infatigablement œuvré pour les prisonniers de guerre, les personnes déplacées, retrouvant la trace de parents disparus, et ainsi de suite – tout cela, nous le savons, et la postérité disposera d'une abondance de preuves documentées afin de montrer l'ampleur des actions

> papales. Mais dans une large mesure, toutes ces bonnes œuvres […] ne conduisent nulle part et n'ont aucun espoir véritable d'aboutir à rien. C'est la vraie racine du problème – parmi tous les protagonistes du drame tragique du monde moderne, il n'en est pas un qui se soucie fondamentalement de ce que dit ou fait l'Église. Nous avons surestimé la machine politique de cette Église et nous l'avons longtemps laissée courir en roue libre après qu'elle eut perdu sa force motrice essentielle. Qu'un État maintienne ou non des relations diplomatiques avec le Vatican, cela ne fait jusqu'à présent absolument aucune différence [en] ce qui concerne l'influence bénéfique de l'Église. La seule chose qui compte réellement, c'est le pouvoir inhérent de l'Église en tant que force religieuse dans les pays concernés. C'est là qu'a débuté l'erreur : la religion est morte, de diverses maladies, et l'humanité est morte avec elle[21].

Le 9 janvier, le père Delp et Moltke étaient traduits en justice, dans une école maternelle réquisitionnée. Voir des Allemands « ordinaires » se masser dans la salle, dans leur costume du dimanche, évoquait au prêtre une « distribution des prix dans une petite école qui n'aurait même pas disposé de la salle adéquate[22] ».

Le juge Freisler entra, vêtu de sa robe rouge. Depuis le 20 juillet, il avait cherché à se gagner les faveurs du Führer en s'inspirant pour son Tribunal du peuple du modèle des simulacres de procès staliniens. « Très droit contre le dossier de son siège, avec un geste majestueux de son bras rouge il jurait au monde […] que le national-socialisme et son Reich demeureraient éternels – ou disparaîtraient en combattant jusqu'au dernier, homme, femme et enfant »,

expliquera plus tard le pasteur protestant Eugen Gerstenmaier, lui qui comparut devant la justice avec Moltke et Delp. Quand Freisler s'emportait, le sang lui montait au visage et sa tête chauve en rougissait ; il criait si fort que l'ingénieur du son l'avait mis en garde : il allait saturer les microphones[23].

Le père Delp comparut le premier. « Espèce de misérable épave, sale petit porc moralisateur, commença Freisler. Sale rat… un individu pareil, on devrait l'éliminer et l'écraser. » Le juge continua en insultant plus généralement l'Église : « Des scandales, des évêques qui auraient eu des enfants, etc. ; la langue latine, les agissements corrompus des jésuites, etc. – c'était le style d'allusions qui revenaient dans une phrase sur deux. » Finalement, Freisler exigea de savoir pourquoi le jésuite était devenu « l'un des acolytes les plus perfides de Helmuth Graf von Moltke. […] Allons, répondez[24] !

– Tant que le peuple devra continuer de vivre dans des conditions inhumaines et indignes, nous devrons œuvrer à modifier ces conditions, lui répondit le jésuite.

– Voulez-vous dire qu'il faut changer d'État ? lança Freisler.

– Oui, c'est ce que je veux dire », acquiesça Delp[25].

Fustigeant ces propos comme relevant de la « haute trahison », le magistrat procéda à l'énoncé des chefs d'accusation. Il mentionna les agissements du prêtre aux côtés de Stauffenberg, devenu « par la suite cet assassin déloyal ». Qui plus est, le jésuite s'était organisé pour que les comparses de ce complot se rencontrent en des lieux qui sont des propriétés de l'Église, en agissant avec « l'autorisation du jésuite provincial d'Allemagne du Sud, le père Rösch ». Freisler retourna même contre le père Delp son absence des réunions de la résistance. De manière « typiquement jésuitique », Delp avait « temporairement disparu comme une mère maquerelle [de bordel], de sorte qu'il puisse ensuite se laver les mains de toute cette affaire,

l'accusa-t-il. De par cette absence même, vous montrez que vous saviez très exactement qu'une haute trahison se tramait et vous auriez préféré garder votre petite tête tonsurée en dehors de tout ça. Pendant ce temps, vous avez très bien pu aller prier à l'église pour que la conspiration réussisse de telle sorte que cela plaise à votre Dieu[26] ».

Le procès continua le lendemain, Moltke comparaissant au banc des accusés. L'accusant de « collusion avec les jésuites et les évêques », Freisler frappa sur la table en vociférant :

> Un père jésuite ! Ah, par exemple, un père jésuite ! Et pas un seul national-socialiste [aux réunions de Kreisau] ! Pas un ! Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est : fini de se cacher derrière une feuille de vigne ! Un jésuite provincial, l'un des ennemis les plus dangereux et les plus haut placés de l'Allemagne, il rend visite au comte Moltke à Kreisau ! Et vous n'avez pas honte ! Aucun Allemand n'aurait envie de toucher à un jésuite avec des pincettes ! Ces gens qui sont exclus du service militaire à cause de leur attitude ! Si je sais qu'il y a un père provincial jésuite dans une ville, c'est déjà presque pour moi un motif suffisant de ne pas m'y rendre ! […] Et vous rendez visite à des évêques ! Et que fabriquez-vous donc avec un évêque, avec tous ces évêques ?

Freisler acheva sa tirade par ce que Moltke considérait comme une profonde vérité : « Monsieur le Comte, le christianisme et nous, les nationaux-socialistes, nous avons une chose, et une seule, en commun : nous exigeons l'homme tout entier[27]. »

Le 11 janvier, le père Rösch disait une messe à la ferme où il s'était réfugié. Il venait de terminer quand la porte fut brutalement ouverte et trois officiers SS firent irruption d'un pas martial. L'Untersturmführer Heinz Steffens braqua un pistolet sur le prêtre et le mit en état d'arrestation. Le religieux gardait un souvenir précis de cette intervention : Steffens chercha « immédiatement à me soutirer des noms, et proféra contre moi quatorze allégations en moins de deux minutes. Je lui ai expliqué qu'en tant que prêtre catholique, par principe, j'excluais de lui révéler des noms. Alors il m'a frappé de toutes ses forces[28] ».

Vers 17 heures, Steffens fit monter l'homme d'Église sur le plateau débâché d'un camion. Avec la famille catholique qui l'avait accueilli, ils roulèrent sous la neige, en direction de Dachau. Le registre de la police de Munich signalait en des termes laconiques « l'arrestation du père provincial jésuite Augustin Rösch [...] pour sa participation aux événements du 20 juillet 1944 ». Le coiffeur du camp rasa les cheveux du père Rösch, et Steffens lui lia les mains, en l'avertissant : « Nous ne te retirerons plus ces chaînes, avant de t'avoir pendu[29]. »

À 4 heures de l'après-midi, Freisler condamna Moltke et Delp à mort. À l'énoncé du verdict, ce dernier ne trahit aucune émotion, mais plus tard, dans le fourgon de police, il perdit toute contenance. Il éclata d'un fou rire frénétique, bredouillant des reparties moqueuses d'une voix entrecoupée. Les autres étaient assis, abattus et silencieux. À Gerstenmaier, que Freisler avait épargné, en le traitant « de tête d'abruti », il dit : « Mieux vaut avoir une tête d'abruti que pas de tête du tout[30]. »

Les condamnés furent enfermés et laissés seuls, comme s'il ne s'était rien passé. Durant ces heures solitaires, le père jésuite griffonna sur des morceaux de pages de papier journal et du papier-toilette un ultime témoignage. « Pour être tout à fait honnête, je n'ai

aucune envie de mourir, en particulier maintenant où j'ai le sentiment de pouvoir accomplir encore un travail important et d'avoir à délivrer un message neuf lié à des valeurs que je viens seulement de découvrir et de comprendre, confiait-il. Intérieurement, je suis un être libre et bien plus authentique que je n'en avais conscience jusqu'ici. […] Quand je compare le calme froid qui était le mien à l'audience avec la peur que j'ai pu éprouver, par exemple, lors du bombardement de Munich, je comprends à quel point j'ai changé[31]. »

Le froid de janvier s'infiltrait par sa fenêtre à barreaux. Les jours s'écoulaient et ce fut le retour de l'ennui : mains liées, éclairages violents, bruits indéchiffrables. Il se demandait pourquoi ses bourreaux ne le pendaient pas sur-le-champ, libérant ainsi sa cellule pour une nouvelle victime toute fraîche. Hitler avait-il décidé de lui réserver un rituel de persécution digne de Néron ? Si tel était le cas, les troupes soviétiques se rapprochant de Berlin, le Reich s'effondrerait peut-être avant que ces exécutions sacrificielles ne puissent débuter. Ce fut pourquoi Delp se reprit, une fois encore, à espérer[32].

« Les choses se déroulent toujours différemment de ce que l'on pense et de ce que l'on espère, écrivit-il le 14 janvier. Je me tiens au sommet de mon précipice, totalement concentré sur Dieu et sur sa liberté. […] J'attends la main qui me poussera dans le vide. […] Je crois que beaucoup de choses dépendent de ce qu'[Augustin] Rösch ne perde pas son sang-froid et garde le silence[33]. »

24

La potence

Le 13 janvier, la Gestapo transférait le père Rösch de Munich à Berlin. Le supérieur provincial se retrouvait à présent dans la même prison de la Lehrterstrasse où Josef Müller avait vécu sa première année et demie de détention. Les gardes lui confisquèrent son bréviaire, son rosaire et ses médailles militaires. Durant les six semaines suivantes, il resta ligoté, nuit et jour et pendant la plupart des interrogatoires. Sa cellule restait allumée du soir au matin, sauf pendant les raids aériens. Les murs étaient ponctués d'innombrables croix rouges, tracées avec le sang de punaises de lit écrasées[1].

S'étant vu refuser le droit de recevoir du courrier, Rösch usa de la poste clandestine catholique de la prison, organisée par deux blanchisseuses laïques, toutes deux prénommées Marianne. Grâce à des échanges de lettres dissimulées, il coordonna son récit avec ceux des pères Delp et Braun, en dressant la liste de certains « mensonges tactiques » qu'il débitait à ses interrogateurs. Rösch déclara par exemple qu'il ignorait « absolument tout d'un assassinat planifié pour le 20 juillet ». Mais comme les SS étaient manifestement informés de ses contacts avec Moltke, il admit s'être entretenu avec lui au sujet de plans de reconstruction, « au cas où la guerre connaîtrait une issue

défavorable ». À la question de sa « position » par rapport au national-socialisme, il répondit qu'il adoptait la même vision du nazisme que celle du nazisme envers l'Église : « Je le rejette entièrement. » Déclarerait-il cela au juge Freisler ? « Absolument, aussi souvent que sonnent les cloches. » Après ce dialogue, les gardes ne le frappèrent pas, concluant qu'ils n'auraient guère de prise sur un prêtre qui, de son propre aveu, tous les jours depuis sa première communion, avait prié pour vivre « l'honneur d'un martyre sanglant[2] ».

Rösch renoua avec ce qu'il appelait ses « devoirs pastoraux des catacombes ». En une circonstance, un juif et un Témoin de Jéhovah organisèrent une coupure de courant, l'autorisant ainsi à administrer les derniers sacrements dans les cellules des malades. Mais c'était surtout durant l'heure d'exercice que Rösch pouvait saisir sa chance. « Parfois, si on nous conduisait dehors, pour une promenade dans la cour, le père jésuite nous dépassait en pressant le pas et s'adressait à ses paroissiens en chuchotant, leur demandant qui voulait recevoir le sacrement », se rappellera, après la guerre, Eberhard Bethge, le protégé de Dietrich Bonhoeffer. « Ensuite, il nous a suggéré de prendre nos dispositions pour procéder à une confession écrite clandestine. Et les matins, s'il réussissait à dire sa messe sans se faire remarquer, nous apportions les hosties aux cellules désignées. Et sa communauté s'élargissait[3]. »

Les SS chargés de questionner le père Rösch avaient soigneusement planifié leur interrogatoire. À 18 heures, le 1er février, leurs questions s'abattirent comme autant de flèches, autour du rôle du pape dans ces complots. Plus tard, le père jésuite en nota la teneur, de mémoire : « Nous avons encore à aborder avec vous les questions complexes suivantes : vos relations avec le pape et le Vatican ; avec la curie de votre ordre ; avec le père Leiber. » Rösch se

sentait « secrètement heureux de tout cela ». Tant que les SS recherchaient encore des réponses à toutes ces questions, ils pourraient maintenir le père Delp en vie. Ils n'avaient fourni aucune raison au report de son exécution ; peut-être voulaient-ils interroger les deux jésuites ensemble et les confronter aux contradictions de leurs versions respectives[4].

Le père Odilo Braun réussit à converser avec Rösch à la faveur d'une promenade dans la cour de la prison. Rösch n'avait rien oublié des propos qu'il lui tint à cette occasion : « Mon père, ici, ils haïssent les catholiques. Mais ce qui l'emporte, c'est une haine épouvantable, inexpiable envers vous, les jésuites. » Les gardes répétèrent plus d'une fois ces menaces à Rösch : « Vivement qu'on te pende avec König et Siemer – quelle belle journée ce sera. » Rösch estimait que l'évasion du père Siemer, qui gênait les nazis et les privait d'un suspect et d'un témoin essentiels, « avait beaucoup à voir avec le report de leur [parodie de] procès[5] ».

Le 2 février, les gardes de la Gestapo conduisirent Delp en salle d'interrogatoire, à Plötzensee. Sous son pyjama de détenu à rayures orange et grises, marqué du numéro 1442, il avait l'air d'un sac d'os. La prison avait prévu son exécution à midi[6].

L'officier SS Karl Neuhaus surveillerait les dernières heures de vie du jésuite. L'un des collègues de Neuhaus à Plötzensee se souvenait, après guerre, de l'allure de cet ancien théologien protestant, « un homme émacié à la figure d'oiseau de proie ». Il incombait à Neuhaus d'interroger les ecclésiastiques catholiques suspectés d'avoir conspiré à l'élimination d'Adolf Hitler le 20 juillet 1944[7].

« Je voulais savoir ce que le père Delp avait à dire au sujet de la tentative d'assassinat, expliqua-t-il plus tard, et comment il pouvait concilier pareille violence avec ses convictions de prêtre catholique et de père jésuite. Je savais qu'il entretenait quelques contacts avec

Stauffenberg. Un témoin avait incriminé le père Delp. Tout cela était connu et figurait déjà dans les dossiers quand je l'ai interrogé. » Pourtant, dans cette conspiration, Neuhaus ignorait l'étroitesse de la collaboration de Delp et ses complices avec le pape – et ses supérieurs SS lui avaient ordonné de le découvrir. Ayant déjà soumis le père Rösch au supplice concernant ses liens avec le Vatican, Neuhaus soumit alors Delp au même type d'interrogatoire[8].

Il enserra les doigts du religieux dans une pince hérissée de pointes. Tandis que Neuhaus lui hurlait ses questions, son second, le SS-Hauptsturmführer Rolf Günther, tournait une vis, enfonçant les pointes dans le bout des doigts du supplicié. Le procédé ne générant aucune réponse, Günther se mit à le frapper au moyen d'un gourdin en bois de chêne hérissé de têtes de clous. À chaque coup, le prêtre était projeté à terre la tête la première, mais il refusait toujours de parler. Günther lui enferma ensuite les jambes dans deux tubes tapissés d'aiguilles d'acier, qu'il resserrait lentement, de sorte que les pointes lui perçaient peu à peu les chairs. En même temps, pour étouffer ses cris, il força la tête du supplicié sous une cloche de métal, emmaillotée dans une couverture. Les hurlements transperçant cette cloche, Günther plaça sur un phonographe un disque de chansons enfantines et régla le volume aussi fort que possible[9].

Cinq heures plus tard, alors que le père Delp n'avait toujours pas impliqué le pape dans ces complots, Neuhaus l'aida à traverser la cour, vers le baraquement des exécutions. La lumière du soleil tombait à l'oblique par deux fenêtres en arcade. Six crocs de boucher pendaient à une poutre du plafond. Une caméra sonore 16 mm était disposée sur un trépied, surmontée de projecteurs et chargée d'un film couleur. Une bouteille de cognac était posée sur une table, avec deux verres, et un rouleau de corde à piano[10].

Le bourreau et son adjoint se donnèrent du cœur à l'ouvrage en avalant une rasade de cognac. L'adjoint, Johann Reichhart, fit un nœud coulant avec la corde à piano. Le bourreau, Hans Hoffmann, passa ce nœud autour du cou de Delp et tira dessus, pour le resserrer. Ils soulevèrent le prêtre jusqu'à hauteur d'un des crocs de boucher et le laissèrent retomber. Le nœud coulant ne lui brisa pas la nuque, lui entaillant simplement la trachée. Ils le laissèrent là vingt minutes, le corps secoué de soubresauts et de convulsions. Plus tard, un officier d'ordonnance trouva les derniers mots du père Delp, griffonnés sur un formulaire de blanchissage de la prison : « Je vous remercie[11]. »

Dans le souvenir de Marianne Hapig, la travailleuse laïque, la mort de Delp fut un choc pour le père Rösch. Durant les mois qui suivirent, le père jésuite provincial faisait « peine à voir ». L'ayant recruté et l'ayant lui-même entraîné dans ses complots, il s'en voulait de son décès. En tant que jésuite provincial, chargé de protéger et de guider ses jeunes prêtres, il avait du mal à supporter cette culpabilité[12].

Ce fut dans cet état de démoralisation qu'il se trouva contraint d'endurer d'autres interrogatoires de la Gestapo. Une lettre secrète qu'il écrivit à cette période est empreinte d'une tension sourde. Il y relatait la ligne de conduite qu'il avait adoptée vis-à-vis de ceux qui l'interrogeaient. « Ceux qu'on soumet à l'interrogatoire s'exposent à de graves souffrances. Tout un ensemble de questions est encore à venir concernant le rôle de la curie pontificale. […] La haine à notre endroit est très forte[13]. »

Toujours aussi retors, Rösch réussit à retourner la situation à son avantage. Sa santé fragile lui permit de travailler au bureau de la prison, où il trouva sa fiche personnelle. Elle comportait un ordre de le tuer sans le traduire en justice. « Il eut donc ainsi, en conspirant avec certains de ses geôliers, la possibilité d'avoir la vie sauve et de

sauver celles de quantité d'autres détenus, en manipulant le contenu de ces fiches », expliqua plus tard l'un de ses homologues prêtres. Un responsable de la prison compatissant fit « transférer son nom sur la liste de ceux qui avaient déjà été exécutés[14] ».

Le 3 février, Berlin essuya son raid aérien le plus violent de toute la guerre. Josef Müller se précipita avec d'autres prisonniers au sous-sol de la prison située au Prinz-Albrecht-Straße. Il scruta le plafond, redoutant qu'il ne s'écroule. De l'eau jaillissait des tuyauteries crevées, les lumières s'éteignirent, et il ne tarda pas à sentir s'infiltrer le froid de février[15].

Trois jours plus tard, des gardes lui intimèrent l'ordre de plier bagage. Dans la cour envahie de décombres, des prisonniers s'agglutinèrent autour des camions de transport. La prison de la Gestapo n'étant plus que ruines, ils étaient transférés vers un camp de concentration. Aucun n'espérait en revenir. L'officier SS Walter Huppenkothen ordonna qu'on laisse Müller et Bonhoeffer menottés. Sur un camion qui traversait Berlin avec un bruit de ferraille, ils se promirent de monter à l'échafaud avec sérénité, en chrétiens[16].

Maria Müller essaya d'apporter à son mari un cadeau d'anniversaire. Elle se rendit au 8, Prinz-Albrecht-Straße, mais le nuage de cendres et de fumée l'empêcha presque de respirer. Autour d'elle, des gens avançaient en titubant comme des somnambules. L'odeur âcre et sucrée des cadavres sous les gravats humides restait en suspens dans l'air. Au quartier général de la Gestapo, l'escalier majestueux de l'entrée s'interrompait net sur un vide béant. La police secrète du Reich avait réinstallé un quartier général de fortune dans la crypte de l'église Dreifaltigkeit en ruines, sur Mausterstraße. Là, Maria apprit que les prisonniers avaient été conduits vers le sud, dans un camp de concentration, soi-disant pour les protéger des raids

aériens. Des responsables de la Gestapo prétendirent ne pas savoir duquel il s'agissait. Elle alla voir Franz Sonderegger. Il lui confirma que son mari était à Buchenwald, Dachau ou Flossenbürg. Elle écrivit et téléphona aux trois. Des fonctionnaires vérifièrent les listes de prisonniers, ou du moins firent mine de les consulter. Ils ne purent trouver aucune trace de Josef Müller[17].

Le calendrier improvisé de ce dernier affichait la date du 26 mars. Puisqu'il aurait 47 ans le lendemain, il le savait, son épouse pourrait essayer de lui rendre visite. Il espérait que non. Il n'avait aucune envie de voir Maria s'approcher de Buchenwald, et qu'elle en soit souillée[18].

Buchenwald regorgeait de morts et de morts-vivants. À court de charbon pour alimenter les fours crématoires, les SS avaient fini par jeter les cadavres dans une fosse. D'autres gisaient dans les allées où ils avaient rendu leur dernier souffle. Les prisonniers affamés leur avaient arraché les entrailles pour s'en nourrir. Des caillots de sang s'étaient coagulés autour des plaies, laissant des escarres noires et grumeleuses. Le Bavarois était enfermé dans un sous-sol, infesté par la puanteur de latrines de fortune – une espèce de pot de chambre chargé de chaux[19].

Dans ce sous-sol, il se fit un ami. Vassili Kokorine, neveu du ministre soviétique des Affaires étrangères, Vyacheslav Mikhailovich Molotov, avait tenté de s'évader de Sachsenhausen en rampant dans un tunnel, en compagnie du fils de Staline, mais des bergers allemands de la SS les avaient traqués. Kokorine s'était mis à enseigner le russe à son nouvel ami, qui lui avait enseigné le christianisme. Les Soviétiques ayant élevé le fils de Molotov en lui apprenant à considérer la religion comme un outil du capitalisme, *Ochsensepp* « tâcha de lui laisser clairement entrevoir que le Christ avait toujours pris le parti des opprimés ; le vrai christianisme avait

toujours tenté d'aider les classes sociales les plus faibles ». Le 13 février, ils étaient en plein débat sur les Évangiles lorsque le ciel s'était assombri de centaines de bombardiers alliés. Ce ne fut que plus tard qu'ils se rendirent compte que les appareils avaient largué des bombes incendiaires sur Dresde, où 25 000 civils, estima-t-on, périrent brûlés vifs[20].

Durant ces semaines-là, Josef Müller puisa un certain réconfort dans une lettre de sa fille. Un officier SS la lui avait remise juste avant leur départ de Berlin. Christa était allée chez des parents, à Röttingen. Cette cité médiévale, entourée de fortifications et de tours, cachait un horrible secret : en 1298, les Röttingenois avaient mis vingt et un juifs à mort. Ce pogrom tristement célèbre était survenu un 20 avril, jour de l'anniversaire de Hitler ; les juifs de Röttingen étaient accusés d'avoir prétendument profané l'hostie de la communion. À présent, dans sa lettre, Christa lui annonçait qu'elle allait effectuer sa première communion là-bas. Le 8 avril, dans une robe spécialement confectionnée par sa grand-mère, Christa s'avancerait vers l'autel, s'agenouillerait dans la nef, et recevrait le corps et le sang du Christ. Il portait la lettre de sa fille sur lui, sachant qu'elle resterait dans sa pensée « comme le dernier signe de vie des êtres qui lui étaient chers[21] ».

Alors que le dictateur livrait son dernier combat à Berlin, de nouveaux officiers d'état-major s'abritaient à Zossen. Parmi les jusqu'auboutistes de l'armée, on trouvait le général Walter Buhle, qui vint s'installer dans les anciens locaux de l'Abwehr et visita les lieux, en quête d'espaces de bureau supplémentaires. Inspectant les pièces de rangement, le 4 avril, il tomba sur un coffre-fort renfermant cinq classeurs noirs à la couverture toilée. Chacun d'eux comptait entre quatre-vingts et deux cents pages, manuscrites et datées. Buhle venait d'exhumer une chronique des crimes nazis et des tentatives déployées

pour les empêcher, rédigée par Hans Dohnanyi et d'autres officiers de l'Abwehr, sous couverture officielle des « journaux » de l'amiral Canaris[22].

Buhle n'éprouva aucun scrupule à dénoncer un officier déloyal. Debout à proximité de Hitler le 20 juillet, l'explosion de la bombe de Stauffenberg lui avait valu quelques vilaines blessures. Il confia les journaux à Hans Rattenhuber, qui les transmit à Ernst Kaltenbrunner, l'adjoint de Himmler[23].

Le 4 avril, les gardes de Buchenwald entassèrent Josef Müller et quatorze autres prisonniers dans un fourgon propulsé par une chaudière alimentée au bois. Vassili Kokorine s'y cala à côté de son ami. Le pasteur Bonhoeffer était assis dans le fond. Ils progressèrent poussivement vers le nord, en s'arrêtant toutes les heures pour remplir le fourneau[24].

Le Bavarois se faufila vers l'arrière, près du théologien. Sachant que les SS avaient « opéré » sur lui, à Buchenwald, il voulait savoir ce qu'ils lui avaient demandé – et, en particulier, ce qu'il avait répondu. Sur la défensive, le théologien lui répondit qu'il avait manqué du cran d'un Müller. Eh bien, insista ce dernier, que leur avait-il dit ? « Ils m'ont soumis à la contrainte, lui expliqua-t-il. Ils m'ont prévenu qu'il risquait d'arriver quelque chose à ma fiancée. J'ai répondu que j'avais été classé *uk* [exempté du service militaire], de manière à pouvoir mettre sur pied un service de renseignements intérieur, pour le compte d'Oster. » Jo le Bœuf sentit son ventre se nouer. C'était exactement ce que Bonhoeffer n'aurait pas dû dire, car pareille initiative revenait à enfreindre les « dix commandements », le pacte entre la SS et l'Abwehr proscrivant l'espionnage militaire intérieur. La Gestapo avait tendu un leurre au pasteur sur une question d'ordre réglementaire – mais cette fois, elle le tenait bel et bien. « Dietrich, pourquoi ne t'es-tu pas abrité derrière moi ? » lui demanda-t-il.

L'Abwehr les aurait couverts. « Ils m'ont fait chanter, répéta l'autre. Ma fiancée[25]. »

À bord du fourgon qui progressait vers le sud à grand fracas, Müller se remémora leur voyage à Rome. Au cours de leurs dialogues dans la crypte, le théologien avait hasardé cette idée que les prêtres catholiques, étant célibataires, faisaient de meilleurs combattants contre Hitler, parce que leur mort ne priverait aucune âme qui leur serait à charge[26].

Cette nuit-là, Kaltenbrunner veilla tard, absorbé par la chronique des complots de Canaris. Il jugea le contenu si sensationnel qu'il apporta les cahiers à la réunion de situation de Hitler, le lendemain à midi[27].

Le dictateur se plongea dans ces révélations. Lisant dans ces pages les passages soulignés par la SS, il finit par se convaincre de ce que sa grande mission – désormais menacée de toute part – n'avait pas échoué d'elle-même. Bien au contraire, des traîtres, dans ses rangs, l'avaient trompé à force d'intrigues, de mensonges et de sabotages. Il se laissa emporter par un accès de colère volcanique : « Anéantissez ces comploteurs sur-le-champ[28]. »

À l'aube, le fourgon traversa la petite ville de Hof, non loin de la bourgade natale d'*Ochsensepp*. Il envisagea une tentative d'évasion. Dans la forêt franconienne, il réussirait peut-être à se cacher chez un bûcheron. Mais les gardes du convoi avaient un chien, qui se tenait dressé derrière les prisonniers, grondant babines retroussées chaque fois qu'ils descendaient uriner. Vers midi, ils atteignirent Neustadt, où la route bifurquait vers Flossenbürg. Connaissant l'endroit de réputation, sachant qu'il s'agissait d'un camp de la mort, il pria pour qu'ils ne tournent pas dans cette direction. Le fourgon s'immobilisa et les gardes entrèrent dans ce qui ressemblait à une guérite de police.

Ils revinrent leur annoncer que Flossenbürg n'avait plus assez de place pour accueillir de nouveaux arrivants. Le fourgon reprit sa route, et *Ochsensepp* remercia Dieu. Subitement, deux officiers SS à motocyclettes se portèrent à leur hauteur. Le fourgon ralentit, se rangea sur un accotement. Une voix brutale appela Josef Müller. Un télex urgent de Berlin venait d'ordonner qu'il soit dérouté vers Flossenbürg[29].

Il descendit du camion. Vassili Kokorine bondit à terre et courut après lui. Sentant que les nazis venaient de promettre son ami à une mort certaine, il voulait lui dire au revoir. Il l'étreignit et l'embrassa sur les joues, à la manière russe[30].

Les gardes escortèrent *Ochsensepp* jusqu'à un fourgon de couleur verte. L'intérieur était empuanti par l'odeur de chaux et de chlore, et par des relents de cadavres. Ils gravirent une déclivité, passèrent devant un chapelet de maisons et une chapelle. Le camp s'étendait à cheval sur cette colline : des miradors, des baraquements, une clôture de fils de fer barbelés. Un ravin entaillait la crête proprement dite comme une douve[31].

Il franchit un portail en arcade et déboucha dans une cour poussiéreuse. Plusieurs potences se dressaient sous un auvent, qui les masquait aux regards. Les gardes lui firent emprunter de force une voie pavée et le conduisirent dans un bâtiment en brique tout en longueur, de plain-pied, qui avait de faux airs de motel à l'américaine. Dans l'une des cellules, les gardes l'enchaînèrent au mur et fermèrent la porte à clef. Cet intérieur spartiate comportait juste un grabat fait de planches et un tabouret. Seul un fracas isolé de chaînes rompit le silence[32].

L'un de ses voisins lui révéla quelques secrets des lieux. Le général Hans Lunding, l'ancien chef du renseignement danois, y était interné depuis presque un an. Par une fente dans la porte de sa cellule, il

avait déjà vu des centaines de détenus conduits à la mort dans la cour où avaient lieu les exécutions. De là, Lunding pouvait aussi presque entrevoir l'étroit passage qu'empruntaient les détenus pour charrier les corps vers le four crématoire dans un vallon à l'extérieur du camp. Il en avait vu transporter sept ou huit mille de la sorte, deux par civière. En hiver, les porteurs glissaient parfois sur le chemin couvert de glace, les cadavres tombaient des civières et roulaient au bas de la colline. Au cours du dernier mois, le rythme des exécutions avait excédé la capacité du four, si bien que les SS avaient été contraints d'entasser les corps en piles, avant de les arroser d'essence et de les incinérer. D'autres déportés mouraient d'avoir été volontairement privés de nourriture ou, quand les affamés manifestaient une volonté farouche de vivre, les SS leur maintenaient la tête sous l'eau[33].

Le 8 avril, le colonel SS Walter Huppenkothen arrivait à Flossenbürg. Dans ce qui tenait lieu en temps normal de blanchisserie du camp, il fit installer un tribunal pour y juger les conjurés de Canaris. Des volets noirs obscurcissaient les fenêtres. Des ampoules nues jetaient une lumière crue sur deux tables. Huppenkothen avait pris place à côté d'Otto Thorbeck, un gros personnage en robe de juge. Le Sturmführer Kurt Stawitzki se tenait debout derrière eux. La cour ne leur accorda pas le bénéfice d'un avocat pour assurer leur défense[34].

Huppenkothen traita d'abord le cas de Hans Oster. Après un simulacre de préambule judiciaire, le juge Thorbeck invita Stawitzki à lire l'acte d'accusation – haute trahison et trahison sur le champ de bataille en temps de guerre. Oster admettait-il sa participation à ce complot ? L'accusé ne voyait aucun intérêt à mentir, désormais. Oui, dit-il, il avait agi pour l'Allemagne[35].

La cour le pria de se retirer et appela Canaris à comparaître. L'amiral affirma n'être entré dans le jeu des comploteurs que pour

s'informer de leurs plans. Il avait eu l'intention d'arrêter le groupe avant qu'il ne puisse agir. Le renseignement militaire se devait de réussir à infiltrer tout complot direct contre la sûreté publique. Les SS avaient certes toute liberté de le pendre pour avoir accompli son devoir, mais si c'était à refaire, il agirait de la même manière[36].

Le juge Thorbeck interrompit la séance et rappela Oster. Lorsqu'il exposa au prévenu ce que l'amiral plaidait pour sa défense, ce dernier protesta avec indignation. Sa méthode si caractéristique – dissimuler au vu et au su de tous, faire semblant de faire semblant – avait fini par le trahir. Avec un regard de désespoir, Canaris affirma encore avoir fait tout cela pour la patrie. Il n'avait commis aucune trahison. Hans Oster avait nécessairement conscience de ce que l'amiral avait simulé sa complicité. Il avait fait tout cela pour la galerie, s'écria-t-il, acculé. Oster ne comprenait-il pas[37] ?

Non, rétorqua le colonel, cassant, ce n'était pas vrai. Ils ne devaient plus se réfugier derrière des faux-semblants. Dans tous les cas de figure, les SS allaient les mettre à mort. Ils devaient se montrer à hauteur de leurs actes. Canaris devait avouer, fièrement, comme venait de le faire son adjoint. Thorbeck demanda à l'amiral si l'autre l'accusait à tort. Canaris répondit calmement : « Non[38]. »

Le Sturmführer Kurt Stawitzki déverrouilla la porte de la cellule de Müller. « Tu seras pendu après Canaris et Oster », lui lança-t-il, railleur. Les gardes firent sortir le prévenu, et Stawitzki lui jeta encore un sarcasme : « Bon vent, gibier de potence[39] ! »

Ochsensepp s'apprêtait à mourir. Il tomba à genoux, dans son pyjama rayé orange et gris, en murmurant le Notre Père. Ensuite, il fit un geste en direction d'un de ses camarades de détention, le général russe Piotr Privalov, et le pria de mémoriser un message. Sachant que les derniers mots des condamnés parvenaient parfois au

monde extérieur, il confia à Privalov qu'il hurlerait au bourreau : « Je meurs pour la paix[40] ! »

Le Bavarois parla ensuite de la première communion de sa fille. Il avait combattu pour préserver l'intégrité du Reich, de sorte qu'elle puisse vivre et connaître ce jour. Elle grandirait maintenant sans père. Mais il se raccrocha à une pensée consolante. Le jour où il monterait à la potence – et peut-être exactement à la même heure –, elle s'avancerait vers l'autel pour y recevoir le pain de la vie[41].

Dietrich Bonhoeffer fut réveillé par l'aboiement des chiens. Une clef tourna dans la serrure et deux hommes se tenaient devant l'encadrement de la porte. Ses geôliers le suivirent au bout du couloir, jusqu'à la salle de garde, où Oster et Canaris attendaient. Ils obéirent à l'ordre de se dévêtir. Une porte s'ouvrit, un air glacial s'engouffra, et les geôliers emmenèrent Canaris. Les aboiements s'intensifièrent. Une ombre passa. La porte se referma. Au bout d'un très long moment, la porte se rouvrit. Les cerbères emmenèrent Oster. La porte se referma. Après un court instant, elle se rouvrit. Les gardes emmenèrent Bonhoeffer[42].

La lumière des projecteurs était aveuglante. Huppenkothen et Stawitzki se postèrent à la gauche de Bonhoeffer, ainsi qu'un homme muni d'un stéthoscope. Sur la droite, les gardes tenaient des molosses en laisse. Le bourreau lia les mains du théologien dans le dos, puis lui fit signe d'avancer. Il monta les trois marches et se retourna. Quelqu'un lui passa le nœud coulant autour du cou. Le bourreau renversa l'escabeau d'un coup de pied[43].

25

Un homme mort

Une pelle s'enfonça dans un caveau de la crypte du Vatican. Les responsables des fouilles pontificales venaient de découvrir une tombe. Des pièces de monnaie datant de l'époque chrétienne médiévale scintillaient sur le sol. À une extrémité du caveau gisaient quelques ossements. Mgr Kaas convia le Saint-Père, resté assis sur un tabouret à l'orée de la cavité, à s'approcher. Le père jésuite Engelbert Kirschbaum lui tendit un sternum, puis la moitié d'une omoplate. Il fut incapable d'exhumer les os des pieds ou le crâne[1].

Paradoxalement, ces ossements manquants convainquirent Kaas d'avoir trouvé ce qu'il cherchait. Selon une légende du Moyen Âge, l'Église avait retiré le crâne de la tombe originelle de Pierre, afin d'orner la basilique voisine de Saint-Jean-de-Latran. L'absence des pieds corroborait aussi une très ancienne chronique. Si les Romains avaient crucifié Pierre la tête en bas, ils avaient sans doute arraché le corps de la croix en lui sectionnant les jambes à hauteur des chevilles[2].

Les intitulés des tombes dataient du règne de Vespasien, une génération après la mort de Pierre. Le médecin personnel de Pie XII en conclut que cette dépouille avait été celle d'un homme « robuste ».

Parmi les ossements, Kirschbaum découvrit des traces d'un vêtement visiblement de couleur pourpre, entretissé de minces fils d'or. Un peu plus tard, le Vatican annonça que ces reliques correspondaient bien à la dépouille de saint Pierre[3].

Le 12 avril 1945, le Président Roosevelt s'éteignit à Warm Springs, en Géorgie, victime d'une hémorragie cérébrale. La nouvelle procura quelques heures d'extase au Führer. Goebbels lui téléphona, au comble de la joie : « Mon Führer, je vous félicite ! cria-t-il dans l'appareil. [Roosevelt est mort !] Il est écrit dans les astres que la seconde moitié du mois d'avril nous apportera le revirement de la situation. Nous sommes aujourd'hui le 13 avril : c'est le revirement[4]. »

Mais son gouvernement avait commencé de fuir la ville. Un espoir de combattre dans les Alpes se forma dans son esprit. Il ordonna à son état-major d'étudier la possibilité de déplacer des usines de munitions dans le Tyrol, avec les prisonniers de marque qu'il retenait captifs en vue de les traduire en justice pour l'exemple, après guerre. Malgré les pendaisons des membres de l'Orchestre noir, le général Halder et d'autres suspects du complot demeuraient en vie ; ils auraient à se rendre au sud, d'abord à Dachau, puis dans les Alpes. Avant que les Alliés ne découvrent les camps, les SS devraient « s'être débarrassés » de tous les autres prisonniers politiques[5].

Le jour du décès de Roosevelt, le principal chasseur d'espions américain à Rome, James Jesus Angleton, envoya un agent au Vatican. James S. Plaut, ancien du Fogg Museum à Harvard, occupait au sein de l'Office des services stratégiques le poste de directeur du Projet Orion, vaste tentative de récupération des œuvres d'art pillées par les nazis. Sur la requête d'Angleton, Plaut rendit visite à Albrecht von Kessel, encore officiellement premier secrétaire de l'ambassade

d'Allemagne au Saint-Siège. Kessel avait rédigé un rapport manuscrit détaillant son rôle d'agent de Stauffenberg auprès du Vatican, et il en remit un exemplaire à Plaut[6].

La perte de ses camarades dans la tentative de coup d'État du 20 juillet hantait Kessel. Mais il considérait leur sacrifice comme une « semence secrète », à partir de laquelle pourrait croître quelque chose de positif. « Mes amis aimaient le peuple auquel ils appartenaient, soulignait-il. Ils étaient attachés à la civilisation occidentale et voulaient la réveiller en nous et chez nos voisins ; ils s'inclinaient devant Dieu et combattaient contre les tenants du mal avec une sainte fureur. […] Ils sont maintenant en paix, qui sait où, sous notre Mère la Terre. Mais la graine qu'ils ont semée grandira, et, de leurs efforts et de leurs vœux, le peuple dira, au cours des années et des décennies futures : la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire[*17]. »

Le matin du 15 avril, Pie XII entra dans son bureau juste avant 9 heures, selon son habitude quotidienne. Il appuya sur un bouton pour convoquer son sous-secrétaire aux Affaires extraordinaires. Mgr Tardini l'informa de ce que le nouveau Président américain, Harry S. Truman, prolongerait le mandat de Myron Taylor, le représentant personnel de Roosevelt auprès de Sa Sainteté. Taylor avait fait l'éloge du soutien du pape à ce qui serait le couronnement du legs rooseveltien, les Nations unies de l'après-guerre, qui tiendraient leur première session à San Francisco[8].

Le souverain pontife signa ensuite une nouvelle encyclique, *Communium Interpretes Dolorum*. « Trop de larmes ont coulé, trop de sang a été versé, avait-il écrit. Il ne suffira guère d'adresser nos nombreuses prières au ciel ; nous devons user des enseignements de la doctrine chrétienne afin de renouveler la vie publique et privée. "Que change le cœur, et changera aussi l'action[9*2]." »

L'Armée rouge pilonna Berlin sous un barrage d'artillerie dévastateur. Le 16 avril, des milliers d'obus éclatèrent. La secrétaire du Führer, Christa Schroeder, lui demanda s'ils devaient s'en aller.

« Non, répondit-il, maussade. Calmez-vous… Berlin sera toujours allemand ! »

Elle insista, se défendit d'avoir peur de la mort, et considérait que sa vie était arrivée à son terme. Mais la porte permettant au Führer de partir poursuivre la guerre dans les Alpes se refermait. Les forces américaines avaient atteint l'Elbe, à une centaine de kilomètres à l'ouest. Avec les Américains d'un côté et les Russes de l'autre, les fronts ouest et est ne seraient bientôt plus séparés que par une ligne de métro.

« Du temps ! divaguait le dictateur. Il nous suffit de gagner du temps[10] ! »

Dans la prison de la Lehrterstrasse, un garde déverrouilla la serrure de la porte du père Rösch. Lors du début du tir de barrage soviétique, le jésuite s'enfuit vers l'abri souterrain antiaérien. Deux minutes plus tard, un obus d'artillerie pulvérisait sa cellule. « En raison de la conquête imminente de Berlin, dont l'heure ne cessait de se rapprocher, un grand sentiment de malaise s'emparait naturellement de nous tous », se souvenait-il. Dans cette prison prise sous le feu des canons russes, les gardes semblaient désorientés. Ils resserrèrent les entraves des détenus, mais leur rendirent leurs effets personnels, y compris leurs Reichsmarks désormais sans valeur[11].

Sous ce déluge de feu, Rösch tomba sur le baron Karl Ludwig von Guttenberg. C'était cet officier catholique de l'Abwehr qui l'avait présenté au comte Moltke en 1941. « Je lui ai administré la sainte communion, qui est devenue son viatique, le jour de sa mort, lors d'une messe collective, interdite, évidemment, et célébrée dans une

pièce dissimulée du sous-sol, nota Rösch. Je l'ai vu pour la dernière fois dans la nuit du 23 avril 1945. Un détachement de SS est venu le chercher. » Les gardes conduisirent Guttenberg et trente-six autres détenus dans les décombres d'immeubles en ruines. À une centaine de mètres de la prison, les SS abattirent les prisonniers d'une balle dans la nuque[12].

Le 23 avril, l'US Army entrait dans Flossenbürg. Un survivant juif, jeune adolescent, les guida dans l'enceinte.

« Il nous montra le chemin des bâtiments principaux où les prisonniers devaient retirer leurs vêtements avant de descendre un certain nombre de marches d'escalier vers une petite cour à ciel ouvert où ils avaient installé les potences, rapporterait plus tard Leslie A. Thompson, aumônier protestant de la 97e division d'infanterie. Non loin de là, il y avait les bâtiments où ils entassaient les corps jusqu'à ce qu'ils aient le temps de les brûler. Il y avait un énorme tas de cadavres, là-dedans. À proximité, j'ai repéré une sorte de grande citerne. […] J'ai regardé en bas, et j'ai vu que c'était rempli de petits ossements[13]. »

L'épouse de Müller, Maria, avait cessé de recevoir des lettres. En son nom, un officier de sécurité locale téléphona à Kaltenbrunner à Berlin. « Nous avons rayé le nom de Josef Müller, lui fut-il répondu. On ne peut plus mentionner ce patronyme. Müller est un homme mort[14]. »

Maria n'espérait maintenant plus qu'une chose : savoir quelles avaient été les dernières paroles prononcées par son époux. Son ancienne secrétaire, Anni Haaser, habitait près de Dachau, et elle se rendit au camp, pour y recueillir des nouvelles auprès des détenus transférés. Les prisonniers transférés d'un camp à un autre étaient souvent porteurs de nouvelles relatives aux exécutions, des derniers

messages ou de lettres des défunts. D'après les informations émanant de prisonniers récemment arrivés à Flossenbürg, l'ami soviétique d'*Ochsensepp*, Vassili Kokorine, en avait conclu que les SS l'avaient pendu[15].

Au cours de la troisième semaine d'avril, Kokorine apprit qu'un nouveau prisonnier était arrivé de Flossenbürg. Désireux de connaître les dernières paroles qu'avait prononcées son ami, il se rendit à la cellule des transférés et tapota à la grille. Quelqu'un remua sur le grabat et s'approcha. Les yeux bleus, derrière les barreaux, appartenaient à Jo le Bœuf[16].

---

*1. Matthieu 21:42-46 : « Jésus leur dit : "N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire. C'est là l'œuvre du Seigneur, une merveille sous nos yeux. Aussi, je vous le dis : Le royaume de Dieu vous sera enlevé pour être donné à un peuple qui lui fera produire son fruit. Et tout homme qui tombera sur cette pierre sera brisé ; celui sur qui elle tombera, elle le pulvérisera !"» *(N.d.T.)*

*2. Saint Augustin, sermon 72, 4. *(N.d.T.)*

26

Le lac d'émeraude

Dimanche 8 avril, Hans Rattenhuber sortit du bunker de Hitler, pour prendre un peu l'air. Il déverrouilla trois portails en fer forgé, grimpa douze marches en spirale, et ouvrit une porte en acier à l'épreuve des gaz. Elle donnait sur les ruines des jardins de la chancellerie. S'avançant avec précaution entre les statues fracassées, il croisa Ernst Kaltenbrunner, chef de l'Office central de la sécurité du Reich (RSHA). Ce dernier, sorti fumer une cigarette, avait une histoire à lui raconter[1].

Durant près de neuf mois, il avait enquêté sur les complots visant à attenter à la vie du Führer. Rattenhuber ayant mission de protéger son maître, il écouta ces révélations, aussi captivé que mortifié. Au cours de la dernière semaine, ajouta Kaltenbrunner, l'histoire avait connu un rebondissement invraisemblable. La découverte des journaux personnels de Canaris, à Zossen, avait confirmé ce que Hitler soupçonnait de longue date : que nombre des menaces qui pesaient sur sa vie et son pouvoir avaient leurs sources au « Vatican, que Hitler […] considérait comme le plus grand centre d'espionnage de l'univers[2] ».

Ces éléments de preuve incriminaient Canaris et six de ses collègues. Leur dossier, ouvert à l'origine par Heydrich, comportait encore le nom de code de l'Orchestre noir. Ils finiraient pendus par la SS, en grand secret. D'autres conspirateurs avaient dû subir des simulacres de procès, mais les comploteurs de l'Orchestre noir disparaîtraient dans la nuit et le brouillard. Personne ne saurait rien de leurs châtiments, de leurs crimes ou de leurs noms. Hitler imposa le silence absolu sur cette affaire. Les sources véritables du complot, rapporta Kaltenbrunner, ne pouvaient être révélées[3].

Rattenhuber le prit par le bras.

« Mais vous avez rayé mon ami Josef Müller de la liste, n'est-ce pas ? » Le chef du RSHA lui avoua être incapable de s'en souvenir. Dans le « sabbat de sorcières » de ces derniers jours, une vie de plus ou de moins ne comptait guère. Les SS décidaient de qui mourait, d'un revers de main[4].

Toutefois, le jeu politique des intrigues de cour nazies fournit une couverture à Rattenhuber. Il savait que Kaltenbrunner considérait Himmler comme un fanatique et un couard et qu'il convoitait son poste de chef de la SS. Jouant sur ces sentiments, Rattenhuber se souvint de ce qu'*Ochsensepp* avait déclaré à la Gestapo en 1934, qu'il voulait voir Himmler fusillé. Le Führer avait juré de ne pas laisser les ennemis de l'intérieur de l'Allemagne survivre à cette guerre, comme ils avaient survécu à la précédente. Mais Jo le Bœuf, qui avait même osé défier Himmler, ne méritait-il pas de survivre, afin de reconstruire sur les cendres de la guerre[5] ?

Kaltenbrunner n'y opposant pas d'objection, Rattenhuber enfonça le clou. Au lieu de tuer Müller, les nazis pourraient s'en servir comme d'un appât. Par son intermédiaire, ils pourraient demander à Pie XII de rechercher les voies d'une paix séparées avec l'Ouest. Himmler aurait, dit-on, déjà posé quelques jalons en ce sens grâce à l'entregent

d'un moine bénédictin, Hermann Keller. Une initiative par le canal de Müller n'aurait-elle pas de meilleures chances ? D'autant plus, comme Kaltenbrunner en avait déjà informé le Führer, que « le pape avait personnellement » marié l'intéressé dans la crypte de Saint-Pierre[6] ?

Le chef du RSHA lui répliqua qu'il allait y réfléchir. Il demanderait à son aide de camp de téléphoner à Flossenbürg, afin de savoir si « le prisonnier Müller était désormais en sûreté, suivant les instructions ». Rattenhuber regagna le bunker et descendit les marches de l'escalier en colimaçon[7].

Il se tenait debout devant la potence depuis près de deux heures. Des avions survolèrent Flossenbürg, des bombardiers, dans un ronronnement sourd. Il entendit une série de détonations au loin. Enfin, l'un des gardes s'approcha de lui. « Un imprévu » s'était produit. Ils l'assirent dans une casemate entre le bâtiment principal et le portail du camp[8].

Un groupe de prisonniers squelettiques arriva. Le policier du convoi se disputa avec un officier du camp. Müller entendit quelqu'un beugler : « Les noms, ça ne les intéresse plus, rien que les chiffres ! » Le SS se mit à frapper un détenu près de l'entrée. Stawitzki pénétra dans la casemate à grands pas. Voyant le Bavarois, il vociféra : « Ce criminel est encore en circulation[9] ? »

Les gardes le reconduisirent dans la cour où se dressaient les potences. Il attendit l'ordre de monter les marches qui le conduiraient jusque sous la corde. Rien ne se produisit. Peu à peu, il finit par se demander si les SS n'avaient pas simplement l'intention de le soumettre à un jeu. Peut-être voulaient-ils susciter des « aveux au gibet ». Il se raccrocha à ce fétu de paille, y puisant un nouvel espoir de survivre, sans savoir du tout comment il y parviendrait[10].

Le crépuscule descendait. Le commandant hurla qu'ils allaient devoir continuer « demain ». L'un des gardes de Jo le Bœuf s'approcha

et fit : « C'est terminé pour aujourd'hui. » Ils le reconduisirent à son cachot et l'enchaînèrent à son grabat[11].

Cette nuit-là, il fut incapable de trouver le sommeil. Quelqu'un ouvrit brutalement la porte de sa cellule et brailla : « C'est toi, Bonhoeffer ? » Il espérait que Dietrich soit sain et sauf, qu'ils n'aient pu le trouver, au milieu de ce chaos. Une lumière violente emplit le bloc cellulaire. Il régnait une agitation étrange. Des chiens ne cessaient d'aboyer. À l'approche de l'aube, le couloir débordait d'activité. Des gardes appelèrent les numéros des cellules, deux à la fois, et l'ordre suivait : « Dehors, en vitesse. » Müller entendit la voix familière de l'amiral Canaris. Les bourreaux ordonnèrent à nouveau : « Dehors ! » Le Bavarois s'attendait ensuite à entendre appeler son numéro, le sept. Au lieu de quoi, le silence s'abattit[12].

Un garde lui retira les chaînes qui lui entravaient les chevilles. « Je ne sais pas ce qui se passe », soupira le garde. Berlin avait qualifié Müller de « vil criminel », et pourtant, à présent, les SS donnaient l'impression d'ignorer quoi faire de lui. Le garde lui tendit un bol de bouillon et un morceau de pain. Le détenu fit les cent pas pour que son sang circule mieux[13].

Vers 10 heures, des flocons blancs flottèrent entre les barreaux de la fenêtre. Cela ressemblait à de la neige, mais sentait le brûlé. Subitement, le judas de la porte de sa cellule s'ouvrit. Un agent secret britannique fait prisonnier, Peter Churchill, lui dit : « Vos amis ont déjà été pendus et maintenant ils les incinèrent derrière la crête. » Il en trembla de chagrin, il sanglota, en se rendant compte que ce qu'il avait vu tourbillonner et senti pénétrer dans son nez et sa bouche étaient tout ce qui restait de ses amis[14].

Le 11 avril, Müller entendit au loin le grondement sourd du front qui se rapprochait. Dès que le Sturmführer Stawitzki entra dans sa cellule, il s'attendait à ce que les coups pleuvent à nouveau. Au lieu

de quoi, le SS invita « *Herr Doktor* » à venir écouter les nouvelles de la guerre à la radio du bureau du camp. Apprenant que les Américains avaient franchi l'Elbe, le Bavarois demanda ce qu'il allait advenir de lui à présent. « On va vous emmener loin d'ici, et ensuite on décidera de votre sort, lui répliqua l'autre. » Le SS ajouta qu'il s'inquiétait pour sa propre famille. Le détenu lui confia qu'il avait une famille, lui aussi, et qu'il n'avait plus eu de nouvelles d'aucun des siens depuis des mois. Pourtant, se souvint-il, « je n'eus pas le courage de lui cracher dessus, ce qui était ma première impulsion ». Stawitzki s'occupa du contenu d'un sac à dos. Il en retira un piolet, comme ceux dont usaient les alpinistes. Il en conclut que le SS entendait livrer un ultime combat dans les Alpes[15].

Le 15 avril, les SS l'embarquèrent, avec d'autres prisonniers au statut spécial, à bord d'un camion. Des avions volant bas les frôlèrent quand ils traversèrent un long pont. Un raid aérien les contraignit à faire halte à la cathédrale de Munich-Freising pour s'y réfugier, et il eut envie de laisser tomber une carte de visite, pour que des amis du chapitre de la cathédrale puissent être informés de ce qu'il vivait encore. Mais les gardes lui paraissaient nerveux, et il n'avait pas envie de se faire tirer dessus, au cas où ils se méprendraient sur son geste. Le camion reprit sa progression bruyante à travers la lande[16].

Le lendemain, leur convoi arriva à Dachau. Les gardes lui firent franchir un pont qui enjambait un fossé large de quatre mètres, rempli d'eau et bordé de chevaux de frise, jusque dans un bunker spécial réservé aux ennemis du régime. Il ne pouvait sortir de sa cellule, excepté en cas de raid aérien. Mais un officier SS d'âge mûr, Edgar Stiller, lui dit : « *Fräulein* Anni Haaser sera heureuse maintenant de savoir que vous êtes arrivé ! » Peu après, Anni se présentait au portail du camp avec une valise. « Ce furent des retrouvailles émouvantes assombries par l'idée que ce puissent être

les dernières », un moment resté gravé dans la mémoire du Bavarois. En route pour aller à sa rencontre, il avait vu des wagons chargés de cadavres[17].

Vassili Kokorine restait près de lui, le traitant presque comme un totem vivant. Le 20 avril, lorsque le Bavarois craignit de ne pas réussir à rentrer chez lui au milieu du chaos, Kokorine lui rédigea une lettre en russe. Il voulait que son ami catholique reçoive un sauf-conduit émis par les communistes. « L'Armée rouge contrôle toute la région ! Si quelqu'un te parle russe, montre-lui cette lettre et on te libérera aussitôt[18] ! »

Hitler misait tous ses espoirs sur une dernière manœuvre, visant à combler les brèches sur ses lignes de front. Le 21 avril, il ordonna au général SS Felix Steiner de lancer une poussée au sud avec ses troupes à la faveur de la nuit. Si la manœuvre de Steiner était couronnée de succès, il couperait l'Armée rouge de ses arrières, au nord de Berlin, et s'il échouait, le Reich s'effondrerait[19].

Steiner esquiva. Il ne disposait plus de troupes avec lesquelles lancer l'assaut, mais n'avait pas latitude de désobéir à un ordre qui lui avait été signifié en personne. Le lendemain, quand Hitler apprit que la contre-attaque n'avait pas débuté, son visage « prit une couleur violacée », les yeux exorbités. « C'est terminé, hurla-t-il. La guerre est perdue ! Mais si vous vous figurez, messieurs, que je vais quitter Berlin, maintenant, eh bien, je vous réserve une surprise. Je préférerais me brûler la cervelle[20] ! »

Le 23 avril, le lieutenant-général de Himmler, Gottlob Berger, arriva. Le tyran lui ordonna de regrouper les personnalités prisonnières à Dachau et de les acheminer vers les Alpes par camion. Les mains, les jambes, la tête de Hitler tremblaient, et il se bornait à répéter ces ordres, que Berger gardait en mémoire : « Fusillez-les tous ! Fusillez-les tous[21] ! »

À Dachau, les gardes firent monter les prisonniers de marque dans des autobus. Lorsqu'ils traversèrent Munich, ce fut à peine si Josef Müller reconnut la ville rasée par les bombes. Un impact direct avait démoli la statue du Christ sauveur de la cathédrale St Michael. Il ne voyait guère de chance que sa maison de la Gedonstraße en ait réchappé[22].

Ils pénétrèrent en Autriche. Les autobus s'acheminèrent par les cols en direction de Reichenau, un camp de concentration près d'Innsbruck. Sur les lieux, le tableau ne suggérait guère que leur chemin de douleur ait pris fin. Espérant une aide extérieure, le Bavarois remit l'une de ses cartes de visite à un garde et lui demanda de la porter à Josef Rubner, directeur général du *Tiroler Graphik*, à Innsbruck, qu'il avait lui-même nommé administrateur fiduciaire du journal. À son retour, le garde l'informa de la réponse de Rubner : « Je ne connais pas cet homme[23]. »

Le père Rösch alla voir le directeur de la prison de la Lehrterstrasse. Après un moment de réflexion, il choisit de s'y rendre à 4 heures de l'après-midi, le 25 avril, le huitième jour, ou « octave », de la fête tutélaire de Saint-Joseph et Saint-Marc, moment sacramentel du plus bel augure. L'autorité du directeur émanait d'un régime défunt, argumenta Rösch, et personne ne se souciait plus de ses décisions, excepté les Russes, qui apprendraient bientôt tout le mal qu'il avait commis. S'il voulait avoir la vie sauve, il devrait libérer les détenus et s'enfuir. Après quelques minutes d'atermoiements, le directeur acquiesça. Rösch descendit en courant l'escalier en métal menant au sous-sol, en hurlant la nouvelle[24].

Les derniers prisonniers de Berlin franchirent le portail de la prison comme des spectres. Dans la rue, ils se retournèrent et virent l'édifice comme ils avaient espéré le voir, tout au fond de leur âme :

de l'extérieur. « Subitement, des tirs d'artillerie extrêmement violents se sont abattus sur nous », se rappelait Rösch. Il fonça entre les impacts d'obus, s'engouffrant sous un pas de porte dès que le sifflement d'un projectile se rapprochait un peu trop. Juste à l'instant où les Russes arrivèrent, il trouva refuge dans le monastère de Saint-Paul, où l'un de ses homologues dans la conspiration, le père Odilo Braun, avait aménagé une cache du Comité des Ordres[25].

À bord de leurs véhicules, les SS firent franchir le col du Brenner à leurs prisonniers de marque. Le 28 avril, ils traversèrent les Alpes et entrèrent en Italie. « On nous a évacués avec un groupe d'à peu près cent cinquante autres prisonniers, dans six ou sept bus escortés de motards SS, et un véhicule de type Kübelwagen qui fermait la marche, chargé de grenades et de fusils, rapporterait Jimmy James, un prisonnier britannique. Nous avons abouti au [col du] Brenner, où nous nous sommes arrêtés pour la nuit. Nous nous sommes simplement immobilisés dans la pénombre, sans savoir ce qui se passait. Les SS avaient disparu et nous nous demandions de quoi il retournait. » Müller suspectait les nazis de vouloir les retenir en otage dans un château. Selon d'autres rumeurs, après la « victoire finale », Himmler les ferait tous condamner à l'issue d'une parodie de procès. « Des années plus tard, déclarera James, j'ai découvert que les SS comptaient nous mitrailler tous autant que nous étions, et raconteraient ensuite que nous avions péri sous les bombes[26]. »

Mais leurs cerbères SS s'étaient scindés en deux factions. L'Obersturmführer Edgar Stiller était à la tête d'une trentaine de conscrits plus âgés. Ils se « comportaient décemment », se souvenait Müller. Le pasteur protestant emprisonné Martin Niemöller s'était accroché avec Stiller, en tentant de savoir ce qu'il adviendrait d'eux. « Nous avions l'impression que Niemöller traitait l'officier SS comme son aide de camp et, en outre, que Stiller s'y résignait tacitement. »

Une attitude moins compréhensive prévalait au sein de leur escorte : « vingt personnages sinistres, armés jusqu'aux dents ». Le chef de ce groupe, l'Unterstrurmführer Bader, avait dirigé un escadron de la mort à Buchenwald[27].

Ochsensepp sentait que Bader nourrissait un grief à son endroit. Stiller avait fait allusion à un ordre venu d'en haut : « L'avocat ne doit pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi. » Stawitzki avait-il envoyé Bader de Buchenwald, se demandait le Bavarois, pour le reconduire à la potence ? Il décida de rester près du colonel Bogislav von Bonin qui, bien qu'ayant battu en retraite à Varsovie, contrevenant ainsi aux ordres de Hitler, restait un « prisonnier sur l'honneur », gardant le droit de conserver son arme de poing[28].

Les SS furent de retour très tôt le matin. Ils descendirent avec les prisonniers par le versant est du col du Brenner, vers la vallée du Tyrol. À un passage à niveau, à l'entrée de la petite ville de Villabassa, la caravane s'arrêta subitement. Les gardes paraissaient hésiter sur la suite des opérations, mais laissèrent les captifs se dégourdir les jambes. L'un des autobus avait un pneu crevé, les réserves de carburant baissaient, et aucun ordre n'était arrivé de Berlin. Le détachement de SS se saoula[29].

Certains des prisonniers se réunirent sous l'abri du chemin de fer pour organiser une évasion. Deux officiers de commandos d'opérations spéciales britanniques élaborèrent un plan avec le général Sante Garibaldi, chef des partisans, également captif, un descendant du héros du Risorgimento, qui avait présidé à l'unification italienne. Cette nuit-là, avec l'aide de quelques Italiens de la région acquis à leur cause, Garibaldi et son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Ferrero, se faufilèrent hors de Villabassa, dans le but d'établir le contact avec leurs compatriotes dans les montagnes environnantes. Ils promirent de revenir avec des partisans s'attaquer aux gardes SS[30].

« Dans l'intervalle, les SS responsables du groupe s'étaient tous copieusement saoulés au schnaps, rapporta James. L'un d'eux perdit plus ou moins connaissance, et l'un de nos gars a dit : "Bon, écoutez, filons-lui encore un peu de schnaps et ensuite on lui prend son livret militaire." Ce qui fut fait, et on a trouvé dedans un ordre leur interdisant de laisser les officiers alliés et divers autres tomber entre les mains des Alliés. » Bader avait alors signalé à l'un des prisonniers que les SS avaient aménagé une « chambre spéciale[31] ».

Les otages décidèrent de ne pas attendre le retour des partisans de Garibaldi. Quelques prisonniers britanniques entreprenants connectèrent les fils de contact d'une vieille Volkswagen et se dirigèrent vers les montagnes, en espérant atteindre le quartier général américain et revenir avec un détachement de sauvetage. Le colonel Bonin trouva un téléphone à la mairie et demanda au général commandant la X^{e} armée allemande à Bolzano, retranchée à une centaine de kilomètres au sud-ouest, de prendre les prisonniers sous sa garde, à titre préventif. Le chef d'état-major du général promit qu'une compagnie bien armée s'y rendrait par la route, dans la nuit, et arriverait à l'aube du lendemain. « Nous allions et venions dans ces ruelles avec une certaine appréhension, parce que dès le départ les SS avaient prévu de nous liquider dans ce coin isolé du Tyrol », se rappelait Müller. Personne ne connaissait la teneur des ordres ultimes qu'avait pu donner Himmler, ou ne savait sous quel délai les forces alliées seraient en mesure d'atteindre la région. Des membres des familles Stauffenberg et Goerdeler cherchèrent refuge auprès du prêtre de leur paroisse locale, qui les cacha dans son presbytère[32].

Les autres prisonniers couchèrent sur de la paille, à l'hôtel de ville. Après minuit, la porte s'ouvrit d'un coup. Un officier SS pointa Müller du doigt : « Toi, tu sors d'ici ! » Le colonel Bonin se leva d'un bond et ordonna au SS d'arrêter. L'homme à la chemise noire se

campa fermement sur le seuil et répéta : « Toi, dehors ! » Bonin sortit son Luger et l'avertit : « Je compte jusqu'à trois. À deux, tu es mort ! » L'officier SS tourna les talons et s'enfuit.

Mais personne ne dormit tranquille. James se souvenait qu'ils avaient tous une conscience aiguë de « la présence des SS aux deux extrémités de la salle, avec leurs [pistolets-mitrailleurs] Schmeisser prêts à tirer. Cette nuit-là, c'était littéralement la nuit des Longs Couteaux, parce que les SS s'attendaient à quelque chose, le cas échéant à une attaque de partisans [italiens[33]] ».

Le 29 avril, Adolf Hitler convoqua ses commandants en conférence de situation. Ils lui signalèrent que les troupes russes avaient atteint la gare voisine de Potsdam. La Wehrmacht était à court de bazookas et n'avait plus de quoi réparer ses chars. Les combats cesseraient dans les vingt-quatre heures. Un long silence s'ensuivit. Au prix d'un grand effort, le Führer se leva de son siège et se retourna, prêt à sortir de la pièce. Ses commandants lui demandèrent ce que ses troupes devraient faire quand elles auraient épuisé leurs munitions. Il répondit qu'il ne saurait autoriser la reddition de Berlin. Mais ceux qui le « veulent peuvent s'en aller ! » par petits groupes[34].

Le lendemain, à 15 heures, le cercle rapproché du maître du Reich se réunit à l'étage inférieur du bunker. Il avait revêtu sa vareuse feuille-morte et son pantalon noir habituels. Sa maîtresse, Eva Braun, portait une robe bleue à parements blancs et son bracelet en or préféré, serti d'une émeraude. Des obus d'artillerie s'abattaient au-dessus d'eux. Les yeux injectés de sang, le dictateur serra la main de Rattenhuber, Bormann et Goebbels, et à moins d'une vingtaine d'autres personnes présentes. Il adressa quelques mots à chacun, d'une voix sourde. Ensuite, il regagna lentement son bureau, avec Eva Braun, et ferma la porte à double battant[35].

Elle s'assit sur une étroite banquette. Elle retira ses chaussures et allongea les jambes sur le tissu blanc et bleu. Hitler s'assit à côté d'elle. Ils dévissèrent deux étuis en laiton, qui ressemblaient à des bâtons de rouge à lèvres, et en retirèrent deux fioles en verre très fin remplies d'un liquide ambré. Eva mordit dans le verre et reposa la tête sur l'épaule du dictateur. Ses genoux se contractèrent violemment, sous l'effet de la douleur. Contrôlant sa main tremblante, il leva son Walther, qu'il braqua contre sa tempe, serra les dents sur la fiole qu'il avait en bouche, et pressa sur la détente[36].

Rattenhuber n'entendit aucun éclat de voix, et même pas de coup de feu. Le domestique personnel de Hitler, Heinz Linge, qui attendait à côté de Rattenhuber, gardera seulement le souvenir de l'odeur de poudre. Quand les membres de l'entourage du dictateur pénétrèrent dans la pièce, ils virent du sang dégouliner sur sa joue. Sa tempe droite était percée d'un trou écarlate de la taille d'une pièce d'un mark en argent. Eva Braun était en position assise, la tête contre l'épaule du Führer. En mourant, elle avait rabattu le bras sur la table et renversé un vase et son bouquet de fleurs[37].

Les gardes du corps du dictateur emportèrent les cadavres dans le jardin de la chancellerie. Son chauffeur versa dessus dix bidons d'essence. Rattenhuber craqua plusieurs allumettes et les jeta sur Hitler et Eva Braun. Les allumettes s'éteignirent l'une après l'autre. Il sortit de sa manche quelques bouts de papier qu'il torsada pour en faire une torche. Il l'alluma et lâcha cet allume-feu improvisé sur leurs dépouilles mortelles. Une langue de flamme en jaillit. Il se mit au garde-à-vous et tendit le bras, dans un salut hitlérien. Avant de tourner les talons, il vit les corps se recroqueviller et « des membres se dresser soudain au milieu des flammes[38] ».

À Villabassa, lorsque les prisonniers se levèrent, le matin du 30 avril, la neige tombait. Les gardes SS postés à l'hôtel de ville

avaient disparu. L'évêque français Gabriel Piquet, incarcéré pour avoir procuré des faux papiers à des juifs, prononça une messe d'action de grâces dans l'église catholique de la bourgade. « Tout le monde y est allé, se souvenait Jimmy James, le prisonnier de guerre britannique. Pas seulement les catholiques et les protestants, mais aussi les prisonniers russes, de religion orthodoxe. C'était très émouvant. » Ce fut au cours de ce service religieux que la compagnie de la Wehrmacht tant attendue arriva. Les prisonniers se rendirent sur la place du village. Brandissant une mitraillette, le colonel Bonin désarma les rares SS qui n'avaient pas déjà détalé. La compagnie de l'armée allemande intégra quelques SS dans ses rangs, qualifiés par Stiller de « dignes de confiance et corrects », et offrit aux autres une occasion de s'enfuir ou de tenter leur chance avec les Alliés. « Bader et quelques autres descendirent dans la vallée, rapporta James, et j'appris plus tard qu'ils avaient été appréhendés par les partisans [de Garibaldi] et pendus[39]. »

La Wehrmacht déplaça les prisonniers à l'*Hotel Pragser Wildsee*. Cet établissement, une adresse de choix fréquentée par l'aristocratie austro-hongroise et les riches amateurs de sports d'hiver, dressait l'alignement de ses vastes chalets au bord d'un lac couleur d'émeraude bordé de falaises blanches et de sombres forêts. La Wehrmacht déploya des mitrailleuses en batterie sur les lignes de crête, au-dessus de la route d'accès qui serpentait jusqu'en haut de la vallée de Pragser, se créant ainsi une meilleure position défensive contre d'éventuelles unités Werwolf[*1]. « Il neigeait continuellement et, dans l'hôtel, il faisait un froid glacial », ce dont Müller conservait un vif souvenir[40].

Le général Privalov organisa dans sa chambre une petite fête pour célébrer le Premier Mai. L'alcool coulant à flots, Vassili Kokorine fondit en larmes. S'il était libéré par « l'Angleterre, cette putain », il

perdrait toute la confiance de son « oncle », Staline. La police secrète soviétique soupçonnerait les services secrets de Sa Majesté de l'avoir retourné et d'en avoir fait un agent double. En conséquence, il avait décidé de prendre contact avec les partisans du groupe Garibaldi à Cortina d'Ampezzo, une quarantaine de kilomètres plus au sud. *Ochsensepp* tenta de l'en dissuader. Il subsistait une couche de neige épaisse d'un mètre, Kokorine avait eu les pieds endommagés par des engelures lors de son parachutage derrière les lignes allemandes, et les privations d'une longue détention l'avaient encore plus affaibli. Certes, lui rétorqua le Russe, mais en tant qu'officier d'un corps de partisans, il se devait de se joindre à « la lutte ». Après une étreinte et un échange de baisers à la russe, il s'enfonça dans la nuit[41].

Hans Rattenhuber boucla la jugulaire de son casque. Au petit jour, en ce 2 mai, il se fraya un passage à coups de pied-de-biche dans le mur de briques qui barrait une fenêtre de la cave de la chancellerie du Reich. Il escalada les gravats et sortit sur le trottoir de la Wilhelmstraße, sous le balcon du Führer, pistolet au poing, cran de sûreté relevé. Il se figea, observa autour de lui, tel un éclaireur, et fit un signe de la main à une demi-douzaine d'hommes de main du dictateur défunt, qui suivaient derrière lui. Ils prévoyaient de se ruer dans les souterrains du métro et d'en sortir au nord-ouest de la ville, hors de la zone russe[42].

Rattenhuber traversa la Wilhelmsplatz, illuminée par les flammes de l'incendie. Des enfants affamés découpaient des tranches de viande fraîche dans le cadavre d'un cheval. À la station de métro Kaiserhof, il dévala la descente d'escalier encombrée de monceaux de gravats et marcha le long des rails, directement sous les lignes soviétiques. En suivant le faisceau de sa torche électrique, il se fraya un chemin en enjambant des corps à la rigidité cadavérique avancée et des escaliers à moitié éboulés, passa devant des soldats blessés et

des familles sans abris blottis contre les parois des souterrains. Il refit surface à la station de la Friedrichstraße. Pendant quatre heures supplémentaires, il rampa dans un dédale de vastes caves communicantes, traversa en courant des immeubles en flammes et s'avança en titubant au milieu de rues plongées dans l'obscurité. Dans la matinée, la balle d'un tireur isolé soviétique eut finalement raison de lui, à quelques mètres à peine de la brasserie des bières Schultheiss[43].

« Deux soldats ont amené ici Rattenhuber, qui est blessé », nota la secrétaire de Hitler, Traudl Junge, dans son journal. Elle s'était abritée dans les sous-sols de cette brasserie, un lieu de regroupement convenu d'avance pour les membres de l'entourage du Führer qui avaient pris la fuite. « Il a reçu une balle à la jambe, il est fiévreux et il a des hallucinations. Un médecin l'a installé sur un lit de camp et le soigne. Rattenhuber a sorti son pistolet, il a libéré le cran de sûreté et posé l'arme près de lui. Un général est descendu dans ce sous-sol. Nous apprenons que nous sommes le dernier bastion de résistance dans la capitale du Reich. Les Russes ont désormais encerclé la brasserie et appellent tout le monde à se rendre[44]. »

Le 4 mai, une jeep Ford enchaînait les virages sur la route de l'*Hotel Pragser Wildsee*. Dans une gerbe de neige, ses roues patinant sur des plaques de glace noircie, elle finit par s'immobiliser en bordure du lac d'un vert d'émeraude. Un lieutenant aux cheveux taillés en brosse en sauta et s'identifia comme l'un des officiers d'un détachement avancé sous les ordres du général Leonard T. Gerow, commandant de la 15e armée américaine. Les soldats allemands descendirent des crêtes et lui remirent leurs armes[45].

Le général Gerow arriva à la tête de sept compagnies. Il avait gagné la troisième étoile qu'il arborait sur son casque après avoir commandé la première unité qui ait mis le pied sur la terre de

Normandie, et les soldats allemands lui témoignaient une « déférence quasi religieuse », avait pu constater Müller. Gerow félicita les prisonniers. Ensuite, il leur annonça qu'il ne pouvait satisfaire leur souhait de rentrer chez eux. Il avait ordre de les interroger et de les « blanchir » à Naples[46].

Les troupes de Gerow les transférèrent vers le sud. Le 7 mai, ils firent halte dans des baraquements, à Vérone. Le lendemain, Müller embarquait à bord d'un appareil de transport de troupes Beechcraft C-45 et parcourait les six cents derniers kilomètres jusqu'à Naples. Lorsque l'avion survola Rome, il aperçut, très loin au-dessous des ailes, le rectangle de verdure des jardins pontificaux, et le dessin des lignes convergentes de la place Saint-Pierre, blanches sur fond noir, dessinant une forme de clef[47].

---

*1. Ces unités créées par Himmler à l'été 1944 étaient chargées de poursuivre la lutte derrière les lignes ennemies, en Allemagne et à l'extérieur du Reich. Elles menèrent quelques actions limitées d'assassinats ciblées ou de destruction à caractère terroriste. *(N.d.T.)*

Épilogue

« La tâche de l'heure est de reconstruire le monde, déclara le pape dans un message radiodiffusé, le 9 mai, alors que les canons se taisaient en Europe. Prosterné par la pensée devant les tombes, les fosses bouleversées et rouges de sang, où reposent les dépouilles innombrables de ceux qui sont tombés victimes des combats ou des massacres inhumains, de la faim ou de la misère. […] Et il Nous semble qu'eux, les morts, donnent un avertissement aux survivants du terrible fléau et leur disent : que de nos ossements et de nos tombeaux, et de la terre où nous avons été jetés comme grains de blé, surgissent les architectes et les bâtisseurs d'une Europe nouvelle et meilleure, d'un univers nouveau et meilleur[1]. »

Tandis que les paroles papales crépitaient sur les ondes des radios d'Europe, un bateau fonçait vers Capri. Un Allemand de haute taille, à moitié juif, économiste de profession, se tenait à la poupe. Gero von Gaevernitz avait émigré aux États-Unis en 1924, mais il était rentré eu Europe pour l'aider à se défaire de Hitler. Officier traitant de l'OSS du maître-espion Allen Dulles à Berne, Gaevernitz avait cultivé des amitiés parmi les émissaires de la résistance allemande, notamment avec Hans Bernd Gisevius, qui avait remplacé Josef Müller en tant qu'agent de liaison avec les comploteurs du pape[2].

Ce jour-là, traversant la baie de Naples, il entamait sa mission finale. Le major général Lyman Lennitzer l'avait convoqué la veille, au quartier général du théâtre d'opérations, à Caserta, et lui avait remis un mince dossier concernant plus d'une centaine d'« Allemands d'un genre particulier ». La 15e armée avait récupéré ces prisonniers politiques dans les Alpes italiennes et les avait acheminés à Naples par avion. Certains semblaient être des antinazis fervents, mais les Alliés en savaient peu sur eux. Le commandant du théâtre d'opérations, le Marshal Alexander, avait ordonné de les « isoler » dans un hôtel spécialement évacué à Capri, jusqu'à ce que Gaevernitz puisse donner un avis[3].

Dans le port de Capri, Gaevernitz réquisitionna une jeep. Il grimpa à vive allure la route menant à l'hôtel Paradiso, sur une falaise à trois cents mètres au-dessus de la mer. Les casques blancs des MP de la police militaire ponctuaient tout le périmètre, appliquant des règles de sécurité si strictes que Gaevernitz eut du mal à entrer, alors même que le Field Marshal Harold Alexander en personne avait signé son laissez-passer[4].

« Une fois à l'intérieur de l'hôtel, j'ai été instantanément entouré d'un groupe d'Allemands très agités, se souvenait l'officier de renseignements. Nombre de ces prisonniers ont connu un enfer, et ils avaient encore les nerfs ébranlés par toutes ces épreuves, la plus récente d'entre elles étant d'avoir échappé à la mort en se soustrayant à une escouade d'assassins de la SS[5]. »

Josef Müller s'était vu attribuer la suite normalement réservée au roi Farouk d'Égypte. Elle jouissait d'un des panoramas les plus spectaculaires que Gaevernitz ait jamais vu dans un hôtel européen, sur toute la baie de Naples, avec le Vésuve relâchant un panache de fumée majestueux entre les péninsules jumelles d'Ischia et Sorrente[6].

« Gaevernitz m'a ensuite interrogé un long moment », se rappelait *Ochsensepp*. Ils passaient leurs soirées ensemble dans le jardin de l'hôtel. « Ni les bruits de pas monotones des gardes, ni la lune tropicale [*sic*] ne purent distraire mon attention de l'histoire extraordinaire et à peine connue de la Résistance allemande [qui] m'était révélée, écrivit l'économiste en 1946. J'avais devant moi un homme, pensai-je, qui pourrait être d'une aide inestimable dans la tâche à laquelle notre armée d'occupation était confrontée en Allemagne. » Il finit par lui poser cette question : « Accepteriez-vous de travailler avec nous et de faire profiter nos forces du bénéfice de votre expérience et de vos connaissances ? » Cela équivalait à un argumentaire de recrutement destiné à le convaincre de retourner en Allemagne en qualité d'agent secret américain[7].

Il accepta. Mais sur la route du retour en Bavière, dit-il, il serait heureux d'avoir l'opportunité de s'arrêter à Rome. Gaevernitz lui promit d'y organiser une belle rencontre, s'il accordait d'abord aux enquêteurs de l'OSS dix jours à Capri et leur racontait toute son histoire[8].

L'officier traitant regagna Caserta où il tapa un rapport au général Lemnitzer. « Au lieu d'être incarcérés, certains de ces prisonniers devraient être décorés », écrivit-il le 13 mai. Sur les 60 millions d'Allemands qui circulaient librement, rares étaient ceux qui avaient levé la main contre Hitler, même s'ils en avaient l'envie. Pourtant, il y avait ici un groupe d'hommes qui avaient agi, risqué leur vie, perdu leurs amis – et les Alliés les avaient enfermés. Il conseillait au quartier général du théâtre d'opérations de les renvoyer chez eux, où ils exerceraient une « bonne influence » sur certains de leurs compatriotes[9].

À Capri, on confia le Bavarois à deux officiers américains en charge de l'épuration. L'un d'eux, Dale Clark, avait étudié à Harvard

sous l'autorité de l'ancien chancelier allemand, Heinrich Brüning. Il lui parla de l'« Allemagne honnête », de Beck et Canaris, d'Oster et Dohnanyi, de Stauffenberg et Moltke. Il parla de la sainte Allemagne, de Kaas et Leiber, de Preysing et Rösch, de Bonhoeffer et Delp, de la Rose blanche. Mais il exposa aussi ses propres idées politiques. Tout en faisant les cent pas avec Clark sur le toit de l'hôtel Paradiso, qui dominait la mer, il partagea la vision d'une union économique européenne qu'il avait développée avec le général Beck, et il évoqua le nouveau mouvement politique dont il avait discuté avec ses amis de Kreisau et ses interlocuteurs italiens. Il voulait une Europe de démocraties sociales et chrétiennes, liées par des accords commerciaux et unies par une conception de la « dignité de la personne humaine ». Clark accepta d'écrire une lettre en sa faveur au général Lucien Truscott, commandant des forces d'occupation en Allemagne, qui aurait le pouvoir d'approuver le projet de Müller d'un nouveau parti politique allemand, l'Union chrétienne-démocrate[10].

Le 26 mai, des agents du Counter Intelligence Corps, le service de contre-espionnage de l'US Army, capturaient l'officier SS Albert Hartl en Autriche. Des soldats britanniques l'avaient déjà arrêté plus tôt ce même mois, mais l'avaient relâché, le jugeant « sans intérêt ». Les Américains l'envoyèrent à Dachau, puis dans d'autres camps de prisonniers, où il mit en cause ses supérieurs et ses subalternes de la SS, les impliquant dans des crimes de guerre. Il prétendit n'avoir lui-même jamais commis d'atrocités[11].

« J'ai assisté à l'exécution d'à peu près 200 hommes, femmes et enfants de tous âges, y compris des bébés, admit Hartl. Les victimes étaient forcées de s'agenouiller dans un large fossé et chacune d'elles était abattue d'une balle dans la nuque, de sorte que la mort était toujours instantanée. » Pour surmonter toute atteinte au moral, les exécuteurs de masse étaient abondamment fournis en vodka. « On

observait un phénomène médical intéressant, ainsi qu'il le formulait, puisque les hommes [de la SS], qui avaient fréquemment pris part à l'exécution de femmes et de fillettes, devenaient sexuellement impuissants pendant un certain laps de temps[12]. »

L'intéressé rédigea un long rapport sur « Le service de renseignements du Vatican ». Parmi les grands succès de ce dernier, il citait un « contact avec le renseignement militaire allemand dirigé par l'amiral Canaris par l'intermédiaire de l'avocat munichois et responsable politique catholique bavarois bien connu, le Dr Josef Müller ». Il proposait ensuite d'espionner la papauté pour le compte des États-Unis. Le rapport final d'interrogatoire attribuait à Hartl « un trouble émotionnel et psychologique avéré, à la limite de l'anormalité[13] ».

Les Alliés, qui le suspectaient de crimes de guerre, le libérèrent néanmoins. Il se transforma vite en apôtre du yoga, de l'écologisme et des aliments complets[14].

Le père Rösch effectua quelques marches de reconnaissance, en vêtements déchirés et souliers percés. Tout Berlin semblait orné de drapeaux rouges, même les églises protestantes. Des soldats soviétiques ivres entrèrent de force dans le monastère de Saint-Paul. Le père Rösch les décrivit plus tard comme « très typés, asiatiques », se rappelant « l'un d'eux, qui paraissait un peu humain ». Les Russes voulaient des monstres, et l'un d'eux examina une religieuse de si près qu'elle brandit la croix de son rosaire devant elle. Quand on lui demanda s'il « croyait en Jésus-Christ », le jésuite s'apprêta au martyre. Toutefois, le soldat se présenta comme un Ukrainien catholique uniate qui voulait juste exprimer ses convictions chrétiennes. Les envahisseurs se retirèrent. D'autres vinrent plus tard et emportèrent ce qu'ils voulaient. Un officier russe ordonna aux prêtres de sortir quand ses hommes enfoncèrent les portes des

appartements des nonnes. Un commissaire en charge d'un pâté d'immeubles l'avertit que les jésuites pourraient être envoyés en Sibérie. Quand le commissaire demanda au jésuite ce qu'il voulait, le père Rösch regarda tristement Berlin en ruines et lui répondit : « Je veux rentrer en Allemagne[15]. »

Le 8 mai, il se mit en route avec une valise chargée dans une brouette. Il prévoyait de parcourir à pied les 584 km séparant la capitale de Munich, au sud. Cinq jours plus tard, il se retrouva pris au piège de nuit sur la rive nord de l'Elbe, la barrière de la zone américaine[16].

Au clair de lune, il vit quelqu'un mettre un canoë à l'eau. Il appela, hurla, siffla, tapa dans ses mains, jusqu'à ce que l'homme le remarque. « J'ai couru vers lui et il m'a avoué que ce canoë ne lui appartenait pas personnellement, il l'avait "emprunté". Il m'a dit qu'il allait essayer de trouver de l'aide, sur l'autre rive. » À ce moment-là, une demi-douzaine d'autres réfugiés avaient rejoint le jésuite pour implorer eux aussi l'homme au canoë. Il leur répondit qu'il ne pouvait rien leur promettre, il tentait de sortir de la zone soviétique, tout comme eux. Il traversa le fleuve en pagayant dans un mouvement élégant, puis il disparut[17].

Une demi-heure plus tard, un bac fit son apparition, « surgi de nulle part », se rappelait Rösch. L'homme au canoë avait dû l'orienter vers eux. Il put facilement y embarquer sa brouette. Le passeur les avertit que des tirs de mitrailleuse avaient coulé d'autres embarcations qui avaient tenté de traverser, et les passagers s'étaient noyés. Quand leur bac atteignit la rive opposée, le passeur maintint son esquif sous une rangée d'arbustes, durant plusieurs heures, au cas où une patrouille ferait son apparition. Ensuite, il se dépêcha d'amarrer son embarcation et de débarquer les réfugiés. Rösch reprit

sa progression vers le sud, en poussant sa brouette sur un chemin de terre, et se guida en suivant les étoiles[18].

Le 1er juin 1945, une jeep de l'US Army pénétrait dans la cité du Vatican. Elle tourna dans une voie d'accès non signalisée, à peine assez large pour un véhicule, flanquée de murailles. Cette ruelle débouchait sur la cour intérieure de San Damaso, dans le Palais apostolique. Josef Müller descendit de la jeep à grands pas, suivi des officiers de renseignements américains Dale Clark et Joe Cox. Ils entrèrent par l'une des nombreuses portes de la cour et prirent un petit ascenseur jusqu'au troisième étage. Dans le dédale de bureaux occupés par la Sacrée Congrégation pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires, grouillant de gardes pontificaux et de *monsignori* ceinturés de violet, ils furent accueillis par le *maestro di camera* du pape. Il les précéda sous une colonnade extérieure, ornée de fresques de Raphaël patinées par les intempéries, puis en bas d'un petit escalier dérobé dans une antichambre revêtue d'un épais tapis. Ils firent génuflexion sur le seuil, et le *maestro* leur signifia que le Saint-Père souhaitait s'entretenir avec M. Müller seul à seul. Les deux espions américains attendirent patiemment trois heures, le temps que Josef Müller rencontre Pie XII[19].

« J'avais à peine franchi le seuil de son bureau que le Saint-Père s'approcha de moi, et m'embrassa », écrivit le Bavarois dans un compte rendu de cette audience. Par la voix de Garibaldi et d'autres Italiens libérés, le pape avait appris son supplice. Il ne comprenait pas comment il avait pu en réchapper. Il avait fait des merveilles. Le pape lui confia que cela lui faisait le même effet que si son propre fils était de retour, après s'être soustrait à un terrible danger[20].

« Nous nous tenions encore près de la porte, se souvenait le visiteur. Il m'a passé le bras autour de l'épaule. » Ensuite, toujours avec le bras autour de l'épaule du rescapé, le Saint-Père se dirigea

vers une longue table et le fit asseoir, près de lui, de sorte qu'ils puissent se tenir la main. « Pie XII avait souvent été accusé d'être un Romain hautain et distant, écrivit-il plus tard. Je n'ai rien vu de tel, durant mon audience[21]. »

Le pape lui demanda comment il avait même survécu. Il lui répondit en toute franchise que la théologie catholique ne l'avait aidé en rien, car elle présentait trop de choix. « À la place, je me suis appuyé sur les prières que j'avais apprises petit garçon. » Entendant cela, le pontife « sourit et me serra la main avec chaleur ». Ses amis à Rome avaient eux aussi prié pour lui, lui assura Sa Sainteté. Il avait lui-même prié pour lui tous les jours[22].

« Pendant un assez long moment, ce ne fut pas une audience au sens habituel du terme, se rappelait Müller. Le Saint-Père me tenait toujours la main, et j'ai eu la latitude de lui parler en toute franchise ; c'était, si je puis dire, une sorte de réflexion commune. » Il ajouta qu'il s'était efforcé de suivre l'enseignement pontifical selon lequel « le bien et le mal vivaient et œuvraient en tout être humain ». Il le remercia d'avoir pu vivre cette conviction, en sachant distinguer entre l'« Allemagne honnête » et le Reich de Hitler[23].

« Cela n'a pas été facile, lui répondit le pape, réponse qu'il citait dans son compte rendu. Pourtant, tout comme vos amis et vous avez combattu Hitler en assumant jusqu'aux ultimes conséquences, je me suis senti moi aussi tenu de tout tenter. » Il s'enquit des officiers de l'armée qui avaient conspiré contre le dictateur. Müller évoqua avec compassion Halder et Beck, le dilemme auquel ils étaient confrontés, deux loyautés conflictuelles. Ils haïssaient Hitler, mais ils ne purent longtemps se résoudre à trahir leur patrie[24].

« Pie XII m'écouta attentivement lui parler du serment que Hans Oster et moi-même avions prêté, se souvenait-il encore. À cet égard, nous en sommes venus à aborder le complot d'assassinat fomenté par

Tresckow, qui, suite à un invraisemblable concours de circonstances, n'avait pu faire exploser l'avion de Hitler en plein vol. Le Saint-Père en était informé. » Il exprima son approbation, disant, selon Müller : « Nous avons dû mener une guerre contre les puissances du mal. Nous étions confrontés à des forces diaboliques[25]. »

À ce moment de l'audience, se remémorait le visiteur, le pape devint philosophe. Pour les chrétiens, tout dans la vie possède une raison d'être. C'est pourquoi, affirma-t-il, la guerre devait avoir un sens. Il s'était lui-même efforcé de découvrir ce sens dans sa récente encyclique, *Communium Interpretes Dolorum*. Le Bavarois avait dû y réfléchir, enfermé dans ses geôles successives – à sa raison d'être sur terre, à la raison pour laquelle les peuples souffraient tant. Quel était le sens de tout cela, selon lui[26] ?

Müller pesa la question : il avait appris beaucoup et désappris beaucoup. Il avait désappris à haïr, parce qu'il avait subi la haine sous toutes ses formes. Il avait pris la mesure de cette puissance moderne sans pareille de mobilisation de la haine des masses. Tout cela se résumait à un terme, en conclut-il : « collectivisme ». Le bien du groupe l'emportait sur les droits de l'individu, quels que soient les drapeaux derrière lesquels ils marchaient. Pour se garder d'une telle dérive, l'Europe devait trouver sa renaissance dans une conception de la personne qui élèverait l'individu au-dessus du troupeau. L'esprit de la première chrétienté offrait un fondement sur lequel construire ; en effet, le Christ avait su faire en sorte que ses disciples assujettis, rejetés, déracinés, se sentent par nature aussi bons et aussi dignes que les empereurs qui, d'un geste du pouce, décidaient de qui vivrait ou qui mourrait. Cette conception d'une individualité sacrée, Müller en formait le vœu, façonnerait ses activités politiques d'après guerre. « J'ai fait part à Pie XII de mes projets de constituer un nouveau bloc avec des chrétiens forts, quelle que soit leur confession, afin

d'affronter le collectivisme. Qu'il ait approuvé cette idée suffit à me procurer une grande joie[27]. »

Le 2 juin, Pie XII convoqua les cardinaux dans la chapelle Sixtine. Ils se réunirent sous les hautes fenêtres, dans cette enceinte qui reprenait à l'identique les dimensions du Temple de Salomon dans l'Ancien Testament. Les tapisseries de Raphaël faisaient remonter l'autorité papale à Moïse, *via* le Christ, puis à Pierre et, implicitement, jusqu'à Pie XII, qui leva la main dans un geste de bénédiction.

« Aujourd'hui, après bientôt six ans, les luttes fratricides ont cessé, au moins dans une partie de ce monde dévasté par la guerre, déclara-t-il. Aujourd'hui, le monde entier contemple, stupéfait, l'écroulement qui en est la conséquence. » Exprimant son chagrin envers les victimes de « l'idolâtrie de la race et du sang », il évoqua « l'hostilité du national-socialisme contre l'Église, hostilité qui se manifesta jusqu'en ces derniers mois, quand ses adhérents se flattaient encore de pouvoir, la victoire militaire une fois remportée, en finir pour toujours avec l'Église. Des témoignages autorisés et incontestables Nous tenaient informés de ces desseins ». Après cette référence voilée à Müller, Pie XII fit allusion aux complots contre le régime, avec une référence indirecte à son propre rôle :

> C'était une tyrannie que des hommes ont œuvré à renverser. Aurait-il été possible alors de freiner une fois pour toutes, par des mesures politiques opportunes et adaptées, le déchaînement de la violence brutale et de mettre le peuple allemand en état de se dégager des tentacules qui l'étreignaient ? Aurait-il été possible d'épargner de cette manière à l'Europe et au monde l'invasion de cette immense marée de sang ? Personne n'oserait se prononcer avec certitude. Mais nous caressons

> l'espoir que l'Allemagne pourra s'élever une fois encore à une nouvelle dignité et à une nouvelle vie, quand il aura repoussé de lui le spectre satanique exhibé par le national-socialisme. Car la situation nous a suggéré ces paroles d'avertissement, comme l'a dit notre Divin Maître : « Tous ceux qui mettront injustement la main à l'épée périront par l'épée. »

Ces propos suscitèrent des murmures dans la Rome diplomatique – non seulement en raison de leur signification, mais aussi du moment choisi. Le chargé d'affaires américain, Harold Tittmann, notait « des critiques assez unanimes envers le pape en rapport avec son dernier discours, au motif qu'il aurait attendu la défaite de l'Allemagne avant d'attaquer les nazis en public[28] ».

Josef Müller retourna à Munich aider à reconstruire son pays en ruines. Tout en opérant comme agent de renseignements américain, sous le nom de code « Robot », il cofonda l'aile droite bavaroise du Parti démocrate-chrétien, qui dominait la politique ouest-allemande. Ministre de la Justice du Land de Bavière, toujours sur les listes des agents de la CIA, il mena les poursuites contre les criminels de guerre nazis qui n'avaient pas été condamnés à Nuremberg. Perry Miller, historien, intellectuel et professeur à Harvard, qui fait autorité pour tout ce qui touche à la doctrine du puritanisme américain, détaché auprès de l'OSS, notait que « l'importance de Mueller est telle qu'il a été un temps pressenti comme possible successeur du [ministre-président de Bavière Fritz] Schaeffer, mais que ses tendances prétendument trop à gauche auraient provoqué l'animosité de la vieille garde des dirigeants catholiques de Bavière ». Aux yeux des conservateurs, il pâtissait de maints défauts : il semblait « insuffisamment fédéraliste », ainsi que « trop décontracté », et

même « pas assez catholique ». De son propre aveu, l'intéressé se sentait plus à l'aise avec la gauche, car, comme il aimait à le répéter, le Christ avait toujours pris le parti des opprimés[29].

En fin de compte, il fut l'un des architectes silencieux de l'Église et du monde de l'après-guerre. Ses efforts interconfessionnels du temps de guerre, qui avaient amené Dietrich Bonhoeffer dans la crypte du Vatican, avaient contribué à déclencher les réformes du concile Vatican II, qui saluait l'authenticité spirituelle du judaïsme. En défenseur du transnationalisme pontifical, il sut entretisser les idées de la résistance allemande dans les conceptions plus vastes de la démocratie chrétienne, de l'Otan, de l'unité européenne et des droits humains. En tant qu'éminent partisan du marché commun européen en Allemagne de l'Ouest, il s'acquit une réputation de « parrain de l'euro ». Il mourut en 1979, sans avoir vu se réaliser son rêve d'Europe unie, qui était pourtant à portée de main. Sa ville natale de Steinwasen érigea un monument de granit, représentant une charrette tirée par deux bœufs, en mémoire d'*Ochsensepp*, Jo le Bœuf[30].

Quand Pie XII fut attaqué pour son silence durant le conflit mondial, Müller le défendit. Avant même de rentrer en Allemagne, en 1945, il arrêta la ligne de conduite qu'il suivit au cours des années suivantes. S'attardant à Rome après son audience papale, il se retrouva dans un dîner avec Tittmann, qui s'étonna que le pape n'ait pas élevé la voix plus tôt. Le diplomate américain détailla la réponse de Müller.

« Le Dr Mueller [*sic*] m'a soutenu que pendant la guerre son organisation antinazie en Allemagne avait toujours fortement insisté pour que le pape s'abstienne de faire des déclarations publiques stigmatisant les nazis et, en particulier, les condamnant, et il avait préconisé que les remarques de Sa Sainteté se limitent à des

généralités », écrivit-il. En outre, Müller « m'a dit qu'il était obligé de donner ce conseil, car, si le Saint-Père s'était montré plus spécifique, les Allemands l'auraient accusé de céder aux sollicitations des puissances étrangères et cela aurait rendu les catholiques allemands encore plus suspects qu'ils ne l'étaient et aurait grandement restreint leur liberté d'action dans leur action de résistance aux nazis. Le Dr Mueller a ajouté que la politique de résistance catholique à l'intérieur de l'Allemagne voulait que le pape se tienne en retrait tandis que la hiérarchie de l'Église germanique menait la lutte contre les nazis sur le territoire du Reich. Le Dr Mueller a conclu en soulignant que le pape avait suivi son avis tout au long de la guerre[31] ».

Tittmann fit suivre cette explication à Washington, sans commentaire. Il avait déjà signalé que Pie XII avait mené « la politique de l'autruche vis-à-vis d'atrocités qui étaient évidentes pour tous ». Mais le souverain pontife, estimait le diplomate, ne s'était pas seulement enfoui la tête dans le sable ; il avait mené toute sa politique en sous-main, en quête du « moment opportun pour jouer le rôle du médiateur ». Comme personne ne savait « ce que les nazis auraient fait dans leur fureur impitoyable s'ils s'étaient encore davantage enflammés face à des dénonciations publiques émanant du Saint-Siège », ainsi que l'écrivait Tittmann, il hésitait à en blâmer le Saint-Père – sachant surtout que les Alliés lui avaient demandé de ne pas lancer d'appel en faveur des juifs. « Sir D'Arcy [Osborne] a appelé et dit qu'il craignait que le Saint-Père ne puisse lancer un appel au nom des juifs de Hongrie, notait le diplomate américain Francis C. Gowen, le 7 novembre 1944. Sir D'Arcy a dit qu'il faudrait faire quelque chose pour convaincre le pape de s'en abstenir, car cela aurait de très graves répercussions politiques. » Les Britanniques craignaient de contrarier Staline, car la condamnation d'atrocités

spécifiques risquait de révéler le massacre commis par les Soviétiques de 20 000 officiers polonais prisonniers, dans la forêt de Katyn. Ballotté par des pressions contradictoires de toutes parts, le souverain pontife ne se tint pas au-dessus de la mêlée, il œuvra au-dessous[32].

Au sujet de Müller lui-même, un mystère subsista pendant un temps. « Pourquoi Mueller [*sic*] n'a-t-il pas été exécuté ? s'interrogeait la station de Londres de l'Unité des services stratégiques américains, après la guerre. Tous les autres protagonistes du complot du 20 juillet ont été [tués] et Mueller, tout en ayant certes de solides relations, n'était pas plus important ni sans doute mieux protégé qu'Oster, Canaris et plusieurs autres. […] Avait-il eu juste de la chance, ou avait-il parlé, à un moment ou un autre ? » Après deux mois d'enquête, toutefois, l'unité de contre-espionnage de James Angleton jugea le récit de Müller « dûment corroboré par des vérifications externes ». Toutes les questions qui subsistaient à son sujet reçurent une réponse jugée satisfaisante par la CIA, le 30 octobre 1955, après le retour de captivité en Russie soviétique de Hans Rattenhuber, quand un espion britannique devenu doyen de Cambridge sonna à sa porte du n° 10, Schaflachstraße, à Munich[33].

Rattenhuber raconta comment il était intervenu pour sauver la vie d'*Ochsensepp*. Un adjudant de la SS avait téléphoné au camp de la mort, alors que le prisonnier se tenait sous la potence : « Cet appel l'a littéralement sauvé au tout dernier moment. » Mais pourquoi ce message ? Müller parlait de « miracle », le fruit des prières du pape ; l'officier SS Walter Huppenkothen estimait qu'il avait juste eu de la « chance ». En fait, le caractère de Müller avait scellé son destin. Il devait la vie sauve à son amitié avec le chef des gardes du corps de Hitler – une amitié fondée sur l'aveu de Müller, le 9 février 1934, quand il était sous la garde de la Gestapo, qu'il aurait fait en sorte de

« le coller au mur devant un peloton d'exécution ». Jo le Bœuf avait eu la vie sauve parce qu'un jour il avait été prêt à la perdre[34].

Notes

Prologue

1. Hartl, « The Vatican Intelligence Service », 9 janvier 1947, C. « des faux papiers et de l'argent » : Hoffmann, *Stauffenberg*, p. 185. CSDIC (Combined Services Detailed Interrogation Centre), « Kopkow's Account of the Plot », 9 avril 1946, TRP, DJ 38, fol. 25. « Services d'espionnage » : Kaltenbrunner à Bormann, 29 novembre 1944, KB, p. 508.

2. Huppenkothen, déposition, 24 avril 1948 ; Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, DNTC. « Des nerfs aussi solides que des câbles en acier » : Schmäing, « Aussage », MB 6/6, p. 787. « jiu-jitsu » : Müller, transcription, septembre 1966, HDP. Best, *The Venlo Incident*, p. 181.

3. Gaevernitz, « Between Caserta to Capri », p. 5.

4. LK, p. 246.

5. Kaltenbrunner à Bormann, 29 novembre 1944, KB, p. 508-510.

6. Huppenkothen, transcription, 5 février 1951, HDP, 2/10.

7. LK, p. 248.

8. Juge-avocat général de la 3e armée américaine, « Report of Investigation », 21 juin 1945, NCA, IV, 2309-PS.

9. Müller, « Flossenbürg », LK, p. 248 et 250 ; *idem*, « Befreiung und Abschied », LK, p. 274.

1. Ténèbres sur la terre

1. Hoek, *Pope Pius XII. Priest and Statesman*, p. 18-19.

2. Hatch et Walshe, *Crown of Glory. The Life of Pope Pius XII*, p. 19-20 ; Lavelle, *The Man Who Was Chosen*, p. 94-100 ; Walpole, « The Watch ».

3. Doyle, *The Life of Pope Pius XII*, p. 181 ; Cianfarra, « Hailed by Throngs », *New York Times*, 3 mars 1939.

4. Pius XII, *Summi Pontificatus*, 20 octobre 1939. http://w2.vatican.va/content/pius-xii/fr/encyclicals/documents/hf_p-xii_enc_20101939_summi-pontificatus.html

5. Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 88 et 90.

6. Doyle, *The Life of Pope Pius XII*, p. 182 ; cf. Cousins, *The Improbable Triumvirate*, p. 27-28.

7. Gumpel, entretien, 17 mai 2014. Tardini, *Memories*, p. 80.

8. Tacite, *Histoires*, livre II, p. 93 ; Pline, *Naturalis Historia*, livre XVI, p. 201. « la tombe » : Toynbee et Perkins, *The Shrine of St. Peter*, p. 133-134, n. 3. Sur ce noyau d'architecture : Walsh, « Beneath the High Altar », *The Bones of St. Peter*, p. 33. Sur l'argent et l'or : Sheridan, *Romans. Their Lives and Times*, p. 99. Sur le cercueil de bronze : Kirschbaum, *Tombs of St. Peter and St. Paul*, p. 52. Sur l'expédition : Poole, « Crypt », *in* CE, vol. 4. « le malheur » : Bartoloni, « All the Mystery Surrounding St. Peter's Tomb », *L'Osservatore Romano*, édition hebdomadaire en langue anglaise, 29 août 2012, p. 6.

9. Toynbee et Perkins, *The Shrine of St. Peter*, p. XV-XVI, 44, 61, n. 3 ; p. 133-134, n. 3 ; Burton, *Witness of the Light. The Life of Pope Pius XII*, p. 93.

10. Leiber, « Pius XII », *Stimmen der Zeit*, novembre 1958. « nébuleuses » : *Pie XII, discours à l'Académie pontificale des sciences*, 30 novembre 1941. « périls » : *ibid.*, 3 décembre 1939. Toynbee et Perkins, *The Shrine of St. Peter*, p. XVI.

11. « Le 8, Prinz-Albrecht-Straße » : Rürup (dir.), *Topographie des Terrors*, p. 70-80 ; Ladd, *The Ghosts of Berlin. Confronting German History in the Urban Landscape*, p. 157 ; Moorhouse, *Berlin at War*, p. 230 ; Gisevius, *To the Bitter End*, p. 43 (*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944*, Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé) ; Reitlinger, *The SS. Alibi of a Nation (1922-1945)*, p. 46.

12. Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C. « peu recommandable » : AH, p. 42-46. Kochendörfer, « Freising unter dem Hakenkreuz Schicksale der katholischen Kirche », p. 680.

13. Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C. Un « visage d'ange déchu » : Höttl, *The Secret Front* (*Le Front secret*), p. 32. « roué de coups et empoisonné » : Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947.

14. « Pour les harceler » : Conway, *La Persécution nazie des églises*, p. 286-288, citant des notes d'une conférence de la Gestapo, juillet 1937. « Nous ne voulons pas d'autre Dieu que l'Allemagne » : Heiden, *A History of National Socialism* ; Valloton, *Bismarck et Hitler*, L'Âge d'Homme, p. 265. « avec toute la haine d'un renégat » : SSU/X-2 Londres, « Statement by Dr Höttl », 19 décembre 1945, NARA, RG 223, Entrée 174, Boîte 116, Dossier 880 ; « Personalakt Hartl: Lebenslauf des SS-Obersturmführers Albert Hartl vom 3. Oktober 1936 », BA/Zld.

15. « De telles sources seraient ensuite évaluées et transmises sous forme de rapport soit à Ribbentrop, Himmler, Hitler, ou Göring, etc. », Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C.

16. Biographie : Eckart (pour Hartl), « Papst Pius XII », 3 mars 1939, TRP, p. 89-91.

17. « l'anticommunisme de Hitler » : Leiber, « Bandaufnahme », p. 5. « recettes fiscales » : Domarus, *Hitler. Reden und Proklamationen*, p. 397-398. « tenaient jusqu'alors à l'écart » : Hartl, « National Socialism and the Church », 9 janvier 1947, C, Annexe IV. « cinquante-cinq notes de protestations » : Leiber, « Mit brennender Sorge », p. 419. « absurde d'accuser Pacelli » : Höttl, « Vatican Policy and the Third Reich », 26 novembre 1945, NARA, RG 226, Entrée 174, Boîte 104, Dossier 799.

18. « jugements extrêmement cinglants » : Guiducci, « Il Papa », TRP, p. 50 ; Wolf, *Le Pape et le diable. Pie XII, le Vatican et Hitler. Les révélations des archives*, p. 266 ; Godman, *Hitler et le Vatican*, p. 217 ; Pie XI, *Mit Brennender Sorge*, 14 mars 1937. « appelait le monde entier » : « Bericht über die Arbeitstagung der Kirchen Sachbearbeiter beim Reichssicherheitshauptamt am 22. und 23. September 1941 », IfZ, 4920/72, 218 ; Graham et Alvarez, *Papauté et espionnage nazi (1939-1945)*, p. 73.

19. « grande famille » : Hartl (Heydrich), *Angriff*, p. 26. « "superstition de la race et du sang" » : Hartl, « Pius XII », p. 16. « avec Jesse Owens et des rabbins » : « Innuendo by Nazis Arouses Catholics », *New York Times*, 17 décembre 1936, p. 14. « la presse judaïsée des États-Unis » : Hartl, « Pius XII », p. 17.

20. « réfractaires à toute éducation » : Gestapo Munich, 1er janvier 1937, GSA, MA, 106889 ; 106411, fols. 103f. « sourds » : Gestapo Munich, 1er août 1937, 42, GSA, MA, 106689. « Ici on veut » : Gendarmerie-Station Hohenwart, 3 juin 1935, Landrat 72055, *in* Kershaw, *L'Opinion allemande sous le nazisme*, p. 357.

21. « Birkner » : Guiducci, « La figura Birkner », TRP, p. 133. « l'esprit maléfique » : Mackensen à Ribbentrop, 28 juillet 1941, TRP, p. 290.

22. « après la mort du Führer » : O. A. Donau (SS-Oberabschnitt Donau), Autriche (Section de la SS Danube Supérieur), rapport de Rome, 1938 (sans indication de jour ou de mois), MfS HA IX/11, 11 PV 270/68, vol. 23, p. 2-4 (Birkner), réimpression dans TRP, p. 130-132. « sauver le monde » : Hartl, « Pius XII », p. 16.

23. Patin, « Beiträge », p. 135.

24. Goebbels, 4 mars 1939, *Journal (1933-1939)*, p. 10.

25. « le petit asthmatique » : Rösch à Brust, février 1943, KGN, Doc. 17, 203ff ; « très versé dans les questions allemandes », Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 2. « sorte de secrétaire scientifique » : Poole à Dulles, 10 octobre 1944, Annexe E, OSS, NARA Entrée 226, Boîte 16, Dossier 1131.

26. Gumpel, entretien, 1er juin 2014.

27. Père Felix Morlion, OP, à Ronald Reagan, pièce jointe non datée à un mémorandum au Conseil national de sécurité, Rodney B. McDaniel à Thomas C. Dawson, « Subject: Reply to Ambassador Wilson », 23 mai 1986, Reagan Library, Wilson Files, NSC 8604016.

28. « savait tenir sa langue » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « secret absolu » : Mackensen à Ribbentrop, 28 juillet 1941, TRP, 291. « tout savoir » : Hoek, *Pope Pius XII. Priest and Statesman*, p. 60.

29. « sans détour » : Deutsch, « Pius XII and the German Opposition in World War II », janvier 1966, HDP. « lame d'acier finement polie » : TRP, 291. « tenue de cavalier » : Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 40. « Non, non, non » : Gumpel, entretien, 17 mai 2014.

30. « un peu étrange » : Gumpel, entretien, 17 mai 2014. « agneaux » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « Je ne crains pas Pierre » : Rafferty, « Power Brokers in the Vatican », *Financial Times*, 27 août 1988.

31. « la rupture » : Faulhaber, « Denkschrift », 5 mars 1939, BPDB, Annexe 4. « croyaient » dans le Führer : Leiber, « Bandaufnahme », 1963, p. 11. « haine de l'Église » : ASV, AES, Germania 1936-1939, Pos. 719, fasc. 316, p. 34. « église nationale » : cf. Rauschning, *The Revolution of Nihilism and Warning to the West*, 22, p. 118-119.

32. « marteau de Thor » : P, p. 355, 483-484, 490-491. « Swastika » : *Ibid*., p. 489.

33. P, 10 (6 avril 1938). « pas sûr d'Innitzer » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « vulnérable » : Müller, transcription, juillet 1963, HDP. « s'en charger à sa place » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014.

34. Leiber, transcription, 17 mai 1966, p. 37.

35. Gumpel, entretien, 17 mai 2014.

36. Une étude de la CIA datant de 1959 réunit « des preuves abondantes que même pendant la Première Guerre mondiale, le renseignement fit un usage très répandu des microphones, en plus d'autres formes d'écoutes clandestines » (CIA, « Early Development of Communications Intelligence », 1959, CSI/SI, p. 3). L'une des techniques les plus redoutées de l'époque, le *hot miking*, ou micro-espion, « convert[issait] le téléphone en microphone pour opérer des écoutes tous azimuts quand le combiné n'est pas utilisé pour passer un appel » (CIA, « Audiosurveillance », 1960, CSI/SI, 14:3). Ainsi, Allen W. Dulles, le maître-espion en poste à Berne conseillait à ses agents de « toujours le débrancher lors de conversations confidentielles » (Dulles, « Some Elements of Intelligence Work », non daté, AWDP, Reports, Subseries 15a). De même, le cardinal Celso Constantini, préfet de la Sacrée Congrégation du Vatican pour la propagation de la foi, notait que lorsque l'évêque Antonio Giordani prenait la parole, « il prenait la précaution de couper la ligne téléphonique » (Constantini, journal, 31 janvier 1941, SVC, p. 71). Ces « enregistrements d'espionnage » : dans les centres de détention de prisonniers de guerre allemands, le renseignement britannique a secrètement enregistré 64 427 conversations sur disques de gramophone (UKNA, WO 208/3451 ; UKNA, WO 208/4136-4140 ; cf. Neitzel, *Abgehört. Deutsche Generäle in britischer Kriegsgefangenschaft*, p. 19). Quand le sous-secrétaire d'État américain Sumner Welles se rendit en visite à Berlin en 1940, il « partit du principe que des dictaphones de l'omniprésente police secrète allemande devaient être installés dans les murs » (Welles, « Report », 29 mars 1940, FRUS, 1940, I). En 1940, Franklin Roosevelt avait fait enregistrer les réunions dans son bureau en utilisant des bobines crantées en acétate de bande-son pour film 35 mm gravé et un microphone dissimulé dans un abat-jour (Powers, « The History of Presidential Audio Recordings », CIDS Paper, NARA, 12 juillet 1996). « Il ne fait aucun doute qu'à Téhéran et à Yalta, Roosevelt a été mis sur écoute [par le renseignement soviétique] »

(CIA, « A Different Take on FDR at Teheran », 2005, CSI/SI, 49:3). Les agents du FBI avaient caché des microphones dans une chambre d'hôtel de Charleston, Caroline du Sud, que John F. Kennedy partageait avec une femme suspectée d'être une espionne nazie, Mme Inga Fejos, et entendirent « Kennedy et Mme Fejos se livrer à des rapports sexuels » (FBI, « Mrs. Paul Fejos », 9 février 1942, dossier n° 100-3816, Hoover Confidential Files, Arvad). « Dictaphone » : Kennedy, journal, 13 mars 1939, Joseph P. Kennedy Papers, 8.2.2, Ambassador's Correspondence, Objet : Pope Pius XII – Coronation, Boîte 130, JFKL ; Ventresca, *Soldier of Christ*, p. 134, 348, n. 24 ; cf. Cabasés, « Cronistoria » : « Pour la première fois, un employé de Radio Vatican fut enfermé en tant que "conclaviste" dans l'enceinte d'une réunion confidentielle, pour traiter tous les problèmes électroniques qui pourraient survenir ». « inventeur de la radio » : Marconi, correspondance, 1933 (rapportant l'ouverture du service de radio-téléphone à micro-ondes pour le compte du Vatican), et des photographies d'équipements et d'antennes, 1933, dans « Papers Concerning Microwave Experiments, p. 1930-1934 », MS, Marconi 377, Marconi Archives, Bibliothèque bodléienne, Oxford ; Cabasés, « Cronistoria » ; Radio Vaticana, « The Founding of Vatican Radio », 1er avril 2014 ; Baker, *A History of the Marconi Company (1874-1965)*, p. 202.

37. Résidence d'été : Mathieu, « Papers Concerning Microwave Experiments, p. 1930-1934 », MS, Marconi 377, Marconi Archives, Bibliothèque bodléienne, Oxford ; Fleming, « Guglielmo Marconi and the Development of Radio-Communication », *Journal of the Royal Society of Arts*, 86, n° 4436 (1937), p. 62. « Electra » : Radio Vaticana, « The Founding of Vatican Radio », 1er avril 2014. « missions institutionnelles » : « Activities of Radio Station from the Vatican, February 12, 1931-October 2, 1934 », Cabasés, « Cronistoria ». Pope's speeches: « Niederschrift », 9 mars 1939, BPDB, Anhang 9. « services extraordinaire » : Cabasés, « Cronistoria ». « Placer ses visiteurs sur écoute » : Conway, « The Meeting Between Pope Pius XII and Ribbentrop », *CCHA Study Sessions*, 35 (1968), p. 116 (« Les techniciens radio du Vatican installaient un dispositif d'écoute dans la salle de réunion »).

38. « dans la Bibliothèque apostolique » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014 ; « Ground Plan of the Vatican Palace », fichier image, collection de l'auteur. « tester le dispositif » : cf. Wallace *et al.*, *Spycraft*, et CIA, « Audio-surveillance », 1960, CSI/SI, 14:3.

39. Leiber, transcription, 17 mai 1966, partie non publiée, n.p. ; cf. Safire, « Essay: Happy to Watergate You », *New York Times*, 14 juin 1982.

40. « se mirent au travail » : G. Raymond Rocca, entretien, janvier 1992. Rocca servit au sein du X-2, la branche de contre-espionnage de l'Office des services stratégiques, l'OSS américain, à Rome, qui obtint au moins quarante-deux transcriptions papales supposées (NARA, RG 226, Entrée 174, Boîte 1, Dossier 2). « friture » : Wallace *et al.*, *Spycraft*, 177 (un épisode similaire dans la tradition séculière).

41. « propriété du père Leiber » : Neuhäusler, « Ein altes Buch », AH, p. 133-134. « microphone à condensateur » : Radio Vaticana Museum, Exhibit MI012. « serviette en cuir marron » : *ibid.*, Exhibit AA 003.

42. Pawley, *BBC Engineering*, p. 178-182. « bobine en acier » : Dossier pour la mission n° 1556, équipement Marconi-Stille, 1935-1938 (MS, Marconi 772/773, Marconi Archives, Bibliothèque bodléienne, Oxford).

43. « Instructions techniques », janvier 1937, Marconi 773, Bibliothèque bodléienne, Oxford.

44. « Neuf heures moins six » : Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 111. « Croix pectorale » : Charles-Roux, *Huit ans au Vatican (1932-1940)*, p. 74.

45. « Pièce d'angle » : Alvarez, *The Pope's Soldiers*, p. 311 ; Baumgarten, « Vatican », CE, vol. 15 (1912) ; Boothe, *Europe in the Spring*, p. 43 (décrivant une audience en mars 1940) ; Cianfarra, « German Cardinals Confer with Pope », *New York Times*, 7 mars 1939 ; *idem*, « Vatican Machinery Runs Smoothly », *New York Times*, 12 mars 1939 ; Godman, *La Guerre et le Vatican*, p. 205 ; Gumpel, entretien, 1er juin 2014 ; Hatch et Walshe, *Crown of Glory. The Life of Pope Pius XII*, p. 206 ; Kertzer, *Le Pape et Mussolini*, p. 45-47, citant Confalonieri, *Pio XI visto da vicino*, p. 173, 270-271 (décrivant la pièce telle que l'utilisait Pie Onzième du nom, sans doute peu changée avant le réaménagement de l'été 1939) ; Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 101 ; Wall, *The Vatican Story*, p. 72-76 (souvenir d'une visite en 1944-1945).

46. Sauf indication contraire, les citations relatives à cette entrevue proviennent de « Niederschrift », 6 mars 1939, BPDB, Annexe 6. « très honorable monsieur » : Pie XII à Hitler, 6 mars 1939, BPDB, Annexe 7.

47. Bertram, « Denkschrift », 4 mars 1939, BPDB, Annexe 2.

48. Faulhaber, « Denkschrift », 5 mars 1939, BPDB, Annexe 4. « nous le détruirons » : Hitler, 30 janvier 1939, *Reden*, p. 401-402. « le feu » : P, 258.

49. Albrecht, *Der Notenwechsel*, I, 404ff.

50. *Cf.* Pacelli à Schulte, 12 mars 1935, P, p. 3-4.

51. Faulhaber, « Denkschrift », 5 mars 1939, BPDB, Annexe 4.

52. Leiber, « Bandaufnahme », 1963, II.

53. Niederschrift, 6 mars 1939, BPDB, Annexe 6.

54. Hartl, « Pius XII », p. 5, 7.

55. Hartl, « Priestermacht », p. 20. « profondes divisions » : Hartl, « Pius XII », p. 23.

56. Hartl, « Priestermacht », p. 20.

57. Hartl, « The Vatican Intelligence Service », 9 janvier 1947, C, Annexe I.

58. Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C.

59. Hartl, « Priestermacht », p. 20. « agents jésuites » : Ranke, *The History of the Popes*, p. 215-216 (Histoire de la papauté) ; Cormenin, *A Complete History of the Popes of Rome*, vol. 2, p. 274, 261. « position offensive » : Kaltefleiter et Oschwald, *Spione im Vatikan*, p. 43.

60. Hartl, « The Vatican Intelligence Service », 9 janvier 1947.

61. Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C. « night-club fréquenté par les homosexuels » : Hartl, « National Socialism and the Church », C, Annexe IV. « deux femmes mariées » : Patin, témoignage, OUSCC, 24 septembre et 3 novembre 1945.

62. « coupe-circuits » : McCargar, *A Short Course in the Secret War*, p. 116. « réseau de courriers » : notes de conférences de la Gestapo, juillet 1937, dans Neuhäusler, *Kreuz und*

Hakenkreuz, 1, p. 371-382.

63. Hartl, « The Vatican Intelligence Service », 9 janvier 1947, C, Annexe I.

64. Sauf indication contraire, les citations relatives à cette entrevue proviennent de « Niederschrift », 9 mars 1939, BPDB, Annexe 9.

65. « Niederschrift », 6 mars 1939, BPDB, Annexe 6.

66. Cf. *Actes*, 9, 24f. et 2, *Corinthiens*, 11, 32f.

67. Asile dirigé par les sœurs de la Sainte Famille, non loin de la gare de Munich.

68. « Niederschrift », 9 mars 1939, BPDB, Annexe 9.

69. Hesemann, *Der Papst, der Hitler trotzte. Die Wahrheit über Pius XII*, p. 123.

70. Greene, « The Pope Who Remains a Priest », Sweeney, p. 263.

71. Domarus, *Hitler. Reden und Proklamationen*, p. 1485-1486. « ordres » : Kershaw, *Hitler (1936-1945)*, p. 169, n. 81.

72. Kershaw, *ibid.*, p. 275. « escouade » : Shirer, transcription (téléphonée à Murrow), 17 mars 1939, *Journal de Berlin*, p. 38. « détails obtenus confidentiellement » : Orsenigo à Maglione, 18 mars 1939, ADSS, I, n° 3. « pas rare » : « German Crimes Against Czechoslovakia », 5 août 1945, Edmund A. Walsh Papers, Georgetown, « The Churches and Nazi Germany », Boîte 10.

73. Kershaw, *Hitler (1936-1945)*, p. 256. « graves conséquences » : Cortesi à Maglione, 18 mars 1939, ADSS, I, n° 4. « gravité extrême » : Ready à Cicognani, 15 avril 1939, ADSS, I, n° 19.

74. Ley, « Wir oder die Juden », *Die Hoheitsträger*, 3 (mai 1939), p. 4-6, GPA.

75. Leiber, « Pius XII » ; cf. Poliakov, « Pius XII and the Nazis », *Jewish Frontier*, avril 1964 ; Doyle, *The Life of Pope Pius XII*, p. 10.

76. Alvarez, *The Pope's Soldiers*, p. 207-252.

77. OSS Black Report #28, c. juillet 1944, NARA, RG 226 ; d'Ormesson, *De Saint-Pétersbourg à Rome*, p. 196 ; Kessel, « The Pope and the Jews », éd. Bentley, *The Storm Over the Deputy*, p. 71-75 ; Osborne au *Times* (Londres), 20 mai 1963, p. 7 ; Hebblethwaite, *In the Vatican*, p. 31-32 ; Macmillan, *Blast of War*, p. 460 ; Rhodes, *The Power of Rome in the Twentieth Century*, p. 37 ; Wall, *The Vatican Story*, p. 72, 77 ; Heer, « The Need for Confession », *Commonweal*, 20 février 1964.

78. Schneider, *Verhüllter Tag*, p. 174 ; EPV, 212, 214. « affaires étrangères du Vatican » : Quigley, *Peace Without Hiroshima*, p. 55. « moyens de défense utiles » : Leiber, « Pius XII ».

79. Cahiers Jacques Maritain, Cahier 4 bis, p. 93, L'Ambassade au Vatican (1945-1948), « Impressions d'ensemble », Dossier Ambassade I, Le Centre d'Archives Maritain de Kolbsheim.

80. Jules II fut l'un de ces papes qui menèrent des armées, fl. 1502.

81. Hatch et Walshe, *Crown of Glory. The Life of Pius XII*, p. 147, 187.

82. Cianfarra, *La Guerre et le Vatican*, p. 109-114 ; Tardini, *Memories*, p. 40.

83. Graham, *The Vatican and Communism During World War II*, p. 46 ; Hollis, *Histoire des jésuites*, p. 109.

84. OSS, SAINT London à SAINT Washington, 26 novembre 1945, NARA, RG 226, Entrée 174, Boîte 104, Dossier 799 ; Charles-Roux à Bonnet, 6 octobre 1939, QO, Vatican, n° 30, p. 105.

85. Hassell, *Journal d'un conjuré*, 22 octobre 1939, p. 121 ; Kershaw, *Hitler (1936-1945)*, p. 373, et Cianfarra, *La Guerre et le Vatican*, p. 262-266 ; Weigel, *Witness to Hope. The Biography of Pope John Paul II*, p. 52.

86. Pie XII, *Summi Pontificatus*, 20 octobre 1939.

87. *New York Times*, 28 octobre 1939, p. 1, 4. « un document au ton aussi cinglant » : Cavalli, « Jewish Praise for Pius XII », *Inside the Vatican*, octobre 2000, p. 72-77 ; cf. Osborne à Halifax, 3 novembre 1939, UKNA, FO 371/23791/37-39 ; Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 85 ; Graham, « Summi Pontificatus », *La Civiltà Cattolica*, octobre 1984, p. 139-140.

88. Groscurth, « Diensttagebuch », 20 octobre 1939, *Tagebücher*, p. 299.

2. La fin de l'Allemagne

1. Heydecker et Leeb, *Nuremberg Trials*, p. 192.

2. Conférences militaires : Gisevius, *To the Bitter End*, p. 361 (*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944*, Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé). « Tribunal des crimes de guerre » : Baumgart, « Ansprache », VfZ 19 (1971) ; cf. Kershaw, Hitler, vol. 2, *Nemesis*, p. 325.

3. Canaris, « Notizen », 22 août 1939, DGFP, D, VII, 204, n° 192.

4. Baumgart, « Ansprache », VfZ 16 (1968), p. 143, 148.

5. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC, p. 31.

6. Albrecht, « Kriegstagbuch », 22 août 1939, VfZ 16 (1968), p. 149.

7. « Silence glacial » : IMT, Doc. 798-PS. « redescendit de la montagne » : Liepmann, « Persönliche Erlebnisse », IFZ, ED 1/3, p. 30.

8. Below, *At Hitler's Side*, p. 28 ; cf. Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, p. 231.

9. Canaris, « Notizen », 22 août 1939, DGFP, D, VII, 204, Doc. 192. « fusil à lunette » : Hitler, « Tischgespräche », 3 mai 1942, HT, n° 97.

10. « facteurs spirituels » : Canaris, « Notizen », 22 août 1939, DGFP, D, VII, p. 205-206, Doc. 193. « noirs corbeaux » : Hitler, « Tischgespräche », 3 mai 1942, HT, n° 97.

11. Groscurth, « Privattagebuch », 24 août 1939, *Tagebücher*, p. 179. Gisevius, *To the Bitter End*, p. 361 (*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944,* Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé).

12. Hassell, *Journal d'un conjuré*, et Reck, *Diary of a Man in Despair*, *passim* ; cf. Trevor-Roper, « Canaris », p. 102 ; Kershaw, *Hitler (1936-1945)*, p. 419, 423 ; Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 60-61. « allégations d'ordre sexuel » : Schlabrendorff, « Events », *circa* juillet 1945, DNTC/93, p. 25 ; Buchheit, *Der deutsche Geheimdienst*, p. 307-308. « contribué à créer » : Weizsäcker, *Memoirs*, p. 142. « porter atteinte aux nazis » : OSS, Special Report 81, « Ecclesiastical Contact with Allied Intelligence », 6 mars 1945, Appendice IV, NARA, RG 226, Entrée 180, Boîte 1, vol. 1, Rouleau 5, A 3303. « de l'intérieur » : US Army, CIC, « Dr Mueller, a Good German », 9 juin 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

13. Fest, *La Résistance allemande à Hitler*, p. 98.

14. Témoignage de Louis P. Lochner, recueilli à Berlin, 25 juillet 1945, par le colonel John A. Amen, NARA, RG 238 ; Lochner, *What About Germany?*, p. 1-5 (comprend des extraits du document).

15. « pensée atterrante » : Weizsäcker, journal, 25 août 1939, WP, 161. « repartit trempé de sueur » : Weizsäcker, déposition sous serment, IMT, Dossier 11, Tribunal IV, vol. 28 (1948). « apte à tuer un homme » : Kordt, *Nicht aus den Akten*, p. 370.

16. Gisevius, *To the Bitter End*, p. 374-375 (*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944*, Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé).

17. Kershaw, *Hitler (1936-1945)*, p. 373. « tous être abattus » : Groscurth, « Privattagebuch », 8 septembre 1939, *Tagebücher*, p. 201b.

18. « l'itinéraire de Hitler », HPS, XXI. « réglée par le Führer » : Canaris, journal, 12 septembre 1939, IMT, NCA 3047-PS, V, p. 769.

19. Breitman, *The Architect of Genocide. Himmler and the Final Solution*, p. 70-71. « "tuer" » : Lahousen, interrogatoire, 19 septembre 1945, NARA, RG 238, M-1270/R. « "détruire ?" » : Halder, témoignage, 26 février 1946, IMT, NCA, B/20.

20. « rougissait le soleil » : Mueller, *Canaris. The Life and Death of Hitler's Spymaster*, p. 169 ; Schellenberg, *Labyrinth*, p. 58 ; Tolischus, « Last Warsaw Fort Yields to the Germans », *New York Times*, 29 septembre 1939. « en ce monde ! » : Imperial War Museum, 08.131/1, manuscrit Adam Kruczkiewitz, p. 168 ; Hastings, *Inferno*, p. 21. « assoiffé de sang » : CSDIC, « Halder on Hitler », Report GRGG, 8-13 août 1945, Lord Dacre Papers, DJ 38, Dossier 6. « vomit » : Deutsch, « The Opposition Regroups », CHTW, 57. « complètement brisé » : Hassell, journal, 10 octobre 1939, p. 48-50.

21. Kessel, « Verborgene Saat », 12 avril 1945, VS, p. 191. « campagne de France » : rapport de surveillance, 11-12 octobre 1944, ADG, Doc. 111. Coup d'État à Berlin : Keitel, *Memoirs*, p. 97-98 ; Buchheit, *Der deutsche Geheimdienst*, p. 313 ; Kessel, « Verborgene Saat, » 12 avril 1945, VS, p. 186.

22. Weizsäcker, *Memoirs*, p. 142. « chien enragé » : Heinz, « Von Wilhelm Canaris zum NKVD », c. 1949, NARA, Microfilm R 60.6.7, 82. « dans toute l'Allemagne » : Heinz, témoignage, 7 février 1951, HDP ; Huppenkothen, procès-verbal, p. 245, HDP.

23. « respect muet » : Trevor-Roper, « Admiral Canaris », p. 113. « influence » : Schellenberg, *Labyrinth*, p. 347. « en compagnie d'un prêtre » : Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 12 ; Abshagen, *Canaris. Patriot und Weltbürger*, p. 45 *sq.* « sa soutane » : *ibid.*, p. 34 ; Höhne, *Canaris. Hitler's Master Spy*, p. 41. « calculs » : Deutsch, « Pius XII », HDP.

24. « le diplomate le mieux informé de Berlin » : Burton, *Witness of the Light*, p. 68. « changement de régime » : Leiber, « Aussage », 7 avril 1966 ; Müller, « Aussage », 22 septembre 1966, HDP ; Lehnert, « Aussage », 19 février 1967, HDP.

25. Hesemann, « Defensor civitatis », *Der Papst, der Hitler trotzte*, p. 136.

3. Jo le Boeuf

1. Müller, transcription, 24 mars 1966, HDP ; Müller, « Ochsensepp », LK, p. 19-20, 22.

2. « fait des merveilles » : Müller, « Aussage », 31 mars 1958, HDP. « à vingt et un ans » : LK, p. 33. « un aventurier » : Schwarz, *Konrad Adenauer*, p. 427. « un homme de bien » : *Süddeutsche Zeitung*, nécrologie, dans Pross, *Paying for the Past*, p. 8.

3. MBM/155, 3.3 (Koch à Hettler, 3 novembre 1988 ; Hettler, « Gespräch mit Josef Feulner », 17 octobre 1989 ; Christa Müller à Hettler, 31 octobre 1989) ; Gumpel, entretiens, 17 mai et 1er juin 2014.

4. « camarade apprécié » : Roeder, « Anklageverfügung », septembre 1943, LK, p. 184. « Convivialité » : Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 113. « pari d'alcooliques » : Müller, « Neuer Anfang », LK, 326. « *Hotel Kaiserhof* » : Müller, « Drohungen und Geschrei », LK, p. 190. « pendu comme il faut » : Müller, « Hart auf Hart », LK, p. 175.

5. Müller, « Hitler wird Reichskanzler », LK, p. 37.

6. Müller, « Machtübernahme », LK, p. 40.

7. *Ibid.*, p. 41.

8. *Ibid.*, p. 42.

9. *Ibid*, p. 44.

10. *Ibid.*, 45 ; cf. Hettler, « Gespräch mit Dr Philipp Held », 7 décembre 1988, MBM/155.

11. Broszat, « Concentration Camps 1933-35 », *in* Krausnick (dir.), *Anatomy*, p. 404. « en tenue rayée » : Müller, « Machtübernahme », LK, p. 47. « fermer Dachau » : *Ibid.*, p. 48. « maintenu le camp » : IMT, XX, p. 471, 455-456.

12. Müller, « Kampf gegen die Kirche », LK, p. 54.

13. « Reichsverband der deutschen Zeitungsverleger an die Polizeidirektion München », 16 octobre 1934, IfZ, ED 120/331 ; cf. « Dr Josef Müller – Koalitionspartner Hitlers », *Süddeutsche Zeitung*, n° 92, 12 novembre 1946 ; Schattenhofer, *Chronik*, p. 211 ; « Diskussion um Dr Müller », ACDP, Nachlass Zwicknagl ; Hettler, « Schlusszusammenfassung », MBM/155.6. « Müller acquiesça » : cf. Moltke à Freya, 11 janvier 1945, LF, p. 412.

14. Müller, « Befragung », 21 mai 1970, IfZ, ZS 659/4, p. 163.

15. Müller, « Die Vernehmung », LK, p. 59. « libre de s'en aller » : *Ibid*., p. 62 ; cf. Müller, « Befragung », 21 mai 1970, IfZ, ZS 659/4, p. 169 ; Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, DNTC, vol. 17, Sub. 53, Pt. 2, Sec. 53.041.

16. Müller, transcription, 31 juin 1958, HDP. « contre l'Église » : *idem*, « Vernehmung », LK, p. 63.

17. *Ibid.*, p. 61 ; *idem*, « Lebenslauf », 7 nov. 1945, DNTC, Vol. XVII, Sub. p. 53, Pt. 2, Sec. 53.041. « collaborateur de confiance » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « sacrilège » : Müller, « Der Papst bleibt unbeirrt », LK, p. 116.

18. *Cf.* les injonctions au secret dans *L'Évangile selon saint Marc*, 1:39-44 ; 7:36 ; 8:30 ; 9:8 ; 9:29 ; *Matthieu*, 7:6 ; *Jean*, 8:59, 11:54. « Fils du Tonnerre » : *Marc*, 3:13 ; 6:07 ; *Jean* 7:10. « Signaux codés » : *Marc*, 14:12-16. « Maison d'Anân » : Keller, *La Bible arrachée aux sables*.

19. Barnes, « The Discipline of the Secret », CE.

20. Tacite, *Annales*, vol. 15, ch. 44. « Sardaigne » : Packard, *Peter's Kingdom*, p. 18 ; Doyle, *The Life of Pope Pius XII*, p. 207 ; Bunson, *Pope Encyclopedia*, p. 29, 236.

21. Cormenin, *A Complete History of the Popes of Rome*, I, p. 84, 117. « espions » : *Ibid*., p. 148, 178, 201, 208, 400-401, 476 ; *Cheetham*, *A History of the Popes*, p. 180 ; Shaw, *Julius II*, p. 213. « embuscades » : Aquinas, *Summa Theologica*, IIe partie, Question 40. « rois protestants » : Hogge, *God's Secret Agents*, *passim*, et Gerard, *The Autobiography of a Hunted Priest*, *passim*. « décapités » : Rhodes, *The Power of Rome in the Twentieth Century*, p. 35.

22. Neuhäusler, « Ein schwerer Auftrag », AH, p. 14-15.

23. Neuhäusler, « Gespräche in Rom », AH, p. 21-23, p. 130.

24. Neuhäusler, « Augen und Ohren auf für alles ! », AH, p. 15-16.

25. Neuhäusler, « Augen und Ohren auf für alles ! », AH, p. 15-16. « probable » : Müller, « Mit dem "Abbas" auf Reisen », LK, p. 73.

26. « [B]etr: Besprechnung mit Dr Jos Müller », 23 février 1952, IfZ, ZS A-49, p. 45.

27. « entière liberté » : p. 59. Courrier et téléphones : OSS, « Persecution of the Christian Churches », 6 juillet 1945, DNTC, XVIII/3. « vaste monde » : p. 13 *sq*. Orsenigo : Müller, transcription, 8 août 1963, Bande VI, HDP, III, I/7. « liberté de parole et d'écriture » : OSS, « Persecution of the Christian Churches », 6 juillet 1945, DNTC, XVIII/3. « Clef mnémonique » : Kahn, *The Codebreakers*, p. 112 *sq*. « sémaphore » : Wynn, *Keepers of the Keys*, p. 120-121. « le doigt du pape » : Cabasés, « Cronistoria Documentata e Contestualizzata della Radio Vaticana ».

28. Schneidhuber : DBW, p. 16, « Index of Names », p. 819. « lesbienne » : information confidentielle ; mais cf. la description de cette femme en partenaire, cohabitante et compagne de voyage de « Mme Anna Jenny Meyer, née Liepmann », dans Marga Schindele à Munich Central Collecting Point, 20 décembre 1945, NARA, Ardelia Hall Collection : Munich Administrative Records, Restitution Claim Records, Jewish Claims, 0164-0174 (J-0173), et Gudrun Wedel, *Autobiographien von Frauen. Ein Lexikon*, Böhlau Verlag, Köln, Weimar, 2010, p. 287 (« avec une petite amie depuis à peu près 1903 »). « vite et bien » : Neuhäusler, « Papstbitte », AH, 130. Theresienstadt : Isarflösse.de, « Sie mitten unter uns », consulté le 12 juillet 2014 sur : www.isarfloesser.de/nachrichtenleser/items/sie-lebten-mitten-unter-uns-aktion-gehdenksteine-9.html.

29. « Dangereuses » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « Notre tête » : Neuhäusler, « Meine Briefträger ins Ausland », AH, p. 131.

30. Neuhäusler, « Aussage », 25 mars 1966, HDP.

31. Neuhäusler, « Ein altes Buch verbirgt viel Neues », AH, p. 133-134.

32. Müller, transcription, juillet 1963, HDP ; cf. Groppe, *Ein Kampf um Recht und Sitte*, 2:10, p. 56 ; Groppe, « The Church's Struggle in the Third Reich », *Fidelity*, octobre 1983, p. 13 ; Müller, « Mit dem "Abbas" auf Reisen », LK, p. 71 ; P, p. 348 et 350.

33. Müller, « Letzte Hilfe für Cossmann », LK, p. 155.

34. Müller, « Meine Rettung », LK, p. 278. « un pacte avec Pacelli » : *ibid*., p. 228.

35. Müller, transcription, 3 août 1963, Bande I, HDP.

36. Sonderegger, « Mitteilungen », c. 1954, Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 154-155.

37. Müller, transcription, avril 1958, HDP.

38. Müller, « Geheimnisvolle », LK, p. 13. « parties d'échecs » : Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War,* p. 112.

39. Müller, transcription, avril 1958, HDP.

40. Müller, transcription, 31 juin 1958, HDP.

41. *Ibid*. « l'assassinat » : *idem*, « Geheimnisvolle Einladung », LK, p. 17.

42. Müller, transcription, août 1960, HDP.

43. Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP.

44. Müller, transcription, 2 septembre 1954, IfZ, ZS 659 /1, 60. « Dossier » : Gisevius, *Wo ist Nebe?*, p. 222. « le Vatican devait être informé » : Müller, transcription, 5 août 1963, Bande IV, HDP. « des éléments à charge au pape » : *idem*, transcription, 8 août 1963, Bande VI, HDP ; cf. Höttl, « Vatican Policy and the Third Reich », 26 novembre 1945, NARA, RG 226, Entrée 174, Boîte 104, Dossier 799.

45. Müller, transcription, 31 juin 1958, HDP.

46. Rothfels, *The German Opposition to Hitler*, p. 100. « pouvoir » : cf. Macaulay, « Lord Clive », *Essays*. « Hippogriffe » : Trevor-Roper, *Les Derniers Jours de Hitler*, p. 238. « en leur

nom » : Müller, « Aussage », 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 22.

47. Müller, transcriptions, 5 août 1963, Bande II ; 3 août 1963, Bande I ; 22 septembre 1966, 31 juin 1958, HDP.

48. Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP.

49. Gumpel, entretien, 1er juin 2014.

50. Müller, « Meine Römischen Gespräche », LK, p. 82-83.

51. Müller, « Quo Vadis », LK, p. 18 ; cf. « Actes de Pierre », Nouveau Testament apocryphe.

52. « Max Weber » : « Gespräch mit Dr Philipp Held », 7 décembre 1988, MBM/155 ; Josef Held à Fr. W. Braunmiller, 12 novembre 1946, NL Ehard, p. 884 ; Müller, « Die Dolchstoss-legende entsteht », LK, p. 34. « Au nom du Seigneur » : Müller, « Der “Ochsensepp” », LK, p. 19.

53. « j'avalerais ma langue » : Müller, « Wer ist dieser X? », LK, p. 215. « sa réponse » : Müller, transcription, 3 août 1963, Bande I, HDP.

4. Tyrannicide

1. Pas après le 16 octobre : Müller entra de Rome en Allemagne le 18 octobre, après avoir été informé de la décision de Pie XII par Kaas. Témoignage d'Huppenkothen, 5 février 1951, p. 222, HDP.

2. Leiber, « Pius XII » ; cf. « Vatican Matters, 1945 », NARA, RG 59, Boîte 34 ; Mémorandum au Département d'État, Paris, 19 juillet 1949, Myron C. Taylor Papers, Truman Library, Boîte 49. « pas avec son caractère » : CHTW, p. 111.

3. Hoek, *Pope Pius XII. Priest and Statesman*, p. 30. Gasparri : Cianfarra, *La Guerre et le Vatican*, p. 93-94 ; Hebblethwaite, *Paul VI. The First Modern Pope*, p. 9 (« charmant mais fuyant ») ; Howard, journal, 15 avril 1917, dans CHTW, p. 109 (« corpulent, l'air d'un nain »).

4. Quigley, *Peace Without Hiroshima*, p. 54. « souliers à boucles » : Cianfarra, *La Guerre et le Vatican*, p. 96.

5. *Hales*, *The Catholic Church in the Modern World*, p. 232 ; Rhodes, *The Power of Rome in the Twentieth Century*, p. 208.

6. « brandissant des piques » : Rhodes, *The Power of Rome in the Twentieth Century*, p. 207. « des pots-de-vin » : Alvarez, *Papauté et espionnage nazi (1939-1945)*, p. 72.

7. « dispositif de renseignement papal » : Padellaro, *Portrait of Pius XII*, p. 24. « affaires religieuses locales » : Sur le rôle des nonces, voir Segreteria di stato, « Exposito », 11 mai 1862 (Graham, *Vatican Diplomacy*, p. 235) ; Graham et Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 77 ; Reese, *Inside the Vatican*, p. 266. « sources politiques » : ADSS, IV, p. 162-163. Action

catholique et laïcité : Pius X, *Il Fermo Proposito*, 11 juin 1905 ; Benigni, « Leo XIII » ; Doyle, *The Life of Pope Pius XII*, p. 123.

8. Sur Benigni, voir Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 122-125 ; Aveling, *Jesuits*, p. 334 ; Cornwell, *Hitler's Pope. The Secret History of Pius XII*, p. 36-37 ; Peters, *The Life of Benedict XV*, p. 46, 51 ; Godman, *Hitler et le Vatican*, p. 49 ; Chadwick, *History of the Popes*, p. 357 ; Lernoux, *People of God*, p. 54.

9. « cause catholique » : Graham, *Vatican Diplomacy*, p. 136 ; Alvarez, « Vatican Intelligence », INS 6, n° 3 (1991) : p. 605 ; Poulat, *Intégrisme et catholicisme intégral*, p. 524-528 ; Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 114-116.

10. Bertini au Questeur de Rome, 25 novembre 1914, A4, Spionaggio : Gerlach, enveloppe 144, DCPS, ACS ; Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 132-136.

11. Kaas, « Pacelli », 12 décembre 1929, *Reden*, p. 7.

12. Leiber, « Pius XII » et 7 avril 1966, transcription (Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 108) ; Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 174-175.

13. « pas de chat » : Griesinger, *The Jesuits. A Complete History of Their Open and Secret Proceedings from the Foundation of the Order to the Present Time*, 2, p. 227. Sur le contexte bavarois, cf. Kampers et Spahn, « Germany », CE, vol. 6 (1909) ; Leo XIII, *Officio Sanctissimo*, 22 décembre 1887, et *Militantis Ecclesiae*, 1er août 1897 ; Kahn, *Codebreakers*, p. 89, 112 *sq.* ; Wittmann, « Bavaria », CE, vol. 2 (1907).

14. Erzberger : cf. en particulier Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 124-126, 128, 136-138, 150 ; Erzberger, Rapport à Bethmann, non daté (*circa* mars 1915), Erzberger Papers, Dossier 34 ; mémorandum d'Erzberger, 15 juillet 1917, Erzberger Papers, Dossier 18.

15. « tempête qui s'ensuivit » : Erzberger à Pacelli, 31 octobre 1918, Erzberger Papers, Dossier 56. « République soviétique » : Kessler, journal, 21 août 1919, cité dans Kaes *et al.*, *Weimar Republic Sourcebook*, p. 52 ; SRS, *Baviera*, Fasc. 40, fol. 37 ; Pacelli à Gasparri, 18 avril 1919, SRS, Baviera. « laissèrent la vie sauve » : Feldkamp, « A Future Pope in Germany » ; Hatch et Walshe, *Crown of Glory. The Life of Pope Pius XII*, p. 83 ; Hoek, *Pope Pius XII. Priest and Statesman*, p. 49 ; Brusher, « Pope Pius XII », CE ; Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 18-19 ; Stehle, *Eastern Politics*, p. 18. « criblèrent la nonciature de balles » : Burleigh, *The Third Reich. A New History*, p. 40 ; SRS, *Baviera*, fol. 4647 RV.

16. Epstein, *Matthias Erzberger and the Dilemma of German Democracy*, p. 149, 286, 373, 384 ; cf. Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 210 et 298, n. 15 ; Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 128.

17. « Pacelli et Faulhaber » : Stehlin, *Weimar and the Vatican*, p. 285, citant GSA, Ges. Papstl. Stuhl 996, Ritter à BFM, 9 novembre 1923 ; cf. Burton, *Witness of the Light*, p. 116 ; Padellaro, *Portrait of Pius XII*, p. 152 ; Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 289, n. 9 ; Leugers, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens*, p. 139. « mystère du Moyen Âge » : Kaas, « Pacelli », p. 13.

18. « Hitler » : Payne, *The Life and Death of Adolf Hitler*, p. 165 ; Doyle, *The Life of Pope Pius XII*, p. 97 ; cf. Lapide, *Three Popes and the Jews*, p. 118. « rhétorique antichrétienne » :

Renshaw, « Apostle of Munich » ; Müller, « Sturm auf die Kaserne », LK, p. 31 ; Dornberg, *Munich 1923. The Story of Hitler's First Grab for Power*, p. 251 ; Steigmann-Gall, *Holy Reich*, p. 50 ; Lapomarda, *The Jesuits and the Third Reich*, p. 1, n. 6. « surveiller de près » : Ritter à BFM, 9 novembre 1923, GSA, Ges. Papstl. Stuhl 996.

19. Stehlin, *Weimar and the Vatican*, p. 285-286 ; Ritter à BFM, 9 novembre 1923 ; GSA, Ges. Päpstl. Stuhl 996.

20. « fripouille et traître » : Gordon, *Hitler and the Beer Hall Putsch*, p. 448. « le plus d'impact » : Stehlin, *Weimar and the Vatican*, p. 286 ; Gordon, *Hitler and the Beer Hall Putsch*, p. 448. Sur le contre-putsch de Matt, cf. voir Dornberg, *Munich 1923*, p. 148-149. « Sur la rupture de Mayer avec Hitler » : Holmes, *The Papacy in the Modern World*, p. 146-147.

21. « rigueur » : Biesinger, *Concordats*, p. 122 ; Pridham, *Hitler's Rise to Power*, p. 153 ; Rychlak, *Hitler, the War, and the Pope*, p. 18, citant Pacelli dans *Bayerischer Kurier*, 21 octobre 1921 ; Holmes, *The Papacy in the Modern World*, p. 101. Sur le dédain des nationalistes envers Rome : Rhodes, *The Power of Rome in the Twentieth Century*, p. 82. Schlund : Stehlin, *Weimar and the Vatican*, p. 286. « véritable pouvoir » : Murphy, *Diplomat among warriors*, p. 204-205 ; cf. Cheetham, *A History of the Popes*, p. 283.

22. Hesemann, *Der Papst, der Hitler trotzte*, p. 72.

23. *Ibid*., p. 84.

24. *Ibid*., p. 85.

25. « dirigeants catholiques laïcs » : Schellenberg, *Labyrinth*, p. 5. « cendres par la poste » : Conway, *La Persécution nazie des églises*, p. 153 ; Burleigh, *The Third Reich. A New History*, p. 678 ; Payne, *The Life and Death of Adolf Hitler*, p. 275.

26. « symboles de superstition » : Prittie, *Germans Against Hitler*, p. 80. « trois ans plus tôt » : Holmes, *The Papacy in the Modern World*, p. 108. « fenêtre de sa chambre » : Cianfarra, *La Guerre et le Vatican*, p. 106.

27. « évêques et cardinaux allemands » : Godman, *Hitler et le Vatican*, p. 202. « abysses » : AES, Germania 1936-1938, Pos. 719, fasc. 312, 5 *sq*.

28. Volk, *Akten Kardinal Michael von Faulhabers*, 2:28.

29. « paroisse » : Blet, *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale*, p. 52. « la vallée du Rhin » : Benz et Pehle, *Encyclopedia*, p. 94. « villages » : Prittie, *Germans Against Hitler*, p. 77. « tabernacles » : Rychlak, *Hitler, the War, and the Pope*, p. 93 ; Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 20.

30. P, p. 259.

31. « hostile au National-Socialisme » : Cornwell, *Hitler's Pope*, p. 217, citant le *Berliner Morgenpost*, 3 mars 1939. « armes » : Ley, « Wir oder die Juden », *Die Hoheitsträger*, 3 (mai 1939), p. 4-6.

32. « Domitien » : Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 147-148, 153-154, 161. « jeune pontificat » : Leiber à Deutsch, 26 août 1960 et 21 mai 1965, HDP, VII, 4/8,

« Pius XII », p. 10 ; cf. Leiber à Müller, 28 octobre 1953, IfZ, ZS 660, p. 11 ; Leiber, 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 8.

33. Thomas d'Aquin, *Summa Theologica*, 1a 2ae, q. 21, art. 4, ad 3.

34. « renverser le despote » : Bride, « Tyrannicide », *Dictionnaire de Théologie Catholique*, vol. 15 (1950), 2011 ; Lewy, « Secret Papal Brief on Tyrannicide », *Church History*, 26, n° 4 (1957) ; Mariana, *De rege et regis institutione*, Lib. I, c. vi ; Pastor, *History of the Popes*, p. 26-28 ; Rance, « L'Arrêt contre Suárez (26 juin 1614) », *Revue des Questions Historiques*, 37 (1885) : p. 603-606 ; Suárez, *Defensio fidei Catholieae et Apostolicae adversus Anglicanae sectae errores*, Lib. VI, c. iv, secs. p. 14-18.

35. P, p. 282, citant Rosenberg à Troppau, 31 mars 1939.

36. « des centaines de prêtres » : ADSS, III, p. 12-13. « extermination des juifs » : Müller, « Meine Römischen Gespräche », LK, p. 82-83. « entre ses genoux » : Müller, déposition, 2 septembre 1954, IfZ, ZS 659 /1, p. 60.

37. « le défenseur des valeurs chrétiennes » : Kershaw, *Le Mythe Hitler. Image et réalité sous le III^e Reich*, p. 123 ; cf. Pie XII, Addresse au Collège des Cardinaux, 2 juin 1945. « Traditions tribales » : Höhne, *The Order of the Death's Head*, p. 48. « tolérance amollissante » : Speer, *Au cœur du III^e Reich*, p. 138. « tolérance suicidaire » : Ludecke, *I Knew Hitler*, p. 46-56. « stade de football » : Begsen, *Der stille Befehl*, p. 77. « l'erreur d'un subalterne » : P, VII. « The Party » : Pius XII à Schulte, 18 janvier 1940, BPDB, n° 33. « fripouille » : Gallagher, *Vatican Secret Diplomacy*, p. 88, citant Alfred W. Klieforth à Jay Pierrepont Moffat, 3 mars 1939, Moffat Papers, MS Am 1407, vol. 16, Houghton Library, Harvard University.

38. Müller, « Befragung des Staatsministers », 2 septembre 1954, IfZ, ZS 659/1, p. 50 ; Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, 23, 25 ; Müller, transcriptions, 31 juin 1958, 24 mars et 22 septembre 1966, HDP.

39. « l'apprirent plus tard » : Leiber, transcription, 21 mai 1965, HDP. « un tyran par la force » : Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 91. « Histoire de la papauté » : Deutsch, « Pius XII », 2 décembre 1965, HDP, VII, 4/8. « trop loin » : Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, 2. « tuer le pape » : Leiber, transcription, 21 mai 1965 ; Deutsch, « Pius XII », p. 12-13, HDP, VII, 4/8.

40. « entendue en Grande-Bretagne » : Leiber à Deutsch, 26 août 1960 et 21 mai 1965, HDP, VII, 4/8, « Pius XII », 10. « termes exacts du pape » : Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 3 ; Christine von Dohnanyi à Deutsch, 26 juin 1958, « Pius XII », HDP, VII, 4/8 ; Müller, transcription, 24 mars 1966, HDP ; Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP ; Müller, « Befragungen [Widerstand II] », 26 mars 1963, IfZ, ZS 659/4, p. 208. « sans Hitler » : Huppenkothen, procès-verbal du procès, 5 février 1952, p. 225 ; Huppenkothen, transcription, 5 février 1951, HDP, 2/10 ; Müller, « Gefährliche Reise », LK, p. 106 ; cf. « Informations sur les Antécédents et le Sujet de la Mission de M. Myron Taylor », ADSS, V, n° 500, 15 octobre 1942.

5. « Il nous faut quelqu'un pour le tuer »

1. « la villa de Pie XII » : Müller, transcription, 24 mars 1966, HDP. « le lendemain » : Huppenkothen, transcription, 5 février 1951, 222, HDP, 2/10. « presque personne » : Müller, « Meine Römischen Gespräche », LK, p. 85.

2. « jouer des tours » : Dulles, « Elements of Intelligence Work », non daté (1943-1945), AWDP, Series 15a. « moyen de vaincre » : Müller, « Unschätzbar wertvolle Dokumente », LK, p. 108.

3. Groscurth, *Tagebücher Eines Abwehroffiziers*, 20 octobre 1939.

4. Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 83-84 ; Tittmann à Taylor, 4 juin 1945, Taylor Papers, FDRL.

5. Pius XII, *Summi Pontificatus*, 20 octobre 1939.

6. Ruffner, « Eagle and Swastika », CIA Draft Working Paper (Document de travail de la CIA), avril 2003, II, p. 30.

7. Müller rencontra Canaris : le récit dans LK, p. 17, situe la rencontre initiale avec Canaris le lendemain du rendez-vous de Müller avec Oster, c'est-à-dire un jour après les 28-29 septembre ; mais plus tard Müller laissa entendre que la rencontre eut lieu après (transcription, 29 mai 1958, HDP). Le rendez-vous eut sans doute lieu les 21-22 octobre, juste après la première mission de Müller (*Tagebücher*, 20 octobre 1939). « prendre un siège » : cf. Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 82, 95.

8. Müller, « Geheimnisvolle Einladung », LK, p. 16.

9. Müller, transcription, juillet 1963, HDP.

10. Müller, « Besprechung in Rom beim Vatikan », IfZ, ZS 659 ; cf. Halder, transcription, 7 août 1945, CSDIC, TRP, DJ 38, Dossier 6. « les cautionnaient » : *idem*, transcription, 26 février 1946, NCA, B/20 ; cf. Hassell, journal, 19 mars 1940, p. 82.

11. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 46.

12. « codes diplomatiques » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 23-24 ; Gisevius, *Wo ist Nebe?*, p. 227. « grouillaient d'informateurs » : Müller, transcription, 5 août 1963, Bande IV, HDP. « aider le souverain pontife » : « Besprechung mit Dr Jos Müller », 23 février 1952, IfZ, ZS A-49, p. 45 ; Müller, transcription, 8 août 1963, Bande V, HDP ; *idem*, « Befragung [Fritschkrise] », 11 octobre 1969, IfZ, ZS 649/4, p. 154 ; *idem*, « Geheimberichte und Planspiele », LK, p. 103 ; *idem*, « Befragungen [Widerstand II] », 26 mars 1963, IfZ, ZS 659/4, p. 200 ; cf. Müller et Hofmeister, 8 août 1963, HDP.

13. Müller, transcription, 24 mars 1966, HDP.

14. Müller, « Der Papst bleibt unbeirrt », LK, p. 116.

15. Müller, transcription, avril 1958, HDP ; CHTW, p. 117.

16. Müller, « Befragung », 2 septembre 1954, IfZ, ZS 659/1, p. 56. « qu'elle lui plut » : *idem*, « Geheimnisvolle Einladung », LK, p. 16. « réconfort et espoir » : *idem*, « Meine Römischen

Gespräche », LK, p. 83. « veulent qu'elle soit ainsi » : Pie XII, message radio, 24 août 1939, ADSS, I, n° 113 ; cf. Blet, *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale*, p. 13. « débarrassés de lui ! » : Müller, transcription, 31 mai 1958, HDP ; CHTW, p. 62.

17. Müller, « Geheimberichete und Planspiele », LK, p. 102.

18. « débats d'éthique » : Müller, « In der zweiten Heimat », LK, p. 89. « obéissance » : *idem*, « Fehlgeschlagen », LK, p. 158. « résistance aux gouvernants » : « Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu », *Romains*, 13:1. « peuple qui fait le bien » : Smith, *Age of the Reformation*, p. 594-595. « meurtre » : Luther, *Selected Letters*, Lulu.com, p. 223 ; Luther, *Works*, 1915, éd. Muhlenberg, 1:242-248.

19. « même nécessaire » : le cardinal jésuite anglais William Allen décréta que c'était « non seulement le droit, mais le devoir » du peuple de mettre à mort un tyran (*Ad persecutores Anglos pro Christianis responsio*, 1582). Le jésuite anglais British Robert Parsons soutint qu'« en pareil cas ses citoyens préféreraient fortement être obligés de le chasser du trône » que d'accepter l'injustice (*Andreae Philopatri ad Elizabethae reginae edictum responsio*, n° 162). Le jésuite espagnol Immanuel Sa écrivit en 1595 : « Le principe n'est pas moins juste que quiconque au sein du peuple peut tuer un prince illégitime ; assassiner un tyran, en revanche, est considéré comme un devoir. » Griesinger, *The Jesuits. A Complete History*, 2, p. 69. « roi hérétique » : Ranke, *The History of the popes*, p. 216. « Libation à Dieu » : Cormenin, *A Complete History of the Popes of Rome*, vol. 2, p. 288. « refusaient de se hasarder » : plus tard, parmi les catholiques se portant volontaires pour tuer Hitler, on trouve Axel von dem Bussche et Claus von Stauffenberg. Auparavant, un étudiant en théologie catholique helvétique, Maurice Bavaud, avait tenté de tuer Hitler. Hoffmann, « Maurice Bavaud's Attempt to Assassinate Hitler in 1938 », *Police Forces in History*, 2 (1975), p. 173-204.

20. « position » : Müller, « Gefährliche Reise », LK, p. 107. « l'on en reste là » : Müller, non daté, dans Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 196.

21. Leeb à Brauchitsch et Halder, 11 octobre 1939, et 31 octobre 1939, dans Kosthorst, *Die Deutsche Opposition*, p. 160-168. « dans leurs plans » : *ibid*., p. 51.

22. Maier, transcription, 27 juillet 1967, HDP. « d'ôter la vie à Hitler » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 136.

23. « serment » : Kordt, « Denkschrift der Vortagenden Legationsräte im Auswärtigen Amt Dr Hasso von Etzdorf unter Dr Erich Kordt », octobre 1939, Groscurth, *Tagebücher Eines Abwehroffiziers*, Anhang II, n° 70 ; Halder, « Erklärung », 8 mars 1952, IfZ, ZS 240 ; Groscurth, *Tagebücher Eines Abwehroffiziers*, p. 219, n. 566. « tyrannicide » : Kaltefleiter et Oschwald, *Spione im Vatikan*, p. 133. « loué et récompensé » : Kordt, *Nicht aus den Akten*, p. 370-371. Second Livre, Commentarium in IV libros Sententiarum magistri Petri Lombardi.

24. Lahousen, « Zur Vorgeschichte des Anschlages vom 20. Juli 1944 », IfZ, ZS 658.

25. Kordt, *Nicht aus den Akten*, p. 371 et 373.

6. Une chance diabolique

1. Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 34.

2. « plan d'attaque » : Wheeler-Bennett, *The Nemesis of Power*, p. 470-472 (Le drame de l'armée allemande). « transports de troupes » : Keitel, « Erinnerungen », p. 226. « mutineries » : Groscurth, *Tagebücher Eines Abwehroffiziers*, 5 novembre 1939.

3. « plus stupide des recrues » : John, *Twice Through the Lines*, p. 61. « par l'armée en Pologne ! » : Keitel, « Erinnerungen », p. 226.

4. « esprit de Zossen » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 137. « grande salle » : Höhne, *Canaris. Hitler's Master Spy*, p. 391 ; Klaus-Jürgen Müller, *Der deutsche Widerstand*, p. 521 ; Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 226 *sq.*

5. « les dents serrés » : Engel, « Aussprache », mai 1966, HDP. « crispé dans un rictus » : Höhne, *Canaris*, p. 392 ; Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 226. « écraser les défaitistes » : Halder, déposition, CSDIC, 7 août 1945, TRP, DJ 38, Dossier 6. Longs Couteaux : Kosthorst, *Die Deutsche Opposition*, p. 98-99.

6. « rien du complot » : Kessel, « Verborgene Saat », 12 avril 1945, VS, p. 190. « militaires au Vatican » : LK, p. 90.

7. Tolentino : Müller, transcription, août 1963, HDP. « règles du jeu » : Deutsch, « Pius XII », p. 9, n. 19.

8. Müller, transcription, 31 juin 1958, HDP. « bouche commune » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, 17 ; cf. LK, p. 125. « ordre bienveillant quoique motivé » : LK, p. 85.

9. Müller, rapport, c. 13 novembre 1939, HDP. « paru satisfait » : *idem*, LK, p. 116. « placée en lui » : *idem*, transcriptions, 31 juin 1958, HDP.

10. Regie-Programm für den 8/9 November 1939 in München, Gesamtleitung : Gau-propagandaleiter Pg. Karl Wenzl, BA, NS 10/126.

11. « caché une bombe » : Hoch, « Das Attentat auf Hitler im Münchner Bürgerbräukeller 1939 », VfZ, 17, 1969, *passim* ; NARA, RG 242-HL ML, p. 941, 942. « le tic-tac » : Duffy, *Target Hitler*, p. 26 *sq.*

12. « à la queue leu leu » : Hitler, discours, 8 novembre 1939, Domarus (dir.), *Hitler. Reden und Proklamationen*, 3, p. 1865 *sq.* ; Hitler, Koeppen, Bericht n° 28, 7 septembre 1941 ; *idem*, réflexions, 3 mai 1942, BV, n° 204.

13. « trouver la sortie » : cf. « Hitler Escapes Bomb Explosion by 15 Minutes », *New York Times*, 9 novembre 1939.

14. Below, *At Hitler's Side*, p. 44.

15. Müller, « In der zweiten Heimat », LK, p. 91.

16. Müller, « Der 20 Juli 1944 », LK, p. 199.

17. « le plan d'Erich Kordt » : Ueberschär, *Generaloberst Halder*, p. 28 ; Müller, « Aussage », 4 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, 11. « l'occasion de tirer » : Kordt, *Nicht aus den Akten*, p. 374.

18. Frank, *Im Angesicht des Galgens*, p. 408.

19. « De bonne foi » : Cadogan, *The Diaries of Sir Alexander Cadogan*, 29 septembre 1939, 220. « un terme à la guerre » : Huppenkothen, « Verhältnis Wehrmacht Sicherheitspolizei », HDP, 2/10.

20. Best, *Venlo Incident*, p. 16-17.

21. Schellenberg, *Labyrinth*, p. 79-80.

22. « sceptique » : MI6, « Final Report [Schellenberg] », 29 novembre 1945, NARA, RG 319, IRR, IS, Boîte 5, éd. Doerries, p. 69-70 ; Gisevius à Dulles, « Political Background », 1945-1946, AWD, Boîte 29, Dossier 2 ; Müller, « Befragungen [Widerstand II] », 26 mars 1963, IfZ, ZS 659/4, p. 202 ; *idem*, transcription, 5 août 1963, Bande IV, HDP ; Hettler, « Der Venlo Zwischenfall », MBM/155, 4.3.1.

23. « toujours aussi amical » : Osborne à Halifax, 21 novembre 1939, UKNA, FO C 197497/13005/18 (1939) : PP, Doc. III, p. 326-328. « Venloo [*sic*] » : Cadogan, minutes, 24 janvier 1940, UKNA, FO 371/24363/C/267/62.

24. « les appartements de Hitler » : Rattenhuber, circulaire, 22 février 1940, BA, NS 10/137. « fatalisme transi » : Dépêche, « Rome, november 21, 1939 », FO C 197497/13005/18 (1939) : PP, Doc. III, p. 326-328.

7. La Chapelle noire

1. « Trop de monde » : Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 129. « jésuite en secret » : Müller, transcription, 8 août 1963, HDP.

2. « Souffle au cœur » : Burns, *Papa Spy. A True Story of Love, Wartime Espionage in Madrid, and the Treachery of the Cambridge Spies*, p. 191, citant des recherches de l'historien jésuite Robert Graham. « l'un des meilleurs agents » : Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947.

3. « Keller et Walzer » : Müller et Hofmeister, transcription, 8 août 1963, HDP. « campagne de destruction » : Stein à Pie XI, 12 avril 1933, AES, Germania, Pos. 643, PO fasc. 158, 16r-17r ; Besier, *The Holy See and Hitler's Germany*, p. 126 ; Wolf, *Le Pape et le diable*, p. 216, 220-222 ; Godman, *Hitler et le Vatican*, p. 63. « Beuron » : Keller, « Zeugenschrifttum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424.

4. « Mont Sion » : Keller, *ibid.*

5. « de se venger » : Müller, « Die Affäre Keller », LK, p. 96.

6. « Grand Mufti » ; « l'Abwehr de Stuttgart » : Keller, « Zeugenschriftum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424. « Manuscripts » : Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C.

7. Etscheit : Müller, « Die Affäre Keller », LK, 95. « délégation militaire » : Keller, « Zeugenschriftum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424.

8. « À Rome » : Maier, transcription, 17 juillet 1967, HDP. « la plume d'un Evelyn Waugh » : Lukacs, « Diplomacy of the Holy See during World War II », *Catholic Historical Review* 60, n° 2 (1974) : 271 *sq*. « Avec grande circonspection » : Bernardini à Maglione, 22 novembre 1939, rec. 23 novembre, Télégramme 52, AES 8790/39, ADSS, I, n° 221.

9. « Nous avions estimé » : Müller, « Die Affäre Keller », LK, p. 97. « messager secret » : Müller et Hofmeister, transcription, 9 août 1963, HDP. « dans les jours à venir » : Keller, « Zeugenschrifttum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424.

10. Müller, transcriptions, août 1958 et 8 août 1963, HDP.

11. *Ibid*.

12. Halder, transcription, 9 août 1960, HDP.

13. Lehnert, transcription, 19 février 1967, HDP.

14. Müller, transcription, août 1958, HDP ; Leiber, transcription, 9 avril 1966, HDP.

15. Müller, transcriptions, 8 août 1958 et 8 août 1963, HDP. Paris : Keller, « Zeugenschriftum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424.

16. Schellenberg, *Labyrinth*, p. 348. Toutes les autres citations de cette conversation proviennent de cette source.

17. *Schwarze Kapelle*, Schellenberg, *Labyrinth*, p. 347. « réserve de munitions » : Schellenberg, *Memorien*, p. 322 (non repris dans la traduction anglaise).

8. Secret absolu

1. Osborne à Londres, 1er décembre 1939, UKNA, FO C 19745/13005/18 (1939) ; PP, Doc. IV, p. 528-529.

2. Müller, transcriptions des 29 mai 1958 et 6 août 1963, HDP. Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 278.

3. Krieg, transcription, 22 février 1967, HDP. « Galeazzo Ciano » : Weizsäcker, *Memoirs*, p. 222.

4. « agent secret » : Hofmeister, transcription, 6 août 1963, HDP. « plan helvète » : Kurz, transcription, 22 août 1958, HDP.

5. Osborne à Halifax, 9 janvier 1940, UKNA, FO C 770/89/18 (1940) ; PP, Doc. V, p. 529-530.

6. Osborne à Halifax, « 12th January 1940 Secret », Halifax Papers, FO 800/318, copie dans FO C 1137/89/18 (1940) : PP, Doc. VI, p. 330-332.

7. Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 140.

8. Charles-Roux au ministère des Affaires étrangères, 17 janvier 1940, HDP.

9. « au printemps, ou même avant » : Charles-Roux au ministère des Affaires étrangères, 16 janvier 1940, HDP. « cellule secrète » : Charles-Roux au ministère des Affaires étrangères, 17 janvier 1940, HDP.

10. « attaque allemande à venir » : Maglione à Micara, 9 janvier 1940, ADSS, I, n° 241. « avertir les Hollandais » : Giobbe à Maglione, 14 janvier 1940, et Maglione à Giobbe, 15 janvier 1940, ADDS, I, nos 243/244.

11. « bulletins de Radio Vatican » : Leiber à Deutsch, 26 août 1960, HDP ; cf. Attolico à Maglione, AES 1752/40, 20 février 1940, ADSS, III, n° 116. « Action secrète » : Gumpel, entretien, 17 mai 2014.

12. Cf. Jacobsen, « 10. January 40 – *Die Affäre* Mechlin », *Wehrwissenschaftliche Rundschau* 4 (1954), p. 497-515.

13. Osborne à Halifax, 7 février 1940, Halifax Papers, UKNA, FO 800/318 ; PP, Doc. IX, p. 333-335.

14. « devoir réagir » : Osborne à Halifax, « Personnel et Secret », 7 février 1940, Halifax Papers, UKNA, FO 800/318, copie dans FO C 2522/89/18 (1940) : PP, Doc. IX, p. 333-335.

15. « liquider Hitler » : *ibid*. ; Chamberlain, annotation, *circa* 15 février 1940, UKNA, FO C 2522/89/18 (1940) : PP, Doc. X, p. 335.

16. Osborne à Halifax, 19 février 1940, Halifax Papers, UKNA, FO 800/518 : PP, Doc. XIII, p. 337.

17. Halifax à Osborne, 17 février 1940, UKNA, C 2522/89/18 (1940) : PP, Doc. XII, p. 336-337.

18. « réponse anglaise » : Halifax à Osborne, 17 février 1940, UKNA, FO C 2522/89/18. (1940) : PP, Doc. XII, p. 336-337. « dès aujourd'hui » : Müller, témoignage, procès Huppenkothen, 9 février 1951, p. 222, HDP. « Il y a du progrès » : Müller, « Der X-Bericht entsteht », LK, p. 124 ; cf. Leiber à Deutsch, 26 août 1960, dans « Pius XII », HDP, VII, 4/8 ; Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP ; *idem*, « Befragungen [Widerstand II] », 26 mars 1963, IfZ, ZS 659/4, p. 218-219 ; Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 9 ; Leiber à Müller, 28 octobre 1953, IfZ, ZS, p. 660, 12.

9. Le Rapport-X

1. « sept communiqués » : Leiber, débriefing, 26 août 1960, HDP. « à tout moment » : Leiber à Deutsch, 21 mai 1965, « Pius XII », HDP, VII, 4/8.

2. Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 2-3, 9 ; Müller, 5 août 1963, Bande II, HDP.

3. Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, 17 ; *idem*, « In der zweiten Heimat », LK, 88. « L'hôtel de Müller » : *idem*, transcription, 9 avril 1966, HDP. « brûlait ces messages » : *idem*, transcriptions, 8 août 1963 et 24 mars 1966, HDP.

4. Osborne à Halifax, 23 février 1940, UKNA, FO C 3044/89/18 (1940) : PP, Doc. XIV, p. 337-338.

5. « cette histoire » : Cadogan, *The Diaries of Sir Alexander Cadogan*, 28 février 1940, éd. Dilks, p. 256-257. « Mgr. Kaas » : Foreign Office (Londres), télégramme à Osborne, 4 mars 1940, PP, Doc. XVI, p. 339, n° 48. « séminaristes allemands » : cité dans Osborne à Nichols, 21 mars 1940, UKNA, FO R 3781/3237/22 (1940) : PP, Doc. XV, p. 338-339.

6. Osborne à Nichols, *ibid.*

7. « 10-11 mars » : la date et le texte de cette lettre de Halifax, mentionnés dans la note d'Osborne du 27 mars, restent incertains. Osborne rédigea un résumé pour Pie XII, mais ne put « donner de date ou la moindre référence, dit-il à Londres, car je l'ai détruit pour déférer à la demande de secret absolu du Pape ». Osborne fournit en revanche un indice quant à la date et au contenu de la note : « Si mes souvenirs sont exacts, [il] était mentionné dans votre lettre [que] d'autres démarches similaires étaient parvenues au Gouvernement de Sa Majesté, par d'autres voies. » Osborne fait apparemment référence ici aux entrevues d'Ulrich von Hassell, les 22 et 23 février, avec un émissaire britannique officieux, J. Lonsdale Bryans, à Arosa, en Suisse, dont Cadogan a été informé le 28 février (Cadogan, *The Diaries of Sir Alexander Cadogan*, Dilks (dir.), p. 256-257). Par conséquent, Halifax envoya

probablement cette dernière communication aux comploteurs vers le 28 février ou début mars. Laissant dix jours pour l'acheminement du message par la valise diplomatique à travers l'Italie alignée sur l'Axe (la lettre de Halifax du 17 février ne parvint à Osborne que le 26 février), cette lettre de Halifax serait arrivée au Vatican vers le 9-10 mars. Müller était à Rome le 11 mars (« Unkorr. NS üb. Gespräch », IfZ, ZS 659/3, p. 24) et il reçut vraisemblablement les dernières conditions britanniques à cette date. Müller aurait alors eu cinq jours pour s'envoler à nouveau vers Berlin et intégrer les conditions édictées par Halifax dans le contenu du Rapport-X, que Hassell vit le 16 (Hassell, journal, p. 83). Cette chronologie des événements s'accorderait *grosso modo* avec les souvenirs des témoins survivants de cette procédure accélérée (Christine von Dohnanyi à Deutsch, 26 juin 1958, « Pius XII », HDP, VII, 4/8). « Pêcheur » : Leiber, débriefing, 26 août 1960, HDP.

8. Müller, témoignage, procès Huppenkothen, 9 février 1951, p. 222, HDP. « Intrigues » : Müller, « Diskussionen », LK, p. 133.

9. Leiber, débriefing, 26 août 1960, HDP.

10. Müller, transcription, 9 février 1967, HDP.

11. « Allemagne honnête » : Müller, témoignage, procès de Huppenkothen, 5 février 1951, transcription, p. 178. « armistice par l'intermédiaire du pape » : Deutsch, « British Territorial Terms as Reportedly Stated in the X-Report » (tableau), CH, 302 ; Leiber à Müller, 28 octobre 1953, IfZ, ZS, 660, p. 13-14. « l'Union soviétique » : Réagissant à une telle accusation dans quotidien praguois *Prace*, Pius XII dicta un démenti qui parut dans *L'Osservatore Romano*, 11-12 février 1946 : ADSS, I, p. 514-515. « aider les conspirateurs » : Hassell, journal, 19 mars 1940, p. 83.

12. Osborne à Londres, 27 mars 1940, UKNA, FO C 4743/5/18 (1940) : PP, Doc. XVI, p. 339-340.

13. Osborne à Halifax, 3 avril 1940, Halifax Papers, FO 800/318 : PP, Doc. XVIII, p. 340-341.

14. « Vœux et remerciements » : Osborne à Halifax, 3 avril 1940, Halifax Papers, FO 800/318 : PP, Doc. XVIII, p. 340-341. « comploteurs » : Hassell, journal, 6 avril 1940, p. 87-88.

15. Halder, transcription, 9 août 1960, HDP ; Groscurth, *Tagebücher Eines Abwehroffiziers*, 1er novembre 1939. Rapport-X : Müller, transcription, 27 mai 1970, IfZ, ZS 659/4, 180 ; *idem*, transcription, 22 septembre 1966, HDP.

16. « morale chrétienne » : Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 19 mars 1940, p. 191-192. « l'écartèrent » : *ibid.*, 6 avril 1940, p. 199. Halder disait avoir éconduit Hassell pour des « raisons de prudence » : Halder, transcription, 9 août 1960, HDP.

17. « documents » : Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 6 avril 1940, p. 202. « crimes de la SS » : Bethge, *Bonhoeffer*, p. 674.

18. Halder, transcription, 9 août 1960, HDP.

19. Sendtner dans E.P., *Die Vollmacht des Gewissens*, 1, p. 473.

20. « signature ? » : Halder, transcription, 9 août 1960, HDP. « dizaine de jours » : Thomas, « Mein Beitrag zum Kampf gegen Hitler », p. 4.

21. « Nouvelle opportunité » : Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, p. 203 ; Liedig, transcription, 9 août 1960, HDP. Schönhöffer : Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP. « l'information à Londres » : Osborne à Londres, 27 mars 1940, UKNA, FO C 4743/5/18 (1940) ; PP, Doc. XVI, p. 339-340.

10. Avertissements à l'Ouest

1. Christine von Dohnanyi, « Vollmacht des Gewissens », Publikation e.V 1956, 487, IfZ, ZS/A 28, Bd. 13.

2. Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 336, citant Christine von Dohnanyi, entretien, 26 juin 1956, et Müller et Christine von Dohnanyi, témoignage, E.P., 1er décembre 1958, IfZ, ZS 659.

3. Rohleder, témoignage, E.P., 25 février 1952, HDP ; Müller et Hofmeister, transcription, 9 août 1963, HDP. « imminente » : Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War,* p. 336, n. 17, citant des « conversations avec le Dr Müller ».

4. Müller, transcription, 23 février 1967, HDP.

5. Jacobsen, *Fall Gelb*, p. 141 ; Sas, « Het begon in Mai 1940 », 2e Partie, p. 16. Sur les dates de l'attaque : Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP.

6. Schmidhuber, transcription, 6 août 1958, HDP ; Leiber, transcription, 26 août 1960, HDP ; Müller, transcription, 28 février 1967, HDP. « Informa le pape » : Leiber, transcriptions, 26 août 1960 et 9 avril 1966, HDP.

7. Tardini, notation, 9 mai 1940, HDP. Brussels : ADSS, I, p. 436. « Marie-José de Belgique » : Tardini, *Memories*, p. 118-119.

8. Charles-Roux, résumé de son rapport du 7 mai 1940, HDP ; Charles-Roux, *Huit ans au Vatican*, p. 384.

9. « Adrien Nieuwenhuys » : Leiber, transcription, 26 août 1960, HDP.

10. Nieuwenhuys à Bruxelles, télégramme n° 7, 4 mai 1940, Service Historique, Ministère belge des Affaires étrangères.

11. Les avertissements furent multiples. Voir Maglione à Micara et Giobbe, Télégramme n° 30 (A. E. S. 3994/40), et Télégramme n° 18 (A.E.S. 3993/40), 3 May 1940, ADSS, I, n° 293 ; Maglione, note, AES 2895/40, ADSS, I, n° 295, n° 1 ; minutes, réunion du Cabinet de Guerre, 7 mai 1940, UKNA, FO, WM 114 (40), 5 (PP, Doc. XVIII, n. 57) ; Osborne à Londres, 6 mai 1940, UKNA, FO C 6584/5/18 (1940) : PP, Doc. XVIII, 54. « attentes comparables » : Osborne à Londres, 6 mai 1940, UKNA, FO C 6584/5/18 (1940) : PP, Doc. XVIII, p. 541. « À la mi-avril » : Osborne à Londres, 19 mars 1940, UKNA, FO, R 3546/57/22, PP, Doc. XVI, n. 51.

12. Tardini, *Memories*, p. 116-119 ; ADSS, I, p. 444-447.

13. Müller, « Attacken auf den Papst », LK, p. 142.

14. Montini, note, 13 mai 1940, A.S.S. n° 13628, ADSS, I.

15. « animal pris au piège » : Osborne, journal, 5 janvier 1941, dans Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 140. « à tout moment » : Ambassade italienne au Saint-Siège, mémorandum, 10 mai 1943, AE, Santa Sede, 1934, Busta 66. France de Vichy : « Vernehmung von Pater Zeiger », 9 juillet 1948, IfZ, ZS A-49, p. 25 *sq*. « fontaine de Trevi » : Osborne à Halifax, 3 mai 1940, UKNA, FO 371/24935/69 ; Maglione à Alfieri, 8-10 mai 1940, AE, Santa Sede, 1940, Busta 49. « Mort au pape ! » : Tablet, Londres, 30 août 1941.

16. « manuscrits » : Rousmaniere, p. 121, Padellaro, *Portrait of Pius XII*, p. 188 ; Hatch et Walshe, *Crown of Glory. The Life of Pope Pius XII*, p. 155.

17. « intrigues douteuses » : Osborne à Halifax, 9 janvier 1940, UKNA, FO, C 770/89/18 (1940) (PP, Doc. V, pp. 529-530). « presbytère de la périphérie » : Müller, transcriptions, 31 juin 1958, 24 mars 1966, 5 août 1963, Bande II, HDP, III, 1/7. « leurs papiers » : Noots, transcription, 9 septembre 1960, HDP.

18. Gasbarri, *Quando il Vaticano confinava con il Terzo Reich*, p. 1217 ; Hofmann, *O Vatican!*, p. 28 ; Graham et Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 126-130 ; Holmes, *The Papacy in the Modern World*, p. 152.

11. Les Oiseaux bruns

1. Höttl, « The Jesuit Intelligence Service (General Commando Munich) », 26 novembre 1945, NARA, RG 226, 174/104/799. « ses mouvements » : Müller, transcription, 21 février 1967, HDP.

2. Müller, « Die Braunen Vögel », LK, p. 148.

3. *Ibid*.

4. Müller, « Die Braunen Vögel », LK, p. 148-149.

5. Nieuwenhuys à Bruxelles, télégramme n° 7, 4 mai 1940, Service Historique, Ministère belge des Affaires étrangères.

6. « entrées hors pair » : Neuhäusler, transcription, 25 mars 1966, HDP. « chef de l'enquête » : Müller, « Die Braunen Vögel », LK, p. 150 : « Der Admiral hatte mich zu meinem eigenen Untersuchungsführer gemacht. »

7. « *Ochsensepp* se présenta au bureau de l'Abwehr » : Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 345. « conversation très satisfaisante » : « Landsmann, wird gesucht », LK, p. 152.

8. Müller, transcription, août 1958, HDP, III, 1/7 ; Leiber, transcription, 9 avril 1966, HDP.

9. Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 346.

10. Weitz, *Hitler's Diplomat*, p. 234-235.

11. Rohleder, témoignage, E.P., 25 février 1952.

12. Müller, transcription, 25 février 1967, HDP, III, 1/7.

13. Deutsch, *Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, p. 348.

14. « accusation » : Huppenkothen, « Verhältnis Wehrmacht- Sicherheitspolizei », HDP. « démenti à Canaris » : Müller, transcription, 25 février 1967, HDP, III, 1/7.

15. Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 20.

16. UKNA, FO 371/26542/C 610/324/P.

17. « conjurés allemands » : Leiber, transcription, 26 août 1960, HDP. « retour de chance » : Müller, « Fehlgeschlagen », LK, p. 161. « grandes lignes du complot » : Müller, « Italien nach Befreiung », LK, p. 284.

18. Curran, « Bones », *Classics Ireland*, 3 (1996).

19. « les chefs de file du complot » : Müller, transcription, 4 août 1960, HDP. « Impossible » : Müller, « Der X- Bericht entsteht, » LK, p. 124. Müller, témoignage à E.P., 31 août 1953, IfZ.

20. Müller et Bonhoeffer : Bonhoeffer à Bethge, 18 novembre 1940, DBW, 16, 1/29 ; Bonhoeffer à Bethge, d'Ettal, portant le tampon « Munich, 10-31-40 », DBW, 16, 1/24 ; Müller, transcription, 8 août 1963, Bande III, HDP, III, 1/7.

21. « Die Benediktinerabtei Ettal », 405 ; Festschrift Dr Josef Müller-zum 80. Geburtstag-27. März 1978 », Munich, 1978.

22. DBW, 16, Postface de l'éditeur, p. 652, n. 26, citant une « communication personnelle en date du 14 février 1987 », émanant de Bethge.

23. « bureau de l'Abwher » : Bonhoeffer à Bethge, 16 novembre 1940, DBW, 16, 1/27 ; Bonhoeffer à Hans-Werner Jensen, 26 décembre 1940, DBW, 16, 1/52 ; Bonhoeffer à Paula Bonhoeffer, d'Ettal, 28 décembre 1940, DBW, 16, 1/53 ; Bethge, Bonhoeffer, p. 725, et p. 1003 n. 129 ; « Vernehmung von Pater Zeiger », 9 juillet 1948, IfZ, ZS A-49, p. 25 *sq*. ; Dulles, *Germany's Underground*, p. 118 ; Lange, « Der Pfarrer in der Gemeinde Heute », Monatsschrift für Pastoraltheologie 6, 11966, p. 199-229 ; Schlabrendorff, « Betrifft: Haltung dar Kirchen Deutschlands zu Hitler », 25 octobre 1945, DNTC, vol. 10, 18:4 ; Schlabrendorff, « Events », p. 8.

24. « des cloches […] des balles » : Rösch, « Aufzeichnung », 31 août 1941, KGN, p. 91 ; Lang, *Der Sekretär*, p. 193 *sq*. ; Bormann aux Gauleiters, 13 janvier 1941, Volk, *Akten Kardinal Michael von Faulhabers*, V, p. 314, n. 2, 543 ; AD, p. 191 ; Volk, *Akten*, V, p. 543 ; Ditscheid, « Pater Laurentius Siemer – Widerstandskämpfer im Dritten Reich », Radio Vatican, 21 juillet 2006. « l'église en Allemagne » : Ainsi que Pie XII l'écrivit à l'évêque de Limbourg le 20 février 1941 (BPDB, n° 65). Plus tard cette année-là, Pie XII dit au cardinal français : « Si l'Allemagne gagne la guerre, ce sera la plus grande catastrophe qui aura frappé l'Église depuis bien des siècles », Graham, *The Vatican and Communism During World War II*, p. 185.

25. Schlabrendorff, « Events », p. 8.

26. « les clefs de la salle de classe » : Landrat Parsberg 939, 26 septembre 1941 ; GP Velburg, 21 septembre 1941 ; KLB, IV, 294 ; Kershaw, *L'Opinion allemande sous le nazisme*, p. 310. « fourches » : BDSG, 655 n. 2. « rétablirent les croix » : Epp à Lammers, 23 décembre. 1941, GSA, Reichsstaathalder 157 ; Siebert à Wagner, 29 janvier 1942, GSA, MA 105248.

27. « le courage de mourir » Duschl à Bertram, 1er décembre 1940, AAW, IA25c57. « complots contre Hitler » : Lapomarda, *The Jesuits and the Third Reich*, p. 13.

12. Battre le fer

1. Moltke, 11 août 1940, LF, p. 104-106.

2. Moltke, 13 août. 1940, LF, p. 97-98.

3. Moltke, 8 août 1940, LF, p. 86-87.

4. Moltke à Curtis, [15 ?] avril 1942 ; Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 185 (ni dans BF ni dans LF).

5. Moltke, 28 septembre 1941, LF, p. 166.

6. Moltke, 13 octobre 1941, BF, p. 303. « le plus fort d'Allemagne » : Moltke, 10 avril 1943, LF.

7. Korherr, « Guttenberg », *Deutsche Tagenpost*, 28 avril 1965. « un autre membre » : Moltke à Freya, LF, p. 16.

8. Rösch, « Delp † », 22 janvier 1956, AR, p. 308.

9. Rösch, « Kirchenkampf (1937-1945) », 22 octobre 1945, AR, p. 220-222. « L'ennemi écoute » : Roon, *German Resistance to Hitler*, p. 108.

10. Rösch, « Kirchenkampf (1937-1945) », 22 octobre 1945, AR, p. 220-222.

11. Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 165.

12. « Résistance chrétienne à Hitler » : « En raison de sa position plus cohérente, l'Église catholique fut en mesure d'affirmer sa place en ce domaine avec plus de succès que ne le fut l'Église protestante », Norden, « Opposition by Churches and Christians », EGR, p. 49. « les évêques allemands et le pape » : Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 165.

13. Rösch, « Delp † », 22 janvier 1956, AR, p. 308.

14. Bleistein, Rösch, « Kampf », KGN, Doc. 26, 263 f. « discussions » : Rösch, janvier 1956. « Grüss Gott » : Rösch, « Delp † », 22 janvier 1956, AR, p. 308, AR, p. 306.

15. Leiber, transcription, 9 avril 1966, HDP. Pour les renseignements précoces du Vatican sur l'Opération Barberousse, voir aussi : Appunto Tardini, ADSS, IV, p. 60, n. 2 ; Muckermann, *Im Kampf zwischen zwei Epochen*, p. 643 ; Bernardini à Maglione, 28 avril 1941, ADSSS, IV, n° 331 ; Comte Dalla Torre, 15 mai 1941, ADSS, IV, p. 474, n. 4 ; CSDIC, GG Report 346, 24 août 1945, Lord Dacre Papers, DJ 38, Dossier 7(d) ; Dippel, *Two Against Hitler*, p. 103,

p. 106 ; Gisevius, « Information given [to Dulles] under date of December 19, 1946 », AWDP, Subseries 15c ; Höttl, « Miscellaneous notes on the activities of the Japanese intelligence service in Europe », 7 juillet 1945, NARA, RG, p. 226 174/104/799 ; Höttl, *The Secret Front*, p. 289 [*Le front secret*] ; Hudal, *Römische Tagebücher*, p. 213 ; Müller, « Aussagen », 4 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, 31-32 ; Müller, transcription, 24 mars 1966, HDP, III, I/7 ; Müller, transcription, 31 août. 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 41.

16. Eidenschink, interrogatoire (avec Müller), 6 novembre 1945, DNTC, vol. 17, Sec. 53.015 ; Schlabrendorff, « Events », p. 93, p. 42 ; CSDIC, GG Rapport 346, 24 août 1945, TRP, DJ 38, Dossier 7(d) ; transcription de surveillance, 20-21 novembre 1944, GRGG 226, UKNA, WO 208/4364 (ADG, Doc. 115).

17. Canaris, « Betr.: Anordnung für die Behandlung sowjetischer Kriegsgefangener, Berlin, 15.9.1941 », Uberschär et Wette, Überfall, p. 301-305.

18. [B]etr: Besprechnung mit Dr Jos Müller, 23 février 1952, IfZ, ZS A-49, 44. « les rêveurs » : Müller, transcription, 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 37.

19. Hoffmann, *Hitler's Personal Security*, p. 226-227.

20. « Protokoll aus der Verhandlung Halder [vor der] Spruchkammer X München », p. 124 (déposition de Schacht à l'audience sur Halder devant le Tribunal de Dénazification) ; Marianne Gräfin Schwerin von Schwanenfeld, « Ulrich-Wilhelm Graf Schwerin von Schwanenfeld », rapport dactylographié, non daté ; Pechel, *Deutscher Widerstand*, p. 156 ; Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 19 janvier 1941, p. 253-254 ; Ritter, *Goerdeler* [*Échec au dictateur. Histoire de la Résistance allemande*, ouvrage épuisé], p. 274 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 229. « guerre russe » : Goebbels, *Journal*, 13 mai 1941, p. 292. « jeunes officiers d'état-major : Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 4 octobre 1941, p. 329 ; Schlabrendorff, « Events », p. 93, p. 48 ; Schwerin, « Von Moskau bis Stalingrad », *Köpfe*, p. 229-246 ; Vollmer, *Doppelleben*, p. 155 ; Fest, *La Résistance allemande à Hitler*, p. 159-162.

21. « vastes steppes russes » : Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 137. « Amen à l'église » : Burleigh, *The Third Reich. A New History*, p. 712, cf. Scheurig, *Henning von Tresckow ein Preußе gegen Hitler*, p. 112-113. « ballon » : Scheurig, *ibid.*, p. 115. « émissaire » : Hassell, journal, 4 octobre 1941, p. 142-144.

22. « contourne un malstrom » : Kaltenbrunner à Bormann, 15 septembre 1944, KB, p. 391. « noyaux » : Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 4 octobre 1941 ; Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 159.

13. Le comité

1. « source » : Müller, transcription, 8 août 1963, Bande VI, HDP. « rapports à Rome » : Rösch, rapport sur des graffitis anticléricaux en septembre 1935, OSS, « Persécution »,

6 juillet 1945, DNTC, vol. 18, 3. « De Rome vers l'Allemagne » : Müller, « Befragung des Staatsministers », 2 septembre 1954, IfZ, ZS 659/1, 51.

2. Hartl, « Vatican Intelligence Service », 9 janvier 1947, C, Annexe I ; Leiber, transcription, 17 mai 1966, p. 40 ; Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C ; cf. Höttl, *Secret Front*, p. 40 [Le front secret].

3. « compte qu'au pape » : Ahaus, « Holy Orders », dans CE, vol. 11 (1911) ; Kwitny, *Man of the Century*, p. 60 ; Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, 14. « état d'esprit plus martial » : Phayer, « Questions about Catholic Resistance », *Church History*, p. 70, n° 2 (2001), p. 339. « Héroïsme » : Pius XI, *Inviti All'eroismo. Discorsi di S.S.Pio XI nell'occasione della lettura dei Brevi per le Canonizzazioni, le Beatificazioni, le proclamazioni dell'eroicità delle virtù dei Santi, Beati e Servi di Dio*, 3 vol. ; Godman, *Hitler et le Vatican*, p. 248.

4. « notre Seigneur Dieu » : Rösch, « Bericht über die Tagung der Superioren-Vereinigung in Berlin am 26. und 27. Mai 1941 », 1er juin 1941, KGN, Doc. 2, p. 63-66. « service de renseignement » : « Vorschläge fur einen kirchlichen Informationsdienst, Mitte Juni 1941 », ADB, V, n° 664 (AAW, lAz5b57, sous l'intitulé, « Das Kirchliche Nachrichtenwesen. 7 Tatsachen-Vorschläge, Juni 1941 », annoté à la main : « Antrag Würzburg ») ; Rösch, « Denkschrift », *circa* 20 juin 1941, ADB, VI, n° 665 ; Rösch, « Aufzeichnung », 31 août 1941, KGN, Doc. 6, p. 89 *sq*. ; transcription, « Diözesan-Intelligences-Dienst [Diocesan Intelligence Service] », 14 septembre 1941, OAM, GAI2p ; Rösch, « Lagebericht aus dem Aus-schuss für Ordensangelegenheiten », 28 septembre 1941, KGN, Doc. 7, 98ff. ; Conférence des Représentants de l'Ordination bavaroise, 14 octobre 1941, ADB, V, 570f. ; Angermaier à Faulhaber, 2 février 1942, ADB, V, II, p. 865 ; Siemer, Erinnerungen, vol. 2, p. 415-441. « simplement le Comité » : Rösch, « Lagebericht aus dem Ausschuss für Ordensangelegenheiten », 28 septembre 1941, KGN, Doc. 7, p. 98 *sq*. ; Rösch, rapport, 23 avril 1942, ADB, II, p. 915 ; Siemer, « Erinnerungen », vol. 2, p. 415, ACDP, I, 096 ; Bleistein, « Lothar König », DKK, p. 16-19 ; Höllen, *Heinrich Wienken*, p. 101 ; Ordensangelegenheiten, 17 août 1941, AEM, documents Faulhaber, 8189 ; Bauer, déposition, *circa* novembre 1979, NLB ; Leugers, « Besprechungen », GM, p. 180.

5. « même état d'esprit » : König à Rösch, 31 janvier et 6 février 1941 ; appel téléphonique de Munich, 18 avril 1941 ; Leugers, « Gruppenprofil », GM, p. 136-140 ; rapport du Comité des Ordres, 14 juin 1942, ADB, II, n° 893 ; Rösch à Brust, 22 avril 1942, KGN, Doc. 12, p. 160 *sq*. ; Rösch, « Aus meinem Kriegstagebuch », *Mitteilungen aus der Deutschen Provinz*, 8 (1918-1920), p. 284 ; Rösch, « Bericht und Stellungnahme aus dem Ausschuss für Ordensangelegenheiten », 14 juin 1942, KGN, Doc. 14, p. 181 *sq*. ; rapport de l'Association des Supérieurs, 1er juin 1941, GM, p. 189 ; Schmidlin, mémo, août 1941, ADB, V, p. 496, n. 4 ; Transcription, Conférence des évêques de Fulda, 18-20 août 1942, ADB, V, p. 851.

6. Vogelsberg à Leugers, 27-28 septembre 1987, et Galandi à Leugers, 13 octobre 1987, GM, p. 183.

7. Abel à Leugers, 14 janvier 1988, GM, p. 300.

8. Franz Halder : Josef Müller réussit dans son approche initiale du jésuite vis-à-vis de Halder par l'intermédiaire du père berlinois Georg von Sachsen, qui rencontra Halder le 23 février 1941. Halder, journal, 23 février 1941, *Kriegstagebuch*, vol. 2, p. 291 ; Müller, transcriptions (27 mai 1970, IfZ, ZS 659/4, p. 180 ; 22 septembre 1966 ; *circa* 1966-1967), HDP. Le père König rencontra Halder les 6 et 7 avril (« Datenüberblick », 6-7 April 1941, GM, 376). Pour Rösch et Halder, voir Rösch, mémo, *circa* 20 juin 1941, ADB, II, V, p. 400 ; Volk, *Akten*, V, p. 397n ; « Anhang », GM, p. 476, n. 459 ; Bleistein, « Im Kreisauer Kreis », AD, p. 280. Pour les contacts ultérieurs du jésuite avec le colonel Claus Schenck sur Stauffenberg dans le même esprit, cf. Delp, « Verteidigung », *circa* 9 janvier 1945, GS, IV, p. 350, 355. « contre un dictateur » : Halder à Volk, 7 juin 1966, AD, p. 280.

9. Bleistein, « Alfred Delp und Augustin Rösch », AD, p. 418 ; Kempner, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, p. 66 ; Delp à Luise Oestreicher, 22 décembre 1944, GS, IV, p. 129 ; Lewy, « Pius XII, the Jews, and the German Catholic Church », *Commentary*, 37, n° 2 (février 1964), p. 23-35 ; Menke, « Thy Will Be Done: German Catholics and National Identity in the Twentieth Century », *Catholic Historical Review*, 91, n° 2 (2005), p. 300-320.

10. Rösch, « Eine Klarstellung », 6 juillet 1945, KGN, Doc. 23, p. 230 *sq*. ; Delp, « Bereitschaft », 1935, GS, I, p. 83 ; Delp, « Der Kranke Held », GS, II, p. 205 ; Delp, « Die Moderne Welt und Die Katholische Aktion », 1935, GS, I, p. 70 ; Delp, « Entschlossenheit », 1935, GS, I, p. 100 ; Delp, « Kirchlicher und Völkischer Mensch », 1935, GS, I, p. 102 ; Kreuser, « Remembering Father Alfred Delp » ; Marion Dönhoff, *In memoriam 20 Juli 1944* ; Phayer, « Questions about Catholic Resistance », *Church History*, 70, n° 2 (2001), p. 341.

11. Hans Hutter à Bleistein, 16 septembre 1987, AD, p. 289.

12. « accès au Saint-Siège » : Rösch à Brust, février 1943, KGN, Doc. 17, p. 203 *sq*. « j'en ai discuté » : Rösch, « Kirchenkampf », 1945, KGN, 222. « l'homme fort » : Roon, *German Resistance to Hitler*, p. 140 ; Moltke, 9 avril 1943, LF, p. 294.

13. Pie XII à Preysing, 30 septembre, 1941, BPDB, n° 76. *30Giorni*, n° 8, 2004, pour la version française.

14. « A Papal Audience in War-Time », *Palestine Post*, 28 avril 1944. Wisla : William Doino à l'auteur, 19 octobre 2015, citant un témoignage de Herman Herskovic.

15. « étoile juive » : Klemperer, journal, 7 octobre 1941, t. 1, *Mes soldats de papier*, p. 651. L'« aumônier » était [*sic*] Bernhard Lichtenberg. Le récit « validé » de Klemperer se fusionnait peut-être avec la prière publique de Lichtenberg en faveur des juifs, qui lui valut d'être déporté dans un camp de concentration. « mal jugé » : Roncalli, entrée de journal du 10 octobre 1941, audience avec Pie XII, dans Alberto Melloni, *Fra Istanbul, Atene e la guerra. La missione di A.G. Roncalli (1935-1944)*, Marietti, Rome, 1993, p. 240.

16. Gumpel, entretien, 1er juin 2014.

17. Kennan, *Memoirs*, 121.

18. Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 4 octobre 1941, p. 329-330.

19. « Stuttgart et Cologne » : Siemer, Erinnerungen, vol. 2, p. 415, ACDP, I, 096. Parti du centre catholique : Gumpel, entretien, 17 mai 2014 ; Mommsen, « Nikolaus Gross », *Archiv*

für Sozialgeschichte, 44 (2004) : p. 704-706 ; Bücker, « Kölner Kreis » ; Bücker, « Mitglieder des Kölner Kreises: Bernhard Letterhaus ».

20. NARA, RG 226, Entrée 106, Boîte 0013, Dossier 103-105 ; Lochner à la Maison Blanche (Lauchlin Currie), 19 juin 1942, FDRL, OF 198a ; Lochner au Prince Louis Ferdinand et à la Princess Kira, 2 juin 1941, Lochner Papers ; John, *Twice Through the Lines*, p. 69-70, 71-72, 73-74, 127 ; Lochner, *Stets das Unerwartete*, p. 355-357 ; Prince Louis Ferdinand, *The Rebel Prince*, p. 306-324 ; Lochner, *Always the Unexpected*, p. 295 ; Klemperer, *German Resistance*, p. 132-133, 193, 218, 233-234, 295 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 109, 214-215 ; Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 229 ; Rothfels, *The German Opposition to Hitler*, p. 134-137 ; Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 252 ; Fest, *La Résistance allemande à Hitler*, p. 185-186.

21. « le thé » : MI9, transcription d'écoute téléphonique, 26 janvier 1943, UKNA, SRX 150 (ADG, Doc. 84). « fusillé » : Etzdorf, déposition sous serment, 1947, procès Weizsäcker, IMT, Case XI, Defense Doc. n° 140.

22. Dippel, *Two Against Hitler*, p. 104-106, citant Valeska Hoffmann, entretien, 22 mars 1986, et Agnes Dreimann, entretien, 26 juillet 1986 ; Maria Schachtner, lettre, 30 novembre 1986 ; cf. Département d'État à Woods, 2 décembre 1941, n° 2892, RG 59, NARA, RG 59, Woods, Sam E., Decimal File 123 ; Woods à Cordell Hull, 28 juin 1945, NARA, RG 59, 740.00119 Control (Germany)/6-2845. Pearl Harbor : Müller, « Protokoll des Colloquiums am 31. August 1955 », IfZ, ZS 659/1, 44 ; Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 32 ; Müller, transcription, 27 mai 1970, IfZ, ZS 659/4, p. 183.

23. « vaincre » : Tittmann, *Inside the Vatican of Pius XII*, p. 130. « des plus gênantes » : Lochner, *Always the Unexpected*, p. 295 ; cf. Donovan à FDR, 24 janvier 1945, NARA, RG 226, Entrée 210, Boîte 364, et note de Joseph Rodrigo à Hugh Wilson, 27 août 1944, NARA, RG 226, Entrée 210, Boîte 344.

24. « le révoqua » : Halder, déposition, CSDIC, 7 août 1945, TRP, DJ 38, Dossier 6 ; Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 21 et 23 décembre 1941, p. 345 et 350 ; Halder, *Kriegstagebuch*, vol. 3, p. 354-356 ; Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 22 décembre 1941, p. 349 ; Kessel, « Verborgene Saat », 12 avril 1945, VS, p. 216-217, 221 ; Schwerin, *Köpfe*, p. 309 ; transcription d'écoute, GRGG 210, 11-12 octobre 1944, UKNA, WO 208/4364, ADG, Doc. 111. « l'image de l'homme » : Moltke à Curtis, [15 ?] avril 1942, Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 185 (ne figure ni dans BF, ni dans LF).

25. « ange gardien » : Freya von Moltke, *Memories of Kreisau*, p. 28. « sentis renaître » : *idem* à Bleistein, 12 août 1986, AR, p. 123.

26. « ordre économique » : Moltke, 9 mai 1942, LF, p. 217, BF, p. 271. « l'étranger » : Le biographe jésuite de Rösch part du principe que le sujet des questions économiques émanait du père Leiber ou du père Anton Gundlach, qui conseillaient Pie XII sur les questions sociales. Bleistein, AR, 29n. « moi aussi » : Moltke, 9 mai 1942, LF, p. 218. « révisé par Rösch » : Rösch/König/Delp, « Ziele und Vorstellungen des Kreises », Erste Kreisauer Tagung, n° 1, DKK, p. 61-83. « admirait depuis longtemps » : Moltke, 3 septembre 1939, LF, p. 32, et n. 1.

27. « communautés » : Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 31, 140, 54. « Charlemagne » : Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 137 ; cf. Prittie, « The Opposition of the Church of Rome », *in* Jacobsen (dir.), July 20, 1944 ; Roon, *German Resistance to Hitler*, p. 29-99 ; Rothfels, *The German Opposition to Hitler*, p. 102 ; Zeller, *Geist der Freiheit*, p. 227.

28. « guerre civile » : Cf. St-Thomas d'Aquin, In II Sent., d. XLIV, Q. II, a. 2 ; Suarez, Def. fidei, VI, IV, 7 ; Harty, « Tyrannicide », CE, vol. 15 (1912). « légitimait le complot » : Roon, *Neuordnung im Widerstand*, p. 241 ; Bleistein, AR, 288 ; Bleistein, « Delps Vermächntis », AD, p. 427. « transpiré » : Rösch, « Kirchenkampf », 22 octobre 1945, AR, p. 210.

29. Roon, *German Resistance to Hitler*, p. 152.

14. Conversations dans la crypte

1. On en sait moins sur le contenu de ces conversations que sur leur réalité même et leur forme, telles que relatés dans Müller, transcriptions (3 août 1963, Bande I, HDP ; 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 32) ; Bonhoeffer à la famille Leibholz, de Rome, 9 juillet 1942, DBW, 16, 1/189 ; Bonhoeffer, LPP, p. 164, et DBW, 8, p. 238 ; Bonhoeffer, lettre du 7 juillet 1942, DBW, 16, p. 339 ; Christine Dohnanyi, IfZ, ZS 603, p. 66-67 ; Müller, « Fahrt in die Oberpfalz », LK, p. 241 ; cf. Hesemann, « Pius XII, Stauffenberg und Der Ochsensepp », *Kath.Net*, 19 juillet 2009.

2. Müller, « Fahrt in die Oberpfalz », LK, p. 241. Pour des échos du contenu de ces conversations dans la crypte, au sein des cercles de la résistance, voir, par ex., Gisevius, « Information given [to Dulles] under date of December 19, 1946 » [Information transmise [à Dulles] en date du 10.12.1946], AWDP, Subseries et Thomas, déposition, 6 novembre 1945, DNTC, vol. 5, sec. 10.08.

3. « êtres humains » : résumé d'une lettre pastorale de Cologne, 28 juin 1943, ADB, VI, p. 195. « surtout ceux des juifs » : Dritte Kreisauer Tagung, n° 2, « Zur Befriedung Europas », DKK, p. 249-259. « vers la Suisse » : Bleistein, « Schriftsteller und Seelsorger », AD, p. 174 ; Phayer, « Questions about Catholic Resistance », *Church History*, 70, n° 2 (2001), p. 334, citant Gertrud Luckner et Marie Schiffer, transcription d'entretien, p. 98.

4. « de Varsovie à Brooklyn » : Bürkner à Wohltat, 15 janvier 1948, HStAD, NW 10021/49193. Sifton et Stern appellent par erreur le rabbin « Menachem Mendel Schneersohn » (*No Ordinary Men*, n. 95). Pour les faits bruts, voir Schneersohn à Cordell Hull, 25 mars 1940, WNRC, RG 59, CDF, 811.111. « *ratline* » : le terme est entré en vigueur quand des « Gentils » fugitifs exploitèrent plus tard les routes et les propriétés de l'Église qui avaient initialement protégé des juifs et d'autres. Le 23 décembre 1943, quand la Gestapo trouva quinze réfugiés dans le Collège Pontifical Russe, ils demandèrent au père Emil Herman pourquoi les jésuites avaient caché ces juifs, et reçurent cette réponse : « Pour la même raison qui, d'ici peu, nous amènera à vous cacher ». Herman à Maglione, 22 décembre 1943, ADSS, IX, n° 482 ; cf. Wilhelm de Vries à Lapomarda, 3 novembre 1985, dans

Lapomarda, *The Jesuits and the Third Reich*, p. 220-221. Sur les monastères catholiques dans le sauvetage des juifs, voir Gilbert, *The Righteous. The Unsung Heroes of the Holocaust*, p. 246-380 ; sur l'Église et la fuite des suspects de crimes de guerre de l'Axe, Steinacher, *Les Nazis en fuite : Croix-Rouge*, Vatican, CIA, p. 110-172 ; Phayer, *Pius XII, the Holocaust, and the Cold War*, p. 173-207 ; Ventresca, « Vatican Ratlines », *Soldier of Christ*, p. 253-270.

5. « collet » : Höhne, Canaris, p. 502. « affaires avec des juifs » : Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 129, 133. « fonçait droit sur eux » : Rapport final du Staatsanwalt Dr Finck, Lüneburg, Verfahren Roeder, Archives du Ministère de la Justice, Land de Basse Saxe, p. 688, 707, 710 ; cf. la réaction de Müller aux allégations de Schmidhuber, IfZ, ZS 659/3, p. 2-11.

6. « complots d'assassinat » : Müller, transcription, 3 août 1963, Bande I, HDP. « Pie XII à divulguer » : Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 5-6 ; Müller, transcriptions, 5 et 8 août 1963, Bande III, HDP. « aisément à la potence » : Schmidhuber, « Mitteilungen », *circa* 1954, Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 130-131.

7. « exterminés » : Sapieha à Pie XII, 28 février 1942, ADSS, III, n° 357. « fumée des fours créamtoires » : Falconi, *Silence of Pius XII*, p. 148. « fusiller tous les évêques » : Sapieha à Pie XII, 28 février 1942, ADSS, III, n° 357. « copie en secret » : ADSS, III, p. 15-16. « comme un enfant » : Stehle, *Eastern Politics*, p. 214.

8. Gisevius, *Wo ist Nebe?*, p. 233. Pour une « mort certaine » et « par des injections léthales et par le gaz », « macabres suppositions », « impossible » : Hesemann, *Der Papst, der Hitler trotzte*, p. 153-154 ; cf. Gröber à Pie XII, 14 juin 1942, ADB, V, p. 788 ; Tittmann à Stettinius, 16 juin 1942, Fichier Décimal 1940-1944, Boîte 5689, Dossier 866A.001/103, RG 59, NARA ; Tittmann, *Inside the Vatican of Pius XII*, p. 115. « juifs hollandais » : Orsenigo à Montini, 28 juillet 1942, ADSS, VIII, n° 438 ; cf. Leugers, « Datenüberblick », GM, p. 391-392.

9. « début août 1942 » : Orsenigo à Montini, 28 juillet 1942, ADSS, VIII, n° 438. « les regarda brûler » : Lehnert, déposition sous serment, 29 octobre 1968, Tribunal du Vicariat de Rome (Pacelli), I, p. 77, 85 ; Maria Conrada Grabmair, déposition sous serment, 9 mai 1969, *ibid*., I, p. 173-174 ; cf. Lehnert, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, p. 135 ; Rychlak, *Hitler*, p. 301-302.

10. « origine » : Pie XII, « Radio-message de Noël de Pie XII », 24 décembre 1942, ADSS, VII, n° 71 ; cf. Phayer, « Pius XII's Christmas Message: Genocide Decried », *Pius XII*, p. 42-64. « mentionné les nazis » : Bureau de Taylor au Département d'État, 28 décembre 1943, NARA, RG 59, Boîte 5689, emplacement 250/34/11/1. Cf. Phayer, *Pius XII*, p. 57 ; Tittmann à Hull, 30 décembre 1942, NARA, RG 59, Boîte 29, Entrée 1071 ; Tittmann à Hull, 7 janvier 1943, NARA, RG 59, Entrée 1071, Boîte 29, emplacement 250/48/29/05.

11. « criminels de guerre » : Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 219, citant « un rapport du RSHA sur le radio-message radio » ; Ribbentrop à Bergen, 24 janvier 1943 ; Bergen à Ribbentrop, 26 janvier 1943 ; Rhodes, *The Vatican in the Age of the Dictators*, p. 272-274. « s'immole par le feu » : « For Berlin, Pius XII Was a Subversive: Radio Operator's Experience

of Spreading Papal Christmas Message », [Pour Berlin, Pie XII était un subversif : l'expérience de l'opérateur-radio qui diffusa le message papal de Noël], Zenit.org, 14 mai 2002.

12. Rösch, Delp, König, 2 août 1943, DKK, p. 195 *sq*.

13. « dilemme moral » : Rapport final du Staatsanwalt Dr Finck, Lüneburg, Verfahren Roeder, Archives du ministère de la Justice, Land de Basse-Saxe, p. 688, 707, 710 ; cf. la réponse de Müller aux allégations de Schmidhuber, ZS 659/3, p. 2-11. « refusa » : Müller, « Die Depositenkasse », LK, p. 168. « Merano » : Verfahren Roeder, MB 6/1, p. 144. « menottes aux poignets » : Sonderegger, « Brief », 17 octobre 1952, IfZ, ZS 303/1, p. 32 ; Ficht, « Eidesstattliche Versicherung », 8 mai 1950, IfZ, ED 92, p. 248 ; Verfahren Roeder, MB 6/2, p. 186 ; Schmidhuber, « Aussage », IfZ, ZS 616, p. 7 ; Schmidhuber, déposition, 20 juillet 1950, LStA, IX, p. 222 ; Wappenhensch, déposition, 16 septembre 1950, LStA, XIV, p. 23 ; Huppenkothen, « Verhältnis Wehrmacht Sicherheitspolizei », HDP, 2/10 ; Müller, transcription, 1958, HDP ; Wild, « Eidesstattliche Versicherung », 15 novembre 1955, IfZ, ED 92, p. 245-246.

14. Moltke, 7 novembre 1942, LF, p. 259.

15. Une fusillade dans la cathédrale

1. « silence » : Pannwitz, « Das Attentat auf Heydrich », mars 1959, VfZ 33, p. 681. « ce qui a sombré », « mystère sacré » : Muckermann, « In der Tsechoslowakei », 26 juin 1942, *Kampf*, p. 469, 468.

2. Cf. Deutsch, « Questions », *Central European History*, vol. 14, n° 4, décembre 1981, p. 325.

3. « dix commandements » : « Mitteilung Frau Heydrich », *circa* 1953, Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 83-84 ; Pannwitz, « Das Attentat auf Heydrich », mars 1959, VfZ 33, p. 681 ; Müller, « Fahrt in die Oberpfalz », LK, p. 243 ; CIA, « The Assassination of Reinhard Heydrich », SI 2-14-1, 1960 ; MacDonald, *Killing*, p. 164 ; Schellenberg, *The Labyrinth*, p. 405. « des fuites » : Brissaud, *Canaris*, p. 266.

4. « programme de déplacements » : MacDonald, *Killing*, p. 166-167 ; Wiener, *Assassination of Heydrich*, p. 84-86. Selon certains comptes-rendus, le remonteur d'horloge du château aurait arraché une page de l'agenda de bureau d'Heydrich, l'aurait roulée en boule et jetée dans une corbeille à papier, où une femme de ménage à la solde de la résistance l'aurait récupérée. Pourtant, les ennemis d'Heydrich disposaient de moyens plus informés et plus plausibles de connaître ses faits et gestes. « Nous avions un très bon contact clandestin avec un bureau au sein du SD, admit le jésuite du Vatican Ivo Zeiger. C'était par l'entremise d'une femme dont le nom n'est jamais mentionné, que j'appellerai Anita ». Voir « Vernehmung von Pater Zeiger », 9 juillet 1948, IfZ, ZS A-49, p. 25 *sq*. Le père Rösch identifia plus tard cet agent sous le nom de « Georgine Wagner, désormais Mme Kissler », et précisa qu'elle l'informait « à travers une intermédiaire (Mademoiselle) le Dr Hofmann ». Rösch,

« Kirchenkampf 1937-1945 », 22 octobre 1945, AR, p. 225. Mlle Wagner « avait été forcée » d'intégrer la SS, selon le père König ; elle était « absolument fiable », et opérait contre Heydrich « au mépris d'un très grand danger personnel ». König, « Aufzeichnung », 15 mai 1945, ADOPSJ ; Leugers, « Die Ordensaussschussmitglieder und ihr Engagement », GM, p. 328.

5. CIA, « The Assassination of Reinhard Heydrich », SI 2-14-1, 1960 ; Burian, « Assassination », Ministère de la Défense de la République tchèque, 2002.

6. Pannwitz, « Das Attentat auf Heydrich », mars 1959, VfZ 33, p. 679-680.

7. « The Chemistry Teacher's Account », dans Miroslav Ivanov, *Target Heydrich*, Macmillan, New York, 1974, p. 223-224 [*L'Attentat contre Heydrich. 27 mai 1942*, Robert Laffont, Paris, 1971, ouvrage épuisé].

8. Pannwitz, « Attentat », p. 688, citant Amort, *Heydrichiada,* p. 241.

9. Pannwitz, « Attentat », p. 695.

10. *Ibid*.

11. *Ibid*.

12. *Ibid*, p. 696.

13. *Ibid*.

14. CIA, « The Assassination of Reinhard Heydrich », SI 2-14-1, 1960 ; Pannwitz, « Attentat », p. 697.

15. Pie XI, *Motu Proprio*, 26 juillet 1926, Neveu Papers, Archivio dei Padri Assunzionisti, Rome ; EPV, 101. « le col de Dukla » : Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C. « Jésuites déguisés en prêtres orthodoxes » : Hartl, « The Orthodox Church », 9 janvier 1947, C, Annexe VIII. « Matěj Pavlík » : « Veliky cin male cirkve », p. 42. Légionnaires tchèques : Pannwitz, « Attentat », p. 700.

16. « Albrecht » : Jan Krajcar à Lapomarda, 7 février 1984, dans Lapomarda, *Jesuits and the Third Reich*, p. 92 ; Kempner, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, p. 14-15 ; Gumpel, entretien, 1er juin 2014, citant une information émanant du père Josef Koláček, SJ. « régler les comptes » : Hitler, remarques au dîner, 4 juillet 1942, TT (Cameron-Stevens), n° 248, p. 554.

17. Hitler, au dîner, 4 juillet 1942, TT (Picker), n° 168, p. 415 ; cf. TT (Cameron-Stevens), n° 248, p. 554.

18. Hoffmann, *Hitler's Personal Security*, p. 240, n. 33, citant Gerhard Engel, 16 novembre 1942, et Linge, déposition.

19. Müller, « Depositenkasse », LK, p. 162-164, citant les minutes du procès de Huppenkothen.

20. Christine von Dohnanyi, IfZ, ZS 603 ; Ficht, « Eidesstattliche Versicherung », 8 mai 1950, IfZ, ED 92, p. 248 ; Huppenkothen, « Verhältnis Wehrmacht Sicherheitspolizei », HDP, 2/10 ; Müller, transcription, 1958, HDP. « peines de mort » : Roeder, IfZ, ED 92, p. 356 ; Schellenberg, *Memoiren*, p. 326-327.

21. « s'envola pour Rome » : DBW, p. 16, « Chronology », p. 691. « pourparlers au Vatican » : Huppenkothen, « The 20 July Plot », Rapport d'interrogatoire, 17 mai 1946, DJ 38, Dossier 31. « gouvernment post-hitlérien » : Bonhoeffer à Bethge, 29 novembre 1942, DBW, p. 16, 1/211. « après l'éviction du dictateur » : Moltke, 26 novembre 1942, LF, p. 265. « détruits » : Christine Dohnanyi, IfZ, ZS 603, p. 66-67. « Zossen » : Müller, 2 septembre 1954, IfZ, ZS 659 /1, 60; Christine von Dohnanyi, « Aufzeichnung », 3 sur 3, *circa* 1946, IfZ, ZS 603.

22. « affaire Schmidhuber » : Verfahren Roeder, MB 6/1, 145. « sources de l'Abwehr » : Müller, transcription, 3 août 1963, Bande I, HDP. « Si naïf ? » : Müller, « Die Depositenkasse », LK, p. 165.

23. Müller, transcription, 1958, HDP. « une cicatrice » : LK, p. 165.

24. « Interrogatoire » : Müller, transcription, 1958, HDP. « à bout de nerfs » : Müller, « Depositenkasse », LK, p. 168.

25. LK, p. 166.

26. *Ibid*.

27. « Ce criminel » : Müller, IfZ, ZS 659/3, 230. « quatre services » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 30.

28. Müller, « Depositenkasse », LK, p. 168.

16. Deux bouteilles de cognac

1. Kreuser, « Remembering Father Alfred Delp ».

2. Müller, témoignage à l'E.P, 31 août 1953, IfZ, ZS/A 28/13 ; CHTW, p. 359 ; Schlabrendorff, *Revolt*, p. 68-69 [*Officiers contre Hitler*] ; Gersdorff, « Beitrag zur Geschichte des 20. Juli 1944 », rapport dactylographié, 1946.

3. Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 26 septembre et 13 novembre 1942, p. 389-390 et 398-399 ; Maria Müller, « Aussage », Verfahren Roeder, MB 6/5, 708 ; Rösch à Brust, février 1943, KGN, Doc. 17, p. 203 *sq*.

4. « chance » : Schlabrendorff, « Events », p. 54 ; Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 4 septembre 1942, p. 386 ; Ritter, *German Resistance*, [*Échec au dictateur. Histoire de la Résistance allemande*], p. 233 ; Schlabrendorff, *Revolt*, p. 72 [*Officiers contre Hitler*]. « Smolensk » : Scheurig, *Henning von Tresckow*, p. 136-137 ; Stieff dans Peter, *Spiegelbild*, p. 87-88, et IMT, XXXIII, p. 307-308 ; Ili Stieff à Huch, 17 juillet 1947, IfZ, ZS A 26/3 ; Stieff, *Briefe*, p. 170 ; Hassell, *Vom andern Deutschland*, p. 350 ; Gersdorff dans Graml, « Militäropposition », p. 473-474 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 185. « mieux éviter » : Boeselager, *Valkyrie*, p. 113 ; Gersdorff, *Soldat im Untergang*, p. 124 ; Roon, « Hermann Kaiser und der deutsche Widerstand », VfZ, 1976, p. 278 *sq*., p. 334 *sq*., p. 259.

« Schlabrendorff » : Kaiser, journal, 6 avril 1943, NARA, RG 338, MS B-285 ; Schlabrendorff, *Revolt*, p. 65-66 [*Officiers contre Hitler*]. « le tueur » : Bancroft, *Autobiography of a Spy*, p. 259.

5. Schlabrendorff, « Events », p. 55 ; Inculpation de Klaus Bonhoeffer *et al.*, 20 décembre 1944, DBW, p. 16, 1/236.

6. « Datenüberlick (1940-1945) », TB König, GM, p. 398.

7. Kessel, « Verborgene Saat », p. 182. « Hitler et Mussolini » : Goerdeler à Pie XII, 23 mars 1939, Ritter, *German Resistance*, [*Échec au dictateur. Histoire de la Résistance allemande*], p. 123.

8. « risque sur la sécurité » : Delp à Tattenbach, 18 décembre 1944, GS, IV, p. 123-126. « éradiqué » : Preysing, déposition, *circa* 1950, CH, p. 14. « Faulhaber » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 14. « Innitzer » : Müller, « Aussage », 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 26, « objectifs communs » : Wuermling, « Der Mann aus dem Widerstand – Josef Müller », p. 28. « camp de Goerdeler » : Nebgen, *Jakob Kaiser*, p. 136-138 ; Kaltenbrunner à Bormann, 18 septembre 1944, KB, p. 393-394.

9. « les généraux se fiaient » : Roon, *German Resistance to Hitler*, p. 154. « l'accepter » : Müller, « Aussage », 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 27. « échapper sa chance » : Gerstenmaier, « Kreisauer Kreis », VfZ 15 (1967), p. 228-236.

10. « plans de coup de force » : Delp à Tattenbach, 18 décembre 1944, GS, IV, p. 123-126. « le dépassaient » : Henk, « Events Leading up to 20 July Putsch », 7th Army Interrogation Center, 22 avril 1945, DNTC, vol. 99 ; Müller, « Aussage », 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 27.

11. « Charte Atlantique » : Peter, dir., *Spiegelbild*, 2, p. 701-702. « en particulier pour les juifs » : Dritte Kreisauer Tagung, n° 2, « Zur Befriedung Europas », DKK, p. 249-259.

12. « forces civiles » : Hoffmann, *Beyond Valkyrie*, p. 66-67. « n'y participa pas » : La réunion du 8 janvier 1943 est l'un des épisodes les mieux documentés de la résistance allemande contre Hitler. Les sources principales en sont Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 22 janvier 1943, p. 409-410 ; Moltke, 8 et 9 janvier 1943, LF, p. 270 *sq.* ; Gisevius, témoignage, IMT, II, p. 240-242 ; Gisevius, *Bitter End*, p. 255-256 [*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944*, Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé] ; Gerstenmaier, *Streit und Friede hat seine Zeit*, p. 169 ; Gerstenmaier, « Kreisauer Kreis », VfZ 15 (1967), p. 245 ; Kaltenbrunner à Bormann, 18 septembre 1944, KB, p. 393-394. Parmi d'autres comptes-rendus précieux, citons Roon, *Neuordnung im Widerstand*, p. 270-271, 277 ; Hoffmann, *Beyond Valkyrie*, p. 66-67 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 359 ; Marion Gräfin Yorck von Wartenburg, entretien, 5 septembre 1963, dans Kramarz, *Stauffenberg. The Life and Death of an Officer, November 15th 1907 – July 20th 1944*, p. 158. [*Vie et mort d'un officier, Claus von Stauffenberg. 15 novembre 1907-20 juillet 1944*, ouvrage épuisé] ; Osas, *Walküre*, p. 16 ; Mommsen, « Gesellschaftsbild », *Der deutsche Widerstand*, p. 73-167 ; Nebgen, *Jakob Kaiser*, p. 136-138.

13. « syndic de faillite » Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 22 janvier 1943, p. 409-410. « démissionner » : Hermann Kaiser, journal, BA EAP 105/30.

14. « Dictature et démocratie » : Mommsen, « Gesellschaftsbild », *Der deutsche Widerstand*, p. 73-167. « sujets » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 359. « Durant la révolution russe » : Gerstenmaier, « Der Kreisauer Kreis : Zu dem Buch Gerrit van Roons' Neuordnung im Widerstand », p. 245 ; cf. Gerstenmaier, *Streit und Friede hat seine Zeit*, p. 169. « depuis longtemps » : Moltke, 9 janvier 1943, LF.

15. « réflexion de Delp » : Mommsen, « Gesellschaftsbild ». « comploteurs militaires » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 360. « poids de leurs forces » : Moltke, 9 janvier 1943, LF. « bientôt » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 359.

16. Kaltenbrunner à Bormann, 3 août 1944, KB, p. 128 ; War Office (UK), *Field Engineering and Mine Warfare Pamphlet No. 7. Booby Traps* (1952), p. 26-28 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 273, citant une information de Gersdorff, 25 mai 1964.

17. Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 274.

18. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 61.

19. Liedig, « Aussage », IfZ, ZS 2125, p. 28 ; Witzleben, IfZ, ZS 196, 42. « avec Müller en tête-à-tête », « Tresckow Attentat », LK, p. 159.

20. « préparatifs » : Müller, « Protokoll des Colloquiums am 31. August 1955 », IfZ, ZS 659/1, p. 46. « le plan de Tresckow » : Müller, « Aussagen », 4 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 27-28. « finira par arriver » : Müller, « Tresckow Attentat », LK, p. 159.

21. Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 25.

22. Corroboré d'après Bonhoeffer à Bethge, 29 novembre 1942, DBW, p. 16, 1/211 ; DBW, 16, « Chronology », p. 690 ; Dulles, Télégramme 898, 9 février 194, NARA, RG 226, Entrée 134, Boîte 307 ; McCormick, journal, 11 février 1943, Hennessey (dir.), p. 39-40 ; Goebbels, *Journal*, 3 mars 1943, GT, II, p. 271 [Entrée non reprise dans l'édition française].

23. Rösch à Brust, février 1943, KGN, Doc. 17, 203 *sq*.

24. « recherche atomique » : Wuermeling, « Der Mann aus dem Widerstand – Josef Müller », p. 28 ; Pie XII, « Discorso », Pontificia Accademia Delle Scienze, 21 février 1943 ; Hartl, « The Vatican Intelligence Service », 9 janvier 1947, C, Annexe I ; Hinsley, *British Intelligence in the Second World War*, vol. 3, partie 2, p. 584 ; Joint Anglo-US Report to the Chancellor of the Exchequer and Major General L.R. Groves [Rapport conjoint anglo-américaine au Chancelier de l'échiquier et au major-général Groves], « TA Project : Enemy Intelligence », 28 novembre 1944, cité dans Hinsley, *op. cit*., p. 934 ; cf. Powers, *Heisenberg's War*, p. 283, et p. 542, n. 5.

25. « approcha le pape » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 25. « plans d'après-guerre » : Müller, 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/1, p. 41. « préparatifs » : Leiber, entretien, OSS 2677th Regiment, 18 août 1944, NARA, RG 226, Entrée 136, Boîte 14. À titre de corroboration du récit de Leiber (surtout quant au rôle de Manstein), voir Audiosurveillance, 21 juillet 1944, CSDIC (UK), SR Report, SRGG 962 [TNA, WO 208/41681371], Neitzel, dir., *Abgehört*, Doc. 146. « vieille amitié » : Müller, « Tresckow Attentat », LK, p. 161.

26. « justification morale » : Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP, III, I/7 ; Müller, « Aussagen », 4 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, 27-28. « agrément » : Müller, 4 juin 1952, IfZ,

ZS 659/2, p. 7 ; Müller, 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 24. « paix séparée » : Stehle, « For Fear of Stalin's Victory », EPV, p. 239. « Aucune nation » : Leiber, commentaires, 17 mai 1966, p. 48. « médiation papale importune » : Graham, « Voleva Hitler », p. 232-233. « chances de paix » : Müller, 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 46 ; Müller, « Aussage », 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, 23, 39. « capitulation séparée » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 283-284, citant Gersdorff, « Bericht… », 1963.

27. « Londres » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 25 ; Leiber, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS 660, p. 11 ; Sendtner, « Die deutsche Militäropposition im ersten Kriegsjahr », *Die Vollmacht des Gewissens*, 1956, p. 470-472 ; Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 252-253, 274. « Philby » : Trevor-Roper, « The Philby Affair », *The Secret World*, p. 106-107.

28. « les messages de Müller » : McCormick, journal, 11 février 1943, dir. Hennessey, p. 39-40. « Notre agent » : Holtsman à X-2, Allemagne, « Dr Josef Mueller », 31 août 1945, X 2874, dans Mueller, [version abrégée], CIA DO Records. « une allusion appuyée » : voir en particulier Gisevius, « Information given [to Dulles] under date of December 19, 1946 », AWDP, Subseries 15c.

29. « Diplomates concernés » : Pfuhlstein, rapport d'interrogatoire, 10 avril 1945, DNTC, XCIC, Sec. 3, et CSDIC (UK), GRGG 286, Report on information obtained from Senior Officers (PW) on 19–21 Feb. 1945 [TNA, WO 208/4177] [Rapport sur une information obtenue auprès d'Officiers supérieurs (prisonniers de guerre) les 19-21 février 1945], Neitzel, ed., *Abgehört*, Doc. 165. « nomination des évêques allemands » : Müller, transcription, juillet 1963, HDP, III, I/7. « trop en promettre » : Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP, III, I/7. « faire office d'intermédiaire » : Müller, 4 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, 7 ; Müller, 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 24. « heure la plus sombre » : Müller, « Privataudienz beim Papst », LK, p. 294.

30. « intercession virile » : Leugers, GM, p. 188, citant le journal de Braun, et Pie XII à Galen, 24 février 1943, BPDB. « aucun tyran » : AD, p. 37, citant Marianne Hapig, *Alfred Delp*. « Soyez attentifs » : Matthias Defregger à Roman Bleistein, 28 février 1980, AD, p. 288.

31. Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 25. Preysing : entretien avec Josef Müller (26 mars 1962), dans Lewy, *Catholic Church and Nazi Germany*, p. 316 [Guenter Lewy, *L'Église catholique et l'Allemagne nazie*, Stock, 1965, Paris, ouvrage épuisé].

32. LK, p. 161.

33. Scholl, *Die weisse Rose*, p. 44, 126-128 ; Scholl, *Briefe und Aufzeichnungen*, p. 235, 239 ; cf. Scholl, *Students Against Tyranny*, p. 17-20, 22-23, 73-74, 76-83, 86-87, 89-90, 93, 129-130.

34. Mayr, « White Rose », EGR, p. 250-251 ; Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 187, 295 n. 5 ; Ritter, *German Resistance*, [*Échec au dictateur. Histoire de la Résistance allemande*], p. 163, 235-236 ; Rothfels, *The German Opposition to Hitler*, p. 13-14 ; Bethge, *Bonhoeffer*, p. 778 ; Hauser, *Deutschland zuliebe*, p. 293, 341.

35. Koch, *Volksgerichtshof*, 227 *sq*. ; cf. Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 292 ; Hassell, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, 28 mars 1943, p. 426-427.

36. « par l'intermédiaire d'un ami » : Smolka à Bleistein, 12 avril 1979, AD, p. 284 ; cf. AD, p. 278-279 ; Brink, *Revolutio humana*, p. 79 ; Coady, *With Bound Hands. A Jesuit in Nazi Germany. The Life and Selected Prison Letters of Alfred Delp*, p. 55-56. « le tract fatal » : Moltke, 18 mars 1943, LF, 279n ; Moltke, BF, p. 463, n. 5, p. 465, n. 1 ; Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 212. « par Radio Londres » : Müller, transcription, 24 mars 1966, HDP ; cf. Klemperer, *German Resistance*, p. 311, n. 185, citant « Notizen über eine Aussprache mit Dr Josef Müller », 1er avril 1953, BA/K, Ritter 131.

37. Wheeler-Bennett, *The Nemesis of Power*, p. 540 [*Le Drame de l'armée allemande*].

38. « les bois en voiture » : Boeselager, *Valkyrie*, p. 116-117. « vol de retour » : Müller, « Tresckow Attentat », LK, p. 159-160. « Canaris et Oster s'envolèrent » : Lahousen, « Zur Vorgeschichte des Anschlages vom 20. Juli 1944 », 1953, IfZ ZS 652 ; Dohnanyi, « Aufzeichnungen », IFZ, ZS 603, p. 9-10. « l'unique clef » : Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, 62.

39. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 61.

40. Gaevernitz, *They Almost Killed Hitler*, p. 51.

41. « Chapelle Sixtine » : « Pope Marks Anniversary », *New York Times*, 13 mars 1939. « comme de petites cornes » : Tittmann, *Inside the Vatican of Pius XII*, p. 145. « Osborne par l'intermédiaire de Kaas et Taylor grâce à Müller » : Müller, « Protokoll des Colloquiums », 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 46 ; Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP ; Müller, « Italien nach der Befreiung », LK, p. 284, 287 ; Holtsman à X-2, Allemagne, « Dr Josef Mueller », 31 août 1945, X 2874, dans Mueller, [document abrégé], CIA DO Records.

42. « Hitler s'envola vers Smolensk » : Gersdorff, « Beitrag zur Geschichte des 20. Juli 1944 », 1er janvier 1946, IfZ ; Hoffmann, *Hitler's Personal Security*, 151 *sq*. « sur le marchepied » : Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 63.

43. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 63.

44. Müller, « Tresckow Attentat », LK, p. 161 ; Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 64.

17. Les plans Siegfried

1. Müller, « Tresckow Attentat », LK, p. 162.

2. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 65.

3. Schlabrendorff, *Secret War*, p. 230. « dispositif de mise à feu » : Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 65. « désarmé le détonateur » : *Ibid*., p. 66.

4. « l'acide avait attaqué » : Gersdorff, « Beitrag zur Geschichte des 20. Juli 1944 », 1er janvier 1946, IfZ ; Hoffmann, *Hitler's Personal Security*, p. 151. « pas chauffée », « gangue de

glace » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 283, citant Hans Baur, 10 janvier 1969 ; Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 66.

5. Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 66.

6. « l'épouse de Gersdorff » : Schlabrendorff, *Revolt*, p. 86 [Officiers contre Hitler] ; Hoffmann, « The Attempt to Assassinate Hitler on March 21, 1943 », *Annales Canadiennes d'Histoire*, 2 (1967), p. 67-83.

7. « peine de mort » : Schlabrendorff, *Revolt*, p. 86. [Officiers contre Hitler] ; « petit-déjeuner » : Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 67.

8. « dans la cuvette » : Sur la tentative de Gersdorff, voir Himmler, Terminkalender, NARA, T-84, Roll R25 ; Daily Digest of World Broadcasts (From Germany and German-occupied territory) [Sélection mondiale d'émissions de radio d'Allemagne et de territoires occupés par l'Allemagne], pt. 1, n° 1343, 22 mars 1943 (BBC Monitoring Service, Londres, 1943) ; U.K. War Office, *Field Engineering and Mine Warfare Pamphlet n° 7 : Booby Traps (1952)*, p. 26-28 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 287, citant une information de Gersdorff (16 novembre 1964) et Strachwitz (20 janvier 1966) ; Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 67 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 286 ; Boeselager, *Valkyrie*, p. 120.

9. Moltke, 4 mars 1943, BF, p. 458.

10. « attaque au gaz » : Hoffmann, *Hitler's Personal Security*, p. 257 ; Sonderegger, « Mitteilungen », *circa* 1954, Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 168-169. « réquisitionner » : Rösch, « P. Alfred Delp † 2.22.1945 Berlin Plötzensee », 22 janvier 1956, AR, p. 305 ; Rösch, « Lebenslauf », 4 janvier 1947, AR, p. 274 ; Rösch à Ledóchowski, 5 novembre 1941, KGN, Doc. 8, 106 *sq*. « eau potable » : cf. Linge, « Kronzeuge Linge », *Revue*, Munich, 1955/56, 4 Folge, p. 46. « faire barrage au parti » : Müller, « Breidbachberichte und Führerbunker », LK, p. 178.

11. Bormann, « Daten », 9 novembre 1942. « unités Todt » : Bleistein, « Besuch bei Stauffenberg », AD, p. 286.

12. « bleus d'architectes à Müller » : Bleistein à Hettler, 17 juillet et 17 octobre 1988, MBM/155, 4.11.2 ; Bleistein, AR, p. 31-32. « tout un éventail de possibilités » : cf. Heydrich, « Betrifft », février 1940, NARA, T-I 75 Roll 383. « raid aérien » : Roeder, IfZ, ED 92, p. 264 ; « Bericht Depositenkasse », NL Panholzer 237, 7 ; Verfahren Roeder, MB 6/3, p. 461. 4 avril 1943 : LK, p. 179. « jusqu'au 5 avril » : Hoffmann, « Hitler's Itinerary », xxx.

13. Dohnanyi, déclaration, 12 mai 1943, BA Berlin-Lichterfelde, Nachlass Dohnanyi, 13 II/33, p. 16 ; Ficht, « Eidesstattliche Versicherung », 8 mai 1950, IfZ, ED 92, 249 ; Huppenkothen, « Aussage », IfZ, ZS 249/1, p. 22-23 ; Kraell to Witzleben, 3 novembre 1952, IfZ, ZS 657, 1 ; Verfahren Roeder, MB 6/3, p. 399-400. Schmidhuber, IfZ, ZS 616, 7 ; Kraell à Witzleben, 3 novembre 1952, IfZ, ZS 657, p. 1 ; Verfahren Roeder, MB 6/3, p. 399-400 ; Hettler, « Das Verfahren beginnt », MBM/155, 4.11.2. « Exfiltration de juifs » : Roeder, déposition, II, p. 329.

14. « Z Grau » : Roeder, « Deeds of the Accused », 21 septembre 1943, DBW, 16, 1/229.2. « Ces papiers ! » : Gisevius, Bitter End, p. 472 [*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à*

l'attentat du 20 juillet 1944, Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé]. « documents de renseignement » : Bethge, *Bonhoeffer*, p. 686-692. « père Leiber » : « Indictment against Dohnanyi et Oster », p. 9-10.

15. « feuilles » : Gisevius, *Bitter End*, p. 472 [*ibid*.]. « interpellé » : « Indictment against Dohnanyi and Oster », p. 9.

16. Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 168.

17. Ficht, *Verfahren Roeder*, MB 6/1, p. 146.

18. « Il se demandait » : Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 169. Roeder, Göring, Keitel : Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29. « faux papiers et de l'argent liquide » : Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 185. « puissances occidentales » : Sonderegger, « Bericht », Verfahren Sonderegger, MC-5, p. 207.

19. Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 168.

20. Müller, « Breidbachberichte und Führerbunker », LK, p. 177.

21. Liste des effets de prisonniers dressée par Anni Haaser, 4 août 1943, HDP.

22. Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 169.

23. Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 173 ; cf. Ficht, Verfahren Roeder, MB 6/5, 662.

24. Pfuhlstein, rapport d'interrogatoire, 10 avril 1945, DNTC, XCIC, Sec. 31 ; Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29. « scellés » : Müller, « Drohungen und Geschrei », LK, p. 190.

25. Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, DNTC, vol. 17, Sub. 53, Pt. 2, Sec. 53.041.

18. Le chevalier blanc

1. Gisevius, *Wo ist Nebe?*, p. 231.

2. *Ibid*., p. 230-233, 221.

3. Moltke, 9 avril 1943, LF, p. 294.

4. Gisevius, *Bitter End*, p. 483 [*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944*, Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol., ouvrage épuisé].

5. Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 179-180.

6. Nina Stauffenberg à Hoffmann, 30 juillet 1968, SFH, p. 180 ; cf. Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 182, 184, 195.

7. « idéal », « bon, honnête » : surveillance, 18-19 septembre 1944, ADG, Doc. 158. « veillait sur ses soldats » : enregistrement de surveillance non daté [postérieur au 20 juillet 1944], *ibid*., Doc. 145. « imprudent », « partie de son honnêteté » : surveillance, 18-19 septembre 1944, *ibid*., Doc. 158.

8. « magnétisme attractif » : Halder, lettre, 26 janvier 1962, Kramarz, Stauffenberg. *The Life and Death of an Officer, November 15th 1907-July 20th 1944*, p. 81 [*Stauffenberg. Vie et mort d'un officier*, ouvrage épuisé]. « Alcibiade » : Erwin Topf dans *Die Zeit*, 18 juillet 1946. « leurs yeux s'illuminaient », « envoûtés » : Trevor-Roper, « Germans », mars 1947, *Wartime Journals*, p. 293. « un verre de vin dans la droite » : Reile, déposition, 17 mars 1991, SFH, p. 165. *Odyssey*, Berthold Stauffenberg à Fahrner, 2 septembre 1943, Nachlass Fahrner, StGA, SFH, p. 190. « critiquant Hitler » : Broich, dépositions, 14 et 20 juin 1962, SFH, p. 164.

9. « aviatrice » : Trevor-Roper, « Germans », mars 1947, *Wartime Journals*, p. 294, n. 27. « Shoah » : Herre, déposition, 7 décembre 1986, et Berger, déposition, 7 mai 1984, SFH, p. 151-152. « Nuit de Cristal » : Walter Reerink, rapport, juin 1963, Kramarz, *Stauffenberg. The Life and Death of an Officer, November 15th 1907-July 20th 1944*, [*Stauffenberg. Vie et mort d'un officier*, ouvrage épuisé], p. 71. « regard vif » : Trevor-Roper, « Allemands », mars 1947, *Wartime Journals*, p. 291. « fracassant un buste » : Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 106. « parla sans détour » : Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 186.

10. Guttenberg, *Holding the Stirrup*, p. 194.

11. « sa foi » : La preuve première de la motivation catholique de Stauffenberg est convaincante. Voir, par exemple, Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 71, 73 ; Kaltenbrunner à Bormann (22 octobre 1944, KB, p. 465-466 ; 4 octobre 1944, KB, p. 435 ; 7 août 1944, KB, p. 167 ; 8 octobre 1944, KB, p. 434-439 ; 4 octobre 1944, KB, p. 434-439 ; Kaltenbrunner à Bormann, 16 octobre 1944, KB, p. 448-450) ; Staedke, déposition, 13 janvier 1963, SFH, 118 ; Elsbet Zeller, déposition, 23 septembre 1984, SFH, p. 2, 17 ; Alfons Bopp, déposition, 6 août 1983, SFH, p. 27 ; Kramarz, *Stauffenberg. The Life and Death*

of an Officer, November 15th 1907-July 20th 1944, p. 81 [*Stauffenberg. Vie et mort d'un officier*, ouvrage épuisé], (p. 27-28, citant Dietz Freiherr von Thungen, mémo, 1946 ; Halder, déposition, 26 janvier 1962 ; Nina Stauffenberg, lettre, 17 mars 1962 ; Ulrich de Maizière, déposition, 20 janvier 1963) ; Pfizer, « Die Brüder Stauffenberg », *Freundesgabe fur Robert Boehringer*, p. 491 ; Wassen, « Hie Stauffenberg – Hie Remer », *Die österreichische Furche*, 7 (février 1953). « catholique fervent », « liens avec l'église » : Kaltenbrunner à Bormann, 4 octobre 1944, KB, p. 434 (« kirchlichen Beziehungen in der Verschwörer-clique eine große Rolle gespielt haben »). « catholique réactionnaire » : Kaltenbrunner à Bormann, 7 août 1944, KB, p. 167. « chanoines de cathédrale » : Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 173. « chantant et servant la messe » : Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 15. « Luther » : Caroline Schenk, « Aufzeichnungen », septembre 1916, SFH, p. 8. « Saint empire romain germanique » : Berger, dépositions, 7 mai et 12 juillet 1984, SFH, p. 152.

12. « au secours de l'Europe » : Stauffenberg à Partsch, 22 avril 1940, SFH, p. 78 (en avril 1940, Stauffenberg lisait des documents étatiques officiels liés à Frédéric II). « de jeunes élèves-offichiers » : Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 175. *Civitas Dei* : Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 65.

13. « assassinés » : Bussche, déposition, 6-7 décembre 1992, dans Baigent et Leigh, *Secret Germany*, p. 158. « catholique fidèle » : Kaltenbrunner à Bormann, 4 octobre 1944, KB, p. 435. « Saint Thomas d'Aquin » : Berger, dépositions, 7 mai et 12 juillet 1984, SFH, p. 152. « von Preysing » : Kramarz, *Stauffenberg. The Life and Death of an Officer, November 15th 1907-July 20th 1944*, p. 81 [*Stauffenberg. Vie et mort d'un officier*, ouvrage épuisé], p. 148. « Delp » : Voir la discussion sur sa visite à Stauffenberg le 6 juin 1944, *supra*.

14. Guttenberg, *Holding the Stirrup*, 1972, p. 190. « agents laïcs » : Angermaier à Berninger, 9 mai 1943, dans Leugers, *Angermaier*, p. 111-112.

15. Roeder, « Eidesstattliche Erklärung », 23 mai 1947, HStAH, Nds. 721 Lüneburg, Acc. 69/76, II, P. 213. « réponses évasives » : LK, p. 172.

16. Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, DNTC, vol. 17, Sub. 53, Pt. 2, Sec. 53.041.

17. Müller, « Drohungen und Geschrei », LK, p. 190. « un homme difficile à faire plier » : Müller, « Die Ersten Verhaftungen », LK, p. 173.

18. Müller, « Breidbachberichte und Führerbunker », LK, p. 180.

19. Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 170. « Bericht Depositenkasse », NL Panholzer 237, p. 7-8 ; Verfahren Roeder, MB 6/3, 406. « J'avais peur » : « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 169.

20. « Heil Hitler » : Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 170. « escaliers en colimaçon » : Hapig, *Tagebuch und Erinnerung*, 15 août 1944, *Tagebuch*, p. 35. « couloir de la mort » : Maria Müller, déposition, 12 novembre 1948, IfZ, ZS 659, p. 88.

21. Heinrich Kreutzberg, *Franz Renisch. Ein Märtyrer unserer Zeit* (Limburg, 1952) ; Müller, « Pfarrer Kreutzer », LK, p. 205. « carreau » : Müller, « Pfarrer Kreutzberg », LK, p. 206.

22. Sur Maas : Müller, « Pfarrer Kreutzberg », LK, p. 206. Sur Hase : Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 170. « véritable chef » : Müller, « Hart auf hart », LK, p. 175.

23. « Roeder » : Müller, « Die ersten Verhaftungen », LK, p. 169, 173 ; « Pfarrer Kreutzberg », LK, p. 206 ; « Drohungen und Geschrei », LK, p. 187. « jésuites à Rome » : Müller, « Drohungen und Geschrei », LK, p. 189.

24. « bleus d'architecte » : Müller, « Breidbachberichte und Führerbunker », LK, p. 177. « ces plans ? » : Müller, « Breidbachberichte und Führerbunker », LK, p. 179. « mon serment » : Müller, « Unsichtbare Helfer », LK, p. 184. « gagner du temps » : Roeder, IfZ, ED 92, p. 264 ; « Bericht Depositenkasse », NL Panholzer 237, p. 7 ; Verfahren Roeder, MB 6/3, p. 461.

25. Müller, « Aussage », 23 mai 1945, p. 1.

26. Müller, « Pfarrer Kreutzberg », LK, p. 204, 207.

27. Kreutzberg, déposition, Verfahren Roeder, MB 6/6, p. 732.

28. « Datenüberblick », GM, p. 402.

29. « mort des plus pénibles » : Tacchi Venturi à Maglione, 14 avril 1943, ADSS, IX, n° 152. « tués en masse » : Constantini, journal, 20 avril 1943, SVC, p. 162. « innocents infortunés » : Preysing à Pius XII, 6 mars 1943, cité dans BPDB, n° 105.

30. « représailles » : Pie XII à Preysing, 30 avril 1943, BPDB, n° 105, Documentation catholique du 2 février 1964 pour la version française. « secret et modérées » : *Ibid*. « centralisation rigide » : Cornwell, *Hitler's Pope*, p. 124, citant le manuscrit Brüning, mémoires, 351352, Harvard University Archive FP 93.4, dans Patch, *Heinrich Brüning*, p. 295-296.

31. « Never allowed » : Preysing, sermon, 15 novembre 1942, cité dans BPDB, N° 105. « pour Nous une consolation » : Pie XII à Preysing, 30 avril 1943, BPDB, N° 105, Documentation catholique du 2 février 1964 pour la version française.

32. *Ibid*.

33. *Ibid*.

34. Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 184. « presque menaçant » : Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 195.

35. Homère, *Odyssée*, Livre 7, v. 60.

36. « le 19 juillet » : Moltke, LF, p. 321. « cabinet fantôme » : Bleistein, « Dritte Kreisauer Tagung », DKK, p. 239-240 ; Delp, « Neuordnung », Dritte Kreisauer Tagung, n° 7, DKK, p. 278-295 ; Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 218-219 ; Roon, *German Resistance to Hitler*, p. 343-347 ; Schwerin, *Köpfe*, p. 313.

37. Schmäing, « Aussage », Verfahren Roeder, MB 6/6, p. 786.

38. « en suspens » : Moltke, 20 juin 1943, LF, p. 315. « la main protectrice » : Müller, transcription, 8 août 1963, Bande VI, HDP, III, I/7. « envenimée » : Moltke, 20 juin 1943, LF, p. 315. Keller : Müller, « Drohungen und Geschrei », LK, p. 189 ; Keller, « Zeugenschrifttum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424. « liens redondants » : « Minutes of Proceedings of an Interrogation of Wilhelm Canaris », 15 juin 1943, DBW, 16, 1/227.

39. « Milkau » : Müller, « Hart auf hart », LK, p. 175 ; Hettler, « Gespräch mit Josef Feulner », 26 octobre 1989 ; Hettler, « Die Verhaftung », MBM/155, 4.11.2. « mieux préparé » : Müller,

« Unsichtbare Helfer », LK, p. 181.

40. Müller, « Drohungen und Geschrei », LK, p. 187.

41. Müller, « Unsichtbare Helfer », LK, p. 182.

42. « Himmler » : Huppenkothen, « Verhältnis Wehrmacht Sicherheitspolizei », HDP, Boîte 2, Dossier 10. « non politiques » : Keitel : Huppenkothen, « Verhältnis Wehrmacht Sicherheitspolizei », HDP, Boite 2, Dossier 10. « charges de trahison » : Kraell, « Bericht Depositenkasse », NL Panholzer 237, p. 13-14 ; Roeder, « Aussage », IfZ, ED 92, p. 266.

43. « premier coup de force » : Christine von Dohnanyi, IfZ, ZS 603, p. 77. « possible de supprimer un dictateur » : « Information obtained from Gentile [Gisevius] », 10 septembre 1943, AWDP, 15a. « un signe » : Schwerin, Köpfe, p. 297. « initiative similaire » : Italie : Christine von Dohnanyi, IfZ, ZS 603, p. 77.

19. Prisonnier du Vatican

1. « volcan » : Constantini, journal, 27 juillet 1943, SVC, p. 186. « les ruines » : *idem*, 19 juillet 1943, SVC, p. 172-174.

2. « le lien » : Magruder à JCS, 16 mars 1945, NARA, RG 226, Entrée 180, Boîte 376. « À bas le Duce ! » Weizsäcker, *Memoirs*, p. 289. « la chute de Mussolini » : Kessel, « Verborgene », 12 avril 1945, VS, p. 241.

3. « se déroula comme suit » : Müller, transcription, 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 35. « vigoureusement opposé » : Müller, « Die Depositenkasse », LK, 167. « propagation de la Foi » : Müller, transcription, 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 34. « traiter avec Badoglio » : Müller, transcription, 27 mai 1970, IfZ, ZS 659/4, p. 183. « le soutien du pape et du roi » : Müller, « Colloquium », 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 35. « convention » : Müller, « Aussage », 11 juin 1952, IfZ, ZS 659/2, p. 25.

4. « tergiversa » : Müller, « Colloquium », 31 août 1955, IfZ, ZS 659/1, p. 35. « princesse de Piedmont » : Montini, notes, 24 novembre 1942, ADSS, VII, n° 32. « hôtel Regina » : Müller, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 30. « s'entendre » : Müller, « Die Depositenkasse », LK, p. 167. « neveu » : Badoglio à Maglione, 21 décembre 1942, ADSS, VII, n° 67. « partageaient la position de l'Angleterre », « lecture définitive » : Müller, « Protokoll des Colloquiums am 31. August 1955 », IfZ, ZS 659/1, p. 44-45.

5. « action secrète » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « Vous vous souviendrez » : Taylor à Roosevelt, 10 novembre 1944, Taylor Papers, FDRL.

6. « fera tout » : Pie XII à Mussolini, 12 mai 1943, ADSS, VII, n° 186. « n'ira pas en ce sens » : Maglione, notes, 12 mai 1943, ADSS, VII, n° 187 ; Gumpel, entretien, 1er juin 2014.

7. Gumpel, entretien, 1er juin 2014.

8. « accusations » : Gumpel, entretien, 1er juin 2014. « Segretissimamente » : Tardini, notes, 31 mai 1943, ADSS, VII, n° 223.

9. « renseignements d'ordre politique » : Tardini, notes, 11 juin 1943, ADSS, VII, n° 242 ; Montini, notes, 11 juin 1943, ADSS, VII, n° 243. « sans merci » : Borgongini Duca à Maglione, 17 juin 1943, ADSS, VII, n° 252.

10. « mesures » : Constantini, journal, 22 juillet 1943, SVC, p. 180. « abîme » : *idem*, 18 juillet 1943, SVC, p. 171.

11. Tittmann, *Inside the Vatican*, p. 172.

12. « s'enfuirent » : ADSS, VII, p. 55. « *via* Aurelia » : Blet, *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale*, p. 113. « au cordeau » : Hatch et Walshe, *Crown of Glory. The Life of Pope Pius XII*, p. 163. « à leur revers » : Derry, *Rome Escape Line*, p. 61.

13. « Protection » : Constantini, journal, 11 septembre 1943, SVC, 195. « téléphone avec Roosevelt » : Weizsäcker, « Rundbrief », 10 septembre 1943, WP, p. 349. « sols de marbre » : Graham, « Voleva Hitler », *Civiltà Cattolica* (1972), 1, p. 319 *sq*. « à Munich » : *Ibid*., p. 321.

14. Transcription, 26 juillet 1943, 12.25 a.m. to 12.45 a.m. [de 12 h 25 à 12 h 45], Gilbert (dir.), *Hitler Directs His War*, p. 54.

15. « au moins tous d'accord » : Goebbels, journal, 27 juillet 1943, *Journal (1943-1945)*, Tallandier, p. 220. « portée mondiale » : *Ibid*., p. 212.

16. « préparer l'opération » : Karl Wolff, témoignage, IMT, Boîte 11, Livre 1er ; Livre 5, Doc. 68 ; Enno von Rintelen, témoignage, IMT, Boîte 11, Livre 1, Doc. 195, également dans Rintelen, *Mussolini als Bundesgenosse. Erinnerungen des deutschen Militärattachés in Rom 1936-1945*, Tübingen, 1951, p. 235 ; procès-verbal d'interrogatoire d'Erwin Lahousen, 15 mars 1946, United States Counsel for the Prosecution of Axis Criminality, Interrogations and Interrogation Summaries [Conseil juridique des États-Unis dans les procédures engagées contre la criminalité de l'Axe, Interrogatoires et résumés d'interrogatoire], NARA, RG 238, Boîte 11, « Kesselring-Lammers ».

17. « rédiger un rapport » : Wolff, « Niederschrift », *Positio Summ*, II, 28 mars 1972 ; Wolff, « Excerpts from Testimony » [extraits de déposition], 26 octobre 1945, IMT, XXVIII ; Record of Karl Wolff interrogation [Compte-rendu d'interrogatoire de Karl Wolff], 27 octobre 1945, NARA, RG-238, Boîte 24, « Wolf-Zolling » ; cf. Müller, « Vor dem Reichskriegsgericht », LK, p. 197.

18. « Que va-t-il advenir de l'Allemagne ? », Constantini, journal, 27 juillet 1943, SVC, p. 186. « moment psychologique » : Ritter, *Goerdeler*, [*Échec au dictateur : Histoire de la Résistance allemande*], p. 246. « Badoglio et consorts » : Goebbels, *Journal (1943-1945)*, 27 juillet 1943, Tallandier, p. 214. Valkyrie : Mommsen, *Alternatives to Hitler*, p. 243 ; Rothfels, *The German Opposition to Hitler*, p. 75 ; KB, p. 157 ; Kramarz, *Vie et mort d'un officier. Claus von Stauffenberg. 15 novembre 1907-20 juillet 1944*, ouvrage épuisé ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 301-311. Stauffenberg et le Comité des Ordres (Delp) : Balfour et Frisby, Helmuth von Moltke, p. 235 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 201, 360 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 187, 190, 295 ;

Kaltenbrunner à Bormann, KB, p. 145 ; Osas (dir.), Walküre (l'État c. Goerdeler) ; KB, p. 357 ; Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 195, 219, 227, 232, 232–233, 248, 272, 273. « devoir moral » : John, *Twice Through the Lines*, p. 120. Goldmann, coupe-circuit de Kessel : Goldmann, *The Shadow of His Wings*, p. 84-87, 91, 133, 139, 140-146. « plaçait le clergé » : Kaltenbrunner à Bormann, 29 novembre 1944, « Verbindungen zum Ausland », KB, p. 503. « Paul Franken » : Schwarz, *Konrad Adenauer*, p. 272. « contacts au Vatican » : Graham et Alvarez, *Papauté et espionnage nazi (1939-1945)*, p. 48-50.

19. AA, Politisches Archiv, Inland Ilg. p. 83, Italien, Berichtverzeichnisse des Pol. Att. in Rom, Ka2302 : Paul Franken. Visite à Franken : Alvarez, *Les Espions du Vatican*, p. 342.

20. « An interview with Father Georg [*sic*] Leiber in the Vatican » [Entretien avec le père Georg [*sic*] Leiber au Vatican], 18 août 1944, NARA, RG 226, Entrée 136, Boîte 14.

21. « ils iraient jusqu'au bout » : sur le complot, vers la mi-octobre 1943, voir Goerdeler, « Idee », novembre 1944, Bundesarchiv, Coblenz, Nachlass Goerdeler, p. 25 ; Ritter, *Goerdeler* [*Échec au dictateur. Histoire de la Résistance allemande*], p. 337 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, 188 ; Rudolf Fahrner, déposition, 9 mai 1977, SFH, p. 226 ; Zeller, *Oberst Claus Graf Stauffenberg*, p. 362 ; Ritter, *Goerdeler*, [*ibid*.], p. 337 ; Bleistein, « Nach der dritten Kreisauer Tagung », DKK, p. 301 ; Alvarez, *Les Espions du Vatican*, p. 344, citant l'entretien avec Franken, 26 avril 1969, Graham Papers ; Hesslein, « Material Axel von dem Bussche, Teil I [1968-1993], Kopien Korrespondenz [Franken] », IfZ, ED 447/62 ; Engert, « Er wollte Hitler töten. Ein Porträt des Axel v. dem Bussche », Sendemanuskript, 20 juillet 1984 [Franken], IfZ, ED 447/62 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 225, citant I. Stieff, « Helmuth Stieff », p. 75 ; Goerdeler, « Idee », novembre 1944, Bundesarchiv, Coblenz, Nachlass Goerdeler, 25 ; Zeller, *Oberst Claus Graf Stauffenberg*, p. 525, n. 1 ; Schlabrendorff, « Events », 1945, DNTC/93, p. 84 ; Leiber, entretien, OSS 2677th Regiment, 18 août 1944, NARA, RG 226, Entrée 136, Boîte 14.

22. Gumpel, entretien, 17 mai 2014 ; Graham et Alvarez, *Papauté et espionnage nazi*, p. 52, citant une information émanant de Mère Pascalina.

23. « Mordplan Hitlers gegen den Papst », *Salzburger Nachrichten*, 20 janvier 1946.

24. Lahousen, témoignage, 1er février 1946, Nachlass-Loringhoven, PWF ; Wolff, « Niederschrift », *Positio Summ*, II, 28 mars 1972 ; Nicholas Freiherr Freytag von Loringhoven à Egr. Sig. Dino Boffo, 16 mars 2010, PWF.

25. Toscano, *Nuova Antologia*, mars 1961, p. 299 *sq*., et *Pagine di Storia diplomatica contemporanea*, Milan, 1963, p. 249-281.

26. Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 300. « le temps d'agir » : Deichmann, « Mitteilung », vers 1953 ; Bartz, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, p. 189.

27. Schwerdtfeger, *Preysing*, p. 128 ; Kramarz, *Stauffenberg*, édition allemande, p. 160 ; Knauft, *Christen*, p. 35 *sq*. ; Adolph, Kardinal, p. 181 ; Kaltenbrunner à Bormann, 4 octobre 1944, *Spiegelbild*, p. 437 *sq*.

28. « allusion » : Alexander Stauffenberg, « Erinnerung at Stefan George », allocution, 4 décembre 1958, Kramarz, *Stauffenberg*, p. 148 [*Vie et mort d'un officier, Claus von Stauffenberg. 15 novembre 1907-20 juillet 1944*, ouvrage épuisé]. « décision de tuer Hitler » :

Wassen, « Hie Stauffenberg – Hie Remer », *Die Österreichische Furche*, 7 février 1953. « moyens confidentiels » : Leiber à Preysing, 22 avril 1944, ADSS, X, n° 163.

29. Alexander Stauffenberg, « Erinnerung an Stefan George », allocution, 4 décembre. 1958 ; Kramarz, *Stauffenberg*, p. 148 [*ibid*.].

30. Müller, « Aussage », 23 mai 1945, p. 2.

31. Müller, « Vor dem Reichskriegsgericht », LK, p. 191.

32. « Bericht Depositenkasse », NL Panholzer 237, p. 7.

33. Hettler, « Vor dem Reichskriegsgericht », MBM/155, 4.12.5.

34. Müller, transcription, 8 août 1963, Bande VI, HDP.

35. Sonderegger, « Aussage », IfZ, ZS 303/2, p. 19 ; Sachs à Witzleben, 19 novembre 1952, IfZ, ZS 1983, p. 3.

36. Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

37. Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, DNTC, vol. 17, Sub. 53, Pt. 2, Sec. 53.041.

38. Kraell à Witzleben, 3 novembre 1952, IfZ, ZS 657, p. 2-3.

39. Pie XII sur Radio Vatican, 2 juin 1944 ; texte cité dans Giovanetti, *Roma. Città aperta*, p. 287-288. Pierre Blet, *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale*, p. 119, d'après les archives du Vatican, Perrin, 1997.

40. Tittmann, *Inside*, p. 208-209.

41. Clark, *Calculated Risk*, p. 365 [Les Alliés jouent et gagnent, général Mark W. Clark, traduit de l'américain par Mlles Cuvillier et Lesieur, sous la direction du commandant Goussault, Berger Levrault, Paris, 1953. Ouvrage épuisé.].

42. « la réussite » : Sevareid, *Not So Wild*, p. 412. « le Capitole » : Clark, *Calculated Risk*, p. 365-366 [*ibid*.].

43. Giovannetti, *Roma*, p. 298 n.

44. Scrivener, *Inside Rome*, p. 202.

45. Texte du discours de Pie XII dans SVC, p. 297.

46. Giovanetti, *Roma. Città aperta*, p. 297. Vatican, « Au peuple romain » [Parole di Sua Santità Pie XII au peuple romain], discours du pape Pie XII en date du 6 juin 1944. https://w2.vatican.va/content/pius-xii/fr/speeches/1944.index.2.html

47. Kurzman, *Race for Rome*, p. 409-410 [La course pour Rome, comment la ville éternelle fut sauvée de la destruction nazie]. « famille humaine » : Sevareid, *Not So Wild*, p. 415.

48. Barrett, *Shepherd of Mankind*, p. 200.

49. Chadwick, *Britain and the Vatican*, p. 288-289 ; Gilbert, *The Righteous. The Unsung Heroes of the Holocaust*, p. 314 ; Zuccotti, *Under His Very Windows*, p. 181-186, 200.

20. Cela doit advenir

1. Sur ces événements, voir Kershaw, *Hitler (1936-1945)*, reprend David Irving, *Hitler's War*, p. 634-638 ; cf. Fest, *Hitler*, p. 704-705, Atkinson, *Guns at Last Light*, p. 83-84.

2. MVD à Staline, 29 décembre 1949, CPSU/462a, p. 2148-2149.

3. Below, *At Hitler's Side*, p. 202-203.

4. « jeunes catholiques » : Gerhard Boss à Bleistein, 31 juillet 1984 et 1er octobre 1987, AD, p. 283. « travaux d'approche » : « Anklage des Volksgerichtshofs gegen Alfred Delp », 16 décembre 1944, AD, p. 365.

5. Kaltenbrunner à Bormann, 31 août 1944, KB, p. 331-332 ; cf. Coady, *With Bound Hands*, p. 65.

6. Gerhard Boss à Bleistein, 31 juillet 1984 et 1er octobre 1987, AD, p. 283 ; cf. Coady, *With Bound Hands*, p. 65.

7. Kunigunde Kemmer au Dr H. Oeller, 25 février 1985, AD, p. 284. « retour pour Munich » : Bleistein, « Besuch bei Stauffenberg », AD, p. 286, n. 18.

8. Delp, « Gespräch mit Stauffenberg », vers le 9 janvier 1945, GS, IV, p. 349-356.

9. Moltke, LF, p. 400 n.

10. Smolka à Bleistein, 12 avril 1979, AD, p. 284.

11. Kunigunde Kemmer à Dr H. Oeller, 25 février 1985, AD, p. 284.

12. Hans Hutter à Bleistein, 16 septembre 1987, AD, p. 288-289.

13. Bonhoeffer à Bethge, 30 juin 1944, LPP, p. 340-341.

14. Müller, « Der 20. Juli 1944 », LK, p. 197-198 ; Hettler, « Episoden aus der Lehrterstrasse », MBM/155, 4.12.6.

15. « mort imminente » : Par exemple, Wassen, « Hie Stuffenberg – Hie Remer », *Die österreichische Furche*, 7 février 1953. « une voiture » : Les récits de cette visite de Stauffenberg à l'église, le 19 juillet, varient. Dans sa déposition du 18 juin 1965, Karl Schweizer, son chauffeur, situe l'église à Steglitz (SFH, p. 263) ; le même Schweizer, dans un entretien avec Joachim Fest, « Operation Valküre », Bavaria Atelier GmbH, Munich, 1971, la situe à Wannsee ; Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 300, 376, citant des informations émanant de la sœur de Schweizer, la place à Dahlem. Une forme de rétrojection ou de fusion paraît vraisemblable ; des récits de visites antérieures à l'église s'agloméreraient naturellement à la veille de l'événement historique du 20 juillet, « aussi sacré qu'imposant dans la mémoire qui y est associée », Braun, « Widerstand aus Glauben », vers 1951, ACDP, 1-429.

16. Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 263.

21. La sainte Allemagne

1. Huppenkothen, « Der 20. Juli 1944 », HDP, 2/10.

2. Sur les événements au quartier général du Führer le 20 juillet, cf., en particulier, Hoffmann, « Zu dem Attentat im Führerhauptquartier “Wolfschanze” am 20. Juli 1944 », VfZ 12, 1964, p. 266-284. Sur le déroulement de la conférence : Below à Hoffmann, 15 mai 1964 ; rapport d’interrogatoire 032/Dossier n° 0279, texte dactylographié, 23 janvier 1946 ; et « Hitlers Adjutant über den 20. Juli im FHQu », *Echo der Woche*, 15 juillet 1949 ; Heinz Buchholz, « Das Attentat auf Adolf Hitler am 20. Juli 1944 », texte dactylographié, Berchtesgaden, 14 juillet 1945, University of Pennsylvania Library 46 M-25 ; Buchholz cité dans Knauth, « The Hitler Bomb Plot », *Life*, 28 mai 1945, p. 17-18, 20, 23 ; et Knauth, *Germany in Defeat*, p. 175-182.

3. Peter, *Spiegelbild*, p. 85 ; Wehner, « Spiel’ », p. 31.

4. Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 398.

5. Heusinger à Hoffmann, 6 août 1964, dans Hoffmann, *ibid.*, p. 400.

6. Peter, *Spiegelbild*, p. 85-86 ; « Tätigkeitsbericht des Chefs des Heerespersonalamts », NARA, NA microcopy T-78, Bobine 39 ; Scheidt, « Wahrheit gegen Karikatur », *Neue Politik*, 27 mai 1948, p. 1-2 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 400-401.

7. Huppenkothen, « The 20 July Plot », procès-verbal d’interrogatoire, 17 mai 1946, DJ 38, Dossier 31 ; CSDIC, GG Rapport, RGG 1295(c), 10 juin 1945, TRP, DJ 38, Dossier 26 ; BAOR Procès-verbal d’interrogatoire 032/CAS n° 0279/von Below, 23 janvier 1946, TRP, DJ-38 ; Neitzel (dir.), *Abgehört. Deutsche Generäle in britischer Kriegsgefangenschaft (1942-1945)*, Doc. 153, CSDIC (UK), GRGG 183, Rapport on information obtained from Senior Officers (PW) on 29 Aug. 1944 (Rapport sur des informations obtenues auprès d’officiers supérieurs [prisonniers de guerre]) (TNA, WO 208/4363).

8. « Eyewitness Account July 20th’ », non daté (1945-1946), CSDIC, SIR-1583, TRP, DJ 28, Dossier 26 ; Hoffmann, *Hitler’s Personal Security*, p. 248-249.

9. Galante, *Operation Valkyrie*, p. 4-5 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 397 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 264-267 ; Fest, *La Résistance allemande à Hitler*, p. 225 ; Toland, *Hitler,* II, *Novembre 1938-30 avril 1945*, p. 465 ; Papen, *Memoirs*, p. 496 (Franz von Papen, *Mémoires*, Flammarion, 1953, ouvrage épuisé) ; Schlabrendorff, *Secret War*, p. 287-288.

10. Toland, *Hitler*, p. 465 ; Loringhoven, *Dans le bunker de Hitler (23 juillet 1944-29 avril 1945)*, avec François d’Alençon, p. 48, Perrin, 2006.

11. Zeller, *The Flame of Freedom*, p. 306.

12. Gisevius, *Bitter End*, p. 546-547 (*Jusqu’à la lie*, II, *De l’accord de Munich à l’attentat du 20 juillet 1944*) ; Schlabrendorff, *Secret War*, p. 287-288 ; SFS, p. 270 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 422-423.

13. Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 422-423, 501-503, 507-508 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 267-270 ; rapport du RSHA, 7 août 1944 (US Dept. of the Army, MS, 105/22) ; message par téléscripteur II, 20 juillet 1944, dans Hoffmann, *The History of the German Resistance*, Appendice 2, p. 755-756.

14. Heinz Linge, « Record of Hitler's Activities 11 August 1943-30 December 1943 » (Rapport sur les activités de Hitler 11 août 1943-30 décembre 1943), NARA, RG 242 Boîte Divers 13 EAP 105/19 ; Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 300 ; Eugen Gerstenmaier, « Der Kreisauer Kreis: Zu dem Buch Gerritt van Roons Neuordnung im Widerstand », VfZ 15, 1967, p. 231.

15. Müller, « Aussage », avril 1958, HDCP ; Müller, « Tresckow-Attentat », LK, p. 160 ; Müller, « Der 20. Juli 1944 », LK, p. 198.

16. Tattenbach, « Das enstscheidende Gespräch », *Stimmen der Zeit*, 155, 1954-1955, p. 321-329 ; Delp, GS, IV, p. 343, n. 58 ; Siemer, AB, p. 132.

17. Toland, *Hitler. Tome II. Novembre 1938-30 avril 1945*, p. 484-485.

18. Bross, *Gespräche mit Hermann Göring*, p. 221.

19. Toland, *Hitler. Tome II. Novembre 1938-30 avril 1945*, p. 469 ; Hoffmann, *Hitler's Personal Security*, p. 252.

20. Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 193 ; Hassell, *Vom andern Deutschland*, p. 394, 399, 418, 608 n. 9 (*Journal d'un conjuré : l'insurrection de la conscience*) ; Hoffmann, *Widerstand*, p. 367-368).

21. Buchholz, « Das Attentat Adolf Hitler », University of Pennsylvania Library (manuscrit 46M-25).

22. Hoepner, 7 août 1944, dans IMT, XXXIII, p. 41.

23. Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 422 *sq.*, p. 501-503, 507-508 ; Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 267-270 ; Speer, *Au cœur du Troisième Reich*, p. 543 ; RSHA Report, 7 août 1944 (US Dept. of the Army, MS, 105/22).

22. Une mine de renseignements

1. Hitler, discours radiodiffusé, 20 juillet 1944, Domarus, *Hitler. Reden und Proklamationen*, 2, p. 2127 *sq.* ; cf. « Hitler's Six-Minute Broadcast », *Guardian*, Londres, 21 juillet 1944.

2. Bleistein, « Die Verhaftung », AD, p. 294-295.

3. Tattenbach à Volk, 2 novembre 1964, et Tattenbach à Bleistein, 25 avril 1979, AD, p. 295. « quelle horreur » : Papecke à Bleistein, 10 janvier 1979, AD, p. 293.

4. Tattenbach, entretien avec Bleistein, 25 avril 1979 ; et Tattenbach, entretien avec Volk, 2 novembre 1964, AD.

5. Müller, « Der 20. Juli 1944 », LK, p. 198.

6. *Ibid*., p. 199.

7. Smolka à Bleistein, 12 avril 1979, AD, p. 296.

8. Kessler, déposition, 25 avril 1979, AD, p. 296.

9. Coady, *With Bound Hands*, p. 70.

10. « Prayer of St. Ignatius of Loyola », dans *Handbook for Catholics*, p. 2. « entrés dans l'église » : Kessler, déposition, 25 avril 1979, AD, p. 296.

11. Geisler, « Gespräch », 3 février 1981, AD, p. 297.

12. Oestreicher, dans Hapig, *Alfred Delp. Kämpfer*, AD, p. 30.

13. Rocca, entretien, janvier 1992.

14. Frend, « Ein Beweis der tiefen Uneinigkeit », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 12 juillet 1997, B3.

15. OSS, « Informed German Sources in Rome », 22 juillet 1944, NARA, RG 226, Entrée 16, Boîte 1015.

16. Rocca, entretien, janvier 1992.

17. OSS, « The Protestant and the Catholic Churches in Germany », 22 juillet 1944, NARA, RG 59, R&A 1655.22. « appareil » : Brandt, « Oppositional Movements in Germany », 25 septembre 1943, NA, RG 226, Entrée 100 (AIGR, 103 *sq.*). « activités clandestines » : OSS Morale Branch (Londres), « Hamilton Plan », 31 août 1943, NARA, RG 226, Boîte 175, Dossier 2316, AIGRH, Doc. 17.

18. Brandt, « Oppositional Movements in Germany », 25 septembre 1943, NA, RG 226, Entrée 100 (AIGRH, 103 *sq.*). « accepta de le rencontrer » : Rocca, entretien, janvier 1992.

19. Scheffer, Annexe E, Poole à Dulles, 10 octobre 1944, NARA, RG 226, 16/1131.

20. Rocca, entretien, janvier 1992.

21. Leiber, entretien, OSS 2677th Regiment, 18 août 1944, NARA, RG 226, Entrée 136, Boîte 14.

22. Sur l'évasion de Siemer, cf. Siemer, DB, p. 132, 134, 135 ; « Rundbrief Siemers », 18 août 1945, DPB. Pour des détails sur l'évasion de Braun, cf. Reimann à Leugers, 30 août 1989, GM, p. 305 ; Braun, « Lebendig » ; Vogelsberg, message clandestin, février 1945, ACDP, I, p. 429 ; Bauer, déposition, vers novembre 1979, NLB ; Vogelsberg à Leugers, 27-28 septembre 1987, GM, p. 185, 305.

23. Müller, « Neue Verhöre – alte Fragen », LK, p. 222.

24. Müller, « Im Kellergefängnis der Gestapo », *ibid*., p. 212.

25. *Ibid*., p. 213.

26. Joachimsthaler (*The Last Days of Hitler*, p. 65) indique que Hitler « s'est effondré » le 18 septembre, mais des sources probantes datent l'épisode des 27-28 septembre (Bormann à

son épouse, 30 septembre et 1er octobre 1944, *Bormann Letters*, p. 127-129). « plus rien » : Junge, *Until the Final Hour. Hitler's Last Secretary*, p. 144.

27. Günsche, déposition, non datée, dans Morrell, *Diaries*, p. 188.

28. « 26 septembre » : Bormann à son épouse, 26 septembre 1944, *The Bormann Letters. The Private Correspondence Between Martin Bormann and His Wife from January 1943 to April 1945*, p. 123-124. « issue de l'affaire » : Morrell, entrée des 28-29 septembre 1944, *The Secret Diaries of Hitler's Doctor*, p. 190-191, n. 2.

29. Joachimsthaler, *Last Days of Hitler*, p. 65-67.

30. Giesing, journal, et déposition, 1971, dans Toland, *Hitler*, II, *Novembre 1938-30 avril 1945*, p. 505.

31. « cocaïne » : Morrell, *The Secret Diaries of Hitler's Doctor*, p. 177 ; Giesing, « Protokol von Hitlers Hals –, Nasen- und Ohrenarzt Dr Erwin Giesing vom 12.6.1945 über den 22.7.1944 », NARA, RG 242, HL-7241-72433 ; Giesing, dans « Hitler as Seen by His Doctors », Annexes II, IV, Headquarters USETMISC Consolidated Interrogation Report n° 4, 29 novembre 1945. « pendu » : MVD à Staline, 29 décembre 1949, CPSU/462a, tr. MacDonogh, Hitler Book, p. 160 (ne fournissant toutefois aucune date pour cette citation). Stieff a été pendu le 8 août 1944.

32. Giesing, journal, et déposition, 1971, dans Toland, *Hitler*, II, *Novembre 1938-30 avril 1945*, p. 506-507, cf. Schenk, *Patient Hitler. Eine medizinische Biographie*, p. 131. « relations avec le pape » : Kaltenbrunner à Bormann, 29 novembre 1944, KB, p. 509.

23. L'enfer

1. Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945. « la fille et la femme » : Hettler, « In der Prinz-Albrecht-Strasse », MBM/155, 4.13 ; Müller, « Aussage », Verfahren Huppenkothen, MB/5/T, p. 157 ; Müller, « Pfarrer Kreutzberg », LK, p. 212.

2. Kessel, « Verborgene », 12 avril 1945, VS, p. 245. « quartier général » : Müller, « Aussage », 10 octobre 1947, IfZ, ED 92, p. 59.

3. Müller, « Im Kellergefängnis der Gestapo », LK, p. 213.

4. Pfuhlstein, rapport d'interrogatoire, 10 avril 1945, DNTC, vol. 99, Sec. 31 ; CSDIC (UK), GRGG 286, Report on information obtained from Senior Officers (PW) on 19-21 Feb. 45 (Rapport sur une information obtenue par des officiers supérieurs [prisonniers de guerre] les 19-21 février 1945), Neitzel (dir.), *Abgehört. Deutsche Generäle in britischer Kriegsgefangenschaft (1942-1945)*, Doc. 165 (UKNA, WO 208/4177).

5. Müller, « Letztes Gespräch mit Canaris », LK, p. 226.

6. Müller, « Aussage », IfZ, ED 92, 86. « *Reached Berlin* » : Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

7. Müller, « Neue Verhöre – alte Fragen », LK, p. 220.

8. Müller, « Meine Rettung », LK, p. 281.

9. Müller, « Neue Verhöre – alte Fragen », LK, p. 221.

10. Sonderegger, « Brief », 14 janvier 1951, IfZ, ZS 303/1, p. 13.

11. Müller, « Aussage », Verfahren Huppenkothen, MB 3/5/T, p. 156.

12. Hettler, « Der Leiber-Brief », MBM/155, 4.13.1.1.

13. Müller, « Neue Verhöre – alte Fragen », LK, p. 222.

14. Sonderegger, « Brief », 14 janvier 1951, IfZ, ZS 303/1, p. 13 ; Sonderegger, « Aussage », IfZ, ZS 303/2, p. 17-16.

15. Müller, « Neue Verhöre – alte Fragen », LK, p. 223.

16. Moltke, LF, p. 22. « *Round this thing* » : Moltke, 28 décembre 1944, LF, p. 394-395.

17. Hapig/Pünder, note, 17 décembre 1944, Ehrle, p. 203. « information glanée par son épouse » : Moltke, LF, p. 386.

18. Moltke à Freya, 11 janvier 1945, LF, p. 397.

19. Delp à M., 3 janvier 1945, GS, IV, p. 86. « l'ombre de l'échafaud » : Delp, « Mediationen V : Epiphanie 1945 », GS, IV, p. 125-124.

20. Delp à M., 29 décembre 1944, GS, IV, p. 71-72. « édifier » : Delp à M., « Neujahrsnacht 1944/1945 », GS, IV, p. 78-83.

21. Delp à M., « Neujahrsnacht 1944/1945 », GS, IV, p. 78-83.

22. Delp à Marianne Hapig et Marianne Pünder, 11 janvier 1945, GS, IV, p. 73.

23. « parodies de procès » : Balfour et Frisby, *Helmuth von Moltke*, p. 316. « Moltke et Delp » : Bleistein, « Prozess », AD, p. 376. « microphones » : Coady, *With Bound Hands*, p. 161.

24. Kempner, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, p. 66 ; cf. « Prozess », AD, p. 376. « une phrase sur deux » : Delp à Tattenbach, 10 janvier 1945, GS, IV, p. 97-98.

25. Kempner, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, p. 66 ; cf. « Prozess », AD, p. 377.

26. « Mitteilung des Oberreichsanwalts beim Volksgerichtshof », 15 février 1945 (O J 21/44 g Rs) ; Kempner, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, p. 70. « vous lier les mains » : Bleistein, « Prozess », AD, p. 380-381. « plaise à Dieu » : Moltke, 10 janvier 1945, LF, p. 400.

27. Moltke, 11 janvier 1945, BF, p. 608 ; Fest, *La Résistance allemande à Hitler*, p. 270.

28. Rösch, « Kampf », 17-22 octobre 1945, KGN, p. 270 *sq.* ; Rösch, déclaration sous serment, 8 octobre 1945 ; Leugers, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens*, p. 309. « de toutes ses forces » : Rösch, « Dem Tode entronnen », 1945-1946, KGN, Doc. 29, p. 301f.

29. Bleistein, « In Händen der Gestapo », AR, p. 132. « 20 juillet 1944 » : Bleistein, « König », *Stimmen der Zeit*, 204, 1986, p. 313f. « de t'avoir pendu » : Rösch, « Konfrontation mit der Gestapo », 10-17 février 1946, AR, p. 260.

30. En allemand : « Lieber ein Schafskopf [littéralement, une “tête de mouton”] als gar kein Kopf ». Gerstenmaier, « Gespräche », 14 mai 1982, AR, p. 392.

31. Delp, « Nach der Verurteilung », vers le 11 janvier 1945, GS, IV, n° 70.

32. Coady, *With Bound Hands*, XIII, p. 173.

33. Delp à Tattenbach, 14 janvier 1945, GS, IV, p. 120. « précipice » : Delp à Oestreicher, après le 11 janvier 1945, GS, IV, p. 114. « dans le vide » : Delp à M., après le 11 janvier 1945, GS, IV, p. 112. « garde le silence » : Delp à Hapig et Pünder, 26 janvier 1945, GS, IV, p. 146.

24. La potence

1. Hapig, *Tagebuch und Erinnerung*, 18 octobre 1944, *Tagebuch*, 50. « punaises de lit » : Bleistein, « Im Gestapogefängnis Berlin-Moabit », AR, p. 135.

2. Delp à Braun, 14 et 18 janvier 1945, GS, IV, p. 180-184. « mensonges tactiques » : Rösch à Braun, février 1945, ACDP, I, p. 429 (GM, p. 308). « pour le 20 juillet » : Rösch, « Kassiber », 12 février 1945, ACDP, I, 429, (GM, p. 310). « fin peu propice » : Rösch, « Kirchenkampf », 22 octobre 1945, AR, p. 229. « première communion » : Leugers, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens*, p. 309, citant Simmel, « Rösch », p. 101.

3. Rösch, « Escape », p. 321 ; Rösch, « Lebenslauf », 4 janvier 1947. « sa communauté » : Bleistein, « Im Gestapogefängnis Berlin-Moabit », AR, p. 135.

4. Rösch, « Kirchenkampf 1937-1945 », 22 octobre 1945, AR, p. 230. « Delp en vie » : Rösch, « Zum Gedächtnis von P. Alfred Delp SJ », 26 janvier 1946, AR, p. 255. « leurs versions » : Coady, *With Bound Hands*, p. 209.

5. Rösch, « Zum Gedächtnis von P. Alfred Delp SJ », 26 janvier 1946, AR, p. 257.

6. Bleistein, « Verhaftung », AD, p. 302.

7. Gerstenmaier, Streit, 204 f. ; cf. Schlabrendorff, *Offiziere gegen Hitler*, p. 138 ; Bleistein, « Verhaftung », AD, p. 305-306. « 20 juillet 1944 » : Kempner, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, p. 64 ; cf. Hartl sur Neuhaus, « The Orthodox Church », 9 janvier 1947, C, Annexe VIII.

8. Neuhaus à Bleistein, 11 juillet 1989, AD, p. 307. « type de questions » : Rösch, « Gedächtnis », 26 janvier 1946, AR, p. 255.

9. Gerstenmaier dans Delp, *Kämpfer*, p. 41 ; Gerstenmaier à Bleistein, 22 janvier 1988, AR, p. 304. « aussi fort que possible » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 522-523.

10. Bleistein, « Verhaftung », AD, p. 305. « Film couleur » : Hoffmann, *The History of the German Resistance*, p. 528, citant Erich Stoll, déposition, 1er juillet 1971 ; et Heinz Sasse, déposition, 20 novembre 1964 ; Maser, Hitler, p. 255, 472 ; Stegmann, « Betreft: Filmmaterial zum Attentat auf Hitler am 20. July 1944 », texte dactylographié, *Deutsche Wochenschau*, GmbH, 3 juin 1970 ; Kiesel, « SS-Bericht uber den 20. Juli: Aus den Papieren

des SS-Obersturmbannführers Dr Georg Kiesel », *Nordwestdeutsche Hefte*, 2, 1947, n° 1/2, p. 34. « corde à piano » : Fraser, « Révélations sur l'exécution des conjures antinazis », *XX^e siècle*, 3 janvier 1946.

11. Helmsdorffer, « Scharfrichter seit 200 Jahren », *Pivatal*, 7, 1949, p. 22-24 ; « Der Henker des 20. Juli », *Hannoversche Neuste Nachrichten*, 24 août 1946 ; Rossa, *Todesstrafen*, p. 31-40 ; Poelchau, *Die letzten Stunden*, p. 53-54, 86-87, 100, 107-108. « Je vous remercie » : Coady, *With Bound Hands*, p. 199-200.

12. Leugers, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens*, p. 309, citant Hapig/Pünder, notes des 13 février et 5 mars 1945, dans Ehrle, *Licht über dem Abgrund*, p. 221, 223.

13. Rösch, lettre (à un correspondant inconnu), après le 15 février 1945, ACDP/St. Augustin, Legs d'Odilo Braun, 1-429-008/3.

14. Edmund Rampsberger SJ, « Einige Angaben zur Flucht von P. August Rösch », 26 février 1982, AR, p. 199. « exécutés » : Rösch à Leiber, 8 juillet 1945, KGN, Doc. 24, 234 *sq*.

15. Schlabrendorff, « In Prison », IKDB, p. 218 ; Müller, « Letztes Gespräch mit Canaris », LK, p. 230.

16. *Ibid*., p. 231.

17. Huppenkothen, « The 20 July Plot », rapport d'interrogatoire, 17 mai 1946, DJ 38, Dossier 31. « sur Mausterstrasse » : O'Donnell, *The Bunker*, p. 181 n. « aucune indication » : Müller, « Wieder in Deutschland », LK, p. 303.

18. Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

19. Müller, « Letztes Gespräch mit Oster », LK, p. 233.

20. Müller, « Buchenwald », LK, p. 239, 238.

21. Müller, « Flossenbürg », LK, p. 246.

22. Huppenkothen, transcription, 5 février 1951, HDP, 2/10.

23. « Buhle » : Hoffmann, *Stauffenberg. A Family History*, p. 476. « Rattenhuber » : Höhne, *Canaris*, p. 591. Kaltenbrunner : déposition Huppenkothen, procès-verbal de déposition de témoin, 4-14 février, Jour 1, p. 193 ; photocopie en IfZ.

24. Le contingent du fourgon de Müller comprenait Dietrich Bonhoeffer.

25. Müller, « Fahrt in die Oberpfalz », LK, p. 243.

26. *Ibid*., p. 242.

27. D'après Brissaud, *Canaris*, p. 330. Rattenhuber donna les « journaux » à Kaltenbrunner le 6 avril.

28. Buchheit, *Der deutsche Geheimdienst*, p. 445 ; Fest, *La Résistance allemande à Hitler*, p. 252 ; Höhne, *Canaris*, p. 591.

29. Müller, « Fahrt in die Oberpfalz », LK, p. 243. Telex de Berlin : Sullivan et Frode, « Facsimile of the Message Forms for Nr. 14 and 24 ». « dérouté vers Flossenbürg » : Höhne, *Canaris*, p. 592.

30. Dünninger, « Prisoners », p. 11 ; Müller, « Fahrt in die Oberpfalz », LK, p. 244.

31. Irmingard, *Jugend-Erinnerunge*, p. 313 *sq*.

32. « regards » : Müller, « Flossenbürg », LK, p. 247. « rompit le silence » : Brissaud, *Canaris*, p. 328.

33. Thompson, « Flossenbürg », 14 janvier 1989 ; Müller, « Augenzeuge », LK, p. 256.

34. Müller, « Eidesstattliche Erklärung », 16 janvier 1946, S.3, WNRC, RG 332, ETO-MIS-YSect., Boîte 66.

35. Buchheit, *Der deutsche Geheimdienst*, p. 478.

36. Höhne, *Canaris*, p. 594.

37. Jugement d'Augsburg, p. 31.

38. *Die Welt*, 14 février 1951.

39. Müller, « Flossenbürg », p. 248 ; cf. Toland, *Last 100 Days*, p. 404.

40. Müller, « Flossenbürg », LK, p. 249.

41. Müller, « Flossenbürg », LK, p. 246.

42. Müller, « Flossenbürg », LK, p. 251 ; cf. Bonhoeffer, « Night Voices in Tegel », vers le 8 juillet 1944, LPP, p. 349-356. « les gardes emmenèrent Bonhoeffer » : Müller, « Augenzeuge », LK, p. 256.

43. Müller, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, DNTC, vol. 17, Sub. 53, Pt. 2, Sec. 53.041 ; Fischer, « Aussage », Augsbourg, vers octobre 1955, Bartz, *The Downfall of the German Secret Service*, p. 198.

25. Un homme mort

1. Kirschbaum, dans Hollis, *The Papacyin the Modern World* ; Guarducci, *Saint Pierre retrouvé*, p. 118-122.

2. Curran, « Bones of Saint Peter ? », *Classics Ireland*, vol. 3, 1996.

3. « St Peter's Bones », *The Express*, 21 avril 2000. « le Vatican annonça » : Guarducci, *Reliquie-messa*, p. 65-74 ; « Pope Says Bones Found Under Altar Are Peter's », *New York Times*, 27 juin 1968, p. 1 ; Guarducci, *Saint Pierre retrouvé*, p. 147-148 ; Guarducci, *Le Reliquie di Pietro*, p. 96-103.

4. Fest, *Hitler*, p. 434 ; Inge Haberzettel, débriefing, vers novembre 1945 ; Trevor-Roper, *Last Days*, p. 100 ; cf. Fest, *Hitler. Eine Biographie*, p. 734 ; cf. Rösch, « Kirchenkampf 1937-1945 », 22 octobre 1945, AR, p. 231.

5. Rösch, « Kirchenkampf », 22 octobre 1945, AR, p. 231.

6. Plaut, « Report on Trip to Italy », 5 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 174, Boîte 123, Dossier 933.

7. « Verborgene », 12 avril 1945, VS, p. 252.

8. Pie XII à Truman, 13 avril 1945, ADSS, p. XI.

9. Pie XII, « Communium Interpretes Dolorum », 15 avril 1945.

10. Schroeder, notes sténographiées, mai 1945 ; Irving, *Hitler's War*, p. 794.

11. Rösch, « Kirchenkampf (1937-1945) », 22 octobre 1945, AR, p. 232. « Reichsmarks » : Leugers, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens. Der Ausschuss für Ordens-angelegenheiten und seine Widerstandskonzeption, 1941 bis 1945*, p. 312 ; Rösch, « Dem Tode Entronnen », KGN, p. 328.

12. Guttenberg, *Holding the Stirrup*, p. 255. « la nuque » : Rösch, « Dem Tode », 1945/46, KGN, p. 313.

13. Thompson, « Flossenbürg Concentration Camp », 14 janvier 1989.

14. Müller, « Meine Rettung », LK, p. 280.

15. Müller, « Dachau », LK, p. 259. « lettres des défunts » : Müller, « Schlusswort », LK, p. 360-361. « pendu » : Müller, « Dachau », LK, p. 260.

16. *Ibid*., p. 260.

26. Le lac d'émeraude

1. Anni Oster à Richardi, 25 juin 2004, SSHAF, p. 338, n. 8. « une histoire à raconter » : Loringhoven, transcription, 13 mars 1948, MMC, FF 51, Dossier 41.

2. Matteson, « Last Days of Ernst Kaltenbrunner », CIA, 1960, NARA, p. 263, 2-11-6 ; Lischka, interrogatoire, 10 avril 1946, et Kopkow, rapport, 9 avril 1946, TRP, DJ 38, Dossier 25 ; Deutsch, « Questions », *Central European History*, 14, n° 4 (décembre 1981), p. 325. « Greatest center of espionage » : rapport d'interrogatoire n° 5747 (von Rintelen), 6 septembre 1945, DNTC, vol. 8, Sec. 14.07.

3. Judgment c. Huppenkothen, 2 décembre 1952, HJ, I, 1 StR 658/51 ; Kunkel, transcription, 8 octobre 1951, 2e Cour Régionale, Dossier 1 Js Gen. 106/50, Dachau Memorial Archive ; Kaltenbrunner à Bormann, 20 août 1944, Anlage 1, KB, p. 275-278 ; cf. Hitler, « Night and Fog Decree », 7 décembre 1941 NCA, vol. 7, Doc. No. L-90.

4. Müller, « Meine Rettung », LK, p. 280.

5. Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

6. Russo, « Mémoire », 12 mars 1945, p. 7-18, 10-14, 16, HDP, III, 1/9.

7. Anni Oster à Richardi, 25 juin 2004, SSHAF, p. 338, n. 8.

8. Müller, « Flossenbürg », LK, p. 249. « portail » : Loringhoven, « Kaltenbrunner und “Der Ochsensepp” Josef Müller », mai 2010 ; Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

9. « des chiffres ! » : Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29. « circule encore ! » : *idem*, « Flossenbürg », LK, p. 249.

10. Gumpel, entretien, 1er juin 2014 ; Müller, « Statement », 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29. « sous la corde » : *idem*, « Unkorr. NS üb. Gespräch », 1963, IfZ, ZS 659/3, p. 25. « sans savoir comment » : *idem*, « Flossenbürg », LK, p. 250.

11. Müller, « Statement », 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

12. Müller, « Aussage », Verfahren Huppenkothen, MB 3/5/T, p. 182-183 ; Thomas, « Gedanken und Ereignisse », IfZ, ZS 310/1, p. 21 ; Bonin, « Aussage », 21 novembre 1951, IfZ, ZS 520, p. 3. « les chiens » : Müller, « Flossenbürg », LK, p. 250-251. « le silence s’abattit » : Loringhoven, « Kaltenbrunner und “Der Ochsensepp” Josef Müller », mai 2010 ; Müller, « Flossenbürg », LK, p. 252.

13. Müller, « Statement », OSS/MI6, Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29. « quoi faire de lui » : *idem*, « Flossenbürg », LK, p. 251-252. « circule mieux » : *idem*, « Aussage », Verfahren Huppenkothen, MB 3/5/T, p. 183-184.

14. Müller, Verfahren Huppenkothen, MB 3/5/T, p. 184. « ses amis » : Müller, témoignage à E.P., 31 août 1953, IfZ.

15. *La Résistance allemande à Hitler*, p. 267. « dans les Alpes » : Müller, « Augenzeuge », LK, p. 254.

16. Müller, « Statement », 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29 ; Richardi, « Consolidation of the Special Prisoners », SSHAF ; Müller, « Augenzeuge », LK, p. 257.

17. Müller, « Buchenwald », LK, p. 238.

18. Müller, « Dachau », LK, p. 263.

19. Weidling, *Voennoistoricheskii Zhurnal*, octobre-novembre 1961.

20. « Steiner esquiva » : Trevor-Roper, *Wartime Journals*, p. 247, datant la scène du 22 avril ; cf. Trevor-Roper, *Les Derniers jours de Hitler*, p. 225-228, en date du 23 avril, et avec la description de Hitler par Trevor-Roper, par la voix de Berger.

21. Berger, débriefing, *circa* novembre 1945, dans Trevor-Roper, *Wartime Journals*, p. 247. Et Trevor-Roper, *Les Derniers jours de Hitler*, p. 236.

22. Müller, « Dachau », LK, p. 265.

23. Müller, « Dahinten ist Schuschnigg », LK, p. 267.

24. « mal » : Rösch, « Kirchenkampf (1937-1945) », 22 octobre 1945, AR, p. 234. « hurlant nouvelle » : *idem*, « Zum Gedächtnis von P. Alfred Delp SJ », 26 janvier 1946, AR, p. 257 ; *idem*, « Dem Tode entronnen », 1945/1946, KGN, Doc. 29, p. 332 *sq.*

25. Rösch, « Kirchenkampf (1937-1945) », 22 octobre 1945, AR, p. 235. « une cache » : Bleistein, « Dem Tode Ertronnen », KGN, p. 332.

26. James, « Great Escape ».

27. « s'y résignait » : Müller, « Dachau », LK, p. 265. « Buchenwald » : Bader « n'était appelé que par son prénom » Müller, « Dahinten ist Schuschnigg », LK, P ; p. 268.

28. « vivant » : Müller, « Protokoll des Colloquiums am 31. August 1955 », IfZ, ZS 659/1, p. 45. « arme de poing » : *idem*, « Dahinten ist Schuschnigg », LK, p. 271.

29. James, « Great Escape ».

30. Müller, « Dahinten ist Schuschnigg », LK, p. 271.

31. James, « Great Escape ».

32. Müller, « Dahinten ist Schuschnigg », LK, p. 271. Reach the area : *idem*, « Befreiung und Abschied », LK, 274. « son prebytère » : *idem*, « Befreiung », LK, p. 273.

33. « tourna les talons » : Müller, « Dahinten ist Schuschnigg », LK, p. 271. « attaque de partisans » : James, « Great Escape ».

34. Trevor-Roper, *Les Derniers jours de Hitler*, p. 236.

35. Payne, *Life and Death of Adolf Hitler*, p. 567.

36. MVD à Staline, 29 décembre 1949, CPSU/462a, p. 268-269, 271, 288 ; Joachimsthaler, *The Last Days of Hitler*, p. 339, 346-347, 349.

37. Payne, *Life and Death of Hitler*, p. 568 ; O'Donnell, *The Bunker*, p. 230. « vase et ses fleurs » : CSDIC, interrogatoires de Kempka, Gerda Christian, Traudl Junge et Ilse Krüger, TRP.

38. Fest, *Les Derniers Jours de Hitler*, p. 147.

39. James, « The Great Escape ». La transcription de la BBC indique à tort que le détachement de secours aurait appartenu à l'US Army, mais les troupes américaines ne sont pas arrivées avant le 4 mai. « tenter leur chance avec les Alliés » : Müller, « Befreiung », LK, p. 273. « pendus » : James, « Great Escape ».

40. Heiss-Hellenstainer, « [Original Report] », 13 août 1945, Heiss family (Dr Caroline M. Heiss), 2 f. ; Niemöller, entrée de journal, 30 avril 1945, Lutheran Archives Hesse/Nassau, vol. 35/376 ; Auer, « Fall Niederdorf », 23 juin 1956, IfZ, ZS 1131 ; Bonin, « Aussage », 21 novembre 1951, IfZ, ZS 520, p. 5. « froid glacial » : Müller, « Befreiung und Abschied », LK, p. 274.

41. Cette désignation datait de la guerre de Crimée, quand l'Angleterre avait soutenu les Turcs et battu les Russes. « une quarantaine de kilomètres au sud » : Müller, « Befreiung », LK, p. 275. « s'enfonça dans la nuit » : *idem*, « Befreiung », LK, p. 276.

42. Reitlinger, *The SS. Alibi of a Nation*, p. 439.

43. Junge, *Until the Final Hour. Hitler's Last Secretary*, p. 193.

44. *Ibid*., p. 193-194.

45. Müller, « Italien », LK, p. 282. « remirent leurs armes » : Thomas, « Thoughts and Events », 20 juillet 1945, DNTC, vol. 2, 6.13.

46. Neuhäusler, « Nochmals in grösster Gefahr », AH, p. 200.

47. Müller, « Meine Rettung », LK, p. 277. « dessinant une forme de clef » : *idem*, « Italien », LK, p. 282.

Épilogue

1. « Pope Pius XII's Radio Broadcast on War's End », *New York Times*, 9 mai 1945. http://www.clerus.org/bibliaclerusonline/fr/cct.htm.

2. Gisevius, *Wo Ist Nebe?*, p. 221, 230-233 ; cf. Müller, « Unternehmen Avignon », LK, p. 197.

3. Gaevernitz, *They Almost Killed Hitler*, p. 2.

4. *Ibid*., p. 3.

5. Gaevernitz, « Between Caserta and Capri », p. 5.

6. Müller, « Italien », LK, p. 281.

7. Gaevernitz, « Between Caserta and Capri », p. 6.

8. Müller, « Italien nach der Befreiung », LK, p. 285.

9. Gaevernitz, *They Almost Killed Hitler*, p. 6.

10. Müller pensait que « cet homme [Dale Clark] ne devait pas être oublié ». Müller, « Italien », LK, p. 283.

11. Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C.

12. *Ibid*., Annexe IX, « Hartl's Trip to Russia ».

13. Hartl, interrogatoire, 9 janvier 1947, C.

14. Hartl, *Lebe gesund, lange und glücklich!*

15. « appartements des nonnes » : Leugers, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens*, p. 312. « rentrer en Allemagne » : Rösch, « Dem Tode entronnen », KGN, Doc. 29, p. 334-335.

16. Bleistein, « Heimweg nach München », 22 octobre 1945, AR, p. 140-141.

17. Rösch, « Dem Tode entronnen », 1945/1946, KGN, Doc. 29, p. 375 *sq*.

18. Bleistein, « Heimweg nach München », AR, p. 142.

19. Neuhäusler à Pie XII, (11) mai 1945, ADSS, X, App. 8, n. 6, réf. « fogli d'Udienze » (rapports d'audience).

20. Müller, « Privataudienz beim Papst », LK, p. 291.

21. *Ibid*., p. 292.

22. *Ibid.*, p. 293 ; *idem*, « Befragungen [Widerstand II] », 26 mars 1963, IfZ, ZS 659/4, p. 217-218.

23. Müller, « Privataudienz beim Papst », LK, p. 294 ; « Besprechung mit Josef Müller », février 1952, IfZ, ZS, A-49, p. 22.

24. LK, p. 295 ; Gumpel, entretien, 1er juin 2014 ; Leiber, « Gespräch mit Elsen », 10 et 23 avril (sans précision d'année), NL Elsen.

25. LK, p. 294-295 ; Müller, transcription, 22 septembre 1966, HDP.

26. LK, p. 294-295 ; Müller, transcription, 3 août 1963, Bande I, HDP.

27. Müller, « Privataudienz beim Papst », LK, p. 295 ; Müller à la CSU, 5 avril 1978, HDP, IV, 20/5.

28. Pie XII, Adresse au Sacré Collège, 2 juin 1945, ADSS, III, n° 600. « critiques unanimes » : Tittmann à Taylor, 4 juin 1945, Taylor Papers, FDRL.

29. « Robot » : Détachement du SCI, Munich, « Semi-Monthly Operations Report », 30 septembre 1945, G-TSX-3747, dans DO Records, (version expurgée) Boîte 3, Dossier 21, CIA ARC ; Ruffner, « Eagle and Swastika », CIA, Draft Working Paper, II 37 ; NARA, « Research Aid: Cryptonyms », juin 2007, p. 40, 50 (PDF). « vieille garde catholique » : Franklin Ford (Perry Miller), « Political Implications of the 20th of July », 15 octobre 1945, US Army Military Archives, Lexington, VA. Francis P. Miller Papers, Boîte 8, Dossier 10. « opprimés » : Müller, « Buchenwald », LK, p. 239.

30. « droits humains » : cf., en particulier, Kaiser, *Christian Democracy and the Origins of European Union*, p. 119, 193, 214, 242, et, plus généralement, p. 22-42. « euro » : Collignon et Schwarzer, *Private Sector Involvement in the Euro*, p. 179.

31. Tittmann à Taylor, 4 juin 1945, *Taylor Papers*, FDRL.

32. « politique de l'autruche » : Tittmann, *Inside the Vatican*, p. 116, citant sa note au département d'État, 16 juin 1942. « rôle du médiateur » : *ibid*., p. 117. « fureur impitoyable » : *ibid*. p. 123. « répercussions politiques » : F.C.G. (Francis C. Gowen) à Taylor, 7 novembre 1944, NARA, RG 59, Entrée 1069, Boîte 4, emplacement 250/48/29/05.

33. « parlé à un moment » : SSU (Londres), mémorandum joint à l'interrogatoire de Müller par le CIC, 24 octobre 1945, dans Ruffner, *CIA Draft Working Paper*, avril 2003, III, p. 32. « corroborés » : AB-17 (identité inconnue) à Holtsman, « Summary of Preliminary Vetting of Dr Josef Mueller », 31 décembre 1945, LX-003-1231, dans Ruffner, *CIA Draft Working Paper*, avril 2003, III, p. 33. « n° 10 Schaflachstrasse » : débriefing du 30 octobre 1955, « Johan [*sic*] Rattenhuber (Brigadenführer, Chef RSD) », IfZ, ZS 0637.

34. Loringhoven, « Kaltenbrunner und "Der Ochsensepp" Josef Müller ». « *Lose it* » : cf. Luc 17:33, Mathieu, 16:25, Marc, 8:35.

Abréviations

AAW : Archiwum Archiediecezjalne We Wroclawiu [Archives de l'Archidiocèse de Wroclaw].

AB : Siemer, Laurentius, *Aufzeichnungen und Briefe*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1957.

ACDP : Archiv für Christlich-Demokratische Politik der Konrad-Adenauer-Stiftung (Archives des politiques démocrates-chrétiennes de la Fondation Konrad Adenauer), Berlin.

AD : Bleistein, Roman, *Alfred Delp. Geschichte eines Zeugen*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1989.

ADB : Volk, Ludwig (dir.), *Akten deutscher Bischöfe über die Lage der Kirche (1933-1945)*, 6 vol., Mayence, Matthias Grünewald, 1965-1979.

ADG : Neitzel, Sönke, *Abgehört. Deutsche Generäle in britischer Kriegsgefangenschaft (1942-1945)*, Ullstein Buchverlage, Berlin, 2005. En anglais : *Tapping Hitler's Generals. Transcripts of Secret Conversations (1942-1945)*, tr. Geoffrey Brooks, St. Paul, MBI, 2007.

ADOPSJ : Archiv der Oberdeutschen Provinz SJ München (Archives de la Société de Jésus de la Province de Haute Germanie, Munich ; désormais Deutschen Provinz der Jesuiten).

ADSS : Pierre Blet *et al*. (dir.), *Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la Seconde Guerre mondiale*, 11 vol., Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 1965-1981. En anglais : vol. 1 (uniquement), *The Holy See and the War in Europe (March 1939-August 1940)*, Gerard Noel (dir.), Clonmore and Reynolds, Dublin, 1968.

AEM : Archiv des Erzbischofes München und Freising (Archive de l'Archidiocèse de Munich).

AES : Archivio della Congregazione degli Affari Ecclesiastici Straordinari (Archives de la Sacrée Congrégation pour les affaires ecclésiastiques extraordinaires).

AH : Neuhäusler, Johannes, *Amboss und Hammer. Erlebnisse im Kirchenkampf des Dritten Reiches*, Munich, Manz, 1967.

AIGRH : Heideking, Jürgen et Mauch, Christof (dir.), *American Intelligence and the German Resistance to Hitler. A Documentary History*, Boulder, Westview, 1996.

AKMF : *Akten Kardinal Michael von Faulhabers (1917-1945)*, 2 vol., Mayence, Matthias Grünewald, 1975, 1978.

AR : Bleistein, Roman, *Augustinus Rösch. Leben im Widerstrand. Biographie und Dokumente*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1998.

ASD : Archiv der sozialen Demokratie (Archives de la Sociale-démocratie), Bonn.

ASV : Archivio Segreto Vaticano (Archives secrètes du Vatican), Cité du Vatican.

AWDP : Allen W. Dulles Papers, Mudd Manuscript Library, Princeton University.

BA : Bundesarchiv (Archives d'Allemagne fédérale), Berlin.

BF : Moltke, Helmuth James von, *Briefe an Freya (1939-1945)*, Munich, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1988.

BPDB : Schneider, Burkhart (dir.), avec Pierre Blet et Angelo Martini, *Die Briefe Pius' XII an die Deutschen Bischöfe (1939-1944)*, Mayence, Matthias Grünewald, 1966.

BV : Hoffmann, Peter (dir.), *Beyond Valkyrie. German Resistance to Hitler. Documents*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2011.

C : « Counterintelligence Final Interrogation Report n° 123. Prisoner: Hartl, Albert », US Army, HQ 7707 MI Service Center, 9 janvier 1947 (avec appendices). Collection de l'auteur.

CE : *The Catholic Encyclopedia*, 15 vol., New York, Robert Appleton, 1912.

CSI/SI : US Central Intelligence Agency, Center for the Study of Intelligence, *Studies in Intelligence* (extraits déclassifiés d'études classifiées) (séries des périodiques).

DBW : *Dietrich Bonhoeffer Werke*. Titres individuels dans des séries citées par titre et volume.

DGFP : *Documents on German Foreign Policy (1918-1945)*, Londres, Her Majesty's Stationery Office, 1957-1966.

DJ-38 : Hugh Trevor-Roper (Lord Dacre) Papers. Selected files from records and documents relating to the Third Reich (Dossier sélectionnés à partir de rapports et documents relatifs au Troisième Reich), Group 14, Additional Material, Microfilm n° DJ 38, Microform Academic Publishers, East Ardsley, Royaume-Uni.

DKK : Bleistein, Roman (dir.), *Dossier. Kreisauer Kreis. Dokumente aus dem Widerstand gegen den Nationalsozialismus. Aus dem Nachlass von Lothar König SJ*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1987.

DNTC : Donovan Nuremberg Trials Collection, Cornell University Law Library, Ithaca, New York.

EGR : Benz, Wolfgang et Pehle, Walter H. (dir.), *Encyclopedia of German Resistance to the Nazi Movement*, tr. Lance W. Garner, New

York, Continuum, 1997.

EPV : Stehle, Hansjakob, *Eastern Politics of the Vatican (1917-1979)*, Athens, Ohio University Press, 1981.

FDRL : Franklin D. Roosevelt Presidential Library, Hyde Park, New York.

FO : Archives of the British Foreign Office, National Archives, Kew, Royaume-Uni.

FRUS : *Foreign Relations of the United States*, Washington, DC, US Government Printing Office. Cités par volume et date de publication.

GM : Leugers, Antonia, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens. Der Ausschuss für Ordensangelegenheiten und seine Widerstandskonzeption, 1941 bis 1945*, Francfort-sur-le Main, Knecht, 1996.

GRGG : General Reports on German Generals, National Archives, Royaume-Uni, Kew.

GS : Delp, Alfred, *Gesammelte Schriften*, Roman Bleistein (dir.), 5 vol., Knecht, Francfort-sur-le-Main, 1982-1984, 1988.

GSA : Geheimes Staatsarchiv (Archives secrètes d'État), Munich.

HDP : Harold C. Deutsch Papers. Boîtes 1, 2, 4, 20. CD-R, étiqueté « 02-25-2011 ». US Army War College, Carlisle Barracks. Information abréviée par séries, boîtes et dossiers ; les débriefings de Josef Müller sont III/1/7 (Series III, Box 1, Folder 7). Des exemplaires de certains documents allemands sont conservés à l'Institut für Zeitgeschichte (IFZ), Munich.

HGR : Hoffmann, Peter, *The History of the German Resistance (1939-1945)*, 3e éd., Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1996.

HPS : Hoffmann, Peter, *Hitler's Personal Security*, New York, Da Capo, 2000.

IfZ : Institut für Zeitgeschichte (Institut d'histoire contemporaine).

IMT : Tribunal militaire international, Nuremberg.

JFKL : John F. Kennedy Presidential Library, Boston, Massachusetts.

KB : Kaltenbrunner Berichte (Rapports Kaltenbrunner). Publié dans *Spiegelbild einer Verschwörung. Die Kaltenbrunner-Berichte an Bormann und Hitler über das Attentat vom 20 Juli 1944. Herausgegeben vom Archiv Peter für historische und zeitgeschichtliche Dokumentation,* Stuttgart, Seewald, 1961.

KGN : Rösch, Augustin, *Kampf gegen den Nationalsozialismus*, Roman Bleistein (dir.), Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1985.

KLB : Wietschek, Helmut *et al*. (dir.), *Die kirchliche Lage in Bayern nach den Regierungs-präsidentenberichten (1933-1943)*, 7 vol., Mayence, Matthias Grünewald, 1966-1981.

KV : Kartellverband der katholischen Studentenvereine Deutschlands (Association des sociétés d'étudiants catholiques allemands).

LF : Moltke, Helmuth James von, *Letters to Freya*, New York, Knopf, 1990.

LK : Müller, Josef. *Bis zur letzten Konsequenz. Ein Leben für Frieden and Freiheit*, Munich, Süddeutscher, 1975.

LPP : Bonhoeffer, Dietrich, *Letters and Papers from Prison*, éd. anglaise, tr. R. H. Fuller et John Bowden *et al*., New York, Simon and Schuster, 1997. *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, Genève, Labor et Fides, 2006.

MBM/155 : Miscellanea Bavarica Monacensia. Dissertationen zur Bayerischen Landes- und Münchner Stadtgeschichte herausgegeben von Karl Bosl und Richard Bauer, Band 55 : « Josef Müller (Ochsensepp). Mann des Widerstandes und erster CSU-Vorsitzender » (Friedrich Hermann Hettler), Kommissionsverlag UNI-Druck München, Neue Schriftenreihe des Stadtarchivs München, 1991.

NARA : National Archives and Records Administration, College Park, Maryland.

NCA : *Nazi Conspiracy and Aggression*, Nuremberg Trial materials, Red Series, 10 vol., Washington, DC : US Government Printing Office, 1946-1948 ; /B = Supplement B.

OAM : Ordensarchiv Münsterschwarznach (Archives de l'Ordre, Münster).

OUSCC : Office of US Chief of Counsel for the Prosecution of Axis Criminality (Tribunal militaire international), Nuremberg.

P : Mariaux, Walter (dir.), *The Persecution of the Catholic Church in the Third Reich. Facts and Documents Translated from the German*, Londres, Catholic Book Club, 1942 [1940]. Rapports au Vatican de Josef Müller et Johannes Neuhäusler, 1933-1940.

PP : Ludlow, Peter, « Papst Pius XII., die britische Regierung und die deutsche Opposition im Winter 1939-1940 », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, 3, 1974, p. 299-341.

PWF : Pave the Way Foundation, New York.

RV : Rerum Variarum (Archivio Segreto Vaticano) (Mélange, Archives secrètes du Vatican).

SFH : Hoffmann, Peter, *Stauffenberg. A Family History*, New York, Cambridge University Press, 1995.

SSHAF : Richardi, Hans-Günter, *SS-Geiseln in der Alpenfestung. Die Verschleppung prominenter KZ-Häftlinge aus Deutschland nach Südtirol*, Zeitgeschichtsarchiv Pragser Wildsee in Prags, 2015.

SO : Sanctum Officium (Archivio Segreto Vaticano) (Saint Office, Archives secrètes du Vatican).

SVC : Constantini, Celso, *The Secrets of a Vatican Cardinal. Celso Constantini's Wartime Diaries (1938-1947)*, Bruno Fabio Pighin (dir.), tr. Laurence B. Mussio, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014. Originellement en italien : *Ai margini della Guerra*

(1838-1947). Diario inedito del Cardinale Celso Constantini, Venise, Marcianum, 2010.

TRP : Guiducci, Pier Luigi, *Il Terzo Reich Contro Pio XII. Papa Pacelli nei -documenti nazisti*, Edizioni San Paolo, Milan, 2013.

TT : Hitler, Adolf, *Hitlers Tischgespräche*, Henry Picker (dir.), Wiesbaden, VMA-Verlag, 1983. En anglais (édition abrégée), *Hitler's Table Talk. His Private Conversations*, tr. Norman Cameron et R. H. Stevens, New York, Enigma, 2000. *Propos intimes et politiques*, t. 1 et 2, tr. François Delpla, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2016.

UKNA : National Archives, Kew Gardens, Royaume-Uni.

VfZ : Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte (Cahiers trimestriels d'histoire contemporaine).

VKZ : Veröffentlichungen der Kommission für Zeitgeschichte (Publications de la Commission d'histoire contemporaine).

VS : Kessel, Albrecht von, *Verborgene Saat. Aufzeichnungen aus dem Widerstand 1933 bis 1945*, Peter Steinbach (dir.), Berlin, Ullstein, 1992.

VW : Buchstab, Günter *et al*. (dir.), *Verfolgung und Widerstand (1933-1935). Christliche Demokraten gegen Hitler*, Düsseldorf, Droste, 1990.

WP : Weizsäcker, Ernst von, *Die Weizsäcker-Papiere (1933-1950)*, Leonidas E. Hill (dir.), Francfort-sur-le Main, Propyläen, 1974.

Bibliographie

Cette liste exclut les éditions des auteurs classiques (par exemple, saint Thomas d'Aquin) auxquels il est fait référence par numéros de chapitre ou section. Si une source n'apparaît que dans les notes, l'information bibliographique y est indiquée, et la référence à la source ne sera pas mentionnée dans cette liste.

ABSHAGEN, Karl Heinz, *Canaris. Patriot und Weltbürger*, Stuttgart, Union Deutsche Verlagsantalt, 1950.

ALBRECHT, Conrad, « Kriegstagbuch, 22 August 1939 », *in* W. Baumgart, « Zur Ansprache Hitlers vor den Führern der Wehrmacht am 22. August 1939 », VfZ 16 : 2, p. 120-149.

ALBRECHT, Dieter (dir.), *Der Notenwechsel zwischen dem heiligen Stuhl und der deutschen Reichsregierung*, 2 vol., Mayence, KfZ, 1965.

ALBRECHT, Johannes, « Erinnerungen (nach Diktat aufgez. v. P. Thomas Niggl…) », Ettal (monastère bénédictin), édition privée, 1962.

ALVAREZ, David, « Faded Lustre. Vatican Cryptography (1815-1920) », *Cryptologia*, 20, avril 1996, p. 97-131.

–, *The Pope's Soldiers*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003.

–, « The Professionalization of the Papal Diplomatic Service (1909-1967) », *Catholic Historical Review*, 72, avril 1989, p. 233-248.

–, *Secret Messages. Codebreaking and American Diplomacy (1930-1945)*, Lawrence, University Press of Kansas, 2000.
–, *Les Espions du Vatican. Espionnage et intrigues de Napoléon à la Shoah*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2009.
ALVAREZ, David, GRAHAM, Robert A., *Papauté et espionnage nazi (1939-1945)*, Paris, Éditions Beauchesne, 2000.
AMÈ, Cesare, *Guerra segreta in Italia (1940-1943)*, Rome, Gherado Casini, 1954.
AMORT, Cestmir, *Heydrichiada*, Prague, Nase Vojsko-SPB, 1965.
ANON, « Roman Tombs Beneath the Crypt of St. Peter's », *Classical Journal*, 42, n° 3, 1946, p. 155-156.
APPOLONJ-GHETTI, B.M. *et al.* (dir.), *Esplorazioni sotto la Confessione di san Pietro in Vaticano*, 2 vol., Cité du Vatican, Tipografia Poliglotta Vaticana, 1951.
ATKINSON, Rick, *Guns at Last Light. The War in Western Europe (1944-1945)*, New York, Henry Holt, 2013.
AVELING, J.H.C., *The Jesuits*, New York, Stein and Day, 1982.
BAIGENT, Michael, LEIGH, Richard, *Secret Germany. Claus von Stauffenberg and the True Story of Operation Valkyrie*, New York, Skyhorse, 2008.
BAKER, W.J., *A History of the Marconi Company (1874-1965)*, Londres, Routledge, 2013.
BALFOUR, Michael, FRISBY, Julian, *Helmuth von Moltke. A Leader against Hitler*, Londres, Macmillan, 1972.
BANCROFT, Mary, *Autobiography of a Spy*, New York, Morrow, 1983.
BARRETT, William, *Shepherd of Mankind. A Biography of Pope Paul VI*, New York, Doubleday, 1964.
BARTOLONI, Bruno, *Le orecchie del Vaticano*, Florence, Mauro Pagliai Editore, 2012. Cité en extraits dans « All the Mystery Surrounding

St. Peter's Tomb », *L'Osservatore Romano*, 29 août 2012, p. 6. Édition hebdomadaire en anglais.

BARTZ, Karl, *Die Tragödie der deutschen Abwehr*, Salzbourg, Pilgrim, 1955. En anglais : *The Downfall of the German Secret Service*, tr. Edward Fitzgerald, Londres, William Kimber, 1956.

BAUER, Klaus, « Die Tätigkeit von Pater Johannes Albrecht für das Kloster Ettal und seine Verbindung zum Müllerkreis während der nationalsozialistischen Herrschaft (Facharbeit für das Abitur) », Ettal (monastère bénédictin), édition privée, 1979.

BAUMGART, Winfried, « Zur Ansprache Hitlers vor den Führern der Wehrmacht am 22. August 1939 (Erwiderung) », VfZ 19, 1971, 301 *sq*.

BEDESCHI, Lorenzo, « Un episodio di spionaggio antimodernista », *Nuova revista storica*, 56, mai-août 1972, p. 389-423.

BEGSEN, Achim, *Der stille Befehl. Medizinairat Kersten, Himmler und das Dritte Reich*, Munich, Nymphenburger, 1960.

BELOW, Nicholas von, *At Hitler's Side. The Memoirs of Hitler's Adjutant (1937-1945)*, South Yorkshire, Pen and Sword, 2012.

BELVEDERI, G., « La tomba di san Pietro e i recenti lavori nelle Grotte Vaticane », *Bollettino degli Amici Catacombe*, 13, 1943, p. 1-16.

BENZ, Wolfgang, PEHLE, Walter H. (dir.), *Lexikon des deutschen Widerstandes*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer, 1994. En anglais : *Encylopedia of German Resistance to the Nazi Movement*, tr. Lance W. Garmer, New York, Continuum, 1997.

BERGER, John, « High Treason », manuscrit non publié, 21 mars 2000, collection de l'auteur.

BERNABEI, Domenico, *Orchestra Nera*, Turin, ERI, 1991.

BERTOLAMI, Ugo, « Dossier : La Vera Tomba Di San Pietro », article non publié, 2008, collection de l'auteur.

BESIER, Gerhard, *Die Kirchen und das Dritte Reich*, Berlin, Propyläen, 2001. En anglais : *The Holy See and Hitler's Germany*, tr. W.R. Ward, New York, Palgrave, 2007.

BEST, S. Payne, *The Venlo Incident*, Londres, Hutchinson, 1950.

BETHGE, Eberhard, *Dietrich Bonhoeffer. A Biography*, Minneapolis, Fortress, 2000.

–, *Vie, pensée, et témoignage*, Genève, Labor et Fides ; Paris, Le Centurion, 1969. Ouvrage épuisé.

BIERBAUM, Max, « Pius XII. Ein Lebensbild », opuscule, Cologne, Bachem, 1939.

BIESINGER, Joseph A., « The Reich Concordat of 1933 », *in* F.J. Coppa (dir.), *Controversial Concordats*, Washington, Catholic University of America Press, 1999.

BIFFI, Monica, *Monsignore Cesare Orsenigo. Nuncio Apostolico in Germania*, Milan, NED, 1997.

BLEISTEIN, Roman, *Alfred Delp. Geschichte eines Zeugen*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1989.

–, *Augustinus Rösch. Leben im Widerstand. Biographie und Dokumente*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1998.

–, *Dossier. Kreisau Kreis. Dokumente aus dem Widerstand gegen den Nationalsozialismus Aus dem Nachlass von Lothar König, SJ*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1987.

–, « Jesuiten im Kreisauer Kreis », *Stimmen der Zeit*, 200, 1982, p. 595-607.

–, « Josef Roth und Albert Hartl : Priesterkarrieren im Dritten Reich », *Beiträge zur altbayerischen Kirchengeschichte*, 42, 1996, p. 71-109.

–, « Kirche und Politik im Dritten Reich », *Stimmen der Zeit*, 205, 1987, p. 147-158.

–, « Lothar König », *Stimmen der Zeit*, 204, 1986, p. 313-326.

–, « Nationalsozialischte Kirchenpolitik und Katholische Orden », *Stimmen der Zeit*, 203, 1985.

–, « Rösch Kreis », *in* W. Benz, W.H. Pehle (dir.), *Lexikon des deutschen Widerstandes*, Francfort-sur-le-Main, S. Fischer, 1994.

Blet, Pierre, *Pie XII et la Seconde Guerre mondiale, d'après les archives du Vatican*, Paris, Perrin, 1997.

Blet, Pierre *et al.* (dir.), *Actes et Documents du Saint-Siège relatifs à la période Seconde Guerre mondiale*, 11 vol., Cité du Vatican, Liberia Editrice Vaticana, 1965-1981. En anglais : vol. 1 (uniquement), *The Holy See and the War in Europe (March 1939-August 1940)*, Gerard Noel (dir.), Dublin, Clonmore and Reynolds, 1968.

Boberach, Heinz, *Berichte des SD und der Gestapo über Kirchen und Kirchenvolk in Deutschland (1934-1944)*, Mayence, Kommission für Zeitgeschichte, 1971.

Boeselager, Phillipp Freiherr von, *Valkyrie. The Story of the Plot to Kill Hitler, by Its Last Member*, tr. Steven Rendall, New York, Vintage, 2010.

Bolton, John Robert, *Roman Century. A Portrait of Rome as the Capital of Italy (1870-1970)*, New York, Viking, 1971.

Bonhoeffer, Dietrich, *Éthique*, Eberhard Bethge (dir.), Genève, Labor et Fides, 1997. Ouvrage épuisé.

–, *Works*, 16 vol., Minneapolis, Fortress, 1993-2006.

Boothe, Claire, *Europe in the Spring*, New York, Knopf, 1940.

Bormann, Martin, *The Bormann Letters. The Private Correspondence Between Martin Bormann and His Wife from January 1943 to April 1945*, H.R. Trevor-Roper (dir.), Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1954.

Brakelmann, Günter, *Peter Yorck von Wartenburg (1904-1944). Eine Biographie*, Munich, C.H. Beck, 2012.

BRAUN, Odilo, « Lebendig in der Erinnerung », *in* A. Delp, *Kämpfer, Beter, Zeuge*, Fribourg, Herder, 1962, p. 111-114.

–, « Wie sie ihren Kreuzweg gingen : Ansprache zur Gedenkfeier der Opfer des 20. Juli 1944 in Berlin-Plötzensee am 20. Juli 1954 », *Bekenntnis und Ver-pflichtung. Reden und Aufsätze zur zehnjährigen Wiederkehr des 20. Juli 1944*, Stuttgart, Stuttgart Vorwerk, 1955.

BREITMAN, Richard, *Architect of Genocide. Himmler and the Final Solution*, New York, Knopf, 1991.

–, *Official Secrets. What the Nazis Planned, What the British and Americans Knew*, New York, Hill and Wang, 1998.

BREITMAN, Richard (dir.), *US Intelligence and the Nazi*, Washington, DC, US National Archives Trust Fund Board, non daté [2005].

BREITMAN, Richard, GODA, Norman J.W., « OSS Knowledge of the Holocaust », Washington, US National Archives Trust Fund Board, Nazi War Crimes, and Japanese Imperial Government Records Interagency Working Group, 2005.

BRISSAUD, André, *Canaris*, tr. et éd. Ian Colvin, New York, Grosset and Dunlap, 1970.

BROSZAT, Martin, *Der Staat Hitlers*, Wiesbaden, Marix, 2007.

–, *Nationalsozialistiche Polenpolitik (1939-1945)*, Stuttgart, Deutsche Verlagsantalt, 1961.

–, « Zur Perversion der Strafjustiz im Dritten Reich », *Vierteljahrshefte für Zeitgesichte*, 4, 1958.

WIESEMANN

BROSZAT, Martin, FRÖHLICH

, Elke, , Falk (dir.), *Bayern in der NS-Zeit. Soziale Lage und politisches Verhalten der Bevölkerung im Spiegel vertraulicher Berichte*, Munich, Institut für Zeitgeschichte, 1977.

BROWDER, George, *Foundations of the Nazi Police State. The Formation of Sipo and SD*, Lexington, University Press of Kentucky, 1990.

BUCHHEIT, Gert, *Der deutsche Geheimdienst*, Lindenbaum, Belthheim-Schnellbach, 2010.

BUCHSTAB, Gert *et al.*, *Christliche Demokraten gegen Hitler. Aus Verfolgung und Widerstand zur Union*, Fribourg, Herder, 2004.

BUNSON, Mathew, *The Pope Encyclopedia*, New York, Crown, 1995.

BURIAN, Michal *et al.*, « Assassination. Operation Anthropoid (1941-1942) », fichier PDF, Prague, ministère de la Défense de la République tchèque, 2002.

BURLEIGH, Michael, *The Third Reich. A New History*, New York, Hill and Wang, 2001.

BURNS, James MacGregor, *Roosevelt. The Soldier of Freedom (1940-1945)*, Francis Parkman Prize (dir.), History Book Club, 2006.

BURNS, Jimmy, *Papa Spy. A True Story of Love, Wartime Espionage in Madrid, and the Treachery of the Cambridge Spies*, Bloomsbury, 2010.

BURNS, Tom, *The Use of Memory*, Londres, Sheed and Ward, 1993.

BURTON, Katherine, *Witness of the Light. The Life of Pope Pius XII*, New York, Longmans, Green, 1958.

BUTOW, Robert, « The FDR Tapes », *American Heritage*, février-mars 1982, p. 13-14.

–, « How FDR Got His Tape Recorder », *American Heritage*, octobre-novembre 1982, p. 109-112.

CABASÉS, Félix Juan (dir.), « Cronistoria Documentata e Contestualizzata della Radio Vaticana », Cité du Vatican, Radio Vaticana, 2011, http://www.radiovaticana.va/it1/cronistoria.asp?pag=2, consulté le 22 mai 2014.

CADOGAN, Alexander, *The Diaries of Sir Alexander Cadogan (1938-1945)*, David Dilks (dir.), New York, G.P. Putnam's Sons, 1971.

CASTAGNA, Luca, *A Bridge Across the Ocean. The United States and the Holy See Between the Two World Wars*, Washington, Catholic

University of America Press, 2014.

CAVALLI, Dimitri, « Jewish Praise for Pius XII », *Inside the Vatican*, octobre 2000, p. 72-77.

CHADWICK, Owen, *Britain and the Vatican During the Second World War*, New York, Cambridge University Press, 1986.

–, *A History of the Popes (1830-1914)*, New York, Oxford University Press, 1998.

CHALOU, George (dir.), *The Secrets War. The Office of Strategic Services in World War II*, Washington, DC, US National Archives and Records Administration, 1992.

CHARLES-ROUX, François, *Huit ans au Vatican (1932-1940)*, Paris, Flammarion, 1947.

CHEETHAM, Nicolas, *A History of the Popes*, New York, Scribners, 1982.

CHENAUX, Philippe, *Pio XII, Diplomatico e Pastore*, Milan, Cinisello Balsamo, 2004.

CIANFARRA, Camille, *La Guerre et le Vatican*, Le Portulan, 1947. Ouvrage épuisé.

CIANO, Galeazzo, *The Ciano Diaries*, Hugh Gibson (dir.), New York, Doubleday, 1946.

CLARK, Mark W., *Calculated Risk*, New York, Enigma Books, 2007.

COADY, Mary Frances, *With Bound Hands. A Jesuit in Nazi Germany. The Life and Selected Prison Letters of Alfred Delp*, Chicago, Loyola Press, 2003.

COLLIGNON, Stefan, SCHWARZER, Daniela (dir.), *Private Sector Involvement in the Euro. The Power of Ideas*, Londres, Routledge, 2003.

COLVIN, Ian, *Chief of Intelligence*, Londres, Victor Gollancz, 1951.

–, *Master Spy*, New York, McGraw-Hill, 1951.

–, *Vansittart in Office*, Londres, Victor Gollancz, 1965.

CONNELLY, John, *From Enemy to Brother. The Revolution in Catholic Teaching on the Jews (1933-1965)*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2012.

CONSTANTINI, Celso, *Ai margini della Guerra (1838-1947). Diario inedito del Cardinale Celso Constantini*, Venise, Marcianum Press, 2010. En anglais : *The Secrets of a Vatican Cardinal. Celso Constantini's Wartime Diaries (1938-1947)*, Bruno Fabio Pighin (dir.), tr. Laurence B. Mussio, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2014.

CONWAY, John, « The Meeting Between Pope Pius XII and Ribbentrop », *CCHA Study Sessions*, 35, 1968, p. 103-116.

–, « Myron C. Taylor's Mission to the Vatican (1940-1950) », *Church History*, 44, n° 1, 1975, p. 85-99.

–, *La Persécution nazie des églises (1933-1945)*, Paris, Éditions France Empire, 1968.

–, « Pope Pius XII and the German Church. An Unpublished Gestapo Report », *Canadian Journal of History*, 2, mars 1967, p. 72-83.

COOPER, H.H., « English Mission. Clandestine Methods of the Jesuits in Elizabethan England as illustrated in an Operative's Own Classic Account », *Studies in Intelligence*, 5, n° 2, printemps 1961, A43-A50.

COPPA, Frank, *Cardinal Giacomo Antonelli and Papal Politics in European Affairs*, Albany, State University of New York Press, 1990.

–, *The Italian Wars of Independence*, New York, Longman, 1992.

–, *The Modern Papacy Since 1789*, Addison Wesley, New York Longman, 1998.

– (dir.), *Controversial Concordats. The Vatican's Relations with Napoleon, Mussolini, and Hitler*, Washington, Catholic University of America Press, 1999.

CORMENIN, Louis Marie de, *A Complete History of the Popes of Rome*, 2 vol., Philadelphie, J.B. Smith, 1850.

CORNWELL, John, *Hitler's Pope. The Secret History of Pius XII*, New York, Viking, 1999.

–, *The Pontiff in Winter. Triumph and Conflict in the Reign of John Paul II*, New York, Doubleday, 2005.

COUSINS, Norman, *The Improbable Triumvirate. John F. Kennedy, Pope John, Nikita Khrushchev*, New York, W. W. Norton, 1972.

CURRAN, John, « The Bones of Saint Peter? », *Classics Ireland*, 3, 1996, p. 18-46.

DEDERICHS, Mario, *Heydrich. The Face of Evil*, Londres, Greenhill, 2006.

DELP, Alfred, « Bereitschaft », *Chrysologus*, 75, 1935, p. 353-357.

–, « Die Moderne Welt und Die Katholische Aktion », *Chrysologus*, 75, 1935, p. 170-178.

–, *Gesammelte Schriften*, Roman Bleistein (dir.), 5 vol., Francfort-sur-le-Main, Knecht, p. 1982-1984, 1988.

–, *Kämpfer, Beter, Zeuge*, Fribourg, Herder, 1962.

DERRY, Sam, *The Rome Escape Line*, New York, Norton, 1960.

DESCHNER, Gunther, *Heydrich. The Pursuit of Total Power*, Londres, Orbis, 1981.

DEUTSCH, Harold C., *The Conspiracy Against Hitler in the Twilight War*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1968.

–, « The German Resistance. Answered and Unanswered Questions », *Central European History*, 14, n° 4, 1981, p. 322-331.

–, lettre à Josef Müller, 2 décembre 1965, HDP, II, 1/7.

–, « Pius XII and the German Opposition in World War II », communication au congrès de l'American Historical Association, décembre 1965, HDP, VII, 4/8.

DIPPEL, John V.H., *Two Against Hitler. Stealing the Nazis' Best-Kept Secrets*, New York, Praeger, 1992.

–, *Documents on British Foreign Policy (1919-1939)*, D Series, vol. 5, Londres, Her Majesty's Stationery Office, 1956.

DOHNANYI, Christine von, « Aufzeichnung (über das Schicksal der Dokumenten-sammlung meines Mannes) », IfZ, ZS 603.

–, déposition, 26 juin 1958, HDP.

DOMARUS, Max (dir.), *Hitler. Reden und Proklamationen, 1932 bis 1945,* Wiesbaden, Löwit, 1973. En anglais : *Hitler – Speeches and Proclamations (1932-1945)*, tr. Mary Fran Golbert, Wauconda, Illinois, Bolchazy-Carducci, 1990.

DORNBERG, John, *Munich 1923. The Story of Hitler's First Grab for Power*, New York, Harper and Row, 1982.

DOYLE, Charles Hugo, *The Life of Pope Pius XII*, Sydney, Invincible Press, 1947.

DREHER, K., *Der Weg zum Kanzler. Adenauers Griff nach der Macht*, Düsseldorf, Econ, 1972.

DUCE, Alessandro, *Pio XII e la Polonia (1939-1945)*, Rome, Edizioni Studium, 1997.

DUFFY, James P., RICCI, Vincent, *Target Hitler*, Boulder, Praeger, 1992.

DULLES, Allen, *Germany's Underground*, New York, Macmillan, 1947.

EDDY, Mary Frances Coady, *With Bound Hands. A Jesuit in Nazi Germany. The Life and Selected Prison Letters of Alfred Delp*, Chicago, Loyola University Press, 2003.

EDSEL, Robert, *Saving Italy. The Race to Rescue a Nation's Treasures from the Nazis*, New York, W.W. Norton, 2013.

EHRLE, Gertrud, BROEL, Regina, *Licht über dem Abgrund*, Fribourg en Brisgau, Herder, 1951.

EIDENSCHINK, Georg, « Interrogation [statement taken] by Capt. O. N. Nordon (Present : Dr Josef Müller) », 6 novembre 1945. DNTC,

vol. 17, Sec. 53.015.
ENNIO, Caretto, « Olocausto, le denunce ignorate dagli Alleati », *Corriere della Sera*, 4 septembre 2001, p. 16.
EPSTEIN, Klaus, *Mathias Erzberger and the Dilemma of German Democracy*, Princeton, Princeton University Press, 1959.
EVANS, Richard J., *The Coming of the Third Reich*, New York, Penguin, 2004.
–, *The Third Reich at War*, New York, Penguin, 2009.
–, *The Third Reich in Power*, New York, Penguin, 2005.
FALCONI, Carlo, *Silence of Pius XII*, tr. Bernard Wall, Boston, Little, Brown, 1970.
FATTORINI, Emma, *Germania e Santa Sede. Le nunziature de Pacelli tra la Grande guerra e la Repubblica di Weimar*, Bologne, Società editrice il Mulino, 1992.
FAULHABER, Michael von, *Judentum, Christentum, Germanentum. Adventspredigten gehalten in St. Michael zu München*, Munich, Druck und Verlag der Graphischen Kunstanstalt A. Huber, 1934.
FELDKAMP, Michael F., « Paul Franken », *in* G. Buchstab *et al.*, *Christliche Demokraten gegen Hitler. Aus Verfolgung und Widerstand zur Union*, Fribourg, Herder, 2004, p. 172-178.
–, *Pius XII und Deutschland*, Göttingen, Vandenhoeck and Ruprecht, 2000.
FERDINAND, Louis, *The Rebel Prince. Memoirs of Prince Louis Ferdinand of Prussia*, Chicago, Henry Regnery Co., 1952.
FERRUA, Antonio, « Il sepolcro di san Pietro è di certo nella Basilica Vaticani », *Il Messaggero*, 16 janvier 1952.
–, « La crittografia mistica ed i graffiti Vaticana », *Rivista di Archeologia Cristiana*, 35, 1959, p. 231-247.
–, « La storia del sepolcro di san Pietro », *La Civiltà Cattolica*, 103, 1952, p. 15-29.

–, « Nelle Grotte di san Pietro », *La Civiltà Cattolica*, 92, 1941, p. 358-365, p. 424-433.
–, « Nuove scoperte sotto san Pietro », *La Civiltà Cattolica*, 92, 1941, p. 72-83, p. 228-241.
–, « Sulle orme di san Pietro », *La Civiltà Cattolica*, 94, 1943, p. 81-102.
FEST, Joachim C., *Hitler. Eine Biographie*, 2 vol., Francfort-sur-le-Main, Ullstein, 1978.
–, *Hitler. Tome II. Le Führer (1933-1945)*, Paris, Gallimard, 1973. Ouvrage épuisé.
–, *La Résistance allemande à Hitler*, Paris, Perrin, 2009.
FITZGIBBON, Constantine, *20 July*, New York, Norton, 1956.
FLYNN, George Q., « Franklin Roosevelt and the Vatican. The Myron Taylor Appointment », *Catholic Historical Review*, 58, n° 2, juillet 1972, p. 171-194.
FORSCHBACK, Edmund, *Edgar J. Jung. Ein konservativer Revolutionär 30. Juni 1934*, Pfullingen, G. Neske, 1984.
FRALE, Barbara, « Petrusgrab : Ort einer Verschwörung gegen Hitler ? », Vatikanische Dokumente (rv 21.03.2012 gs), Radio Vatikan (en langue allemande), 2 février 2012.
FRANK, Hans, *Im Angesicht des Galgens. Deutung Hitlers und seiner Zeit auf Grund eigener Erlebnisse und Erkenntnisse*, Munich, Neuhaus, 1953.
FRANKEN, Paul, « 20 Jahre später », *Akademische Monatsblätter des KV* 68, janvier 1956.
FREEMANTLE, Anne (dir.), *A Treasury of Early Christianity*, New York, Viking, 1953.
FREND, William, « Ein Beweis der tiefen Uneinigkeit », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 12 juillet 1997, B3.

–, « The Vatican Germans and the Anti-Hitler Plot », *History Today*, 54, 2004, 62 *sq*.

FRIEDLÄNDER, Saul, *Pius XII and the Third Reich*, New York, Knopf, 1966.

–, *Les Années d'extermination. L'Allemagne nazie et les Juifs (1939-1945)*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 2012.

FROHLICH, Elke (dir.), *Die Tagebücher von Joseph Goebbels, Teil I Aufzeichnungen 1923-1941*, Munich, K.G. Saur, 1998.

GAEVERNITZ, Gero von, « Between Caserta to Capri », *in* F. von Schlabrendorff, *They Almost Killed Hitler*, New York, Macmillan, 1947, p. 1-7.

GALANTE, Pierre, *Opération Valkyrie. Le complot des généraux allemands contre Hitler*, Plon-Paris Match, non daté.

GALLAGHER, Charles, « Cassock and Dagger. Mgr Joseph P. Hurley and American Anti-Fascism in Mussolini's Italy (1938-1940) », communication présentée à la réunion de l'American Catholic Historical Association, Indianapolis, 28 mars 1998.

–, « Personal, Private Views. Newly Discovered Report from 1938 Reveals Cardinal Pacelli's Anti-Nazi Stance », *America*, 189, n° 5, 2003.

–, *Vatican Secret Diplomacy. Joseph Hurley and Pope Pius XII*, New Haven, Connecticut Yale University Press, 2008.

GALLAGHER, J.P., *The Scarlet and the Black. The True Story of Monsignor Hugh O'Flaherty*, San Francisco, Ignatius Press, 2009.

GASBARRI, Carlo, *Quando il Vaticano confinava con il Terzo Reich*, Padoue, Edizioni Messaggero, 1984.

GERARD, John, *The Autobiography of a Hunted Priest*, tr. Philip Caraman, San Francisco, Ignatius Press, 1988.

GERSDORFF, Rudolf-Christoph von, *Soldat im Untergang*, Berlin/Francfort-sur-le-Main, Ullstein, 1977.

GERSTENMAIER, Eugen, *Streit und Friede hat seine Zeit*, Berlin, Propylaen, 1981.

–, « Zur Geschichte des Umsturzversuchs vom 20. Juli 1944 », *Neue Züricher Zeitung*, 23-24 juin 1945.

GHETTI, B.M. *et al.*, *Esplorazioni Sotta La Confessione Di San Pietro in Vaticano Eseguite Negli Anni (1940-1949)*, 2 vol., Cité du Vatican, Tipografia Poliglotta Vaticana, 1951.

GILBERT, Felix (dir.), *Hitler Directs His War. The Secret Records of His Daily Military Conferences*, Oxford, Oxford University Press, 1950.

GILBERT, Martin, *Auschwitz and the Allies*, Londres, Michael Joseph/Rainbird, 1981.

–, *The Righteous. The Unsung Heroes of the Holocaust*, Owl Books, 2004.

GIOVANETTI, Alberto, *Roma. Città aperta*, Milan, Àncora, 1962.

GISEVIUS, Hans Bernd, « Political Background of the German Resistance Movement and of the Events Which Led to the Conspiracy Against Hitler and the Up-Rising Attempt of July 20th, 1944 », non daté (1945-1946), AWDP, Boîte 29, Dossier 2 (PDF, p. 29-37).

–, *To the Bitter End. An Insider's Account of the Plot to Kill Hitler*, New York, Da Capo, 1998 (*Jusqu'à la lie*, II, *De l'accord de Munich à l'attentat du 20 juillet 1944,* Calmann-Lévy, 1948-1949, 2 vol. Ouvrage épuisé).

–, *Wo ist Nebe?*, Zurich, Droemersche Verlangstalt, 1966.

GISKES, Hermann J., *Spione überspielen Spione*, Hambourg, Thoth, 1951.

GODMAN, Peter, *Hitler et le Vatican*, Paris, Perrin, 2004.

GOEBBELS, Josef, *Final Entries 194. The Diaries of Josef Goebbels*, tr. Richard Barry, New York, G.P. Putnam's Sons, 1978.

–, *The Goebbels Diaries (1939-1941)*, tr. Fred Taylor, New York, G.P. Putnam's Sons, 1983.
–, *The Goebbels Diaries (1942-1943)*, éd. Louis P. Lochner, Garden City, New York, Doubleday, 1948.
–, *Journal (1936-1939)*, Paris, Tallandier (Archives contemporaines), 2007.
–, *Journal (1939-1942)*, Paris, Tallandier (Archives contemporaines), 2009.
–, *Journal (1943-1945)*, Paris, Tallandier (Archives contemporaines), 2005.
GOLDMANN, Gereon Karl, *The Shadow of His Wings*, San Francisco, Ignatius Press, 2000.
GORDON, Harold J., *Hitler and the Beer Hall Putsch*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1972.
GRAHAM, Robert A., « II vaticanista falsario : L'incredibile successo di Virgilio Scattolini », *La Civiltà Cattolica*, 3, septembre 1973, p. 467-478.
–, « La strana condotta di E. von Weizsäcker ambasciatore del Reich in Vaticano », *Civiltà Cattolica*, 2, 1970, p. 455-471.
–, « The "Right to Kill" in the Third Reich. Prelude to Genocide », *Catholic Historical Review*, 62, n° 1, janvier 1976, p. 56-76.
–, « Spie naziste attorno al Vaticano durante la seconda guerra mondiale », *La Civiltà Cattolica*, 1, janvier 1970, p. 21-31.
–, *The Vatican and Communism During World War II. What Really Happened?*, San Francisco, Ignatius Press, 1996.
–, *Vatican Diplomacy. A Study of Church and State on the International Plane*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1959.
–, « Voleva Hitler allontanare da Roma Pio XII ? », *La Civiltà Cattolica*, 1, février 1972, p. 319-327.

–, « Voleva Hitler Che Fosse Pio XII A Negoziare La Pace ? », *La Civiltà Cattolica*, 4, 1976, p. 219-233.

GRIESINGER, Theodor, *The Jesuits. A Complete History of Their Open and Secret Proceedings from the Foundation of the Order to the Present Time*, 2e éd., Londres, W. H. Allen, 1885.

GRISAR, Hartmann, *Analecta Romana*, vol. 1, Rome, Desclée Lefebvre, 1899.

–, *Le Tombe Apostoliche di Rome*, Rome, Tipografia Vaticana, 1892.

GRITSCHNEDER, Otto, « Die Akten des Sondergerichts über Pater Rupert Mayer S.J. », *Beiträge zur altbayerischen Kirchengeschichte*, 28, 1974.

GROSCURTH, Helmuth, *Tagebücher Eines Abwehroffiziers (1938-1940). Mit weiteren Dokumenten zur Militäropposition gegen Hitler*, Harold C. Deutsch *et al.* (dir.), Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1970.

GUARDUCCI, Margherita, *Cristo e san Pietro in un documento presconstantiniano della Necropoli Vaticana*, Rome, Bretschneider, 1953.

–, *Dal gioco letterale alla crittografia mistica*, Berlin, Walter De Gruyter, 1978.

–, *I Graffiti sotto La Confessione di san Pietro in Vaticana*, 3 vol., Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 1957.

–, « Il fenomeno orientale del simbolismo alfabetico e i svoi svilluppi nel mondo cristiano d'occidente », *Accademia Nazionale dei Lincei*, 62, 1964, p. 467-497.

–, « Infondate reserve sulle Reliquie di Pietro », *Archeologia Classica*, 2, 1968, p. 352-373.

–, *Le Reliquie di Pietro*, Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 1965.

–, *Le Reliquie di Pietro. Una messa a punto*, Rome, Coletti Editore, 1967.
–, *Peter. The Rock on Which the Church Is Built. A Visit to the Excavations Beneath the Vatican Basilica*, Cité du Vatican, Rev. Fabricca di S. Pietro, 1977.
–, *Saint Pierre retrouvé*, Paris, Éditions Saint-Paul, 1974.
–, *The Tomb of St. Peter*, New York, Hawthorn, 1960.
GUIDUCCI, Pier Luigi, *Il Terzo Reich Contro Pio XII. Papa Pacelli nei documenti nazisti*, Milan, Edizioni San Paolo, 2013.
GUMPEL, Peter, entretiens avec l'auteur, 17 mai et 1er juin 2014.
GUTTENBERG, Elisabeth von und zu, *Holding the Stirrup*, New York, Little, Brown, 1952.
GUTTENBERG, Karl Ludwig Freiherr von und zu, « Zusammenfassung meiner Angaben vor Standartenführer Huppenkothen », 7 novembre 1944. Repris dans J. Donohoe, *Hitler's Conservative Opponents in Bavaria*, Appendice F, p. 258-267.
GVOSDEV, Nikolas K., « Espionage and the Ecclesia », *Journal of Church and State*, 22 septembre 2000, p. 803 *sq*.
HAASIS, Hellmut G., *Tod in Prag. Das Attentat auf Reinhard Heydrich*, Reinbek, Rowohlt, 2002.
HALDER, Franz, *The Halder War Diary (1939-1943)*, Charles Burdick et Hans-Adolf Jacobsen (dir.), Californie, Presidio, Novato, 1988.
–, *Kriegstagebuch. Tägliche Aufz. des Chefs des Generalstabes des Heeres (1939-1942)*, 3 vol., Stuttgart, Kohlhammer, 1962-1964.
HALES, E.E.Y., *The Catholic Church in the Modern World. A Survey from the French Revolution to the Present*, Garden City, New York, Hanover House, 1958.
HAPIG, Marianne, *Tagebuch und Erinnerung*, Elisabeth Prégardier (dir.), Plöger, Édition Mooshausen, 2007.

HARRISON, E.D.R., « The Nazi Dissolution of the Monasteries. A Case-Study », *English Historical Review*, 99, 1994.

HARTL, Albert (sous le nom de Dieter Schwarz, avec Reinhard Heydrich), *Attack Against the National Socialist World-View*, Lincoln, Nouvelle Angleterre, Preuss, 2001. Translation of *Angriff auf die nationalsozialistische Weltanschauung* (1936).

– (sous le nom d'Alfred Harder), « Papst Pius XII. Der Mensch – der Politker », Berlin, Theodor Fritsch, 1939. Brochure préparée sous l'égide de la SS ; aucune référence à des événements postérieurs à mi-mars 1939.

– (sous le nom d'Anton Holzner), *Priestermacht*, Berlin, Nordlandverlag, 1939. En anglais : *Priest Power*, Lincoln, Nouvelle Angleterre, Preuss, 2001.

– (soumis à interrogatoire), « Counterintelligence Final Interrogation Report n° 123. Prisoner. Hartl, Albert », US Army, HQ 7707 MI Service Center, 9 janvier 1947 (avec appendices), collection de l'auteur [C].

– (dir.), *Lebe gesund, lange und glücklich!*, Wohlmuth, Schlachters bei Lindau, 1956.

HASSELL, Ulrich von, *Die Hassell-Tagebücher (1938-1944). Aufzeichnungen vom Andern Deutschland*, Berlin, Siedler, 1988.

–, *The Ulrich von Hassell Diaries. The Story of the Forces Against Hitler Inside Germany*, tr. Geoffrey Brooks, South Yorkshire, Royaume-Uni, Frontline Books/Pen and Sword, 2011.

–, *Journal d'un conjuré (1938-1944)*, Paris, Belin, 1996.

HASTINGS, Derek, *Catholicism and the Roots of Nazism. Religious Identity and National Socialism*, New York, Oxford University Press, 2010.

HATCH, Alden et WALSHE, Seamus, *Crown of Glory. The Life of Pope Pius XII*, New York, Hawthorn Books, 1956.

HEBBLETHWAITE, Peter, *In the Vatican*, Bethesda, Maryland, Adler and Adler, 1968.

–, *Paul VI. The First Modern Pope*, New York, Paulist Press, 1993.

HEHL, Ulrich von, *Priester unter Hitlers Terror. Eine biographische und statistische Erhebung*, Mayence, Matthias Grünewald, 1985.

HEIDEN, Conrad, *A History of National Socialism*, réimpression, Londres, Routledge, 2013.

HELD, Heinrich, « Diktiert Ministerpräsident Dr Heinrich Held unmittlebar nach dem 9. März 1933 über die Vorgänge bei der Machtübernahme der Nationalsozialisten in Bayern », Müller, « Niederschrift », LK, p. 373-378.

HELD, Joseph, *Heinrich Held. Ein Leben für Bayern*, Regensbourg, Held, 1958.

HELMREICH, Ernst, *The German Churches Under Hitler*, Détroit, Wayne State University Press, 1979.

HENNESSEY, James, « An American Jesuit in Wartime Rome. The Diary of Vincent A. McCormick, S.J. (1942-1945) », *Mid-America*, 56, n° 1, janvier 1974.

HESEMANN, Michael, *Der Papst, der Hitler trotzte. Die Wahrheit über Pius XII*, Augsbourg, Sankt Ulrich, 2008.

–, « Pius XII, Stauffenberg und Der Ochsensepp », *Kath.Net*, 19 juillet 2009.

HETTLER, Friedrich Hermann, « Josef Müller (Ochsensepp) : Mann des Widerstandes und erster CSU-Vorsitzender », *Miscellanea Bavarica Monacensia*, vol. 55, Kommissionsverlag UNI-Druck München, Munich, Neue Schriftenreihe des Stadtarchivs, 1991.

HEYDECKER, Joe J., LEEB, Johannes, *The Nuremberg Trial. A History of Nazi Germany as Revealed Through the Testimony at Nuremberg*, tr. R.A. Downie, Londres, Heinemann, 1962.

HILBERG, Raul, *La Destruction des juifs d'Europe*, Paris, Fayard, 2007.

HILGENREINER, K., « Tyrannenmord », *Lexicon für Theologie und Kirche*, Fribourg en Brisgau, Herder, 1938, 10, p. 346-348.

HILL, Leonidas, « The Vatican Embassy of Ernst von Weizsäcker (1943-1945) », *Journal of Modern History*, 39, juin 1967, p. 138-159.

HILTON, Stanley E., « The Welles Mission to Europe, February-March 1940. Illusion or Realism? », *Journal of American History*, 58, n° 1, juin 1971, p. 93-120.

HIMMLER, Heinrich, *Rassenpolitik*, brochure, tr. Randall Bytwerk, German Propaganda Archive, Berlin, non datée (*circa* 1943).

HINSLEY, F.H. (dir.), *British Intelligence in the Second World War*, abrégé, New York, Cambridge University Press, 1993.

HITLER, Adolf, *Hitlers Tischgespräche*, Henry Picker (dir.), Wiesbaden, VMA-Verlag, 1983.

HOEK, Kies van, *Pope Pius XII. Priest and Statesman*, New York, Philosophical Library, 1945.

HOFFMANN, Peter, *The History of the German Resistance (1939-1945)*, 3e éd., Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1996.

–, *Hitler's Personal Security*, New York, Da Capo, 2000.

–, *Stauffenberg. A Family History*, New York, Cambridge University Press, 1995.

– (dir.), *Beyond Valkyrie. German Resistance to Hitler. Documents*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2011.

HOFMANN, Paul, *O Vatican! A Slightly Wicked View of the Holy See*, New York, Congdon and Weed, 1982.

HOFMEISTER, Corbinian, transcription, 6 août 1963, HDP, III, 1/7.

HÖHNE, Heinz, *Canaris. Hitler's Master Spy*, New York, Doubleday, 1979.

–, *The Order of the Death's Head. The Story of Hitler's SS*, tr. Richard Barry, New York, Coward-McGann, 1970.

HÖLLEN, Martin, *Heinrich Wienken, der « unpolitische » Kirchenpolitiker. Eine Biographie aus drei Epochen des deutschen Katholizismus*, Mayence, Veröffentlichungen der Kommission für Zeitgeschichte, 1981.

HOLLIS, Christopher, *The Jesuits. A History*, New York, Macmillan, 1968.

–, *Histoire des jésuites*, Paris, Fayard, 1967. Ouvrage épuisé.

HOLMES, Derek J., *The Papacy in the Modern World (1914-1978)*, New York, Crossroad, 1981.

–, *The Triumph of the Holy See*, Londres, Burns and Oates, 1978.

HÖTTL, Wilhelm (*sic*, sous le pseudonyme de Walter Hagen), *Die geheime Front*, Vienne, Nibelungen, 1950. En anglais : Wilhelm Hoettel [*sic*], *The Secret Front. The Inside Story of Nazi Political Espionage*, Londres, Phoenix, 2000.

–, *Le Front secret*, tr. Albert Thumann, 1952. Ouvrage épuisé.

HUDEC, L.E., « Recent Excavations Under St. Peter's Basilica in Rome », *Journal of Bible and Religion*, 20, n° 1, 1952, p. 13-18.

HUGHES, John Jay, « Hitler, the War and the Pope », *First Things*, octobre 2000.

HUPPENKOTHEN, Walter, « Der 20. Juli 1944 », déposition non datée, HDP, 2/10.

–, « The 20 July Plot Answers of Walter Huppenkothen », USFET/CIC, rapport d'interrogatoire, Hersbruck, 17 mai 1946. Réponses en allemand (19 p.) à un questionnaire en anglais de 3 pages. Copies carbone. Lord Dacre Papers, DJ 38, Dossier 21.

–, « Verhältnis Wehrmacht Sicherheitspolizei… », déposition, non datée, HDP, 2/10.

IHNHASS, Michael J. (L. M. Telepun), « The Bloody Footprints », édition privée, 1954.

IRMINGARD VON BAYERN, *Jugend-Erinnerungen (1923-1950)*, Erzabtei St. Ottilien, EOS, 2010.

IRVING, David, *Hitler's War*, New York, Viking, 1977.

JACOBSEN, Hans-Adolf, « 10. Januar 40 – Die Affäre Mechlin », *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, 4, 1954, p. 497-515.

–, *Fall Gelb*, Wiesbaden, Steiner, 1957.

JACOBSEN, Hans-Adolf (dir.), *July 20, 1944. Germans Against Hitler*, Bonn, Gouvernement d'Allemagne fédérale, 1969.

JOACHIMSTHALER, Anton, *Hitlers Ende*, Munich, Herbig, 2004.

JOACHIMSTHALER, Anton et BÖGLER, Helmut, *The Last Days of Hitler*, Londres, Brockhampton, 1999.

JOHN, Otto, *Twice Through the Lines. The Autobiography of Otto John*, New York, Harper and Row, 1972.

JOSI, Enrico, « Gli scavi nelle Sacre Grotte Vaticana », p. 2-13. Dans *Il Vaticano nel 1944*. Rome, Tipographia Vaticane, 1945.

–, « Ritrovamenti Archeologici », *L'Osservatore Romano*, 13 mars 1941, p. 6.

JUNGE, Traudl, *Until the Final Hour. Hitler's Last Secretary*, tr. Anthea Bell, New York, Arcade, 2004.

KAAS, Ludwig, « The Search for the Bones of St. Peter », *Life*, 27 mars 1950, p. 79-85.

KAHN, David, *The Codebreakers. The Story of Secret Writing*, New York, Macmillan, 1967.

–, *Hitler's Spies. German Military Intelligence in World War II*, New York, Macmillan, 1978.

KAISER, Wolfram, *Christian Democracy and the Origins of European Union*, New York, Cambridge University Press, 2007.

KALTEFLEITER, Werner et OCHSWALD, Hanspeter, *Spione im Vatikan. Die Päptse im Visier der Geheimdienste*, Munich, Pattloch, 2006.

KALTENBRUNNER, Ernst, « The Defense Case. VII. Final Argument » avec « Final Plea », 20 novembre 1945, NCA, II, Pt. 1, 275 *sq*. Kurt Kauffmann était l'avocat de la défense.

KEITEL, Wilhelm, *The Memoirs of Field-Marshal Keitel*, Walter Görlitz (dir.), New York, Stein and Day, 1966.

KELLER, Hermann, « Zeugenschrifttum », 4 juillet 1967, IfZ, ZS 2424.

KEMPNER, Benedicta Maria, *Priester vor Hitlers Tribunalen*, Leipzig, Rütten u. Loening, 1966.

KENNAN, George, *Memoirs (1925-1950)*, New York, Pantheon, 1983.

KERSHAW, Ian, *Hitler (1889-1936)*, I, *Hubris*, Paris, Flammarion, 1999, révisée en 2001.

–, *Hitler (1936-1945)*, II, *Nemesis*, Paris, Flammarion, 2000.

–, *The « Hitler Myth ». Image and Reality in the Third Reich*, New York, Oxford University Press, 2001. En français : *Le Mythe Hitler. Image et réalité sous le III^e Reich*, Paris, Flammarion, 2006.

–, *Hitler, the Germans and the Final Solution*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 2008.

–, *Popular Opinion and Political Dissent in the Third Reich. Bavaria (1933-1945)*, Oxford, Clarendon, 1983.

–, *L'Opinion allemande sous le nazisme. Bavière (1933-1945)*, Paris, CNRS Éditions, 1995.

–, *The Nazi Dictatorship. Problems and Perspectives of Interpretation*, 3^e éd., Londres, Arnold, 2000.

KERTZER, David I., *Le Pape et Mussolini*, Paris, Les Arènes, 2016.

KESSEL, Albrecht von, « Umschwung in D », manuscrit calligraphié, non daté, *circa* 6 novembre 1942, Nachlass Kessel. Repris dans D. von Schwerin, *Köpfe*, p. 447-452.

–, *Verborgene Saat. Aufzeichnungen aus dem Widerstand, 1933 bis 1945*, Peter Steinbach (dir.), Berlin, Ullstein, 1992.

KIMBALL, Warren F. (dir.), *Churchill and Roosevelt. The Complete Correspondence*, vol. III, *Alliance Declining*, février 1944-avril 1945, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1984.

KIRSCHBAUM, Engelbert, « Gli scavi sotto la Basilica di San Pietro », *Gregorianum*, 29, 3-4, 1948, p. 544-557.

–, *The Tombs of St. Peter and St. Paul*, New York, St. Martin's, 1959.

–, *Les Fouilles de Saint-Pierre de Rome*, Paris, Plon, 1961. Ouvrage épuisé.

–, « Zu den Neuesten Entdeckengen unter der Peterskirche in Rom », *Archivum Historiae Pontificiae*, 3, 1965, p. 309-316.

KLEMPERER, Klemens von, *German Resistance Against Hitler. The Search for Allies Abroad (1938-1945)*, New York, Oxford University Press, 1992.

KLEMPERER, Viktor, *Mes soldats de papier, journal (1933-1941)*, Paris, Seuil, 2000.

KNAUTH, Percy, *Germany in Defeat*, New York, Knopf, 1945.

KOCH, Laurentius, « Die Benediktinerabtei Ettal », *in* G. Schwaiger (dir.), *Das Erzbistum München und Freising in der Zeit der nationalsozialistischen*, 2, p. 381-413.

KOCHENDÖRFER, Sonja, « Freising unter dem Hakenkreuz Schicksale der katholischen Kirche », *in* G. Schwaiger (dir.), *Das Erzbistum München und Freising in der Zeit der nationalsozialistischen*, n° 1, p. 676-683.

KOLAKOVIC, Tomislav, *God's Underground*, New York, Appleton-Century Crofts, 1949. (Avec ce sous-titre original : « Père George tel que rapporté à Greta Palmer »).

KORDT, Erich, *Nicht aus den Akten*, Stuttgart, Union Deutsche Verlagsgesellschaft, 1950.

KRAMARZ, Joachim, *Stauffenberg. Architect of the Famous July 20th Conspiracy to Assassinate Hitler*, tr. R. H. Barry, New York,

Macmillan, 1967.
–, *Stauffenberg. The Life and Death of an Officer, November 15th 1907 – July 20th 1944*, Mayflower Books, 1970. *Stauffenberg. Vie et mort d'un officier*, Paris, Fayard, 1966. Ouvrage épuisé.
KURTZ, Lester, *The Politics of Heresy. The Modernist Crisis in Roman Catholicism*, Berkeley, University of California Press, 1986.
KURZMAN, Dan, *Special Mission. Hitler's Secret Plot to Seize the Vatican and Kidnap Pius XII*, New York, Da Capo, 2007.
–, *La Course pour Rome, comment la ville éternelle fut sauvée de la destruction nazie*, Elsevier Sequoia, 1977.
KWITNY, Jonathan, *Man of the Century. The Life and Times of Pope John Paul II*, Henry Holt, 1997.
LADD, Brian, *The Ghosts of Berlin. Confronting German History in the Urban Landscape*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.
LAHOUSEN, Erwin, « Testimony of Erwin Lahousen taken at Nürnberg, Germany, 1 Feb. 1946 1330-1430 by Lt Col Smith W. Brookhart, Jr., IGD. Also present: Leo Katz, Interpreter; John Wm. Gunsser, Reporter » (Témoignage d'Erwin Lahousen recueilli à Nuremberg, Allemagne, 1er février 1946, par le lieutenant-colonel Smith W. Brookhart, Jr. Également présents : Leo Katz, interprète, John Wm. Gunsser, sténographe), fac-similé, 16 mars 2010, Nachlass Loringhoven, PWF.
LAPIDE, Pinchas, *Three Popes and the Jews*, New York, Hawthorn, 1967.
LAPOMARDA, Vincent A., *The Jesuits and the Third Reich*, Lewiston, New York, Erwin Mellen, 1989.
LAQUEUR, Walter, *The Terrible Secret*, Boston, Little, Brown, 1980.
LARGE, David Clay, *Where Ghosts Walked. Munich's Road to the Third Reich*, New York, Norton, 1977.
LAVELLE, Elise, *The Man Who Was Chosen. Story of Pope Pius XII*, New York, McGraw-Hill, 1957.

LEASE, Gary, « Denunciation as a Tool of Ecclesiastical Control. The Case of Roman Catholic Modernism », *Journal of Modern History*, 68, n° 4, 1996, p. 819-830.

LEES-MILNE, James, *Saint Peter's. The Story of Saint Peter's Basilica in Rome*, Boston, Little, Brown, 1967.

LEHNERT, Sister M. Pascalina, *His Humble Servant*, tr. Susan Johnson, South Bend, Indiana, St. Augustine's Press, 2014. En allemand : *Ich durfte ihm dienen. Erinnerungen an Papst Pius XII*, 10e éd., Würzburg, Naumann, 1996.

–, *Pie XII. Mon privilège fut de le servir*, Paris, Tequi, 1985.

LEIBER, Robert, « Bandaufnahme eines Vortrages von HH Pater Leiber am… mit angeschliessender Diskussion », transcription non datée d'un conférence et de sa discussion enregistrées, Conférence pastorale de Berlin (vers l'automne) 1963. Titre : Juliusz Stroynowski Collection (CN 92019), Palo Alto, Californie, Hoover Institution.

–, « Mit Brennender Sorge », *Stimmen der Zeit*, 169, 1961-1962, p. 417-426.

–, « Pius XII », *Stimmen der Zeit*, novembre 1958. Repris dans *Der Streit um Hochhuth's Stellvertreter*, Bâle, Basilius Presse, 1963 ; et dans Bentley (dir.), *The Storm Over the Deputy*, tr. Salvator Attars, p. 173-194.

–, « Pius XII and the Third Reich », commentaires écrits, tr. Charles Fullman. Extraits repris dans *Look*, 17 mai 1966, p. 36-49.

–, « Unterredung », 26-27 août 1960, IfZ, ZS, 660, p. 2-7.

–, « Zum Gutachten Seiner Eminenz Card. Faulhaber », 5 (ou 6) mars 1939, ADSS, II, Annexe IV, « Note du Secrétariat privé de Pie XII ».

–, « Zweite Konferenz des Heiligen Vaters mit den deutschen Kardinälen 9. März 1939. Zu behandelnde Punkte », 7 (ou

8) mars 1939, ADSS, II, Annexe VII, « Note du Secrétariat privé de Pie XII ».

LERNOUX, Penny, *People of God*, New York, Viking, 1989.

LESOURD, Paul, *Entre Rome et Moscou. Le jésuite clandestin, Mgr Michel d'Herbigny*, Paris, Éditions Lethielleux, 1976.

LEUGERS, Antonia, *Gegen eine Mauer bischöflichen Schweigens. Der Ausschuss für Ordens-angelegenheiten und seine Widerstandskonzeption, 1941 bis 1945*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1996.

LEWY, Guenter, « Pius XII, the Jews, and the German Catholic Church », *Commentary* 37, 2, février 1964, p. 23-35.

–, « Secret Papal Brief on Tyrannicide », *Church History*, 26, 4, 1957, p. 319-324.

LICHTEN, Joseph, *A Question of Judgment*, Washington DC, US National Catholic Welfare Conference, 1963.

LOCHNER, Louis, *Always the Unexpected. A Book of Reminiscences*, New York, Macmillan, 1956.

LORINGHOVEN, Bernd Freytag von, *In the Bunker with Hitler. The Last Witness Speaks*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 2006.

–, « Kaltenbrunner und "Der Ochsensepp" Josef Müller », *Austria-Forum*, mai 2010.

LUDECKE, Kurt G. W., *I Knew Hitler*, Londres, Jarrolds, 1938.

LUDLOW, Peter, « Papst Pius XII, die britische Regierung und die deutsche Opposition im Winter 1939-1940 », VfZ n° 3, 1974.

LUGLI, G., « Recent Archaeological Discoveries in Rome and Italy », *Journal of Roman Studies*, 36, n^{os} 1-2, 1946, p. 1-17.

LUKACS, John, *At the End of an Age*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 2002.

–, « The Diplomacy of the Holy See During World War II », *Catholic Historical Review*, 60, juillet 1974.

–, *Historical Consciousness. Or, the Remembered Past*, New York, Harper and Row, 1968.
–, *The Hitler of History*, New York, Knopf, 1997.
–, « In Defense of Pius », *National Review*, 51, n° 22, 22 novembre 1999.
–, *The Last European War (1939-1941)*, New York, Doubleday, 1976.
–, « Questions About Pius XII », *Continuum*, été 1964, p. 183-192. Repris dans Mark G. Malvasi, J.O. Nelson (dir.), *Remembered Past. John Lukacs on History, Historians, and Historical Knowledge*, Wilmington, Delaware, ISI Books, 2005.
MACHIAVELLI, Niccolò, *Discourses on the First Decade of Titus Livius*, tr. Ninian Hill Thomson, Pennsylvania State University Electronic Classics, 2007.
MARCHASSON, Yves, *La Diplomatie romaine et la République française*, Paris, Beauchesne, 1974.
MATTESON, Robert E., « The Last Days of Ernst Kaltenbrunner », *Studies in Intelligence* (CIA), printemps 1960 ; CIA Historical Review Program Release, 22 septembre 1993, NARA, RG 263, 2-11-6.
MCCARGAR, James (sous le nom de Christopher Felix), *A Short Course in the Secret War*, 3e éd. Lanham, Maryland, Madison, 1992.
MCKAY, C. G., *From Information to Intrigue. Studies in Secret Service Based on the Swedish Experience (1939-1945)*, Londres, Frank Cass, 1993.
MEEHAN, Patricia, *The Unnecessary War. Whitehall and the German Resistance to Hitler*, Londres, Sinclar-Stevenson, 1992.
MENGES, Franz, « Müller, Josef », *Neue Deutsche Biographie*, 18, 1997, p. 430-432.
MEYER, Winifred, *Unternehmen Sieben. Eine Rettungsaktion für vom Holocaust Bedrohte aus dem Amt Ausland/Abwehr im*

Oberkommando der Wehrmacht, Francfort-sur-le-Main, Hain, 1993.

MOLTKE, Freya von, *Memories of Kreisau and the German Resistance*, tr. Julie M. Winter, Lincoln, University of Nebraska Press, 2005.

MOLTKE, Helmuth James von, *Briefe an Freya (1939-1945)*, Munich, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1988. En anglais : *Letters to Freya*, New York, Knopf, 1990.

–, « Ueber [*sic*] die Grundlagen der Staatslehre » (On the Foundations of Political Science), octobre 1940, *in* F. von Moltke, Papers, Bundesarchiv, Koblenz N 1750 Bd. 1, tr. Hoffmann, BV, p. 44-53.

MOMMSEN, Hans, *Alternatives to Hitler. German Resistance in the Third Reich*, tr. Angus McGeoch, Princeton, Princeton University Press, 2003.

MOORHOUSE, Roger, *Berlin at War*, New York, Basic Books, 2012.

MORRELL, Theo, *The Secret Diaries of Hitler's Doctor*, David Irving (dir.), New York, Macmillan, 1983.

MORSEY, Rudolf, « Gelehrter, Kulturpolitiker und Wissenschaftsorgnisator in vier Epo-chen deutscher Geschichte : Georg Schreiber (1882-1963) », *in* B. Hein *et al*. (dir.), *Gesichter der Demokratie. Porträts zur deutschen Zeitgeschichte. Eine Veröffentlichung des Instituts für Zeitgeschichte München-Berlin*, Munich, Oldenbourg, 2012, p. 7-20.

MUCKERMANN, Friedrich, *Der Deutsche Weg. Aus dem Widerstandsbewegungen der deutschen Katholiken von 1930-1945*, Zurich, NZN, 1945.

–, *Im Kampf zwischen zwei Epochen*, Nikolaus Junk (dir.), Mayence, Matthias Grünewald, 1973.

MUCKERMANN, Hermann, « April 2, 1946-Friedrich Muckermann SJ », *Mitteilungen aus den deutschen Provinzen der Gesellschaft Jesu XVII*, 113-116 (1953-1956), p. 325-328.

MUELLER, Michael, *Canaris. The Life and Death of Hitler's Spymaster*, tr. Geoffrey Brooks, Annapolis, Maryland, Naval Institute Press.
MUELLER, Richard et LICHTMAN, Allan J., *FDR and the Jews*, Cambridge, Massachusetts, Belknap Press of Harvard University Press, 2013.
MÜLLER, Josef, « Besprechung in Rom beim Vatikan 612.11.39 ». Repris dans H. Groscurth, *Tagebücher*, p. 506-509.
–, « Betrifft : Halder », déposition non signée, non datée située au début de la guerre, sans doute préparée pour l'Office des services stratégiques américain, HDP.
–, *Bis zur letzten Konsequenz*, Munich, Süddeutscher, 1975.
–, « Fragen und Erläuterungen von Dr Müller », juillet 1947. LStA (Roeder), vol. 5, Land de Basse-Saxe, Lünebourg, 1951.
–, (Josef Müller Private Papiere, 1947-1956.) IfZ, ED 63.
–, « Lebenslauf », 7 novembre 1945, 5 p., en allemand (dactylographie carbone), DNTC, vol. 17, Subdivision 53, « Others Investigated or Interrogated », 53.041.
–, (Papiers et documents.) IfZ, ZS 659.
–, « Protokoll der Siztung vom 1.2.1952 », IfZ, ZS 603.
–, « Statement by Josef Müller », 21 octobre 1948, LStA (Roeder), vol. 5, Land de Basse-Saxe, Lünebourg, 1951.
–, « Statement of Mueller Josep[f], Avocat (Munich) Gedonstrasse A. Munich », Capri, 23 mai 1945, NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.
–, Transcriptions de débriefings par Harold C. Deutsch (avril 1958 ; 5 et 31 mai 1958 ; 31 juin 1958; 3 août 1958 ; 12 août 1958 ; 4 août 1960 ; juillet 1963 ; 5 août 1963 ; 6 août 1963 ; 8 août 1963 ; 1966-1967 ? ; 23 et 24 mars 1966 ; 22 septembre 1966 ; *circa* 1966). HDP, III, 1/7.
–, « Vernehmung des Zeugen Dr Josef Müller, 49 Jahre Alt, Rechtsanwalt in München », manuscrit non publié, 29 avril 1947,

HDP.
MÜLLER, Klaus-Jürgen, *Der deutsche Widerstand (1933-1945)*, Paderborn, Schöningh, 1990.
MURPHY, Paul I., *La Popessa*, New York, Warner, 1983.
MURPHY, Robert, *Diplomat among warriors*, Doubleday & Company, 1964.
NAFTALI, Timothy, « ARTIFICE: James Angleton and X2 Operations in Italy », *in* G.C. Chalou (dir.), *The Secrets War. The Office of Strategic Services in World War II*, National Archives and Records Administration, Washington, 1992, p. 218-245.
National Security Agency (US Signal Security Agency), « Vatican Code Systems », non daté (25 septembre 1944), NARA, RG 437, HCC, Boîte 1284 (document NR 3823 ZEMA100 37012A 19430000 Cryptographic Codes and Ciphers : Vatican Code Systems).
NEBGEN, Elfriede, *Jakob Kaiser*, Stuttgart, Kohlhammer, 1967.
NEITZEL, Sönke, *Abgehört. Deutsche Generäle in britischer Kriegsgefangenschaft (1942-1945)*, Berlin, Ullstein Buchverlage, 2005. En anglais : *Tapping Hitler's Generals. Transcripts of Secret Conversations (1942-1945)*, tr. Geoffrey Brooks, St. Paul, MBI, 2007.
NEUHÄUSLER, Johannes, *Amboss und Hammer. Erlebnisse im Kirchenkampf des Dritten Reiches*, Munich, Manz, 1967.
–, *Kreuz und Hakenkreuz. Die evangelische Kirche im Dritten Reich*, Verlag Katholische Kirche Bayerns, 1946,
–, *What Was It Like in the Concentration Camp at Dachau?*, 31e éd., Dachau, Trustees for the Monument of Atonement in the Concentration Camp at Dachau, 2002.
NICOLOSI, Giuseppe, « I lavori di ampliamento risanamento e sistemazione delle Sacre Grotte Vaticane », *L'Osservatore Romano*,

13 mars 1941, p. 6.

O'Callaghan, Roger T., « Recent Excavations Underneath the Vatican Crypts », *Biblical Archaeologist*, 12, n° 1, février 1949, p. 1-23.

–, « Vatican Excavations and the Tomb of Peter », *Biblical Archaeologist*, 16, n° 4, décembre 1953, p. 69-87.

O'Donnell, James, *The Bunker*, New York, Da Capo, 2001.

Oesterreicher, John M., *Wider die Tyrannei des Rassenwahns. Rundfunkansprachen aus dem ersten Jahr von Hitlers Krieg*, Vienne, Geyer, 1986.

Osas, Veit, *Walküre*, Hambourg, Adolf Ernst Schulze, 1953.

Pacelli, Eugenio, *Gesammelte Reden*, Ludwig Kaas (dir.), Berlin, Buchverlag Germania, 1930.

Pacepa, Ion Mihai, Rychlak, Ronald J., *Disinformation*, Washington, WND, 2013.

Padellaro, Nazareno, *Portrait of Pius XII*, tr. Michael Derrick, New York, Dutton, 1957.

Pagano, Sergio, « Documenti sul modernismo romano dal Fondo Benigni », *Ricerche per la storia religiosa di Roma*, 8, 1990, p. 223-300.

Papen, Franz von, *Memoirs*, tr. Brian Connell, New York, Dutton, 1953.

Parparov, Fyodor et Saleyev, Igor [MVD/NKVD], « Dyelo » [Dossier] [à Staline], 29 décembre 1949, CPSU, Doc. 462a. En anglais : *The Hitler Book. The Secret Dossier Prepared for Stalin from the Interrogations of Hitler's Personal Aides*, Henrik Eberle et Matthias Uhl (dir.), tr. Giles Macdonough, New York, Public Affairs, 2005.

Patin, Wilhelm, « Beiträge zur Geschichte der Deutsch-Vatikanischen Beziehungen in den letzten Jahrzehnten. Quellen und Darstellungen zur politischen Kirche, Sonderband A. », Copie

0470 SD, 1942, collection de l'auteur. Étude interne de la SS pour Heinrich Himmler.

–, « Document Room Intelligence Analysis. Dr Wilhelm August Patin », Office of US Chief of Counsel for the Prosecution of Axis Criminality [Col. Brundage], Nuremberg, 24 septembre 1945.

–, « Preliminary Interrogation Report. Patin, Wilhelm », US 7th Army Interrogation Center, 14 juillet 1945. Collection de l'auteur.

–, « Testimony of Dr Wilhelm August Patin, taken at Nuremberg, Germany, 24 September 1945, p. 1050-1230, by Howard A. Brundage, Colonel », Office of US Chief of Counsel for the Prosecution of Axis Criminality, Nuremberg.

–, « Testimony of Wilhelm Patin, taken at Nurnberg, Germany, 3 November 1945, 1030-1130, by Lt. John B. Martin ». Collection de l'auteur.

PAWLEY, Edward, *BBC Engineering (1922-1972)*, Londres, British Broadcasting Corporation, 1972.

PAYNE, Robert, *The Life and Death of Adolf Hitler*, New York, Barnes and Noble, 1995.

–, *The Rise and Fall of Stalin*, New York, Macmillan, 1968.

PERRIN, Henri, *Priest-Workman in Germany*, tr. Rosemary Sheed, New York, Sheed and Ward, 1948.

PERSICO, Joseph, *Roosevelt's Secret War. FDR and World War II Espionage*, New York, Random House, 2001.

PETER, Karl Heinrich (dir.), *Spiegelbild einer Verschwörung*, Stuttgart, Seewald, 1961.

PETERS, Walter H., *The Life of Benedict XV*, Milwaukee, Bruce Publishing, 1959.

PETRARCH (Francesco Petrarca), *Petrarch's Remedies for Fortune Fair and Foul*, Conrad H. Rawski (dir.), 5 vol., Bloomington, University of Indiana, 1991.

PETROVA, Ada, WATSON, Peter, *The Death of Hitler. The Full Story with New Evidence from Secret Russian Archives*, New York, Norton, 1995.

PHAYER, Michael, *The Catholic Church and the Holocaust (1930-1965)*, Bloomington, Indiana University Press, 2000.

–, *L'Église et les nazis*, Paris, Liana Levi, 2001.

–, *Pius XII, the Holocaust and the Cold War*, Bloomington, Indiana University Press, 2008.

–, « Questions about Catholic Resistance », *Church History*, 70, n° 2, juin 2001, p. 328-344.

PIUS XII, *Summi Pontificatus*, Cité du Vatican, Libreria Editrice Vaticana, 1939.

POLLARD, John, *The Papacy in the Age of Totalitarianism*, New York, Oxford University Press, 2014.

–, *The Unknown Pope. Benedict XV (1914-1922) and the Pursuit of Peace*, Londres, Geoffrey Chapman, 1999.

–, *The Vatican and Italian Fascism (1929-1932)*, New York, Cambridge University Press, 1985.

POULAT, Émile, *Intégrisme et catholicisme intégral*, Tournai, Casterman, 1969.

PRADOS, John, *The White House Tapes. Eavesdropping on the President*, New York, New Press, 2003.

PRANDI, Adriano, *La zona archeologica della Confessio Vaticana del II secolo*, Cité du Vatican, Tipografia Poliglotta Vaticana, 1957.

PRIDHAM, Geoffrey, *Hitler's Rise to Power. The Nazi Movement in Bavaria (1923-1933)*, New York, Harper and Row, 1973.

PRITTIE, Terence, *Germans Against Hitler*, Boston, Little, Brown, 1964.

QUIGLEY, Martin, *Peace Without Hiroshima. Secret Action at the Vatican in the Spring of 1945*, Lanham, Maryland, Madison, 1991.

–, Radio Vaticana. « Summario », 1er avril 2014, www.aireradio.org/articoli/img/vaticano_2.pdf, consulté le 27 mai 2014.

RANKE, Leopold von, *Histoire de la papauté pendant les seizième et dix-septième siècles*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1986. Ouvrage épuisé.

–, *The History of the Popes, Their Church and State and Especially of Their Conflicts With Protestantism in the Sixteenth & Seventeenth Centuries*, Facsimile Publishers, 2015.

RAUSCHER, Anton (dir.), *Wider den Rassismus. Entwurf einer nicht erschienenen Enzyklika (1938). Texte aus dem Nachlass von Gustav Gundlach SJ*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2001.

RAUSCHNING, Hermann, *The Revolution of Nihilism and Warning to the West*, New York, Alliance Book Corporation, 1939.

RECK-MALLECZEWEN, Friedrich Percyval, *Diary of a Man in Despair*, tr. Paul Rubens, Londres, Duck Editions, 2000. En allemand : *Tagebuch eines Verzweifelten*, Stuttgart, Buerger, 1947.

REESE, Thomas J., *Inside the Vatican*, Cambridge, Maryland, Harvard University Press, 1996.

REILLY, Michael F., *Reilly of the White House*, New York, Simon and Schuster, 1947.

REITLINGER, Gerald, *The SS Alibi of a Nation (1922-1945)*, New York, Viking, 1957.

RESPIGHI, C., « Esplorazioni recenti nella Confessione Beati Petri », *Rivista di Archeologia Cristiana*, 19, 1942, p. 19-26.

RHODES, Anthony, *The Power of Rome in the Twentieth Century*, New York, Franklin Watts, 1983.

–, *The Vatican in the Age of the Dictators*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1973.

RIBBENTROP, Joachim von, « Testimony of Joachim von Ribbentrop Taken at Nürnberg, Germany, on 5 October 1945, by M. Justice Robert H. Jackson, OUSCC », Office of United States Chief Counsel for Prosecution of Axis Criminality, *Nazi Conspiracy and Aggression. Supplement B* (Red Book), p. 1232-1239, Washington, US Government Printing Office, 1948.

RICHARDI, Hans-Günter, *SS-Geiseln in der Alpenfestung. Die Verschleppung prominenter KZ-Häftlinge aus Deutschland nach Südtirol*, Zeitgeschichtsarchiv Pragser Wildsee in Prags, 2015.

RITTER, Gerhard, *Carl Goerdeler und die deutsche Widerstandsbewegung*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1956.

–, *Échec au dictateur. Histoire de la Résistance allemande*, traduit de l'allemand et présenté par Jean R. Weiland, Paris, Plon, 1956. Ouvrage épuisé.

ROON, Ger van, *German Resistance to Hitler. Count von Moltke and the Kreisau Circle*, tr. Peter Ludlow, Londres, Van Nostrand Reinhold, 1971.

–, *Neuordnung im Widerstand. Der Kreisauer Kreis innerhalb der deutschen Widerstandsbewegung*, Munich, Oldenbourg, 1967.

RÖSCH, Augustinus, « Dem Tode entronnen », 1946, KN, p. 398-301.

–, « Gottes Gnade in Feuer und Flamme », 1947, KN, p. 412-453.

–, *Kampf gegen den Nationalsozialismus*, Roman Bleistein (dir.), Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1985.

–, « Kampf gegen den NS », 22 octobre 1945, KN, p. 268-270.

–, « Lebenslauf », 14 décembre 1916, BHStAM, War Archives Department, OP2455.

–, « Zum Abschiedsbrief Moltkes » 1945-1946, KN, p. 286, 288f.

ROTHE, Alfred, « Pater Georg von Sachsen », *Mitteilungen aus den deutschen Provinzen der Gesellschaft Jesu*, 17, n° 113, 1953-1956.

ROTHFELS, Hans, *The German Opposition to Hitler. An Assessment*, tr. Lawrence Wilson, Londres, Oswald Wolff, 1961.

RUFFNER, Kevin Conley, « Eagle and Swastika. CIA and Nazi War Criminals and Collaborators », Draft Working Paper, Washington, DC, US Central Intelligence Agency History Staff, avril 2003. Déclassifié en 2007.

RÜRUP, Reinhard (dir.), *Topographie des Terrors*, 4e éd., Berlin, Verlag Willmuth Arenhövel, 1987.

RUSSO, Domenico, manuscrit non titré (« Mémoire »), 12 mars 1945. (20 pp.), HDP, III, 1/9.

RYCHLAK, Ronald J., *Hitler, the War and the Pope*, Huntington, Indiana, Genesis Press, 2000.

SAFIRE, William, « Essay. Happy to Watergate You », *New York Times*, 14 juin 1982.

SALE, Giovanni, « L'Attentato a Hitler, La Sante Sede e i Gesuiti », *La Civiltà Cattolica*, 1, 2003, p. 466-479.

SANCHEZ, José, *Pius XII and the Holocaust. Understanding the Controversy*, Washington, Catholic University of America Press, 2002.

SCHELLENBERG, Walter, *The Labyrinth*, Harper and Brothers, 1956.

–, *Memorien*, Cologne, Verlag für Politik und Wirtschaft, 1956.

SCHEURIG, Bodo, *Henning von Tresckow ein Preußе gegen Hitler*, Berlin, Propyläen, 2004.

SCHLABRENDORFF, Fabian von, « Events Leading Up to the Putsch of 20 July (1944) », document dactylographié pour l'Office des services stratégiques américain, copie, non daté (vers juillet 1945). DNTC, vol. 93.

–, *Offiziere gegen Hitler*, Berlin, Siedler, 1984.

–, *Officiers contre Hitler*, Éditions Self, 1948. Ouvrage épuisé.

–, *Revolt Against Hitler. The Personal Account of Fabian von Schlabrendorff*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1948.
–, *The Secret War Against Hitler*, tr. Hilda Simon, Boulder, Westview, 1994.
–, *They Almost Killed Hitler*, New York, Macmillan, 1947.
SCHMUHL, Hans-Walter, *The Kaiser Wilhelm Institute for Anthropology, Human Heredity, and Eugenics (1927-1945)*, Springer Science and Business Media, Dordrecht, 2008.
SCHNEIDER, Burkhart, BLET, Pierre et MARTINI, Angelo (dir.), *Die Briefe Pius' XII an die Deutschen Bischöfe (1939-1944)*, Mayence, Matthias Grünewald, 1966.
SCHOLL, Inge, *Students Against Tyranny. The Resistance of the White Rose, Munich (1942-1943)*, tr. Arthur R. Schultz, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press, 1970.
–, *The White Rose. Munich (1942-1943)*, tr. Arthur R. Schultz, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press, 1983.
SCHRAMM, Percy Ernst, « Ahlmann, Wilhelm », *Neue Deutsche Biographie*, Berlin, Duncker and Humblot, 1953.
SCHUSCHNIGG, Kurt, *Im Kampf gegen Hitler. Die Überwindung der Anschlussidee*, Vienne et Munich, Fritz Molden, 1969.
SCHWAIGER, Georg (dir.), *Das Erzbistum München und Freising in der Zeit der nationalsozialistischen*, 2 vol., Munich, Schnell et Steiner, 1984.
SCHWARZ, Hans-Peter, *Konrad Adenauer. A German Politician and Statesman in a Period of War, Revolution, and Reconstruction*, vol. 1, Rhode Island, Providence, Berghahn Books, 1995.
SCHWERIN, Deltef von, *« Dann Sind's die Besten Köpfe, Die Man Henkt. » Die junge Generation im deutschen Widerstand*, Munich, Piper, 1991.

SCOCCIANTI, Sandro, « Appunti sul servizio informazioni pontificio nelle Marche nel 1859-1860 », *Atti e memorie della deputazione di storia patria per le Marche*, 88, 1983, p. 293-350.

SCRIVENER, Jane, *Inside Rome with the Germans*, New York, Macmillan, 1945.

SEVAREID, Eric, *Not So Wild a Dream*, New York, Knopf, 1946.

SHERIDAN, Michael, *Romans. Their Lives and Times*, New York, St. Martin's Press, 1995.

SHUSTER, G.N., *In Amerika und Deutschland. Erinnerungen eines amerikanischen College Präsidenten*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1965.

SIEMER, Laurentius, *Erinnerungen. Aufzeichnungen und Briefe*, Francfort-sur-le-Main, Knecht, 1957.

SLEZKINE, Yuri, *The Jewish Century*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

SMOTHERS, Edgar, « The Bones of St. Peter », *Theological Studies*, 27, mars 1966, p. 79-88.

–, « The Excavations Under St. Peter's », *Theological Studies*, 17, 1956, p. 293-321.

SORONDO, Marcelo Sánchez, « The Pontifical Academy of Sciences. A Historical Profile », *Pontificia Academia Scientiarum*, série de suppléments 16, 2003.

SPEER, Albert, *Au cœur du III^e^ Reich*, Paris, Fayard, « Pluriel », 2010.

SPENGLER, Oswald, *Le Déclin de l'Occident*, vol. 2, *Perspectives de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1948.

STEHLE, Hansjakob, *Eastern Politics of the Vatican (1917-1979)*, Athens, Ohio University Press, 1981.

–, « Ein Eiferer in der Gesellschaft von Mördern : Albert Hartl, der Chef des anti-kirchlichen Spitzeldienstes der SS », *Die Zeit*,

7 octobre 1983, www.zeit.de/1983/41/ein-eiferer-in-der-gesellschaft-von-moerdern, consulté le 28 août 2104.

STEHLIN, Stewart, *Weimar and the Vatican (1919-1933). German-Vatican Diplomatic Relations in the Interwar Years*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1983.

STEIGMANN-GALL, David, *The Holy Reich. Nazi Conceptions of Christianity (1919-1945)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

STEINACHER, Gerald, *Les Nazis en fuite. Croix-Rouge, Vatican, CIA*, Paris, Perrin, 2015.

STEINHOFF, Johannes *et al.*, *Voices from the Third Reich. An Oral History*, Washington, Gateway Regnery, 1989.

STICKLER, Wolfgang, « Odilo Braun : Dominikaner im Nationalsozialismus », article non publié, octobre 1998, Cloître de l'Ordre dominicain, Braunschweig.

STONE, I. F., *The War Years (1939-1945). A Nonconformist History of Our Times*, Boston, Little, Brown, 1988.

STRAUSS, Franz Josef, discours, 6 avril 1978, Munich. HDP, IV, 20/5.

SULLIVAN, Geoff, WEIERUD, Frode, « Breaking German Army Ciphers », *Cryptologia*, 29, n° 3, 2005, p. 193-232.

SYKES, Christopher, *Troubled Loyalty. A Biography of Adam von Trott*, Londres, Collins, 1968.

TARDINI, Domenico, *Memories of Pius XII*, tr. Rosemary Goldie, Westminster, Maryland, Newman Press, 1961.

TATTENBACH, Franz von, « Das enstscheidende Gespräch », *Stimmen der Zeit*, 155, 1954-1955, p. 321-329.

THOMPSON, Leslie A., « Flossenbürg Concentration Camp », 14 janvier 1989. Article non publié de la collection de l'auteur.

TILLEY, John, GASELEE, Stephen, *The Foreign Office*, Londres, Putnam's, 1933.

TITTMANN, Harold H., *Inside the Vatican of Pius XII*, New York, Image, 2004.
–, « Vatican Mission », *Social Order*, 10, mars 1960, p. 113-117.
TOLAND, John, *Hitler*, II, *Novembre 1938-30 avril 1945*, Paris, Perrin, « Tempus », 2009.
–, *Last 100 days*, New York, Bantam Doubleday, 1967
TOWNEND, Gavi, « The Circus of Nero and the Vatican Excavations », *American Journal of Archaeology*, 62, n° 2, 1958, p. 216-218.
TOYNBEE, Jocelyn, « The Shrine of St. Peter and Its Setting », *Journal of Roman Studies*, 43, 1953, p. 1-26.
TOYNBEE, Jocelyn, PERKINS, J.W., *The Shrine of St. Peter and the Vatican Excavations*, New York, Pantheon, 1957.
TREVOR-ROPER, Hugh, « Admiral Canaris », *The Philby Affair. Espionage, Treason and Secret Services*, Londres, William Kimber, 1968, p. 102-120.
–, « The European Witch-craze of the Sixteenth and Seventeenth Centuries », *The Crisis of the Seventeenth Century. Religion, the Reformation, and Social Change*, New York, Harper and Row, 1968, p. 90-192.
–, *Les Derniers Jours de Hitler*, Paris, Tallandier, « Texto », 2013.
–, *The Philby Affair*, Londres, William Kimber, 1968.
–, *The Secret World*, dir. Edward Harrison, Londres, I.B. Tauris, 2014.
–, *The Wartime Journals*, Richard Davenport-Hines (dir.), Londres, I.B. Tauris, 2012.
TULLY, Grace, *F.D.R. My Boss*, New York, Charles Scribner's Sons, 1949.
United Kingdon War Office, *Field Engineering and Mine Warfare Pamphlet n° 7. Booby Traps*, Londres, The Office, 1952.
US Army, Headquarters Counter Intelligence Corps, « Dr Mueller, a Good German, Tells of "Resistance in Reich" », Quartier général

des forces alliées, Naples, 9 juin 1945. NARA, RG 226, Entrée 125, Boîte 29.

US Forces in Austria, Air Division Headquarters, « The Last Days in Hitler's Air Raid Shelter », compte rendu d'interrogatoire, 8 octobre 1945, 16 p., DNTC, vol. 4, 8.14.

US National Security Agency, *Eavesdropping on Hell. Historical Guide to Western Communications Intelligence and the Holocaust (1939-1945)*, 2e éd., Robert J. Hanyok (dir.), United States Cryptologic History, Series IV, vol. 9, Washington, Center for Cryptologic History, 2005.

US Seventh Army, « Hitler's Last Session in the Reichs Chancellery, 24 Feb 45 », Rapport d'interrogatoire, Karl Wahl et Max Amann, 24 mai 1945, DNTC, vol. 4, 8.14.

VENTRESCA, Robert A., *Soldier of Christ. The Life of Pope Pius XII*, Cambridge, Massachusetts, Belknap Press of Harvard University Press, 2009.

VEYNE, Paul, *Writing History. Essay on Epistemology*, tr. Mina-Moore Rinvolucri, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press, 1984.

VOCKE, Harald, *Albrecht von Kessel. Als Diplomat für Versöhnung mit Osteuropa*, Fribourg, Herder, 2001.

VOLK, Ludwig (dir.), *Akten Kardinal Michael von Faulhabers (1917-1945)*, 3 vol., VfZ, Mayence, 1975, 1984.

VOLLMER, Antje, *Doppelleben. Heinrich und Gottliebe von Lehndorf im Widerstand gegen Hitler und von Ribbentrop*, Berlin, Die Andere Bibliotek, 2012.

WAIGEL, Theo, *Pact for Stability and Growth*, Bruxelles, Europe Documents no 1962, 24 novembre 1995, p. 1-3.

WALL, Bernard, *The Vatican Story*, New York, Harper and Brothers, 1956.

WALL, Donald D., « The Reports of the Sicherheitsdienst on the Church and Religious Affairs in Germany (1939-1944) », *Church History*, 40, n° 4, décembre 1971, p. 437-456.

WALLACE, Robert, MELTON, H. Keith, SCHLESINGER, Henry R., *Spycraft. The Secret History of the CIA's Spytechs from Communism to Al-Qaeda*, New York, Dutton, 2008.

WALPOLE, Hugh, « The Watch on St. Peter's Square », extraits repris dans *Roman Fountain*, Londres, Rupert Hart-Davis, 1940 ; réédité dans F. Sweeney (dir.), *Vatican Impressions*, p. 205-221.

WALSH, John Evangelist, *The Bones of St. Peter. The First Full Account of the Search for the Apostle's Body*, New York, Doubleday, 1982.

WARD, Geoffrey C. (dir.), *Closest Companion. The Unknown Story of the Intimate Friendship Between Franklin Roosevelt and Margaret Stuckley*, New York, Simon and Schuster, 1989.

WEBER, Max, « Politik Als Beruf », *Gesammelte Politische Schriften*, 2e éd., Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1958, p. 533-548. En anglais : « Politics as a Vocation », *Max Weber, Selections in Translation*, W. G. Runciman (dir.), tr. E. Matthews, New York, Cambridge University Press, 1978, p. 212-225, *Le Savant et le politique*, préface de Raymond Aron, Paris, 10/18, 2002.

WEHNER, Bernd, « Das Spiel ist aus », *Der Spiegel*, n° 12, mars 1950, p. 31.

WEIGEL, George, *Witness to Hope. The Biography of Pope John Paul II*, New York, Harper Perennial, 2005.

WEINBERG, Gerhard, *The World at Arms. A Global History of World War II*, New York, Cambridge University Press, 1994.

WEISBROD, Bernd, « Terrorism and Performance. The Assassinations of Walther Rathe-nau and Hanns-Martin Schleyer », *Control of Violence*, 2011, p. 365-394.

WEISSAUER, Ludwig, *Die Zukunft der Gewerkschaften*, Stuttgart, Neske, 1970.

WEITZ, John, *Hitler's Diplomat*, Londres, Ticknor and Fields, 1992.

WEIZSÄCKER, Ernst von, *Die Weizsäcker-Papiere (1933-1950)*, Leonidas E. Hill (dir.), Francfort-sur-le-Main, Propyläen, 1974.

–, *Memoirs*, Chicago, Regnery, 1951.

WELLES, Sumner, « Report by the Under Secretary of State (Welles) on His Special Mission to Europe », 29 mars 1940, FRUS, 1940, I, p. 21-113.

–, *Time for Decision*, New York, Harper and Brothers, 1944.

WENGER, Antoine, *Catholiques en Russie d'après les archives du KGB (1920-1960)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

–, *Rome et Moscou (1900-1950)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1987.

WHEELER-BENNETT, John W., *The Nemesis of Power. The German Army in Politics (1918-1945)*, Londres, Macmillan, 1953.

–, *Le Drame de l'armée allemande*, Paris, Gallimard, « L'air du temps », 1955. Ouvrage épuisé.

WIENER, Jan G., *Assassination of Heydrich*, New York, Grossman, 1969.

WILSON, Hugh, *Diplomat Between the Wars*, New York, Longmans, 1941.

WISTRICH, Robert S., *Hitler and the Holocaust*, New York, Modern Library, 2001.

–, « Reassessing Pope Pius XII's Attitudes toward the Holocaust », entretien avec Manfred Gerstenfeld, Jerusalem Center for Public Affairs, 19 octobre 2009.

WOLF, Hubert, *Papst and Teufel. Die Archive des Vatikan und Das Dritte Reich*, 2e éd., Munich, C. H. Beck, 2009. En anglais : *Pope and Devil. The Vatican's Archives and the Third Reich*, tr. Kenneth Kroneburg, Cambridge, Massachusetts, Belknap Press of Harvard University Press, 2010.

–, *Le Pape et le diable. Pie XII, le Vatican et Hitler. Les révélations des archives*, Paris, CNRS, « Biblis », 2014.

WOLF, Kilian, « Erinnerungen [und] Erlebnisse des Ettaler Konvents während der Nazizeit », Ettal [monastère bénédictin], édition privée, 1979.

WOLFF, Karl, « Excerpts from Testimony of Karl Wolf [*sic*], taken at Nuremberg, Germany, 26. October 1945 [Extraits du témoignage de Karl Wolf [*sic*], recueilli à Nuremberg, Allemagne], p. 1430-1650, par Col. Curtis L. Williams, IGD », IMT, vol. 28.

–, « Niederschrift über meine Besprechungen mit Adolf Hitler September 1943 über die Anweisungen zur Besetzung das Vatikans under die Verschleppung des Papstes Pius XII », *Positio Summ*, Pars. II, 836 *sq*., 28 mars 1972, PWF.

World Jewish Committee *et al*., *The Black Book. The Nazi Crime Against the Jewish People*, New York, Jewish Black Book Committee/American Book-Stratford Press, 1946.

WUERMELING, Henric L., *Die weisse Liste*, Francfort-sur-le-Main, Ullsteinhaus, 1981.

WULF, Peter, « Vom Konservativen zum Widerständler. Wilhelm Ahlmann (1895-1944). Eine biografische Skizze », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 59, n° 1, 2011, p. 5-26.

WYMAN, David, *The Abandonment of the Jews. America and the Holocaust (1941-1945)*, New York, Pantheon, 1984.

WYTWYCKY, Bohdan, *The Other Holocaust*, Washington, Novak Report, 1982.

ZEIGER, Ivo, « Betr. : Vernehmung von Pater Zeiger durch Dr Kempner und Dr Becker, Nürnberg, 9. Juli 1948 », Aktennotiz Nr. 12 Prinz Konstantin [éd. Pflieger], IfZ, ZS A-49, 25 *sq*.

ZELLER, Eberhard, *The Flame of Freedom. The German Struggle Against Hitler*, tr. R.P. Heller et D.R. Masters, Boulder, Westview, 1994.

–, *Oberst Claus Graf Stauffenberg. Ein Lebensbild*, Paderborn, Schöningh, 2008.

ZIEGLER, Walter, « Nationalsozialismus und kirchliches Leben in Bayern (1933-1945) », *in* G. Schwaiger (dir.), *Das Erzbistum München und Freising in der Zeit der nationalsozialistischen*, 2, p. 49-76.

ZIPFEL, Friedrich, *Kirchenkampf in Deutschland (1933-1945)*, Berlin, Walter De Gruyter, 1965.

ZUCCOTTI, Susan, *Under His Very Windows. The Vatican and the Holocaust in Italy*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 2000.

Remerciements

Beaucoup d'archivistes et bibliothécaires m'ont aidé à élaborer ce livre. Maciej Siekierski, curateur en chef et chercheur associé à la Hoover Institution, a levé les scellés sur les papiers du père Robert Leiber. Susan Vincent Molinaro, de la New York Society Library, m'a procuré des articles de revues difficiles à trouver. Pour l'accès dont j'ai pu bénéficier à la collection des Harold C. Deutsch Papers, au Military History Institute américain, à la caserne de Carlisle Barracks, Pennsylvanie, je dois remercier Clifton P. Hyatt et l'archiviste Carol S. Funck. Aux National Archives and Records Administration des États-Unis, j'ai pu profiter comme tant d'autres des connaissances encyclopédiques du défunt John E. Taylor sur les archives du renseignement de la période de la guerre.

À la cité du Vatican, le père Peter Gumpel, principal des jésuites, n'a pas été avare de son temps et de ses réponses précises à mes demandes. Walter Patrick Lang, chevalier commandeur de l'Ordre papal du Saint-Sépulcre, a été mon mentor plein de patience pour tout ce qui touche aux questions de renseignement.

Je suis également très redevable à d'autres cercles d'intérêt. Pendant plus de dix ans, William Doino et Dimitri Cavalli ont animé un site d'échange d'informations sur les « Guerres de Pie ». Grâce à eux, ma boîte de courrier s'est remplie des avis éclairés de quantité

d’autres interlocuteurs : Joseph Bottom, John Conway, rabbi David G. Dalin, Kevin Doyle, Michael Feldkamp, Eugene Fisher, Gerald Fogarty, Patrick J. Gallo, John Jay Hughes, Michael Hesemann, Gary Krupp, Vincent Lapomarda, Bill Moynihan, Matteo Luigi Napolitano, Ronald J. Rychlak et Andrea Tornielli.

D’autres m’ont généreusement donné leur opinion et m’ont encouragé. J’ai reçu les précieuses suggestions et le soutien de Michael Burleigh, Tim Duggan, de feu sir Martin Gilbert, Sam Harris, Howard Kaminsky, Paul D. McCarthy, Andrew Miller et David Thomas Murphy.

Je suis grandement redevable à des spécialistes de plusieurs domaines connexes à ce livre. Les travaux de Harold C. Deutsch, Roman Bleistein, Robert A. Graham, Peter Hoffmann, Antonia Leugers, Owen Chadwick, Beate Ruhm von Oppen, David Alvarez, John Lukacs et sir Ian Kershaw m’ont été précieux.

J’ai beaucoup appris de ceux qui ont adopté une vision plus critique de Pie XII que la mienne. James Carroll, David Kertzer, John Cornwell, Susan Zuccotti, Daniel Goldhagen et Gary Wills restent toujours présents dans mon esprit. Si je ne partage pas leurs conclusions, je respecte leurs intentions et j’admire leur travail.

Une belle équipe de professionnels de l’édition m’a soutenu. Je remercie tout particulièrement Lara Heimert de Basic Books, et Sloan Harris d’International Creative Management, pour l’intérêt patient qu’ils ont manifesté envers mon travail. J’ai aussi reçu un grand soutien de Liz Farrell et Heather Karpas, chez ICM ; et, chez Basic Books, de Michelle Welsh-Horst, Melissa Raymond, Clay Farr, Cassie Nelson, Allison Finkel, Dan Gerstle, Katy O’Donnell et Leah Stecher. L’éditrice du texte, Katherine Streckfus, s’est révélée tout ce qu’un auteur peut souhaiter.

Mon père, Robert W. Riebling, m'a généreusement aidé à divers titres et en divers lieux – de la Ronald Reagan Presidential Library, en Californie, à l'*Hotel Pragser Wildsee* en Italie. Son esprit et son énergie ne m'ont jamais fait défaut. Papa, merci.

Joyce Riebling, ma mère, a songé à me faire parvenir de bons ouvrages relatifs à ce travail. Aucun enfant ne pourrait recevoir davantage d'encouragements intellectuels de la part d'un parent.

Nan et Stephen Swid – merci de tout ce que vous avez fait pour notre famille durant toutes ces années. Je vous aime plus que je ne saurais le dire.

Eden et Freya – c'est enfin fini ! Je rentre à la maison.

Robin Swid m'a soutenu d'un bout à l'autre. C'est à elle que je dois mes plus grands remerciements.

Index

Abwehr 45, 62, 64, 66, 68, 70, 86-87, 90, 109, 111, 113-114, 116, 125-126, 131-132, 134, 138-139, 151, 158, 165-167, 169, 172-173, 177-180, 182-183, 195, 197, 200, 205, 212-215, 221, 238, 241, 249, 255, 266, 275, 286, 297, 303, 320-321, 331

Académie pontificale des sciences 224

Action catholique 94-95

Actuelles possibilités de paix 114

Adenauer, Konrad 71, 225

Agence télégraphique juive 57

Albrecht, Johannes 172-174, 247-248

Albrecht, Robert Johannes 211

Alexander, Harold 350

Alfieri, Dino 161, 163

Allemagne honnête 110, 152, 170-171, 219, 224, 287, 351, 356

Alliés 68-69, 88, 96, 113, 127, 142, 156-157, 161, 170, 174, 213, 218, 220, 226, 258-262, 264, 266, 271, 273, 275-276, 280, 302-303, 328, 341, 345, 350-351, 353, 361

Angermaier, Georg 246

Angleterre, bataille d' 170

Angleton, James 328, 361

Arborio-Mella, Alberto 39, 143

Ascher, Gabriel 134, 168-170

Association de la recherche allemande 267

Association sportive de la jeunesse catholique 102

Atlantique, charte de l' 220

Augustin, saint 245

Auschwitz 202, 274

Bader, officier SS 340-341, 345

Badoglio, Pietro 258-259, 262, 264-266

Bauer, Pia 81

Bavière 49, 71-75, 96-99, 174, 292, 295, 351, 359

Bayerische Motoren Werke (BMW) 292

Beaulieu, François de 204

Beck-Goerdeler, groupe 221

Beck, Ludwig 100, 170-172, 179, 191, 194, 220-225, 228, 238, 241, 249, 255, 284, 288, 303, 351-352, 356

Belgique 93, 113, 141, 144, 159-161, 166-167, 177

Below, Nicholas von 281

Bénédictins 130-131, 134, 187-188

Benigni, Umberto 94-95

Benoît VI 78

Benoît XV 95

Berchmanskolleg 236, 250, 286

Bergen, Diego von 50, 204

Berger, Gottlob 338

Berghof 61

Bernardini, Filippo 131-132

Bertram, Adolf 39-41, 46, 48-49

Best, Payne 126-127

Bethge, Eberhard 314

Birkner, Joachim 31, 168

Biron 270

Bismarck, Otto von 96, 100

Bock, Fedor von 62-63

Bonhoeffer, Christel 172

Bonhoeffer, Dietrich 152, 172-174, 199-201, 238, 249, 255, 279, 314, 318, 321, 325-326, 335, 351, 359

Boniface, saint 96

Boniface VII 78

Bonin, Bolgislav von 341-342, 344

Bormann, Martin 64, 174, 212, 343

Bornewasser, Franz Rudolf 179

Boucher, Jean 115

Brandt, Heinz 232, 234

Brandt, Willy 294-295

Brauchitsch, Walther von 63, 119-120, 155, 183, 194-196

Braun, Eva 124, 343-344

Braun, Odilo 188-189, 228, 291, 297, 313, 315, 339

Brüning, Heinrich 351

Buchenwald 318-319, 321, 340-341

Buhle, Walter 320

Burzio, Giuseppe 202

Cadogan, Alexander 150

Calvin, Jean 115

Canaris, Wilhelm 62-69, 85-86, 100, 109, 111-114, 123, 131-134, 138-139, 157-158, 165-167, 169-170, 182-184, 194, 198, 200-201, 205, 207-208, 213-216, 223-224, 231, 233, 238-239, 242, 244, 249, 254, 258-259, 265-266, 302-303, 320-321, 324-326, 333, 336, 351, 353, 361

Canisius, Peter 96

Caritas 45

Casablanca, déclaration de 222, 226-227

Castel Gandolfo 36, 55, 91, 103

Catholiques, prêtres 63, 66, 88, 200, 212, 321

Chamberlain, Neville 51, 126, 145-146

Charlemagne 51, 61, 197, 245

Charles-Roux, François 142

Châteaux de l'ordre (Ordensburgen) 84

Choltitz, Dietrich von 68

chrétiens luthériens, éthique des 115

Chrétienté 30, 78, 173, 197, 199, 246, 357

Christianisme 105-106, 181, 195, 309, 319

Churchill, Peter 336

Churchill, Winston 36, 170, 220, 226, 245

Ciano, Edda 231

Ciano, Galeazzo 139, 168-169, 260

Civitas Dei 245

Clark, Dale 351-352, 354

Clark, Mark 273

Code (noms de) 122

Collectivisme 357

Comité des Ordres 188, 190-193, 236, 246, 253, 269, 296, 305, 339

Conclave 23, 28, 35, 52

Concordat 30, 32, 79-81, 99-101

Congrès juif mondial 202

Contre-Réforme 45, 79, 96, 100

Costantini, Celso 251, 257, 262, 265

Coup d'État 65, 68, 116, 128, 133, 140, 144-146, 151, 156-157, 172, 195, 220, 235, 238, 256, 279, 291, 303, 329

Coupe-circuits 46, 292

Cox, Joe 354

Croates 251

Crypte du Vatican 25-26, 28, 57, 84, 109, 127, 171, 327, 359

Dachau 75, 309, 318, 328

Dachau (camp de concentration) 331, 337-338, 352

Decker, Otmar 296

Delp, Alfred 180, 190-191, 197, 200, 204-205, 217-221, 228, 230, 236-237, 246, 265-266, 276-279, 290-293, 296, 305, 307-308, 310, 313-317, 351

Delrio, Martin Anton 115

Denk, Johannes 46

Der Gerade Weg 102

Dietz, Johannes 189, 305

Dix commandements 208, 321

Dohnanyi, Hans von 152, 154-155, 166, 169, 172-174, 178, 195, 200-201, 213-215, 222, 237-238, 254-256, 266, 303, 320, 351

Dominicains 187-188, 296

Domitien 103

Donovan, William 227

Dorn, Max 169-170

Dreyfus, Alfred 93

Dulles, Allen 227, 255, 349

Église orthodoxe tchèque 211

Elizabeth, Baronne von und zu Guttenberg 244

Elser, Georg 123, 125, 127

Erzberger, Matthias 95-98

Espionnage, renseignement catholique 19, 185

États pontificaux 52

États-Unis 31, 195, 223, 349, 353

Éthique (Dietrich Bonhoeffer) 172

Étienne VI 78

Étienne VII 78

Étienne VIII 78

Etscheit, Alfred 131

Etzdorf, Hasso von 194

Fahrner, Rudolf 244

Faulhaber, Michael von 34-35, 39-41, 44, 47, 77, 79, 83, 98, 102, 219

Federalist Papers 193

Ferrero, lieutenant-colonel 341

Ficht, Nikolaus 238-239

Flavius Agricola 171

Flossenbürg (camp de concentration) 20-21, 318, 322, 324, 331-332, 335

France 29, 54, 56, 68, 91, 93, 96, 113, 132, 140, 142, 156, 161, 171, 177-178, 264, 275-276

Franken, Paul 266-268

Frank, Hans 67, 75, 126

Frédéric II 245

Freisler, Roland 229-230, 296, 305, 307-310, 314

Fritsch, Werner von 133

Fromm, Bella 100

Fromm, Friedrich 284-285, 287-288

Gabík, Jozef 208, 210-211

Gaevernitz, Gero von 349-351

Galen, Clemens von 98, 179, 230

Garibaldi, Sante 341-342, 345, 355

Gartmeier, Johann 45

Gasparri, Pietro 92, 94, 97-99, 137

George VI 146

Georgiev, Leonid 72

Gerlach, Rudolph 95-96

Gerlich, Fritz 101

Gerow, Leonard T. 347

Gersdorff, Freiherr von 221-222

Gersdorff, Rudolf von 234-235

Gerstenmaier, Eugen 220, 307, 310

Gestapo 19, 28, 46, 72, 75, 111, 150, 172, 188-189, 196, 209, 211, 229-230, 239, 242, 245, 247-248, 266-267, 271, 277-278, 293, 295-298, 301-302, 304-305, 313, 315, 317-318, 321, 334, 362

Giesing, Erwin 298-299

Giobbe, Paolo 142

Gisevius, Hans Bernd 64, 66, 120, 139, 241-242, 349

Goebbels, Josef 32, 264-265, 328, 343

Goerdeler, Carl 114, 218-221, 303, 342

Goldmann, Gereon 266

Göring, Hermann 104, 166, 239

Gowen, Francis C. 361

Grande-Bretagne 65, 107, 127-128, 132, 137, 140, 146, 259

Graziella, Thea 82

Gröber, Conrad 45

Groscurth, Helmuth 109

Gumpel, Peter 35, 193, 260-261

Günther, Rolf 316

Guttenberg, Karl Ludwig von und zu 331

Guttenberg, Ludwig von und zu 179-180

Haaser, Anni 240, 247-248, 331, 337

Haeften, Werner von 280-283, 285, 288

Halder, Franz 65, 120, 128, 131, 133, 153-155, 183, 190, 243, 295, 328, 356

Halifax, Lord, Edwin Wood 141, 146-147, 153, 161

Hamilton, Alexander 193

Hapig, Marianne 317

Hartl, Albert 28-32, 43-46, 82, 92, 121, 129-132, 134, 168, 187, 211, 224, 352-353

Hase, Paul von 249, 279, 286

Hassell, Ulrich von 154, 194, 220

Haus, Leo 77

Held, Heinrich 74-75

Helferich, Otto 167-168

Henri III 45

Henri IV 45

Herbigny, Michel-Joseph, d' 96

Hewel, Walther 263

Heydrich, Reinhard 29, 66, 132-135, 167, 201, 208-212, 214, 333

Himmler, Heinrich 28, 51, 74-76, 84, 86, 103-104, 106, 116, 127, 168, 213, 241, 255, 265-266, 287, 296, 320, 334, 338, 340, 342

Hoffmann, Hans 316

Hofmeister, Corbinian 116, 139, 157, 173, 255

Hollande 140, 160-161

Huber, Kurt 230

Huppenkothen, Walter 212, 318, 324, 326, 362

Hutter, Hans 279

Imgart, Dagmar 297

Innitzer, Theodor 35, 39, 49, 219

Institut pontifical d'archéologie chrétienne 26

Invitations à l'héroïsme 188

Italie 44, 69, 83, 158, 162, 167, 169, 173, 201, 237, 255-256, 258-265, 268, 340, 449

James, Jimmy 340-342, 344-345

Jean VIII 78

Jean X 78

Jean XII 78

Jean XIV 78

Jean XXIII 192

Jésuites 205, 207, 211, 218, 221, 223, 235-236, 246, 249-250, 253, 266, 269, 277-278, 286, 290-291, 295, 307-308, 315, 353

Juifs 19, 31, 53, 56, 71, 75, 85, 88, 94, 105, 130, 183-184, 192, 194, 200-204, 208, 220, 223, 237-239, 243-244, 251-252, 274, 320, 344, 361

Jung, Edgar 101

Junge, Traudl 298, 347

Kaas, Ludwig 24-25, 89-91, 109, 121, 125-128, 134, 137-138, 140, 150-151, 153, 156, 163, 171, 199, 224, 226, 232, 267, 293-294, 327, 351

Kaiser, Jakob 194

Kaltenbrunner, Ernst 214, 216, 258, 320-321, 331, 333-334

Kant, Emmanuel 190

Keitel, Wilhelm 67, 213, 215, 239, 255, 282-283

Keller, Hermann 129-135, 169, 250, 254, 270, 334

Kessel, Albrecht von 257, 263, 266, 294, 328-329

Kessler, Ernst 292-293

Kirk, Alexander C. 65

Kirschbaum, Engelbert 327

Klop, Dirk 127

Klostersturm (Assaut sur les monastères) 174

Kokorine, Vassili 319, 321-322, 332, 337, 345

König, Lothar 189, 193-194, 236-237, 250, 286, 290, 296, 315

Kordt, Erich 116-117, 125

Kreisau, cercle 193, 196, 198-200, 219-221, 245, 253, 308-309, 352

Kreutzberg, Heinrich 250

Krieg, Paul 139

Kristallnacht 85, 244

Kubiš, Jan 208, 210

Lahousen, Erwin 67

Landesverweser 213

Latran, traité de, 261

Leeb, Ritter von 116

Lehnert, Pascalina 33, 134

Lehrterstrasse, prison 248, 271, 280, 285, 290-291, 313, 330, 339

Leiber, Robert 31-34, 37-38, 45, 84, 91, 101, 106-107, 121-122, 134, 147, 149-152, 158-160, 162-163, 167-171, 173, 179, 182, 191, 195, 199, 201, 203, 214, 223-226, 238, 241-242, 249, 255, 259, 263, 267-269, 294-295, 304, 314, 351

Lemnitzer, Lyman 351

Lénine, Vladimir Illitch 221

Leonrod, Ludwig von 284-285

Léon V 78

Léon XIII 92

Ley, Robert 51, 140

L'homme et l'histoire (*Der Mensch und die Geschichte*, Delp) 279

Lichtenberg, Bernhard 252

Linge, Heinz 281, 344

Lochner, Louis 194-195

Ludendorff, Erich 96-99

Lunding, Hans 323

Luther, Martin 100, 115, 190, 245

Luxembourg, Rosa 205, 215

Maas, major 280, 301

Maas, Otto 249, 286, 297

Maestro di camera 39, 143, 145, 355

Maginot, ligne 177

Maglione, Luigi 55, 132, 142, 159, 161, 258, 260, 262

Manstein, Erich von 225

Marché commun européen 359

Marchetti-Selvaggiani, Francisco 24

Marconi, Guglielmo 36, 38

Marie de Yougoslavie 146

Maritain, Jacques 54

Martin I[er] 79

Matt, Franz 98-99

Mayer, Rupert 83, 98-99, 172-173

McCormick, Vincent 227, 293-294

Mendelssohn, Felix 218

Metzger, Max Josef 297

Micara, Clemente 142

Milkau, Herbert 254, 297, 301

Miller, Perry 359

Mit brennender Sorge (*Avec une brûlante inquiétude*) 30, 48

Molotov, Vyacheslav Mikhailovich 319

Moltke, Freya 177, 449

Moltke, Helmuth James Graf von 177-182, 185, 188, 191, 193, 196-197, 205, 218-221, 230, 236, 246, 251, 253-254, 266, 269, 276, 278, 304-305, 307-310, 313, 331, 351

Monnens, Theodor 160, 168-169

Montagnini, Carlo 93

Montini, Giovanni 142, 159, 258, 262

Moravec, Atta 209

Morrell, Theo 284, 286, 298-299

Motu proprio 211

Mouvement des travailleurs catholiques 194

Muckermann, Friedrich 227

Müller, Christa 240, 247, 301, 320

Müller, Heinrich 305

Müller, Josef (*Ochsensepp* ou Jo le Boeuf) 19-21, 71-77, 79-91, 105-107, 109-114, 116, 120-122, 124-126, 128-135, 138-140, 147, 149-152, 154, 157-160, 162-163, 165-174, 178-179, 182-183, 187, 191, 195, 199-201, 205, 212-216, 218-219, 222-228, 230, 232-233, 236-239, 241, 246-250, 253-255, 257-258, 266-271, 279-280, 285-286, 290-291, 297, 301-304, 313, 318-319, 321-322, 325, 331, 334-336, 338, 340, 342, 345, 347, 349-350, 352-358, 360-362

Müller, Maria 318, 331

Müller, Toni 277

Munich, université de 229-230

Mussolini, Benito 82, 134, 161-162, 218, 231, 251, 255, 258, 260-265

Musulmans 105

Nations unies 329

Nebe, Arthur 113

Néron 78, 310

Neuhaus, Karl 315-316

Neuhäusler, Johannes 47, 77, 79-80, 82-84, 165, 173

New York Times 57, 110

Nietzsche, Friedrich 190

Nieuwenhuys, Adrien 141-142, 160, 166-168

Noack, Erwin 250

Nonces 94

Noots, Hubert 158, 160, 167-168

Norvège 156, 159

Nuit de Cristal. *Voir* Kristallnacht 85

Nuit des Longs Couteaux 101, 120, 342

Œcuménisme 204

Oestreicher, Luise 293

Office des services stratégiques 227, 293, 328

Oiseaux bruns 166

Olbricht, Friedrich 218, 231, 253, 267

Opération Barberousse (Operation Barbarossa) 182

Operation Thunderstorm (Opération Tempête) 296

Oppresseurs 104

Orchestre Noir 135, 208, 230, 255, 328, 333-334

Orchestre Rouge 213

Orsenigo, Cesare 82, 202

Osborne, D'Arcy 127-128, 137-138, 140-141, 143-147, 149-150, 153, 156, 159-160, 162, 226, 231-232, 361

Osservatore Romano, L' 42, 161

Oster, Hans 65, 86-88, 114, 117, 125, 132, 149, 152, 154, 165-166, 169-170, 179, 182-184, 195, 201, 205, 213, 218, 231, 237-238, 242, 254-255, 302-303, 321, 324-326, 351, 356, 361

Owens, Jesse 31

Pacelli, Eugenio 24-36, 41, 43-45, 50, 52, 54-55, 69, 79-81, 83-86, 90, 92-99, 101-103, 107, 122, 129-130, 181, 187, 211, 218, 260

Palestine Post 192

Pannwitz, Heinz 209-210

Papen, Franz von 101

Parti démocrate-chrétien 359

Parti du centre catholique 95-96, 194, 295

Parti populaire bavarois 71, 96, 98-99, 254

Parti social-démocrate 297

Paul, saint 48, 115, 274

Paul VI 142, 159

Pavlík, Matěj 211

Pearl Harbor 195

Pérouse 79

Petřek, Vladimír 209-211

Pfuhlstein, Alexander von 227

Philby, Kim 226

Pierre, saint 25, 84, 86, 89, 151, 191, 274

Pie X 93-94

Pie XI 26, 30, 43, 48-49, 100, 197

Pie XII 20, 24, 29, 32, 34-35, 38-43, 46-48, 50, 55-59, 69, 71, 88-89, 91, 100, 103, 105-107, 110, 114, 121-122, 126, 131, 134, 137, 141-142, 144, 146-147, 149, 153, 159, 161-163, 170-171, 183, 187, 191-192, 201-204, 211, 213, 223-228, 231, 241, 251-252, 259-262, 265, 268, 271, 273-274, 280, 294, 304, 327, 329, 334, 355-358, 360, 448

Piquet, Gabriel 344

Plaut, James S. 328

Pologne 51, 55-56, 61-62, 66-67, 88, 90, 105, 112-113, 119-120, 126, 133, 140, 143, 153, 162, 183, 202

Prange, Maximilian 250

Première Guerre mondiale 69, 110, 179, 305

Preysing, Konrad von 101, 197, 219, 228-229, 246, 250-253, 269, 351

Privalov, Piotr 21, 325, 345

Projet Orion 328

protestants 70, 79, 101, 114-116, 122, 172, 179, 181, 199-200, 204, 344

Prusse 56, 100-101, 184, 222, 234, 282, 291

Prussien 95-96, 304

Pucci, Enrico 38

Quadragesimo Anno (Pie XI) 197

Quo Vadis, chapelle 89

Radio Vatican 36-37, 62, 143, 260

Raeder, Erich 50

Ratline (filières) 201

Rattenhuber, Hans 76, 81, 84, 128, 218, 232, 237, 254, 320, 333-335, 343-344, 346-347, 361

Reichenau (camp de concentration) 339

Reichenau, Walter 133

Reichsführer de la *Schutzstaffel* (SS) 28

Résistance allemande 88-90, 110, 147, 163, 171, 195, 242, 245, 256, 258, 295, 349, 351, 359

Respondek, Charlotte 195

Ribbentrop, Joachim von 117, 168, 204, 263-264

Riegner, Gerhard 202

Rivière, Jean 159

Rocca, Raymond G. 293-295

Roeder, Manfred 212-213, 237-239, 249-250, 254-255, 266, 270

Rohleder, Joachim 169-170

Romains 26, 257, 272-274, 327

Rommel, Erwin 217, 275

Roncalli, Angelo 192

Roosevelt, Franklin D. 36, 110, 131, 194, 220, 226-227, 259-261, 263, 328-329

Rösch, Augustin 179-182, 185, 187-193, 196-198, 223, 228, 231, 236, 242, 245-246, 269, 291, 296, 308-309, 311, 313-317, 330-331, 339, 351, 353-354

Rose blanche (Weisse Rose) 229-230, 351

Rosenberg, Alfred 116

Rote Kapelle. *Voir* Orchestre Rouge 213

Rotta, Angelo 202

Röttingen 320

Rubner, Josef 339

Russie 56, 140, 183-184, 195, 202, 211, 361

Sachsen, Georg von 154

Sack, Karl 254-255, 270

Sacrée Congrégation pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires 92, 142

Sauermann, Karl 214-215

Scavizzi, Scirro 202

Schaeffer, Fritz 359

Schaemel 126-127

Schellenberg, Walter 127, 134-135

Schlabrendorff, Fabian von 218, 231-235

Schmidhuber, Wilhelm 85, 158-159, 173, 200-201, 205, 212-215, 237, 239, 255

Schneersohn, Joseph Isaac 200

Schneider, Jupp 276-277, 279

Schneidhuber, Ida Franziska Sara 82-83

Scholl, Hans 229

Scholl, Sophie 229-230

Schönhöffer, Johannes 124, 156, 241, 249, 255

Schroeder, Christa 330

Schulte, Josef 39, 106

Schwarte (Frau) 239

Sevareid, Eric 274

Sextel, père 99

Sicherheitsdienst (SD) 48

Siegfried (bunker souterrain) 236-237, 239, 249

Siemer, Laurentius 219, 296, 315

Sixte V 33

Smolensk 217-218, 222, 231-233

Smolka, Georg 278, 292

Sociaux-démocrates 197, 292

Solz, Adam von Trott zu 221

Sonderegger, Franz 237-238, 240, 246-248, 270, 303-304, 318

Sonthofen, château de l'ordre 84

Speer, Albert 288

SS 28-29, 43, 45-46, 48, 63, 66, 72, 74-76, 81, 83-84, 88, 90, 116, 127, 129, 132, 154-155, 162, 167-168, 171, 183, 187, 201, 204, 207-209, 211, 214-215, 217, 227, 230, 237, 241, 244, 246, 255, 264-265, 268, 270-271, 291, 301, 304, 319, 321-322, 333-334, 350, 352, 361

Staline, Joseph 36, 100, 126, 140, 182, 306, 319, 345, 361

Stalingrad 217-218, 225, 265, 301

Stauffenberg, Berthold 253

Stauffenberg, Claus von 242-246, 253, 255, 257, 265-269, 271, 276-291, 308, 315, 320, 328, 342, 351

Stauffenberg, Nina 277

Stawitzki, Kurt 20, 324-326, 335-337, 340

Stein, Edith 130

Steiner, Felix 338

Stempfle, Benhard 102

Stevens, Richard 126-127

Stieff, Helmuth 232, 234, 291, 299

Stiller, Edgar 337, 340, 345

Suisse 74, 96, 123, 130-131, 138-140, 177, 200-201

Summi Pontificatus (Ténèbres sur la terre) 56-58

Swastika 34, 41, 51, 161

Tacite 78

Tardini, Domenico 55, 142, 261-262, 329

Tattenbach, Franz von 290-291

Taylor, Myron 171, 231-232, 259-260, 329

Tchécoslovaquie 50-51, 140

Theresienstadt 83

Thomas, Georg 154

Thompson, Leslie A. 331

Thorbeck, Otto 324-325

Tiroler Graphik (revue) 339

Tittmann, Harold 227, 231, 272, 358, 360-361

Tresckow, Henning von 184, 192, 217-218, 221-222, 226, 231-235, 248, 255, 356

Truman, Harry S. 329

Truscott, Lucien 352

Tunisie 242, 246, 259, 265-266, 283

Tyrannicide 104, 116, 172, 198, 246

U-7 (opération) 200-201, 215, 237

Union économique européenne 172, 352

Université pontificale jésuite grégorienne 160, 293

Usurpateurs 78, 104, 289

Valkyrie, plan 265, 268, 284, 287

Vatican, archives secrètes du 31, 168

Vatican, service de renseignement du 352

Vatican II, concile 359

Venlo, incident 126-128, 141, 150

Venturi, Pietro Tacchi 251

Vogelsberg, Anne 189

Voie du secret (*Disciplina Arcani*) 77-78

Walzer, Raphael 130

Weber, Max 90

Wehrmacht, armée allemande 55, 120, 170, 180, 184, 190, 217, 239, 255, 265, 271, 279, 289, 295-296, 303, 343-345

Weisse Blätter 179

Weizsäcker, Ernst von 66

Wolff, Karl 264-265, 268-269

Wolfschanze (tanière du loup) 184

Württemberg, Carl Alexander Herzog von (Dom Odo) 131

Yorck, Peter 220, 266, 269

Zähringer, Damasus 134, 168

Zeiger, Ivo 173

Z Grau, dossier 238

Zossen 120, 128, 170, 204, 214, 239, 297-299, 302, 304, 320, 333

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library